Envoi de la
Délégation Nationale
Arménienne

Extraits du " LIVRE BLEU " du Gouvernement Britannique

MÉLANGES N° 31 (1916)

traduits avec l'autorisation du Vicomte Bryce

LE

TRAITEMENT DES ARMÉNIENS

dans l'Empire Ottoman

(1915-1916)

Documents présentés au

VICOMTE GREY OF FALLODON

Secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères

Par le VICOMTE BRYCE

Avec une Préface du

VICOMTE BRYCE

IMPRIMERIE MODERNE, G. KAVANAGH & Cie
PLACE DE LA PRÉFECTURE
LAVAL

1300

LE

TRAITEMENT DES ARMÉNIENS

dans l'Empire Ottoman

(1915 - 1916)

Extraits du "LIVRE BLEU" du Gouvernement Britannique

MÉLANGES N° 31 (1916)

traduits avec l'autorisation du Vicomte Bryce

LE

TRAITEMENT DES ARMÉNIENS

dans l'Empire Ottoman

(1915-1916)

Documents présentés au

VICOMTE GREY OF FALLODON

Secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères

Par le VICOMTE BRYCE

Avec une Préface du

VICOMTE BRYCE

IMPRIMERIE MODERNE, G. KAVANAGH & Cie
PLACE DE LA PRÉFECTURE
LAVAL

NOTE DU TRADUCTEUR

Dans cette traduction du Livre Bleu « The Treatment of Armenians in the Ottoman Empire », *que le Vicomte Bryce a présenté le 1er Juillet 1916 au Vicomte Grey of Fallodon, alors Secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères, le lecteur trouvera toutes les parties essentielles du texte anglais : la Préface de Lord Bryce et les lettres échangées par lui avec Lord Grey, avec le Professeur Gilbert Murray et Mrs. H. A. L. Fisher, Moorfield Storey, ainsi que le Mémorandum et le Résumé Historique, rédigés par M. Arnold J. Toynbee et soixante-dix rapports, lettres et témoignages parmi les plus importants de ceux annexés au Livre Bleu. Tous les documents cités dans la Préface, dans le Mémorandum et le Résumé Historique, en raison de l'intérêt spécial qu'ils présentent pour établir la preuve des faits, ont été traduits, et le lecteur y trouvera en outre trois documents nouveaux qui, étant parvenus à l'Editeur après l'impression du volume, n'avaient pu être publiés dans le texte anglais. Ces documents d'un très grand intérêt ont été ajoutés avec l'approbation de Lord Bryce et réunis, à la suite des autres, en un groupe spécial N° XX. Dans ce groupe, le rapport d'un témoin oculaire, le Dr Martin Niepage, fonctionnaire allemand et Maître Supérieur à l'Ecole Réale Allemande d'Alep, qui avait été envoyé par l'Office des affaires étrangères de Berlin pour occuper ce poste, mérite une attention toute spéciale.*

Le numérotage des documents a dû nécessairement être changé ; mais un tableau placé à la fin de ce volume indique le numéro correspondant dans l'édition anglaise et permet au lecteur de s'y reporter facilement.

CORRESPONDANCE

ENTRE

LE VICOMTE GREY OF FALLODON

Secrétaire d'Etat aux Affaires Étrangères

ET

LE VICOMTE BRYCE

LETTRE DU VICOMTE BRYCE AU VICOMTE GREY OF FALLODON,

SECRÉTAIRE D'ÉTAT AUX AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

1er juillet 1916.

MON CHER SIR EDWARD,

Durant l'automne 1915, des rapports de massacres et de déportations de la population chrétienne de la Turquie d'Asie commencèrent à arriver en Europe Occidentale et aux Etats-Unis. Rares et incomplets d'abord, — car le Gouvernement turc faisait tous ses efforts pour les empêcher de sortir du pays, — ces rapports augmentèrent en nombre et en abondance de détails, jusqu'au commencement de 1916, où il fut possible de se rendre compte de ce qui était arrivé, avec une exactitude suffisante.

L'idée me vint alors que dans l'intérêt de la vérité historique, aussi bien qu'en vue des questions qui devront se poser à la fin de la guerre, il était devenu nécessaire d'essayer de compléter ces rapports, d'en vérifier la véracité par d'autres témoignages, d'en déduire un exposé général des événements pour permettre de se rendre compte de leur signification. Comme les matériaux étaient rares, ou même faisaient défaut pour certaines des localités, j'ai écrit à toutes les personnes que je supposais posséder, ou être à même de se procurer des renseignements dignes de foi, en les priant de vouloir bien me les communiquer. Je me suis adressé, en particulier, à des amis aux Etats-Unis, un pays qui depuis longtemps a été en relations intimes avec les chrétiens d'Orient, et où beaucoup de ces chrétiens ont émigré depuis quelques années. J'adressai des demandes identiques en Suisse, autre pays neutre dont la population, pour une grande part, s'est aussi très vivement intéressée au sort des Arméniens. Lorsque les réponses que

j'eus ainsi reçues me convainquirent qu'il serait possible d'y trouver matière suffisante pour écrire une histoire, — provisoire, il est vrai, mais aussi digne de confiance que les données actuelles le permettent, — j'eus la bonne fortune de m'assurer la collaboration d'un jeune historien de haute distinction académique, M. Arnold J. Toynbee, ancien Fellow du Collège de Balliol, d'Oxford. Il entreprit l'examen et la compilation des pièces et des témoignages recueillis, — les classant et y ajoutant telles observations historiques et géographiques qui lui semblèrent nécessaires pour les expliquer. Je vous transmets aujourd'hui les matériaux ainsi présentés par M. Toynbee, avec ses observations. Ils sont naturellement de valeur inégale ; car tandis que la plupart sont des récits de témoins oculaires, quelques-uns d'entr'eux ne font que rapporter de seconde main ce qui a été dit par des témoins oculaires. J'ai essayé d'apprécier leur valeur dans une courte préface, et il me suffira d'ajouter ici que rien n'a été accepté dont la véracité matérielle pût raisonnablement sembler donner matière à un doute. On s'est borné aux faits, en évitant soigneusement les questions de politique future.

Il est évidemment à désirer que les faits vérifiés soient consignés pendant que les événements sont encore frais dans les mémoires, non seulement pour servir aux historiens futurs, mais aussi pour que le public des nations belligérantes, — et je puis ajouter des neutres aussi, — soit mis à même de connaître les événements d'Asie Mineure et de se former une opinion et un jugement sur la voie qui devra être suivie, lorsqu'à la fin de cette guerre, on devra entreprendre le remaniement politique du Proche-Orient.

Je suis sincèrement vôtre

BRYCE.

LETTRE DU VICOMTE GREY OF FALLODON,
SECRÉTAIRE D'ÉTAT AUX AFFAIRES ÉTRANGÈRES,
AU VICOMTE BRYCE.

Foreign Office, 23 *août* 1916.

MON CHER BRYCE,

J'ai à vous remercier de m'avoir envoyé la collection des documents sur les massacres arméniens, qui ont été si habilement réunis par M. Arnold J. Toynbee.

C'est une terrible accumulation de preuves, mais j'estime qu'elles devraient être publiées et étudiées partout, par tous ceux qui ont à cœur les intérêts élevés de l'humanité. Elle sera précieuse, non seulement pour l'opinion publique qu'elle éclairera dès maintenant sur la conduite du Gouvernement turc envers ce peuple sans défense, mais aussi comme une mine d'informations pour les historiens à venir et pour les autres objets suggérés dans votre lettre.

Sincèrement à vous,

GREY OF FALLODON.

Documents présentés au

VICOMTE GREY OF FALLODON

Secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères

Par le Vicomte Bryce

Avec une Préface du

VICOMTE BRYCE

PRÉFACE DU VICOMTE BRYCE.

Pendant l'été de 1915, des récits commencèrent à nous parvenir sur les événements qui se passaient en Turquie d'Asie, peu nombreux et rares d'abord, mais plus abondants par la suite. Ces récits décrivaient l'effort qu'on semblait faire pour exterminer, sans distinction d'âge, ni de sexe, toute une nation, qui pour son malheur était assujettie à un Gouvernement dépourvu de scrupules et de pitié. La politique que ces rapports dévoilaient est sans précédent, même dans les annales sanglantes de l'Orient. Ce fut alors un devoir impérieux pour ceux qui se rendaient compte de la gravité de ces événements, d'essayer de recueillir et d'assembler tous les matériaux possibles, afin de pouvoir présenter une relation authentique et complète de ce qui s'était passé. C'est ce qui a été fait dans le présent volume. Il contient tous les témoignages qui ont pu être obtenus jusqu'en juillet 1916, concernant les massacres et les déportations des Arméniens et des autres chrétiens de l'Orient, habitant l'Asie-Mineure, l'Arménie et la partie nord-ouest de la Perse qui a été envahie par les troupes turques. Il est présenté, avant tout, comme une contribution à l'histoire, et aussi en vue de mettre les nations civilisées de l'Europe à même de comprendre les problèmes qui surgiront à la fin de la guerre, alors qu'il sera nécessaire de pourvoir au futur et nouveau gouvernement des contrées qui constituent actuellement l'Empire turc. La compilation a été faite dans l'esprit des enquêtes historiques, c'est-à-dire qu'on n'a rien omis de ce qui serait susceptible de jeter de la lumière sur les faits, quel que fût le caractère politique des informations. Dans une pareille enquête, aucune sympathie de race ou de religion, aucune prévention, ni même l'horreur naturellement soulevée par les crimes, ne doivent distraire l'esprit de l'enquêteur de son devoir d'établir des faits réels.

Ainsi qu'on le verra dans l'analyse qui suit, les témoignages recueillis ici proviennent de diverses sources.

Une grande part, même la plus grande, a été fournie par des témoins neutres, qui habitaient ou traversaient la Turquie d'Asie, pendant que ces événements se produisaient, et qui eurent ainsi l'occasion de les observer.

Une autre part nous vient des natifs mêmes du pays, presque tous chrétiens qui, malgré la rigueur de la censure turque, réussirent à envoyer des lettres aux pays neutres, ou parvinrent à s'échapper en Grèce, en Russie ou en Egypte, d'où ils purent écrire ce qu'ils avaient vu.

Une troisième, et bien plus petite part, provient de sujets des puissances belligérantes (pour la plupart des Allemands), qui se trouvaient en Turquie au moment de ces événements et qui publièrent ensuite, dans leur propre pays, des rapports basés sur ce dont ils avaient personnellement connaissance.

En présentant ces récits, il a été nécessaire dans de nombreux cas, de ne pas publier les noms des témoins ; car la publication de leur nom aurait exposé ceux d'entr'eux qui se trouvent encore dans l'Empire turc, ou leurs parents et amis, à l'impitoyable vengeance de cette bande qui gouverne l'Empire, au nom de l'infortuné Sultan. Il faut observer la même précaution pour ceux des témoins neutres qui sont en sûreté dans leur pays, car beaucoup d'entr'eux, de leurs amis ou de leurs associés, possèdent des biens en Turquie qui, en dépit du caractère neutre de leurs propriétaires, seraient aussitôt confisqués par le Gouvernement turc. Ces difficultés, inévitables dans les circonstances présentes, ne sont naturellement que temporaires. Les noms de la grande majorité des témoins sont connus du rédacteur de ce livre et de moi-même (1), ainsi que de plusieurs autres personnes (1), et ils

(1) Memorandum page 43.

pourront être publiés aussitôt qu'il sera certain qu'aucun dommage n'en pourra résulter pour eux ou leurs amis. On ne pourra évidemment avoir cette certitude qu'à la fin de la guerre, lorsque le Gouvernement de cette bande atroce, dont nous avons parlé, aura pris fin.

La question se pose maintenant de savoir quelle est la valeur de ces témoignages ? Bien que les noms de beaucoup des témoins ne puissent être donnés, je puis dire que la plupart d'entr'eux, presque tous ceux qui appartiennent à des pays neutres ou belligérants, sont des personnes qui méritent toute confiance, en raison de leur moralité et de leur situation, et que ce sont d'ailleurs des personnes n'ayant aucune raison plausible d'inventer ou de dénaturer les faits ; car, à très peu d'exceptions près, ce sont soit des neutres n'ayant aucun intérêt national, personnel ou pécuniaire, soit des sujets allemands. Si j'étais libre de publier les noms, on reconnaîtrait immédiatement que ces neutres et ces Allemands méritent toute confiance.

Examinons cependant les témoignages eux-mêmes :

(I) Presque tous proviennent de témoins oculaires, dont quelques-uns écrivirent eux-mêmes leurs récits ; tandis que d'autres témoins oculaires ont fait leurs relations verbalement à des personnes qui les mirent aussitôt par écrit. D'ailleurs presque tout fut écrit sitôt après les événements décrits, et alors que le souvenir des témoins en était encore frais et net.

(II) Les principaux faits reposent sur des témoignages venant de sources différentes et indépendantes les unes des autres. La présomption en faveur de la véracité du fait devient plus forte lorsque le même fait est rapporté par des témoins qui n'avaient eu aucune communication entr'eux et qui même, dans bien des cas, ne parlaient pas la même langue.

Prenez, par exemple, les témoignages (Groupe VIII) concernant les événements particulièrement terribles de Trébizonde. Nous en avons un rapport du Consul général d'Italie

(Doc. 27), un autre du Kavass de la succursale locale de la Banque Ottomane, un Monténégrin protégé italien (Doc. 28), et un troisième d'une jeune fille arménienne dont la famille vivait dans le voisinage du Consulat italien et qui fut emmenée de Turquie, comme servante, par le Consul général italien. Les attestations de ces trois témoins concordent, non seulement en ce qui concerne les crimes commis dans la ville avant qu'ils ne l'eussent quittée, mais aussi en ce qui concerne les relations qu'ils avaient entr'eux (chacun d'eux mentionne explicitement les deux autres dans son récit). Cependant, ils étaient entièrement séparés les uns des autres lorsqu'ils donnèrent leurs témoignages respectifs. Le Consul général donna le sien à Rome, dans une interview à un journaliste italien, le Kavass, en Egypte, dans une interview accordée à un Arménien, et enfin la jeune fille fit son témoignage en Roumanie, à une compatriote résidant dans ce pays. Ces trois témoignages n'avaient certainement jamais été collationnés avant de parvenir, par des voies différentes, aux mains de l'auteur de ce livre. Il y a de plus un témoignage d'un autre résident étranger à Trébizonde (Doc. 26), qui nous est parvenu d'Amérique.

Ou prenez encore le cas des convois d'exilés déportés du vilayet d'Erzeroum et en particulier des villes d'Erzeroum et de Baïbourt. Nous possédons sur leur sort un rapport de seconde main (Doc. 1), une dépêche de source bien informée de Constantinople ; nous avons, d'une dame qui fut elle-même déportée dans le troisième convoi d'exilés (Doc. 20), un témoignage de première main, qui confirme complètement le précédent ; nous avons le récit de deux infirmières danoises, au service de la Croix-Rouge allemande à Erzindjan, qui assistèrent au passage dans cette ville des exilés de Baïbourt (Doc. 21) ; nous avons finalement trois témoins de la ville de H..., située à plusieurs jours de marche sur la route des exilés, qui signalent chacun indépendamment l'arrivée des con-

vois d'Erzeroum et de ses environs. L'un de ces témoins, le troisième, est une infirmière de la Croix-Rouge danoise, (Doc. 22), l'autre un résident neutre de H..., appartenant à une autre nationalité, et enfin un habitant arménien de la ville.

Ce sont là deux exemples typiques de cas dans lesquels un ensemble d'événements se trouvent rapportés indépendamment et de façon concordante ; mais il y en a eu un grand nombre d'autres de même nature concernant des faits particuliers. La pendaison de l'évêque arménien de Baïbourt, par exemple, est mentionnée de seconde main dans le Doc. 4 écrit à Constantinople et dans le Doc. 7 qui est un choix de témoignages publiés en Allemagne ; mais ce fait est constaté aussi par l'auteur du Doc. 20, un habitant de Baïbourt qui assistait au meurtre. De même la disparition de l'évêque d'Erzeroum, en route pour l'exil, n'est pas seulement rapportée dans le Doc. 6, — un memorandum d'une source compétente de Bucarest, — mais elle est confirmée dans les Doc. 19 et 29, par des témoignages obtenus sur place, de témoins oculaires, lorsque ceux-ci purent parler librement après l'occupation russe d'Erzeroum.

(III) Des faits semblables, ou de nature similaire, survenus en différents endroits, sont rapportés par des témoins différents et indépendants. Comme il y a toute raison de croire — et en fait cela n'est guère nié — que les massacres et les déportations furent exécutés sur des ordres venus de Constantinople, le fait que des personnes, au courant seulement de ce qui se passait dans une seule localité, rapportent des circonstances ressemblant à celles qui s'étaient présentées dans d'autres localités, sert à montrer l'exactitude des deux séries de récits.

Ainsi, les deux infirmières danoises (1) de la Croix-Rouge

(1) D'après le texte allemand du Cahier II du Comité de Bâle ces deux infirmières sont allemandes.

déclarent (Doc. 21) avoir vu deux fois massacrer de sang-froid des groupes de soldats arméniens désarmés, employés à des travaux de terrassements, le long de la route qui va d'Erzindjan à Sivas. Dans le Doc. 4, écrit à Constantinople, nous trouvons un témoignage où il est rapporté que d'autres groupes de soldats arméniens désarmés furent massacrés dans les mêmes conditions, sur les routes d'Ourfa à Diarbékir et de Diarbékir à Kharpout. Et le massacre sur cette dernière section de route est confirmé par une dame allemande résidant à cette époque à Kharpout (Doc. 13).

Il y a, d'autre part, de fréquentes mentions de routes bordées, ou couvertes de corps d'exilés arméniens, morts d'épuisement ou massacrés en chemin. Si ces déclarations avaient été faites simplement en termes généraux, on aurait pu se les expliquer comme des amplifications de quelques cas isolés, ou comme des exagérations en fait sans fondement, des récits relatifs aux exilés. Mais lorsque nous trouvons de telles déclarations concernant des sections déterminées de routes, situées en des localités entièrement différentes, déclarations relatives à une même section, faites souvent par plus d'un témoin, nous sommes amenés à en conclure que cette mortalité en masse sur les chemins, était en elle-même un fait en rapport direct et fréquent avec les déportations, et une conséquence inévitable de la méthode avec laquelle le plan général des déportations a été combiné du Quartier Général. Dans le Doc. 4, par exemple, nous apprenons, par le témoignage d'un voyageur musulman, qu'il y avait des corps gisant sur la route de Malatia à Sivas ; nous apprenons que le même fait s'est produit sur la route de Diarbékir à Ourfa, par le Doc. 7 (un capitaine de cavalerie allemand), et sur la route d'Ourfa à Alep, par le Doc. 5 (un témoin arménien), par le Doc. 63 (une femme anglaise internée), et aussi par le Doc. 22 (une infirmière de la Croix-Rouge danoise). Cette dernière parle, en particulier, de corps mutilés par des bêtes sauvages, fait qui est aussi

observé par les auteurs allemands des Doc. 7 et 13. Des témoignages similaires d'officiers allemands, concernant la route de Bagdad à Alep sont aussi rapportés dans les Doc. 45 et 52.

(IV) Le nombre de ces témoignages concordants, provenant de différentes régions, est si grand qu'il met hors de doute les faits principaux. On peut admettre, dans quelques cas, des erreurs de détail. On peut admettre aussi çà et là des exagérations, dans les cas de témoins indigènes naturellement excités. Mais le caractère général des événements est établi sur des fondations trop vastes pour pouvoir être ébranlé ; et même des détails, relativement moins importants en eux-mêmes, se trouvent souvent remarquablement corroborés de sources diverses. Le fait que les autorités turques empêchèrent pendant quelque temps les exilés Zeïtounlis, à Sultanieh, d'être secourus est attesté dans le Doc. 2 (Contantinople) et le Doc. 54 (la ville de B... en Cilicie), ainsi que dans le Doc. 55 (de Koniah). La méchante ruse employée pour détourner les exilés de Char de la bonne route et leur en faire prendre une mauvaise, afin de les obliger à abandonner leurs charriots, est séparément rapportée dans les Doc.7 et 56.

(V) Il faut noter en particulier que beaucoup de récits, parmi les plus révoltants et les plus horribles, sont ceux précisément pour lesquels nous avons les plus abondants témoignages, donnés par des témoins neutres des plus dignes de confiance. Aucun des rapports témoignant des pires cruautés ne repose uniquement sur des témoignages d'indigènes. Si l'on supprimait entièrement tous les témoignages de cette dernière catégorie, l'impression générale n'en resterait pas moins la même, bien que certains détails secondaires feraient défaut. On peut même dire que l'examen des témoignages neutres tend à confirmer, dans l'ensemble, les témoignages indigènes, en montrant qu'il y a encore moins d'exagération qu'on aurait pu s'y attendre.

Les Doc. 4 et 5, par exemple, qui sont tous deux des rapports de seconde main, donnés par des indigènes, mentionnent en termes quelque peu empreints de littérature, des corps d'Arméniens assassinés, emportés par les eaux du Tigre et de l'Euphrate. Et cependant, leurs déclarations sont plus que justifiées par de nombreux témoignages concrets et indépendants les uns des autres. La description, dans le Doc. 7 (de source allemande) de la façon dont des Arméniens entassés dans des barques furent noyés dans le Tigre, en aval de Diarbékir, rend plus complètement dignes de foi les témoignages qui nous décrivent comment les Arméniens de Trébizonde furent noyés en masse dans la Mer Noire. Le Doc. 7 contient aussi une déclaration d'un employé allemand du chemin de fer de Bagdad, disant que les exilés arméniens, arrivant à Birédjik étaient, par fournées, noyés chaque nuit dans l'Euphrate ; et on rapporte des horreurs semblables commises sur tout le cours de l'Euphrate. Les Doc. 18, 19, 20, 21 décrivent comment les convois d'exilés du vilayet d'Erzeroum étaient précipités dans le Kara-Sou (branche ouest de l'Euphrate) à la gorge nommée Kémah Boghaz, et comment on les y achevait à coups de fusils ou on les laissait se noyer. L'auteur du Doc. 20, a assisté à une pareille scène, bien qu'elle ait été elle-même épargnée ; et les informations contenues dans les Doc. 18 et 19 ont été obtenues directement d'une dame qui fut elle-même jetée à l'eau, mais qui parvint à gagner la rive à la nage et à s'échapper. Les auteurs du Doc. 21, reçurent leurs informations d'un gendarme qui avait été attaché à un convoi et qui avait lui-même participé aux massacres. Le Doc. 14 mentionne les épreuves d'une femme arménienne déportée de Mouch, qui fut précipitée avec ses compagnons d'exil dans le Mourad-Sou (branche est de l'Euphrate) et qui parvint aussi à s'échapper, quoique le reste du convoi fût noyé. Le Doc. 23 fait la description de corps flottant sur le fleuve du voisinage de Kiahda, et le Doc. 64 celle de la noyade

des exilés dans les affluents de l'Euphrate, entre Kharpout et Alep. Ces faits sont évidemment des exemples d'une véritable méthode, et lorsque nous voyons que les exilés de Trébizonde et de Kérassunde furent traités de la même manière, dans des parties relativement distantes les unes des autres de l'Empire turc, nous sommes forcés d'en conclure que la noyade en masse des exilés faisait partie intégrante du plan général arrêté par les chefs jeunes turcs de Constantinople.

Le trait le plus terrible de tous était peut-être celui des souffrances des femmes enceintes, qu'on obligeait à marcher avec les convois et qui en route donnaient naissance à leurs enfants. Il y est fait allusion dans le document de seconde main, (Doc. 7) de source allemande ; mais, dans les Doc. 58 et 64, nous avons les relations de témoins neutres qui secoururent eux-mêmes ces victimes dans la mesure où leur extrême détresse et la brutalité de leur escorte rendaient le moindre secours possible. On doit mentionner que dans le Doc. 24 une exilée arménienne atteste de la bonté d'un gendarme turc envers une de ses compagnes déportée, qui se trouvait dans la même détresse.

(VI) La vaste échelle sur laquelle se firent ces massacres et la cruauté sans pitié de la mise à exécution des déportations pourraient jeter peut-être un doute dans l'esprit des lecteurs sur l'authenticité des récits. On pourrait se demander s'il est possible que des êtres humains aient pu perpétrer de tels crimes sur des femmes et des enfants innocents ; mais le souvenir des précédents massacres montre que de pareils crimes font partie d'une politique depuis longtemps établie et souvent répétée des Gouvernants turcs. Dans l'île de Chio, il y a près de cent ans, les Turcs massacrèrent presque toute la population grecque de l'île. Dans la Turquie d'Europe, en 1876, plusieurs milliers de Bulgares furent tués sur le soupçon d'un soulèvement projeté, et les outrages commis sur les

femmes furent, sur une moindre échelle, aussi affreux que ceux consignés ici. En 1895-96 plus de 100.000 Arméniens chrétiens furent mis à mort par Abdul Hamid, — parmi lesquels des milliers périrent en martyrs de la foi chrétienne, car ils auraient pu être sauvés en abjurant. Tous ces massacres ne se trouvent pas seulement dans les récits journaliers publiés par les journaux, mais aussi dans les rapports de la diplomatie britannique et des fonctionnaires consulaires, rédigés à cette époque. Ils sont aussi certains que n'importe quel autre événement survenu de nos jours. Il n'y a donc, d'après les antécédents, rien qui s'oppose à l'admission des faits relatés dans les rapports que nous publions. Tout ce qui arriva en 1915 rentre dans le cadre ordinaire de la politique turque. Les seules différences se trouvent dans les proportions des crimes actuels et dans le fait qu'ils ont été aggravés, dans le cas présent par la durée des souffrances causées par les déportations, qui ont entraîné des morts aussi nombreuses que les massacres et qui ont atteint les femmes avec une rigueur toute particulière.

Les témoignages sont cumulatifs ; chacun d'eux vient à l'appui des autres, parce qu'ils sont indépendants les uns des autres. Les faits principaux sont toujours les mêmes et révèlent la mise en œuvre des mêmes intentions et des mêmes plans. Même les différences sont instructives, car elles dénotent des diversités de caractère et de sentiments qu'on retrouve partout dans la nature humaine.

Les fonctionnaires turcs sont d'ordinaire insensibles, et n'ont pas de cœur. Mais parfois, nous en voyons un, d'une nature meilleure, qui se refuse à exécuter les ordres qui lui ont été donnés et qui est destitué pour son refus. La populace musulmane est d'ordinaire sans pitié. Elle pille les maisons et vole les malheureux exilés. Mais de temps à autre, apparaissent des musulmans pieux et compatissants qui tentent de sauver la vie ou d'alléger les misères de leurs voisins chrétiens. Nous avons des tableaux animés de la vie humaine, où la

méchanceté des hautes sphères donne libre cours aux passions de haine, de races et de religions, aussi bien qu'à la passion plus générale de rapacité, et qui cependant ne peut éteindre ces sentiments meilleurs qui brillent comme des points lumineux dans les ténèbres.

Il appartient toutefois au lecteur de se former son propre jugement par l'étude de ces documents. Ils ne contiennent pas, — et par la nature même de la cause ils ne peuvent contenir, — ce qu'on peut appeler une preuve juridique, telle qu'en obtient une Cour de Justice lorsqu'elle fait prêter serment aux témoins et les soumet à des interrogatoires contradictoires. Mais de beaucoup, le plus grand nombre de ces documents (en fait presque tous ceux qui sont publiés ici), constituent une preuve historique de première force, en tant que les témoignages viennent de ceux qui ont assisté aux événements qu'ils décrivent et les ont enregistrés par écrit immédiatement après. Ils se corroborent les uns les autres, par les récits essentiellement concordants des différents observateurs ; et ils deviennent d'autant plus convaincants que les faits importants se répètent sans autre différence dans le détail que celle rendue naturelle par les circonstances diverses dans lesquelles les observateurs se trouvaient. Les faits les plus graves sont ceux sur lesquels les témoignages sont les plus complets et ils s'accordent fatalement tous avec ceux qui, il y a vingt ans, ont établi la culpabilité d'Abdul Hamid, pour les actes qui ont entaché à jamais son nom d'infamie. Dans le cas actuel, il y a en outre les aveux qui manquaient alors, et qui ajoutent du poids aux témoignages que nous possédons. Je veux dire les aveux du Gouvernement Turc et de ses apologistes allemands (1). Les

(1) Par exemple, la conversation d'un officier allemand rapportée dans le Doc. 45.) Pour l'attitude générale des Turcs et des Allemands en présence du traitement des Arméniens, voir le « Résumé Historique » Chap. V.

Le 11 janvier 1916, M. Von Stumm, chef du Département Politique du Ministère des Affaires Etrangères allemand, donna la réponse suivante au Reichstag à une question posée par le Dr. Liebknecht : « Il est à la connaissance du chan-

tentatives faites pour trouver des excuses aux massacres en masse et aux déportations d'un peuple tout entier, arraché à ses foyers, ne laissent place à aucun doute sur les massacres et les déportations. Les faits principaux sont établis par la confession des criminels eux-mêmes. Les témoignages que nous présentons ne font que montrer en détail comment ces actes ont été perpétrés, quels furent les actes de cruauté qui les ont accompagnés et combien ils sont sans excuse. La réfutation des excuses que les Turcs ont mise en avant est aussi complète que la preuve des atrocités elles-mêmes.

Pour éprouver la solidité de mes conclusions sur la valeur des témoignages, je m'en suis remis au jugement de trois amis, des hommes dont l'opinion inspire le plus grand respect à tous ceux qui les connaissent : un historien distingué, Mr. H. A. L. Fisher, (Vice-Chancelier de l'Université de Sheffield) ; un savant distingué, Mr. Gilbert Murray (Professeur de grec à l'Université d'Oxford) ; et un juriste distingué Américain de grande expérience et de haute autorité, Mr. Moorfield Storey, de Boston, Mass. ; — hommes habitués, tous dans leurs sphères respectives, à examiner et à estimer la valeur des témoignages ; et j'annexe les lettres qui contiennent leurs vues respectives.

Cette préface n'a d'autre but que de traiter de la véracité des témoignages présentés ici, je m'abstiendrai donc de commentaires sur les faits. Cependant, une simple observation, ou plutôt une simple question peut être permise à celui qui, depuis plus de vingt ans, a suivi de près l'Histoire de l'Orient Turc. Les voyageurs européens ont souvent fait valoir l'honnêteté et la bonté du paysan turc, et nos soldats ont dit que ce

---

« celier impérial que des démonstrations révolutionnaires, organisées par nos « ennemis, ont eu lieu en Arménie, qui ont amené le Gouvernement Turc à déporter les populations arméniennes de certains districts et à leur assigner de nouveaux lieux d'habitation. Un échange de vues se poursuit en ce moment au sujet « de la réaction de ces mesures sur la population ; nous ne pouvons donner de « plus amples informations ».

sont de braves combattants. Je n'ai rien à dire contre eux, j'ajouterai même que j'ai connu certains fonctionnaires turcs qui m'ont fait l'impression d'hommes honnêtes et de bonne volonté. Mais l'histoire des Gouvernants turcs des deux ou trois derniers siècles, prise dans son ensemble, — depuis le Sultan sur son trône jusqu'au mutessarif de district, — est une succession presque ininterrompue de corruption, d'injustice et d'une oppression qui souvent s'élève jusqu'à une hideuse cruauté. Lorsque les Jeunes Turcs déposèrent Abdul Hamid, ils se présentèrent comme les apôtres de la liberté, promettant des droits égaux et la liberté égale à tous les sujets ottomans. Les faits exposés ici montrent comment cette promesse a été tenue. Y a-t-il au monde quelqu'un qui puisse encore espérer que les maux d'un pareil gouvernement soient curables ? Et les témoignages contenus dans ce volume ne donnent-ils pas la preuve la plus terrible et la plus convaincante qu'on ne peut plus lui permettre de gouverner des sujets d'une autre religion ?

BRYCE.

LETTRE DE M. H. A. L. FISCHER,
VICE-CHANCELIER DE L'UNIVERSITÉ DE SHEFFIELD,
AU VICOMTE BRYCE

L'Université,
Sheffield.
2 août 1916.

MON CHER LORD BRYCE,

Les témoignages recueillis ici relatifs aux souffrances des sujets arméniens de l'Empire Ottoman, au cours de la guerre actuelle, convaincront partout et toujours tout enquêteur honnête qui en fera l'étude. Ils portent en eux-mêmes toutes les marques de véracité. En premier lieu, les événements ont été rapportés peu après qu'ils s'étaient produits tandis qu'ils étaient encore frais dans la mémoire et que l'impression en était poignante. La plus grande partie de l'histoire repose donc sur la parole de témoins oculaires et le reste sur le témoignage de personnes qui étaient particulièrement à même d'être exactement renseignées. Il est vrai que quelques-uns des témoins sont des Arméniens, dont les témoignages, s'ils n'étaient pas confirmés de quelque autre source, pourraient être considérés comme étant exagérés ou dénaturés ; mais les témoignages arméniens ne sont pas les seuls. Ils sont corroborés par des rapports reçus d'Américains, de Danois, de Suisses, d'Allemands, d'Italiens et d'autres étrangers. De plus, ces témoignages d'étrangers viennent, pour la plupart, d'hommes et de femmes dont la situation leur donne droit d'être écoutés avec respect, c'est-à-dire de témoins qu'on peut considérer comme étant au-dessus du niveau moyen au point de vue de la réputation et de l'intelligence, et comme étant en situation de voir les événements qu'ils décrivent, avec tout le détachement que permet la sensibilité humaine. Les témoins étrangers qui se trouvèrent assister aux déportations, aux dispersions et aux

massacres de la nation arménienne, ne m'apparaissent nullement, en vérité et en aucun cas, comme ayant été aveugles, ou comme ayant une haine aveugle contre le Turc. Ils s'empressèrent de faire connaître les faits qui sont à l'honneur de quelques membres isolés de la Communauté Musulmane.

Je suis aussi impressionné par l'effet cumulatif des témoignages. C'est toujours la même histoire, quel que soit celui qui la raconte et de quelque partie qu'elle provienne de la vaste étendue de la région à laquelle tous ces rapports se réfèrent. Il n'y a pas de différence ou de contradictions importantes, mais, tout au contraire, des pièces éparses sans nombre, qui se corroborent mutuellement. Il n'existe pas de contradiction sur ce fait principal que c'est à la suite d'ordres généraux envoyés de Constantinople, que la population arménienne a été déracinée de ses foyers, dispersée et exterminée pour une grande part, quoiqu'il ne soit pas possible d'en déterminer l'exacte proportion. Il est clair qu'une castastrophe conçue sur une vaste échelle, sans précédent dans l'histoire moderne, a été combinée pour les habitants arméniens de l'Empire ottoman. On constate que la responsabilité première incombe au Gouvernement Ottoman de Constantinople, dont la politique a été activement appuyée, dans les provinces, par les membres du Comité Union et Progrès. Et le fait que les représentations adressées à la Porte par l'Ambassadeur d'Autriche ont réussi à obtenir une mesure d'exemption partielle en faveur des Arméniens catholiques, nous amène à supposer que les horreurs sans nom décrites dans ce volume, auraient pu être sinon arrêtées, du moins atténuées, si les deux Puissances qui avaient acquis une influence prédominante à Constantinople, avaient fait des remontrances actives et énergiques dès le premier jour. Les témoignages tendent au contraire à suggérer l'idée que ces deux puissances étaient en général favorables à la politique de déportation.

Sincèrement vôtre

HERBERT FISHER.

LETTRE DU PROFESSEUR GILBERT MURRAY
REGIUS PROFESSOR DE GREC A L'UNIVERSITÉ D'OXFORD
AU VICOMTE BRYCE

82, Woodstock Road,
Oxford.
27 Juin 1916.

CHER LORD BRYCE,

J'ai consacré quelque temps à l'étude des documents que vous allez publier, relatifs aux déportations et massacres des Arméniens dans l'Empire Turc, pendant le printemps et l'été 1915. Je sais naturellement avec quel soin un historien doit scruter les témoignages se référant à des événements d'une nature si étonnante, qui se sont passés dans des régions si loin des regards de l'Europe civilisée. Je conçois qu'en des temps de persécution les passions soient exacerbées, que les races orientales ont une tendance à se servir d'un langage hyperbolique et qu'on ne peut pas s'attendre à ce que les victimes des oppressions parlent de leurs oppresseurs avec une stricte impartialité. Mais les preuves de ces lettres et de ces rapports peuvent affronter toute investigation et vaincre tout scepticisme. Leur véracité éclate et ne peut être mise en question, bien que vous ayez évidemment raison de ne pas publier quelques-uns des noms de personnes et de lieux. Les déclarations des réfugiés arméniens eux-mêmes sont entièrement confirmées par des résidents de nationalité américaine, scandinave et même allemande ; et l'accord non combiné entre un si grand nombre de témoins dignes de foi, venant de régions aussi éloignées les unes des autres, place les points capitaux de cette histoire au-dessus de tout doute possible.

Je suis,

Sincèrement vôtre

GILBERT MURRAY.

LETTRE DE Mr MOORFIELD STOREY

EX-PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION DU BARREAU AMÉRICAIN

AU VICOMTE BRYCE

735, Exchange Building.
Boston U. S.
7 Août 1916.

CHER MONSIEUR,

J'ai examiné des parties considérables du volume qui contient les récits concernant le traitement infligé aux Arméniens par les Turcs, afin de déterminer la valeur de ces récits en tant que preuves.

Je ne doute pas, bien qu'il puisse y avoir des inexactitudes de détails, que ces relations mettent hors de question les faits essentiels. On doit avoir présent à l'esprit que dans des cas pareils, des dépositions de témoins oculaires ne sont pas faciles à obtenir ; les victimes, à peu d'exception près, sont mortes ; les coupables n'avouent pas ; on ne peut pas atteindre les témoins occasionnels, et d'ailleurs dans la plupart des cas, ils ont peur de parler, ou ils ont des sympathies pour ce qui a été fait. Il n'existe pas de tribunaux devant lesquels les témoins peuvent être appelés pour les obliger à faire leur déposition ; une censure rigide, exercée par les autorités responsables des crimes, empêche la vérité de se faire librement jour ; et aucune investigation par des personnes impartiales n'est permise.

Les relations que vous imprimez sont les meilleures preuves qu'on puisse obtenir dans ces circonstances, elles proviennent de personnes dont la situation donne du poids à leurs paroles, ou d'autres qui ne peuvent avoir aucune raison de déguiser la vérité, et il serait impossible qu'un tel faisceau de témoignages concordants eût été fabriqué. De plus, ils sont

confirmés par d'autres témoignages de source allemande, qui ont avec difficulté échappé à la censure rigide exercée par les autorités allemandes, une censure qui par elle-même est un aveu ; car les autorités allemandes n'auraient aucune raison de ne pas laisser librement passer de pareils témoignages, si elles ne se sentaient pas en quelque sorte responsables des faits qu'ils dévoilent.

Dans mon opinion, les témoignages que vous imprimez sont aussi dignes de confiance que ceux sur lesquels reposent notre foi en un grand nombre de faits historiques universellement admis, et je crois qu'ils établissent, sans laisser raisonnablement le moindre doute, le dessein délibérément arrêté par les autorités turques d'exterminer les Arméniens, ainsi que leurs responsabilités dans les hideuses atrocités qui ont été infligées à ce malheureux peuple.

Sincèrement vôtre

MOORFIELD STOREY.

MÉMORANDUM

MÉMORANDUM DU RÉDACTEUR DE CE VOLUME

Les documents réunis dans ce volume s'expliquent d'eux-mêmes pour tous les faits qui y sont mentionnés, et si le lecteur désire un aperçu des événements décrits, pour le guider dans le détail, il le trouvera dans le « Résumé Historique », à la fin du volume, en particulier dans le Groupe V. Dans ce Mémorandum préliminaire, le rédacteur de ce volume n'a qu'à mentionner simplement les sources, la nature et la valeur des documents, et à expliquer le plan qui a été suivi.

Les sources des documents sont très variées. Quelques-uns d'entr'eux ont été directement communiqués par leurs auteurs eux-mêmes, ou, dans le cas de lettres privées, par leurs destinataires. Plusieurs de ceux concernant la distribution de secours au Caucase russe, ont été obligeamment remis au rédacteur par le « British Foreign Office ». Il en a reçu d'autres grâce à l'obligeance de personnalités telles que Lord Bryce, qui a dirigé le travail d'un bout à l'autre et a très généreusement consacré son temps et ses pensées à en faire une œuvre aussi exacte et complète que possible. Il en a reçu également de plusieurs membres de l' « American Committee for Armenian and Syrian Relief » (1) ; du Rev, G. T.

(1) AMERICAN COMMITTEE FOR ARMENIAN AND SYRIAN RELIEF
70, Fifth Avenue, New-York.
Comprenant les Comités des œuvres du Secours Arménien, du Secours de Guerre Persan et du Secours en Syrie et en Palestine.

James L. Barton. *Président.* — Samuel T. Dutton. *Secrétaire.* — Walter H. Mallory. *Secrétaire-Adjoint.*
Charles R. Crane, *Trésorier.*

Arthur J. Brown.	Hamilton Holt.	Karl Davis Robinson.
Edwin M. Bulkley.	Arthur Curtiss James.	William W. Rockwell
John B. Calvert	Frederick Lynch.	George T. Scott.
John D. Crimmins.	Chas. S. Mac Farland.	Isaac N. Seligman.
Cleveland H. Dodge.	H. Pereira Mendes.	William Sloane.
Charles W. Eliot.	John Moffat.	Edward Lincolin Smith.
William T. Ellis.	John R. Mott.	James M. Speers.
James Cardinal Gibbons	Frank Mason North.	Oscar M. Strauss.
R. T. Rev. David H. Greer	Harry V. Osborne.	Stanley White.
Normand Hapgood.	George A. Plimpton.	Talcott Williams.
Maurice H. Harris.	Rt. Rev. P. Rhinelander.	Stephen S. Wise.
William I. Haven.		

Scott, secrétaire-adjoint du Conseil des Missions Etrangères de l'Eglise Presbytérienne des Etats-Unis d'Amérique ; de Mr. Archag Tchobanian ; du Dr. Herbert Adams Gibbons; du Dr. William Walter Rockwell, de l'« Union Theological Seminary » de New-York ; du Rev. Stephen Trowbridge, secrétaire du Comité de la Croix-Rouge Américaine au Caire ; du Rev. I. N. Camp, missionnaire au service du Conseil Américain de Commissaires des Missions Etrangères, actuellement résidant au Caire ; de Mr. Aneurin Williams M. P. ; du Rev. Harold Buxton, trésorier de l' « Armenian Refugees » (Lord Mayor's) Fund ; de Mr. J. D. Bourchier, correspondant du Times de Londres aux Balkans ; de Mme D. S. Margoliouth d'Oxford ; du Rév. F. N. Heazell, secrétaire de la Mission Syrienne de l'Archevêque de Canterbury ; de Mr. G. H. Paélian, citoyen américain, résidant à Londres ; de Mr. A. S. Safrastian de Tiflis, et de Mr. H. N. Mosditchian, de Londres. La presse a été aussi une source de documentation. Des dépêches, des lettres et des rapports empruntés aux journaux anglais, américains, suisses, français, russes, italiens et même allemands, ainsi qu'aux journaux arméniens, publiés à Tiflis, Londres et New-York, ont été réimprimés dans ce volume. Les éditeurs de l'Ararat, du Gotchnag et du New-Armenia se sont montrés des plus obligeants envers le rédacteur et ont gracieusement mis à sa disposition, à titre gratuit, des exemplaires de leurs publications.

Les documents sont tous publiés ici en anglais, mais le Rédacteur les a reçus écrits en différentes langues, non pas seulement en anglais, mais en français, italien, allemand et arménien. Les traductions du français, allemand et italien ont été faites par lui avec le concours de sa femme. Pour la traduction des documents arméniens, il en est redevable à M. Paélian, qui a consacré une grande part de ses rares loisirs pour lui rendre ce très grand service. Sans l'empressement et la bonne volonté de Mr Paélian, le travail eût été considérablement retardé.

La nature des documents varie avec les écrivaïns qui les ont produits. Quelques-uns des témoins sont des habitants indigènes du Proche-Orient, Arméniens ou Nestoriens, — eux-mêmes victimes des atrocités ou intimement liés à ceux qui ont pris part aux scènes décrites. Toutefois, la majorité des témoins sont des résidents étrangers de l'Empire ottoman, ou de la province persane d'Azerbaïdjan et tous ces témoins sont des sujets de pays neutres, américains ou européens, — missionnaires, professeurs, docteurs, infirmières de la Croix-Rouge, ou fonctionnaires. Un petit nombre d'entre les témoins (et ce sont ceux dont le témoignage a le plus de poids), sont des sujets de pays alliés de la Turquie dans la guerre actuelle.

La valeur des documents dépend naturellement de la situation et de la moralité du témoin et des occasions qu'il put avoir de connaître les faits. Le Rédacteur est intimement convaincu que tous les documents publiés ici sont des exposés sincères de la vérité et il les publie dans cette conviction. Sans doute, des erreurs seront découvertes par ci par là, mais il croit que toutes erreurs qui pourraient s'y être glissées auront été commises de bonne foi, et qu'elles ne peuvent toucher que des points de détail qui ne sauraient affecter la vérité de l'ensemble. Il se rend compte aussi que si on les considérait au point de vue de la preuve légale à faire devant un tribunal, ces documents sont de valeur inégale. A ce point de vue légal, ils peuvent être répartis en plusieurs classes :

(*a*) Témoignage publié par l'éditeur d'un journal allemand, en Allemagne, et supprimé par la censure impériale allemande. (Doc. 7). Ce témoignage est nécessairement au-dessus de tout soupçon de prévention contre les Turcs.

(*b*) Documents écrits par des Allemands, témoins oculaires des événements qu'ils décrivent (Doc. 10, 13, 37, 71) ou par des témoins oculaires neutres, résidant en Turquie, au service d'institutions philanthropiques

ou de missions allemandes, ou de la Croix-Rouge allemande (Doc. 21, 22, 49, 69). Ce témoignage est également au-dessus de tout soupçon soit de partialité contre les Turcs, soit d'être favorable aux Arméniens.

(*c*) Documents écrits par d'autres témoins oculaires neutres, surtout des Américains et des Suisses, qui n'ont aucune attache publique ou privée avec l'Alliance Turco-Germanique ou l'Entente et qui, selon toute présomption, n'ont aucune inclination pour l'une ou l'autre des deux parties. Les documents de cette nature constituent la plus grande partie des matériaux de ce volume, et pratiquement ils sont tous des écrits de première main. Il n'y a aucun motif apparent pour ne pas leur accorder toute confiance.

(*d*) Documents écrits par des habitants arméniens ou nestoriens des régions en question. Ces témoignages indigènes peuvent paraître avoir moins de force que les autres, les témoins ayant souffert personnellement des horreurs qu'ils décrivent et étant exposés à être plus influencés et plus prévenus par leur émotion que des observateurs étrangers. Des erreurs de détails sont plus vraisemblables ici, surtout en ce qui concerne l'évaluation des nombres. Le Rédacteur désire cependant répéter ici qu'après avoir comparé entr'eux les divers récits de ces témoins et les avoir aussi comparés avec les documents des trois classes ci-dessus, il est convaincu de l'exactitude des témoignages dans leur essence, quelle que soit la catégorie ci-dessus à laquelle ils appartiennent.

Le nombre total des témoignages est élevé, ainsi que le montre l'épaisseur de ce volume, et ceci est d'autant plus satisfaisant que le gouvernement ottoman avait pris toutes

les précautions possibles pour empêcher que les faits ne vinssent à la connaissance du monde, hors de l'Empire. Les communications privées postales et télégraphiques étaient supprimées entre Contantinople et les provinces, ainsi que celles des diverses provinces entr'elles. On établit une censure sévère à la sortie de tous les courriers et on défendit même aux Consuls des pays neutres de télégraphier en chiffre ; les voyageurs sortant de Turquie étaient fouillés et on saisissait tous les bouts de papier écrits ou blancs qu'on trouvait sur eux. Une citation d'une lettre écrite par l'auteur d'un de nos documents (1), immédiatement après qu'elle eut passé saine et sauve la frontière ottomane, donnera une idée de la sévérité de cet « embargo » officiel mis sur les nouvelles de toutes sortes :

« Comme je venais de sortir des mains du censeur, on m'a demandé de vous écrire pour vous renseigner sur la situation réelle dans notre partie du monde ; à mon avis, la censure est maintenant pire qu'elle n'était autrefois, car maintenant elle a des hommes très exercés. Un de nos censeurs avait eu cinq années d'expérience au bureau de poste de New York. Si nos lettres semblent dire peu, veuillez vous rappeler que les censeurs ont les ordres les plus sévères de ne laisser rien passer sur la politique, la guerre et même sur la misère. La moindre phrase touchant ces sujets est découpée, ou marquée ou effacée à l'encre. Une dame allemande avait écrit à un de ses amis en Allemagne, lui parlant de la misère à BM. et lui demandant de lui envoyer des secours ; elle avait intentionnellement évité de mentionner les causes de cette misère, se contentant de mentionner cet état de choses. Les seules parties de la lettre qui parvinrent à son ami étaient des phrases du commencement et de la fin de la lettre ; les ciseaux avaient emporté le reste. Et comme Mme E. me l'a dit : « Je vous prie de dire à nos amis d'Amérique que lorsqu'en écri-

(1) Doc. 52

vant nous parlons de concerts, de réunions à la campagne et de choses de ce genre, cela ne veut pas dire que le pays soit sûr, ou que le travail marche comme à l'ordinaire : nous n'écrivons que cela, parce qu'il ne nous est permis d'écrire rien d'autre. »

En conséquence, presque tous les témoignages viennent de résidents en Turquie qui ont assisté, comme cette dame, aux événements survenus dans un ou plusieurs districts et qui ensuite ayant quitté la Turquie, pour passer dans quelque autre pays, ont pu écrire ce qu'ils avaient vu, sans danger pour leur existence. Cependant, même sur un terrain neutre, ces témoins ne sont pas encore à l'abri des vengeances turques. Beaucoup d'entr'eux désirent reprendre leur travail en Turquie à la première occasion, et presque tous ont encore des intérêts dans le pays, ou des camarades et des amis qui sont autant d'otages entre les mains du Gouvernement ottoman. Ce Gouvernement est connu pour avoir des agents en Europe et peut-être même en Amérique, chargés de dénoncer tous ceux qui dévoilent ses méfaits. Et la bande des Jeunes Turcs qui tiennent le Gouvernement Ottoman, n'ont ni honte ni scrupules à tirer vengeance par tous les moyens possibles, de ceux dont ils sont absolument impuissants à réfuter les accusations devant le Tribunal du monde civilisé. Il est donc absolument essentiel de ne pas mentionner, dans beaucoup de cas, les noms des témoins eux-mêmes, ainsi que des personnes et des localités citées dans leurs dépositions ; en fait, quelques-uns des documents n'ont été communiqués à l'auteur qu'à cette condition expresse, par exemple : le document qui lui était envoyé avec la lettre qui vient d'être citée plus haut. « Puis-je vous demander cependant », continue cette même lettre, de ne pas publier mon nom, ni celui d'aucun des missionnaires de BM., pas même le nom de BM., ou d'aucun des endroits que je mentionnerai, car la censure est si sévère et terrible maintenant, que la seule mention des noms nous met immédiatement

en suspicion. Puis-je donner un exemple ? Le Dr. E. et le Dr. L., qui sont l'objet de pareils soupçons, ont trouvé tant de mauvaise volonté que depuis des mois ils n'ont pas pu faire parvenir une simple lettre privée à leur famille qui se trouve en Amérique. Et toute la station AC. étant également suspectée, cela a suffi pour empêcher la plupart des lettres qui de là vous ont été écrites, ainsi qu'à Mr. N., de parvenir à destination. Nous avons la certitude que cela est dû à un rapport sur le travail musulman qui vous a été envoyé »

Miss A., l'auteur du Doc. 64, qui est un des principaux témoins pour les événements de AC., insiste elle aussi fortement sur ces mêmes considérations :

« Pour le salut des personnes laissées en Turquie et spécialement de mes orphelins, j'espère que rien ne sera publié comme venant de moi. Si un seul mot de ce que j'écris parvenait en Turquie, il en pourrait résulter de très graves conséquences pour eux.

« Quoiqu'on laissât bien peu de magazines et de journaux arriver à l'intérieur, il nous en arrivait cependant un occasionnellement ; dans les villes du littoral, on découpe des morceaux d'un journal et on les vend à des prix élevés aux Turcs. J'ai précisément quitté mon poste, parce que j'ai pensé que ma présence là pouvait devenir dangereuse pour ceux qui m'étaient confiés ; mais si on apprenait en Turquie quoi que ce soit de ce qu'on y suppose que j'ai écrit, je crois que toute ma Communauté aurait à en souffrir. Je ne crois pas que ceux qui sont hors de Turquie peuvent bien se rendre compte du danger que les lettres mêmes font courir à ceux restés dans le pays. Les autorités locales paraissaient être toujours aux aguets pour découvrir un motif de plainte contre les missionnaires et les Arméniens.

« Les malheureux réfugiés que nous avons vus à BF ; à notre passage, nous prièrent de les secourir ; mais lorsque nous arrivâmes à BJ ; les missionnaires de cette ville nous dirent

qu'on leur avait défendu de leur venir en aide. Une femme avait été emmenée au Gouvernorat parce qu'on l'avait trouvée secourant des familles pauvres dans son district, qu'elle avait l'habitude de visiter depuis des années. Il y avait beaucoup de malades à BF ; et le pasteur ainsi que d'autres personnes nous adressèrent des cartes postales, nous priant d'envoyer du secours rapidement. Un homme me demanda de lui prêter un peu d'argent, disant que je pourrais me faire rembourser par son frère en Amérique. C'est le danger que je lui aurais fait courir qui m'a fait hésiter. L'argent fut finalement envoyé, mais on tremblait à la pensée des conséquences que cela pouvait avoir. Il en était de même dans tout le pays.

« Lorsqu'on voyait ces malheureux dans le besoin, on se demandait constamment : « Un secours les mettrait-il en danger ? ». On nous imposait constamment de nouvelles règles, en sorte que si quelqu'un écrivait une lettre, elle pouvait se trouver enfreindre les règlements nouveaux avant qu'elle n'arrivât à destination. Tout l'argent déposé dans les banques et toutes les propriétés appartenant aux exilés, étaient confisqués par le Gouvernement. Les gens déportés de AC. l'ignoraient, lorsqu'ils nous écrivirent, après avoir dépensé tout ce qu'ils avaient emporté avec eux. Et c'est ainsi que nous apprîmes qu'ils n'avaient plus ni argent, ni propriétés.

« Mais nous étions dans l'impossibilité de le leur faire savoir, de sorte qu'ils continuaient à nous écrire lettre sur lettre.

« Nous sentions tout le temps que nous étions entourés de pièges. Les plus courageux des Arméniens n'osaient venir me voir, pas plus que je ne pouvais allez chez eux. Nous devions nous rencontrer dans des établissements publics, s'ils avaient besoin de me voir.

« Nul vivant en liberté ne peut comprendre ce que c'était que de se trouver en Turquie pendant ces jours. »

En présence de ces faits, le lecteur verra que la publication

des noms, dans les circonstances actuelles, équivaudrait souvent à un grave et périlleux abus de confiance. En conséquence, le Rédacteur a substitué des lettres choisies arbitrairement aux noms des personnes et des localités, ainsi qu'il a été fait dans la citation précédente, — en se bornant à ne le faire qu'au cas où c'était absolument nécessaire, et sans faire subir aux documents le moindre changement qui puisse en affecter la substance. Une clé complète de ces lettres conventionnelles a été préparée et communiquée confidentiellement au Foreign Office, à Lord Bryce, au Dr Barton et au Rev. G. T. Scott ; cette clé sera publiée aussitôt que les circonstances le permettront ou, en d'autres termes aussitôt que les dangers qui menaçaient les personnes visées auront cessé d'exister.

On peut s'attendre à ce que le Gouvernement ottoman, ainsi que ses alliés, dont le nom est presqu'aussi sérieusement compromis par les faits que le nom ottoman, fera tout son possible pour tirer parti des précautions qui nous sont imposées par sa propre manière d'agir envers ses sujets chrétiens, et pour contester la véracité des documents édités sous la forme que nous venons d'indiquer. C'est la ligne qu'ils ont adoptée dans le cas des témoignages relatifs à la conduite de l'armée allemande en Belgique, qui furent publiés avec les mêmes réserves, également nécessaires. Le Rédacteur peut devancer de telles critiques de mauvaise foi, en exposant clairement dès aujourd'hui les principes d'après lesquels cette suppression des noms a été faite :

(*a*) Les noms des personnes ne sont pas publiés dans ce volume, à moins qu'ils n'aient déjà été publiquement imprimés pour les mêmes faits, et à moins que la personne en question soit à l'abri d'une vengance turque.

(*b*) Les noms des lieux sont publiés toutes les fois que cela est possible. On ne s'abstient de les mentionner, que

lorsque leur publication révélerait sans aucun doute l'identité des personnes citées dans le document.

(*c*) Tous les noms omis sont remplacés dans le texte par des lettres majuscules de l'alphabet, ou des combinaisons de lettres majuscules. Ces lettres ne sont pas les initiales du nom en question, mais ont été choisies dans un ordre arbitraire, à mesure que les documents arrivaient entre les mains de l'auteur.

(*d*) Le nom de chaque endroit est toujours représenté, au cours de ce volume, par les mêmes lettres ; par exemple « X » représente la même ville, aussi bien dans le premier que dans le onzième groupe de ce volume.

(*e*) Dans le cas de noms de personnes, les mêmes lettres ne s'appliquent à la même personne que dans un seul groupe de ce volume. Exemple : Miss A... représente la même personne dans tous les documents du groupe XVII, mais dans les documents du groupe XI, Miss A... représente une personne différente.

Le Rédacteur désire déclarer une fois de plus que tous ces documents, dans lesquels les noms sont remplacés par des lettres, ne sont pas le moins du monde d'une valeur moindre au point de vue des preuves, que les documents dans lesquels les noms n'ont pas été supprimés.

Si le lecteur désire en avoir la confirmation, le Rédacteur donne comme référence les personnalités ci-dessus mentionnées, qui ont été en possession de la clé confidentielle.

Il y a cependant d'autres documents encore où les noms, pour des motifs identiques, n'ont pas été communiqués au Rédacteur, soit par les auteurs des documents eux-mêmes, soit par les personnes à l'entremise desquelles il les doit ; il a été fait de même pour les documents dont pour une raison quelconque, la source première est obscure. Le Rédacteur a eu soin d'indiquer ces cas aussi clairement que possible.

Lorsque dans le texte se trouve un nom, soit d'un endroit, soit d'une personne qui lui sont inconnus, il a eu soin de le laisser en blanc (_____) ; et lorsque le nom de l'auteur du document lui est inconnu, il l'a indiqué dans un renvoi du titre, qui se trouve en tête du document lui-même (1).

Le Rédacteur se rend naturellement compte que ces derniers documents, qu'il ne possède que sous une forme défectueuse, ne peuvent pas être présentés par lui comme des preuves dans le sens strict, et peuvent plausiblement être répudiés par les parties dont ils décrivent les crimes ; il est d'autant plus disposé à admettre cette objection légale, que ces documents ne font que confirmer ce qui a déjà été établi par d'autres témoignages indépendant d'eux. Leur nombre ne dépasse pas 22 sur une collection de 150 documents. Et si on les met de côté, le tableau présenté par le plus grand nombre des autres documents qui ne peuvent être contestés, reste parfaitement précis et complet. Le Rédacteur les a publiés dans leur ordre naturel, avec les autres, parce qu'il n'a pas plus de doute sur leur véracité que sur celle des autres, et cela pour de bonnes raisons, car des vingt-deux documents en question, il n'y en a pas moins de onze qui lui ont été communiqués par l'« *American Committee for Armenian an Syrian Relief* », composé de citoyens de haute moralité d'un pays neutre, de gentlemen d'une bonne foi impeccable. Il répète toutefois que ces vingt-deux documents ne sont nullement essentiels pour l'appréciation de l'ensemble de la cause.

Les documents sont classés en groupes, dans un ordre géographique, et disposés, autant que possible dans l'ordre chronologique dans lequel les différentes régions ont été affectées par le plan du Gouvernement Ottoman. Le premier

(1) En d'autres termes, partout où le titre d'un document est donné sans une indication spéciale, il doit être entendu que le Rédacteur de ce volume a en sa possession le nom de l'auteur du document, même s'il n'est pas publié, mais représenté simplement par des lettres (Exemple : Dr. L), ou par une périphrase comme : (« Un résident étranger »), etc... etc...

groupe, ou section, contient des documents qui ne se rapportent pas à une seule région en particulier, mais donnent des descriptions générales d'événements survenus dans l'ensemble de l'Empire Ottoman. Ces documents, pour la plupart, sont de date plus ancienne que ceux se rapportant à des districts particuliers et sont, pour ce motif, placés au commencement. Le second groupe ouvre la série géographique avec des documents relatifs à Van, la province à l'extrême nord-est de l'Empire Ottoman, dans la direction du Caucase et d'Azerbaïdjan. Le troisième groupe concerne Bitlis, la province limitrophe de Van, à l'ouest, qui vient en second dans l'ordre des souffrances. Le quatrième est relatif à Azerbaïdjan, la province persane à l'est de Van, qui souffrit durant l'offensive turque de l'hiver 1914-15 ; le cinquième, à la Transcaucasie russe, où les réfugiés de Van et d'Azerbaïdjan cherchèrent un refuge, en août 1915. Les groupes suivants se suivent dans l'ordre géographique de l'est à l'ouest, commençant à Erzeroum, la province contigüe de Van au nord-ouest, le long de la frontière Russo-turque. Erzeroum constitue le sixième groupe ; Mamouret-ul-Aziz le septième ; Trébizonde le huitième ; Sivas le neuvième ; Césarée le dixième ; la ville de X.... le onzième ; Angora le douzième ; Constantinople et les autres districts adjacents le treizième. A partir de ce point, les groupes vont dans l'ordre inverse, du nord-ouest au sud-est, suivant le tracé du chemin de fer de Bagdad ; le quartorzième groupe se rapporte aux endroits le long de cette route, entre Adabazar exclusivement et Alep ; le quinzième à la Cilicie, la région à travers laquelle le chemin de fer de Bagdad passe à mi-chemin de son parcours, et c'est là le seul cas où l'ordre chronologique et l'ordre géographique s'excluent, car les Ciliciens ont été les premiers à souffrir ; on était en train de les déporter déjà douze jours avant qu'on eût commencé à se battre à Van. Le seizième groupe est Djébel-Moussa, un ensemble de villages touchant la Cilicie au sud ; le dix-septième

se réfère aux colonies arméniennes d'Ourfa et de AC., deux villes sur la frontière de Mésopotamie ; le dix-huitième à Alep, où presque tous les convois des exilés étaient dirigés ; et le dix-neuvième à Damas et à Deir-el-Zor, les deux districts où la plus grande partie des survivants furent finalement conduits. Un vingtième groupe aussi a été ajouté pour les documents reçus pendant que ce volume était sous presse.

Partout où une date est donnée, sans de plus amples indications, on doit la considérer comme étant du « nouveau style » ; là où deux dates alternatives sont indiquées (26 septembre, 9 octobre), la première est en vieux style et la seconde en nouveau style ; aucune date n'est donnée en vieux style seulement. Lorsque des sommes sont mentionnées en monnaie turque, ou persane, les équivalents en monnaie anglaise sont généralement ajoutés entre parenthèses. Les sommes données en dollars ont toujours été traduites en livres anglaises (1).

Les noms des lieux n'ont pas été orthographiés d'après un système uniforme, car il n'y a pas de système reconnu pour l'usage général (2). Le Rédacteur a simplement cherché à unifier l'orthographe de chaque nom, quel que soit le document où il est mentionné.

Un index de tous les lieux mentionnés nominalement dans les documents que le Rédacteur possède, — que le nom ait été éliminé ou non du texte — a été dressé pour lui, avec le plus grand soin, par Miss Margaret Toynbee, à qui il est reconnaissant pour cette importante et très utile addition à ce livre. Cet index est imprimé à la fin du volume. La carte qui l'accompagne a eté dressée par le Rédacteur lui-même, en s'aidant de différentes sources, principalement des excellentes feuilles de l'Asie Mineure de Kiepert, consultées dans

(1) Dans la traduction elles ont été réduites en francs.

(2) Dans la traduction on a adopté l'orthographe de l'Ouvrage classique de Vital Cuinet « La Turquie d'Asie. — Géographie administrative, Statistique descriptive et raisonnée de chaque province de l'Asie Mineure. »

la salle des cartes de la « Royal Geographical Society », où il a reçu du personnel le plus aimable et le plus précieux concours.

RÉSUMÉ

DE L'HISTOIRE D'ARMÉNIE

Jusqu'à 1915 inclusivement

RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE D'ARMÉNIE

Jusqu'à 1915 inclusivement

LA GUERRE EUROPÉENNE ET L'ARMÉNIE

Nous avons été amenés par la guerre à avoir de nouveaux rapports avec l'Arménie et le peuple arménien. Nous les connaissions avant pour avoir appartenu à une ancienne civilisation, comme une arrière-garde obstinée de la chrétienté en Orient, un champ d'action des missions, des massacres et des rivalités internationales ; mais un très petit nombre d'entre nous, — quelques missionnaires, des géographes, des voyageurs et parfois un correspondant de journal, — avaient une connaissance personnelle du pays et de ses habitants. Pour tout autre, l'Arménie et les Arméniens n'étaient qu'un nom ; et lorsque nous lisions les récits de leurs souffrances, de leurs traditions ou de leurs exploits, nous en étions à peine un peu plus impressionnés que des faits et gestes des Hittites et des Assyriens, qui évoluèrent il y a des milliers d'années, sur cette même scène de l'Orient. Nous n'avions aucun contact réel, aucun rapport naturel avec l'Arménie, ni dans notre vie privée, ni même dans notre vie politique.

Des rapports de cette nature ont tout à coup été créés entre les Arméniens et nous par cette guerre, et c'est une des plus étranges ironies de la guerre que de fondre et d'illuminer l'édifice même qu'elle détruit. La civilisation dans laquelle nous vivions était comme un labyrinthe si vaste et si enchevêtré que nul de ceux qui l'habitaient ne pouvait saisir l'ensemble de sa structure, et que la plupart d'entr'eux se rendaient à peine compte qu'elle eût même une structure. Mais aujourd'hui que la guerre l'a atteint et que tout y est en flamme, l'unité et la

symétrie de l'édifice apparaissent et se révèlent à tous les yeux. Et comme la clarté inonde cette civilisation d'un bout à l'autre, elle se dresse dans toute sa gloire, dans son incomparable contour et sa perspective ; pour la première, et peut-être pour la dernière fois, nous voyons l'ensemble de toutes ses parties dans leurs rapports exacts ; et pour un moment nous nous faisons une juste idée de la merveille et du système de cette civilisation qui dépérit, du subtil, immémorial et constant effort qui l'a produite et l'a maintenue, ainsi que de l'impossibilité d'en improviser une équivalente pour la remplacer. Le feu vient à bout de sa proie ; les différentes parties du labyrinthe s'écroulent l'une après l'autre, la lumière les abandonne et il ne reste plus que cendres et fumée. Telle est la catastrophe à laquelle nous assistons aujourd'hui et nous ne savons même pas encore s'il sera possible d'y remédier. Mais si l'avenir n'est pas aussi sombre qu'il semble, et si ce qui a péri peut, dans une certaine mesure être restauré, notre meilleur guide et notre inspirateur dans notre tâche sera cette unique vision fugitive et tragique qu'évoque en nos esprits la catastrophe elle-même.

Les Arméniens ne jouent pas un rôle de premier plan dans cette guerre ; ils n'ont le poids d'aucune responsabilité dans son explosion et ne peuvent prendre qu'une très petite part dans l'édification d'un avenir meilleur. Mais ils ont été brûlés plus cruellement qu'aucun de nous par les flammes de l'incendie, et dans cette ardente épreuve, leur caractère personnel en tant que nation et la part qui leur revient dans la société du monde civilisé se sont manifestés avec tout leur vrai relief.

Pour la première fois, l'Angleterre et les Arméniens ont vraiment pris contact. Dans cette lutte désespérée entre la liberté et la réaction, nous combattons côte à côte, nous luttons pour atteindre le même but. Notre lot dans la lutte n'a pas, il est vrai, été le même, car l'Angleterre est capable d'agir aussi bien que de souffrir, tandis que les Arméniens ont

cruellement souffert sans pouvoir même frapper un coup. Mais cette différence extrême ne fait que fortifier le lien moral ; car nous qui sommes forts, nous combattons non pas seulement pour tel ou tel avantage politique, pour tel ou tel gain, mais pour un principe. Les Puissances de l'Entente ont assumé la défense des petites nationalités qui ne peuvent se défendre elle-mêmes. Nous avons pris l'engagement solennel de tenir jusqu'au bout notre serment fait à la Belgique et à la Serbie, et maintenant que les Arméniens sont accablés d'un sort pire encore que celui des Belges et des Serbes, leur cause aussi fait partie de la cause générale des Alliés. Nous ne pouvons pas limiter le champ dans lequel nous combattons pour notre idéal.

Il est naturellement plus facile à la France, à l'Angleterre et à l'Amérique de sympathiser avec la Belgique qu'avec un pays qu'elles connaissent si peu, situé dans une zone très éloignée de la guerre. On n'a pas besoin d'un grand effort d'imagination pour bien comprendre que les Belges sont un peuple comme nous, qui éprouvent les mêmes souffrances que celles que nous aurions éprouvées si les mêmes atrocités avaient été commises contre nous, et nous nous en rendons compte d'autant plus facilement que nous en avons eu des informations rapides, abondantes et détaillées de première main. Les Arméniens n'ont pas un aussi facile accès à nos sympathies ; et du fait que nous les connaissons peu, nous sommes obligés de faire un effort personnel pour prêter l'oreille au récit de leurs malheurs. Mais les preuves sur lesquelles les faits reposent se sont constamment accumulées, de telle sorte qu'aujourd'hui c'est à peine si elles sont moins complètes et probantes que celles relatives aux événements de Belgique.

L'objet du présent livre est de soumettre les documents, aux lecteurs anglais et américains, dans un ordre et sous une forme aussi méthodiques que possible.

L'agonie de l'Arménie n'a pas manqué de témoins. Les grandes souffrances font naître de grandes émotions ; et cette

émotion des témoins, dont l'esprit était obsédé par les intolérables événements auxquels ils avaient assisté, trouva un allègement dans des rapports écrits par eux. Quelques-uns des écrivains sont des Arméniens, d'autres des Américains et des Européens qui se trouvaient sur les lieux et qui ont été aussi profondément impressionnés que les victimes elles-mêmes. Il y a cent cinquante documents, dont plusieurs très longs ; mais dans leur ensemble ils constituent quelque chose de plus qu'un catalogue complet des atrocités qu'ils décrivent. Les flammes de la guerre illuminent aussi bien la structure de l'édifice que sa destruction, et le témoignage arraché à cette épreuve de feu donne une impression extraordinairement éclatante de la vie arménienne, — de la vie des plaines et des montagnes, des villes et des villages, de la vie des intellectuels; de la bourgeoisie, ou des paysans, — au moment où elle fut écrasée par la catastrophe européenne.

Alors qu'elles n'ont pas fait leur œuvre en Europe, les flammes ont presque tout anéanti en Arménie et, pour le moment, nous n'y voyons que cendres et fumée. La vie sûrement en jaillira de nouveau quand les cendres seront balayées, car les tentatives pour exterminer les nations par des atrocités, malgré les indicibles souffrances humaines, atteignent rarement leur dernier but. Mais sous quelque forme que la nouvelle Arménie se relève, elle sera complètement différente de l'ancienne. Les Arméniens ont été un élément particulièrement typique dans le groupe de l'humanité que les Européens appellent le « Proche-Orient (1), mais qui peut être aussi

(1) Il semble qu'il n'y a pas un mot qui exprime bien le caractère de Janus à double face de cette région. « Balkan » pourrait très bien convenir, mais ce mot est déjà appliqué à une surface géographique trop restreinte. « Levant » s'applique à un champ géographique plus vaste, mais ce mot donne seulement l'idée de caractéristiques superficielles qui sont partagées par les peuples du « Proche-Orient avec beaucoup d'autres, qui se trouvent dans une phase de développement transitoire.

Les limites du Proche-Orient ne sont pas faciles à définir. Au nord-ouest, Vienne est le point limite le plus en évidence ; mais on pourrait presqu'aussi

appelé l'Occident en se plaçant au point de vue des Indiens et des Chinois. Il y a eu, en quelque sorte, un élément pathologique dans l'Histoire de ce monde du Proche-Orient. Il a eu une part injuste de calamités politiques, et il s'était trouvé pendant des siècles dans une sorte de paralysie spirituelle, entre l'Orient et l'Occident, — n'appartenant ni à l'un, ni à l'autre, participant paradoxalement à tous deux et entièrement incapable de se rallier positivement à l'un ou à l'autre — lorsqu'il fut englobé avec l'Europe dans la guerre européenne. Le choc de cette suprême catastrophe semble avoir mis fin d'une façon violente à la neutralité spirituelle du Proche-Orient, et si incertain que puisse être l'avenir de l'Europe, il est presque sûr qu'il sera suivi désormais par tous les pays situés entre Vienne d'une part et Alep et Tabriz d'autre part. Cette gravitation finale vers l'Europe pourra être un bienfait pour le Proche-Orient ou au contraire, ouvrir un nouveau chapitre de ses malheurs : cela dépend de l'esprit qu'aura l'Europe, en sortant de cette guerre. Mais dans les deux cas, elle constituera un nouveau point de départ dans son histoire. Il a été entraîné à la fin dans une orbite plus violente et il ne pourra plus suivre sa propre course paradoxale de paralytique. C'est là ce qui donne un intérêt historique à tout récit concernant la vie orientale dans les derniers jours de l'ancien régime ; et les documents arméniens réunis ici fournissent un récit particulièrement intime et caractéristique. L'Orient n'a jamais été plus véritablement lui-même qu'en ces heures de sa sinistre dissolution ; le passé et le présent se confondent dans cet embrasement.

---

bien choisir Trieste ou Lvov ou même Prague. Du côté sud-est, les limites sont encore plus incertaines. Le mieux serait d'adopter les limites des régions de langue arabe ; cependant le génie du Proche-Orient franchit les barrières linguistiques et empiète sur le monde de langue arabe d'une part, aussi bien que, d'autre part, sur celui de langue germanique. La Syrie est essentiellement un pays du Proche-Orient et un géographe, reporterait physiquement sans aucun doute les frontières du Proche-Orient jusqu'à la ceinture du désert du Sahara, Nefud et Kevir.

II.

UNE ESQUISSE DE L'HISTOIRE D'ARMÉNIE

Les documents présentés dans ce volume disent d'eux-mêmes leur propre histoire, et le lecteur pourrait ignorer les lieux dont ils parlent et les points d'histoire auxquels ils se réfèrent et acquérir cependant, grâce à eux, plus de connaissance sur la vie des hommes du Proche-Orient que par une étude quelconque dans les livres classiques ou dans des atlas. Il est en même temps évident que des connaissances générales géographiques et historiques aident beaucoup à la compréhension complète de toute la signification des événements relatés dans ce livre ; et comme ces connaissances ne sont pas très répandues, ni faciles à acquérir, il nous a semblé bon, pour la commodité du lecteur, de publier cette esquisse historique dans le même volume que les documents. Autant que possible, les lieux auxquels on se réfère sont indiqués sur la carte qui se trouve à la fin de ce volume, tandis que nous ne pouvons donner ici que de brèves indications sur ce que sont les Arméniens et sur le pays habité par eux.

Comme les Anglais, les Français et la plupart des autres grands peuples, les Arméniens ont une physionomie d'un type spécial, et il ne serait cependant pas toujours facile de les désigner à première vue, car ils sont physiquement de source aussi hybride que les autres peuples de l'Europe ou du Proche-Orient. Il y a des différences notables de teint, de traits et de constitution corporelle entre les Arméniens de l'Est, de l'Ouest et du Sud, et entre ceux des régions des montagnes, des plaines et des villes ; et il serait téméraire de spéculer sur l'époque à laquelle tous ces divers éléments se sont réunis là, ou d'établir qu'ils n'y étaient pas déjà à la date où nous

commencions à savoir quelque chose des habitants de ce pays (1).

Nous entendons pour la première fois parler d'eux dans les annales d'Assyrie, où le plateau arménien apparaît comme la terre de Naïri, — « res nullius » — sans cesse en butte aux incursions, toujours inefficaces d'ailleurs des armées assyriennes, venues des plaines de Mossoul. Mais au IXe siècle avant Jésus-Christ, les petits cantons de Naïri se fondirent dans le royaume d'Ourartou (2) qui fut en guerre pendant plus de 200 ans avec l'Assyrie, avec des alternatives de succès, et laissa une histoire nationale. Les rois d'Ourartou établirent leur résidence dans la citadelle de Van (3). Les flancs des roches sont couverts de leurs inscriptions, qu'on trouve aussi disséminées jusqu'aux environs de Malatia, d'Erzeroum et d'Alexandropol. Ces inscriptions empruntèrent à l'Assyrie les caractères cunéïformes, et les plus anciennes d'entr'elles sont en langue Assyrienne ; mais ils adoptèrent bientôt l'écriture étrangère à leur propre langue ; cette langue a été déchiffrée par les savants anglais et allemands ; ils sont d'avis qu'elle n'est ni Sémitique, ni indo-européenne et n'a non plus aucune affinité avec l'idiome plus obscur encore des Hittites, situés plus à l'Ouest ; il est à sup-

(1) Il y a un type physique classifié par les ethnologues comme « Arménoïde », ou « Anatolien », qui semble être indigène et qui persiste dans la presqu'île anatolienne, et dans le triangle compris entre la Mer Noire, la Méditerranée et la mer Caspienne.

Ces caractéristiques sont très individuelles ; un crâne en pain de sucre, large d'un côté à l'autre et fuyant par derrière ; les pommettes saillantes ; le nez charnu et aquilin, et un corps plutôt massif et trapu ; ces traits se distinguent chez les anciens Hittites de l'Anatolie Orientale et ils sont reproduits sur les monuments indigènes d'Egypte des XIVe et XIIIe siècles avant Jésus-Christ ; parmi les nomades modernes de Tchatchadzé de la Lycie (à l'extrême sud-ouest de la péninsule) et parmi un pourcentage considérable du peuple arménien actuel, disséminé dans tout le Proche-Orient.

(2) Appelé « Ararat » dans la Bible et « Alarodioï » par Hérodote.

(3) La ville de Dhuspas (Tosp) dans le territoire de Biaina (Van). Au cours de l'histoire, les noms ont été transformés ; Van est maintenant la ville et Tosp le district.

poser que ceux qui parlaient cette langue étaient des indigènes, probablement du même sang que leurs voisins du côté du Caucase et de la mer Noire, les Saspeires (1), Chalybes et autres ; et si, comme l'ethnologie semble le montrer, une race indigène est pratiquement indéracinable, ces populations primitives du plateau sont probablement les premiers ancêtres, physiquement parlant, de la race arménienne actuelle (2).

D'autre part, la langue arménienne moderne ne procède pas des Ourartou, elle est un idiome européen. Elle contient de nombreux éléments qui ne sont pas indo-européens, — beaucoup plus nombreux que dans la plupart des branches connues de la famille des langues indo-européennes, — et c'est là ce qui a modifié sa synthèse aussi bien que son vocabulaire. Elle a aussi librement emprunté au persan, ce qui fut la conséquence naturelle de la suprématie politique que maintes fois l'Iran exerça sur l'Arménie depuis le VI^e^ siècle avant Jésus-Christ jusqu'au XIX^e^ de notre ère. Mais après avoir analysé et éliminé ces divers éléments étrangers, les philologues concluent que la base de l'Arménien moderne est un pur idiome indo-européen, soit un dialecte de la famille Iranienne, soit une variante indépendante tenant autant de l'iranien que du slavon.

Cette langue est un facteur de la conscience nationale des Arméniens modernes beaucoup plus important que leur extraction physique ancestrale ; mais son origine est aussi difficile à déterminer. Ses caractères indo-européens prouvent

(1) Autour de la ville actuelle d'Ispir, dans la vallée du Tchorak.

(2) La preuve principale de l'unité de race de toutes ces populations primitives se trouve dans la survivance du nom de Khaldis, le dieu national d'Ourartou dans tout le plateau arménien. Sur les rives de l'Araxe nous avons le district de Khaldiran et les affluents septentrionaux du fleuve sont alimentés par le lac Khaldir. Plus à l'Ouest le vilayet moderne de Trébizonde s'appelait la province de Khaldia sous le Bas Empire Romain, et il existe encore un diocèse de Khaldia, entretenu par l'Eglise Orthodoxe Grecque dans le hinterland immédiat de Trébizonde.

qu'à une certaine date elle a été introduite du dehors (1) et le fait qu'une langue non indo-européenne était la seule usitée sous les rois d'Ourartou laisse supposer qu'elle ne s'établit qu'après la chute du royaume d'Ourartou. Mais les plus anciens monuments littéraires de la langue moderne ne datent que du v^e^ siècle de notre ère, c'est-à-dire de mille ans après les dernières inscriptions en langue ourartienne, de sorte que, — autant qu'on peut s'en remettre à la linguistique, — le changement doit s'être produit au cours de cette période. Cependant, une langue ne supplante pas d'ordinaire une autre langue sans de grands déplacements de population, et le seul fait historique de cette nature qui ait pu produire un pareil résultat semble avoir été la migration des Cimmériens et des Scythes au vii^e^ siècle avant Jésus-Christ. C'étaient des tribus nomades, venues des steppes de Russie qui passèrent par l'extrémité est du Caucase, firent irruption dans les plaines du Moghan et dans le bassin du lac d'Ourmia, et terrorisèrent pour plusieurs générations les régions de l'Ouest de l'Asie, jusqu'à ce qu'elles fussent elles-mêmes écrasées par les Mèdes et absorbées par la population indigène. Ce furent elles qui mirent fin au royaume d'Ourartou ; et la langue qu'elles apportèrent était probablement un dialecte indo-européen constituant l'élément fondamental de l'Arménien moderne. Il est ainsi probable que c'est à ces envahisseurs du vii^e^ siècle qu'on peut attribuer l'origine de la langue actuelle, et probablement aussi les noms mystérieux de « Haïk (k) » et « Haïastan », que paraissent avoir toujours employés ceux qui parlaient cette langue, pour se désigner eux-mêmes et leur pays. Mais ce n'est là qu'une simple conjecture et rien de plus (2)

(1) Le foyer original d'où les langues indo-européennes se sont propagées doit vraisemblablement se trouver dans ce qui constitue maintenant l'Autriche-Hongrie et l'Ukraine.

(2) Il est aussi possible que la langue arménienne moderne ait été introduite dans le pays à une date antérieure et existait-là en même temps que la langue officielle des inscriptions Ourartiennes. Des inscriptions égyptiennes montrent

et nous restons en présence de ce seul fait que la langue arménienne était la langue du pays (1) vers le v^e^ siècle de notre ère.

La langue arménienne eût pu disparaître et laisser encore moins de traces que l'Ourartienne. C'est une langue assez vigoureuse, mais cependant elle n'eût jamais pu survivre par la seule vertu de sa vitalité. Les dialectes indigènes anatoliens de Lydie et de Cilicie, ainsi que l'idiome des Cappadociens (2), ces plus proches voisins des Arméniens à l'Ouest ont disparu l'un après l'autre par l'irrésistible progrès du grec ; et la langue arménienne eût partagé leur sort si elle n'était devenue la langue canonique d'une Eglise Nationale, avant que la langue grecque n'eût eu le temps de pénétrer aussi loin vers l'Est. L'Arménie est située dans le rayon d'Antioche et d'Edesse (Ourfa), ces deux centres les plus anciens et les plus puissants de la propagande chrétienne. Le roi Tiridates (Trdat) d'Arménie se convertit au christianisme durant la seconde moitié du III^e^ siècle (3) de notre Ère et fut le premier souverain au monde qui décréta le christianisme religion d'Etat. La religion chrétienne prit en Arménie, dès le début, une forme nationale. En 410 de notre Ère, la Bible fut traduite en Arménien avec une écriture nouvelle spécialement inventée à cet effet, et cette œuvre fut suivie d'une éclosion d'ouvrages de littérature nationale pendant tout le cours du v^e^ siècle. Ces œuvres du v^e^ siècle sont, comme nous l'avons dit, les plus

---

qu'un peuple Iranien les Mitanniens (Matienoi) étaient établis dans la Mésopotamie Septentrionale dès le XVI^e^ siècle avant l'ère chrétienne, et leur nom s'attache au bassin de l'Ourmia du vivant de Strabon. Ils constituaient les postes avancés occidentaux des peuples Indo-Européens sur le plateau Iranien. Cependant, il est en somme plus probable que c'est la langue kurde qui dérive des Mitanniens plutôt que la langue arménienne.

(1) La langue parlée aujourd'hui est le développement de la forme classique de la langue du v^e^ siècle avant notre ère.

(2) Probablement une synthèse du Hittite et du Cimmérien, correspondant au mélange Ourartou-Scythien que nous avons suggéré comme étant l'origine de l'Arménien.

(3) Les dates traditionnelles varient entre 261 et 301 avant Jésus-Christ

anciens monuments de la langue arménienne. La plupart d'entr'eux sont, il est vrai, de simples traductions laborieuses de traités de théologie grecs ou syriaques et d'ailleurs toute cette littérature première était surtout théologique. Mais il y a eu aussi une notable école d'écrivains historiques dont Moïse le Khorène est le plus célèbre ; et l'action stimulante du christianisme eut le résultat très important de conserver la langue, de contribuer à ses progrès, à son développement et de créer une littérature nationale de genres variés.

Ainsi, la conversion de l'Arménie au christianisme, qui se produisit à une date qu'on pourrait fixer d'une manière plus ou moins certaine, fut dans l'évolution de la nationalité arménienne un facteur plus important encore que l'introduction première de la langue nationale ; et les Arméniens ont eu raison de considérer St. Grégoire l'Illuminateur, missionnaire cappadocien auquel leur conversion est due, comme leur suprême héros national (1). Ainsi donc l'Eglise et la langue se prêtèrent un mutuel appui pour le plus grand développement de la puissance des deux. Elles ne furent, en fait, que deux aspects se complétant l'un l'autre, de la même conscience nationale ; et le caractère national de l'Eglise s'accentua plus fortement encore lorsqu'elle se sépara de la doctrine du Corps principal de la Chrétienneté, non pas en formulant quelque dogme nouveau ou hérétique, mais en omettant de ratifier les modifications apportées au Crédo primitif par les Conciles Œcuméniques du V^e^ siècle (2).

C'est cette nationalisation de l'Eglise qui contribua plus que tout à faire des Arméniens une nation, et c'est elle aussi qui fit d'eux un facteur intégral du Proche-Orient. Le christianisme rattacha le pays à l'occident aussi étroitement que les

---

(1) Un parallèle suggestif au cas d'un autre missionnaire étranger St. Patrick devenu héros national d'Irlande.

(2) En 553 après J. C. l'individualité nationale de l'Eglise Grégorienne (Arménienne) se manifesta par la création d'une ère nouvelle ecclésiastique.

inscriptions cunéïformes d'Ourartou l'avaient rattaché à la civilisation de la Mésopotamie ; et le phénomène du Proche-Orient consiste précisément dans ce paradoxe que toute une série de populations, vivant dans les régions confinant à l'Europe et à l'Asie, se développèrent dans une vie nationale propre, qui était foncièrement européenne par sa religion et sa culture, sans avoir cependant jamais réussi à se dégager politiquement et à sortir des entraves du despotisme et de l'anarchie qui semblent être le lot naturel des pays d'Orient.

Aucune société dans le monde n'a eu une histoire politique plus troublée que ces nationalités du Proche-Orient et aucune n'a su mieux et avec plus de tenacité préserver son Eglise et sa langue, à travers les plus terribles vicissitudes d'invasions et d'oppressions. A ce point de vue, l'histoire de l'Arménie dans son ensemble est évidemment caractéristique du Proche-Orient.

Le Puissant royaume d'Orartou se présente au début de l'histoire comme un âge d'or. Il n'existait que depuis deux siècles quand il fut écrasé par les envahisseurs venus des steppes de la Russie ; et l'anarchie, dans laquelle ils plongèrent le pays, eut besoin, pour en faire disparaître les effets, d'un gouvernement étranger. En 585 avant J. C. les peuplades nomades furent domptées et le plateau fut annexé pas Cyaxare le Mède, et plus tard, quand les Perses héritèrent des Mèdes, Darius, le grand organisateur, divisa le pays en deux gouvernements ou Satrapies distinctes. Il semble que l'une de ces deux Satrapies comprenait les bassins d'Ourmia et de Van et une partie de la vallée de l'Araxe (1) ; l'autre correspondait à peu près aux vilayets modernes de Bitlis, Mamouret-ul-Aziz et Diarbékir et englobait les vallées du Tigre et de l'Euphrate (2). Elles étaient connues sous les dénominations

(1) Hérodote : « Province des Matienoi, Alarodioi et Saspeires »

(2) C'est la superficie probable comprise dans les limites vaguement définies par Hérodote de la « Province des Arméniens et des Pactyes et la superficie bien définie appelée plus tard Sophène.

respectives de Satrapies de l'Arménie Orientale et Occidentale, et c'est là l'origine du nom sous lequel sont désignés presqu'universellement les Haïk et leur Haïastan par leurs voisins. Le mot Arménie (Armina) (1) apparaît pour la première fois dans les inscriptions de Darius ; les Grecs l'adoptèrent des Perses (qui en faisaient usage officiel), et des Grecs il a passé dans le reste du monde, y compris les Turcs et les Osmanlis (2).

Sous la dynastie Perse des Achéménides et leurs successeurs macédoniens, les deux Satrapies arméniennes ne furent que deux divisions purement administratives. Assujettis à payer un tribut, les Satrapes étaient pratiquement indépendants et leur autorité était, selon toute probabilité, héréditaire : mais cette autonomie des gouvernants ne permettait pas à leurs sujets de développer leur vie nationale propre. En religion et en culture, le pays subit une forte influence perse ; et la situation n'y était guère changée lorsque dans le deuxième siècle avant J. C. les deux Satrapes alors au pouvoir se révoltèrent en même temps contre leur Suzerain, le roi Séleucide de l'Asie Occidentale (3), et fondèrent chacun une dynastie royale propre. Le changement décisif et réel fut opéré par Tigrane (Tigran) le Grand (de 94 à 56 avant J. C.) un rejeton de la dynastie orientale, qui réunit les deux principautés en un seul royaume et créa ainsi la première Puissance Souveraine indigène que le pays eut connue depuis cinq siècles, depuis la chute d'Ourartou.

---

(1) La provenance de ce nom est aussi obscure que d'autres problèmes des origines arméniennes. Il peut signifier « la terre d'Erimenas », un roi d'Ourartou connu par une inscription votive de Van, comme le nom de la province voisine d'Azerbaïdjan dérive du Satrape Atropates ; ou, ainsi que Lord Bryce le suggère, « un mot passe-partout » peut être composé de Ourartou et de Minni, nom assyrien du bassin supérieur du Grand Zab. Le nom de Kat-PatuKa (Cappadoce) pourrait donner une analogie à cette suggestion.

(2) En turc « Erméniler ».

(3) La dynastie Séleucide avait hérité de la plus grande part des Etats acquis par Alexandre le Grand lorsqu'il conquit l'Empire perse Achéménide.

Si Grégoire l'Illuminateur est le héros ecclésiastique de l'Arménie, le roi Tigrane, par contre, est son précurseur politique. Il s'était allié, par un mariage avec Mithridate, le roi plus célèbre encore de la Cappadoce Pontique, qui peut être considéré comme la première expression de l'idée du Proche-Orient. Mithridate essaya de fonder un empire qui fût à la fois cosmopolite et national, hellénique et iranien, tenant de l'Orient et de l'Occident, et Tigrane fut profondément influencé par son brillant voisin et allié. Il eut l'ambition de reconstituer en sa personne le royaume des Séleucides, qui avait été ébranlé, un siècle avant au cours des luttes soutenues avec Rome, qui avait été plus affaibli encore dans la suite par les défections des prédécesseurs de Tigrane, lui-même et qui se trouvait alors dans les angoisses d'une dissolution. Il se construisit une nouvelle capitale sur le bord de la plaine mésopotamienne, quelque part près des lieux du Viran-Chéhir d'Ibrahim Pacha, et il la peupla avec la foule d'exilés enlevés aux villes grecques qu'il avait dévastées en Syrie et en Cilicie. Elle était destinée à devenir le grand centre hellénique pour un Roi des Rois oriental ; mais tous ses rêves, comme ceux de Mithridate, furent réduits à néant par les progrès de la Puissance Romaine. Une armée romaine chassa ignominieusement Tigrane de Tigranokert et renvoya ses exilés Grecs dans leurs foyers. Le nouveau royaume arménien ne put réussir à se poser comme une grande puissance, et dut accepter de n'être qu'un état-tampon entre Rome, à l'ouest, et les Souverains Parthes de l'Iran. Toutefois, l'œuvre de Tigrane est d'une importance capitale dans l'histoire de l'Arménie. Il avait consolidé les deux Satrapies de Darius, en les réunissant en un seul royaume, assez puissant pour défendre son unité et son indépendance pendant presque cinq cents ans. Ce fut sous l'abri de ce royaume que l'action de la religion et de la langue produisit le germe nouveau de la nationalité arménienne moderne ; et lorsqu'enfin la chrysalide s'ouvrit,

la nation en sortit si forte qu'elle put braver les coups du monde qui l'entourait.

Avant Tigrane, l'Arménie appartenait entièrement à l'Orient. Tigrane la dégagea de ses liens et en forma certains autres nouveaux qui l'attachèrent à l'Occident. La période qui suivit fut marquée par une lutte continuelle entre les gouvernements Romain et Parthe pour exercer leur influence politique sur le royaume arménien, et cette lutte s'exerçait en réalité sur l'âme même de l'Arménie. L'Arménie serait-elle entièrement arrachée aux influences orientales et ralliée au monde européen, ou bien devait-elle retomber et redevenir un simple apanage politique et spirituel de l'Iran ? Cela semblait être un choix nettement posé, mais sa destinée était autre. L'Arménie devait être ballottée pendant deux mille ans dans le tourbillon incertain du monde Proche-Orient.

Entre ces deux forces contraires, le balancier politique s'incline dès l'abord vers la puissance orientale. Les Parthes y réussirent en remplaçant les descendants de Tigrane par une branche cadette de leur propre dynastie des Arsacides ; et quand, en 387 après J.C... les deux rivaux se mirent d'accord pour résoudre la question arménienne par le violent expédient d'un partage, les rois Sassanides de Perse, (qui avaient supplanté les Parthes dans l'Empire de l'Iran), se firent la part du lion, tandis que les Romains ne recevaient qu'une bande de territoire dans l'Ouest, qui leur donnait Erzeroum et Diarbékir comme forteresses de leurs frontières. Dans la sphère intellectuelle, d'autre part, l'Occident allait toujours augmentant son ascendant. Le roi Tiridate était un Arsacide, mais il accepta le christianisme comme religion d'Etat ; et quand moins d'un siècle après sa mort, son royaume tomba et que la plus grande partie du pays fut mise sous la loi perse, la propagande perse ne réussit à faire aucune impression. Prédications ou persécutions ne purent amener les Arméniens à embrasser le Zoroastérisme, qui était la religion établie dans

l'Etat Sassanien. Ils restèrent attachés à leur Eglise nationale en dépit de leur anéantissement politique et montrèrent ainsi que leur fidélité intellectuelle envers l'occident était irrévocable.

Le partage de l'an 387 de notre ère produisit dans l'histoire de l'Arménie un interrègne aussi long que la chute d'Ourartou au VII^e^ siècle avant J. C... Dans le deuxième quart du VII^e^ siècle de notre ère, la domination de l'Asie Occidentale passa des Perses aux Arabes et les provinces arméniennes changèrent de maîtres comme tout le reste. Les gouverneurs perses nommés par le roi des rois Sassanides, furent remplacés par des gouverneurs arabes, nommés par les Califes Omméyades et Abbassides, et à l'intolérance Zoroastrienne, se substitua la puissance islamique beaucoup plus forte et à peine moins intolérante. Ensuite au IX^e^ siècle, le pouvoir politique du Califat Abbasside de Bagdad commença à décliner ; les provinces excentriques purent se détacher et trois dynasties indépendantes surgirent sur le territoire arménien :

a. Les Bagratides fondèrent une principauté chrétienne au Nord. Leur capitale fut Ani, dans le bassin supérieur de l'Araxe et leur puissance dura près de deux siècles, de 885 à 1079 de notre ère.

b. Les Artzrounides, qui fondèrent une principauté chrétienne similaire dans le bassin de Van. Ils y régnèrent de 908 à 1021 après J. C.

c. Les Mervanides, dynastie Kurde, fondèrent une principauté musulmane dans le bassin supérieur du Tigre ; leur capitale fut Diarbékir, mais leur autorité s'étendit vers le nord, sur les montagnes et dans la vallée de Mourad-Sou (à l'est de l'Euphrate) où ils exerçaient leur contrôle jusqu'à Malazguérd. Ils se maintinrent au pouvoir pendant un siècle, de 984 à 1085 de notre ère.

Les importantes ruines d'églises et de palais à Ani et ailleurs ont jeté un éclat excessif sur la maison des Bagratides,

dont ont également bénéficié toutes les principautés indépendantes de l'Arménie du commencement du Moyen-Age. En réalité, cette époque de l'histoire de l'Arménie a été à peine plus heureuse que celle qui l'avait précédée et elle n'était apparue comme un âge d'or qu'en comparaison des cataclysmes qui suivirent. Au point de vue national, elle fut aussi stérile que le siècle de l'indépendance Satrapienne, qui avait précédé le règne de Tigrane, et au point de vue politique, cette période n'a jamais pu s'élever au-dessus des affaires provinciales. Les Bagratides et les Artzrounides étaient des rivaux acharnés pour la direction de la nation et ne se firent pas scrupule de faire appel l'un contre l'autre à l'aide des Musulmans dans leurs continuelles luttes. La partie sud-ouest du pays resta sous le gouvernement d'une dynastie étrangère musulmane, sans qu'aucun effort ait été tenté pour l'en chasser. L'Arménie n'eut pas un second Tigrane pendant toute l'époque médiévale, et les quelques reprises locales d'indépendance politique qui se produisirent commencèrent et finirent sans aucun profit pour la nation dans son ensemble, qui dépendait encore, pour son unité, de la tradition ecclésiastique de l'église nationale grégorienne.

Au XI[e] siècle de l'ère chrétienne, une nouvelle puissance apparut en Orient. L'Empire arabe des Califes recevait depuis longtemps déjà une grande immigration de Turcs venant de l'Asie centrale comme esclaves, ou comme soldats de profession, et les gardes-du-corps turcs avaient pris en main le contrôle des affaires politiques à Bagdad. Mais cette infiltration individuelle était maintenant remplacée par une immigration de tribus entières qui étaient organisées en un pouvoir politique par le clan de Seldjouk. La nouvelle dynastie turque se constitua en représentant temporel du Califat Abbasside ; et la domination de l'Asie Musulmane passa soudainement des Arabes dégénérés à la vigoureuse horde barbare des Turcs nomades.

Ce renforcement des Turcs brutalisa, mais en même temps stimula le monde musulman et eut pour résultat un nouvel élan de conquêtes des pays limitrophes. La fureur de ce mouvement frappa les principautés arméniennes mal préparées et désunies. Dans le dernier quart du XI[e] siècle, les Seljuks commencèrent leurs incursions dans le plateau arménien. Les princes arméniens demandèrent protection à l'Empire Romain d'Orient, acceptèrent sa suzeraineté, ou même lui livrèrent leur territoire. Mais le Gouvernement Impérial n'améliora que de peu la situation du peuple arménien. Concentré à Constantinople et complètement séparé de l'Occident latin, l'Empire Romain d'Orient avait perdu son universalité romaine et il avait été transformé en état national grec, tandis que l'Eglise établie orthodoxe avait développé son caractère spécifique oriental d'une organisation ecclésiastique nationale. Les Arméniens virent qu'une telle incorporation dans l'Empire les exposait à une hellénisation temporelle et spirituelle, sans les protéger contre l'ennemi commun de l'Est. Les invasions Seldjoukides s'accrurent en intensité et furent à leur apogée en 1071 avant J. C. dans la bataille décisive de Malazguerd où l'armée impériale fut détruite et l'empereur Romain II fut fait prisonnier sur le champ de bataille. Malazguerd mit toute l'Arménie à la merci des Seldjoukides et non seulement l'Arménie, mais les provinces anatoliennes de l'Empire, situées entre l'Arménie et l'Europe. — Les Seldjoukides portèrent l'islamisme dans le cœur du Proche-Orient.

Les quatre siècles et demi qui suivirent furent la période la plus désastreuse de toute l'histoire politique de l'Arménie. Il est vrai qu'un vestige d'indépendance fut sauvé car Ruben le Bagratide conduisit une partie de son peuple vers le sud-ouest, dans les montagnes de Cilicie, où ils étaient à l'abri du courant principal de l'invasion turque, et ils fondèrent une nouvelle principauté qui survécut environ 300 ans (1080-1375). L'histoire de ce Royaume de la Petite Arménie tient quelque

peu du roman; il lia son sort à celui des Croisades et mit, pour la première fois, en contact direct la nation arménienne avec l'Europe moderne d'Occident. Mais la masse de la race resta dans l'Arménie propre, et pendant ces siècles le plateau arménien fut livré à des dévastations presque ininterrompues.

La migration Seldjoukide n'était que la première vague de l'explosion prolongée des troubles de l'Asie Centrale, et les Seldjoukides étaient des civilisés en comparaison des tribus qui les suivirent. Dès le début du XIII[e] siècle, vinrent les Karlukes et les Kharismiens, fuyant l'avance des Mongols à travers l'Asie Occidentale; et en 1233, survint la première grande invasion des Mongols eux-mêmes, des sauvages qui détruisirent la civilisation partout où ils la trouvèrent et furent aussi bien les ennemis de la Chrétienneté que de l'Islam. Toutes ces vagues d'invasion prirent la même route; elles ravagèrent tout à travers le large plateau de la Perse; elles se répandirent dans les vallées de l'Araxe et du Tigre, se ruèrent de toutes leurs forces sur les hauts plateaux arméniens et les franchirent pour descendre dans l'Anatolie. L'Arménie subit le choc de toutes ces invasions, le pays fut ravagé et les populations furent réduites en nombre, au-dessus de toute proportion, en comparaison des souffrances des régions voisines. Le partage des conquêtes mongoles entre les membres de la famille Djengis Khan établit une dynastie mongole dans l'Asie occidentale, dont le siège fut Azerbaïdjan, qui se convertit à l'islamisme et poursuivit la tradition des Seldjoukides, des Abbasides et des Sassanides. C'était le vieil empire asiatique sous un nouveau nom; mais il avait incorporé l'Arménie et s'était étendu vers le nord-ouest jusqu'à Kizil-Irmak (Halys). Pour la première fois depuis Tigrane, toute l'Arménie était de nouveau absorbée par l'Orient, et la situation devint encore pire lorsque l'Empire de ces « Illkhans » se désagrégea et fut remplacé au XV[e] siècle par les petites seigneuries d'Ak Koyounlou, de Kara Koyounlou et d'autres clans de nomades turcs.

L'anarchie qui n'avait fait que croître pendant quatre siècles fut finalement arrêtée par l'établissement de la puissance Osmanli. Ce sont ces clans turcs fuyant devant les Mongols à travers l'Asie Centrale qui jetèrent la semence des Osmanlis. Ils se fixèrent dans les Etats des sultans seldjoukides qui s'étaient établis à Koniah, dans l'Anatolie centrale, et qui permettaient aux réfugiés de se tailler un humble apanage sur les marches de l'Empire Grec, dans le hinterland asiatique de Constantinople. Le fils et successeur du fondateur se convertit du paganisme à l'Islamisme (1) vers la fin du XIII[e] siècle de notre ère et le nom d'Osman qu'il prit en se convertissant a toujours été porté depuis par tous les sujets de sa Maison.

L'Etat Osmanli est le plus grand et le plus caractéristique des Empires qui aient jamais existé dans le Proche-Orient. En son déclin actuel, il n'est plus qu'un souffle destructeur pour tous les pays et les peuples qui restent sous sa domination. Mais à l'origine, il manifesta une faculté de gouvernement fort qui répondait aux besoins suprêmes des populations divisées du Proche-Orient. Ce fut le secret de son prodigieux pouvoir d'assimilation et cette qualité accrut à son tour sa puissance d'organisation, car elle permit aux Osmanlis de monopoliser tous les vestiges du génie politique qui avait survécu dans le Proche-Orient. Le germe turc originel fut rapidement absorbé par la masse des Grecs (1) indigènes devenus osmanlis. La première expansion se fit vers l'Occident à travers les Dardanelles, et avant la fin du XIV[e] siècle, toute la partie sud-est de l'Europe était devenue un territoire osmanli jusqu'au Danube et la frontière hongroise. L'entrée du sultan Moham-

(1) C'est l'opinion de M. Herbert Adams Gibbons, le plus récent historien de l'Empire Ottoman naissant.

(1) La population de l'Empire Romain d'Orient dans ses derniers jours était grecque, en ce sens qu'elle parlait le « Romaïque », qui est l'ancienne langue grecque modifiée ; mais le plus grand nombre d'entr'eux étaient seulement devenus grecs par la perte de leur langue de naissance, à l'époque où les Arméniens, au contraire, avaient réussi à conserver la leur.

med II en 1453, à Constantinople scella ces conquêtes et depuis lors l'expansion se tourna vers l'est. Mohammed lui-même absorba les principautés turques rivales d'Anatolie et annexa l'Empire grec de Trézibonde. Dans la deuxième décade du XVI^e^ siècle, le sultan Sélim I continua son œuvre par une série de rapides campagnes qui le menèrent presque sans arrêt de la barrière du Taurus jusqu'à la citadelle du Caire. L'Arménie fut envahie en 1514 ; les petits chefs turcs furent renversés ; le nouvel Empire Persan fut refoulé jusqu'à la mer Caspienne et une frontière fut établie entre les sultans Osmanlis et les chahs de l'Iran, qui fut maintenue, avec quelques fluctuations, jusqu'à ce jour.

Au XVI^e^ siècle tout le monde du Proche-Orient, des portes de Vienne (1) jusqu'aux portes d'Alep et de Tabriz, se trouva uni sous un gouvernement puissant, et une fois de plus l'Arménie fut solidement reliée à l'Occident. Depuis 1514 la grande majorité de la nation arménienne a été assujettie à l'Empire des Osmanlis. Il est vrai que la province d'Erivan (sur le cours moyen de l'Araxe) fut reprise par les Persans au XVII^e^ siècle et gardée par eux jusqu'au jour où elle fut cédée à la Russie (1834). Mais à part cette exception, toute l'Arménie resta sous la domination des Osmanlis jusqu'à la prise de Kars par les Russes, après la guerre de 1878. Ces siècles d'union et de pacification profitèrent après tout à l'Arménie ; mais à partir de 1878 commença une ère nouvelle et sinistre dans les rapports de l'Empire Ottoman et de la nation arménienne.

(1) Les Osmanlis assiégèrent Vienne deux fois et établirent leurs frontières à 90 milles de Vienne, pendant un siècle et demi.

III

DISPERSION ET RÉPARTITION DU PEUPLE ARMÉNIEN

Nous venons de retracer les vicissitudes politiques de l'Arménie, jusqu'à son incorporation dans l'Empire Ottoman, et nous sommes maintenant à même d'examiner les effets produits par cette période politique agitée sur la vie sociale et les extensions géographiques du peuple arménien.

A l'heure actuelle, les Arméniens sont, après les Juifs, la nation la plus disséminée du monde ; mais ce phénomène ne commence à apparaître qu'à une époque comparativement récente de leur histoire. A l'époque du partage, en 387 après J. C., ils étaient encore confinés dans un territoire resserré situé entre l'Euphrate, le lac Ourmia et le fleuve Kour. Ce fut l'annexion à l'empire romain des marches de l'Ouest qui donna la première impulsion à l'émigration arménienne vers l'Occident. Après l'an 387 avant J. C. les garnisons des frontières romaines furent poussées plus avant dans les nouvelles provinces arméniennes ; et ces troupes, selon la coutume romaine, furent en majorité probablement recrutées parmi la population locale. Mais dans le milieu du VII[e] siècle, les frontières romaines furent refoulées par l'avance de la nouvelle puissance arabe. Les garnisons au-delà de l'Euphrate furent poussées vers le nord-ouest et après un siècle de ténèbres et de troubles, durant lequel toutes les vieilles limites furent effacées, nous trouvons le district du corps d'armée arménien transféré des rives de l'Euphrate aux rives du Halys (Kizil Irmak) et occupant approximativement le territoire du vilayet actuel de Sivas. Ce transfert de troupes a dû entraîner un déplacement considérable d'Arméniens, et nous pouvons

admettre que les armées, en se retirant, étaient accompagnées par une certaine partie de la population civile. Nous pouvons ainsi ramener au VII[e] siècle le commencement de ces colonies arméniennes florissantes dans les villes anatoliennes du nord-est, qui ont été si cruellement éprouvées en 1915.

Tout le territoire de la zone montagneuse comprise entre la forteresse romaine de Sivas (Sebastia), sur le Halys, et les postes arabes le long de l'Euphrate, de Malatia à Erzeroum devint alors l'objet des convoitises des Empires musulman et chrétien ; et il fut occupé au VIII[e] siècle par une communauté indépendante d'hérétiques arméniens, appelés Pauliciens. Ces Pauliciens menaient une existence indépendante, conforme aux lois d'Ismaël. Ils étaient excommuniés pour leurs doctrines par l'Eglise arménienne grégorienne, de même que par le patriarche orthodoxe de Constantinople, et ils faisaient des ravages aussi bien dans les territoires de l'Empire Romain que dans ceux du Califat arabe. Les empereurs firent contre eux une guerre d'extermination et ils devancèrent la politique ottomane actuelle, en les déportant de leurs montagnes aux confins du territoire impérial. En 752 après J. C., un certain nombre d'entr'eux étaient établis en Thrace pour exercer leurs prouesses militaires en gardant la frontière contre les Bulgares ; et en 969 après J. C., l'empereur Jean Tzimiscès, arménien lui-même, en transplanta encore un nouveau groupe à Philippopoli. On peut douter qu'il y ait un enchaînement direct entre eux et la colonie arménienne grégorienne actuelle de cette ville, mais leur nombre et leur influence ont dû être considérables, à en juger par l'expansion vigoureuse de leurs doctrines parmi les Bulgares et les Slaves du sud, et on doit les considérer comme les précurseurs de la dispersion arménienne en Europe, aussi bien que de la réforme protestante (1).

(1) Les exilés Pauliciens ont inspiré les Bogomils, Slavons du Sud ; les Bogomils ont inspiré les Albigeois du Languedoc et ont peut-être jeté la semence du mouvement Hussite parmi les Tchèques et les Slovaques.

Des migrations sur une plus grande échelle furent provoquées par l'invasion turque au XI^e^ siècle. En 1021 après J. C. par exemple, la dynastie Artzrounienne de Van céda son territoire natal à l'Empire romain, contre une principauté moins exposée autour de Sivas. Elle ne régna que soixante ans en exil, avant qu'elle ne fût là aussi noyée par l'avance de la marée turque. Mais les villages arméniens actuels du vilayet de Sivas ont sans doute été fondés par ces réfugiés Artzrouniens. Dans l'année même où la souveraineté des Artzrounides s'éteignit à Sivas, les Bagratides d'Ani fondèrent un second royaume en Cilicie. Nous avons déjà parlé de ce territoire, il est représenté aujourd'hui par une chaîne de villes arméniennes de montagnes qui s'étend tout le long du rivage du Seyhoun (Saros) et Djihan (Pyramos) aux rives du Golfe d'Alexandrette.

Les invasions encore plus terribles du XIII^e^ siècle dispersèrent les Arméniens en les rejetant plus loin encore ; et les relations de la Petite Arménie avec les principautés des Croisés ouvrirent aux Arméniens une porte vers l'Europe occidentale. Lorsque la dynastie Rubénienne s'éteignit, elle fut remplacée par une branche de la maison française des Lusignan, venant de Chypre ; et en 1335 eut lieu la première scission de l'Eglise nationale grégorienne et l'adhésion des dissidents à l'Eglise romaine. Ces nouveaux adhérents à l'autorité du Pape se répandirent au loin dans la chrétienneté latine. Une forte colonie d'Arméniens catholiques s'établit à Lemberg, ville récemment gagnée à l'église catholique, par la conquête polonaise, et d'autres s'établirent à Venise, le centre européen du commerce du Levant. Dans la colonie vénitienne, les traditions de la culture arménienne furent conservées par la célèbre confrérie des moines Mékhitaristes. C'est là qu'ils fondèrent la première imprimerie arménienne, en 1565 et y firent paraître sans relâche des publications arméniennes. Leur plus grand travail fut un magnifique trésor de la langue arménienne, qui parut en 1836.

Ce rattachement à l'Eglise catholique romaine a eu une grande importance, en maintenant un lien entre l'Arménie et l'Occident ; et ces liens ont été même renforcés par ceux du protestantisme depuis le commencement du XIX[e] siècle.

Les missions américaines en Turquie furent fondées en 1831. Le Gouvernement ottoman leur ayant interdit d'entrer en relations avec la population musulmane, elles se consacrèrent aux éléments chrétiens ; et les Arméniens profitèrent plus et mieux que toutes les autres nationalités du Proche-Orient des bienfaits des missions américaines (1). Quatre générations de missionnaires ont produit une forte communauté protestante arménienne, quoique le prosélytisme n'ait pas été le but poursuivi par les missionnaires. Ils se sont appliqués, non pas à convertir, mais à faire revivre l'Eglise nationale arménienne, et leurs écoles et hôpitaux ont été ouverts à tous ceux qui voulaient y entrer, sans distinction de croyance. Leur système large et bien compris d'éducation a toujours été le signe distinctif de ces missions américaines dans l'Empire Ottoman. En dehors du fameux Robert Collège et du Collège pour femmes sur le Bosphore, ils ont établi des écoles et autres institutions dans de nombreuses villes des provinces, avec de beaux bâtiments et un personnel complet et expérimenté de professeurs arméniens et américains. Il faut reconnaître aussi le travail qui a été fait en matière d'éducation par les Suisses protestants et les Jésuites ; mais il ne peut guère être comparé en importance au travail des Américains et il n'aura pas une part égale dans l'histoire arménienne. Nous n'avons pas à faire ici l'éloge des missionnaires américains, leur grandeur d'âme éclatera aux yeux de ceux qui liront les documents de ce volume. Leur religion inspire leur vie et leur travail, et leur parfaite sincérité leur a donné une influence extraordinaire sur tous ceux qui sont en contact avec eux. Le gouvernement ottoman a eu confiance en eux et les a respec-

(1) A l'exception peut-être des Bulgares.

tés, parce qu'ils sont les seuls résidents étrangers en Turquie entièrement désintéressés des questions politiques. L'Eglise grégorienne coopère avec eux sans aucune jalousie, et toutes les classes de la nation arménienne les aiment, car ils viennent pour donner et non pour recevoir, et ils donnent sans aucune arrière-pensée (1). L'Amérique est en train d'exercer une influence discrète mais inappréciable dans le Proche-Orient. Au XIX^e^ siècle, les missionnaires lui vinrent en aide d'Amérique ; au XX^e^ siècle un mouvement en sens inverse s'est produit, et les populations du Proche-Orient émigrent actuellement par milliers au-delà de l'Atlantique. Les Arméniens participent à ce mouvement au moins aussi activement que les Grecs, les Roumains, les Serbes, les Monténégrins et les Slovaks ; et l'on peut déjà prédire que ce double contact avec l'Amérique est le commencement d'un nouveau chapitre de l'histoire de l'Arménie.

Cependant l'assujettissement de l'Arménie propre aux Ilkhans mongols pendant près de deux siècles, et ensuite aux chahs de la Perse moderne durant une période transitoire, a produit une dispersion vers l'est, bien moindre il est vrai, quoique pas négligeable. Au XVIII^e^ siècle, la population arménienne industrieuse et cultivée de Djoulfa, sur l'Araxe fut emmenée en captivité à Ispahan, la capitale persane où les exilés établirent une imprimerie et un centre de civilisation arménienne. Depuis lors, l'élément arménien a été sans cesse un facteur dans le développement social de l'Iran et de ce nouveau centre il s'est dispersé dans la Péninsule Indienne en parfaite harmonie avec l'extension de la domination anglaise.

Ainsi la nation arménienne s'est répandue dans le cours des siècles de Calcutta à New-York et a montré une vitalité remarquable à s'adapter à toutes sortes de milieux étran-

---

(1) Les Arméniens protestants ont été admis à l'Assemblée Nationale Grégorienne, ce qui constituait une notable infraction à la tradition du Proche-Orient.

gers (1). Le revers de la médaille c'est que la nation s'est trouvée déracinée de son sol natal. Les tribus qui étaient immigrées de l'Asie centrale ne se fixèrent pas sur le sol natal arménien ; quelques-unes furent refoulées en Azerbaïdjan, et dans les steppes riveraines de la mer Caspienne et du cours inférieur de l'Araxe et du Kour ; d'autres furent entraînées vers le nord-ouest, le long de l'ancienne route royale et imposèrent la foi musulmane et la langue turque aux populations de l'Anatolie Centrale. Le plateau arménien, endigué entre le Tigre, l'Euphrate et l'Araxe, se dressait comme un roc divisant ces deux courants turcs. Néanmoins le choc perpétuel des raids seldjouks et mongols affaiblit la main-mise des Arméniens sur le plateau. La population des plaines fut décimée par ces invasions et quand les envahisseurs eurent passé et disparu, les vides terribles causés dans la population sédentaire de l'Arménie propre furent comblés par des peuplades de pasteurs nomades kurdes, venus du sud-est, qui se jetèrent sur la vieille Arménie de la chaîne de montagnes de l'Iran, — tout comme les Albanais, qui de leurs hauteurs se sont élancés dans la plaine de Kossovo, après que la population de la vieille Serbie eût été décimée par les fréquents passages des armées ottomanes.

Cette pénétration kurde en Arménie avait déjà commencée au x^e^ siècle de notre ère ; elle était déjà très avancée lorsque les Osmanlis annexèrent le pays en 1514 et elle fut renforcée par la politique du gouvernement turc qui cherchait à consolider ses nouveaux territoires, en accordant des privilèges aux envahisseurs kurdes et en les encourageant à abandonner leur sol natal soumis à l'influence de l'empire rival de la Perse pour venir s'établir en Arménie.

La juxtaposition de cultivateurs et de nomades, de musulmans dominateurs et de Giaours assujettis, fut désormais une

(1) Il y a une florissante colonie d'Arméniens qui cultivent des fruits à Fresno, en Californie.

cause d'irritation constante dans les conditions sociales et politiques du pays. Mais ce n'est qu'en 1878 qu'elle prit une importance fatale et sinistre, et fut méchamment exploitée par le sultan Abdul Hamid.

Mais avant d'examiner les relations entre la nation arménienne et le gouvernement ottoman, il sera bon de rechercher la distribution de l'élément arménien dans l'Empire Ottoman et de se rendre compte de son développement au cours des quatre siècles de domination ottomane depuis la campagne de Sélim I^er^ jusqu'à l'intervention de la Turquie dans la guerre actuelle. L'examen sera bref, car il a été déjà fait, même en détail, dans les notes annexées aux différents groupes de documents de ce volume.

Un voyageur qui venant de l'Europe centrale entrerait en Turquie par le chemin de fer oriental aurait commencé à rencontrer des Arméniens à Philippopoli, en Bulgarie, et ensuite à Andrinople, la première cité ottomane après avoir passé la frontière. S'il avait visité quelques-unes des villes moins importantes de Thrace, il aurait trouvé une grande partie du commerce local et des affaires entre les mains des Arméniens, et il aurait compris en arrivant à Constantinople, que les Arméniens sont un des éléments les plus importants de l'Empire ottoman. Il aurait vu des financiers, des marchands exportateurs et importateurs, des organisateurs de ventes en gros, arméniens ; et en traversant le Bosphore et explorant les districts suburbains de la côte asiatique, il aurait même pu s'imaginer que la population arménienne de l'Empire est numériquement égale à celle des Turcs. La côte de la Mer de Marmara est dominée par des villages florissants arméniens. A Armache, au-dessus d'Ismidt, il y a un grand séminaire de théologie relevant de l'Eglise grégorienne, et il existe d'importantes institutions suisses et américaines à Bardizag (Baghtchédjik) et Adabazar. A Adabazar seulement la population arménienne s'élève à 25.000 âmes.

Au-delà d'Adabazar cependant, l'élément arménien est moins dense et quiconque suivrait le chemin de fer anatolien à travers l'Asie Mineure jusqu'à la tête de ligne, aux contreforts nord du Taurus, sentirait qu'il traverse un pays essentiellement turc. Il y a des colonies arméniennes d'artisans, de boutiquiers et d'hommes d'affaires en d'importantes places sur la ligne, comme à Afioun Kara-Hissar ou Koniah, mais il y a un nombre égal de Grecs, et les Turcs sont plus nombreux que l'ensemble des deux, aussi bien dans les villes que dans la campagne. Mais une fois que le Taurus est traversé, les Arméniens reprennent le premier rang. Ils sont autant chez eux dans les plaines de Cilicie et les rivages de cette province que sur le littoral de la Mer de Marmara et du Bosphore. Adana, Tarsous et Mersine avec leurs églises arméniennes et leurs écoles, ont le même aspect de villes arméniennes qu'Adabazar ou Ismidt ; et si, à cet endroit, le voyageur quittait la route ordinaire, pour suivre son chemin vers le nord-est, pour pénétrer sur les montagnes de Cilicie, il se trouverait pour la première fois, dans un pays presqu'exclusivement arménien, et il remarquerait un pourcentage d'Arméniens dans la population plus élevé que dans n'importe quel autre district de Turquie avant d'arriver à Van. Mais cette ceinture de villages arméniens, quoique dense, serait rapidement traversée et l'on atteindrait en sortant du côté sud-est et en avançant vers le bord de l'amphithéâtre de Mésopotamie, une des limites de la dispersion arménienne. Il y a des avant-postes arméniens dans les villes de Marach, Aïntab, Ourfa, Alep ; mais aussitôt que vous vous enfoncez dans les steppes de Mésopotamie, ou le désert syrien, vous vous trouvez dans le monde arabe et vous avez laissé l'Arménie derrière vous (1).

Le voyageur aurait rencontré encore plus d'Arméniens s'il s'était éloigné du chemin de fer d'Anatolie à Eskichéhir à

(1) Bien qu'il y ait des Arméniens sédentaires dans l'Irak, spécialement à Bagdad.

quelques heures d'Adabazar, et s'il avait suivi l'embranchement allant à l'est vers Angora. Là les Arméniens sont encore un élément marquant, et plus on va à l'est d'Angora, plus ils augmentent en importance sociale et numérique. Au-delà de Kizil-Irmak, (Halys), dans le sandjak de Césarée et dans le vilayet de Sivas, ils constituent la grande majorité de la classe moyenne urbaine. Entre les centres les plus importants de la vie nationale arménienne, en Turquie, sont les villes de Marsivan, Amassia, Zileh, Tokat, Chabine Kara-Hissar, ou la cité même de Sivas, ou encore les endroits de moindre importance comme Tallas et Evérek, dans le voisinage de Césarée. Dans toutes ces régions, les Turcs et les Arméniens sont à peu près en nombre égal ; les Turcs dans les campagnes et les Arméniens dans les villes, et les proportions sont les mêmes dans la zone du littoral de la Mer Noire, Samsoun, Kérassunde et Trébizonde ; — bien qu'ici d'autres éléments ethniques y soient entremêlés, — Lazes et Grecs et les avant-gardes des Kurdes.

Trébizonde, dans les anciens temps, était la dernière colonie grecque vers l'Orient et c'est toujours un centre qui engage le voyageur à aller plus loin, car c'est le terminus de cette ancienne route des caravanes qui s'étend à travers la Perse jusqu'à l'intérieur du continent asiatique. Quiconque aurait commencé à suivre cette route à travers les montagnes, à travers Gumuch-hané et Baïbourt jusqu'à Erzeroum, aurait remarqué peu de changement dans les premières étapes de son voyage avec ce qu'il avait vu dans le vilayet de Sivas. Ce sont les mêmes paysages agrestes turcs et les mêmes villes arméniennes, avec peut-être un élément arménien plus nombreux dans la population rurale, qui atteint une densité prépondérante dans les villages arméniens, des plaines d'Erzeroum. Avec Erzeroum commence la deuxième section de la route de caravane ; elle passe de vallée en vallée entre les sources de l'Araxe et de l'Euphrate oriental (Mourad-Sou),

pour s'éloigner plus à l'est, au pied de l'Ararat, dans la direction de Bayazid et de Tabriz. Mais ici l'explorateur de l'Arménie doit se diriger vers le sud et, en ce faisant, ses yeux rencontrent un rempart de montagnes, plus rude encore que tout ce qu'il a traversé pendant son voyage de la côte, lequel limite l'horizon à l'est et à l'ouest.

Cette barrière de montagnes possède plusieurs noms. Elle est appelée Bingueul Dagh, à l'endroit où elle fait face à Erzeroum : plus à l'ouest elle se perd dans le Dersim, de mauvais renom ; mais toute la chaîne est uniforme ; sa pente la plus rude est du côté du nord et cette pente est lavée par les eaux de l'Araxe et du Kara-Sou (Euphrate occidental) qui coulent vers l'est et l'ouest, en directions diamétralement opposées et en longeant le pied de la muraille de montagnes, en un fossé profond et continu.

Quiconque traverse ce fossé et pénètre sur les montagnes, passe dans un monde nouveau. La partie occidentale de la Turquie, que nous avons décrite jusqu'ici, est un pays plus ou moins bien ordonné et organisé somme toute, aussi bien ordonné et organisé que n'importe quel autre pays du Proche-Orient, s'étendant entre l'Euphrate et Vienne. La population est sédentaire, elle vit dans des villages agricoles et des villes ouvertes. Mais quand on traverse l'Euphrate on entre dans un pays d'insécurité et de terreur. Le paysan et le citadin vivent seulement par tolérance, c'est le nomade qui est le maître ; et on met le pied dans le domaine du Kurde.

Cette insécurité était l'état chronique de l'Arménie propre et n'était pas simplement due aux malheureuses conditions politiques du pays. Par sa configuration géographique aussi bien que dans son histoire, le plateau arménien est une contrée où les violents contrastes et les aspects caractéristiques sont plus accentués que dans la péninsule anatolienne, qui lui est contiguë à l'ouest. Il contient d'immenses étendues de dunes sans arbres, trop exposées aux intempéries, où la couche de

terre est trop mince pour la culture ; tandis qu'il se trouve aussi de brusques dépressions, où le sol est aussi riche et le climat aussi favorable qu'en n'importe quelle autre partie du monde. Il y a de profonds ravins, creusés par les fleuves, comme le Mourad-Sou, qui dirigent leurs cours au hasard, à travers plateaux et plaines. Il y a des cônes volcaniques, comme le Sipan-Dagh et le Nemrod Dagh et des étendues lacustres, comme le bassin du lac de Van. Cette configuration du pays l'a divisé de toute éternité entre les pasteurs et les cultivateurs — la population sédentaire et comparativement dense des plaines et les habitants errants et disséminés des plateaux — entre la civilisation et le progrès d'un côté et un état stationnaire de barbarie de l'autre. Le Kurde et l'Arménien ne sont pas simplement de nationalités différentes : ils appartiennent aussi à des classes économiques antagonistes ; et cet antagonisme existait dans le pays avant même que les usurpations kurdes eussent commencé. La plupart des tribus nomades qui fréquentent le plateau arménien, passent actuellement pour kurdes, mais beaucoup d'entr'elles le sont simplement de nom. Dans le pays de Dersim, par exemple, qui coïncide grosso-modo avec la péninsule formée par les branches orientale et occidentale de l'Euphrate (Kara-Sou et Mourad-Sou), les Kurdes sont fortement mêlés aux Zazas, dont la langue, autant qu'elle a été étudiée, ressemble pour le moins autant à l'arménien qu'au kurde, et dont le paganisme primitif, quoiqu'il ait pu être teinté de christianisme, est exempt jusqu'à ce jour de tout vernis islamique (1). Ces Zazas représentent un élément qui doit avoir existé dans le pays depuis le commencement et qui a gêné les gouvernements nationaux de l'Arménie ancienne et du moyen âge tout autant qu'ils causent de difficultés aux Arméniens modernes

(1) Les Kurdes nomades ne sont en cela que des mahométans à fleur de peau.

des villes et des campagnes ou aux autorités ottomanes locales.

A la veille de la catastrophe de 1915, cette région au-delà de l'Euphrate était un foyer de populations mêlées, de vie sociale très différente. Son bastion au nord-ouest est le Dersim, une contrée — « res nullius » — de vallées sinueuses et d'étroits plateaux adossés au nord au contrefort de montagnes avec sa brusque chute vers la gorge de l'Euphrate. Dans le Dersim, des clans innombrables de Zazas et de Kurdes vivaient et continuent à vivre leur vie pastorale, leur vie de brigands, hors de l'autorité ottomane. Un voyageur qui avancerait vers le sud d'Erzeroum passerait au large de Dersim, à sa droite, et traverserait la péninsule à son col vers les hautes eaux de l'Araxe et la plaine de Khinis. Il déboucherait sur le cours du Mourad-Sou, à l'endroit où il passe successivement à travers les plaines fertiles et bien nivelées de Malazguerd, Boulanik et Mouch et il se trouverait ici encore, pour un moment (ou plutôt il se serait trouvé il y a deux ans) dans une contrée paisible et presque civilisée, avec des villes populeuses et une ceinture de villages agricoles et des paysans encore plus uniformément arméniens que la population de la plaine d'Erzeroum. La plaine de Mouch est le croisement de toutes les routes qui traversent le plateau. Si l'on monte par le côté sud-est, et si l'on grimpe les éperons sud du volcan de Nemrod, on se trouve subitement au bord du grand bassin du lac de Van et on peut suivre une route de montagnes, bordée de précipices, du côté sud ; on descend alors dans la vallée ouverte de Haïotz-Tzor, on traverse une dernière arête, avec le joli village d'Artamit sur ses pentes, et on arrive quelques heures après dans la ville même de Van. Avant avril 1915, Van était la capitale populeuse et civilisée de la province, avec une citadelle pittoresque dans le rocher, dominant le lac et les jardins avoisinants qui s'étendent à l'est à travers la plaine. La ville de Van, avec les plaines avoisi-

nantes qui longent les cotés est et nord-est du lac, était plus foncièrement arménienne que n'importe quelle autre partie de l'Empire ottoman. Dans le seul vilayet de Van (1), les Arméniens n'étaient pas seulement plus nombreux que chacune des autres races prises séparément, mais formaient une majorité absolue de la population totale. Ces Arméniens de Van prirent une part vaillante et prépondérante dans les événements de 1915.

Cependant Van, quoiqu'étant un fort centre de nationalité arménienne, était aussi à la limite, dans cette direction, du territoire arménien. Au sud-est de Van, la vallée supérieure du Zab et le bassin du lac Ourmia étaient habités conjointement par des chrétiens syriens et des Kurdes musulmans, jusqu'au moment où les Syriens partagèrent aussi le sort des arméniens. Pour compléter notre examen, nous avons à repasser autour des côtes nord du lac de Van, jusqu'à ce que nous arrivions une fois encore dans la plaine de Mouch.

La plaine de Mouch est barrée au sud et au sud-ouest par un autre rempart de montagnes, qui forme le mur méridional du plateau et reproduit avec une exactitude remarquable la structure du mur nord, que le voyageur rencontre quand il se tourne vers le sud des plaines d'Erzeroum. Cette chaîne méridionale tombe aussi en précipice dans la direction du nord, d'abord dans la plaine de Mouch et plus à l'ouest dans les eaux du Mourad-Sou, qui la lavent, comme un fossé jusqu'à leur jonction avec le Kara-Sou, sous Kharpout. Et de même que la chaîne du nord, le rempart sud se déploie vers le sud dans un dédale de hautes collines et de vallées étroites qui s'enfoncent par degré dans les plaines de Diarbékir, — qui sont une baie détachée de la grande steppe de Mésopotamie. Ces plateaux sud sont connus sous le nom du Sassoun ; ils sont une contrepartie physiographique des plateaux de Dersim et sont

(1) En excluant le district de Hékkiari.

de même le refuge de montagnards semi-indépendants. Mais tandis que les Dersimlis sont des Zazas païens ou des Kurdes musulmans, et étaient en perpétuelles disputes avec leurs voisins arméniens, les Sassounlis étaient eux-mêmes arméniens et étaient en rapports des plus intimes avec leurs parents de la vallée du Mourad-Sou et des plaines de Mouch et de Boulanik.

Sassoun était une des plus intéressantes communautés arméniennes de l'Empire ottoman. C'était une fédération d'environ 40 villages de montagnards, qui vivaient leur propre vie dans une indépendance virtuelle des autorités ottomanes de Bitlis ou de Diarbékir, et se défendaient seuls contre les tribus kurdes, également indépendantes, qui les entouraient. Ils étaient des pasteurs laborieux, ainsi que des cultivateurs des versants de leurs montagnes et constituaient un exemple parfait de la phase de développement cantonal économique ; n'ayant besoin de rien du dehors et fabriquant même leur poudre à canon. Les Arméniens Sassounlis étaient dans le même état social que les montagnards écossais de 1745. Les Arméniens de Van, Sivas et Constantinople étaient des hommes du XX[e] siècle, engagés dans les mêmes activités et vivant à peu près la même vie que les boutiquiers et les hommes d'affaires de Vienne, Londres ou New-York.

Seul un voyageur curieux et entreprenant serait passé par le Sassoun pour aller de Mouch à Diarbékir. La route tracée emprunte un chemin plus long vers le coin sud-est de la plaine et se dirige de front vers la montagne au sud, à l'endroit où la route de traverse tourne dans la direction de l'Est vers le lac de Van. De Norchen, dernier village de la plaine, un passage facile conduit sur un dos d'âne et amène le voyageur, à l'improviste, à l'importante ville de Bitlis, située à l'ombre de la montagne et immédiatement au sud du versant. Bitlis est la capitale du vilayet, et avant que Djevdet Bey n'y effectuât sa retraite en juin 1915, il y avait un élément arménien nom-

breux dans sa population. Mais Bitlis était aussi une des limites de la dispersion arménienne. Les eaux qui prennent leur source autour de la ville, coulent au sud vers le Tigre et la route tourne avec elles vers les plaines habitées par une population mêlée de Jacobites (1), d'Arabes, de Turcs et de Kurdes. Si vous aviez suivi le cours supérieur du Tigre, à travers les plaines de Diarbékir, vous auriez traversé peu de villages arméniens sur la route, même avant juin 1915 ; et à Diarbékir même, qui est une ville considérable, il n'y avait qu'une petite colonie arménienne, un faible chaînon dans la chaîne des avant-postes arméniens, sur le bord des steppes de Mésopotamie. Mais Diarbékir est sur le trajet de cette route royale par laquelle les hommes ont passé de temps immémorial, venant de Bagdad et d'au-delà, et allant vers le Bosphore et la Mer Egée. La route passe au nord-ouest, à travers les plaines, traverse Arghana et les mines d'Arghana, grimpe le long des escarpements sud du plateau arménien jusqu'à la vallée de l'Arghana Sou, contourne le lac Gueuldjik, puis descend encore au nord-ouest vers Kharpout, près du cours du Mourad-Sou. De nombreux convois d'Arméniens exilés venant de leur plateau natal durant les mois d'été de 1915 traversèrent cette route dans la direction opposée, conduits vers les déserts d'Arabie. Mais notre examen des Arméniens en Turquie est complet et nous pouvons, en imagination, retourner en arrière de Kharpout à Malatia, de Malatia à Sivas et ainsi de suite, toujours du nord à l'ouest, jusqu'à ce que nous retournions à notre point de départ.

Cet itinéraire, plutôt laborieux, aura rempli son but, s'il a montré clairement la vitalité extraordinaire et la diversité de la nation arménienne dans l'Empire ottoman, au moment où son extermination fut projetée et mise en exécution par le

(1) Une secte syrienne dont les doctrines diffèrent, comme celles des Nestoriens, de la foi des églises catholiques et orthodoxe, mais dans une direction contraire.

gouvernement établi dans le pays. Le gouvernement s'était montré peu soucieux du bien de n'importe lesquels de ses sujets ; il n'avait jamais pris l'initiative d'un développement économique ou social et il avait invariablement été au contraire une entrave aux entreprises privées des indigènes et des étrangers. Cependant, sous cette couverture d'inertie et d'oppression, se manifestaient des mouvements d'une vie nouvelle. Partout où une occasion se présentait, partout où le gouvernement s'abstenait d'intervenir, les Arméniens faisaient d'infatigables progrès vers une civilisation meilleure, ils augmentaient la prospérité pastorale et agricole de leurs plateaux arides et de leurs plaines épuisées ; ils approfondissaient et ils étendaient leurs études dans les écoles américaines : ils fondaient des industries locales dans le vilayet de Sivas ; ils créaient des établissements ottomans de banque, de navigation, de finances à Trébizonde, Adana et Constantinople ; ils faisaient jaillir l'étincelle génératrice d'énergie dans l'Empire Ottoman, et toute personne connaissant l'histoire du Proche-Orient comparera inévitablement leur avenir avec celui des Grecs, un siècle auparavant. Les apologistes du gouvernement ottoman saisiront avec empressement cette comparaison. Ils diront que « les Grecs s'étaient révoltés aussitôt qu'ils étaient tombés en cet état de fermentation, et que les Jeunes Turcs ont agi plus prudemment que le sultan Mahmoud, en prévenant les troubles futurs ». Mais si nous examinons les relations du gouvernement ottoman avec le peuple arménien, nous trouverons que cet argument retombe sur ses auteurs.

IV

LE PEUPLE ARMÉNIEN ET LE GOUVERNEMENT OTTOMAN

Quand le gouvernement ottoman entra dans la guerre européenne en 1914, il avait gouverné l'Arménie juste 400 ans et avait encore, parmi ses sujets, une majorité d'Arméniens. Quiconque étudiera les relations entre le gouvernement et les gouvernés pendant cette période de l'histoire du Proche-Orient, rencontrera les opinions les plus contradictoires. D'un côté, on lui dira que les Arméniens, comme le reste des chrétiens en Turquie, étaient classés par la race dominante comme « rayah » (bétail) (1) et que ce seul mot résume leur situation irrémédiable ; qu'ils n'étaient pas traités comme des citoyens, parce qu'ils n'étaient même pas traités comme des hommes. D'un autre côté, il entendra dire que l'Empire Ottoman a été plus libéral envers les nationalités qui lui étaient assujetties que beaucoup d'états de l'Europe occidentale ; que les Arméniens ont été parfaitement libres de vivre leur propre vie, sous un gouvernement paternel, et que les frictions entre le gouvernement et ses sujets ont été dues à la perversité native et à l'instabilité du caractère arménien, ou, pis encore, à un poison révolutionnaire, distillé par un ennemi commun du dehors. Ces deux points de vue extrêmes sont également exagérés, mais l'un et l'autre contiennent une part de vérité.

Il est incontestablement vrai (pour prendre le point de vue turc d'abord), que les Arméniens ont tiré certains avantages de l'administration ottomane. La division des castes

(1) Il n'est pas certain que ce soit là le sens littéral, ce mot étant surtout employé dans son acception politique.

entre musulmans et rayahs, par exemple, peut faire caractériser « l'idée de l'état ottoman » comme étant du moyen âge et incapable de progrès ; mais elle a nui de manière plus appréciable à l'état lui-même dans son ensemble, qu'à ceux qu'elle visait ; car une rigueur extrême tourne aussi bien contre celui qui l'exerce. Le gouvernement faisait une distinction si marquée entre les chrétiens et l'élément musulman dominant, qu'il admit et même encouragea les chrétiens à former des communautés propres ; le rayah devint un « millet », c'est-à-dire non pas un bétail sous le joug, mais un troupeau affranchi.

Ces millets-chrétiens furent institués par le sultan Mohammed II après qu'il eût conquis Constantinople, en 1453, et qu'il entreprit la réorganisation de l'Empire Ottoman, comme héritier de l'Empire Romain d'Orient. Ce sont des corporations nationales, avec des chartes écrites, souvent compliquées. Chacune est présidée par un patriarche dont les fonctions sont à la discrétion du gouvernement, mais qui est élu par la communauté et qui est l'intermédiaire reconnu entre les deux, réunissant dans sa personne l'autorité de chef d'une association rayah et le statut d'un fonctionnaire ottoman. La fonction spéciale ainsi assignée aux patriarcats donne aux millets, en tant qu'institutions, un caractère ecclésiastique (1) ; mais dans le Proche-Orient, l'Eglise représente avant tout la nationalité ; et l'autorité des patriarcats s'étend aux écoles et même à l'administration de certaines parties du droit civil. En fait, les millets sont des corps autonomes en tout ce qui concerne la religion, la culture et la vie sociales ; mais c'est une autonomie mutilée, car elle est jalousement dépourvue de toute expression politique. L'établissement des millets est la reconnaissance et à la fois le palliatif de l'anomalie pathologique du Proche-Orient, de la désagrégation politique des

(1) Le mot millet signifie simplement secte religieuse, dans la langue arabe, à laquelle les Turcs l'ont emprunté.

peuples et de la ténacité avec laquelle, en dépit de tout, ils se sont accrochés à leur vie spirituelle de communautés.

Les organisations de Millets ne furent pas accordées à toutes les nations chrétiennes assujetties par l'Empire Ottoman. Des populations orthodoxes, comme les Bulgares et les Serbes, perdirent en fait l'autonomie ecclésiastique, dont ils avaient joui à une époque antérieure et furent englobées dans le Millet des Grecs, sous le patriarche orthodoxe de Constantinople. Les Arméniens, d'autre part, améliorèrent leur situation. Comme schismatiques, ils avaient été, jusqu'alors, tolérés seulement sous les gouvernements catholiques et orthodoxes, mais les Osmanlis appliquèrent le même traitement à toutes les croyances chrétiennes sans distinction. Mohammed II convoqua l'évêque grégorien de la colonie arménienne à Brousse et l'éleva au Siège du patriarcat arménien de Constantinople. La conquête ottomane laissa ainsi aux Arméniens grégoriens leur individualité religieuse et les mit sur un pied d'égalité légale avec leurs voisins de la foi orthodoxe, et les mêmes privilèges furent plus tard étendus aux Arméniens, appartenant aux autres églises. Le Millet grégorien obtint une charte, en 1462, le Millet arménien catholique en 1830, et le Millet des protestants arméniens vers la fin de la première moitié du XIX^e^ siècle, à la suite de la fondation des missions américaines.

Ainsi les Arméniens profitèrent à cet égard de la domination ottomane et même dans leurs contrées natales le bilan se présentait dans son ensemble à l'avantage du Gouvernement ottoman. On blâme souvent les Osmanlis d'avoir laissé les Kurdes prendre pied dans cette région dans un but politique, en vue de leurs luttes avec les Perses ; mais les Kurdes n'étaient pas originellement, pour les Arméniens, un fléau aussi grand que les Seldjoukides, les Mongols ou Kara-Koyounlous, qui avaient précédemment ravagé la région, ou encore comme les Persans eux-mêmes, que les Osmanlis et les Kurdes avaient

expulsés du pays. Les trois siècles de féodalité kurde sous la suzeraineté ottomane, qui ont suivi la campagne du sultan Selim, en 1514, furent une période moins malheureuse pour les Arméniens que plus de trois siècles d'anarchie qui les avaient précédés. Ce fut une période de torpeur, avant la reprise, et ce fut encore le gouvernement ottoman, par un changement dans sa politique kurde, qui rendit cette reprise possible. Dans les premières années du XIX^e^ siècle, un vigoureux mouvement centralisateur et antiféodal fut entrepris par le sultan Mahmoud, un réformateur connu surtout pour son échec dans les questions grecque et serbe et à qui on n'a pas suffisamment tenu compte de ses succès en Orient. Il concentra son attention sur les chefs Kurdes en 1834, et ses efforts avaient pratiquement brisé leur pouvoir vers le milieu du siècle. Une bureaucratie centralisée à Constantinople remplaça le féodalisme. Le nouveau fonctionnarisme n'était pas idéal. Il avait des défauts à lui propres, mais il était comparativement impartial envers les deux races qu'il avait à gouverner ; car le préjudice de classe du musulman envers le rayah paisible, était compensé par son exacerbation de fonctionnaire contre le Kurde turbulent. Dans tous les cas, ce remaniement de l'état ottoman dans les premières décades du XIX^e^ siècle inaugura une nouvelle époque dans l'histoire du peuple arménien. Et comme il coïncidait avec l'établissement des missions américaines et l'octroi des chartes aux Millets catholiques et protestants, il ouvrit aux Arméniens des occasions dont ils tirèrent tout le profit. Une renaissance intellectuelle et économique de la vie arménienne commença parallèlement, sous beaucoup d'aspects, à la renaissance grecque d'un siècle auparavant.

Cette comparaison nous ramène à la question suivante : la renaissance des Arméniens au XIX^e^ siècle était-elle une menace inévitable à la souveraineté et à l'intégrité de l'état ottoman ? La scission désastreuse entre Arméniens et Turcs

qui s'est actuellement produite est-elle le fruit des ambitions erronées des Arméniens ? Les Turcs le prétendent, mais leur allégation est fausse et nous trouverons la vérité du côté des Arméniens.

Le parallèle avec la renaissance grecque induit en erreur, s'il implique un parallèle avec la révolution grecque. Le mouvement grec vers une politique de séparation fut en un sens le résultat du mouvement spirituel général qui l'avait précédé ; mais il en était à peine une conséquence heureuse. La guerre d'indépendance grecque libéra une fraction de la race grecque, au prix de l'extermination de la plupart des autres, en sacrifiant la position favorisée, dont l'élément grec avait joui précédemment dans l'Empire Ottoman. Ce n'était pas un précédent encourageant pour les Arméniens, et les objections à suivre cette voie étaient plus grosses encore de conséquence dans leur propre cas. Ainsi que nous l'avons vu, aucune portion du territoire ottoman n'était exclusivement habitée par eux et ils n'étaient même nulle part une majorité absolue, sauf dans certaines parties de la province de Van, si bien qu'ils n'avaient aucun point de ralliement naturel pour une révolte nationale, comme les Grecs en avaient dans les îles et la Morée. Ils étaient éparpillés d'un bout à l'autre de l'Empire Ottoman ; tout l'empire était leur héritage et c'était un héritage qu'ils devaient nécessairement partager avec les Turcs, qui avaient la majorité numérique et qui tenaient les rênes du pouvoir politique. L'alternative d'un état ottoman n'était pas un état arménien, tandis qu'un partage entre les puissances aurait mis un terme aux ambitions des Turcs aussi bien qu'à celles des Arméniens. Les puissances intéressées étaient bien prêtes pour un partage, si seulement elles pouvaient se mettre d'accord sur la répartition des dépouilles entr'elles. Cet héritage commun des Arméniens et des Turcs était virtuellement une des contrées les plus riches du vieux monde et une des seules qui n'avait pas été encore développée économiquement.

Ses habitants encore peu nombreux, arriérés et divisés par leurs luttes intestines n'étaient pas encore capables de défendre leurs titres contre les agresseurs du dehors ; ils ne maintenaient leur possession dans le présent que par une combinaison fortuite dans l'équilibre des puissances, qui pouvait changer d'un moment à l'autre. Le problème qui se posait aux Arméniens n'était pas de savoir comment renverser l'Empire Ottoman, mais comment le préserver. Et leur intérêt à le préserver était même plus grand que pour leurs voisins et co-héritiers turcs. Notre étude géographique a montré que grâce à leur talent et à leur tempérament, la plus grande partie de l'industrie, du commerce, de la finance et des travaux intellectuels de Turquie était entre les mains des Arméniens. Les Grecs auraient pu encore leur faire concurrence sur la côte de l'Egée, et les Juifs Séphardi dans les Balkans, mais ils avaient pour eux tout le reste de l'Empire, sans aucune concurrence à craindre de la part des agriculteurs turcs ou des pasteurs kurdes. Et si l'Empire eût été préservé à temps par des réformes, la position des Arméniens devenait plus favorable encore, car ils étaient le seul élément indigène capable d'élever l'Empire à un niveau européen au point de vue économique, intellectuel et moral et de lui assurer ainsi un existence durable. L'effort principal aurait été fait par eux et ils en auraient récolté le principal profit.

Ainsi, au point de vue arménien, une entente nationale avec les Turcs était un objet d'une importance vitale, qu'il fallait poursuivre pour ses résultats ultérieurs, en dépit des difficultés et des entraves présentes. Vers le milieu du XIX^e^ siècle, il sembla probable que cet objet serait atteint. Les travaux du sultan Mahmoud et l'influence de la Grande-Bretagne et de la France avaient commencé à inoculer aux gouvernants turcs des idées libérales. Une admirable « loi des nationalités » fut promulguée et il y eut un projet de constitution parlementaire. Il put sembler à un optimiste que les

vieilles divisions moyenâgeuses entre Musulmans et Rayahs prendraient fin et permettraient aux Arméniens, Turcs et Kurdes d'entretenir des rapports, non pas comme des sectes ou des races irréconciliables, mais comme des éléments sociaux différents, d'une même communauté, dont les intérêts mutuels doivent coopérer à une fin commune.

Telle était la politique logique des Arméniens dans l'Empire Ottoman et sa logique était si évidente qu'ils s'y sont cramponnés à travers des difficultés et des obstacles suffisants pour en bannir même toute logique — difficultés, qui aboutirent à la banqueroute du sens politique du gouvernement impérial, et obstacles qui eurent leur point culminant dans les massacres officiels de la population arménienne. Il y eut deux causes à ce sinistre tournant des événements : la crise extérieure que l'Empire eut à traverser dans les années 1875/8; et l'impression que cette crise fit sur le sultan Abdul Hamid qui monta sur le trône en 1876, au moment où la crise entrait dans sa phase la plus grave.

Durant ces années, l'Empire avait été amené au seuil de la ruine par la révolte d'une population chrétienne assujettie, celle des Serbes Bosniaques qui s'étendit aux autres races des provinces balkaniques, et par une fissure momentanée dans la politique d'équilibre des puissances européennes, qui permit à la Russie de jeter ses forces militaires du côté des rebelles. La ruine fut arrêtée et partiellement réparée, — au moment même où la Turquie se trouvait écrasée sous le talon russe, — par un rétablissement d'équilibre dans la balance, qui reprit à la Russie la plupart de ses conquêtes et à une partie des chrétiens balkaniques la liberté nouvellement conquise. Abdul Hamid était assez intelligent pour tirer une leçon de ces expériences, mais à faux, et il mit toute son astuce à poursuivre une politique bien plus nuisible à l'Empire que les troubles qu'elle voulait éviter. Il semble avoir inféré de la guerre avec la Russie que la Turquie n'était pas et ne serait

jamais assez forte pour tenir tête seule contre une grande puissance ; que ce n'était pas sa propre force qui l'avait sauvée, mais le regroupement des forces extérieures.

En conséquence, tout effort pour renforcer l'Empire au dedans, en conciliant ses éléments de races et en développant ses ressources naturelles, était utopique et ne répondait pas à la solution. Le seul but d'importance était donc de s'assurer contre une attaque par une seule puissance, en les maintenant toutes dans un état d'équilibre jaloux. Or, la rupture de l'équibre en 1877, qui avait été si désastreuse pour la Turquie, avait été directement causée par une rupture antérieure de l'équilibre dans l'empire lui-même. Une nationalité chrétienne assujettie avait essayé de se séparer violemment de l'Empire Ottoman. C'est là que dans l'esprit d'Abdul Hamid se trouvait la source de tous les troubles et l'objet principal de sa politique devait être d'en empêcher le retour. Les nationalités sujettes de l'Empire étaient pour lui des éléments de destruction de l'Etat, plus formidables même que les puissances étrangères. Leur action virtuelle devait être neutralisée et le moyen le plus sûr contre elles, comme contre les autres puissances, était de les opposer les unes aux autres. En définitive, la politique d'Abdul Hamid était exactement l'antithèse de la politique instinctive des Arméniens que nous avons indiquée ci-dessus ; elle ne devait pas renforcer l'empire, en amenant l'harmonie entre les nationalités, mais elle devait affaiblir ces nationalités à tout prix, en les poussant à s'entr'égorger. Abdul Hamid poursuivit cette politique pendant quarante ans. Les Macédoniens et les Arméniens furent ses victimes les plus visées, mais les Arméniens seuls nous concernent ici.

Il était inévitable que les Arméniens fussent choisis par Abdul Hamid pour la répression. Lorsque la Turquie chercha la paix en 1878, les troupes russes occupaient la plus grande partie du plateau arménien et les plénipotentiaires russes insérèrent l'article 16 dans le traité de San Stefano, subordon-

nant l'évacuation de ces provinces à l'introduction au préalable de réformes dans leur administration par le gouvernement ottoman. Un projet concret pour la réorganisation des six vilayets en question (1) avait été préparé par une délégation d'Arméniens habitant ces provinces. Il prévoyait la nomination d'un gouverneur général, avec pouvoir de nommer et de destituer les employés officiels sous ses ordres ; une gendarmerie mixte, composée d'Arméniens et d'éléments sédentaires de la population musulmane, à l'exclusion des Kurdes nomades ; une assemblée générale formée de députés musulmans et de chrétiens, en nombre égal et avec des droits égaux pour chaque croyance. Alors qu'il craignait de se trouver dans l'obligation de céder ces provinces à la Russie, le gouvernement ottoman approuva et même encouragea ce projet d'autonomie provinciale; mais, dès que l'évacuation russe fut un fait accompli, son approbation tourna à l'indifférence et lorsque le Congrès européen se réunit à Berlin, pour réviser le traité de San Stefano, les plénipotentiaires ottomans s'efforcèrent d'annuler le projet dans son ensemble. Ils y réussirent pratiquement, car le traité rédigé à Berlin par le Congrès exigea simplement du gouvernement ottoman, en termes généraux (2) d'introduire « des améliorations » dans les provinces habitées par les Arméniens, sans demander la moindre garantie (3). Les troupes russes furent retirées et les améliorations demeurèrent lettre morte. Les réformes furent rappelées au gouvernement ottoman en 1880 par une note collective des six puissances. Mais il laissa la note sans réponse et après que

(1) Erzeroum, Van, Bitlis, Diarbékir, Mamouret-ul-Aziz, Sivas.

(2) Article 61.

(3) Il y avait une clause aussi vague pour le même objet dans la « Convention Spéciale de Chypre » entre la Turquie et la Grande-Bretagne ; mais il n'y avait dans aucun de ces traités de garantie pour son observation. Le Traité de Berlin stipulait simplement que le Gouvernement ottoman devait communiquer aux Puissances les mesures de réforme qu'il exécuterait ; mais comme elles ne furent jamais mises à exécution, elles ne furent jamais communiquées.

les démarches diplomatiques eussent traîné pendant deux ans, la question fut mise de côté, sur la suggestion de Bismarck, car aucune puissance, sauf la Grande-Bretagne ne voulait exercer une pression.

La « Semence des Réformes Arméniennes » tomba ainsi sur un sol rocailleux, sauf dans l'esprit d'Abdul-Hamid, où elle se logea et s'envenima, jusqu'au moment où elle porta le fruit des massacres arméniens. Le projet, en réalité, n'avait pas été une menace à la souveraineté, ni à l'intégrité ottomanes. C'était simplement une proposition d'appliquer dans les six vilayets ces mesures élémentaires d'« amélioration », dont l'Empire entier avait un urgent besoin et sans lesquelles il n'aurait jamais pu développer ses forces intérieures. Mais aux yeux d'Abdul-Hamid cette proposition était impardonnable, car toute concession à une nationalité chrétienne sujette était suspecte. Après que le gouvernement ottoman eût accordé, en 1870, une autonomie ecclésiastique aux Bulgares, il avait vu, en moins de huit ans, cette même Bulgarie soulevée par la Russie et érigée en une principauté semi-indépendante. L'autonomie arménienne avait été, il est vrai, évitée pour le moment, mais ce précédent ne devait pas être oublié, car l'influence de la Russie sur les Arméniens n'avait fait que croître.

La Russie avait conquis les provinces arméniennes de Perse en 1828 (1), ce qui avait englobé dans ces provinces le monastère d'Etchmiadzine, siège du Catholicos de tous les Arméniens, dans le Khanat d'Erivan. A cette époque, le pouvoir du Catholicos était peu respecté. Il était le dernier vestige ecclésiastique de l'ancien royaume d'Arménie, des Tigranes et des Tiridates, qui avaient cessé d'exister depuis 1.400 ans. Il y avait un autre Catholicos à Sis, vestige du

(1) La Russie commença à acquérir des territoires au sud du Caucase, au commencement du XIX[e] siècle, lorsque le dernier roi de Géorgie céda son royaume au Tzar pour le sauver des mains des Turcs et des Persans.

royaume de Cilicie au Moyen Age, qui ne reconnaissait pas sa suprématie, et il était aussi relégué au second plan par le Patriarche Arménien de Constantinople, le chef officiel du Millet arménien de l'Empire Ottoman, qui constituait à cette époque la grande majorité du peuple arménien. Mais la diplomatie russe réussit à faire revivre l'autorité du Catholicos d'Etchmiadzine. Vers la fin de la première moitié du XIX^e^ siècle, alors que l'influence russe à Constantinople était à son apogée et que la protection russe semblait le seul recours pour la Turquie contre les ambitions de Mohammed-Ali, la suprématie ecclésiastique d'Etchmiadzine sur Constantinople et Sis fut définitivement établie et le Catholicos d'Etchmiadzine, résidant en territoire russe, devint une fois de plus le chef affectif de toute l'Eglise grégorienne, dont il était le titulaire. La Russie avait ainsi acquis une influence sur les Arméniens, comme nation, et réciproquement les Arméniens, comme individus, acquéraient une influence en Russie. Ils occupaient des situations importantes non seulement dans le commerce, mais aussi dans les services publics et dans l'armée. Ils s'étaient particulièrement distingués dans la guerre de 1877. Loris Mélikoff, Lazaref et Tergougazoff, trois des plus brillants généraux de Russie, étaient de nationalité arménienne. Mélikoff avait pris la forteresse de Kars et le traité de Berlin laissa sa conquête à la Russie, avec une zone de territoire qui complétait les districts cédés par la Perse, 50 ans auparavant. La frontière russe fut ainsi poussée en avant dans le plateau arménien et comprenait maintenant une population arménienne assez importante pour exercer une influence sur la vie générale de l'Empire russe (1) et pour servir de point de ral-

(1) Tiflis, l'ancienne capitale du royaume de Géorgie et le centre administratif actuel des provinces russes du Caucase est devenue, en fait, une ville arménienne, au cours du XIX^e^ siècle ; et des colonies arméniennes se sont répandues, bien au delà dans l'intérieur de la Russie.

liement national aux Arméniens qui demeuraient encore dans l'Empire Ottoman.

De telles considérations l'emportaient sur toutes les autres dans l'esprit d'Abdul-Hamid. Ses sujets arméniens devaient être privés de leur redoutable vitalité, et il décida de les écraser en ressuscitant les Kurdes. A partir de 1878, il encouragea leurs déréglements, et en 1891, il annula l'œuvre de son prédécesseur Mahmoud. Les chefs Kurdes rentrèrent de nouveau en faveur et furent investis de grades dans les armées ottomanes. Leurs tribus furent enrôlées comme escadrons de cavalerie territoriale, des insignes spéciaux pour leurs régiments et des fusils modernes leur furent distribués dans des dépôts du gouvernement, et en guise d'honoraires, carte blanche leur fut donnée d'user à leur gré de leur situation officielle et de leurs armes officiellement octroyées, contre leurs voisins arméniens. Pendant ce temps, ces derniers étaient systématiquement désarmés, et il ne leur restait en revanche qu'à former des sociétés révolutionnaires secrètes. Ceci convenait entièrement au plan d'Abdul-Hamid, car c'était préparer un conflit de races inévitable. Les désordres commencèrent en 1893, par l'affichage de placards révolutionnaires à Yozgad et Marsivan. Ce fait fut rapidement suivi d'une lutte ouverte entre musulmans et chrétiens dans les districts de Mouch et de Sassoun, et il y eut une rapide concentration de troupes, — composées de quelques réguliers turcs — mais pour la plus grande partie de Kurdes Hamidiés. Sassoun subit un siège de plusieurs mois et tomba en 1894. Les habitants de Sassoun, hommes, femmes et enfants furent sauvagement massacrés par les Turcs et les Kurdes, et l'attention de la Grande-Bretagne fut éveillée. Durant l'hiver de 1894-95, la Grande-Bretagne persuada la France et la Russie de se joindre à elle pour rappeler au gouvernement ottoman son engagement d'introduire des réformes provinciales, et au printemps elles présentèrent un programme concret pour l'administration des

six vilayets. Dans sa forme finale, c'était un projet imparfait, et le contre-projet que le gouvernement ottoman annonça avoir l'intention de lui substituer était plus illusoire encore. Il fut promulgué en 1895, mais une nouvelle série de massacres organisés avait commencé déjà quelques jours auparavant à Trébizonde, et, dans les mois suivants, le massacre fut étendu aux principales villes de l'Empire, l'une après l'autre. Ces atrocités furent presque toutes commises contre des populations paisibles et désarmées. La seule place qui résista fut Zeïtoun, qui tint tête pendant six mois à l'armée turque et qui obtint une amnistie, grâce à la médiation des Puissances. Les insurrections anti-arméniennes furent suscitées et dirigées par le gouvernement central et furent couronnées en août 1896, par le grand massacre de Constantinople, où, durant deux jours, les Arméniens, par ordre du gouvernement, furent tués indistinctement dans les rues; le nombre des victimes atteignit plusieurs milliers. Alors seulement Abdul-Hamid s'arrêta. Il avait surveillé le pouls de l'opinion publique à l'étranger et à l'intérieur de l'Empire et il estimait avoir été assez loin (1). Cent mille hommes, femmes et enfants avaient péri et, pour le moment, il avait suffisamment affaibli l'élément arménien dans son Empire. Cependant, cette politique machiavélique fut, en fin de compte, aussi futile que perfide. Dans la période qui suivit les massacres la population arménienne de Turquie fut certainement réduite soit par ces massacres mêmes soit par les émigrations à l'étranger ; mais cela ne fit qu'affaiblir l'Empire, sans paralyser définitivement la race arménienne. Les émigrants allèrent s'implanter aux Etats-Unis et dans le Caucase russe ; ils acquirent de nouvelles res-

(1) Le Gouvernement Britannique fût le seul qui essaya d'exercer une pression sur les Turcs pour arrêter les massacres. En Allemagne c'était un mot d'ordre que les massacres n'étaient qu'une invention de l'Angleterre, dans un but politique; et l'Empereur d'Allemagne envoya, peu après, son portrait à Abdul-Hamid, comme gage d'amitié.

sources et gagnèrent de nouvelles sympathies ; et c'est alors la Russie qui en bénéficia le plus. Les Arméniens n'avaient alors que peu de raisons, de se tourner vers la Russie, avec sympathie ou espoir. En Russie, comme en Turquie, la guerre de 1877-78 avait été suivie par une réaction politique, qui avait été aggravée par l'assassinat du Tzar Alexandre II en 1881 ; et les Arméniens, considérés comme un vigoureux élément intellectuel du progrès de l'Empire russe, furent classés par la police avec les révolutionnaires et tombèrent sous sa main de fer. Cependant, lorsqu'un Arménien se trouvait sur le territoire russe, ses biens et sa vie au moins étaient en sécurité. Il pouvait être sûr de récolter les fruits de son travail et n'avait pas à craindre une mort subite dans les rues. Durant le quart de siècle qui suivit le traité de Berlin, la population arménienne des provinces de Russie augmenta d'une façon remarquable, en prospérité et en nombre, et ensuite, après les massacres, elle se trouva renforcée par un courant continu de réfugiés ottomans. Le centre de gravité de la race arménienne se déplaçait de plus en plus du territoire ottoman vers le territoire russe. La Russie a profité des crimes de ses voisins. Le régime hamidien dura de 1878 à 1908 et fit tout ce qu'une politique peut faire pour élargir le fossé creusé entre l'état ottoman et le peuple arménien. Toutefois, la communauté naturelle d'intérêts était si forte que même trente ans d'oppression ne parvinrent pas à faire perdre aux Arméniens l'espoir d'une régénération ottomane.

Rien n'est plus significatif que la conduite des Arméniens en 1908, alors qu'Abdul-Hamid était renversé par la révolution Jeune-Turque ; on entrevit une possibilité pour l'Empire de se reformer et d'être sauvé par l'initiative des Turcs eux-mêmes. Pendant cette crise, l'attitude réelle des différentes nationalités de l'Empire se révéla. Les Kurdes se battirent pour Abdul Hamid, car ils étaient favorisés par l'ancien régime. Les Macédoniens (les Grecs, les Bulgares et les Serbes) qui avaient été

les principaux compagnons de malheur des Arméniens, pendant les jours d'oppression, se rallièrent, en apparence, à la Constitution et préparèrent secrètement la révolution. Ils étaient des irrédentistes irréconciliables et virent simplement, dans la réforme de l'Empire, un obstacle à leurs aspirations séparatistes. Ils prirent conseil de leurs parents dans les états indépendants nationaux de Serbie, de Bulgarie et de Grèce et, quatre ans après, la ligue balkanique attaqua la Turquie et lui arracha de force les provinces macédoniennes.

Les Arméniens, au contraire, se mirent de tout cœur au service du Nouveau Régime. Aussitôt que la Constitution ottomane fut rétablie, les partis politiques arméniens abandonnèrent leur programme révolutionnaire, en faveur d'une action parlementaire, et coopérèrent, dans le Parlement, avec le bloc Jeune-Turc, aussi longtemps que la politique Jeune-Turque demeura tant soit peu libérale ou démocratique. Les terribles massacres d'Adana, qui eurent lieu moins d'une année après la proclamation de la Constitution, auraient pu jeter une douche sur l'enthousiasme arménien (quoiqu'à première vue la preuve que les Jeunes-Turcs y étaient impliqués n'était pas aussi claire qu'elle l'est devenue depuis). Ils montrèrent cependant leur loyalisme en 1912, lorsque les Turcs combattaient pour leur existence. Ce n'est que sous les nouvelles lois que le privilège et le devoir du service militaire avaient été étendus aux citoyens chrétiens aussi bien qu'aux musulmans de l'Empire ; et la désastreuse campagne balkanique fut la première occasion donnée aux soldats arméniens de se battre pour leur héritage commun. Mais ils se comportèrent si bien en cette occasion, qu'ils furent publiquement félicités par leurs commandants turcs... Ainsi, dans la guerre et dans la paix, dans l'armée et au Parlement, les Arméniens travaillaient au salut de l'Empire Ottoman, depuis l'avènement au pouvoir des Jeunes-Turcs, en 1908, jusqu'à leur entrée dans la guerre européenne en 1914. Il est impossible de concilier avec ce fait l'as-

sertion turque qu'en 1914 ils changèrent soudain de politique et commencèrent traîtreusement à comploter pour la destruction de l'Empire Ottoman.

V

LES DÉPORTATIONS EN 1915 : ANTÉCÉDENTS

Il n'y a pas de doute possible sur les déportations de 1915. Les Arméniens de l'Empire Ottoman furent partout arrachés de leurs foyers et déportés aux districts les plus lointains et les plus malsains que le gouvernement pouvait choisir pour eux. Une partie fut assassinée dès le début ; d'autres périrent en chemin et d'autres moururent après avoir atteint leur destination. La liste des morts s'élève à plus de 600.000. Peut-être y a t-il 600.000 des exilés encore vivants ; environ 600.000 autres ont été ou convertis de force à l'islamisme, ou se cachent dans les montagnes, ou encore se sont échappés au-delà de frontière ottomane. Le gouvernement ottoman ne peut pas nier ces faits, ni les justifier. Aucune provocation, ou aucun acte coupable commis isolément par quelques Arméniens ne saurait justifier un tel crime contre toute une race. Mais ce crime aurait pu être expliqué et atténué, si les Arméniens, ou quelques-uns d'entr'eux, s'étaient originairement mis dans leur tort, et c'est pourquoi le gouvernement ottoman et ses apologistes allemands ont concentré leurs efforts pour prouver que tel était le cas (1). Il y a trois principales allégations turques, mais aucune ne soutient l'examen.

D'après la première de ces allégations les Arméniens auraient pris les armes et auraient rejoint les Russes aussitôt que ces derniers eurent passé la frontière ottomane. Le fait typique que ces champions citent est « la révolte de Van ». Ils

(1) Dans des publications comme : *La Vérité sur le Mouvement révolutionnaire Arménien et sur les mesures Gouvernementales* (Constantinople 1916) ou die Armenischefrage von C. A. Bratter (Berlin Concordia Deutsche Verlags Anstalt 1915).

soutiennent que les déportations ne furent ordonnées qu'après cette insurrection pour écarter le danger de sa répétition ailleurs. Cette affirmation est aisément réfutée. Tout d'abord, il n'y a pas eu de révolte arménienne à Van. Les Arméniens défendirent simplement le quartier de la ville où ils vivaient, après qu'il fut assiégé et attaqué par les troupes turques et que les villages avoisinants furent le théâtre de massacres exécutés par des patrouilles turques. La rupture vint du côté des Turcs et la responsabilité en incombe au gouverneur turc, Djevdet Bey. Le caractère féroce et effréné de ce fonctionnaire fut la véritable cause de la catastrophe ; quiconque lit le témoignage impartial américain relatif à ces faits, dans le Groupe II de la collection de documents ci-joints, verra qu'il en est bien ainsi. En second lieu, les déportations avaient déjà commencé en Cilicie, avant qu'on ne se battît à Van. Les Turcs tirèrent le premier coup de feu à Van, le 20 avril 1915 ; les premiers Arméniens furent déportés de Zeïtoun le 8 avril et on trouve mention de leur arrivée en Syrie dès le 19 (1). Le cas de Van, dont les apologistes des Turcs se sont tant servis, est ainsi réduit à néant (2) et ils ne pourraient pas se réhabiliter en alléguant une révolte antérieure à Zéïtoun. Il est vrai que 25 conscrits fugitifs se défendirent contre les Turcs durant un jour, dans

(1) Doc. n° 65.

(2) Dans le pamphlet « Vérité sur le Mouvement révolutionnaire arménien et les mesures gouvernementales », on trouve les passages suivants : « Le Gouver- « nement Impérial s'abstint d'exercer une pression quelconque ou d'adopter des « mesures répressives contre les Arméniens, jusqu'au jour où éclata la révolte « de Van vers la mi-avril de l'année 1916 » (p. 10) ? Aucune mesure coercitive ne « fut édictée par le Gouvernement Impérial contre les Arméniens, jusqu'à la date « de leur révolte armée, qui eut lieu à Van et dans les autres zones militaires, « dans le courant du mois de juin de l'année 1915 et après qu'ils eurent fait cause « commune avec l'armée ennemie » (page 15).

Ces assertions sont des fausseté absolues, de même que l'assertion (pagé 12) que « après l'occupation de Van par les Russes et les Arméniens, la « population musulmane restée dans la ville fut impitoyablement massacrée ». Nous avons des témoignages neutres autorisés (Doc. 51, 52, 53 et 9) sur ces deux points, qui réfutent les allégations turques. Et pourtant ces assertions mensongères sont le pivot de toute l'apologie présentée dans ce pamphlet.

un monastère près de Zeïtoun, et se sauvèrent dans les montagnes pendant la nuit. Mais ceci eut lieu un jour seulement avant les déportations ; et les déportations doivent avoir été décidées bien avant, car elles furent précédées par une longue perquisition d'armes, et il y avait des réfugiés musulmans venus des Balkans, qui étaient concentrés sur place, tout prêts à occuper les maisons des Zeïtounilis, aussitôt que leurs propriétaires légitimes en seraient expulsés. Durant toutes ces mesures préliminaires, dont la plupart étaient en violation de la charte de libertés obtenue par Zeïtoun du gouvernement ottoman — la population dans l'ensemble (15.000 individus contre 25 qui se révoltèrent) ne donna scrupuleusement lieu à aucun prétexte. Telle était la politique des chefs et ils furent obéis par le peuple ; absolument rien ne s'était produit à Zeïtoun, qui pût expliquer le plan de déportation du gouvernement.

Il y eut plusieurs autres cas où les Arméniens prirent les armes, mais aucun d'entr'eux n'a de rapport avec les faits particulièrement importants que nous examinons. Tous furent postérieurs en date, et n'ont été que de simples tentatives de défense personnelle par une population qui avait vu ses voisins massacrés ou déportés et qui était menacée du même sort. Les Arméniens de Mouch résistèrent quand ils furent attaqués par Djevdet Bey, qui avait déjà essayé de massacrer les Arméniens de Van et avait réussi à massacrer ceux de Séert et de Bitlis. Les Arméniens de Sassoun résistèrent lorsque les Kurdes eurent massacré leurs parents dans la plaine de Diarbékir et qu'ils allaient finir par tomber sur eux. Ceci se passait en juin, et les chrétiens nestoriens de Hékkiari résistèrent dans les mêmes circonstances et à la même date. Plus à l'ouest, quelques villages prirent les armes dans le vilayet de Sivas, après que le restant des Arméniens de Sivas eût été déporté : et à Chabine Kara-Hissar, les Arméniens chassèrent leurs concitoyens turcs et se défendirent pendant quelques semaines dans

les transes, quand ils surent comment les exilés de Trébizonde et de Kérassunde avaient été massacrés en chemin. La défense de Djébel Moussa, en août, (le seul récit dans ce volume qui finisse heureusement) fut de même inspirée par le sort déjà connu de Zeïtoun. La résistance à Ourfa, en septembre, fut un autre acte de désespoir, provoqué par la terrible succession de caravanes d'exilés venant de Kharpout et du nord-est, qui avaient défilé pendant trois mois à Ourfa, avant que la colonie arménienne de cette localité eût été sommée à son tour de se mettre en route. Ce sont tous les cas de résistance allégués et ils furent tous la conséquence des déportations et non pas leur cause. On peut ajouter que partout où une résistance se produisit, les Turcs la supprimèrent avec une inconcevable brutalité, usant non seulement de représailles sur les combattants, mais, dans la plupart des cas, massacrant de sang-froid tous les Arméniens, hommes, femmes et enfants, après que les combats avaient pris fin. Ces cas ne peuvent pas atténuer les atrocités commises, mais ils ont été l'occasion des pires excès.

Selon la seconde allégation, il y aurait eu une conspiration générale arménienne dans tout l'Empire, pour amener une révolution intérieure, pendant que toutes les forces militaires ottomanes étaient engagées à la frontière, et pour livrer ainsi le pays aux Alliés. L'action prompte du gouvernement ottoman, en désarmant, emprisonnant, exécutant et déportant toute la population — innocente aussi bien que coupable — aurait selon eux, simplement écrasé ce mouvement avant qu'il n'eût eu le temps de se manifester. C'est là une argumentation insidieuse, car elle ne supporte pas la confrontation avec les faits tels qu'ils se sont passés réellement. Si les soulèvements ont été isolés, causés par la panique, limités à des gestes de légitime défense et postérieures en dates aux mesures préventives du gouvernement, tout cela, dans cette hypothèse, ne serait pas une preuve de l'innocence arménienne, mais

simplement de l'énergie gouvernementale et de sa prévoyance. Et cependant, lorsqu'on examine cette accusation, on trouve qu'elle repose aussi sur les bases les plus fragiles.

On a allégué que la révolution devait éclater lorsque les Alliés débarqueraient en Cilicie, mais ce débarquement n'eut jamais lieu ; ou bien qu'elle devait se produire conjointement avec le débarquement aux Dardanelles — mais le débarquement eut lieu et la révolution n'a jamais éclaté. Il est difficile de comprendre, en effet, ce que les Arméniens auraient pu faire, car presque tous leurs hommes valides, entre 20 et 45 ans, avaient été mobilisés dès le commencement de la guerre et la limite d'âge fut bientôt étendue aux hommes de 18 à 50 ans. Les Turcs avancent une foule d'accusations de dépôts secrets de bombes et d'armes, mais la fausseté en éclate toutes les fois qu'on peut les contrôler. Les Arméniens possédaient certainement un petit nombre de fusils et de révolvers, parce que, pendant les six dernières années, sous le régime Jeune-Turc, on les avait autorisés à porter des armes pour leur sécurité personnelle, privilège dont avaient toujours également joui, bien entendu tous les musulmans de l'Empire. Mais ils n'avaient certainement pas assez d'armes pour suffire à tous les hommes, peu nombreux d'ailleurs, qui restaient après la mobilisation ; car lorsque dans l'hiver 1914-15, les autorités ottomanes firent, de maison en maison, des perquisitions d'armes, et qu'ils procédèrent en se livrant à d'atroces tortures, les Arméniens s'achetèrent mutuellement des armes les uns aux autres, et ils en achetèrent même à leurs voisins musulmans, afin d'être à même d'en livrer aux autorités et d'éviter ainsi des châtiments pires qu'un simple emprisonnement. Ce procédé est signalé individuellement par plusieurs témoins dignes de foi, de diverses localités (1).

Les histoires de bombes sont plus extravagantes encore.

(1) Voir documents nos 24, 31, 38 et 53.

Dans la ville de X..., par exemple, une bombe fut déterrée dans le cimetière arménien et servit de prétexte aux procédés les plus atroces contre les habitants arméniens. Cependant la bombe était rouillée par le temps et devait selon toute vraisemblance, dater des jours d'Abdul-Hamid, à l'époque où les Jeunes-Turcs aussi bien que les partis arméniens formaient une organisation secrète révolutionnaire et n'étaient pas eux-mêmes opposés à l'emploi de bombes. Dans la même ville, un forgeron, employé au collège américain, fut cruellement torturé « pour avoir fabriqué une bombe » ; mais la « bombe » se trouva être une boule de fer massif, qui avait été commandée pour servir au lancement de poids lourds au concours athlétique du collège.

Il avait été allégué aussi que les Arméniens résidant sur la côte avaient été en rapports d'espionnage avec les flottes alliées. Les bateliers arméniens de Silivri (1), par exemple sur la mer de Marmara, furent déportés sur le soupçon d'avoir ravitaillé les sous-marins britanniques ; et avant cela, dès avril 1915, une demi-douzaine d'Arméniens de Deurt-Yol, un village sur le golfe d'Alexandrette, furent pendus à Adana sur l'accusation d'avoir fait des signaux aux escadres franco-britanniques ; il s'en suivit une déportation de toute la population de Deurt-Yol, à l'intérieur, pour faire des travaux de terrassement sur les routes. Cette accusation contre Deurt-Yol peut être vérifiée, car un témoin des pendaisons (résidant en Cilicie, de nationalité neutre et de parfaite honorabilité (2) atteste qu'à sa connaissance personnelle, un seul Arménien de Deurt-Yol avait communiqué avec les bateaux de guerre alliés. Ce témoignage, de source incontestable, a aussi pour lui la vraisemblance, car si Deurt-Yol avait été en communication régulière avec l'escadre alliée, il serait inconcevable que les Arméniens de Djébel-Moussa, quelques milles plus loin, le long de la côte,

(1) Voir document N° 41.
(2) Document N° 54.

eussent mis 44 jours pour attirer l'attention de la même escadre, alors que c'était pour eux une question de vie et de mort (1).

La deuxième allégation est ainsi réduite à néant et nous restons en présence de la troisième qui ne peut s'appuyer ni sur la justice, ni sur la sûreté publique, et qui a pour cause la vengeance. On prétend que la population civile arménienne de l'Empire Ottoman doit ses malheurs aux volontaires arméniens dans l'armée russe, « Nos Arméniens de Turquie, disent en « effet les Turcs, ont certainement souffert terriblement des « mesures que nous avons prises ; ils peuvent même en avoir « souffert innocemment, mais pouvez-vous nous en blâmer ? « N'était-il pas humain que nous nous vengions sur les Armé- « niens chez nous, pour l'injure que nous avions reçue de leurs « compatriotes, se battant contre nous, au front, dans les rangs « russes, et qui embrassant la cause de l'ennemi s'étaient « engagés volontairement pour combatre contre nous ? »

C'est là, somme toute, l'argument favori des apologistes et c'est cependant le plus monstrueux ; car ces volontaires arméniens n'avaient aucun devoir envers les Turcs, puisqu'ils étaient des sujets russes. En effet, par suite des annexions territoriales et des immigrations, à travers la frontière commune, le gouvernement russe avait, en 1914, acquis la souveraineté sur un peu moins de la moitié de la race arménienne (2). La Russie est aussi bien la véritable « patrie » de cette forte minorité, que la Turquie l'est du reste des Arméniens. C'est un

---

(1) Document N° 59 et 60.

(2) D'après un calendrier officiel, publié à Alexandropol par ordre de S. S. le Catholicos d'Etchmiadzine, dont les extraits ont été communiqués à l'auteur par M. H. N. Mosditchian les statistiques de la population arménienne actuelle en Russie donnent le chiffre de 1.636.486 pour le Caucase et environ 2.000.000 pour tout l'Empire Russe. Pour l'Empire Ottoman les statistiques relevées au Patriarcat arménien de Constantinople, en 1912, évaluent la population arménienne à 2.100.000. Les statistiques officielles turques, d'autre part, n'admettent pas plus de 1.100.000 ce qui, d'après leurs propres chiffres donnerait la majorité à la Russie.

malheur pour toute nation d'être divisée entre deux devoirs, et surtout lorsque les deux Etats envers lesquels elle a ces devoirs, sont en guerre ; mais il y a une atténuation à cette difficulté, et une atténuation qui fait honneur aux deux parties en cause, lorsque chacune des deux fractions de la nation divisée se trouve en sympathie, même pendant l'épreuve d'une guerre avec celle des Puissances à laquelle elle est légalement soumise. Le loyalisme des Arméniens russes envers la Russie (1) n'incrimine en rien les Arméniens ottomans, et les Turcs n'ont rien à y voir. Ces derniers diront probablement qu'ils ne pouvaient reprocher aux Arméniens russes de faire leur devoir, mais qu'ils furent irrités de ce qu'ils faisaient plus que leur devoir ; « qu'il est naturel que les mobilisés eussent répondu à « l'appel, mais pourquoi ceux qui n'étaient pas appelés s'enga- « gèrent-ils si joyeusement comme volontaires ? Les Armé- « niens ottomans adoptèrent une attitude douloureusement « différente. Au commencement de la guerre, le parti Jeune- « Turc envoya des représentants au Congrès arménien du « parti Dachnaktzoutioun à Erzeroum, leur offrit des conces- « sions relatives à leur nationalité, leur demanda d'organiser « des corps de volontaires et de se joindre à eux pour envahir « le territoire russe (2). Cependant, ils refusèrent obstinément ; « ils refusèrent ici, alors que là-bas leurs chefs n'attendirent « même pas qu'on le leur eût demandé. Ce fait révèle les sym- « pathies réelles et les aspirations du peuple arménien non pas « seulement des Arméniens de Russie, mais aussi bien de « ceux qui sont dans le pays ».

Il y a évidemment une réponse écrasante à cette argumentation. Si les Arméniens éprouvaient des sentiments si différents envers les Turcs et les Russes, cela était dû à la façon dont ils avaient été traités par les Turcs, et le moyen logique de changer leurs sentiments était de les traiter mieux.

(1) Voir pour la preuve de ce loyalisme l'annexe B.
(2) Voir documents 11 et 19.

Pouvait-on s'attendre à ce que les Arméniens qui se rappelaient les massacres de leurs parents innocents à Adana quelques années auparavant, s'enrôleraient volontairement pour venir en aide à ceux qui avaient commandé ces massacres ? Leurs sentiments pouvaient-ils être autres que ce qu'ils étaient? Mais tant que leurs sentiments seuls étaient en question et que leur conduite demeurait correcte, les Turcs n'avaient aucun droit de se conduire envers eux autrement qu'avec humanité et conformément à la Constitution. On peut serrer encore de plus près cet argument par une comparaison. Il y a des légions volontaires de Polonais dans l'armée austro-hongroise. Qu'auraient dit les apologistes turco-allemands si le gouvernement russe avait tiré vengeance de ces volontaires polonais d'Autriche, en massacrant toutes les populations civiles de la Pologne Russe ?

C'est un fait significatif que tous ces griefs turcs sont dirigés contre les Arméniens russes au service de la Russie. Il n'y a aucune allusion à la trahison ou à la mauvaise volonté de ces Arméniens ottomans qui avaient été enrôlés et beaucoup d'entr'eux illégalement dans l'armée turque, aucune insinuation que les hommes n'eussent pas répondu à l'appel de façon aussi satisfaisante en 1914 qu'en 1912 (1). A notre connaissance les apologistes allemands n'ont pu mettre la main que sur deux seuls traîtres dans le sens légal (quoique nullement dans le sens moral) du mot. Il y eut évidemment des réfugiés comme Mourad de Sivas, qui se sont échappés dans le Caucase, alors que les atrocités battaient leur plein, — des hommes qui venaient d'être obligés de se battre pour leur existence et qui avaient vu leurs parents et leurs voisins encore une fois massacrés tout autour d'eux. Les apologistes allemands eux-mêmes n'oseraient pas dans ces conditions,

(1) Les 25 récalcitrants de Zeïtoun sont hors de cause, car les Zeïtounlis étaient exemptés du service militaire par une Charte spéciale et la tentative de les recruter était une violation de la loi ottomane par les Autorités.

blâmer ces hommes de s'être enrôlés comme volontaires. Mais on ne cite que deux cas de sujets ottomans qui rejoignirent les Russes avant que les atrocités eussent commencé, — un certain Karékine Pasdermadjian, député au Parlement ottoman, et un autre Arménien appelé Sourène, qu'on dit avoir été délégué au Congrès « Dachnaktzoutioun à Erzeroum ». L'écrivain allemand, auteur de la brochure d'où ces exemples sont pris, raisonne ainsi qu'il suit : (1) « En présence de ces faits, c'était le devoir du gouvernement ottoman de faire respecter la loi et de maintenir l'ordre public. Pendant l'état de guerre, des mesures de cette nature prennent un caractère particulièrement rigoureux et pressant ». Et c'est par de telles généralités qu'il excuse implicitement les atrocités de 1915. Si cela représente l'apologie officielle du gouvernement ottoman, la seule réponse est une *réductio ad absurdum*. Si en effet on se basait sur le même principe, lorsque Sir Roger Casement aborda d'un sous-marin allemand sur la côte irlandaise, le devoir du gouvernement britannique eut été de déporter tous les habitants romains-catholiques de l'Irlande et de les abandonner, mettons sur la côte du Labrador ou bien dans le désert central de l'Australie. La comparaison est exacte et on ne peut rien y ajouter, si ce n'est toutefois ce qui fut dit par Talaat Bey, le Ministre Jeune-Turc de l'intérieur, dans une interview récente d'un correspondant du Berliner Tageblatt : (2) « les tristes événements qui se sont produits en Arménie, avoue-t-il, m'ont empêché de dormir bien des nuits. On nous a reproché de n'avoir fait aucune distinction entre les Arméniens innocents et les coupables ; mais c'était tout à fait impossible, étant donné que ceux qui étaient innocents aujourd'hui auraient pu devenir coupables

(1) Die Armenische Frage von C. A. Bratter, Berlin, Concordia Deutche Verlage Anstalt 1915 (Pages 9 et 10.)

(2) Reproduit dans le journal parisien « Le Matin » du 6 mai 1916, dans une dépêche spéciale datée de Zurich du 5 mai.

demain » Tout autre témoignage devient inutile. Les diverses accusations turques tombent ainsi de la première à la dernière. Elles essaient toutes de faire dépendre les atrocités de 1915 d'événements provenant de la guerre ; mais non seulement elles ne peuvent pas les justifier sur ce terrain, mais elles ne peuvent même pas suggérer un motif adéquat pour justifier leur perpétration.

Il est évident que la guerre fut simplement une occasion et non pas une cause, et qu'en fait, le projet de déportation et tout ce qu'il comportait découlait inévitablement de la politique générale du gouvernement Jeune-Turc. Cette déduction sera confirmée si nous examinons les principes de politique auxquels des Jeunes-Turcs avaient adhéré.

Le mouvement Jeune-Turc commença comme une réaction contre la politique d'Abdul-Hamid. Ses fondateurs répudièrent sa « neutralisation des forces » ; ils soutenaient que l'Empire Ottoman devait se maintenir par ses propres forces et que ces forces devaient être développées par une reconstitution intérieure radicale. De Paris, où ils avaient trouvé asile, ils prêchèrent les doctrines de la Révolution Française — tolérance religieuse, abolition des privilèges de castes, égalité de tous les citoyens devant la loi, égalité dans l'obligation du service militaire, gouvernement constitutionnel, avec un parlement représentatif. Et lorsqu'ils arrivèrent au pouvoir ils essayèrent de mettre ces doctrines en pratique. En Turquie, pendant un court laps de temps en 1908, — comme en France, douze décades auparavant, la vision de la « raison pure » amena, en effet, la paix et la bonne volonté entre les hommes. Presque tous les observateurs étrangers qui se trouvaient dans le pays lorsque le « Hurriet » vint, témoignent de cette magique transfiguration momentanée de la haine en amour ; et les Arméniens, qui avaient souhaité plus que tous leurs voisins de voir ce jour, pouvaient bien croire que l'idéal Jeune-Turc était identique au leur. Cependant, il y avait au

fond des différences vitales sous cette surface. Les Jeunes-Turcs se rendaient compte que les éléments chrétiens constituaient une assise ; ils ne se proposaient pas, au commencement, de les détruire comme Abdul-Hamid l'avait fait, mais ils voulaient encore moins coopérer avec eux comme associés dans l'Etat Ottoman. Ils détestaient autant les « Millets » comme institutions, que l'autocratie d'Abdul-Hamid. Ils opposèrent au principe des « Millets » le programme « d'ottomanisation ». Le levain turc devait pénétrer la masse non turque, jusqu'à ce qu'elle devînt elle-même une substance turque uniforme. Au Parlement, ce programme se manifesta sous forme d'un projet de loi destiné à faire de la langue turque l'universel et obligatoire instrument d'éducation secondaire (1) et les députés arméniens s'y opposèrent de concert avec le parti libéral, qui comprenait le bloc arabe, et défendirent la tolérance des individualités nationales. Les Jeunes-Turcs, en fait, s'étaient saturés du bon et du mauvais courant de l'atmosphère politique moderne de l'Europe occidentale — de ses doctrines démocratiques, mais aussi bien de son chauvinisme. La plupart des théoriciens politiques, exempts des responsabilités de la mise en pratique, adoptent ainsi confusément des idéals incompatibles ; et tous lorsqu'ils arrivent au pouvoir, sont obligés, par les circonstances, de choisir le maître qu'ils veulent servir. En 1908, le choix des Jeunes-Turcs n'était pas arrêté d'avance ; le « Comité Union et Progrès » aurait pu marcher vers n'importe lequel de ces buts contradictoires, mais la désillusion décida vite de son orientation. Le mirage magique de « Hurriet » s'évanouit, et le vieux poids écrasant du gouvernement ottoman s'abattit sur des épaules de gens qui n'avaient pas l'expérience d'Abdul-Hamid au jeu d'équilibre. La violation austro-bulgare du traité de Berlin et les

(1) La grande majorité des Ecoles Secondaires de l'Empire sont naturellement américaines, arméniennes, grecques ; et pratiquement il n'en existe pas de turques.

pertes territoriales subséquentes de la guerre balkanique ébranlèrent le prestige du parti Jeune-Turc, aggravèrent la difficulté de leur problème et envenimèrent leurs procédés pour le résoudre. Le courant chauvin les entraîna de plus en plus et leur intervention dans la guerre européenne démontra qu'il les avait complètement emportés ; car leur calcul en intervenant était d'un caractère complètement prussien. Un triomphe militaire devait restaurer leur prestige, il devait leur rendre leurs anciens territoires de l'Empire en Egypte, au Caucase et dans la province perse convoitée d'Azerbaïdjan. Il devait briser les entraves du contrôle international et résoudre le problème intérieur en coupant le nœud gordien. Mais les espoirs de conquêtes et de prestiges furent vite déçus par les échecs stratégiques de l'hiver 1914-15, qui furent presque aussi humiliants que ceux de 1912 ; et alors les Jeunes-Turcs concentrèrent sauvagement tous leurs efforts sur « l'ottomanisation » chez eux.

L'ottomanisation est devenue une obsession (1) des Jeunes-Turcs ; après la déclaration de guerre, leur premier acte fut la dénonciation des capitulations et leur dernier coup a été de déclarer la langue turque exclusivement obligatoire dans la correspondance et les actes officiels de l'Empire, avec un délai d'une année seulement — pour l'application de cette mesure, qui a jeté la consternation parmi leurs alliés allemands. C'est dans cet esprit qu'ils abordèrent la question arménienne, qui précisément était entrée dans une phase grave.

En 1912-13, les diplomates de l'Europe, une fois de plus, s'étaient réunis pour délibérer sur la question de l'Empire Ottoman et les Arméniens avaient soumis leur cause à la Conférence de Londres, comme ils l'avaient soumise à Berlin, 35 ans auparavant (2). Quand la Conférence se déclara incom-

(1) Voir annexe A.

(2) La délégation de 1912 avait été nommée par S. S. Le Catholicos d'Etchmiadzine. Son Président était S. E. Boghos Nubar Pacha.

pétente à prendre connaissance de leur requête, ils s'adressèrent individuellement aux gouvernements des Grandes Puissances. Le gouvernement russe prit l'initiative et élabora un nouveau projet pour l'administration des six vilayets, qu'il soumit aux signataires du traité de Berlin. Le gouvernement allemand s'y opposa, mais fut finalement gagné par la diplomatie russe et par les représentations du Président de la Délégation Nationale arménienne qui alla à Berlin en personne. Alors, quand l'opposition allemande eut cessé, le projet russe fut révisé par les Ambassadeurs des Puissances à Constantinople, accepté avec certaines modifications par le gouvernement Jeune-Turc, et promulgué officiellement par lui le 8 février 1914.

Dans sa forme finale, le projet contenait encore les principaux points de réforme qui avaient été considérés comme capitaux depuis 1878. Il devait y avoir une gendarmerie mixte, sous un chef européen, recruté parmi les Turcs et les Arméniens, — les Kurdes en étant exclus ; chrétiens et musulmans devaient être égaux devant la loi ; la langue Arménienne devait être reconnue légale devant les tribunaux et dans les administrations publiques, — (clause amère pour les nationalistes Jeunes-Turcs) ; il ne devait y avoir aucune restriction à la multiplication des écoles arméniennes. Enfin les vilayets auxquels ce projet devait être appliqué (1) étaient divisés en deux groupes et chaque groupe devait être gouverné par un inspecteur général européen. Les deux inspecteurs généraux avaient autorité pour nommer et destituer tous les fonctionnaires de leur sphère respective, à l'exception de « ceux d'un rang supérieur ». Eux-mêmes devaient être nommés par le gouvernement ottoman pour une période de dix ans sur la

(1) Le gouvernement ottoman, pour des motifs de statistique pure, ajouta le vilayet de Trébizonde aux six vilayets arméniens, en raison de ce que l'élément musulman y avait une majorité suffisante pour contrebalancer jusqu'à un certain point la majorité arménienne des six vilayets.

recommandation des Puissances, et ils étaient inamovibles pendant cette période. Le gouvernement procéda au choix de deux inspecteurs, un Hollandais et un Norvégien mais ses procédés envers ces deux fonctionnaires ne tardaient pas à montrer qu'en diplomatie, tout au moins, les Jeunes-Turcs avaient adopté les méthodes d'Abdul-Hamid. Une clause fut insérée dans le contrat d'engagement des inspecteurs, réservant au gouvernement le droit de le résilier à n'importe quel moment, en payant une indemnité d'une année de traitement, ce qui était une flagrante violation du terme de dix ans d'engagement prévu dans le projet ; et la liste des fonctionnaires considérés comme « supérieurs » fut grossie de telle sorte que le droit de nommer et de révoquer les fonctionnaires qui, avec leur inamovibilité eût été pour les inspecteurs généraux leur pouvoir le plus effectif, devenait illusoire. La comédie d'exercer leur pouvoir ainsi rendu illusoire, leur fut épargnée. Ils avaient à peine rejoint leurs provinces que la guerre européenne éclata et le gouvernement, comme premier pas de sa propre intervention dans le conflit, dénonça promptement les contrats des inspecteurs généraux et suspendit le projet de réformes.

Les Arméniens se trouvèrent ainsi à la fin de 1914, dans la même situation qu'en 1883. Les mesures prises pour leur sécurité étaient tombées à néant et ne laissaient rien derrière elles, si ce n'est le ressentiment du gouvernement qui les tenait toujours à sa merci. Les déportations de 1915 suivirent aussi inexorablement la guerre balkanique et le projet de 1914, que les massacres de 1895-96 avaient suivi la guerre russe et le projet de 1878. Mais dans l'exécution de leur vengeance, les Jeunes-Turcs révélèrent tous les sinistres traits de leur dissemblance d'avec Abdul-Hamid. Le sultan, si fort qu'il différât du type connu du despote oriental, avait été un opportuniste dans les traditions de Metternich — un politicien de sûre expérience et de toucher délicat, qui ne s'encombrait pas d'un pro-

gramme bien échafaudé, qui eût pu gêner ce qu'il y avait de virtuosité dans son jeu de finesse. Il réprima les Arméniens délicatement, après s'y être préparé pendant 18 ans. Les Jeunes-Turcs étaient des aventuriers qui avaient pris le mot d'ordre d'une autre génération et d'une autre école, — qui singeaient à fond Danton et Robespierre et les doctrinaires. Au vieil anachronisme d'une Suprématie du Musulman sur le Raya, qu'Abdul-Hamid avait maintenue en y consacrant cyniquement toute son habileté, ils substituèrent l'idée du nationalisme turc, qui contenait le même mal, sous une forme plus dangereuse et infiniment plus puissante. Ils étaient des fanatiques avec une croyance irraisonnée, des constructeurs avec un plan qu'ils étaient décidés à réaliser et aucune demi-mesure ne pouvait les satisfaire, aucune considération de prudence ou d'humanité ne pouvait les détourner de leur volonté de la mettre entièrement à exécution. Les entraves ne faisaient que les exaspérer jusqu'aux actions les plus violentes, et l'aveugle concentration de leur esprit sur leur programme les préservait de tout doute. On rapporte que Talaat Bey aurait dit dans l'interview citée ci-dessus : « nos actes nous ont été dictés par une nécessité nationale et historique. La préoccupation de garantir l'existence de la Turquie doit faire rejeter toute autre considération. » Le premier de ces sentiments est le lait pur des idéologues du XVIII[e] siècle ; il y a une adultération prussienne dans le second, qui est de plus fraîche date. C'est le cri du plus jeune, du plus brutal, du plus impitoyable mouvement national en Europe, et les actes qu'il excuse et que décrivent les documents donnés dans ce volume, ont été l'initiation barbare du Proche-Orient dans la fraternité européenne.

VI

LES DÉPORTATIONS DE 1915 : PROCÉDURE

Les atrocités de 1915 sont décrites en détail dans les documents réunis dans ce livre, mais il sera bon de donner comme conclusion un simple résumé des événements, soit pour rendre les détails moins confus au lecteur, soit pour faire ressortir l'unité essentielle du but que cache la procédure adoptée contre les Arméniens, aux diverses dates et dans les diverses provinces de l'empire, auxquelles les documents se réfèrent. Cette uniformité fondamentale de procédure est plus sinistre que les aggravations incidentes du crime des Kurdes, des paysans, des gendarmes ou des autorités locales. Cela fait ressortir avec une écrasante évidence que la procédure elle-même qui mit en mouvement toutes les autres forces du mal, fut conçue et organisée par le gouvernement central de Constantinople.

Le renvoi des inspecteurs généraux et l'abrogation des réformes furent immédiatement suivis par la mobilisation de l'armée ottomane pour sa participation éventuelle à la guerre, et alors commencèrent les souffrances des Arméniens. On a déjà mentionné que les Jeunes-Turcs avaient étendu l'obligation du service militaire à leurs concitoyens chrétiens et que les recrues arméniennes s'étaient distinguées dans la guerre balkanique ; mais naturellement la mesure ne pouvait avoir un effet rétroactif et les Arméniens qui avaient déjà passé l'âge légal d'instruction militaire, quand elle fut introduite, furent autorisés à payer la taxe de capitation, comme précédemment, sous la formule d'une taxe d'exemption, en remplacement du service militaire. Toutefois durant l'automne 1914, il y eut une levée générale de tous les hommes de l'Empire, de 20 à

45 ans et bientôt de 18 à 50, dans laquelle les Arméniens furent compris, qu'ils eussent ou non payé la taxe d'exemption. Il y eut aussi de rigoureuses réquisitions de vivres et d'approvisionnements, dont les Arméniens furent encore les principales victimes, puisqu'ils étaient les principaux négociants et qu'ils possédaient la plupart des approvisionnements du pays. Ces mesures étaient injustes et par trop rigoureuses, mais elles n'étaient pas nécessairement en elles-mêmes le résultat d'un dessein malveillant. Prises isolément et sans les rapprocher des faits qui suivirent, elles auraient pu être simplement considérées comme des charges inévitables d'un pays entraîné par son gouvernement dans une lutte pour la vie.

En octobre, quand la mobilisation fut terminée, le gouvernement avait en fait déclaré la guerre aux Alliés, et en décembre commencèrent ses ambitieuses opérations militaires. Enver Pacha, avec le principal des forces ottomanes, commença un mouvement d'encerclement contre les troupes russes du Caucase sur un front qui s'étendait d'Erzeroum aux bords de la Mer Noire ; Halil Bey conduisit une colonne volante à travers la frontière d'Azerbaïdjan et il souleva les Kurdes ; Djemal Pacha chercha son chemin à travers la péninsule du Sinaï, vers le canal de Suez. Pour une ou deux semaines les armées envahissantes connurent le succès. Elles atteignirent Ardahan, presque à l'arrière de Kars ; elles poussèrent les Russes en arrière de leur tête de ligne du chemin de fer à Sari-Kamich et elles occupèrent la capitale d'Azerbaïdjan, Tabriz ; mais alors la campagne tourna en désastre. Deux corps d'armée turcs furent détruits à Sari-Kamich, dans la première semaine de janvier 1915 et le reste fut repoussé hors du territoire russe, vers la fin du mois. Le 30 janvier, les Russes occupèrent même Tabriz. L'expédition égyptienne de Djemal était en retard d'un mois et son sort fut le même. Il atteignit le canal au commencement de février, après une

marche remarquable à travers le désert, mais seulement pour s'en retourner par le même chemin, après une attaque de nuit manquée. Il ne fut plus question d'offensive pour les Turcs, mais seulement de défendre leurs diverses frontières. Et cette défaite fut un coup cruel pour les cercles des gouvernants Jeunes-Turcs, car elle dissipa la moitié des espoirs qui les avaient attirés dans la guerre. L'optimisme sans mesure de l'hiver fit place à une dépression profonde, et sous l'influence de cette atmosphère nouvelle, la persécution des Arméniens entra dans une seconde phase plus positive.

Un décret fut lancé, en vertu duquel tous les Arméniens devaient être désarmés ; les Arméniens sous les drapeaux furent retirés des fronts de combat, ils furent reformés en bataillons spéciaux de travail et employés aux travaux de fortifications et de constructions de routes. Le soin de désarmer la population civile fut laissé aux autorités locales et le règne de la terreur commença dans tous les centres administratifs. Les autorités demandèrent qu'on fournît un nombre déterminé d'armes. Ceux qui ne pouvaient pas en fournir furent torturés souvent d'une façon infernale ; ceux qui s'en procurèrent pour les livrer, en les achetant à leurs voisins musulmans ou par tout autre moyen, furent emprisonnés pour conspiration contre le gouvernement. Peu d'entr'eux étaient des hommes jeunes, car la plupart des jeunes gens avaient été mobilisés ; c'étaient des hommes âgés, des hommes d'un certain rang et des notables de la communauté arménienne, et il devint évident que l'on usait de la perquisition pour rechercher les armes, comme d'un prétexte pour enlever à la communauté ses chefs naturels. Des mesures similaires avaient précédé les massacres de 1895-96 et le pressentiment d'un mauvais présage se répandit dans la population arménienne. Un témoin étranger (1) de ces événements, écrit :

(1) — Document n° 58.

« une nuit pendant l'hiver, le gouvernement envoya des officiers à travers la ville, dans toutes les maisons arméniennes, réveillant en sursaut toutes les familles et demandant qu'on leur remît toutes les armes. Cette action sonna le glas à bien des cœurs ».

Les tristes appréhensions n'étaient que trop vraies, car les persécutions passèrent de la deuxième à la troisième et dernière phase, sans interruption. Et il est évident que tout le plan avait été préparé par le Ministère à Constantinople, avant même que les premières armes fussent ramassées et avant que le premier Arménien fût jeté en prison. Ces faits reportent l'organisation détaillée du plan, pour le moins jusqu'au mois de février 1915 et, en effet, les mesures élaborées dès le 8 avril, date des premières déportations de Zeïtoun, impliquent une période aussi longue. Il est extrêmement important d'insister sur ces faits chronologiques, car ils réfutent la tentative des apologistes d'enlever toute connexion entre la dernière phase et celles qui l'avaient précédée et de la présenter comme une mesure d'urgence dictée par les événements militaires du printemps.

En réalité, la situation s'était tendue avant le commencement du printemps. Dans les villages éloignés, la perquisition des armes avait été ouvertement accompagnée de violences, des hommes avaient été massacrés, des femmes violées et des maisons brûlées par des patrouilles de gendarmerie. De telles violences avaient été particulièrement fréquentes dans le vilayet de Van, où les soldats semblaient avoir été exaspérés par leurs revers récents et étaient certainement stimulés par la férocité du gouverneur Djevdet Bey, qui était retourné à ses fonctions administratives après l'échec de sa campagne d'au delà de la frontière. Le couronnement des violences fut le meurtre de quatre chefs arméniens de la ville, au cours d'un voyage qu'ils avaient entrepris à la requête même de Djevdet Bey, pour aller dans un district éloigné, maintenir la paix

entre les Arméniens et leurs voisins musulmans. Les habitants arméniens de la cité de Van furent mis en éveil par le sort de ces villageois et par ce dernier crime des plus sinistres et ils se préparèrent à toute éventualité pour leur défense personnelle. Leur action fut justifiée par l'attitude de Djevdet Bey lui-même, qui avait établi un cordon autour des faubourgs de Van, où la majorité de la population arménienne habitait, et le 20 avril, il lança ses troupes sur elle, sans aucune provocation. Les Arméniens de Van se trouvèrent dans la nécessité de défendre leurs existences contre une attaque meurtrière, faite par ce qui était censé être le gouvernement légitime de leur pays. La même suite d'événements s'était produite à Zeïtoun. La perquisition des armes avait été accompagnée d'une concentration formidable de troupes dans la ville et la phase finale avait été ouverte, non pas certes par une tuerie, mais par la déportation de la première fournée de ses habitants. Ceci eut lieu le 8 avril, 12 jours avant l'attaque de Djevdet Bey à Van et les deux événements étaient antérieurs à la nouvelle situation militaire. En fait, c'est la détresse de la population civile de Van qui provoqua l'initiative russe. Une colonne russe avec un fort contingent de volontaires arméniens russes s'ouvrit un chemin vers la ville, en venant de la direction de Bayazid et, le 19 mai, sauva ses défenseurs qui avaient été assiégés pendant un mois. La stratégie d'encerclement se retournait maintenant contre les Turcs eux-mêmes ; car le 24 mai, une autre colonne russe occupa Ourmia et chassa les derniers envahisseurs turco-kurdes d'Azerbaïdjan. Un corps expéditionnaire britannique exerçait simultanément une pression en remontant le Tigre, et pendant que les événements prenaient cette tournure sérieuse dans l'est, le cœur de l'Empire était menacé par l'attaque des Dardanelles. Vers la fin de mai 1915, l'horizon était aussi sombre que pendant les mauvais jours de 1912, mais il faut appuyer sur ce fait encore que la phase finale, dans les mesures prises

contre les Arméniens, avait déjà commencé avant que ces dangers militaires présents n'eussent apparu à l'horizon. L'impasse militaire dans laquelle les Jeunes-Turcs se trouvèrent au printemps 1915, peut avoir précipité l'exécution de leur plan arménien, mais n'a aucun rapport avec sa conception.

C'est alors le 8 avril que commença la phase finale et les procédés employés à Zeïtoun furent appliqués aux divers centres arméniens, l'un après l'autre, dans toute l'étendue de l'Empire Ottoman. A une certaine date, dans n'importe quels ville ou village que ce fût, (et les dates montrent une succession significative), le crieur public parcourait les rues annonçant que tous les hommes de la population arménienne devaient se présenter au siège du gouvernement. Dans certains cas, l'avertissement était donné par la soldatesque, ou la gendarmerie, menaçant tous les Arméniens qu'ils rencontraient dans les rues, — une réminiscence des procédés de 1895-96, — mais d'habitude, la convocation au siège du gouvernement était l'acte préliminaire. Les hommes se présentaient dans leurs habits de travail, laissant leurs magasins ou leurs ateliers ouverts, leurs charrues dans le champ, leur bétail à la montagne. Lorsqu'ils arrivaient, ils étaient jetés sans explication en prison, gardés là un jour ou deux puis on les mettait en marche, hors de la ville, par fournées, les hommes attachés les uns aux autres, et on les dirigeait vers le sud ou le sud-est. On leur disait qu'ils commençaient un long voyage, pour Mossoul ou peut-être Bagdad. C'était une perspective épouvantable pour des hommes qui n'étaient pas équipés pour le voyage, qui n'avaient ni sac, ni bâton, ni nourriture, ni effets pour la nuit. Ils n'avaient pas pu dire adieu à leur famille, ni mettre ordre à leurs affaires. Mais ils n'eurent pas le loisir de méditer longtemps sur leur condition, car au premier endroit écarté sur la route, on les arrêtait et on les massacrait. Le même procédé fut appliqué à ces autres Arméniens (et ils se comptaient par centaines et même par

milliers dans les grands centres), qui avaient été emprisonnés pendant les mois d'hiver, accusés de conspiration ou de recel d'armes, — quoique dans quelques cas, on assure, qu'on les avait oubliés, — forme involontaire de sursis, dont il y eut des exemples aussi pendant le règne de la Terreur en France en 1793. C'était là la part qui incombait aux autorités civiles ; mais il y avait coordination complète d'action entre le Ministère de l'Intérieur de Talaat Bey et le Ministère de la Guerre d'Enver Pacha, car simultanément les bataillons de travailleurs arméniens, travaillant derrière le front, furent entourés par des détachements de leurs compagnons d'armes musulmans et assassinés de sang-froid.

C'est aux autorités militaires qu'incombe la responsabilité du traitement infligé à la population civile de Bitlis, Mouch et Sassoun, qui furent choisies pour une extermination complète et immédiate, à cause de leur proximité de Van et de l'avance des armées russes. Cette tâche fut exécutée par des méthodes militaires, avec l'aide des kurdes locaux, un autre retour à la tactique d'Abdul-Hamid ; mais son application semble avoir été limitée aux districts susmentionnés. Dans le reste de l'Empire, où le travail avait été laissé aux soins de l'administration civile on ne procéda pas pour les femmes et les enfants à un massacre immédiat, comme pour les hommes. Dans le projet du gouvernement elles n'étaient pas destinées à être massacrées, mais à subir l'esclavage et la déportation.

Lorsque les hommes étaient convoqués pour la mort, on les laissait d'habitude passer quelques jours, dans quelque ville que ce fût, puis, le crieur se faisait entendre de nouveau dans les rues ordonnant à tous les Arméniens qui restaient de se préparer à la déportation, — cependant que les placards étaient affiché sur les murs (1). Ces mesures s'appliquaient, en

(1) Les proclamations annonçant et justifiant les déportations des Arméniens sont citées dans les documents n° 32 et 51 de ce volume.

Le Saturday Evening Post de Philadelphie du 5 février 1915, a publié le

fait, aux femmes, aux enfants et aux quelques hommes qui, pour cause de maladie, d'infirmité ou d'âge avaient échappé au destin des autres. Un délai de grâce avait été accordé, dans la plupart des cas, pour la mise en ordre de leurs affaires et de leurs préparatifs de voyage ; mais ici encore en certains cas, les victimes étaient arrachées sans avertissement à leur atelier, à la fontaine ou même à leur lit, et le répit là où il était accordé devenait illusoire ; le délai ordinairement accordé était d'une semaine à peine et jamais de plus de quinze jours, — délai tout à fait insuffisant pour tout ce qu'on avait à faire. Et l'on a des exemples néanmoins où le gouvernement manqua à sa promesse et ses victimes furent amenées avant le jour fixé.

Pour les femmes, il y avait une chance pour échapper à la déportation, c'était de se convertir à l'islamisme, mais la conversion pour une femme arménienne, en 1915, était bien plus un changement physique qu'un changement de religion. Elle ne pouvait être ratifiée que par un mariage immédiat avec un musulman, et si la femme était déjà mariée (ou plutôt veuve, car à cette époque peu de maris arméniens restaient vivants), elle devait se séparer de ses enfants et les livrer à l'« Orphelinat du Gouvernement » pour être élevés comme de véritables musulmans, — destinée bien incertaine car on ne connaissait aucune institution de ce genre (1). Si la convertie ne pouvait pas trouver de turc pour la prendre ou reculait devant l'étreinte du fiancé qui s'offrait, alors elle et ses enfants devaient être déportés avec les autres, quelle

texte supposé d'une de ces proclamations dans son entier. Ce texte est reproduit dans l'annexe C de ce volume. Ce dernier document diffère, dans sa rédaction et dans l'ordre des clauses, des versions citées plus haut ; mais il n'y pas de raison de douter de son authenticité. Il est probable que le gouvernement central envoya ses instructions aux autorités locales par télégraphe ou dépêches chiffrées et que les autorités locales introduisirent à leur manière ces instructions dans des proclamations imprimées, destinées aux habitants de leurs provinces.

(1) Voir toutefois le document n° 22.

que fût la ferveur avec laquelle elle s'était convertie à la religion musulmane. La déportation était l'alternative adoptée par la grande majorité, ou qui lui était imposée.

La sentence de déportation frappait en quelque sorte de paralysie ceux qui devaient la subir, et pourtant ils devaient employer leur semaine de grâce à se procurer, dans une activité fièvreuse des vêtements, des provisions et de l'argent comptant pour la route. Les autorités locales leur suscitaient tous les empêchements possibles. On leur disait officiellement que leur exil ne serait que temporaire et, en conséquence, on leur défendait de vendre leurs meubles et immeubles. Le gouvernement apposait les scellés sur les maisons devenues vacantes, sur les propriétés et les marchandises « afin de les garder en sûreté pour le retour de leurs propriétaires » et cependant, avant que ces propriétaires ne commençassent leur voyage, ils virent souvent ces mêmes biens, qu'on leur avait interdit de vendre, donnés en toute propriété aux musulmans émigrés, qui avaient été concentrés dans le voisinage, prêts à prendre la place des Arméniens (1). Et même le mobilier, ou les effets personnels, dont on leur permettait de disposer, leur étaient de peu de secours, car leurs voisins musulmans profitaient sans vergogne de leur détresse pour les acheter à vil prix ; si bien que, lorsque le jour du départ arrivait, ils étaient souvent dénués de tout pour se mettre en route.

Le gouvernement se chargea de leur transport, et en effet, ils n'étaient pas en mesure d'y pourvoir eux-mêmes, car leur destination finale leur était rarement divulguée. Les exilés de chaque centre étaient divisés en plusieurs convois qui variaient en importance de deux ou trois cents, à trois ou quatre mille personnes. Un détachement de gendarmerie avait la charge de chaque convoi, pour les garder sur la route, et les autorités civiles louaient ou réquisitionnaient un certain

(1) Ces émigrants musulmans étaient particulièrement nombreux en Cilicie et dans les villages d'Erzeroum et de Trébizonde.

nombre de chars à bœufs (arabas) d'habitude un par famille, qu'elles mettaient à leur disposition, et c'est dans ces conditions que le convoi partait. La misère morale des exilés était déjà suffisamment grande, mais elle faisait bientôt place à des peines matérielles plus grandes encore. Quelques jours, ou même quelques heures après le départ, les charretiers refusaient de les mener plus loin et les gendarmes, en bons frères musulmans, étaient de connivence avec eux. Ainsi les chars s'en retournaient et les exilés devaient continuer à pied. C'était le commencement de leurs tortures physiques, car ils ne voyageaient pas sous des climats tempérés, ou sur des routes pavées, mais par des sentiers de mulets, à travers les plus rudes pays du monde. C'était la saison chaude, les puits et les sources étaient parfois distants de plusieurs journées et les gendarmes s'amusaient souvent à empêcher leurs victimes défaillantes de boire. C'eût été une marche ardue pour des soldats en service actif, mais les membres de ces convois n'étaient pas faits ni entraînés pour de pareilles épreuves physiques. C'étaient des femmes et des enfants, des vieillards et des malades. Quelques-unes de ces femmes avaient été élevées avec des soins délicats et avaient vécu toute leur vie dans le confort. D'autres devaient porter leurs enfants trop petits pour marcher ; d'autres avaient été comprises dans le convoi, bien qu'étant en état de grossesse avancée, et accouchèrent en chemin. Aucune d'elles ne survécut, car on les obligeait de se remettre en marche après quelques heures de répit ; elles mouraient sur la route et les nouveaux-nés périssaient avec elles. Bien d'autres moururent de faim, de soif, d'insolation, d'apoplexie, ou de complet épuisement. Les épreuves endurées par les femmes qui accompagnaient leurs maris dans la retraite de Sir John Moore à Corunna ne souffrent aucune comparaison avec les épreuves que ces femmes arméniennes endurèrent. Le gouvernement qui les condamnait à l'exil savait ce que ce voyage signifiait et les créatures

du gouvernement qui les conduisaient firent tout ce qu'elles purent pour aggraver leurs inévitables souffrances physiques. Et cependant ceci n'était que la plus petite part de leur martyre, bien pires étaient les atrocités commises à plaisir et par libertinage contre elles, par des êtres humains.

A partir du moment où le convoi avait quitté les alentours des villes, les femmes n'étaient jamais à l'abri des outrages. Les paysans musulmans les poursuivaient et les attaquaient à leur passage à travers les terres cultivées, et les gendarmes fermaient les yeux sur les brutalités des paysans, comme ils avaient fermé les yeux sur l'abandon des charretiers. Lorsqu'elles arrivaient à un village, on les exhibait comme des esclaves sur la place publique, souvent en face des fenêtres mêmes du siège du gouvernement, et tous les habitants musulmans étaient autorisés à les examiner et à faire leur choix pour leur harem. Les gendarmes eux-mêmes commencèrent à ne plus se gêner avec elles et les obligeaient à se coucher avec eux la nuit. Des outrages encore plus horribles leur étaient réservés quand elles arrivaient dans la région des montagnes, car elles rencontraient là des bandes de « chettis » et de kurdes. Les chettis étaient des brigands recrutés dans les prisons publiques ; ils avaient été délibérément relâchés par les autorités pour des considérations qui peuvent avoir été tacites, mais que les deux parties comprenaient clairement. Quant aux Kurdes, ils n'avaient pas changé depuis 1896, car ils avaient toujours conservé les armes qu'Abdul-Hamid leur avait données et que les Jeunes-Turcs ne purent ou ne voulurent pas leur reprendre ; ils étaient officiellement revenus en faveur, à la proclamation de la guerre sainte, si bien que leur position, était de nouveau aussi sûre qu'elle l'avait été avant 1908. Ils savaient parfaitement bien ce qu'ils étaient autorisés à faire et ce qu'on désirait qu'ils fissent. Quand ces Kurdes et ces « chettis » abordaient ces caravanes, les gendarmes fraternisaient toujours avec eux, suivaient

leur direction et il serait difficile de dire lequel d'entr'eux prenait ensuite la part la plus active aux massacres, car c'était pour massacrer que ces brigands étaient venus. Leurs premières victimes étaient les vieillards et les garçons, les seuls mâles qu'on trouvât dans le convoi, excepté les enfants portés à bras ; — mais les femmes étaient massacrées aussi. Le caprice du moment décidait seul si le Kurde tuerait une femme ou l'emmènerait sur la montagne. Lorsqu'elles étaient emmenées, les bébés étaient abandonnés sur le sol, ou écrasés contre les rochers. Mais tandis que les convois allaient ainsi diminuant, les survivants devaient toujours continuer leur chemin. Les cruautés des gendarmes envers les victimes devenaient plus grandes, à mesure que les souffrances physiques devenaient plus intenses ; les gendarmes semblaient impatients d'achever leur tâche au plus vite. Les femmes qui traînaient en arrière étaient tuées à coups de baïonnette sur la route, ou lancées dans les précipices ou par dessus les ponts. Le passage des fleuves et spécialement de l'Euphrate, était toujours l'occasion d'un massacre en masse. Femmes et enfants étaient jetés à l'eau et on leur tirait dessus quand elles se débattaient dans l'eau et approchaient du rivage. La luxure et la cupidité de leurs bourreaux n'avaient pas de limites. Les derniers survivants se traînaient souvent dans Alep tout nus, tous les lambeaux de leurs vêtements leur avaient été arrachés en chemin. Des témoins qui les virent arriver, racontent qu'il ne restait pas un jeune ou joli visage parmi eux, et cependant pas un des survivants n'était vraiment vieux, à l'exception toutefois de ceux que les souffrances avaient vieillis. La seule chance de survivre était d'être assez laide pour échapper à la convoitise de ses bourreaux et assez forte pour supporter les fatigues de la route.

Tels étaient les exilés qui arrivèrent à pied, mais il y en avait d'autres, des districts métropolitains et du nord-ouest, qui furent transportés à Alep par chemin de fer. Ceux-ci

échappèrent à la violence des Kurdes, mais la somme de leurs souffrances peut à peine avoir été moindre. Ils étaient entassés dans des wagons à bestiaux, souvent répugnants et toujours bondés, et leur voyage était infiniment lent, car la ligne était congestionnée par leurs nombreux convois et par le transport des troupes. A chaque station, on les campait simplement en plein air, sans abri et sans nourriture, pour attendre pendant des journées, ou même des semaines, jusqu'à ce que la ligne fût libre et qu'on pût disposer de wagons pour les transporter à une nouvelle étape. Les gendarmes qui les gardaient semblent avoir été aussi brutaux que ceux qui accompagnaient les convois à pied, et lorsque ces malheureux arrivaient aux deux points où le chemin de fer de Bagdad est interrompu et où la route traverse la chaîne du Taurus et les montagnes d'Amanus, ils devaient traverser à pied ces parties les plus pénibles de toutes. Des camps de concentration vastes et incroyablement infects étaient établis à Bozanti, la tête de ligne à l'ouest du Taurus, et de nouveau aux stations de Osmanié, Mamouré, Islahié, Kotmo, situées sur les deux versants de la chaîne d'Amanus, où les exilés étaient abandonnés pendant des mois et mouraient littéralement par milliers de faim, des rigueurs des intempéries et d'épidémies. Ceux d'entr'eux qui arrivaient finalement à Alep se trouvaient dans des conditions aussi déplorables que ceux qui avaient fait le voyage à pied, du commencement à la fin.

Alep était le centre vers lequel tous les convois convergeaient. En avril, il est vrai, la moitié des Zeïtounilis avait été envoyée vers le nord-ouest, à Sultanieh, dans le district de Koniah, un des endroits les plus malsains du désert anatolien ; mais les autorités changèrent d'avis et envoyèrent de nouveau les exilés de Sultanieh au sud-est, pour rejoindre leurs concitoyens dans le désert de Syrie (1). Dès lors, le

(1) Documents N° 46 et 54.

désert sud-est fut le point de destination de tous, et Alep, — et à un degré moindre, Ourfa et Ras-ul-Aïn, — devinrent les centres naturels de répartition. Une partie des exilés fut campée dans le voisinage immédiat d'Alep même, dans des localités telles que Moumbidj, Bab, Maara et Idlib (1), mais ils semblent avoir été comparativement peu nombreux et il n'est pas certain qu'on eût l'intention de les y faire séjourner d'une façon permanente. Un plus grand nombre en fut déporté vers le sud d'Alep, le long du chemin de fer syrien, et autorisé à chercher un lieu de repos dans les districts de Hama, Homs et Damas. Un nombre plus considérable encore fut envoyé vers l'est et cantonné sur les bords de l'Euphrate, dans la région déserte de son cours. Il y en eut à Rakka ; le plus grand dépôt de tous fut Deir-el-Zor, qui est plus fréquemment mentionné dans ce recueil que tout autre centre après Alep ; d'autres furent envoyés à Mayadine (2), à une journée plus en aval du fleuve, et des voyageurs musulmans racontent en avoir rencontré à 48 heures de Bagdad (3). Il n'y a aucun témoignage de première main mentionnant leur présence à ou près de Mossoul, quoiqu'on leur eût souvent annoncé en cours de route que Mossoul était leur destination.

La dispersion des exilés était ainsi extrêmement étendue, comme l'avaient voulu les auteurs du projet ; mais certaines particularités sont communes à tous les lieux où ils furent envoyés. Tous étaient habités par des populations musulmanes, étrangères aux Arméniens par la langue et les mœurs ; toutes ces localités étaient malsaines ; la malaria, la température étouffante, ou tout autre motif, les rendaient absolument impropres à l'existence de gens habitués à un climat tempéré ; c'étaient même en fait, les lieux les plus éloignés que le gouvernement pouvait trouver à l'intérieur des frontières ottoma-

(1) Voir documents N° 2 et 67.
(2) Document N° 68.
(3) Documents N° 6 et 52.

nes, puisqu'il est défendu aux chrétiens de poser le pied dans les déserts sacrés du Hedjaz et que d'autre part une force expéditionnaire britannique occupait les marais de l'Irak. Le gouvernement ottoman dut se contenter des plus mauvais districts dont il pouvait disposer et il fit tout son possible pour porter à l'extrême les effets pernicieux naturels du climat, en y abandonnant les exilés après un voyage épuisant, dépourvus de vivres, d'abris, de vêtements et sans qu'il se trouvât des hommes parmi eux capables de remédier à cette détresse par leur travail ou leurs propres ressources.

Le transport de ces exilés à ces destinations lointaines était naturellement lent, — et, d'ailleurs, la lenteur du voyage était une de leurs plus réelles souffrances. Le premier convoi partit de Zeïtoun le 8 avril 1915, d'autres le suivirent, pendant les sept mois suivants, des différents centres arméniens de l'Empire, et nous n'avons aucune indication d'un arrêt jusqu'au 6 novembre. Quoiqu'il en soit, un ordre de Constantinople arriva aux autorités locales à cette date, dans la plaine de Cilicie (1) prescrivant de ne plus procéder à de nouvelles déportations ; mais cette mesure ne s'appliquait qu'au restant des habitants arméniens de cette localité et les masses d'exilés du nord et du nord-ouest, qui en étaient encore à se débattre péniblement à travers les barrières du Taurus et de l'Amanus, furent poussées sans remords jusqu'au terme de leur voyage, qui ne peut avoir été atteint par eux (ou ceux d'entr'eux qui survécurent) avant la fin de l'année. L'encombrement des routes était en partie cause de ce retard ; mais l'encombrement aurait été encore plus grand, si le projet n'avait pas été mis méthodiquement à exécution, région par région, dans un ordre qui trahit plus que tout la main directrice du gouvernement central. La Cilicie devait être la première nettoyée, tout comme elle avait été la région qui avait le plus souffert des

(1) Document N° 47.

massacres de 1909. Stratégiquement et économiquement, c'était le centre le plus vital de la Turquie d'Asie et sa nombreuse et croissante population arménienne a dû toujours porter ombrage aux nationalistes Jeunes-Turcs. C'était le point initial tout indiqué pour l'exécution du projet d'ottomanisation et les déportations avaient commencé là six semaines plus tôt que dans le reste de l'Empire. Zeïtoun fut évacuée le 8 avril et dans les quelques jours suivants Guében, Fournouz et Elbistan ; et Deurt-Yol avant la fin du mois. Par contre, à Hadjine, l'évacuation ne commença pas avant le 3 juin et traîna jusqu'en septembre ; tandis qu'à Adana, ville située dans la plaine, il y eut une tentative de déportation qui avorta, dans la troisième semaine de mai, et les déportations sérieuses furent différées jusqu'à la première semaine de septembre.

La région qui devait être évacuée ensuite, était la zone avoisinant Van, qui était immédiatement menacée par l'avance russe, de la Mer Noire à la frontière persane. Dans les districts sud-est de cette zone, — Bitlis, Mouch, Sassoun et Hékkiari, l'évacuation, comme on l'a déjà remarqué, ne fut pas effectuée par des déportations, mais par un massacre général sur place. Les villages éloignés, situés dans la région de Boulanik, Mouch et Sassoun, furent détruits pendant la dernière partie de mai et, avant la fin de ce même mois, Djevdet Bey descendit la vallée de Bohtan, en venant de Van, et massacra les Arméniens de Séert. Les Arméniens de Bitlis furent ensuite massacrés par Djevdet, le 25 juin ; et, dans la première semaine de juillet, 20.000 hommes de troupes nouvelles arrivèrent à Kharpout et exterminèrent les Arméniens de Mouch, — d'abord les habitants des villages, puis ceux de la ville, qui fut bombardée par l'artillerie, le 10 juin. Après en avoir fini avec Mouch, ces troupes rejoignirent les irrêguliers kurdes opérant contre Sassoun, et, le 5 août, après une bataille violente, les survivants de Sassoun, hommes, femmes et enfants

furent anéantis dans leur dernière forteresse de la montagne. A la fin de juillet, les forces ottomanes entrèrent de nouveau temporairement à Van et massacrèrent tous les Arméniens qui ne s'étaient pas échappés lors de la première retraite russe. En juin et juillet, les communautés nestoriennes (syriennes) des districts de Hékkiari, dans le bassin supérieur du Grand Zab, furent aussi attaquées par les Kurdes et détruites, sauf un petit nombre qui traversant le versant, passa dans le bassin d'Ourmia et trouva le salut dans les lignes russes.

Dans les districts nord-ouest de la zone frontière, les apparences de déportations furent sauvées, mais les exilés, — femmes, enfants, aussi bien que les hommes, — furent indistinctement massacrés de sang-froid, après quelques jours de route. Avant la fin de mai, il y eut des massacres à Khinis et, le 6 juin, les déportations commencèrent (avec le même résultat), dans les villages de la plaine d'Erzeroum. A Erzeroum même, la première déportation eut lieu le 16 juin et la dernière, le 28 juillet (ou le 3 août, selon d'autres rapports). L'évêque arménien de la ville fut déporté avec le dernier convoi et on n'en eut plus de nouvelles. A Baïbourt, les villages avoisinants furent également évacués avant la ville, et les habitants de la ville furent envoyés en trois convois, dont le dernier partit le 14 juin. De la ville d'Erzindjan, quatre convois partirent successivement du 7 au 10 juin. En fait, aucun des exilés d'Erzindjan, de Baïbourt et d'Erzeroum ne semble avoir survécu aux premières étapes du voyage.

A Kharpout, l'évacuation commença le premier juin et continua durant tout le mois. Les 2, 3 et 4 juillet, la ville voisine de Mezré fut évacuée de même. Les convois partis de ces deux villes et des villages avoisinants furent terriblement réduits par des atrocités commises en cours de route.

A Trébizonde, les déportations furent mises à exécution du 1er au 6 juillet et semblent avoir été exécutées simultanément dans les diverses villes côtières du vilayet. Ici encore, la

déportation ne servait qu'à couvrir les massacres immédiats. Les exilés étaient noyés dans la mer ou massacrés au premier arrêt en route.

Dans le vilayet de Sivas aussi, les déportations commencèrent par les villages d'abord, mais la ville elle-même ne fut évacuée que le 5 juillet. A X... les hommes ne furent déportés que le 26 juin, les femmes le 5 juillet et le reste, qui avait trouvé protection auprès des missionnaires américains, fut emmené le 10 août. Tous les hommes et beaucoup de femmes furent massacrés en route.

La population arménienne, dans les provinces à l'ouest de Sivas et dans les districts métropolitains entourant Constantinople, fut transférée par le chemin de fer d'Anatolie à Koniah et de là, vers Alep, le long des diverses sections de la ligne de Bagdad. Dans toute cette région le projet fut mis à exécution plus tard. A Angora, les déportations commencèrent vers la fin de juillet, à Adalbazar, vers le 11 août; à Brousse, il ne semble pas y avoir eu d'évacuations jusqu'aux premières semaines de septembre, mais cette ville est citée comme l'une des dernières touchées (1). Les Arméniens d'Andrinople ne furent pas déportés avant la mi-octobre, et à K..., dans le sandjak Césarée, pas avant le 12 ou 15 novembre.

Les avant-postes sud-est de la population arménienne furent laissés pour la fin, quoique leurs voisins immédiats des montagnes de la Cilicie eussent été parmi les tout premiers déportés. Les villageois de Djébel-Moussa ne furent pas sommés de partir avant le 13 juillet ; Aïntab ne fut pas touché avant le 1er août et fut alors graduellement évacué pendant le cours du mois. Les convocations d'Ourfa, — qui rencontrèrent de la résistance, comme à Djébel-Moussa ne furent pas distribuées avant la dernière semaine de septembre.

En jetant un regard en arrière sur cet exposé, nous pou-

(1) Document N° 43.

vons discerner maintenant le plan général du gouvernement central. Les mois d'avril et de mai furent choisis pour l'évacuation de la Cilicie ; juin et juillet furent réservés pour la région de l'est ; celles de l'ouest, le long du chemin de fer, eurent leur tour en août et septembre ; et en même temps le procédé fut étendu, afin de compléter le programme, aux communautés arméniennes de l'extrême sud-est. Ce fut une tentative délibérée et systématique pour extirper la population arménienne de tout l'Empire Ottoman et elle a certainement réussi dans une large mesure mais il n'est pas facile d'en présenter les résultats, même approximativement, sous forme de statistique. Les seules personnes qui fussent en situation de tenir un compte exact des chiffres, étaient les autorités ottomanes elles-mêmes ; mais il est improbable qu'elles l'aient fait et plus improbable encore qu'elles fussent disposées à les divulguer au monde civilisé. Nous en sommes réduits à baser nos évaluations sur les rapports de personnes privées qui, avec un soin jaloux, étaient mises hors d'état par les fonctionnaires officiels, de se procurer des renseignements détaillés et qui, presque toujours, ne pouvaient observer les événements que dans un champ très limité. Il nous faut donc reconstituer ces renseignements en réunissant les informations isolées, de sources privées ; et comme il est de notoriété que l'arithmétique orientale est toujours inexacte (et ceci n'est guère moins vrai pour le Proche que pour l'Extrême-Orient), nous ne ferons usage que de récits de témoins étrangers, de nationalité neutre. On peut admettre que de tels témoins ne sauraient être soupçonnés d'exagérer inconsciemment, ni de faire des récits volontairement erronés et nous pouvons accepter leur témoignage avec assurance.

Il faut en premier lieu établir le nombre d'Arméniens qui vivaient dans l'Empire Ottoman à l'époque où commencèrent les déportations. Tous les autres chiffres reposent finalement sur ce premier qui est le plus difficile à obtenir, car nous

n'avons aucune évaluation de source indépendante étrangère et les contradictions des évaluations venant de la Turquie sont énormes (1). D'après le Patriarcat arménien qui avait fait une enquête en 1912, la population arménienne de l'Empire atteignait le chiffre de 2.100.000 (2). Le gouvernement ottoman dans ses statistiques officielles les plus récentes donne le chiffre de 1.100.000 et pas plus. Des deux côtés, on a un intérêt politique à forcer les chiffres, mais il y a lieu d'admettre que les Arméniens ont eu plus de respect pour l'exactitude, ou tout au moins un sentiment plus fort de l'inutilité de falsifier les chiffres. Pour être impartial, dans ces conditions, nous diviserons la différence en deux et nous prendrons momentanément le chiffre de 1.600.000, en admettant que le nombre réel est probablement compris entre ce chiffre et 2.000.000 et qu'il s'approche probablement davantage de ce dernier. Les autres nombres dont nous avons besoin peuvent heureusement être pris des témoignages d'étrangers neutres, chez lesquels des contradictions aussi déconcertantes sont plus rares.

Il faut, en second lieu, évaluer le nombre de ceux qui ont échappé à la déportation. Il y a des réfugiés qui y ont échappé en passant la frontière — 182.000 au Caucase russe et 4.200 en Egypte, d'après des rapports détaillés et dignes de foi (3). Il y a aussi deux importantes communautés arméniennes en Turquie, où les Arméniens, sauf les chefs n'ont pas été molestés, — celles de Smyrne et de Constantinople. — Il doit rester environ 150.000 Arméniens à Constantinople. Il y a ensuite les « Millets » catholiques et protestants qui furent nominalement exemptés de la déportation, ainsi que les convertis à l'islamisme, également exemptés. Il est impossible de

(1) Quoique pas plus grandes que dans d'autres pays du Proche-Orient, comme la Hongrie, où les statistiques relatives aux nationalités sont une question brûlante de controverse politique.

(2) Pour les statistiques arméniennes voir les annexes D et E.

(3) — Le premier de ces chiffres est pris du 4e Bulletin de l'American Relief Committee du 5 avril 1916, — le 2e du document N° 60.

donner des chiffres plausibles pour ces différentes catégories, car la conduite des autorités à leur égard a été des plus variables. Beaucoup de convertis à l'islamisme (1) aussi bien que les Arméniens des deux autres « Millets », catholique et protestant, furent traités comme les Grégoriens et il n'est pas possible d'établir un chiffre du nombre des conversions, car on les encourageait dans certains centres et on les décourageait dans d'autres. Nous devons tenir compte également de ceux qui ont réussi à esquiver les filets du gouvernement.

En général, cette catégorie est de fait plus nombreuse qu'elle ne paraît et cela dans le Proche-Orient surtout. Mais, dans le cas présent, les Jeunes-Turcs semblent avoir exécuté leur plan avec une perfection prussienne et le nombre de ceux qui ont échappé doit être bien faible. Dans les villes comme Zeïtoun, Hadjine, Sivas, X... et Erzeroum, où nous avons des témoignages suffisants pour la contre-épreuve des évaluations présentées, les évacuations par déportations ou massacres semblent avoir été pratiquement complètes. A Erzeroum, par exemple, il y avait 20.000 Arméniens avant que ne commençât l'évacuation et il n'en restait pas plus de cent après (2). Ce n'est que dans les villages qu'on a pu cacher quelques réfugiés ; et cependant le nombre de ceux sortis de leurs cachettes depuis l'occupation russe est très faible. D'après les recherches du Patriarcat, il y avait, en 1912, 580.000 Arméniens dans les vilayets d'Erzeroum, Bitlis et Van, actuellement occupés par les Russes (3). L'American Relief Committee a été récemment avisé par ses agents sur les lieux, qu'il n'y existe plus actuellement que 12.100 Arméniens vivants (4). Quelle que soit la marge de réduction que, par suite du manque de statis-

(1) Document 36.

(2) Document N° 19. D'après le document 17, le plus autorisé de tous ceux relatifs à Erzeroum, le nombre était de 22 seulement.

(3) Les districts occidentaux d'Erzeroum que les Turcs occupent encore, peuvent être laissés de côté, en compensation de Trébizonde.

(4) Bulletin du 5 avril 1916.

tiques authentiques, on veuille adopter, sur le premier chiffre on ne manquera pas d'être frappé par la proportion infinitésimale de 12.100 survivants. En admettant que les communautés de Constantinople et de Smyrne et les réfugiés représentent ensemble un total de 350.000, nous ne serons certainement pas au-dessous de la vérité, en évaluant à un quart de million le chiffre des protestants, des catholiques, des convertis et de ceux qui ont été épargnés, et en admettant que le nombre total des Arméniens de Turquie qui ont échappé à la déportation ne dépasse pas 600.000.

Ceci porte à 1.000.000 au moins le nombre des déportés et massacrés et probablement à 1.200.000 et même plus.

Il faut, en troisième lieu, évaluer le nombre de ceux de ce million d'Arméniens déportés qui ont péri et le nombre de ceux qui ont survécu ; et ici encore nos données sont rares et il serait imprudent de généraliser, les agissements des autorités en cette matière ayant souvent varié. Dans certains vilayets comme Van et Bitlis, il n'y a eu aucune déportation, mais des massacres immédiats ; dans d'autres, comme Erzeroum et Trébizonde et aussi à Angora, déportations et massacres étaient équivalents, les convois étant systématiquement massacrés en route, à un des premiers arrêts. D'autre part, en Cilicie, les hommes aussi bien que les femmes paraissent avoir été réellement déportés et il semble que les convois n'ont été réduits que par les maladies et les privations. Mais là même où il n'y avait pas de massacres en masse, au cours du voyage, les convois étaient, de fait, graduellement exterminés. C'est ainsi que d'une grande caravane de Mamouret-ul-Aziz et de Sivas, partie de Malatia au nombre de 18.000, il ne restait que 301 déportés à Viran-Chéhir et 150 à Alep (1) cependant les pertes dans ce cas, paraissent avoir été exceptionnellement élevées. Nous avons le cas similaire d'un con-

(1) Document N° 23

voi de Kharpout qui, se rendant à Alep, se réduisit en route de 5.000 à 213, soit une perte de 96 0/0 (1) ; mais en général les pertes semblent se maintenir avec certains écarts, dans les limites de 50 0/0 environ ; 600 déportés, d'un village du district de Kharpout, sur un total de 2.500 (24 0/0) atteignirent Alep ; (2) 60 0/0 d'un premier convoi du village de E... près de H... arrivèrent à Alep et 46 0/0 d'un deuxième convoi et 25 0/0 seulement d'un convoi du village de D..., de la même région, parvint à destination (3). Nous serons certainement dans le vrai en estimant qu'au moins la moitié des Arméniens condamnés à être déportés ou massacrés ont succombé.

Nous pouvons vérifier jusqu'à un certain point ces évaluations par les relations sur les arrivées de caravanes dans certains centres importants de trafic, de la route d'exil, ou aux points de destinations finales des convois. Ainsi, le 16 août 1915, un résidant neutre de Constantinople, des plus autorisés, établit qu'il y avait alors, à sa connaissance, 50.000 exilés disséminés le long de la route de Bozanti, (la première interruption de la ligne du chemin de fer de Bagdad) jusqu'à Alep ; le 5 novembre, un autre témoin (4) qui venait justement de parcourir cette route, écrivait d'Alep qu'il venait de croiser en chemin, entre Alep et Koniah, 150.000 exilés. Au 30 juillet 1915, 13.155 exilés avaient atteint ou traversé la ville d'Alep, et 20.000 autres y arrivèrent entre cette date et le 19 août (5). Au 3 août 15.000 d'entr'eux avaient été transférés vivants à Deïr-el-Zor et ce n'était là que le commencement des arrivées dans le district de Zor. Aucun exilé à Damas avant le 12 août, mais il en était parvenu 22.000 entre cette date et le 3 octobre 1915 (6). Ce sont là des faits isolés, qui apportent peu de

(1) Document N° 64
(2) Document N° 68
(3) Document N° 25
(4) Document N° 48
(5) Voir document N° 67
(6) Voir document N° 70

clarté ; mais dans un bulletin du 5 avril 1916, l'American Relief Committee a publié un télégramme récemment parvenu aux Etats-Unis, d'une source autorisée, dans lequel le nombre total des Arméniens déportés, vivant en ce moment dans la région de Deir-el-Zor, de Damas et d'Alep, est évalué en chiffres ronds à 500.000 (1). Il est possible que ce chiffre soit exagéré, mais il n'est pas incompatible avec nos deux conclusions précédentes, d'après lesquelles le nombre total des Arméniens victimes du plan des Jeunes-Turcs était au minimum d'un million et que le 50 o/o au moins avait succombé. Aux 500.000 survivants en question des trois régions susmentionnées, nous devons ajouter une marge indéterminée mais peu importante, de déportés qui peuvent avoir été envoyés à Mossoul ou qui, étaient peut-être encore en route en mars 1916 ; et cela porterait le nombre des victimes à peu près à 1. 200,000 que nous avons considéré comme étant plus près de la vérité que celui de 1.000.000 que nous avions admis.

Nous pouvons maintenant résumer cette enquête statistique en disant, autant que nos informations incomplètes nous le permettent, que les Arméniens de Turquie semblent avoir en nombre égal, échappé, péri, ou survécu aux déportations en 1915 ; et nous ne serons pas éloignés de la vérité en évaluant à 600.000 en nombre rond le total de chacune de ces trois catégories.

La mesure exacte du crime en tant que quantité reste donc incertaine, (2) mais il n'y a pasd'incertitude sur la responsabilité de ceux qui l'ont perpétré. Ces souffrances inouïes, ces existences sans nombre détruites, n'ont pas été l'œuvre d'un fanatisme religieux. Le fanatisme n'a pas eu plus de part ici que dans les combats de Gallipoli ou de Kout ; et « la guerre sainte », que les Jeunes-Turcs proclamèrent en 1915, était simplement un acte politique dans le but de créer des

(1) Les données de cette évaluation se trouvent dans le document No 67 D.
(2) Pour des chiffres plus détaillés voir l'annexe F.

embarras aux sujets musulmans des Puissances de l'Entente. Il n'y a pas eu de fanatisme, par exemple, dans la conduite des Kurdes et des Chettis qui ont commis quelques-uns des actes les plus horribles, et il n'est pas possible cependant de les en rendre responsables. C'étaient de simples maraudeurs et des criminels qui agissaient à leur habitude, et la responsabilité doit retomber entière sur le gouvernement, qui non seulement excusait leurs actes, mais encore les encourageait. Les paysans aussi, (quoique ce fussent les propres frères des soldats ottomans, dont l'humanité apparente à Gallipoli et à Kout, lèur a valu le respect de leurs adversaires), se comportèrent avec une sauvagerie étonnante envers les Arméniens qui leur étaient livrés ; et cependant la responsabilité ne retombe pas non plus sur les paysans turcs ; ils sont indolents, dociles, peu enclins à prendre l'initiative d'actes énergiques, mais capables de perpétrer toutes les énormités sur la simple suggestion de ceux à qui ils ont coutume d'obéir. Les paysans n'auraient jamais attaqué les Arméniens si leurs chefs ne leur avaient pas donné le mot d'ordre. Les citadins musulmans ne sont pas non plus, en principe, les coupables ; les rapports qui les concernent ne sont pas invariablement noirs, et les témoignages de ce volume jettent parfois une lueur favorable sur leur caractère. Il semble que de forts liens d'amitié aient souvent existé entre musulmans et chrétiens, vivant dans les mêmes villes ou villages, menant le même genre d'existence, exerçant les mêmes professions. Certains de ces musulmans respectables ne désiraient pas l'extermination de leurs voisins arméniens. Ils la déplorèrent ouvertement parfois et en plusieurs occasions ils s'efforcèrent même de l'empêcher. Nous en avons des témoignages de différents endroits, d'Adana, par exemple (1) et d'A F... (2), en Cilicie, des villages de A J. et

(1) Voir document N° 57
(2) Voir document N° 56

de A K. (1) dans le district de A F. et de la ville d'Angora. Les autorités avaient eu en effet à prescrire des punitions très sévères contre tout musulman, ou Grec, ou tout autre, qui pourrait être convaincu d'avoir donné asile à leurs victimes arméniennes. La populace pillait naturellement les biens des Arméniens, lorsque la police était de connivence, comme la populace dans des villes d'Europe aurait pu le faire; la majorité respectable des citadins musulmans peut être au plus taxée d'apathie ; mais la responsabilité ne retombe pas sur elle.

La faute doit en conséquence retomber sur les fonctionnaires du gouvernement ottoman ; mais elle ne pèsera pas également sur tous les membres de la hiérarchie officielle. La conduite de la gendarmerie, par exemple, a été absolument atroce ; les subalternes étaient démoralisés par l'étendue du pouvoir qui leur était donné pour faire le mal ; ils y étaient incités par leurs chefs, qui donnaient cours contre les Arméniens, à une malveillance qu'ils devaient avoir entretenue depuis des années ; une très grande proportion de toutes les misères infligées était l'œuvre de la gendarmerie et cependant les gendarmes n'étaient pas, ou n'auraient pas dû être des agents indépendants. La responsabilité de leurs excès, doit incomber aux fonctionnaires civils locaux, ou au gouvernement central, ou plutôt à tous les deux.

Les fonctionnaires locaux des provinces et des sous-districts, — valis, mutessarifs ou kaïmakams, — sont certainement très à blâmer. La latitude qui leur était laissée par le gouvernement central était large, comme le montre la grande variété qu'ils ont apportée dans le mode d'exécution du plan commun. En tel endroit, les Arméniens mâles étaient massacrés ; en tel autre, ils étaient déportés, en leur laissant la vie sauve ; enfin en d'autres, ils étaient emmenés sur mer et

(1) Voir document N° 56

noyés. Ici, les femmes étaient poussées à se convertir ; là, la conversion n'était pas permise ; ailleurs elles étaient massacrées comme les hommes. De grandes différences de pratique peuvent également être observées en d'autres matières ; ainsi sur la manière de disposer des biens des Arméniens, ou d'infliger la torture, qui dépendait du bon ou du mauvais vouloir des fonctionnaires locaux. Une grande part de la responsabilité retombe sur eux, sur des sanguinaires comme Djevdet Bey, ou des êtres cruels comme le gouverneur d'Ourfa (1) ; et cependant leur liberté d'action était relativement restreinte. Quand les fonctionnaires étaient animés de mauvais sentiments envers les Arméniens, ils avaient la latitude d'outrepasser les instructions du gouvernement (quoique même dans le cas d'exemptions de catholiques et protestants, où ils avaient apparemment plus de liberté d'action, ils se trouvèrent souvent en accord secret avec le gouvernement central) ; (2) mais ils n'avaient jamais le droit d'atténuer le moins du monde les instructions reçues. Les gouverneurs humains et honorables (et il y en avait un certain nombre) étaient impuissants à protéger les Arméniens de leur province. Le gouvernement central avait ses agents sur place, — le Président de la Section locale du Comité Union et Progrès (3) le chef de la gendarmerie locale, ou mêmes quelques fonctionnaires subalternes (4) du personnel du gouvernement même. Si ces gouverneurs compatissants mettaient seulement de la tiédeur dans l'exécution des ordres, ils tombaient en discrédit et on passait outre ; et s'ils refusaient d'exécuter les ordres, ils étaient destitués et remplacés par d'autres plus souples. De toutes façons, le gouvernement central imposait et contrôlait la mise à exécution du plan que lui seul avait conçu ;

(1) Voir document N° 50
(2) Voir document N° 35 concernant la ville de X...
(3) Voir documents N°s 26 et 57.
(4) Voir document N° 25.

et les Ministres Jeunes-Turcs et leurs complices de Constantinople sont directement et personnellement responsables sans restriction aucune, du commencement à la fin, du crime gigantesque qui a dévasté le Proche-Orient en 1915.

DOCUMENTS

RAPPORTS, LETTRES, TÉMOIGNAGES

DOCUMENTS

GROUPE I

DESCRIPTION GÉNÉRALE

Le Gouvernement Ottoman fit tout son possible pour empêcher que les informations concernant ce qu'il faisait contre les Arméniens parvinssent au monde extérieur. Une censure sévère fut établie tout le long des frontières. Les communications entre Constantinople et les Provinces furent coupées et les provinces elles-mêmes furent isolées les unes des autres. Presque toutes nos informations furent obtenues de témoins qui réussirent à sortir de Turquie après les massacres et les déportations et qui écrivirent ce qu'ils avaient vu après leur arrivée en Amérique ou en Europe. Les rapports de ces témoins sont de première main, mais ils sont limités chacun à la région spéciale dans laquelle ces témoins se trouvaient alors ; c'est pourquoi ils ont été groupés dans ce volume, province par province, dans l'ordre géographique. Nous possédons, toutefois, quelques rapports généraux qui arrivèrent pour la plupart en Europe et en Amérique à une date ultérieure à celles des rapports individuels ; ceux-là ont été classés dans cette première série de documents, soit pour des raisons chronologiques, soit aussi parce qu'ils donnent une idée plus générale des événements offrant une vue d'ensemble aux lecteurs avant qu'ils n'entament la lecture des témoignages détaillés qui se trouvent dans les séries suivantes.

Contrairement au plus grand nombre des témoignages, la plupart de ces documents préliminaires donnent des informations de seconde main ; mais, en fait, toutes leurs infor-

mations sont plus que confirmées en détail par les témoignages de première main ; et c'est surtout le cas pour les faits les plus effrayants et les plus épouvantables.

Le document le plus intéressant de cette première série est le numéro 7, qui provient de source allemande, qui a été publié dans un journal allemand et immédiatement supprimé par la censure allemande.

DOCUMENT 1

DÉPÊCHE DATÉE DU 11 JUIN 1915, DE SOURCE NEUTRE PARTICULIÈREMENT BIEN INFORMÉE, DE CONSTANTINOPLE, COMMUNIQUÉE PAR LE COMITÉ AMÉRICAIN DE SECOURS AUX ARMÉNIENS ET AUX SYRIENS.

Une semaine avant que rien ne fut survenu à Baïbourt, les Arméniens des villages des alentours avaient été évacués. L'exode forcée de Baïbourt eut lieu le 1er juin. Tous les villages, aussi bien que les trois quarts de la ville, avaient déjà été évacués. Le troisième convoi comprenait de 4 à 5.000 personnes. Six ou sept jours avant le départ, tous les garçons au-dessous de 15 ans avaient été assassinés.

Des persécutions, accompagnées d'horribles tortures, ont eu lieu dans le village arménien de Baghtchédjik ou Bardizag (2.000 familles), à Ovadjik (600 familles), à Arslanbeg (600 familles), à Dongueul (65 familles), à Sabandja (1.000 familles), à Ismidt, etc... Les habitants de Kurd-Bélené (6.000 à 7.000 familles), ont été expulsés.

A Arabkir, la population arménienne a été convertie à l'islamisme, après que 2.000 hommes eussent été massacrés.

---

(1)

DOCUMENT 2

LETTRE DE SOURCE AUTORISÉE, DATÉE DE CONSTANTINOPLE DU 15/28 JUIN 1915, PUBLIÉE DANS LE JOURNAL DE NEW-YORK " GOTCHNAG " LE 28 AOUT 1915.

En Amérique vous n'avez problablement pas encore appris la terrible crise que traversent les Arméniens de Turquie en ce moment. La censure sévère à laquelle toutes les communications entre Constantinople et les Provinces sont soumises et le complet embargo sur les voyages des Arméniens nous ont privés même à Constantinople des informations, de toutes les provinces, à de très rares exceptions près. Et cependant ce que nous savons déjà est suffisant pour vous en donner une idée.

Dans toutes les parties de la Turquie, la population arménienne se trouve dans une situation plus ou moins grave suspendue entre la vie et la mort. En dehors de la détresse produite par les réquisitions illégales, la paralysie de l'industrie, les ravages du typhus et la mobilisation des hommes, — d'abord de ceux de 20 à 45 ans et ensuite de ceux de 18 à 50 ans, — des milliers d'Arméniens ont souffert pendant les deux derniers mois en prison ou en exil.

Au commencement du mois d'avril, tout de suite après les événements de Van, le gouvernement donna l'ordre de perquisitionner les maisons arméniennes, les écoles et les résidences épiscopales, et cela même dans les coins les plus obscurs des provinces, prenant prétexte à emprisonnements et condamnations le fait de trouver des armes, dont la possession était autorisée jusqu'à ce jour, ou des livres et des images, qui étaient vendus librement au public.

L'effet de cet ordre fut tel que dans les prisons de Césarée seulement, il y a actuellement plus de 500 Arméniens détenus, sans compter ceux qui, par un acte simplement administratif et sans qu'aucune charge pesât sur eux, ont été déportés dans des districts habités entièrement par des musulmans.

Et cependant cette situation est encore supportable en comparaison de ce qui se passe en Cilicie et dans les provinces contiguës du Caucase. Le Gouvernement turc est en train de mettre à exécution son plan de dispersion de la population arménienne des provinces arméniennes, en profitant des préoccupations de toutes les Puissances Européennes et de l'indifférence de l'Allemagne et de l'Autriche. Il commença à mettre à exécution ce plan il y a environ 4 mois, en débutant par la Cilicie(1), où toute la population arménienne de Zeïtoun, de Deurt-Yol et des environs, ainsi qu'une partie considérable de la population de Marach et

(1) Voyez groupe XV.

Hassan-Beyli a été arrachée de ses foyers avec brutalité et sans avertissement préalable.

Une partie des exilés, environ 1.000 familles, ont été envoyés dans le district de Sultanieh et du vilayet de Koniah (1). Toutefois la majorité a été dispersée dans les villages de la province de Zor, au-delà d'Alep, et à travers les districts du voisinage immédiat d'Alep même, de Moumbidj, de Bab, de Ma'ara, d'Idlib etc... Cette émigration forcée continue toujours. Adana, Mersine, Hadjine, Sis, etc ..., ont le même sort en perspective, ainsi que l'on peut s'en rendre compte par les dépêches et les lettres qui arrivent de ces districts ; toutes ces populations sont déportées sans qu'elles puissent rien emporter, avec elles, et cela, dans des districts d'un climat auquel elles ne sont pas habituées. Là, sans abri, nues et affamées, elles sont abandonnées à leur sort et doivent subsister avec un morceau de pain, que consent à leur jeter un gouvernement incapable de fournir du pain à ses propres troupes.

Les moindres détails de cette émigration forcée qui nous parviennent à Constantinople font pleurer à leurs récits. Parmi les 1.000 familles déportées de Sultanieh, il y a moins de cinquante hommes. La plupart firent le voyage à pied ; les personnes âgées et les enfants périrent en chemin et des jeunes femmes enceintes avortèrent et furent abandonnées sur les montagnes. Même maintenant, parvenus à leur destination d'exil, ces déportés arméniens payent un tribu d'environ 10 victimes par jour, qui meurent de maladie ou de faim. A Alep ils ont besoin de 35 livres turques par jour pour fournir du pain aux exilés. Vous pouvez imaginer ce que leur situation doit être dans le désert et les arabes indigènes eux-mêmes sont dans un état voisin de la famine.

Une somme d'argent a été envoyée de Constantinople au Catholicos de Cilicie, qui se trouve à présent à Alep, et est témoin de la misère et de l'agonie de son troupeau. A Alep, en tout cas, les autorités autorisent la distribution de secours à ces malheureuses populations ; à Sultanieh, par contre, il a été jusqu'à présent impossible de leur apporter des secours, parce que le Gouvernement ne l'autorise pas, en dépit des efforts de l'Ambassade Américaine.

Le même état de chose existe à Erzeroum, Bitlis, Séert, etc... D'après une information tout à fait digne de foi que nous avons reçue, ils ont commencé dans les deux ou trois dernières semaines à déporter les Arméniens d'Erzeroum et du voisinage, vers Terdjan ; on a accordé au reste de la population quelques jours de grâce. De Bitlis et de Séert, nous venons de recevoir des dépêches implorant des secours. Nous n'avons reçu aucune nouvelle de Mouch mais là aussi la situation doit sûrement être la même (2). A Khinis (3) il y a eu des massacres, mais nous n'en connaissons pas l'importance. Dans les environs de Sivas, plusieurs villages, dont Govdoun, ont été brûlés...

(1) Voir document 54 et 55. (2) Voir groupe III. (3) Voir document 17.

DOCUMENT 3

LETTRE D'UNE SOURCE AUTORISÉE, DATÉE DE CONSTANTINOPLE 13/26 JUILLET 1915 ET ADRESSÉE A UN NOTABLE ARMÉNIEN DEMEURANT HORS DE TURQUIE.

Depuis le 25 mai dernier, les événements se sont succédé précipitamment et la misère de notre peuple est maintenant à son comble.

A part quelques bruits sur la situation des Arméniens d'Erzeroum, nous n'avions appris jusqu'ici que la déportation des habitants de quelques villes et villages de Cilicie, mais nous savons actuellement, de source certaine, que les Arméniens de toutes les villes et de tous les villages de la Cilicie ont été déportés en masse aux régions désertiques du sud d'Alep.

A partir du 1er mai, la population de la ville d'Erzeroum, et un peu plus tard celle de la province du même nom, ont été dirigées sur Samsoum, où on les a embarquées. Les populations de Césarée, de Diarbékir, d'Ourfa, de Trébizonde, de Sivas, de Kharpout et de la région de Van ont été déportées aux déserts de la Mésopotamie, du sud d'Alep jusqu'à Mossoul et Bagdad. « L'Arménie sans Arméniens », voilà le projet du Gouvernement ottoman. On laisse déjà les Musulmans occuper les terres et les maisons abandonnées par les Arméniens.

On ne permet aux déportés de prendre aucun objet avec eux. D'ailleurs, dans ces deux districts militairement occupés, il ne reste plus rien à emporter, les autorités militaires ayant fait diligence pour enlever elles-mêmes tout ce qu'elles ont pu y trouver.

Les déportés devront parcourir à pied une distance demandant des marches d'un à deux mois et parfois même davantage pour arriver au coin du désert qui leur est assigné pour leur habitation, et qui est destiné à devenir leur tombe. Nous apprenons d'ailleurs que les routes et l'Euphrate sont jonchés de cadavres des exilés, et ceux qui restent sont voués à une mort certaine, puisqu'ils ne trouveront dans le désert, ni maison, ni travail, ni vivres.

C'est le projet de l'extermination du peuple arménien tout entier, sans bruit aucun. C'est un autre genre de massacre, c'est un genre plus terrible.

N'oubliez pas que les personnes âgées de 20 à 45 ans se trouvent sur le front. Ceux âgés de 45 à 60 ans travaillent pour les convois militaires. Quant à ceux qui avaient payé la taxe réglementaire pour s'exempter du service militaire, ils ont été ou exilés ou emprisonnés sous un prétexte quelconque. De sorte qu'il ne reste plus que les vieillards, les femmes et les enfants à déporter. Ces malheureux doivent

traverser des régions qui étaient, même en temps de paix, réputées dangereuses et l'on y risquait fort d'être dépouillé. Maintenant que les brigands turcs, ainsi que les gendarmes et les fonctionnaires civils jouissent de l'immunité la plus absolue, les déportés seront indubitablement dépouillés en route et leurs femmes et les jeunes filles déshonorées et enlevées.

On nous apprend aussi, de divers endroits, des cas de conversions à l'Islamisme, les populations n'ayant, paraît-il, d'autre alternative pour sauver leur vie.

Les cours Martiales fonctionnent partout sans aucune relâche.

Vous devez avoir appris, par les journaux, la pendaison des vingt Hentchakistes à Constantinople. Le verdict rendu contre eux n'est basé sur aucune des lois de l'Empire. Le même jour on a pendu douze Arméniens à Césarée, sous l'inculpation d'avoir obéi aux instructions qu'ils avaient reçues de l'assemblée clandestinement tenue à Bucarest par les Drochakistes et les Hentchakistes. A part les pendaisons, on a condamné à Césarée 32 personnes à des peines variant de 10 à 15 ans de travaux forcés. Ce sont pour la plupart de braves négociants n'ayant aucune collaboration avec les partis politiques. On a pendu également douze Arméniens en Cilicie. Les condamnations sont devenues quotidiennes. La découverte d'armes, de livres et d'images justifie la condamnation d'un malheureux à quelques années de prison.

Beaucoup de personnes ont, d'autre part, succombé aux coups de massues. Treize Arméniens ont été tués de cette façon à Diarbékir et six à Césarée. Treize autres ont été tués dans leur trajet de Chabine Karahissar à Sivas. Les prêtres du village de Kurk ont, avec leur cinq compagnons, subi le même sort sur la route de Sou-Chéhir à Sivas, quoiqu'ils eussent les mains ligotees.

Je m'abstiens de vous citer d'autres outrages que l'on a commis un peu partout, sous prétexte de chercher des armes et des révolutionnaires. Pas une maison n'a été laissée sans perquisition, pas plus que les évêchés, les églises et les écoles. Des centaines de femmes, de jeunes filles et même jusqu'aux enfants gémissent dans les prisons.

On a pillé, souillé et détruit les églises et les couvents. On n'épargne même pas les évêques. Mgr. Barkew Daniélian, évêque de Brousse, Mgr. Kévork Tourian, évêque de Trébizonde, Mgr. Khosrov Béhrikian, évêque de Césarée, Mgr. Vaghinag Torikian, évêque de Chabine-Karahissar, Mgr. Kévork Nalbandian, évêque de Tcharsandjak ont été arrêtés et livrés aux Cours Martiales. Le Père Meguerditch, locum-tenens de l'Evêque de Diarbékir, a succombé aux coups qu'il a reçus dans la prison. On n'a aucune nouvelle des autres évêques, mais je présume qu'ils sont en majeure partie emprisonnés.

Nous vivons maintenant isolés comme dans une forteresse, pas moyen de correspondre, ni par poste, ni par télégrammes.

Les villages aux environs de Van et de Bitlis ont été pillés et leurs populations passées par l'épée.

Au commencement de ce mois, on a impitoyablement massacré tous les habitants de Kara-Hissar, à l'exception de quelques enfants qui, dit-on, ont échappé par miracle.

Malheureusement les détails de toutes ces nouvelles nous parviennent trop tard, ou difficilement.

Vous voyez donc bien que le peuple arménien de Turquie n'a que quelques jours à vivre.

Et si les Arméniens se trouvant à l'étranger ne réussissent pas à apitoyer les Etats neutres sur notre sort, il ne restera plus, d'ici quelques mois, que fort peu d'Arméniens sur un total d'un million et demi. L'anéantissement du peuple arménien deviendra ainsi inévitable.

DOCUMENT 4

LETTRE D'UNE SOURCE AUTORISÉE, DATÉE DE CONSTANTINOPLE 2/15 AOUT 1915 ET ADRESSÉE A UN NOTABLE ARMÉNIEN DEMEURANT HORS DE TURQUIE.

Depuis que je vous ai écrit ma dernière lettre (dont vous m'avez accusé réception), nous avons reçu des informations plus précises des provinces de l'Intérieur. Les renseignements que nous allons vous donner nous viennent des témoins ci-après : une dame arménienne convertie de force à l'islamisme et amenée à Constantinople, par un hasard imprévu ; une petite fille de Zileh âgée de 9 à 10 ans qui a été amenée par un officier turc jusqu'à Constantinople ; un voyageur turc de Kharpout ; des voyageurs étrangers venant d'Erzindjan, etc... En résumé ces informations proviennent ou de témoins oculaires ou de victimes des crimes.

Il est maintenant établi qu'il ne reste plus un Arménien dans les provinces d'Erzeroum, de Trébizonde, Sivas, Kharpout, Bitlis et Diarbékir. Près d'un million d'Arméniens, qui peuplaient ces provinces, ont été déportés de leur patrie et exilés vers le sud. Ces déportations ont été faites très systématiquement par les autorités locales depuis le commencement du mois d'avril. On a commencé par désarmer la population dans tous les villages et dans toutes les villes ; on employa à cet effet les gendarmes, et même les criminels élargis tout exprès des prisons, qui, sous prétexte de désarmement, commirent des assassinats et firent endurer des tortures horribles. Ensuite on a emprisonné en masse les Arméniens, sous prétexte d'avoir trouvé chez eux des armes, des livres ou la simple mention d'un des partis politiques, etc. ; et, à défaut, la richesse ou une situation quelconque suffisait comme prétexte. Puis on procéda à la déportation. D'abord, sous prétexte d'envoyer en exil, on expatria ceux qui n'avaient pas été emprisonnés, ou ceux qui, à défaut d'une preuve, avaient été mis en liberté ; puis on les massacra. De ceux-ci personne n'a échappé à la mort. Avant leur départ l'autorité les a officiellement fouillés et a retenu leur argent ou tout objet de valeur. Ils étaient ordinairement liés séparément ou par groupes de 5 à 10. Le reste, vieillards, femmes et enfants, a été considéré comme épave dans la province de Kharpout et mis à la disposition du peuple musulman ; le plus haut fonctionnaire comme le plus simple paysan, choisissait la femme ou la fille qui lui plaisait et la prenait comme femme, la convertissant par force à l'islamisme ; quant aux petits enfants, on en prit autant qu'on en voulait et le reste fut mis en route affamé et sans provisions, pour être victimes de la faim, si ce n'est de la cruauté des ban-

des. Il y a eu des massacres dans la province de Diarbékir, particulièrement à Mardin et la population a subi les mêmes atrocités.

Dans les provinces d'Erzeroum, de Bitlis, de Sivas et de Diarbékir, les autorités locales ont donné des facilités aux déportés : un délai de 5 à 10 jours, autorisation de vente partielle des biens et liberté de louer une charrette pour quelques familles ; mais au bout de quelques jours, les charretiers les laissaient à mi-chemin et revenaient en ville. Les caravanes ainsi formées rencontraient le lendemain, ou parfois quelques jours après, des bandes ou des paysans musulmans qui les dépouillaient entièrement. Les bandes s'unissaient aux gendarmes et tuaient les rares hommes ou jeunes gens qui se trouvaient dans les caravanes. Ils enlevaient les femmes, les jeunes filles et les enfants, ne laissant que les vieilles femmes qui sont poussées par les gendarmes à coups de fouets et qui meurent de faim à mi-chemin. Un témoin oculaire raconte que les femmes déportées de la province d'Erzeroum sont laissées, depuis quelques jours dans la plaine de Kharpout, où toutes sont mortes de faim (50 à 60 par jour) et l'autorité n'a envoyé que quelques personnes pour les enterrer, afin de ne pas compromettre la santé de la population musulmane.

Une petite fillette raconte que lorsque les populations de Marsivan, Amassia et Tokat sont arrivées à Sari-Kichla (entre Sivas et Césarée) devant le Gouvernorat même on arracha les enfants des deux sexes de leurs mères, on les enferma dans des salles et on obligea la caravane à poursuivre son chemin ; ensuite on fit savoir aux villages voisins que chacun pouvait en prendre à son choix ; elle et sa compagne ont été enlevées et emmenées par un officier turc. Les caravanes de femmes et d'enfants sont exposées devant le Gouvernorat de chaque ville ou de chaque village où elles arrivent, pour que les musulmans fassent leur choix.

La caravane partie de Baïbourt fut ainsi diminuée et les femmes et les enfants qui restaient furent précipités dans l'Euphrate, devant Erzindjan, à l'endroit appelé *Kémah-Boghazi* (1). Mademoiselle Flora A. Wedel Yarlesberg, une norvégienne de bonne famille, qui était infirmière dans un hôpital de la Croix-Rouge allemande ainsi qu'une autre infirmière, sa compagne, furent si profondément émues de ces barbaries et d'autres faits analogues, qu'elles ont présenté leur démission ; elles sont allées à Constantinople et se sont rendues en personne à quelques ambassades pour raconter ces faits atroces.

Ces barbaries ont été commises partout et aujourd'hui les voyageurs ne rencontrent, sur toutes les routes de ces provinces, que des milliers de cadavres arméniens. Un voyageur musulman, pendant son trajet de

(1) Voir Doc. 20, 21. Les témoins d'Erzindjan n'étaient pas Norvégiens, mais Danois (Note de l'Editeur).

Malatia à Sivas, qui dure 9 heures, n'a rencontré que des cadavres d'hommes et de femmes. Tous les hommes de Malatia ont été amenés là et y ont été massacrés; les femmes et les enfants sont tous convertis à l'islamisme. Aucun Arménien ne peut voyager dans ces parages, car tout musulman, surtout les bandes et les gendarmes, croient de leur devoir de les tuer immédiatement. Récemment, Zohrab et Vartkès, les députés arméniens du Parlement Ottoman, qui ont été envoyés à Diarbékir pour être jugés par le Conseil de Guerre, ont été, avant d'y arriver, tués près d'Alep. Dans ces provinces on ne peut voyager que sous le nom d'un musulman et incognito. Quant aux femmes nous en avons déjà parlé plus haut et nous croyons inutile d'en parler plus longuement, lorsqu'on voit combien on fait fi de la vie humaine.

Les soldats arméniens aussi ont subi le même sort. D'ailleurs, tous ont été désarmés et ils travaillent pour construire des routes (1). Nous savons de source certaine que les soldats arméniens de la province d'Erzeroum, qui travaillent sur la route Erzeroum-Erzindjan, ont été tous massacrés; de même, ceux de la province de Diarbékir, ont été massacrés sur les routes de Diarbékir-Ourfa et Diarbékir-Kharpout. De Kharpout seul, 1.800 jeunes Arméniens furent expédiés comme soldats à Diarbékir pour y travailler; tous ont été massacrés aux environs d'Arghana. Nous n'avons aucune nouvelle des autres localités, mais il n'est pas douteux qu'on leur a fait subir le même sort.

Dans diverses villes, les Arméniens qui étaient oubliés au fond des prisons ont été pendus. Dans le mois écoulé, quelques dizaines d'Arméniens ont été pendus à Césarée seulement.

Dans beaucoup d'endroits, la population arménienne, pour sauver sa vie, a voulu se convertir à l'islamisme, mais cette fois-ci les démarches n'ont pas été facilement accueillies, comme lors des grands massacres précédents. A Sivas on a fait les propositions suivantes à ceux qui voulaient se convertir à l'islamisme : confier leurs enfants jusqu'à l'âge de 12 ans au Gouvernement qui se chargera de les placer dans les orphelinats, et accepter de s'expatrier pour aller s'établir là où le Gouvernement leur indiquera.

A Kharpout, on n'a pas accepté la conversion des hommes ; quant aux femmes, on a exigé, lors de leur conversion, la présence d'un musulman ayant accepté de les prendre en mariage. Beaucoup de femmes arméniennes ont préféré se jeter dans l'Euphrate avec leurs nourrissons, ou se sont suicidées chez elles. L'Euphrate et le Tigre sont devenus le tombeau de milliers d'Arméniens.

Ceux qui sont dans les villes de la Mer Noire, comme Trébizonde, Samsoun, Kérassunde, etc., se sont convertis, ont été envoyés à l'intérieur, dans les villes entièrement habitées par des musulmans. Chabine-

(1) Voir Doc. 13 et 21.

Karahissar s'étant opposé au désarmement et à la déportation, a été bombardé et toute la population, celle de la ville comme celle des champs, de même que l'Evêque, a été massacrée impitoyablement.

Enfin, de Samsoun jusqu'à Séert et Diarbékir, aucun Arménien n'existe plus actuellement, la plupart sont massacrés; une partie a été enlevée et une partie s'est convertie à l'islamisme.

L'histoire n'a jamais enregistré, n'a jamais parlé de pareille hécatombe, on est porté à croire que, sous le règne d'Abdul-Hamid, les Arméniens étaient heureux. Mgr. Anania Hazarabédian, Evêque de Baïbourt, a été pendu sans que le jugement ait été confirmé par le Gouvernement Central (1).

Mgr. Besak Der-Khorénian, Evêque de Kharpout, est parti au mois de mai pour aller en exil; et à peine était-il éloigné de la ville qu'il fut cruellement tué. Mais nous n'avons encore aucunes nouvelles des évêques de Séert, Bitlis, Mouch, Keghi, Palou, Erzindjan, Kémah, Tokat, Gurun, Samsoun et Trébizonde, et nous n'en avons pas non plus depuis plus d'un mois des évêques de Sivas et d'Erzeroum. Il est inutile de parler des prêtres martyrisés. Quand la population a été déportée, les églises ont été pillées et converties en mosquées, écuries, etc. D'ailleurs on a commencé à vendre à Constantinople les objets du culte et les meubles des églises arméniennes, de même que les Turcs ont commencé à amener à Constantinople les enfants des malheureuses mères arméniennes.

La population de Cilicie a été exilée dans la province d'Alep, de Deir-el-Zor ou à Damas et elle périra certes de faim. Nous venons d'apprendre que le Gouvernement s'est refusé de laisser en paix même les colonies arméniennes insignifiantes d'Alep et d'Ourfa qui auraient pu secourir leurs compatriotes dans leur voyage vers le sud; et le catholicos de Cilicie qui est encore à Alep distribue des secours que nous lui remettons.

Nous avions cru d'abord que le projet du Gouvernement était de résoudre la question arménienne une fois pour toutes, en déportant les Arméniens des six provinces et la population arménienne de la Cilicie pour prévenir un danger futur. Malheureusement leur projet était plus vaste et plus radical. Il consistait dans l'extermination de toute la population arménienne de la Turquie toute entière. Le résultat en est que dans ces sept provinces où le Gouvernement s'était engagé à introduire des réformes, il ne reste pas vivant un pour cent de la population arménienne. Nous ne savons pas jusqu'à présent si un seul arménien a pu atteindre Mossoul ou les alentours. Et ce plan a été mis à exécution même dans les faubourgs de Constantinople. La majorité des Arméniens du district d'Ismidt et de la province de Brousse ont été déportés de

(1) Voir Doc. 20.

force en Mésopotamie, abandonnant leurs maisons et leurs biens La population d'Adabazar, d'Ismidt, de Gueyvé, d'Armache, et de leurs environs a été déportée en détails ; cela revient à une déportation de la population de tous les villages du district d'Ismidt (excepté Baghtchédjik où on a accordé plusieurs jours de grâce). Le supérieur du Séminaire d'Armache a été aussi déporté avec les autres prêtres et les séminaristes (1). Ils ont dû tout abandonner et n'ont pu rien emporter avec eux pour leur voyage. Six mères en pleurs confièrent leurs petits enfants aux Arméniens de Koniah pour leur sauver la vie, mais les autorités locales les arrachèrent des mains des personnes auxquelles ils avaient été confiés et les livrèrent aux musulmans.

C'est maintenant le tour de Constantinople. En tout cas la population a été prise de panique et attend d'un moment à l'autre l'exécution de sa sentence. Les arrestations sont innombrables et ceux qu'on arrête sont immédiatement emmenés hors de la capitale. Le plus grand nombre va sûrement périr. Ce sont jusqu'à présent les négociants en détails, nés en province mais habitant Constantinople que l'on déporte ; parmi eux Marouké, Ipranossian Garabed, Kherbékian d'Erzeroum, Atamian, Karékin, Krikorian Sempad de Bitlis, etc... Nous faisons de grands efforts pour sauver au moins les Arméniens de Constantinople de cette terrible extermination de la race, pour avoir au moins dans l'avenir un point de ralliement pour la cause arménienne en Turquie.

Y a t-il rien à ajouter à ce rapport ? Toute la population arménienne de Turquie a été condamnée à mort, et ce décret est énergiquement mis à exécution en tous les coins de l'Empire, sous les yeux des Puissances Européennes, tandis que jusqu'à présent ni l'Allemagne, ni l'Autriche n'a réussi à arrêter l'action de leur alliée et à laver cette tache de barbarie qui les souille elles-mêmes. Tous nos efforts ont été sans résultat. Nous plaçons tout notre espoir dans les Arméniens qui sont à l'étranger.

(1) Voir Doc. 42.

DOCUMENT 5

LETTRE DATÉE DU 3/16 AOUT 1915, SORTIE DE LA FRONTIÈRE OTTOMANE PAR UNE RÉFUGIÉE ARMÉNIENNE, QUI L'AVAIT CACHÉE DANS LA SEMELLE DE SON SOULIER (1).

A la hâte et en secret, profitant d'une occasion, je m'empresse de vous faire parvenir la voix agonisante des survivants de la terrible crise que nous traversons en ce moment ; on nous fauche la vie, on nous extermine. Ce sera peut-être la dernière voix de l'Arménie que vous entendrez ; nous n'avons plus peur de la mort, nous la voyons de près, cette mort de la Nation ; nous sommes des épaves qui clamons la vie de nos frères ; ces lignes ne peuvent pas décrire notre malheur, cela exige de longues enquêtes !

1. Actuellement, il y a à .. .. plus de 10.000 veuves et enfants déportés (parmi ceux-ci on ne voit pas de garçons au-dessus de onze ans). Ils sont en route depuis 3, 5 mois ; ils ont été plusieurs fois pillés et ils ont voyagé nus et affamés ; le Gouvernement leur a donné une seule fois, et à quelques autres deux fois, un morceau de pain. On dit que le nombre de ces veuves déportées atteindra 60.000 ; elles sont tellement affaiblies qu'elles ne peuvent pas rester debout ; la plupart ont des blessures aux pieds, à force de marcher nu-pieds.

2. Une enquête a prouvé que sur 1.000 à peine 400 sont arrivés à..... ; sur le restant de 600, 380 hommes et garçons au-dessus de 11 ans et 85 femmes ont été massacrés ou jetés à l'eau, en dehors des villes, par les gendarmes qui les accompagnaient ; 120 jeunes femmes ou filles et 40 garçons ont été enlevés, de sorte que parmi ces déportés on ne voit pas une personne jolie.

3. Parmi les survivants, 60 o/o sont malades ; ils seront prochainement envoyés à..... où une mort certaine les attend ; on ne peut pas décrire la férocité à laquelle ils sont exposés : ils voyagent depuis 3, 5 mois ; ils ont été pillés deux, trois, cinq et sept fois ; on a même fouillé dans leurs pantalons ; loin de leur donner à manger, on leur défend même de boire de l'eau quand ils passent près d'un ruisseau ; les 3/4 des jeunes femmes et des jeunes filles ont été enlevées ; le reste était obligé de passer la nuit avec les gendarmes qui les accompagnaient. Des centaines sont mortes par suite de ces outrages et les survivantes racontent des raffinements d'outrages répugnants qu'on se révolte à entendre.

4. Les massacres ont été plus violents dans les provinces orientales ; et les déportations en masse sont dirigées vers les déserts de Hauran,

(1) L'auteur de la lettre a été identifiée par un Arménien habitant à l'étranger, qui connaissait son écriture.

de Guérek et de Mossoul, où les déportés sont voués à une mort certaine, mais naturelle. Quand on pense que ce peuple menait une vie aisée et à l'européenne, on conclut qu'il ne pourra pas survivre dans un climat étranger et inhospitalier, si le couteau ou la balle n'accomplit pas son œuvre plus tôt.

Or, chers amis, je n'ai pas le temps d'en dire plus long ; on peut dire qu'il n'est resté aucun Arménien en Arménie ; il n'en restera pas non plus en Cilicie. L'Arménien privé de vie, de ses biens et de son honneur vous fait parvenir ses derniers cris de secours ; secours pour sauver la vie des survivants ! de l'argent pour leur donner du pain ! Un bruit court ici que le Gouvernement autorisera les femmes et les enfants au-dessous de 17 ans à s'expatrier. Par quel moyen ? Où ? Par quel bateau ? Qui pourvoiera aux dépenses ? Nous attendons d'un moment à l'autre des secours pour retarder la mort de la Nation. Dépêchez-vous, n'importe comment ; envoyez-nous de l'argent, nous n'avons aucun moyen de communication !

Envoyez, par l'entremise du Gouvernement américain, *de l'argent, de l'argent, de l'argent ;* le porteur de la présente est digne de toutes récompenses, il vous donnera tous les détails.

Zohrab, Vartkès, Daghavarian et leurs cinq compagnons ont été tués par les gendarmes à Cheïtan-Déré, entre Ourfa et Diarbékir, où des milliers de cadavres décapités font horreur aux passants. L'Euphrate charrie des milliers de cadavres d'hommes et de femmes ; les Européens en ont pris des vues photographiquement. 15.000 Zeïtounlis sont déportés à Deir-el-Zor où ils subissent les pires atrocités. Des milliers de nourrissons sont jetés dans les fleuves et les champs par leur mère. *Le besoin urgent, c'est l'argent !* Faites-le savoir à la Colonie arménienne d'Amérique. *De l'argent ! de l'argent !*

1.600 Arméniens ont été égorgés dans les prisons de Diarbékir ; l'Aratchnort, mutilé, a été imbibé d'alcool et brûlé dans la cour de la prison, au milieu des gendarmes en fête, qui jouaient même de la musique. Les massacres de Bénian, d'Adiyaman et de Sélevké ont été exécutés par des procédés diaboliques ; il n'y reste pas un homme au-dessus de 13 ans ; les jeunes filles ont été outragées sans merci ; nous avons vu leurs cadavres mutilés, liés par 4, 8 ou 10, et jetés dans l'Euphrate ; les membres sexuels de la plupart étaient coupés.

Les faits ci-dessus ont été recueillis de sources officielles et de témoins-oculaires.

Le Consul américain peut faciliter l'envoi des fonds. Nous ne pouvons pas vendre les propriétés nationales ou individuelles, elles sont sequestrées par le Gouvernement ; il a même confisqué les couvents, les églises et les écoles. La noire faim règne ici ; nous avons 15.000 émigrés ici, qui sont expédiés par groupes en Arabie. On évacue toute l'Arménie.

Je signe par le sang cette lettre !

DOCUMENT 6

MEMORANDUM DATÉ DU 15/28 OCTOBRE 1915, DE SOURCE BIEN INFORMÉE, A BUCAREST, RELATIF A L'EXTERMINATION DES ARMÉNIENS EN TURQUIE.

1. A Vézir-Keupru, (district de Marsivan), toutes les femmes et les jeunes filles arméniennes de 7 à 40 ans ont été vendues aux enchères. Des femmes furent aussi offertes aux acheteurs sans paiement.

2. A Césarée, on força plus de 500 familles arméniennes à embrasser l'islamisme. Un père demanda à son fils, à Constantinople, de suivre son exemple, « afin d'éviter de pires conséquences pour ses parents. »

3. Tous les fonctionnaires judiciaires arméniens dans les provinces ont été congédiés. Tous les fonctionnaires turcs, qui ont montré un zèle particulier dans l'extermination des Arméniens, ont reçu de l'avancement. C'est ainsi que Zéki Bey, Kaïmakam de Dévellu (Césarée), l'homme qui dirigea en personne les terribles tortures infligées aux prisonniers arméniens et qui fut responsable de la mort de la plupart d'entr'eux, a été nommé Mektoubdji du vilayet de Constantinople.

4. Le Gouvernement Jeune Turc a publié, comme excuse, ou peut-être comme un moyen d'exciter davantage la haine contre les Arméniens, un livre intitulé : « Le mouvement séparatiste arménien », qui est aussi ridicule que criminel.

Le lecteur y trouve non seulement des copies de publications entièrement fausses, mais même des vues d'énormes dépôts d'armes et de munitions, prétendues être arméniennes.

5. A Koniah et partout ailleurs, des femmes de soldats arméniens déportés, ont été emmenées comme servantes et concubines dans des familles turques.

6. A Marach, plus de 300 Arméniens ont été exécutés par la Cour Martiale, en plus de nombreuses victimes assassinées au cours des déportations. A Panderma, beaucoup d'Arméniens notables ont été condamnés à mort par la Cour Martiale. Le vicaire Barkev Vartabet a été condamné à cinq ans de servitude pénale. L'archevêque d'Erzeroum, Sa Grandeur Sempad qui, avec l'autorisation du Vali, retournait à Constantinople, fut assassiné à Erzindjan par les brigands au service du Comité Union et Progrès. Les évêques de Trébizonde, Césarée, Mouch, Bitlis, Séert et Erzindjan ont tous été assassinés par ordre du Gouvernement Jeune Turc. D'après des rapports de voyageurs, toute la population arménienne de Trébizonde a été massacrée sans aucune exception. Presque toute la population masculine de Sivas, Erzeroum, Kharpout, Bitlis, Baïbourt, Khinis, Diarbékir, etc... a été exterminée. A Tchénguiler, un petit village dans le district d'Ismidt, 300 hommes

ont été massacrés parce qu'ils n'avaient pas obéi à l'ordre de quitter leurs maisons. Les déportés de Rodosto, Malgara et Tchorlou, qui ont été dépossédés de tous leurs biens, conformément à la nouvelle « Loi-temporaire » du 13/26 Septembre, ont été séparés de leurs familles et envoyés à pied d'Ismidt à Koniah, sur l'ordre arbitraire du notoire Ibrahim, dictateur du district d'Ismidt. On obligea des milliers de pauvres Arméniens, expulsés de Constantinople, à marcher à pied d'Ismidt à Koniah et plus loin, après avoir consigné tout ce qu'ils possédaient aux gendarmes, y compris leurs chaussures. Ceux qui ont les moyens de voyager par chemin de fer sont aussi dépouillés par les gendarmes, qui réclament non seulement le prix du billet de Constantinople à leur destination, mais leur soutirent tout leur argent, en leur vendant des vivres à des prix exorbitants. Ils exigent un paiement, même pour ouvrir la porte des W. C.

7. Les voyageurs allemands d'Alep décrivent comme terrible la misère des déportés arméniens. Ils disent avoir vu tout le long de la route des corps d'Arméniens morts de faim.

Les députés arabes venus de Bagdad et de Syrie disent que la misère dans les déserts de Hauran est indescriptible :

« Le chemin de fer déverse dans les montagnes un grand nombre d'Arméniens, qui sont abandonnés là sans pain, ni eau. Dans les villes et les villages, les Arabes essaient de leur porter quelques secours ; mais généralement les Arméniens sont abandonnés à 5 ou 6 heures de leurs demeures. Nous vîmes sur le chemin de nombreuses femmes, des vieillards et des enfants mourant de faim, et qui ne savaient à qui et où s'adresser pour avoir de l'aide. »

Quelques Arméniens mènent une vie de misère parmi les Arabes, à une distance de 40 ou 45 heures de Bagdad. Tous les jours il en meurt beaucoup de faim. Le Gouvernement ne leur donne aucune nourriture. Cependant de nouvelles troupes ont été envoyées à Bagdad, qui seront un nouveau fléau pour les infortunés exilés.

8. Trois Commissions spéciales ont été envoyées à travers les provinces pour liquider les biens abandonnés et les propriétés des Arméniens, conformément à la nouvelle « loi temporaire » du 13/26 septembre 1915.

DOCUMENT 7

INFORMATIONS CONCERNANT LES ÉVÉNEMENTS D'ARMÉNIE PUBLIÉES DANS LE « SONNENAUFGANG » (ORGANE DE LA LIGUE ALLEMANDE POUR LE DÉVELOPPEMENT DE TRAVAUX CHARITABLES CHRÉTIENS EN ORIENT), OCTOBRE 1915 ; ET DANS L' « ALLGEMEINE MISSIONS-ZEITSCHRIFT » NOVEMBRE 1915.

Ce témoignage est particulièrement significatif, parce qu'il vient d'une source allemande et que le censeur allemand fit un effort énergique pour le supprimer.

Le même numéro du « Sonnenaufgang » contient la note éditoriale suivante :

« Dans notre précédent numéro, nous publiâmes un récit d'une de nos sœurs (Schwester Môhring), sur ses constatations pendant un voyage ; mais nous devons nous abstenir de donner au public les nouveaux détails qui nous parviennent en abondance. « Il nous en coûte d'agir ainsi, comme le comprendront nos amis, mais la situation politique de notre pays l'exige. »

Dans le cas de l'Allgemeine Missions-Zeitschrift » le censeur ne s'est pas contenté de faire pression sur l'éditeur. Le 10 novembre, il interdit la publication du présent article dans la presse allemande et fit de son mieux pour supprimer tous les numéros du Magazine. Toutefois quelques copies des deux publications parvinrent à passer à travers la frontière.

Les deux articles compromettants proviennent d'une même source, mais les extraits qu'ils en tirent ne sont pas tout à fait identiques, de sorte qu'en les joignant ensemble, une version plus complète peut être obtenue.

Dans le texte ci-après, les paragraphes entre parenthèses sont ceux qui se trouvent en même temps dans le « Sonnenaufgang et dans l' « Allgemeine Missions-Zeitschrift, » tandis que les paragraphes compris dans un signe angulaire < >, se trouvent seulement dans le « Sonnenaufgang » et ceux compris dans les crochets ci-indiqués [ ] se trouvent seulement dans l' « Allgemeine Missions- Zeitschrift ».

Entre le 10 et le 30 mai, 1.200 notables arméniens et autres chrétiens, sans distinction de confessions, furent arrêtés dans le vilayet de Diarbékir et Mamouret-ul-Aziz.

< On prétend qu'ils devaient être emmenés à Mossoul, mais on n'a plus entendu parler d'eux. >

[Le 30 mai, 674 d'entr'eux furent embarqués dans treize barques,

sur le Tigre, sous prétexte qu'ils devaient être emmenés à Mossoul. L'aide de camp du vali, aidé de 50 gendarmes, fut chargé du convoi. La moitié des gendarmes monta sur des barques, cependant que l'autre moitié suivait sur des montures le long de la rive.

Peu de temps après le départ, les prisonniers furent dépouillés de tout leur argent (environ 6 000 livres turques), puis de leurs vêtements. Après quoi ils furent jetés dans le fleuve. Les gendarmes, sur les rives, avaient reçu l'ordre de n'en pas laisser échapper un seul. Les vêtements de ces victimes furent vendus au marché de Diarbékir.]

< A peu près à cette même époque, 700 jeunes Arméniens furent enrôlés, puis employés à construire la route de Kara-Baghtché-Habachi. On est également sans nouvelles de ces 700 hommes.

On dit qu'un jour à Diarbékir, cinq ou six prêtres furent complètement dépouillés de leurs vêtements et leurs corps enduits de goudron, ils furent traînés à travers les rues. >

Dans le villayet d'Alep, furent expulsés les habitants de Hadjine, Char, Elbistan, Gueuksou, Tacholouk, Zeïtoun, de tous les villages de Alabach, Guében, Chivildji, Fournouz et des villages avoisinants, Foundadjik, Hassan-Beyli, Harni, Lappachli, Deurt-Yol et autres.

[Ils furent mis en marche en divers convois, à travers le désert, sous prétexte de les y installer. Dans le village de Tel Ermen (le long du chemin de fer de Bagdad, près de Mossoul) et dans les villages avoisinants, environ 5.000 personnes furent massacrées, ne laissant que quelques femmes et enfants.

Les victimes étaient jetées vivantes dans des puits, ou dans le feu. Ils prétendent que les Arméniens doivent être employés à coloniser des terres situées à une distance variant de 24 à 30 kilomètres du chemin de fer de Bagdad. Mais comme ce ne sont que les femmes et les enfants qui sont emmenés en exil, puisque tous les hommes, à l'exception de ceux qui sont très âgés, sont à la guerre, cela ne revient à rien moins qu'à une tuerie en bloc de familles, puisqu'elles n'ont ni les instruments, ni le capital nécessaires pour défricher la contrée].

Un allemand rencontra un soldat chrétien de sa connaissance, qui avait obtenu un congé de Jérusalem. L'homme courait le long des rives de l'Euphrate, cherchant sa femme et ses enfants, qu'on supposait avoir été transférés dans ces parages. On rencontre souvent de tels malheureux à Alep, parce qu'ils espèrent apprendre quelque chose de plus précis sur les lieux où se trouvent leurs parents. Lorsqu'un membre d'une famille a été absent quelque temps, il arrive souvent qu'il trouve, à son retour, toute sa famille disparue, chassée de sa demeure.

[Pendant tout un mois, on vit des corps charriés par l'Euphrate presque tous les jours, et souvent 2 à 6 corps liés ensemble. Souvent les corps des hommes sont hideusement mutilés (les organes sexuels coupés, ou d'autres mutilations de ce genre). Les corps des femmes sont

éventrés. L'autorité militaire turque, chargée de la surveillance de l'Euphrate, le Kaïmakam de Djéraboulos refuse d'enterrer ces corps, sous prétexte qu'il est impossible d'établir s'ils appartiennent à des Musulmans ou à des chrétiens. Il ajoute que personne ne lui a donné des ordres à ce sujet. Les corps échoués sur les rives sont dévorés par les chiens et les vautours. Il y a beaucoup d'allemands qui ont été témoins oculaires de ces faits. Un employé du chemin de Bagdad a rapporté que les prisons de Birédjik sont remplies régulièrement tous les jours, puis vidées chaque nuit dans l'Euphrate. Un capitaine de cavalerie allemand, vit d'innombrables corps gisant le long de la route entre Diarbékir et Ourfa].

< Le télégramme suivant fut envoyé d'Arabkir à Alep : « Nous « avons accepté la vraie religion. Maintenant nous sommes en règle ». Les habitants d'un village près d'Andérin se convertirent à l'islamisme, et furent forcés de persister dans leur conversion.

A Hadjine, six familles demandaient à devenir musulmanes. Elles reçurent la réponse suivante : « Nous n'acceptons aucune conversion à « moins d'un minimum de cent familles. »

Alep et Ourfa sont les lieux de concentration des convois d'exilés. Il y en avait environ 5.000 à Alep en juin et juillet ; et pendant toute la période d'avril à juillet bien plus de 50.000 doivent avoir passé à travers la ville. Presque toutes les jeunes filles sans exception étaient enlevées par les soldats et les rôdeurs arabes qui suivaient. Un père, au paroxysme du désespoir, me supplia d'emmener au moins avec moi sa fille, âgée de quinze ans, car il ne pouvait plus parvenir à la protéger contre les persécutions qu'on lui infligeait. Les enfants que les Arméniens ont dû abandonner en route ne se comptent plus.

Les femmes prises des douleurs d'accouchements étaient obligées de poursuivre leur chemin sans répit. Une femme accoucha de deux jumeaux dans le voisinage d'Aïntab ; mais le matin suivant elle fut obligée de poursuivre son chemin. Elle dut bientôt abandonner ses enfants sous un buisson, et peu après elle s'affaissa elle-même. Une autre qui fut prise de douleurs en route, fut obligée de se remettre en marche aussitôt et tomba morte presque immédiatement après. Il y eut plusieurs incidents semblables entre Marach et Alep (1).

Les villageois de Char furent autorisés à emporter avec eux leurs articles de ménage. Soudain, en route, on leur dit : « Un ordre nous est venu d'abandonner la grande route et de passer à travers les montagnes ». On dut abandonner en chemin chariots, bœufs et tous les baga-

(1) « Nous venons de recueillir 15 nouveaux-nés, 3 sont déjà morts. Ils étaient terriblement maigres et souffreteux lorsque nous les trouvâmes. Ah ! si nous pouvions seulement écrire tout ce que nous voyons ! » (Extrait d'une lettre datée de Marach le 4 juin 1915 et publiée dans le « Sonnenaufgang » septembre 1915).

ges, puis ils poursuivirent leur route à pied, à travers les montagnes. La chaleur cette année a été extrêmement forte et un grand nombre de femmes et d'enfants ont succombé, même dès les premières étapes de leur voyage.

Il y a environ 30.000 exilés, dont nous n'avons aucune nouvelle, car ils ne sont parvenus ni à Alep, ni à Ourfa. >

DOCUMENT 8

CABLOGRAMME, DATÉ DU 4 MAI 1916, ADRESSÉ AU COMITÉ AMÉRICAIN DE SECOURS AUX ARMÉNIENS ET AUX SYRIENS, PAR SES REPRÉSENTANTS EN TURQUIE. TRANSMIS PAR L'ENTREMISE DU DÉPARTEMENT D'ÉTAT DE WASHINGTON.

Alep. — L'œuvre de secours assiste ici 1.350 orphelins, qui ne sont qu'une partie des enfants dénués de tout, actuellement en cette ville. Cette œuvre a également fourni des vivres à des familles dans neuf centres dénués, y compris Hama, Rakka, Kiliss et Damas. Mille cinq livres turques sont mensuellement dépensées à Alep pour assister les orphelins ; six cents livres sont dépensées pour les pauvres d'Alep. Deux mille deux cents quarante-cinq livres turques vont être dépensées dans d'autres centres qui manquent de tout. Toutes ces sommes sont considérées comme un minimum et une somme dix fois plus forte ne suffirait pas pour faire face à tous les besoins urgents. L'œuvre de secours est sous la surveillance des Consuls américain et allemand. Les fonds sont si insuffisants que, dans beaucoup de centres, les déportés n'ont que de l'herbe à manger et qu'ils meurent d'inanition par centaines. Mille livres turques sont nécessaires chaque semaine pour Alep seulement.

Marach. — Dix mille Arméniens sont menacés de déportation et tous se trouvent dans des conditions des plus précaires. L'essai d'assistance par le travail aux musulmans et aux chrétiens a été arrêté par le Gouvernement. Il n'est pas permis aux chrétiens de faire aucun travail et le prix des vivres est très élevé. Toute exportation de Agno et de Marach a été interdite, et un grand nombre de personnes meurent d'inanition. Il faut ici mille six cents livres turques chaque mois.

Aïntab. — Quarante-cinq Arméniens restent ici, dont les deux tiers figurent sur les listes de secours. Quatre cents réfugiés, femmes et enfants, qui se trouvent dans la ville et les environs, nécessitent une dépense mensuelle de mille livres turques.

Tarsous. — Cette ville étant une halte sur la route suivie par les déportés venant de la région nord de Tarsous, les chemins sont toujours remplis de gens dans les plus misérables conditions. Suivant les évaluations du Gouvernement 92.000 déportés ont passé par Tarsous, tandis que, d'après d'autres rapports, le nombre en est beaucoup plus élevé. Le typhus sévit avec rigueur. Pour faire face aux besoins, il faut ici cinq cent livres par mois.

Adana. — La situation ici est, d'une manière générale, semblable à celle d'Agno, avec cette particularité que beaucoup d'enfants ont besoin d'être secourus et nourris. Il faut ici 500 livres turques par mois.

Sivas. — Il faut ajouter à la population chrétienne qui reste ici, 25.000 réfugiés dans la détresse la plus complète, y compris les femmes et les enfants venus des villes du littoral. Tous ont besoin d'être secourus. Les fonds mensuels nécessaires montent à 600 livres turques.

Koniah. — Deux mille orphelins. Une somme de 1.500 livres turques est nécessaire pour faire face aux besoins de cette ville et de ses environs.

Kharpout. — Ce centre a besoin de 400 livres par mois.

Marsiwan et Césarée. — Il faut ici 500 livres chaque mois.

Smyrne. — Il y a ici beaucoup de maladies et une grande pénurie de vivres. Une somme mensuelle de 400 livres turques est nécessaire.

Brousse. — On dépense ici mensuellement 200 livres turques.

DOCUMENTS

GROUPE II

VILAYET DE VAN

Le vilayet de Van était la province la plus peuplée d'Arméniens de tout l'Empire ; c'était en même temps la province limitrophe de la frontière nord-est, du côté de la Russie et de la Perse ; elle était par suite la plus exposée à une invasion après l'échec de l'offensive turque contre le Caucase, dans l'hiver 1914-1915.

Les documents contenus dans cette série rendent compte d'une façon détaillée et consistante, — et de cinq sources différentes, — des événements de Van qui produisirent la première rupture entre les Arméniens de l'Empire et les Turcs, et qui donnèrent un premier prétexte au Gouvernement pour étendre à toute la population arménienne de l'Empire, le plan de déportation déjà en voie d'exécution alors en Cilicie.

Ces témoignages font clairement ressortir qu'il n'y a pas eu de rébellion des Arméniens de Van, sans provocation, comme le Gouvernement Ottoman l'affirme dans son apologie officielle. Les Arméniens n'ont pris les armes que pour défendre leurs existences, et toute la responsabilité de la révolte pèse sur Djevdet Bey, le Gouverneur local, que celui-ci ait agi sur sa propre initiative, ou qu'il ait exécuté les instructions reçues de Constantinople.

DOCUMENT 9

LA MISSION AMÉRICAINE A VAN : RÉCIT DE MISS GRACE HIGLEY KNAPP, IMPRIMÉ A TITRE PRIVÉ AUX ÉTATS-UNIS (1915).

La première partie de ce récit, jusqu'à inclusivement la partie intitulée « délivrance » a été transcrite presque mot à mot par Miss Knapp d'une lettre qu'elle écrivit à Van, le 24 mai 1915, au Docteur Barton ; elle a donc toute la valeur d'un témoignage fait sur le moment.

La période de la première occupation russe de Van est aussi décrite par deux lettres postérieures de Miss Knapp au Dr Barton, — dont une longue, écrite par fragments le 14, le 20 et le 22 juin, et une autre datée du 26 juillet. Ces dernières contiennent beaucoup plus de détails que les paragraphes correspondants de son récit ; mais le détail se réfère principalement à des questions personnelles et aux soins donnés aux réfugiés musulmans. Comme ni l'un, ni l'autre de ces sujets n'avait un rapport direct avec le but du présent ouvrage, il nous a paru préférable de réimprimer le récit plutôt que les lettres en ce qui concerne ces paragraphes.

Il y a aussi une lettre, publiée dans le 11e rapport de « Women's Armenian Relief Fund » de Miss Louise Bond à Madame Orpin, écrite le 27 Juillet, presque à la veille de l'évacuation ; mais cette lettre aussi est presque entièrement consacrée à des questions personnelles.

Pour la période de la retraite, il n'y a pas de lettre de la même époque, il y a seulement un Memorandum sans date, par Miss Knapp, qui concorde mot pour mot avec la dernière partie de son récit actuel, du commencement de la section intitulée « Fuite » jusqu'à la fin.

LE THÉATRE DU DRAME ET LES ACTEURS QUI Y ONT PRIS PART

Van était une des plus belles villes de la Turquie d'Asie, une ville avec des jardins et des vignobles, située sur le lac de Van, au centre d'un plateau entouré de magnifiques montagnes. La ville, entourée de murailles, contenant des magasins et la plupart des bâtiments publics, était dominée par le Château Fort ou Citadelle sur le roc, — un immense rocher s'élevant à pic de la plaine, couronné de créneaux anciens et de fortifications et ayant sur son flanc, du côté du lac, de célèbres inscriptions cunéiformes. Le quartier des « Jardins », ainsi nommé parce que presque chaque maison avait son jardin ou sa vigne, qui était en fait, le quartier arménien, s'étendait sur une distance de quatre milles à l'Est du mur d'enceinte et d'environ deux milles en largeur.

La ville de Van avait environ 50.000 habitants, dont les trois cinquièmes étaient arméniens et deux cinquièmes turcs. Les Arméniens étant progressifs et ambitieux, et d'autre part, en raison de leur supériorité numérique et leur proximité de la Russie, le parti révolutionnaire devenait une force avec laquelle il fallait compter. Trois de ses chefs les plus notoires étaient Vramyan, membre du Parlement Ottoman, Ichkhan, le plus adroit dans la tactique militaire, et Aram, dont nous aurons beaucoup à parler plus tard. Le Gouvernement consultait souvent ces hommes et semblait être avec eux en termes des plus amicaux.

L' « Enclos de la Mission Américaine » se trouvait sur le versant sud-ouest, au milieu du troisième des jardins, sur un léger monticule, de sorte que ces édifices étaient en évidence ; les constructions comprenaient : une église, deux grandes écoles, deux petites, une école de dentelles, un hôpital, un dispensaire et quatre résidences de missionnaires. Au sud-est et tout près se trouvait une large plaine. C'est ici qu'étaient les plus grandes casernes turques de la forte garnison de la ville ; il n'y avait rien entre ces casernes et les constructions de la Mission Américaine. Au nord et plus près, mais séparée par des rues et des maisons, se trouvait une autre grande caserne ; et plus au nord encore, à portée de fusil, se trouvait la colline de Toprak-kalé, surmontée d'une petite caserne, baptisée par les Américains la « Boîte à poivre ». A cinq minutes de marche de chez nous, vers l'est, se trouvait l'Orphelinat Allemand, dirigé par Herr Spörri, sa femme et sa fille (d'origine suisse) et trois dames seules.

La colonie américaine, en 1914-15, se composait du Vétéran missionnaire Mrs. G. C. Raynolds (le Dr Raynolds se trouvait en Amérique depuis une année et demie, pour réunir les fonds de notre collège de Van, et n'avait pas pu retourner à cause de la déclaration de guerre) ; du Dr Clarence D. Ussher, qui dirigeait l'hôpital et les travaux médicaux ; de Mrs. Ussher, qui dirigeait l'industrie philanthropique de dentelles ; de Mr. et Mrs. Ernest A. Yarrow, dirigeant l'école des garçons et les travaux en général ; de Miss Gertrude Rogers, directrice de l'Ecole des Jeunes filles ; de Miss Caroline Silliman chargée de la section primaire des Kindergartens, dont deux Arméniens et un Turc ; de Miss Elisabeth Ussher, chargée de la section musicale, de Miss Louise Bond, la surintendante anglaise de l'hôpital ; et de Miss Grisel Mc Laren, notre missionnaire chargée des voyages. Le Dr. Ussher et Mr. Yarrow avaient chacun quatre enfants ; quant à moi-même, j'étais en visite, venant de Bitlis.

ENTRE LE DIABLE ET LA MER PROFONDE

Pendant la mobilisation et pendant l'hiver, les Arméniens avaient été pillés sans répit, sous prétexte de réquisition ; les riches avaient été

ruinés et les pauvres dépouillés. Les soldats arméniens de l'armée turque étaient négligés, à moitié affamés, employés à creuser des tranchées et à des travaux serviles ; mais, pire que tout, on leur enlevait leurs armes et ils se trouvaient ainsi à la merci de leurs ennemis héréditaires, fanatiques, leurs compagnons d'armes musulmans. Il n'est pas étonnant que ceux qui pouvaient trouver la moindre chance d'y échapper, ou qui pouvaient payer la taxe d'exonération du service militaire, n'en aient profité. Beaucoup de ceux qui ne pouvaient ni s'échapper, ni se faire exempter, se refusaient. Nous sentîmes que le jour du règlement de compte viendrait bientôt, — un choc entre les forces opposées, ou une guerre sainte. Mais les révolutionnaires se conduisirent avec beaucoup de retenue et de prudence, modérant les jeunes têtes chaudes, faisant des patrouilles dans les rues pour éviter les rixes et engageant les paysans à endurer en silence ; car il valait mieux laisser brûler un ou deux villages sans en tirer vengeance, que de fournir une excuse à des massacres par quelque tentative de représailles.

Peu après que Djevdet Bey, un beau-frère d'Enver Pacha, le Ministre de la Guerre, devint Gouverneur Général du vilayet de Van, il quitta la ville pour aller se battre à la frontière ; lorsqu'il retourna au commencement du printemps, chacun sentit qu'il se passserait bientôt « *quelque chose* ». Et, en effet, cela devait se produire. Il demanda 3.000 soldats aux Arméniens. Ils étaient si désireux de maintenir la paix qu'ils promirent de satisfaire à cette demande. Mais à ce moment même il y eut des troubles entre Arméniens et Turcs dans la région de Chadakh et Djevdet Bey demanda à Ichkhan de s'y rendre pour rétablir la paix, accompagné de trois notables révolutionnaires. Ils furent tous les quatre traîtreusement assassinés en route. Ceci se passait le vendredi 16 avril. Il fit alors appeler Vramyan, sous prétexte de consulter ce chef, il le fit arrêter et l'envoya à Constantinople.

Les révolutionnaires sentirent alors qu'ils ne pouvaient en aucune façon se fier à Djevdet Bey, le Vali et que, par suite, ils ne pouvaient lui fournir les 3.000 hommes demandés. Ils lui dirent qu'ils lui en fourniraient 400 et paieraient graduellement la taxe d'exemption pour les autres. Il refusa d'accepter le compromis. Les Arméniens prièrent le Dr. Ussher et Mr. Yarrow de voir Djevdet-Bey et de tenter de le calmer. Le vali fut intraitable. « Il fallait qu'il fût obéi ». Il était décidé à dompter cette « révolte » à tout prix. Il punirait d'abord Chadakh et s'occuperait ensuite de Van ; mais si entre temps les rebelles s'avisaient de tirer un seul coup de fusil, il mettrait à mort tous les hommes, les femmes et les enfants chrétiens.

On ne peut trop fortement proclamer qu'il n'y a pas eu de « *révolte* ». Ainsi, qu'il a été déjà dit, les révolutionnaires voulaient maintenir la paix, s'il avait dépendu d'eux de le faire. Mais depuis quelque temps une ligne de tranchées turques avait été secrètement creusée autour

du quartier arménien des Jardins. Les révolutionnaires, décidés à vendre leur vie aussi cher que possible, préparèrent une ligne défensive de tranchées.

Djevdet Bey déclara qu'il voulait envoyer une garde de 50 soldats aux établissements américains. Il fallait que cette garde fût acceptée, ou que les Arméniens donnassent une déclaration écrite comme quoi cette offre leur avait été faite et qu'ils l'avaient refusée, afin de le dégager de toute responsabilité pour notre sécurité. Il réclamait une réponse immédiate, mais il finit par consentir à attendre jusqu'à dimanche, à midi.

La plupart de nos amis arméniens étaient d'avis que la garde devait être acceptée. Mais les révolutionnaires déclarèrent qu'une telle garde, dans un endroit si central, menaçait la sécurité des Arméniens et qu'ils ne lui permettraient jamais d'atteindre vivante nos établissements. Ils acceptaient une garde de cinq soldats, mais Djevdet ne consentait qu'à nous en donner cinquante ou rien. Nous étions réellement entre le diable et la mer profonde, car si des deux côtés les révolutionnaires et le vali tenaient parole, nous aurions été l'occasion d'une explosion de troubles, dans le cas où la garde nous aurait été envoyée ; tandis que si elle ne nous était pas envoyée, nous n'aurions aucune assurance officielle pour la sûreté des milliers de personnes qui se préparaient à chercher refuge dans nos établissements. Nous aurions été à blâmer dans les deux cas, si un malheur survenait. Lorsque le lundi le Dr. Ussher revit le vali, il semblait hésitant et demanda s'il devait envoyer la garde. Le Dr. Ussher le laissa décider lui-même, mais il ajouta que l'envoi d'une telle force pourrait hâter les troubles. La garde ne fut jamais envoyée.

Djevdet Bey, d'autre part, avait demandé à Miss Mc Laren et à Schwester Martha, qui avaient soigné les malades de l'Hôpital Militaire Turc tout l'hiver, d'y continuer leur travail et elles y consentirent.

GUERRE ! « ICHIM YOK, KEÏFIM TCHOK ».

Le mardi 20 avril, à 6 heures du matin, quelques soldats turcs tentèrent de se saisir d'une des femmes d'une troupe de villageoises qui se rendaient à la ville. Elle se sauva. Deux soldats arméniens intervinrent et demandèrent des explications aux Turcs. Les soldats turcs tirèrent sur les Arméniens et les tuèrent. Les troupes turques ouvrirent alors le feu de leurs tranchées. Le siège avait commencé. Il y eut une fusillade tout le long du jour, et on entendit, de la partie de la ville entourée de murailles, dont les communications avec le quartier des Jardins étaient coupées, une canonnade continue dirigée de la Citadelle contre les maisons de la ville. Le soir on voyait des maisons en feu dans toutes les directions.

Tous les Arméniens du quartier des Jardins, — près de 30.000, car la population arménienne dans l'enceinte de la ville est peu nombreuse,

— étaient rassemblés dans un espace d'environ un mille carré, protégés par quatre-vingts « teerks » (maisons barricadées) outre les murailles et les tranchées. La défense des Arméniens disposait de 1.500 fusilliers bien exercés, ne possédant que 300 fusils. Leur approvisionnement en munitions était limité, de sorte qu'ils devaient les ménager ; ils ne faisaient usage que de pistolets lorsqu'ils le pouvaient et employaient toutes sortes de stratagèmes pour attirer le feu de l'ennemi et lui faire gaspiller ses munitions. Ils commencèrent à fabriquer des balles et des cartouches, en en produisant 2.000 par jour ; ils fabriquèrent aussi de la poudre et même, au bout de quelque temps, trois mortiers pour lancer des bombes. L'approvisionnement de matériaux pour ces fabrications était limité, et les méthodes et les outillages grossiers et primitifs ; mais les Arméniens étaient très heureux, pleins d'espoir et joyeux d'avoir réussi à tenir l'ennemi en échec. Voici quelques-uns des ordres donnés aux hommes : « Soyez propres ; pas de boissons ; dites la vérité ; ne maudissez pas la religion de l'ennemi. » Ils envoyèrent un manifeste aux Turcs leur déclarant qu'ils n'en voulaient qu'à un homme et non à leurs voisins turcs. Que les valis pouvaient venir et s'en aller, mais que les deux races devaient continuer à vivre ensemble et qu'ils avaient l'espoir qu'après le départ de Djevdet il pourrait y avoir des relations paisibles et amicales entr'eux. Les Turcs répondirent dans le même esprit, disant qu'on les obligeait à se battre. Une protestation contre ces combats fut effectivement signée par nombre de notables turcs, mais Djevdet ne voulut y prêter aucune attention.

Les Arméniens prirent et brûlèrent (les habitants réussirent cependant à se sauver) les casernes au nord de nos établissements, mais à part ceci ils ne prirent pas d'offensive de quelque importance. — leur nombre étant insuffisant. Ils se battaient pour leurs foyers, leurs existences, et nos sympathies ne pouvaient être qu'entièrement de leur côté, bien que nous nous efforcions de rester neutres. Nous ne permettions à aucun homme armé d'entrer dans nos établissements, et leur chef, Aram, afin de nous aider à maintenir la neutralité de notre établissement, défendit d'amener des soldats blessés à notre hôpital, quoique le Dr. Ussher les soignât dans leur propre hôpital provisoire. Mais Djevdet Bey écrivit au Dr. Ussher, le 23, que des hommes armés avaient été vus entrant dans nos propriétés et que les rebelles avaient préparé des tranchées près de chez nous. Si au moment de l'attaque un seul coup de fusil était tiré de ces tranchées, il serait « à son grand regret, forcé » de tourner ses canons sur nos établissements et de les détruire entièrement. Il nous en prévenait dans l'intérêt de notre sécurité. Nous répondîmes que nous maintenions la neutralité dans nos établissements, par tous les moyens en notre pouvoir. Et qu'il n'y a pas de lois nous tenant responsables de l'action de personnes ou d'organisations hors de nos propriétés.

Notre correspondance avec le vali se faisait par l'entremise de notre représentant officiel ; Signor Sbordone, l'agent consulaire italien, et notre facteur était une vieille femme portant un drapeau blanc. A son second voyage, elle tomba dans un fossé et comme elle en sortait sans son drapeau blanc, elle fut instantanément tuée à coups de fusils par des soldats turcs. Nous en trouvâmes une autre, mais elle fut blessée tandis qu'elle s'était assise à la porte d'un bâtiment dans nos propriétés. Aram déclara qu'il ne permettrait plus de correspondre jusqu'à ce que le vali eût répondu à une lettre de Sbordone, dans laquelle celui-ci avait prévenu Djevdet qu'il n'avait plus à compter sur une reddition des Arméniens, du moment que le combat avait pris le caractère d'un massacre.

Djevdet ne nous permettait pas de communiquer avec Miss Mc Laren à l'hôpital turc et refusait de répondre à nos questions sur son état de santé ; il écrivit cependant, après deux semaines, à Herr Spörri qu'elle et Schwester Martha s'y trouvaient bien et étaient en bonne santé. Le Dr. Ussher avait connu le vali enfant et avait été toujours en des relations d'amitié avec lui, mais dans une lettre, adressée au banquier autrichien qui s'était réfugié dans la maison allemande, le vali écrivait qu'un de ses officiers avait fait plusieurs prisonniers russes et avait pris des canons, et qu'il les ferait parader devant « les fortifications de Sa Majesté le Dr. Ussher, afin que lui qui, avec les révoltés, attendait toujours l'arrivée des Russes, pût les voir et être satisfait. Cette lettre se terminait par ces mots : « Ichim yok. Keïfim tchok » (« Je n'ai pas de travail, et je m'amuse beaucoup. ») Tandis qu'il n'avait pas de travail et s'amusait tant, ses soldats et leurs sauvages alliés les Kurdes, balayaient la contrée, massacrant, hommes, femmes et enfants, et brûlant leurs demeures. Les bébés étaient tués à coups de fusils dans les bras de leurs mères, de jeunes enfants étaient horriblement mutilés, les femmes étaient déshabillées et battues. Les villages ne s'attendaient pas à être attaqués ; beaucoup d'entr'eux ne firent aucune résistance ; d'autres résistèrent jusqu'à ce que leurs munitions fussent épuisées. Le dimanche 25, une première troupe des réfugiés des villages arriva dans la ville. Aux premières lueurs de l'aube, nous les entendions frappant, frappant, frappant à notre porte. Le Dr. Ussher sortit en robe de chambre et pantoufles pour entendre leur tristes récits et il envoya les blessés à l'hôpital où il les soigna pendant toute la journée.

LA PREMIÈRE AIDE DE LA MISSION DONNÉE AUX VICTIMES

Six mille Arméniens des Jardins avaient dans les premiers temps, cherché un refuge dans nos Etablissements, avec tout ce qu'ils possédaient au monde, — remplissant l'Eglise, les constructions des Ecoles et toutes les chambres disponibles dans la résidence des missionnaires. Une femme dit à Miss Silliman : « Que pourrions-nous faire sans cet

asile ? « C'est le troisième massacre pendant lequel je me suis réfugiée ici. » Il fallut nourrir un grand nombre de ces gens qui étaient si pauvres qu'ils avaient vécu en achetant du pain au four (au jour le jour), avec le peu d'argent qu'ils possédaient, et qui maintenant étaient sans aucune ressource. Abriter ces gens, les soigner, les nourrir, lesadministrer et avoir des relations avec les révolutionnaires étaient autant de problèmes exigeant beaucoup de tact et d'habileté. Les Arméniens n'étaient pas à même d'y faire face sans une aide étrangère et ils se tournaient vers les missionnaires pour leur demander leur aide.

Mr. Yarrow a un don admirable d'organisation. Il réussit rapidement à faire tout marcher avec ordre, chacun travaillant dur, suivant ses aptitudes. Un Gouvernement régulier fut rapidement organisé pour toute une ville de 30 000 habitants, avec un maire, des juges, une police ; la ville n'avait jamais été si bien administrée. Des Comités furent formés pour s'occuper de toutes éventualités. Des céréales furent vendues ou données en contribution au fonds commun, par ceux qui en possédaient. Beaucoup d'entr'eux manifestèrent un esprit de générosité et de sacrifice. Un homme donna tout le blé qu'il possédait, en ne réservant qu'un approvisionnement d'un mois pour sa famille. On acquit un four public; des cartes de pain furent délivrées ; on ouvrit une cuisine pour la soupe et des rations journalières furent données à tous ceux réfugiés dans nos établissements, ainsi qu'à ceux du dehors qui avaient besoin de nourriture. Miss Rogers et Miss Silliman assurèrent un approvisionnement journalier de lait et employèrent quelques-unes des jeunes filles de leurs écoles à le faire bouillir et le distribuer aux petits enfants ; il y en eut jusqu'à 190 ainsi nourris. Les Boy-Scouts que Neville Ussher, âgé de 13 ans, avait aidé à organiser, faisaient maintenant un service de garde, protégeant les bâtiments contre les dangers de l'incendie, veillant à la propreté des habitations, transportant les blessés sur des brancards, signalant les malades et, pendant la quatrième semaine, distribuant du lait et des œufs aux enfants en bas âge et aux malades qui se trouvaient hors de nos établissements.

Notre hôpital, qui pouvait contenir en temps normal 50 lits, fut aménagé pour 167 malades, en empruntant des lits et en les plaçant sur le plancher dans tous les espaces disponibles. Les blessés en état de marcher ou d'être transportés à l'hôpital, venaient faire panser leurs blessures. Bien des opérations compliquées devaient être faites pour les mutilations infligées avec une sauvagerie inimaginable et une passion de torture. Le Dr. Ussher, étant le seul médecin et chirurgien de la ville assiégée, n'avait pas seulement à soigner les malades de son hôpital, à traiter les réfugiés et les soldats arméniens blessés, mais aussi les malades de son dispensaire et les malades du dehors dont le nombre augmenta d'une façon effrayante. Parmi les réfugiés, le manque d'abri contre le froid, les privations, provoquèrent de nombreux cas de pneumo-

nie et de dysenterie ; tandis que la rougeole faisait rage parmi les enfants. Miss Silliman prit la direction d'une annexe pour la rougeole ; Miss Rogers et Miss Ussher aidaient à l'hôpital où Miss Bond et ses nurses arméniennes travaillaient jusqu'à l'extrême limite de leurs forces ; Mrs. Ussher, aidée de Miss Rogers, débordées, ouvrirent un nouvel hôpital dans une école arménienne qui, à cet effet, fut évacuée des réfugiés. C'étaient des luttes pour arriver à trouver des lits, des ustensiles, des aides et des vivres en quantités suffisantes pour les malades. En fait, tout ce travail supplémentaire médical et chirurgical était entravé par l'insuffisance des approvisionnements médicaux et chirurgicaux, car le convoi annuel avait été retenu à Alexandrette.

JOURS SOMBRES

Au bout de deux semaines, les gens restés dans le quartier turc trouvèrent moyen de nous envoyer un mot pour nous dire qu'ils tenaient bon et qu'ils avaient pris quelques-uns des bâtiments du Gouvernement, quoiqu'ils ne fussent qu'une poignée de combattants et qu'ils fussent canonnés nuit et jour. Environ 16.000 obus ou shrapnels avaient été lancés sur eux. Les obus de vieille fabrication s'enfonçaient dans le mur de briques crues de 3 pieds d'épaisseur, sans faire grand mal. Avec le temps, les murs tomberaient certainement, mais c'étaient les murs des étages supérieurs et les gens s'étaient réfugiés aux étages inférieurs, de sorte que trois personnes seulement y avaient trouvé la mort. Quelques-uns des « teerks », dans les jardins avaient été aussi canonnés sans grands dégâts. Il semblait que l'ennemi réservait son canon le plus lourd et ses shrapnels pour la fin. Trois obus tombèrent sur nos établissements la première semaine ; l'un sur le porche de la maison des Ussher. Treize personnes furent blessées par des balles sur nos propriétés, dont l'une mortellement. Nos constructions étaient placées à un point si central que les boulets des Turcs, passant à travers en sifflant, entrèrent dans plusieurs chambres, brisèrent les tuiles sur les toits et criblèrent l'extérieur des murs. Nous nous étions si bien habitués aux Pop-pop-pop « des fusils et au bruit du canon que nous n'y faisions plus attention pendant le jour. Mais les violentes fusillades de la nuit nous énervaient.

Un homme échappé d'Ardjech nous raconta le sort de cette ville, la seconde du vilayet en grandeur et en importance, après Van. Le Kaïmakam avait appelé tous les chefs de corporations ensemble le 19 avril, et comme il avait toujours été en termes amicaux avec les Arméniens, ils eurent confiance en lui. Et une fois réunis, il les avait fait tous abattre par ses soldats.

Beaucoup des réfugiés des villages s'étaient arrêtés hors de la ville, au petit village Chouchantz, sur une colline voisine. Aram leur donna

l'ordre de s'arrêter. Le 8 mai nous vîmes la place en feu et le monastère voisin de Varak fut incendié, avec ses anciens manuscrits d'une valeur inestimable. Ces villageois affluaient maintenant dans la ville. Djevdet paraissait avoir modifié sa tactique. Il fit entrer dans la ville les femmes et les enfants par centaines, afin d'affamer plus facilement la population. Par suite de la mobilisation précédente, l'approvisionnement de céréales dans le quartier des « Jardins » avait été très insuffisant dès le commencement, et maintenant que 10.000 réfugiés devaient recevoir une ration journalière — quoique cette ration fut à peine suffisante pour vivre — cet approvisionnement approchait rapidement de sa fin. Les munitions s'épuisaient également. Djevdet pouvait faire venir des hommes et des munitions des autres villes. A moins qu'une aide ne vint de la Russie, il était impossible que la ville pût tenir encore contre lui, et l'espoir d'un secours paraissait bien précaire. Nous n'avions aucune communication avec le monde du dehors ; un télégramme que nous avions préparé pour l'envoyer à notre Ambassade, n'avait jamais pu être expédié ; les révolutionnaires faisaient constamment des appels de secours aux volontaires russo-arméniens de la frontière, mais nous n'eûmes aucun indice qui pût nous faire croire que ces appels étaient arrivés à destinations. Nous savions qu'à la fin toute la population assiégée affluerait dans nos établissements, comme dernier refuge. Mais Djevdet, rendu furieux comme il l'était par cette résistance inattendue et prolongée, pouvait-il être amené à épargner la vie de l'un de ces hommes, de ces femmes et de ces enfants ? Nous ne le croyons pas. Il pourrait offrir un abri aux Américains, si nous consentions à quitter nos établissements, mais ceci nous ne le voulions pas. Nous étions décidés à partager le sort de nos réfugiés. Et il ne semblait même pas improbable qu'il ne nous offrirait même pas un refuge, croyant, comme il semblait le croire, que nous soutenions les « rebelles ».

C'étaient vraiment des jours sombres. Notre petit cercle américain se réunissait deux soirs par semaine pour discuter les problèmes qui surgissaient chaque jour. Nous plaisantions et nous riions sur certains aspects de notre situation, mais comme nous entendions les fusillades à deux immeubles de distance de chez nous, nous savions qu'à tout moment la défense héroïque, mais qui allait en s'affaiblissant, pouvait être écrasée ; et nous savions qu'alors l'enfer serait lâché sur la ville grouillante de monde et sur nos bâtiments encombrés. Nous savions que nous serions témoins d'atrocités indescriptibles, perpétrées sur des êtres que nous aimions, et que nous les subirions peut-être nous-mêmes. Et nous chantions :

« Paix ! paix profonde ; l'avenir nous est inconnu !

« Nous connaissons le Christ et il est sur le trône ! » et nous priions Dieu qui seul pouvait nous délivrer de la gueule du lion.

Le samedi après-midi, il sembla qu'une lueur apparaissait dans

les nuages, car on vit plusieurs barques s'éloignant de Van, et nous apprîmes qu'elles contenaient des femmes turques et des enfants. Toute la ville monta sur les toits, étonnée de ce qu'elle voyait et faisant toutes sortes de conjectures. Déjà une fois une telle fuite s'était produite, quand les Russes s'étaient avancés jusqu'à *Saraï*. Mais les Russes s'étaient retirés et les familles turques étaient revenues. Cet après-midi, le ciel s'assombrit de nouveau, le canon des grandes casernes de la plaine commença à tirer dans notre direction. Au commencement, nous ne pouvions pas croire que les coups étaient dirigés contre notre drapeau, mais aucun doute ne nous fut permis sur ce point. Sept obus tombèrent sur nos établissements, l'un sur le toit de la maison de Miss Rogers et de Miss Silliman, y faisant un grand trou. Deux autres bombes tombèrent sur le toit des écoles des garçons et des filles. Le Dimanche matin le bombardement recommença. Vingt-six bombes tombèrent sur nos établissements dans la matinée, jusqu'à midi.

Lorsque le bombardement devint violent, le Dr. Ussher visitait des malades au dehors et Mrs. Ussher était également absente et se trouvait à son hôpital, de sorte que je courus de notre propre hôpital pour amener leurs enfants dans la partie de la maison la plus abritée, un étroit vestibule du premier étage. Là nous entendions le sifflement des shrapnels et nous attendions l'éclatement des obus. Une explosion assourdissante fit trembler la maison. Je courus à ma chambre et je la trouvai si pleine de poussière et de fumée que je ne pouvais pas voir à un pied de distance. Un obus avait traversé le mur extérieur de trois pieds d'épaisseur, il avait éclaté projetant les balles qu'il contenait et son culot avait traversé le mur de séparation de la chambre voisine et brisé une porte du mur opposé. Un obus entra dans une chambre de la maison de Mrs. Raynolds, tuant une petite fille arménienne. Dix autres obus tombèrent dans l'après-midi. Djevdet tenait sa menace de bombarder nos établissements et ceci prouva que nous n'avions pas à attendre de pitié de lui, au jour où il aurait pris la ville. (1)

---

(1) Le bombardement des bâtiments de la Mission est également décrit par Mr. Yarrow dans une interview publiée dans le *New-York Times* du 6 octobre 1915, au lendemain de son arrivée en Amérique.

« Vingt-sept jours, 1.500 Arméniens déterminés ont tenu Van contre 5.000 Turcs et Kurdes et pendant les trois derniers jours, ils furent bombardés avec des shrapnels d'un howitzer, apporté par une compagnie turque, commandée par un officier allemand. Je le vis moi-même pointer le canon.

Deux jours avant l'arrivée des Russes à Van, les Turcs bombardaient délibérément les constructions de la Mission. Celles-ci étaient en évidence et on ne pouvait pas s'y tromper : cinq drapeaux américains et un drapeau de la Croix-Rouge y étaient arborés pour les protéger. Le tir était si exact que les boulets brisèrent les mâts et abattirent les drapeaux.

DÉLIVRANCE

La délivrance arriva à l'heure la plus sombre. Le calme succéda au bombardement. Au coucher du soleil une lettre nous parvint des occupants de la seule maison arménienne du quartier turc, qui avait été épargnée (parce que Djevdet y avait habité dans son enfance), nous annonçant que les Turcs avaient évacué la ville. On trouva les casernes situées sur la hauteur et au pied de Toprak-Kalé occupées par une garde si peu nombreuse qu'elle fut facilement maîtrisée et le feu mis à ces casernes, au milieu d'une très vive agitation. Il en fut fait de même de tous les « Teerks » turcs les uns après les autres. On vit ensuite la garnison de la grande caserne en sortir, une compagnie nombreuse de cavaliers qui s'éloignaient par dessus les collines, et ce bâtiment fut également brûlé après minuit. On y trouva de grands approvisionnements de blé et de munitions. Tout cela nous rappelait le septième chapitre du livre II des Rois.

Toute la ville était éveillée, chantant et se réjouissant pendant toute la nuit. Au matin, les habitants de la ville pouvaient circuler partout sans crainte. C'est alors que nous eûmes une première déception dans notre joie. Miss Mc Laren était partie. Schwester Martha et elle avaient été envoyées à Bitlis depuis quatre jours avec les malades de l'hôpital turc.

Mr. Yarrow se rendit à l'hôpital. Il y trouva 25 soldats blessés, trop souffrants pour pouvoir voyager, qui y avaient été laissés sans nourriture et sans eau depuis cinq jours. Il y trouva des cadavres non enterrés. Il resta toute la journée dans cet horrible bâtiment, afin de protéger, par sa présence, ces créatures terrifiées, jusqu'au moment où il put avoir les moyens de les transporter à notre hôpital.

Le mercredi 19 mai, les Russes et les volontaires russo-arméniens vinrent à la ville. C'est leur approche qui avait mis les Turcs en fuite. Ceux-ci eurent cependant à livrer des combats importants dans les villages pour jeter Djevdet et ses renforts hors de la province. Des troupes venant de Russie et de Perse traversaient la ville, se rendant à Bitlis.

Aram fut nommé gouverneur provisoire de la province, et pour la première fois depuis des siècles, les Arméniens eurent l'occasion de se gouverner eux-mêmes. Les affaires reprirent. Les gens commencèrent à reconstruire leurs maisons incendiées et leurs magasins. Nous rouvrîmes les écoles de la Mission, excepté l'école de la ville turque, le bâtiment ayant été brûlé.

LES CHANCES TOURNÉES

Tous les Turcs de la ville n'avaient pas fui. Quelques vieillards, vieilles femmes et enfants étaient restés, beaucoup d'entre eux cachés. Les soldats arméniens, différents des Turcs, ne faisaient pas la guerre à

de telles créatures. Il n'y avait cependant qu'un refuge où les captifs pouvaient être en sûreté contre la populace. Dans leur dilemme les Arméniens se tournèrent, comme d'ordinaire, vers les missionnaires américains. Et il en résulta qu'à peine les 6.000 réfugiés arméniens avaient quitté nos établissements, nous eûmes à prendre soin d'un millier de réfugiés turcs, dont une partie venait des villages que les volontaires russo-arméniens étaient en train d'occuper.

C'est avec les plus grandes difficultés que l'on put se procurer des vivres pour ces gens. La ville avait maintenant à nourrir une armée. On pouvait obtenir du blé provenant des approvisionnements laissés par les Turcs, mais pas de farine, et on ne put avoir de moulin pendant quelque temps. Les missionnaires ne trouvaient aucune aide dans une tâche aussi déplaisante pour les Arméniens, à l'exception de deux ou trois professeurs de l'école de la ville turque, qui maintenant n'avaient pas d'autre travail. Mr. Yarrow dut abandonner la plupart de ses autres occupations et employer en fait tout son temps à travailler pour nos protégés. Mrs. Yarrow, Miss Rogers et Miss Silliman administraient les médicaments et s'efforçaient de donner des bains à chacune de ces pauvres créatures. Mrs. Ussher fit faire des lits et se procura du lait et le distribua elle-même aux enfants et aux malades, leurs consacrant plusieurs heures par jour.

Les cosaques sauvages considéraient les femmes turques comme une proie légitime, et bien que le général russe nous eût donné une petite garde, il se passait rarement une nuit, aux cours des deux ou trois premières semaines, sans que le Dr. Ussher et Mr. Yarrow eussent à chasser des maraudeurs qui avaient escaladé le mur de clôture en trompant la vigilance de la garde.

L'effet sur ceux qui appartiennent à la religion de l'Islam ne fut jamais mieux mis en contraste avec le christianisme. Tandis que les réfugiés arméniens s'étaient mutuellement aidés et sacrifiés, ces musulmans se montrèrent absolument égoïstes, endurcis et indifférents aux souffrances des autres. Là où les Arméniens s'étaient montrés gais et pleins d'espoir et s'étaient attachés à la vie avec une admirable vitalité, les Mulsumans n'ayant pas foi en Dieu, ni d'espoir en une vie future et privés maintenant d'espérance dans la vie, mouraient comme des mouches de dysenterie, sans force et sans volonté de vivre.

La situation devint intolérable. Les missionnaires prièrent le général russe d'envoyer ces gens dans les villages avec une garde suffisante pour leur sécurité et des troupeaux pour les entretenir jusqu'à ce qu'ils fussent à même de tirer leur subsistance du sol. Il avait trop d'autres occupations pour pouvoir s'occuper de nous.

Au bout de six semaines, la Comtesse Alexandra Tolstoï (la fille du célèbre romancier, vint à Van et prit en main la charge de nos « hôtes », bien que ceux-ci restassent dans nos établissements. C'était une jeune

femme simple, sensible et aimable. Nous lui fîmes la surprise à l'anniversaire de sa naissance, de lui offrir le traditionnel gâteau avec des bougies, en la couronnant de fleurs. Elle déclara que jamais son anniversaire n'avait été célébré de façon aussi délicieuse. Elle travaillait dur. Lorsque ses fonds furent épuisés et qu'elle n'en reçut plus du dehors, ses aides russes étant d'autre part tombés malades, elle réussit là où nous avions échoué et décida le général à envoyer les Turcs hors de la ville, en prenant des dispositions pour assurer leur sécurité et leur subsistance.

LA PESTILENCE QUI MARCHE DANS L'OBSCURITÉ

Nos réfugiés turcs nous coûtèrent un prix effroyable. Au dernier jour du mois de juin, Mrs. Ussher, afin de sortir ses enfants, qui avaient la coqueluche, de l'atmosphère pestilentielle de la ville, — les amena à la ville d'Artamit, la villégiature d'été sur le lac de Van, à une distance de neuf milles. Le Dr. Ussher s'y rendit pour y passer la fin de la semaine, ayant un besoin absolu de repos. Le samedi soir, ils tombèrent tous deux très gravement malades. Aussitôt que je l'appris, j'y allai aussi pour les soigner. Le lundi, Mr. et Mrs. Yarrow tombèrent aussi malades. Il ne restait plus que dix jours jusqu'à la date fixée pour la fermeture de l'hôpital en été, Miss Bond confia à ses nurses le soin de renvoyer les malades et alla elle-même soigner les Yarrow. Ceci me laissa sans aide pendant cinq jours. Puis, pendant les quatre jours suivants, deux infirmières arméniennes prenaient soin des malades pendant la nuit, tandis qu'un homme m'aidait pendant le jour. Miss Rogers était venue le jeudi, un jour après le commencement du traitement de ce qu'elle croyait être une attaque de malaria. Le vendredi elle tomba aussi malade. Il y avait enfin heureusement un bon médecin russe en ville, et il fut des plus fidèles dans les soins qu'il donna. La maladie était le typhus. Nous apprîmes plus tard qu'à la même époque, Miss Silliman qui était partie en permission pour l'Amérique le 15 juin, accompagnée de Neville Ussher, était tombée malade à Tiflis, d'une maladie que nous savons maintenant avoir été la même, sous une forme bénigne Le Dr. Ussher pouvait l'avoir contractée de ses malades du dehors mais les autres l'ont sans aucun doute contractée des réfugiés turcs.

Mrs. Yarrow fut dangeureusement malade, mais elle traversa heureusement sa crise avant les autres. Miss Bond vint alors à Artamit, quoique Mr. Yarrow fût encore très souffrant, sentant que les Ussher avaient plus besoin d'elle, en raison de leur éloignement du docteur. Miss Ussher se chargea des enfants des Yarrow à Van ; Mrs. Reynolds prit l'administration des affaires de la Mission.

La maladie de Mrs Ussher avait une forme de grande gravité et sa constitution délicate, usée par le surmenage des mois passés, ne pouvait résister. Elle entra dans la vie éternelle le 14 juillet.

Nous n'osions pas laisser soupçonner aux malades ce qui venait d'arriver. Le Dr. Ussher était trop malade alors, et même pendant deux semaines encore, pour qu'on pût lui apprendre sa terrible perte. Pendant les trois premiers mois qui précédèrent sa maladie, il avait été le seul médecin de Van et l'effet du surmenage et des insommies se faisait durement sentir maintenant. Après que la crise du typhus fut passée, sa vie fut encore en danger pendant une semaine, par suite d'une complication de pneumonie. Puis, survint une autre complication qui n'est pas rare après un typhus, ce fut un abcès dans la glande parotide, qui lui donna une longue période de faiblesse et de souffrances et menaça à un moment sa vie et sa raison et qui a eu des conséquences sérieuses, qui peuvent devenir permanentes. Mr. Yarrow fut si malade qu'on avait perdu tout espoir. C'est par un vrai miracle qu'il nous fut rendu.

LA FUITE

Dans l'entre-temps, l'armée russe avait lentement avancé vers l'ouest ; ses succès n'avaient pas été continuels, comme nous nous y attendions. En fait, les Russes semblaient combattre mollement et sans enthousiasme. Ce sont les volontaires russo-arméniens, toujours envoyés en tête de l'armée principale, qui soutenaient les plus lourds combats. Les Russes n'avaient pas encore pris Bitlis, qui n'est qu'à 90 milles de Van, à la fin de juillet. Soudain l'armée turque commença à avancer vers Van et l'armée russe battit en retraite.

Le vendredi 30 juillet, le général Nicolaïeff donna l'ordre à tous les Arméniens de la province de Van, ainsi qu'aux Américains et autres étrangers de prendre la fuite pour sauver leurs vies. Le samedi soir, la ville était à peu près vidée d'Arméniens et complétement dépourvue de tous moyens de transports. Presque tous nos professeurs, nos infirmières et nos employés étaient partis. C'était « chacun pour soi » et impossibilité de nous procurer des voitures ou chevaux pour notre propre fuite. Nous qui étions à Artamit avec un homme malade, nous aurions eu les plus grandes difficultés à nous rendre à temps dans la ville, si Mrs. Yarrow n'avait quitté son lit de malade pour aller chez le Général et le prier de nous envoyer des ambulances. Celles-ci arrivèrent après minuit.

Nous n'hésitâmes pas à prendre la décision de fuir. Notre expérience pendant le siège nous avait montré que notre qualité d'Américains ne nous protégerait pas contre les Turcs. Si nos deux hommes Mr. Yarrow et le Dr. Ussher n'avaient pas été dans l'impossibilité de nous donner la moindre aide, nous aurions pu discuter la question, mais dans l'état des choses, nous ne pouvions pas, nous femmes, assumer la responsabilité de rester et de garder nos malades avec nous ; et d'ailleurs, si même nous y étions restés, nous n'aurions pas trouvé de moyens d'existence dans une ville désertée.

Nous étions 15 Américains et nous avions à pourvoir à 10 Arméniens femmes et enfants. L'infirmier chef de l'hôpital, Garabed, un hardi et loyal compagnon, avait expédié sa mère et sa femme, pour nous aider à sortir de la contrée. Le cuisinier du Dr. Ussher, qui nous avait accompagné à Artamit, quand commença la panique, avait été dans l'impossibilité de se procurer un moyen de transport pour sa femme malade. Nous avions le plus grand besoin de son aide pour notre voyage, mais cela nous donnait la charge d'une troisième malade. Nous avions trois chevaux, une charrette de livraison d'un épicier américain, hors d'état de faire un travail pénible sur de mauvaises routes de montagnes, et un petit char où trois personnes pouvaient prendre place. Nos deux autres charrettes étaient hors d'usage.

Nous priâmes le Général de nous donner des ambulances ; il le refusa catégoriquement ; il n'en avait pas dont il pût disposer. Mais il ajouta qu'il allait être remplacé dans un ou deux jours par le Général Trokin, que nous pourrions nous adresser à lui à son arrivée et que d'ailleurs le danger n'était pas immédiat. Quelque peu rassurés et ne sachant pas comment nous pourrions nous en tirer sans l'aide des Russes, nous ne nous pressâmes pas pour partir ce jour-là. Mais le lendemain, lundi, nous apprîmes que les volontaires qui s'efforçaient de maintenir ouverte la route de la Russie, ne pourraient pas résister plus longtemps, — il n'y avait pas de temps à perdre. Nous nous mîmes au travail.

L'un de nos professeurs, qui n'avait pas réussi à partir avant le lundi matin, prit aimablement un petit sac de vêtements pour chacun de nous sur son char à bœufs. Nous étendîmes nos châles et nos couvertures, dont nous aurions besoin en route, sur la charrette de livraison, avec l'intention d'y étendre nos trois malades. Garabed, qui de sa vie n'avait conduit un attelage, devait conduire deux de nos chevaux attelés à cette charrette. Mrs. Raynolds devait conduire le troisième cheval, attelé à la petite charrette, en y prenant les enfants et tout ce qu'elle pouvait contenir de vivres. Il n'était pas possible d'acheter aucune provision en route. Tous les autres devaient marcher, bien que Mrs. Yarrow et Miss Rogers vinssent de quitter leur lit de malade et que les enfants fussent tous âgés de moins de 12 ans. Nous mîmes des charges sur les vaches que nous devions emmener pour les malades et les enfants ; mais les vaches étaient réfractaires, elles jetèrent bas les charges et se mirent à courir affolées dans la cour, la queue en l'air, la tête basse, tandis que le cheval, brisant ses harnais, s'échappa également et mit en morceaux la petite charrette.

A ce moment psychologique, deux médecins de la Croix-Rouge Russe entrèrent à cheval dans notre cour ; voyant notre embarras, ils tournèrent bride et s'en allèrent, mais pour revenir peu après. Ils nous

promirent, sous leur responsabilité, de nous prendre dans leur caravane de la Croix-Rouge. Grâces à Dieu !

Nous mîmes alors nos bagages sur la voiture de livraison ; nous mîmes les roues de la voitures brisée sur le corps d'une charrette sans roues et maintenant que nous pouvions emporter avec nous un peu plus que des vivres et de la literie, nous fîmes des paquets de tout ce qui nous semblait absolument nécessaire. Nous savions que nous ne reverrions plus ce que nous laissions en arrière et nous étions certains qu'avant de partir les soldats russes pilleraient nos maisons et peut-être même y mettraient le feu pour prendre de l'avance sur les Turcs.

La Croix-Rouge nous fournit deux ambulances, avec des chevaux et des conducteurs et un brancard placé entre deux chevaux pour le Dr. Ussher. On le transportait, quand nous campions la nuit, sous la tente des malades, tandis que la plupart d'entre nous dormait sur la terre, à la belle étoile.

Nous partîmes le mardi 3 août. Les Russes semblaient avoir reçu des nouvelles qui les inquiétaient ; et effectivement, le Général Trokin partit aussi dans l'après-midi du même jour, ainsi que nous l'apprîmes plus tard. Le lendemain, au coucher du soleil, nous entendîmes des coups de feu échangés par les Kurdes et les volontaires qui courageusement essayaient de les arrêter pour maintenir la route de la Russie ouverte aussi longtemps que possible. La fusillade semblait si proche que nous en étions impressionnés. Nous voyageâmes cette nuit-là jusqu'à 2 heures du matin pour atteindre Pergri, où nous devions être sinon en sûreté, du moins au-delà de la ligne le long de laquelle les Turcs pouvaient capturer les voyageurs. Il n'était que temps. Les troupes du Général Trokin qui n'étaient parties de Van que quelques heures après nous ne réussirent pas à arriver à Perghri et furent forcées de retourner et de prendre une route plus longue à travers la Perse. Si notre caravane à marche lente avait été forcée de faire de même, jamais nous n'aurions pu en sortir.

Dans l'après-midi de ce jour de jeudi, nous passâmes à gué une rivière large et profonde et nous entrâmes dans une vallée étroite. Les Kurdes commencèrent à tirer du haut des montagnes qui dominaient la vallée sur la caravane de la Croix-Rouge et sur les milliers de voyageurs à pied. Un homme de l'ambulance fut tué et d'autres blessés. Les conducteurs des ambulances et des brancards cravachaient leurs chevaux et les faisaient galoper follement. C'était une course pour la vie. La vue de ces milliers de gens angoissés, frappés de terreur, faisait une impression inoubliable. Le professeur qui avait pris nos sacs de vêtements jeta tout hors de son char à bœufs pour se sauver. Les Arméniens jetèrent beaucoup de nos bagages, chargés sur un char, afin de

l'alléger et c'est ainsi que nous perdîmes la plus grande partie de ce que nous avions emporté.

Une fois sortis de la vallée, nous étions relativement en sûreté, nous rencontrâmes une force de volontaires et de cosaques qui entra dans la vallée pour combattre les Kurdes. Mrs. Raynolds avait voyagé dans la petite charrette. Après que le danger fut passé, elle tomba en voulant en descendre et se brisa la jambe au-dessous du genou. Les médecins de la Croix-Rouge la lui remirent aussitôt, mais elle souffrit horriblement durant le reste du voyage, sur les mauvaises routes, bien qu'elle fut couchée dans une de nos voitures d'ambulance. Elle ne pouvait servir à rien. Mr. Yarrow était aussi couché dans une ambulance qu'il lui était impossible de quitter nuit et jour, excepté lorsqu'on le transportait sous la tente de la Croix-Rouge, les dimanches.

Le vendredi tout le monde, excepté les quatre impotents et les petits enfants, marcha à pied à travers le mont Taparez. Le samedi nous gravîmes à pied également une haute montagne, du coucher du soleil jusqu'à 3 heures du matin. La caravane se sépara le dimanche à un camp de la Croix-Rouge, près du sommet du mont Tchingli, au pied du mont Ararat. Ici le Dr. Ussher subit deux graves opérations sur la figure sans anesthésie. Nous atteignîmes Igdir, lundi au coucher du soleil, Le Dr. Ussher fut transporté à un hôpital militaire pour officiers et les militaires l'envoyèrent à Tiflis le jeudi. Nous ne pûmes pas nous procurer de voiture avant le mercredi pour nous menęr à la gare du chemin de fer d'Etchmiadzine. Nous arrivâmes le lendemain matin à Tiflis.

SAUVÉS MAIS PLONGÉS DANS L'AFFLICTION

Presque tous nous avions tout perdu, sauf les vêtements que nous portions et que nous avions portés jour et nuit pendant les dix jours de notre voyage. Il était peu étonnant que le premier hôtel où nous nous présentâmes n'avait aucune chambre disponible. Mr. Smith, le Consul américain fut très bon et fit tout ce qu'il put pour nous. Il se procura une chambre, dans un hôpital privé, pour Mrs. Raynolds et un lit dans l'hôpital de la ville pour le Dr. Ussher.

Le Dr. Ussher fut de nouveau en danger de mort, par suite d'une forte dysenterie, contractée en route. Il était physiquement tout à fait épuisé et avait l'apparence de son propre spectre.

La dysenterie était devenue épidémique parmi les vingtaines de mille réfugiés de la province de Van, venus de Transcaucasie. Même l'atmosphère semblait empoisonnée. Nos enfants étaient très malades et il nous semblait qu'ils ne pourraient pas guérir tant que nous n'aurions pas quitté Tiflis,

La fracture de Mrs. Raynolds ne se ressoudait pas. Elle semblait également souffrir d'un épuisement de tout son organisme ; elle restait

couchée, patiente, indifférente à tout ce qui se passait autour d'elle, enfoncée peut-être dans les souvenirs du passé. Qui peut le dire ?

Le 24 août, nous fûmes surpris de recevoir une dépêche du Dr. Raynolds. Nous ne savions pas qu'il eût quitté l'Amérique et voilà qu'il était à Pétrograd. Il semble qu'il s'était mis en route pour venir à Van, aussitôt qu'il avait appris l'occupation russe. Il était accompagné de Mr. Henry White, qui devait enseigner dans notre collège. A Pétrograd, il avait appris de l'Ambassadeur que les missionnaires de Van étaient à Tiflis, mais il ne savait rien des motifs et il ignorait l'état de sa femme. Mrs. Raynolds eut une lueur de joie en apprenant que son mari venait la rejoindre ; puis les choses terrestres semblèrent de nouveau glisser indifféremment sur elle ; elle ne pouvait s'y attarder, même si elles concernaient l'arrivée d'êtres chers. Le vendredi 27 août son âme fatiguée trouva le repos. Deux jours après le Dr. Raynolds arriva pour apprendre que sa femme n'était plus, que sa maison était anéantie, l'œuvre de sa vie en ruines et ceux qu'il avait aimés, exilés ou dans la détresse.

Le mardi Mrs. Raynolds fut enterrée dans le cimetière allemand luthérien et autour d'elle se trouvaient réunis ceux pour qui elle avait vécu.

Le Dr. Raynolds et Mr. White décidèrent de partir avec nous en Amérique, rien ne leur restant plus à faire, et cette même semaine nous partîmes pour Pétrograd. Là, les directeurs américains des Etablissements qui correspondent à notre Y. M. C. A. se montrèrent très bienveillants et secourables pour nous. La ville était si pleine de réfugiés de Pologne, qu'il nous fallut, la première nuit, dormir sur des tables, dans les salles de l'Association ; mais le jour suivant nous réussîmes à trouver des chambres convenables. Les enfants se rétablirent et l'amélioration de la santé du Dr. Ussher fut tout simplement étonnante. Mr. Yarrow redevenait tout à fait lui-même, quoiqu'en réalité il n'eût pas tout à fait retrouvé ses forces.

Voyageant en chemin de fer le long du Golfe de Bothnie, nous restâmes quelques jours à Stockholm et nous nous embarquâmes pour Christiania le 24 septembre sur le vapeur danois le « Hellig Olav ».

Nous étions absolument sans nouvelles de nos différentes Missions en Turquie depuis la mi-avril et pour ce qui est de l'Amérique, nous n'en avions que les informations que nous avait apportées le Dr. Raynolds. A notre arrivée à New-York, le 5 octobre, nous apprîmes les massacres des Arméniens à Bitlis, perpétrés par Djevdet Bey dès qu'il y arriva, après avoir été chassé de Van. Nous apprîmes que Miss Ely y avait trouvé la mort en juillet, ainsi que mon frère, à Diarbékir, en août (1). Nous apprîmes aussi que Miss Mc Laren était malade du typhus à Bitlis, et plus tard qu'elle allait bien. Nous fûmes informés du mas-

(1). — Voir doc. 13.

sacre des Arméniens dans tout l'Empire turc, ainsi que de leurs déportations. Les réfugiés de Van furent, en comparaison, fortunés, en ce sens qu'ils ont pu s'échapper. De l'argent fut envoyé en Transcaucasie pour les secourir, un petit nombre d'entr'eux ont réussi à se procurer des passeports et à se rendre en Amérique.

DOCUMENT 10

VAN APRÈS LA RETRAITE TURQUE : LETTRE DE HERR SPÖRRI DE LA MISSION ALLEMANDE A VAN, PUBLIÉE DANS LE JOURNAL ALLEMAND « SONNENAUFGANG » EN OCTOBRE 1915.

C'est là que se trouve en face de nous le village d'Artamit paré de ses délicieux jardins ; mais quel aspect offre le village ! La plus grande partie n'en est plus qu'un amas de ruines. Nous causâmes là avec trois orphelines, nos anciennes protégées, qui subirent de terribles épreuves pendant les récents événements. Nous traversâmes à cheval la montagne d'Artamit. Même en temps de paix on traverse ce défilé le cœur en émoi parce que les Kurdes y exercent leurs brigandages. Maintenant le danger est plus grand encore.

Notre regard parcourut la magnifique vallée de Haïotz-Tzor. C'est là, en face de nous que s'étend le village d'Antanantz complètement détruit à présent, comme tout le reste C'est là que nous donnâmes asile aux habitants d'Antanantz qui avait réussi à s'échapper. Plus loin, dans le fond du magnifique paysage, se trouve Vosdan. A première vue, on pourrait se croire, dans un paradis, mais pendant ces derniers jours ce fut aussi un enfer. Quels fleuves de sang doivent y avoir coulé. C'était une des principales places fortes des Kurdes armés. Nous arrivâmes au pied de la montagne à Ankegh. Là aussi il y avait beaucoup de maisons détruites. Nous y trouvâmes une jeune femme qui après bien des années de veuvage s'était remariée à un habitant du village. La vie lui souriait, et maintenant son mari aussi avait été massaçré. Cent trente personnes dit-on ont été ainsi égorgées. C'est là que nous fixâmes notre camp en face des ruines noircies. Tout droit devant nous se dressait un « amrotz » une espèce de tour bâtie en blocs de composts de fumier comprimé, — un spectacle assez commun dans ces régions. On nous dit que les Kurdes y avaient brûlé les corps des arméniens massacrés. Epouvantable chose ! Et cependant cela vaut mieux que d'abandonner les corps des victimes, ainsi qu'on le fit en d'autres endroits, sans les enterrer pendant un temps indéfini, en les laissant dévorer par les chiens et empoisonner l'atmosphère. Là nous fûmes rejoints par quelques soldats ; c'étaient des volontaires arméniens qui étaient venus de Russie et qui combattaient maintenant à côté des Russes pour la libération de leur Haïasdan. Ils arrivaient des alentours de Bitlis où un violent combat avait lieu ; ils avaient ramené quelques malades dans la ville et se proposaient de s'y reposer quelque peu. Nous nous rendîmes ensuite à cheval à Tène, où des personnes que nous connaissions vinrent du village à notre ren-

contre et nous racontèrent ce qui s'y était passé. Là encore, les lieux de notre activité, l'Ecole et l'Eglise, étaient en ruines, ainsi que nombre de maisons d'habitation. L'homme qui nous logeait, était aussi parmi les morts ; sa veuve est encore toute abattue. On assure que cent cinquante personnes ont été assassinées. On nous dit qu'il y avait un grand nombre d'orphelins dans le village, nous demandant si nous serions disposés à nous en charger de nouveau ? Nous ne pouvions pas leur donner une réponse précise. Tandis que nous chevauchions sur les montagnes, l'air vivifiant nous fit beaucoup de bien et nous en remerciâmes Dieu, car peu à peu nous en étions venus à avoir grandement besoin de nous remonter. Nous avions du haut des montagnes une vue splendide, mais partout dans les villages on ne voyait que des maisons noircies et ruinées.

DOCUMENTS

GROUPE III

VILAYET DE BITLIS

Le vilayet de Bitlis est situé à l'Ouest de Van, sur l'autre rive du lac. Les centres arméniens principaux de cette province étaient la ville de Bitlis elle-même, commandant le passage principal entre le bassin du Lac et la vallée supérieure du Tigre ; la ville et les villages de Mouch situés, dans la seule plaine importante, le long du cours du Mourad-Sou ou Euphrate Oriental ; et la Communauté du Haut Plateau semi indépendante de Sassoun, formée d'un groupe de villages arméniens dans le massif des montagnes qui séparent Mouch du haut cours du Tigre et des plaines de Diarbékir.

L'extermination des Arméniens dans ces trois centres était un acte de vengeance contre le succès de la résistance des Arméniens de Van et l'avance des forces russes qui venaient à leur secours. Il n'y avait ici aucun motif à déportation et les Arméniens furent détruits sans égard pour les apparences par des massacres soudains, accompagnés de tortures dans beaucoup de cas.

DOCUMENT 11

LES VILAYETS DU NORD-EST. RAPPORT COMMUNIQUÉ PAR LE RÉFUGIÉ ROUPEN, DE SASSOUN, A LA COMMUNAUTÉ ARMÉNIENNE DE MOSCOU. PUBLIÉ DANS LA PRESSE RUSSE PUIS RÉIMPRIMÉ DANS LA GAZETTE DE LAUZANNE DU 13 FÉVRIER 1916 (1).

A une récente séance du Reichstag allemand, le directeur de la division politique des affaires étrangères, M. Von Stumm, répondant à la question posée par le député socialiste Liebknecht au sujet des Arméniens, fit cette déclaration :

« Le chancelier sait que la Porte, il y a quelque temps, devant les menées de nos adversaires, s'est vue forcée d'évacuer la population arménienne de certaines régions de l'Empire ottoman et de lui fixer de nouveaux lieux de résidence. »

Or, à la fin de l'an dernier, un notable Allemand venant de Constantinople, et qui à plusieurs reprises a rempli des missions diplomatiques, qui connaît à fond la question d'Orient et surtout la question arménienne, mais dont la rédaction du Drochak est obligée de taire le nom pour le moment, déclara lors de son passage à Genève au directeur de cet organe :

« Tout ce qui se passe en Arménie était depuis longtemps projeté par les Jeunes Turcs ; ils n'attendaient qu'un moment propice, et l'horrible guerre actuelle fut la meilleure occasion pour eux. L'insurrection arménienne n'est qu'un prétexte. J'ai des preuves que je publierai toutes en leur temps. »

Laquelle de ces deux déclarations est vraie ? L'officielle, prononcée de la tribune du Reichstag, ou celle de l'honorable Allemand énoncée ici ?

Le document qu'on lira plus loin répondra.

L'un des chefs combattants de Sassoun, nommé Roupen (2) qui a

(1) Les paragraphes suivants imprimés en italiques ne figurent pas dans le texte anglais ; ils ont été ajoutés ici d'après le texte intégral communiqué par la rédaction du Droschak et publié dans la Gazette de Lausanne (Note du traducteur).

(2) Roupen est un des chefs de la révolution arménienne. Pendant le régime du sultan Hamid, il a commandé des groupes de volontaires et pris une part active aux combats de défense nationale en Arménie. Lorsque fut promulguée la constitution ottomane, il déposa les armes et se rendit à Genève et entra à la faculté des sciences de l'Université pour se spécialiser dans la chimie, mais le devoir envers sa patrie l'ayant rappelé beaucoup plus tôt qu'il ne s'y attendait, il abandonna ses études et se rendit en Arménie. Avec l'insurrection, il reprend les armes et devient un des chefs de l'insurrection de Sassoun.

pu grâce à son héroïsme, accompagné de trente combattants et volontaires, percer la ligne des troupes turques et des hordes kourdes et passer les hautes sommités de Sassoun au Caucase, s'est rendu à Pétrograd pour exposer la situation de l'Arménie aux dirigeants du gouvernement russe. A son retour, il présenta à la colonie arménienne de Moscou le rapport suivant que les journaux russes ont publié :

Au début de la guerre européenne, le parti Dachnaktzoutioun se réunit en congrès à Erzeroum dans le but de prendre une décision touchant l'attitude à observer par le parti.

Les Jeunes-Turcs, renseignés au sujet de ce congrès, se hâtèrent d'envoyer leurs représentants à Erzeroum pour proposer que le parti déclarât son intention d'aider et de défendre la Turquie en organisant l'insurrection des Arméniens au Caucase en cas de déclaration de guerre russo-turque.

D'après le projet des Jeunes-Turcs, les Arméniens s'engageraient à former des légions de volontaires et à les acheminer au Caucase avec les propagandistes turcs dans le but d'y préparer l'agitation.

Les représentants des Jeunes-Turcs avaient déjà amené avec eux à Erzeroum leurs propagandistes au nombre de 27 et de nationalité persane, turque, lézgue et circassienne. Leur chef était Emir Hechmat, qui organise en ce moment des bandes de rebelles à Hamadan (Perse). Les Turcs tâchèrent de persuader les Arméniens que l'insurrection était inévitable au Caucase, que sous peu les Tatars, les Géorgiens et les montagnards se révolteraient et que par conséquent les Arméniens devraient les suivre.

Ils firent même la future carte géographique du Caucase.

Les Turcs offraient aux Géorgiens les provinces de Koutaïs et de Tiflis, la région de Batoum et une partie de la province de Trébizonde ; aux Tatares Choucha, les régions montagneuses jusqu'à Vladicaucase, Bakou et une partie de la province de Elisavétopol ; aux Arméniens Kars, la province d'Erivan, une partie d'Elisavétopol, un fragment de la province d'Erzeroum, Van et Bitlis. Tous ces groupements deviendraient, d'après les Jeunes-Turcs, autonomes sous le protectorat turc.

Le congrès d'Erzeroum repoussa ces propositions et conseilla aux Jeunes-Turcs de ne pas se lancer dans la conflagration européenne, aventure dangereuse qui mènerait la Turquie à la ruine.

Les Jeunes-Turcs en furent irrités.

« C'est là une trahison, s'écria Boukhar-Eddine-Chakir — l'un des délégués de Constantinople — Vous tenez le parti des Russes dans un moment aussi critique ; vous refusez de défendre le gouvernement, vous oubliez que vous jouissez de son hospitalité ! »

Mais les Arméniens s'en tinrent à leurs décisions.

Les Jeunes-Turcs, avant qu'éclatât la guerre russo-turque, essayèrent de nouveau d'obtenir l'aide des Arméniens. Ils engagèrent des

pourparlers avec des propositions plus modestes, et cette fois avec les représentants arméniens de chaque vilayet.

A Van, les pourparlers furent menés par le gouverneur provincial Taksim bey et Nadji bey ; à Mouch par Servet bey et Iskhan bey (ce dernier se trouve aujourd'hui parmi les prisonniers de guerre en Russie) : à Erzeroum par le même Taksim bey et d'autres.

Le projet de soulèvement des Arméniens du Caucase fut abandonné. En revanche, on engagerait ces derniers à s'unir aux Tatars de la Transcaucasie dont, au dire des Jeunes-Turcs, l'insurrection était certaine.

Les Arméniens encore cette fois refusèrent.

Dès la déclaration de la guerre, les soldats arméniens se présentèrent à leurs régiments pour y servir, mais ils refusèrent catégoriquement de former des bandes

En général jusqu'à la fin de 1914, la situation fut calme en Arménie. Mais quand les Turcs eurent été refoulés de Bayazid et chassés dans la direction de Van et de Mouch, leur colère se tourna contre les Arméniens, dont les coreligionnaires du Caucase, formés en légions de volontaires conduites par les chefs du mouvement libérateur arménien, Antranik et d'autres, avaient aidé l'ennemi.

C'est alors que commença le désarmement des soldats, gendarmes et autres militaires arméniens. Les soldats arméniens désarmés furent formés en groupes de mille individus et envoyés dans différentes régions pour construire des ponts, creuser des tranchées et travailler aux forteresses.

En même temps commencèrent les massacres en masse. Les premières victimes tombèrent à Diarbékir, Erzeroum et Bitlis. Soldats, femmes et enfants, dans les villes et dans les villages, furent abattus en masse. A la fin de janvier dernier, les massacres s'étendaient à toute l'Arménie. Dans les villages d'Arméniens, on sortait par groupes les mâles à partir de 12 ans et on les fusillait sous les yeux des femmes et des enfants.

Le premier mouvement de révolte arménien se produisit au commencement de février à Koms, où arrivèrent 70 gendarmes turcs ayant l'ordre de massacrer les notables locaux parmi lesquels Roupen et Gorioune. Les Arméniens informés de cette décision, s'élancèrent sur eux et les massacrèrent tous. Ils firent également prisonnier le chef de la région, chez lequel ils trouvèrent l'ordre suivant écrit par le gouverneur de Mouch : « Réaliser la décision donnée verbalement ». Le même jour les notables arméniens se retirèrent sur les hauteurs où se groupèrent également les jeunes gens armés de la région de Mouch.

Les Turcs au nombre de 2.000, commandés par Mehmed Effendi, prirent l'offensive contre les Arméniens, mais ces derniers les anéantirent également.

Ainsi commença la révolte en Arménie.

Le gouvernement, voyant l'insurrection s'étendre, fit savoir qu'il suspendait le désarmement des Arméniens, retirait l'ordre de les déporter et d'exterminer ceux de Sassoun. Une commission d'enquête fut formée d'Essad pacha, du kaïmakam de Boulanik, du président du tribunal militaire de Mouch et de l'Arménien V. Papazian, député au Parlement ottoman.

La commission d'enquête établit que les gendarmes étaient cause des troubles arméno-turcs et le gouvernement promit de mettre fin aux représailles. Talaat bey télégraphia de Constantinople de ne pas molester les représentants arméniens.

Le calme se rétablit provisoirement, mais au mois de mai les Turcs essayèrent de pénétrer à Sassoun, et en même temps les massacres recommencèrent inopinément à Kharpout, Erzeroum et Diarbékir.

Les Arméniens repoussèrent les Turcs et prirent position autour de la ville de Mouch où un grand nombre de troupes turques étaient concentrées.

Les choses en étaient là quand, à la fin de juin, les Turcs effectuèrent les grands massacres à Mouch : la moitié de ses habitants furent massacrés ; l'autre moitié fut chassée de la ville. Les Arméniens ne savaient pas qu'à ce moment les troupes russes n'étaient qu'à deux ou trois heures de distance de Mouch.

Les massacres s'étendirent à toute la plaine de Mouch. Les Arméniens qui avaient pu se retirer sur les sommités de Sassoun avec le reste de leurs forces et quelque peu de munitions attaquèrent les Turcs dans les gorges et vallées de Sassoun, leur causant des pertes considérables. Une partie des Arméniens échappés aux massacres percèrent la ligne des Turcs et arrivèrent à Van occupé déjà par les troupes russes.

Le nombre des victimes arméniennes est considérable. Rien qu'à Mouch, des 15.000 Arméniens, il n'y a que 200 survivants ; des 59.000 habitants de la plaine de Mouch, à peine 9.000 sont sauvés.

(Communiqué par la rédaction du Drochak).

DOCUMENT 12

BITLIS, MOUCH ET SASSOUN. — INTERVIEW DE ROUPEN, DE SASSOUN, RÉDIGÉE ET TRADUITE PAR M. A. S. SAFRASTIAN, DATÉE DE TIFLIS, LE 6 NOVEMBRE 1915.

Au moment où j'écris, il n'est plus guère douteux que pendant les mois de juin et juillet derniers, les Turcs ont presque entièrement exterminé près de 150.000 Arméniens de Bitlis, Mouch et Sassoun.

Si on pouvait révéler au monde civilisé l'histoire détaillée des horreurs qui ont accompagné ces massacres, on peut dire qu'elles seraient dans l'histoire le plus grand chef-d'œuvre de férocité qui ait jamais été exécuté, même par les Turcs. C'est Roupen un des chefs de Sassoun qui m'a donné une description sommaire de ces horreurs ; il s'est miraculeusement échappé des lignes turques et après de longues marches à travers Mouch et Van, il est arrivé ici il y a quelques jours. Dès que les Turcs entrèrent dans la guerre, ils entamèrent des négociations avec les chefs Arméniens à Mouch et à Sassoun en vue d'une coopération pour la défense du pays. Les représentants turcs proposèrent, comme base d'une entente de telles conditions que les Arméniens ne pouvaient aucunement les considérer comme sérieuses. Jusqu'au mois de janvier 1915 la situation fut assez tranquille, et les Arméniens étaient conseillés par leurs chefs d'accéder à toutes les demandes légitimes qui leur seraient faites par les autorités. Mais quand les négociations échouèrent, les Turcs commencèrent à prendre des mesures sévères contre les Arméniens. Ils avaient déjà cruellement réquisitionné tout ce qui leur tombait sous la main ; et on exigeait maintenant des paysans qu'ils livrassent leurs armes. Ces derniers disaient qu'ils ne pouvaient les livrer aussi longtemps que les Kurdes resteraient armés jusqu'aux dents et circuleraient partout sans que les autorités interviennent en aucune façon. Vers la fin de janvier un gendarme turc provoqua une querelle à Tzéronk, un grand village arménien à une quarantaine de kilomètres à l'ouest de Mouch ; environ 70 personnes furent tuées et le village presque détruit. Après quelques jours des gendarmes provoquaient encore une autre querelle à Koms un village sur le bord de l'Euphrate, où ces gendarmes s'étaient rendus afin de lever des corvées pour le transport des fournitures militaires ; et comme un premier groupe d'Arméniens emmenés pour être employés à de semblables corvées n'étaient jamais revenus chez eux les paysans commencèrent à soupçonner les Turcs et refusèrent de partir. Les esprits s'échauffaient de jour en jour, les Turcs voulaient arrêter un certain Gorioune, un jeune villageois d'une grande bravoure qui s'était vengé sur un certain Mehmed Emin, brigand kurde, qui dans le passé avait

causé la ruine de la famille de Gorioune. Tous ces conflits locaux étaient réglés d'une façon ou d'une autre par des négociations entre les autorités et les chefs du parti Dachnaktzoutioune. En même temps des irréguliers kurdes et des bandes musulmanes qui venaient de rentrer de la bataille de Kilidj-Guéduk, où ils avaient été sévèrement battus par les Russes, commencèrent à tracasser les Arméniens sur toute l'étendue du pays jusqu'à la dernière limite de la patience.

En répondant aux protestations des Arméniens les autorités donnaient toutes sortes d'excuses, d'explications et d'assurances de leur bonne volonté, mais naturellement personne n'ajoutait foi à celles-ci.

Le massacre de Séert et de Bitlis. — Vers la fin du mois de mai Djevdet Bey, le Gouverneur militaire de Van était expulsé de la ville, qui fut prise par les Arméniens indigènes et ensuite par les forces Russo-Arméniennes. Djevdet Bey s'enfuit vers le sud et passant la rivière de Bohtan, entra à Séert avec 8.000 soldats qu'il appelait lui-même « les bataillons bourreaux » (Kassap Tabouri). Il massacra la plupart des chrétiens de Séert mais on n'a aucun détail sur ces faits ; on sait cependant de bonne source qu'il donna l'ordre à ses soldats de brûler sur une place publique l'Evêque arménien Yeghiché Vartabed et l'archevêque Chaldéen, Mgr. Addai Cher ; ensuite Djevdet Bey suivi par la petite armée de Khalil Bey marcha sur Bitlis vers le milieu du mois de juin. Avant son arrivée les Arméniens et les Kurdes de Bitlis s'étaient entendus sur un programme de protection mutuelle contre les événements inattendus. Mais Djevdet Bey avait son propre programme pour exterminer les Arméniens. Tout d'abord, il leva une rançon de 5.000 livres, puis il fit pendre Hokhiguian et une vingtaine d'autres leaders arméniens, la plupart desquels travaillaient dans les hôpitaux militaires. Le 25 juin, les Turcs cernèrent la ville de Bitlis et coupèrent toutes les communications avec les villages Arméniens du voisinage ; la plupart des jeunes gens étaient déjà arrêtés au cours de visites domiciliaires. Dans la semaine suivante, tous les hommes arrêtés furent fusillés hors de la ville et enterrés dans des tranchées creusées au préalable par les victimes elles-mêmes. De jeunes femmes et des enfants furent distribués à la foule et le reste, « l'élément inutile » fut déporté vers le sud et on croit que tous ont été noyés dans le Tigre. Des tentatives de résistance de la part des Arméniens, si héroïques qu'elles fussent, étaient facilement domptées par des troupes régulières. Des Arméniens qui avaient pris les armes après avoir employé leurs dernières cartouches s'empoisonnèrent par familles entières ou se suicidèrent dans leurs maisons pour ne pas tomber dans les mains des Turcs. Pendant ces atrocités les autorités militaires épargnèrent quelques centaines de familles, des artisans et des ouvriers expérimentés Arméniens, dont ils avaient besoin pour leurs travaux. Mais on ne sait rien de ce qu'il est advenu d'eux.

C'est là les façons de gentleman dont les Turcs usèrent avec les 15.000 Arméniens de Bitlis. Des paysans de Rahva, de Khoultig et d'autres grands villages du district avoisinant avaient déjà subi le même sort.

Les massacres de Mouch. — Longtemps avant que ces horreurs aient été perpétrées à Bitlis, les Turcs et les Kurdes de Diarbékir aidés par des tribus féroces de Békran et de Bélek avaient presque anéanti les Arméniens de Slivan, de Bicherig et de la vaste plaine qui s'étend de Diarbékir jusqu'au pied du massif de Sassoun. Des milliers de réfugiés s'étaient échappés à Sassoun comme le seul lieu sûr au milieu de cette mer sans limites de terreur. Ces réfugiés arméniens informèrent le peuple de Sassoun et de Mouch des atrocités qui avaient été commises par les Turcs.

La ligne de conduite que les Arméniens devaient suivre était maintenant évidente : les Turcs s'étaient décidés à les détruire et, par conséquent, ils n'avaient qu'à faire le meilleur usage de tous les moyens qu'il leur restait pour lutter contre une situation désespérée. Roupen me dit qu'ils n'avaient aucun renseignement sur les événements de la guerre au Caucase et que les Turcs répandaient de fausses nouvelles pour les tromper. La paix générale fut maintenue dans la province de Bitlis jusqu'au commencement de juin ; mais alors les événements prirent une autre tournure. Les villages arméniens éloignés de Boulanik et de Mouch avaient été déjà massacrés au mois de mai ; et maintenant l'attaque était dirigée contre Sassoun, dans deux directions principales.

Les tribus Kurdes de Bélek, de Békran et Chégo, le Cheikh de Zilan, de si mauvais renom, et beaucoup d'autres furent armés par le Gouvernement avec l'ordre de cerner Sassoun. Les Arméniens de ces montagnes, environ 15.000, renforcés d'une autre quinzaine de mille de réfugiés de Mouch et de Diarbékir repoussèrent plusieurs attaques très violentes dans lesquelles les Kurdes subirent de grandes pertes d'hommes et d'armes. A la suite de cette résistance, le Gouvernement entama des négociations avec les chefs arméniens par l'intermédiaire de l'évêque de Mouch, en promettant une amnistie générale si les Arméniens consentaient à déposer les armes et à rejoindre l'armée turque pour la défense de la patrie commune ; et comme preuve de leur sincérité, les autorités expliquèrent les massacres de Slivan, de Boulanik, etc. etc., en les donnant comme le résultat d'un malentendu déplorable. Partout les vexations cessèrent soudain et l'ordre commença à régner à Mouch pendant trois semaines au mois de juin. Pourtant on surveillait strictement les mouvements des Arméniens, à qui il était défendu de s'assembler. A la fin de juin, un certain Kiazim Bey arrivait d'Erzeroum avec 10.000 soldats et de l'artillerie pour renforcer la garnison de Mouch. Le lendemain de son arrivée de fortes patrouilles étaient envoyées sur les collines dominant la ville de Mouch, coupant

de cette manière toute communication entre Mouch et Sassoun. Des bandes Kurdes de « Fédaïs » et de gendarmes furent chargées de couper toute communication entre différents villages et la ville de Mouch de sorte qu'on ne savait pas ce qui se passait même dans le voisinage immédiat.

Au commencement de juillet, les autorités donnèrent l'ordre aux Arméniens de livrer leurs armes et de payer une forte somme comme rançon. Des notables arméniens de la ville et des chefs de villages furent soumis à des tortures révoltantes. Ils eurent les ongles des mains et des pieds arrachés, ainsi que toutes les dents et dans quelques cas on leur coupa aussi le nez ! Ces malheureuses victimes mouraient ainsi dans une longue et effroyable agonie. Des femmes parentes de ces victimes vinrent pour les sauver, mais elles furent publiquement insultées en présence de leurs maris ou de leurs frères mutilés. Les cris d'angoisse et de mort de ces victimes remplirent l'air; mais la bête turque n'en fut nullement émue. Les Arméniens des grands villages de Haskeui, de Franknorchen, etc., furent ainsi désarmés dans les mêmes conditions et si quelques hommes ou femmes opposaient la moindre résistance, ils étaient tués avec la cruauté et dans les tortures que l'on vient de décrire. Le 10 juillet de forts contingents de soldats accompagnés de bandes de criminels qui avaient été relâchés des prisons commencèrent à ramasser les jeunes gens de tous les villages. Dans une centaine de villages de la plaine de Mouch, la plupart des paysans prirent les armes qu'ils possédaient et firent une résistance désespérée occupant des positions favorables. Naturellement le manque de munitions ne leur permit pas de continuer la lutte et alors se produisit, peut-être, un des plus grands crimes de l'histoire. Ceux qui n'avaient pas d'armes et n'avaient rien fait contre les autorités, furent concentrés dans différents camps et tués à la baïonnette avec une cruauté infernale.

Dans la ville de Mouch, les Arméniens guidés par Gotoyan et d'autres se retranchèrent dans leurs églises et leurs maisons en pierre et combattirent pendant quatre jours pour se défendre. Des canons turcs, sous la direction d'officiers allemands, eurent bientôt fait d'avoir raison des positions arméniennes.

Tous les Arméniens qui s'y trouvaient, chefs ou autres, furent tués en combattant et quand le silence de la mort régna sur les ruines des églises et des maisons la foule musulmane se rua sur les femmes et les enfants et les chassa hors de la ville, vers des camps déjà préparés pour les femmes et les enfants des paysans arméniens. On pourrait, certainement, trouver incroyables des scènes aussi horribles ; mais tous ces faits ont été confirmés de source russe et ne laissent aucun doute au sujet de leur certitude absolue.

La méthode la plus courte pour s'emparer des femmes et des

enfants réunis dans de différents camps était d'y mettre le feu. Les soldats incendièrent de grands baraquements en bois à Alidjan, Megrakom Haskeui et dans d'autres villages arméniens, et mirent ainsi à mort en les carbonisant des femmes et des enfants absolument sans défense. Plusieurs femmes devinrent folles et jetèrent leurs enfants dans le feu ; d'autres s'agenouillèrent dans le feu et prièrent au milieu des flammes qui brûlaient leurs corps. Beaucoup d'autres crièrent et implorèrent un secours qui ne venait de nulle part.

Et les bourreaux turcs qui assistaient insensibles à ces scènes inouïes de sauvagerie, prenaient les petits enfants par les pieds et les lançaient dans le feu, disant à leurs mères brûlées : « Voici vos lions ». Des prisonniers turcs en Russie qui avaient été témoins de ce spectacle, devenaient comme fous d'horreur chaque fois qu'ils se rappelaient ces scènes. Ils ont dit aux Russes que la puanteur et la mauvaise odeur de la chair humaine brûlée empestaient l'atmosphère pendant plusieurs jours.

Dans les circonstances actuelles, il est impossible de fixer exactement le nombre des arméniens survivants d'une population totale de 60.000 dans la plaine de Mouch. Le seul fait qu'on peut enregistrer pour le moment, c'est que de temps en temps quelques survivants arméniens peuvent s'évader des montagnes et atteindre les lignes russes, où ils donnent quelques détails sur ces crimes sans exemple perpétrés par les turcs à Mouch pendant le mois de juillet.

Massacres à Sassoun. — Tandis que les bataillons « bourreaux » de Djevdet Bey et les troupes régulières de Kiazim Bey étaient engagés à Bitlis et Mouch, un certain nombre d'escadrons de cavalerie furent envoyés à Sassoun, au commencement de juillet, pour raffermir les Kurdes qui avaient été mis en déroute par les arméniens, dans les premiers jours de juin. La cavalerie turque réussit à envahir la vallée inférieure de Sassoun et, après des combats acharnés, à prendre quelques villages. En même temps des tribus kurdes réorganisées firent une tentative pour cerner Sassoun par le sud, l'ouest et le nord. Pendant la seconde moitié de juillet des combats continuèrent sans relâche quelque fois même pendant la nuit. En général, les Arméniens tenaient bien leurs positions sur tous les fronts et chassaient les Kurdes de leurs tranchées avancées. Cependant d'autres inquiétudes assaillaient la population de Sassoun. Elle avait doublé depuis que leurs compatriotes étaient venus se réfugier dans leurs montagnes. La moisson de millet de la saison avait été mauvaise, tout le miel, les fruits et autres produits locaux étaient épuisés et la population était obligée de se nourrir de viande de mouton sans la saler, car il n'y avait plus de sel du tout. En outre, les munitions étaient tout à fait insuffisantes pour les exigences du combat. Mais la situation devint bientôt pire encore. Kiazim Bey après avoir réduit la ville et la plaine de Mouch lança son armée sur Sassoun pour

renouveler son effort et écraser ces montagnards héroïques. Les Turcs recommencèrent l'offensive sur tous les fronts dans toute l'étendue du district de Sassoun. Leurs gros canons répandaient le carnage dans les rangs arméniens. Roupen me dit que Gorioune, Dikran et une vingtaine d'autres parmi les meilleurs de leurs combattants furent tués par un seul obus qui éclata au milieu de ces héros. Encouragés par la présence des canons la cavalerie et les Kurdes poussèrent en avant avec une énergie irrésistible.

Les Arméniens furent par conséquent obligés d'abandonner les lignes extérieures de la défense et de se replier de jour en jour vers les hauteurs d'Antok, le massif central des montagnes de Sassoun d'une altitude de presque 3.000 mètres. Les femmes et les enfants aussi bien que leurs grands troupeaux d'animaux entravaient considérablement la liberté des mouvements des défenseurs arméniens dont le nombre était déjà réduit de 3.000, presque la moitié. Pendant les attaques des turcs ou des contre-attaques des Arméniens une terrible confusion régnait parmi les habitants de Sassoun. Beaucoup d'Arméniens brisèrent leurs fusils après avoir épuisé leurs dernières cartouches et se saisirent de leurs révolvers et de leurs poignards. Les soldats turcs et les Kurdes dont l'ensemble s'élevait presque à 30.000 personnes, poussèrent de hauteur en hauteur et cernèrent la position centrale des Arméniens enfermés dans un petit espace. C'est alors que commença une de ces luttes héroïques et désespérées qui a toujours été l'orgueil de ces montagnards : hommes, femmes et enfants combattirent avec des couteaux, des faux, des pierres et tout ce qui tombait sous leurs mains. Ils roulèrent des blocs de pierres sur le bord de rochers escarpés et écrasèrent ainsi un certain nombre de leurs ennemis. Dans un terrifiant corps à corps on voyait des femmes plonger leurs couteaux dans les gorges des turcs et elles en tuèrent ainsi un grand nombre. Le 5 août la dernière journée de combats, les rochers ensanglantés d'Antok furent pris par les turcs. Les guerriers arméniens de Sassoun, excepté ceux qui avaient réussi à passer derrière les turcs pour les attaquer de flanc étaient morts sur le champ de bataille. Plusieurs jeunes femmes, qui étaient en danger de tomber dans les mains des turcs se jetèrent des rochers, quelques-unes avec leurs enfants dans les bras. Les survivants ont depuis août dernier continué une guerre de guérillas dans les montagnes se nourrissant de viande sans sel et d'herbes. L'hiver prochain peut avoir des conséquences désastreuses pour le reste des Arméniens de Sassoun, parce qu'ils n'ont rien à manger et aucun moyen de se défendre.

DOCUMENT 13

MOUCH. TÉMOIGNAGE D'UN ALLEMAND, TÉMOIN OCULAIRE DES ÉVÉNEMENTS DE MOUCH. COMMUNIQUÉ PAR LE COMITÉ AMÉRICAIN DE SECOURS AUX ARMÉNIENS ET AUX SYRIENS.

Vers la fin d'octobre 1914, dès le début de la guerre turque, les fonctionnaires turcs commencèrent à enlever aux Arméniens tout ce dont ils avaient besoin pour la guerre. Leurs biens, leur argent tout fut confisqué. Plus tard, chaque turc était libre d'aller dans un magasin arménien et d'y prendre ce dont il avait besoin, ou qu'il désirait avoir. Le dixième environ était peut-être nécessaire pour les besoins de la guerre, quant au reste, c'était simplement du vol. Il était nécessaire d'avoir des vivres, etc... pour les transporter au front, sur la frontière du Caucase. Dans ce but, le Gouvernement envoya 300 Arméniens âgés, dont un grand nombre d'estropiés et des enfants au-dessous de 12 ans, pour transporter les vivres à la frontière russe, distante de Mouch d'environ 3 semaines de marche. Comme chaque Arménien avait été dépouillé de tout ce qu'il possédait, ces pauvres gens moururent bientôt de froid et de faim en chemin ; ils n'avaient même pas de vêtements, car on les leur avait aussi volés en route. Si, de ces 300 Arméniens, 30 ou 40 revinrent, c'est par miracle. Quant au reste, ou bien ils furent battus à mort, ou ils moururent de faim et de froid.

L'hiver fut très rigoureux à Mouch ; les gendarmes furent envoyés pour lever de lourds impôts, et comme les Arméniens avaient déjà donné aux Turcs tout ce qu'ils possédaient et se trouvaient ainsi dans l'impossibilité de payer ces énormes impôts, on les battit jusqu'à ce que mort s'en suive. Les Arméniens ne se défendaient jamais, sauf quand ils voyaient les gendarmes maltraiter leurs femmes et leurs enfants, et la conséquence en était qu'on brûlait tout le village, simplement parce que quelques Arméniens avaient essayé de protéger leurs familles.

Vers le milieu d'avril, les rumeurs nous parvinrent qu'il y avait de grands désordres à Van. Nous avons eu à ce sujet des témoignages de Turcs aussi bien que d'Arméniens et, comme ces rapports concordent en tout point, il est évident qu'ils renferment quelque vérité. Ils affirment que le Gouvernement ottoman envoya des ordres pour enjoindre aux Arméniens de livrer leurs armes ; que les Arméniens s'y refusèrent en disant qu'ils avaient besoin de leurs armes pour se défendre à l'occasion. Ce refus amena un massacre en règle. Les Turcs se vantèrent de s'être maintenant débarrassés de tous les Arméniens. Je l'entendis moi-même dire par des officiers, qui se réjouissaient à la pensée de s'être débarrassés des Arméniens.

Ainsi passa l'hiver, chaque jour se produisant des horreurs qu'on est impuissant à décrire. Nous apprîmes alors que les massacres avaient commencé à Bitlis. A Mouch, tout était prêt pour procéder à un massacre, lorsque les Russes arrivèrent à Liz, qui se trouve à une distance de 14 à 16 heures de marche de Mouch. Ce fait occupa toute l'attention des Turcs, de sorte que le massacre fut abandonné pour l'instant. Toutefois, à peine les Russes étaient-ils partis de Liz que tous les districts habités par les Arméniens furent pillés et détruits. Ceci se passait au mois de mai. Au commencement du mois de juin, nous apprîmes qu'on s'était débarrassé de toute la population arménienne de Bitlis. C'est à cette époque que nous avons su que le missionnaire américain, le Docteur Knapp, avait été blessé dans une maison arménienne et que le Gouvernement turc l'avait envoyé à Diarbékir. Il mourut dès la première nuit de son arrivée à Diarbékir et le Gouvernement attribua sa mort à une indigestion, pour avoir trop mangé, — ce qu'évidemment personne ne crut. Lorsqu'il ne resta plus personne à massacrer à Bitlis, l'attention des Turcs se tourna vers Mouch. Des cruautés avaient déjà été commises, mais pas trop publiquement jusqu'alors ; cependant, à partir de ce moment ils commencèrent à tirer sur tous, sans aucune raison et à les battre à mort, tout simplement pour leur plaisir. A Mouch même, qui est une grande ville, il y a 25.000 Arméniens ; dans le voisinage il y a 300 villages contenant chacun environ 500 maisons. Dans tous ces villages, on ne peut à présent rencontrer un seul Arménien et à peine quelques femmes par ci par là.

Dans la première semaine de juillet, 20.000 soldats arrivèrent de Constantinople, en passant par Kharpout, avec des munitions et 11 canons et firent le siège de Mouch. En fait, la ville avait déjà été investie depuis la mi-juin. Sur ces entrefaites, le Mutessarif donna des ordres nous enjoignant de quitter la ville et de nous rendre à Kharpout. Nous le priâmes de nous permettre de rester, car nous avions la charge de tous les orphelins et des malades ; mais il s'irrita et nous menaça de nous faire partir de force, si nous ne faisions pas comme il avait dit. Cependant, comme nous tombâmes tous deux malades, on nous permit de rester à Mouch. J'obtins la permission, dans l'éventualité où nous quitterions Mouch, de prendre avec nous les enfants de notre orphelinat ; mais lorsque nous demandâmes des assurances pour leur sécurité, sa réponse fut la suivante : « Vous pouvez les prendre avec vous, mais « comme ce sont des Arméniens, leurs têtes peuvent être et seront cou- « pées en chemin. »

Sous le prétexte que quelques Arméniens avaient décidé de s'échapper, Mouch fut bombardé le 10 juillet pendant plusieurs heures. J'allai voir le Mutessarif et lui demandai de protéger nos bâtiments ; sa réponse fut la suivante : « C'est bien, vous n'avez que ce que vous méritez, puis- « que vous êtes restés au lieu de partir, comme on vous l'a dit. Les

« canons sont ici pour détruire Mouch ; cherchez refuge chez les Turcs ». Il nous était évidemment impossible d'agir ainsi, car nous ne pouvions faillir à notre mandat. Le jour suivant un nouvel ordre fut donné pour l'expulsion des Arméniens ; trois jours de grâce leur furent accordés pour se préparer. Il leur fut ordonné de se faire enregistrer au siège du Gouvernement, avant de partir. Leurs familles pouvaient demeurer, mais leurs biens et leur argent devaient être confisqués. Les Arméniens étaient dans l'impossibilité de partir, car ils n'avaient pas d'argent pour payer les dépenses du voyage et ils préféraient mourir dans leurs maisons, plutôt que d'être séparés de leurs familles et de mourir d'une mort lente, en route. Ainsi qu'il vient d'être dit, trois jours de grâce avaient été accordés aux Arméniens, mais deux heures s'étaient à peine écoulées que les soldats firent irruption dans les maisons, arrêtant les habitants et les jetant en prison. Les canons commencèrent à faire feu et ainsi les Arméniens furent dans l'impossibilité de se faire enregistrer au siège du Gouvernement. Nous dûmes tous nous mettre à l'abri dans les caves, par crainte que notre orphelinat ne prît feu. C'était déchirant d'entendre les cris de la foule et des enfants qui mouraient brûlés vifs dans les maisons ! Les soldats s'amusaient beaucoup à entendre ces plaintes et lorsque des personnes, qui se trouvaient dans la rue pendant le bombardement, tombaient mortes, ils en riaient tout simplement.

Les survivants furent envoyés à Ourfa (on ne laissa que les femmes malades et les enfants) ; j'allai trouver le Mutessarif et le priai de faire au moins grâce aux enfants, mais ce fut en vain. Il répondit que les enfants arméniens devaient périr avec leur nation. Tous nos employés furent enlevés de notre hôpital et de l'orphelinat, et ils ne nous laissèrent que trois servantes. C'est dans ces circonstances atroces que la ville de Mouch fut brûlée à ras de terre. Tous les officiers se vantèrent du nombre de victimes qu'ils avaient personnellement massacrées, contribuant ainsi à débarrasser la Turquie de la race arménienne.

Nous partîmes pour Kharpout. Kharpout est devenu le cimetière des Arméniens ; on les a transportés de toutes les directions à Kharpout pour y être enterrés. Ils gisent là et les chiens et les vautours dévorent leurs corps. De temps en temps, un individu jette un peu de terre sur les cadavres. A Kharpout et Mezré, les habitants ont eu à endurer de terribles tortures : on leur a arraché les cils, les ongles, on les a éventrés ; leurs bourreaux leur coupaient les pieds, ou leur y enfonçaient des clous à coups de marteau, tout comme on ferre les chevaux. Tout cela se faisait de nuit, et afin que les habitants ne pussent pas entendre leurs cris et connaître leur agonie, on fit stationner des soldats autour des prisons battant des tambours et faisant du bruit avec des sifflets. Il est inutile de dire que beaucoup moururent de ces tortures. Lorsqu'ils mouraient, les soldats criaient : « Maintenant, demandez à votre Christ de vous aider ! »

Un vieux prêtre fut si cruellement torturé pour lui arracher un aveu que, croyant que son supplice cesserait et qu'on le laisserait tranquille s'il le faisait, il s'écria dans son désespoir : « Nous sommes des révolutionnaires ! » Il espérait que ses tortures cesseraient, mais au contraire les soldats crièrent alors : « Que cherchons-nous de plus ? Il nous « le dit de ses propres lèvres ». Et, à partir de ce moment, au lieu de choisir leurs victimes comme ils le faisaient auparavant, les fonctionnaires firent torturer tous les Arméniens, sans épargner une seule âme.

Au commencement de juillet, on ordonna à 2.000 soldats arméniens de quitter Alep, pour aller construire des routes. Les habitants de Kharpout furent terrifiés à cette nouvelle et une panique s'empara de la ville. Le Vali envoya chercher le missionnaire allemand, M. Ehemann et le pria de tranquilliser les habitants, répétant maintes et maintes fois qu'aucun mal ne serait fait à ces soldats. M. Ehemann crut à la parole du Vali et tranquillisa la population. Mais ils étaient à peine partis, que nous apprîmes qu'ils avaient été assassinés et jetés dans une cave. Quelques-uns seulement parvinrent à s'échapper et c'est par eux que nous apprîmes ce qui s'était passé. Il était inutile de protester auprès du vali. Le Consul américain à Kharpout protesta plusieurs fois, mais le vali n'en tint aucun compte et le traita de la façon la plus honteuse. Quelques jours après, encore 2.000 Arméniens furent envoyés à Diarbékir, et afin de les empêcher plus sûrement de s'échapper, on les laissa mourir de faim en chemin, de telle sorte qu'il ne leur restait pas assez de force pour s'enfuir. On prévint les Kurdes que les Arméniens étaient en route, et les femmes kurdes arrivèrent avec leurs couteaux de boucher pour aider les hommes. A Mezré, une maison publique fut ouverte pour les Turcs et toutes les belles jeunes filles Arméniennes et les femmes y furent placées. La nuit, les Turcs y avaient entrée libre. L'autorisation d'exempter les protestants et les catholiques arméniens de la déportation, n'arriva qu'après que leur déportation eut été un fait accompli. Le Gouvernement voulait forcer les quelques Arméniens qui restaient à accepter la foi mahométane. Quelques-uns consentirent afin de sauver leurs femmes et leurs enfants des terribles souffrances qu'ils avaient déjà vu infliger aux autres. Les habitants nous supplièrent de partir pour Constantinople, afin d'obtenir pour eux quelque protection. Pendant notre voyage pour Constantinople, nous ne rencontrâmes que des vieilles femmes ; il n'y avait plus ni une jeune femme, ni une jeune fille.

En novembre 1914, nous savions qu'un massacre aurait lieu. Le Mutessarif de Mouch, qui était un ami intime d'Enver Pacha, déclara tout à fait ouvertement qu'au premier moment opportun, on massacrerait les Arméniens et exterminerait toute la race. Ils avaient l'intention de massacrer les Arméniens avant l'arrivée des Russes, puis de battre

les Russes. Vers le commencement d'avril, en présence du Major Lange et de plusieurs autres hauts fonctionnaires, y compris les Consuls américain et allemand, Ekran Bey exprima tout à fait ouvertement l'intention du Gouvernement d'exterminer la race arménienne. Tous ces détails montrent pleinement que les massacres procédaient d'un plan délibéré et bien arrêté.

Dans quelques villages, les femmes en détresse, presque nues et très malades, viennent pour demander l'aumône et protection. On ne nous permet pas de leur donner quoi que ce soit, ni de les accueillir dans une maison ; en fait, on ne nous permet de rien faire pour elles et elles meurent dans la rue. Si seulement on pouvait obtenir la permission des autorités de leur venir en aide ! Si nous ne pouvons pas, nous, endurer la vue des souffrances de ces pauvres êtres, que doivent-elles être pour eux qui les subissent !

C'est une histoire écrite avec le sang !

Deux vieux missionnaires et une dame plus jeune (une Américaine), furent chassés de Mardin. On les traita comme des prisonniers, brutalisés continuellement par les gendarmes, et c'est dans ces conditions qu'on les emmena à Sivas. Pour des missionnaires de cet âge, un voyage comme celui-là, dans les circonstances actuelles, était assurément une terrible épreuve.

DOCUMENT 14

DISTRICT DE MOUCH. RÉCIT D'UNE FEMME DÉPORTÉE RACONTÉ PAR ELLE-MÊME A Mr. VARTKÈS DE MOUCH (1). NOTÉ PAR LUI LE 25 JUILLET 1915 ET PUBLIÉ ENSUITE DANS LE JOURNAL ARMÉNIEN « VANTOSP ».

J'ai appris aujourd'hui une histoire terrible. Tous les Arméniens qui ont été déportés de Mouch étaient ou tués ou noyés dans le fleuve Mourad (2). Parmi les déportés se trouvaient ma mère et trois de mes sœurs avec leurs enfants. Cette nouvelle nous fut communiquée par une femme arrivée ici à minuit. Nous crûmes voir un revenant, car elle avait l'air d'un revenant sortant du tombeau. Elle avait sauvé son garçon âgé de 2 ans.

Elle demanda tout de suite du pain. Nous n'en avions pas car nous vivions de grains et de viande crue ; mais nous lui donnâmes ce que nous avions. Après qu'elle se fut rassasiée, nous lui posâmes un tas de questions. Elle était originaire du village de Khéban et était du nombre des déportés. Voici ce qu'elle nous dit :

« Les Turcs rassemblèrent toutes les femmes et les enfants des villages de Sorader, Pazou, Hassanova, Salehan et Gvars, et après les avoir gardés pendant 5 jours, ils les conduisirent à Ziaret. Là on leur adjoignit les habitants de Meghd, Baghlou, Ourouch, Ziaret, Khéban, et on les conduisit tous vers le pont, qui traverse le fleuve Mourad. En chemin les familles des villages de Dom, Hergueerd, Norag, Aladine, Goms (3), Khachkhaldoukh, Souloukh, Khoronk, Kartzor, Kizil Aghatch, Komer, Cheïkhlan, Avazaghpur, Plel et Kurdmeïdan se joignirent à elles formant ainsi une caravane de 8.000 à 10.000 personnes.

« Toutes les vieilles femmes et les personnes faibles qui ne pouvaient pas marcher furent tuées. Il y avait environ 100 gardes kurdes pour nous surveiller et nos vies dépendaient de leur bon plaisir. C'était une chose très commune pour eux de nous enlever nos jeunes filles en notre présence. Ils violaient souvent des fillettes âgées de 8 ou 10 ans ; et comme beaucoup d'entr'elles ne pouvaient plus marcher, elles étaient fusillées.

« Notre troupe avançait lentement laissant des monceaux de corps derrière elle. La plupart d'entre nous étaient presque nus. Lorsque nous

(1) Cette femme était à ce moment cachée dans les forêts de Sourp-Garabed.

(2) Branche Est de l'Euphrate.

(3) Koms.

traversions un village tous les hommes et les femmes kurdes venaient et nous volaient sans se gêner. Quand un Kurde désirait une jeune fille rien ne l'empêchait de la prendre. Les enfants de celles que l'on enlevait étaient tués en notre présence.

« Ils nous donnaient du pain une fois tous les deux jours, quoique beaucoup d'entre nous ne recevaient même pas cela. Lorsque toute notre provision fut épuisée, nous ramassâmes du blé des champs pour le manger. Beaucoup de mères perdirent la raison et laissèrent tomber leurs enfants au bord de la route.

« Quelques-unes parvinrent à s'échapper et se cachèrent dans les champs parmi les blés jusqu'à la nuit. Ceux qui connaissaient les montagnes et cette région parvenaient ainsi à s'échapper et retournaient à la recherche de ceux qui leur étaient chers. Quelques-uns allèrent à Sassoun en apprenant que la ville n'était pas encore tombée ; d'autres furent noyés dans le fleuve Mourad. Je n'ai pas essayé de me sauver, car j'avais vu de mes propres yeux l'assassinat de ceux qui m'étaient chers. Il me restait quelques piastres et j'espérais pouvoir vivre encore quelques jours.

« Nous apprîmes en route par les Kurdes que les Chettis kurdes (bandes de voleurs) avaient rassemblé tous les habitants de Kurdmeïdan et de Cheïkhlan, environ 500 femmes et enfants et les avaient brûlés sur l'ordre de Rachid Effendi, le chef des Chettis.

« Quand nous arrivâmes à la passe de Khozmo, nos gardiens changèrent la direction sud que nous suivions et poursuivirent vers l'ouest, dans la direction de l'Euphrate. Lorsque nous arrivâmes à la limite du district du Guendj, nos gardiens furent changés ; les nouveaux furent plus brutaux. A ce moment la caravane avait diminué de moitié. Lorsque nous parvînmes à la limite de Djabaghtchour, nous passâmes à travers une vallée étroite ; nos gardiens nous ordonnèrent de nous asseoir là près du fleuve et de nous reposer. Nous fûmes très reconnaissants de ce repos qui nous était accordé et courûmes vers le fleuve pour boire.

« Après une demi-heure nous vîmes une foule de Kurdes venant vers nous de Djabaghtchour. Ils nous entourèrent et nous ordonnèrent de traverser le fleuve ; beaucoup d'entre nous obéirent. Le bruit des fusillades empêchaient d'entendre les gémissements et les pleurs. Dans cette panique, je pris mon petit garçon sur mon dos et, sautai dans le fleuve. Je savais bien nager et je parvins à atteindre la rive opposée de l'Euphrate avec mon précieux fardeau sans être remarquée, et me cachai derrière quelques sinuosités.

« Vers la nuit tombante il ne restait plus personne vivant de notre troupe. Les Kurdes partirent dans la direction de Djabaghtchour. A la nuit je sortis de ma cachette pour aller dans un champ avoisinant et trouvai du blé que je mangeai ; je suivis ensuite l'Euphrate en remon-

tant vers le nord, et après de grandes difficultés je parvins à la plaine de Mouch. Je me décidai à aller vers les montagnes de Sourp Garabed, car j'avais appris qu'il y avait là beaucoup d'Arméniens. Pendant les nuits mon garçon était pour moi d'un grand réconfort. Je sentais qu'un être vivant était auprès de moi et la peur perdait de son horreur. Je remercie Dieu d'avoir revu des figures d'Arméniens ».

La pauvre femme termina son histoire, et nos cœurs étaient frappés de tristesse, car nous avions des êtres aimés parmi les malheureuses victimes de ce convoi. Deux jours après son garçon mourut faute de nourriture et après cinq jours elle fut découverte par une troupe de patrouilleurs kurdes et tuée.

DOCUMENTS

GROUPE IV

AZERBAÏDJAN ET HÉKKIARI

La province persane d'Azerbaidjan est limitrophe à l'est du Vilayet de Van ; elle forme essentiellement un autre et plus grand bassin, fermé de montagnes, qui écoulent leurs eaux dans le lac d'Ourmia.

Bien que l'Azerbaïdjan fasse nominalement partie de la Perse, il n'y a pas, en réalité, de Persans parmi ses habitants. La majorité de la population est composée de Mahométans Chiites, parlant un dialecte turc ; mais les parties occidentales du lac, et en particulier les districts d'Ourmia et de Salmas, sont habités par une population chrétienne sémite, qu'on désigne indifféremment par « Nestoriens » (d'après leur religion), « Syriens » (d'après leur langue), ou « Chaldéens » (d'après leur race). Ils descendent des anciens habitants de Mésopotamie qui y furent refoulés à travers les montagnes par la poussée arabe. Un plus grand nombre encore d'entr'eux vivent sur le versant Ottoman, dans le district de Hekkiari, autour des sources du Grand Zab et aussi plus à l'ouest, près du confluent du Tigre et du Bohtan. Dans ces deux derniers districts, ils sont maintenant en minorité par rapport à leurs voisins turcs, et ceux-ci sont aussi entremêlés aux Nestoriens du bassin d'Ourmia, surtout vers l'extrémité sud du lac, et aussi du côté Ouest, (Tergavar).

Lorsque, dans l'hiver 1914-15, les Turcs prirent l'offensive contre les Russes, sur le front du Caucase, ils envoyèrent une armée, renforcée de tribus kurdes dans l'Azerbaïdjan. Les forces russes, trop faibles, qui occupaient la province, se reti-

rèrent vers le Nord, au commencement de janvier, et les envahisseurs turco-kurdes, pénétrèrent jusqu'à Tabriz, tandis que les villages Nestoriens à l'ouest du lac d'Ourmia, restaient en leur possession pendant près de cinq mois. Les Russes furent suivis dans leur retraite par une partie considérable de la population chrétienne qui souffrit beaucoup des rigueurs de l'hiver pendant le voyage. Ceux qui restèrent, se réfugièrent dans la ville d'Ourmia et subirent toutes sortes d'atrocités pendant les vingt semaines de l'occupation de la ville, de la part des Turcs et des Kurdes. Les Russes réoccupèrent l'Azerbaïdjan en mai 1915 ; ils entrèrent dans la ville d'Ourmia le 24 mai, cinq jours après leur première entrée à Van, et il délivrèrent la population de Salmas et d'Ourmia de leurs oppresseurs. Mais ils ne purent pas sauver les Communautés du district de Zab. qui subirent, au mois de juin, le même sort que les Arméniens de Bitlis, Mouch et Sassoun ; et lorsque les Russes furent de nouveau forcés d'évacuer Van, à la fin de juillet, la panique de Van gagna Ourmia et un nouveau flot de réfugiés Nestoriens vint augmenter l'exode générale des chrétiens dans les provinces russes du Caucase.

NOTE DU TRADUCTEUR

Cette traduction française n'étant faite qu'en vue des massacres et des déportations en Turquie, on n'a pas traduit les vingt documents de ce groupe concernant exclusivement l'Azerbaïdjan, qui est en Perse, et le Sandjak de Hekkiari, qui fait partie du Kurdistan. Ces documents ne sont d'ailleurs cités ni dans la Préface, ni dans le Résumé Historique.

DOCUMENTS

GROUPE V

LES RÉFUGIÉS AU CAUCASE

Pendant deux mois, — juin et juillet 1915, — les Arméniens de Van jouirent d'un Gouvernement National Autonome sous la protection russe. Mais, dans les derniers jours de juillet, les Armées Ottomanes de ce front reçurent de gros renforts et purent reprendre une fois de plus l'offensive. Les troupes russes commencèrent à se retirer de Van le 30 juillet et, en fait, toute la population arménienne du Vilayet les accompagna dans leur retraite.

La retraite était imprévue. Les réfugiés disposaient de peu de moyens de transport et n'avaient presque pas de provisions, et bien que leurs arrières fussent protégés contre les descentes de Kurdes par l'héroïque résistance des cosaques et des volontaires arméniens, les souffrances et la mortalité au cours de leur fuite à travers des montagnes sans chemins, furent épouvantables.

A Etchmiadzine et à Erivan, au-delà de la frontière russe, les réfugiés arméniens furent rejoints par le flot de fugitifs Nestoriens d'Ourmia, et le nombre total des exilés chrétiens au Caucase dépasse le chiffre de 180.000.

Les Turcs ne se maintinrent à Van que pendant quelques semaines, mais cela suffisait pour le but qu'ils poursuivaient. Ils firent là ce qu'ils avaient fait à Bitlis, à Mouch et à Sassoun ; et, lorsque les Russes revinrent, ils trouvèrent que tous les habitants restés en arrière avaient été massacrés et que toutes les villes et tous les villages avaient été brûlés jusqu'à ras du sol, y compris Van même.

Aussitôt que la sécurité fut rétablie, les réfugiés commencèrent à y retourner, lentement, pour reconstruire leurs foyers ruinés. Mais la majorité resta au Caucase, où ces malheureux étaient arrivés dans le plus complet dénuement. Les Arméniens du Caucase se montrèrent admirablement à la hauteur des circonstances. Le poids de l'œuvre de secours pesa sur eux et leur organisation fut aussi admirable que leur générosité. Ils furent dans la suite aidés par des secours envoyés de Londres, de Boston et surtout de Moscou ; mais la grandeur de la tâche était écrasante et les besoins continuèrent à être énormes.

DOCUMENT 15

LA FUITE AU CAUCASE. TÉLÉGRAMMES ADRESSÉS AU JOURNAL ARMÉNIEN « HORIZON » DE TIFLIS PAR MR. SAMSOUN HAROUTIOUNIAN, PRÉSIDENT DU BUREAU NATIONAL ARMÉNIEN DE TIFLIS, QUI ALLA EN PERSONNE AU-DEVANT DES RÉFUGIÉS.

(*a*) **Télégramme d'Etchmiadzine, 12 août 1915.**

Sur la route d'Igdir à Etchmiadzine (30 kil. environ) sont entassés des groupes de réfugiés malades et sans secours. Ils y sont maintenant depuis plusieurs jours exposés au plein soleil, bien qu'ils aient des papiers leur permettant d'aller à Etchmiadzine. Il serait urgent d'avoir des gens spéciaux s'occupant de diriger et d'amener ces fugitifs.

(*b*) **Télégramme du 13 août 1915.**

De la frontière turque à Igdir (première localité russe), tout le pays est entièrement rempli de réfugiés. Plus loin, d'Igdir à Etchmiadzine, tous les jardins et toutes les vignes sont remplis d'Arméniens fugitifs. A Igdir, première station d'arrivée, sont agglomérés 20.000 réfugiés ; à Etchmiadzine 45.000 ; de ces deux centres ils se dispersent par bandes en d'autres régions. A Etchmiadzine, l'on a installé l'hôpital, bains et hospice pour les orphelins. D'Igdir à la frontière turque, des cavaliers vont à la recherche des enfants et des malades dispersés et procèdent à la relève des cadavres. Il arrive environ 50 orphelins par jour à Igdir ; on en garde une partie ici les autres sont envoyés à Etchmiadzine.

Les réfugiés de Van et de la contrée environnante ont fait tout le trajet à pied. La plupart d'entre eux sont malades et affamés, n'ayant rien pu emporter au moment du départ. Au cours du trajet ils n'ont pas été attaqués, si ce n'est à Perghri-Kalé, où une bande de Kurdes a coupé le cortège des réfugiés sans défense, laissant ainsi derrière la première colonne environ 20.000 personnes dont on ignore le sort. Par suite de la famine et de la fatigue, nombre de réfugiés ont succombé ou ont été atteints de maladie, entre autres de dysenterie.

Le flot des réfugiés étant incessant, il est impossible de déterminer exactement leur nombre. A Igdir, avec l'assistance d'Aram, ci-devant gouverneur de la province de Van, et d'autres représentants des réfugiés, nous avons fixé leur chiffre approximatif comme suit :

Région de Van : 203.000, Malazguert : 60. 000, non compris ceux qui étaient arrivés auparavant. La moyenne des décès s'élève, à Igdir à 15 par jour, à Etchmiadzine à 40.

Le soin de tous les réfugiés incombe aux organisations arméniennes et principalement au « Comité de secours fraternel » d'Etchmiadzine et au « Comité national ». Les secours ne sont point proportionnés à une

telle misère. Les réfugiés ont besoin de nourriture, de soins médicaux, de vêtements, surtout de linge, de chaussures. Ils manquent de cuisines portatives, de tentes et de chars Pour enrayer les maladies contagieuses, il est indispensable d'installer des stations sanitaires dans les villages.

(*c*) **Télégramme d'Etchmiadzine, même date.**

Des centaines de milliers de réfugiés arrivent de l'Arménie turque à Etchmiadzine ; on ne voit pas la fin de ces colonnes serrées qui se meuvent dans un nuage de poussière. La plupart sont des femmes et des enfants, pieds-nus, épuisés et affamés. Leurs récits des sauvageries des Turcs et des Kurdes expriment d'indescriptibles terreurs. La panique qui a causé la fuite de ces malheureux s'est produite subitement ; des parents ont perdu leurs enfants et inversement. Un grand nombre d'enfants sans parents, manquant de nourriture, épuisés, n'ont pu continuer à marcher et sont morts en route. D'autres ont été recueillis. Il y a ainsi à Igdir et à Etchmiadzine environ 500 de ces petits privés des caresses maternelles. Nous adressons un appel pressant à nos dames arméniennes pour venir au secours de ces petits abandonnés.

(*d*) **Télégramme d'Erivan, 21 août 1915 :**

Le courant des fugitifs continue, mais moins intensivement à l'heure qu'il est ; plus de 35.000 réfugiés sont concentrés à Etchmiadzine et 20.000 à Erivan. Malgré le zèle dont sont animés le Comité de secours d'Etchmiadzine sous la présidence du prélat Bagrad et les comités nationaux de Tiflis et de Moscou avec leurs nombreux comités auxiliaires, la situation est extraordinairement douloureuse ; il n'y a pas de pain en quantité suffisante, ni nourriture chaude, ni secours médicaux. La majeure partie des réfugiés sont malades. A Etchmiadzine et à Erivan sont installés quelques hôpitaux où se trouvent environ 1.500 malades, cependant nombre de réfugiés gravement atteints sont couchés sous les murs, dans les cours et même dans les rues. Ils souffrent de la dysenterie. Le nombre des décès est énorme : avant-hier l'on a enterré 103 personnes et hier 80 à Etchmiadzine.

Au lycée d'Etchmiadzine sont empilés 3.500 enfants dont les parents ont disparu. Ils couchent sur le plancher. Hier soir, j'ai visité le bâtiment ; j'ai compté dans la grande salle 110 bébés couchés sur le plancher et absolument nus ; quelques-uns dormaient, d'autres pleuraient : l'impression était si poignante que l'on ne pouvait retenir ses larmes. Incapable de supporter ce terrible spectacle, je me suis éloigné de cet enfer. Dans la cour une scène non moins pénible m'attendait : sous les arbres, les murs, dans les coins, partout gisaient les réfugiés. On entendait les cris de douleur des malades ; ci et là, on voyait des cadavres. Devant la porte du couvent, j'ai trouvé les corps inanimés de trois enfants. Les dames de Vagharchabad et d'autres régions cousent des vêtements et préparent le nécessaire pour la literie, mais ces secours sont insuffisants. Le professeur Kichkine, représentant de la Société

Homo-Russe vient d'arriver de Moscou pour se rendre compte de la situation des réfugiés et organiser les secours possibles. Il nous a dit qu'au delà d'Erivan un poste d'approvisionnement avait été établi à Arkhta (1), où les réfugiés reçoivent du pain sec et encore il n'y en a pas pour tous. Partout où les réfugiés s'arrêtent, il y a des malades, mais point de secours médicaux. Le professeur Kichkine a donné les ordres nécessaires pour installer immédiatement, d'Etchmiadzine à Aghstafa des postes sanitaires avec approvisionnements et demandé au siège central, à Moscou, des médecins, des cuisines portatives, des vêtements et du linge etc...

(1) Nijni Akhti ?

DOCUMENT 16

LA FUITE AU CAUCASE. DÉPÊCHE DU CORRESPONDANT SPÉCIAL DU JOURNAL ARMÉNIEN « L'AREV » DE BAKOU.

La caravane immense, succombant d'angoisse et de fatigue, se fait pousser de force et s'avance sans cesse. La tête de file, depuis longtemps déjà, s'est arrêtée à Igdir et, complètement désespérée, s'agite ça et là dans un état indécis. Cette malheureuse caravane, qu'a-t-elle supporté et qu'a-t-elle vécu sur la longue route ? Quelle plume pourrait le décrire ? Quelle langue serait capable de raconter sa détresse ? Au moindre récit, le cœur humain défaille et les larmes les plus amères coulent sans fin. En ce moment même la plume tremble sans fin dans ma main et c'est avec des larmes que j'écris ces lignes.

Chaque fraction de la longue caravane a son histoire spéciale, ses douleurs particulières... Il est impossible de les décrire et de les raconter toutes. Voici une mère avec ses six petits enfants, l'un sur le dos, le second serré sur sa poitrine ; le troisième tombé sur le chemin, crie et se plaint de ne pouvoir plus avancer. Les trois autres se joignent à ces lamentations. Et la pauvre mère, comme une statue de pierre, sans larmes, reste debout tout impuissante.

Voici sur la route un char brisé, c'était l'unique espoir d'une famille nombreuse. La mère malade y était placée ainsi que les enfants et les provisions. Le père de famille, un homme âgé, contemple désespéré le char qu'il faut abandonner. Il vivait en ce moment toute une tragédie. Mais quoi qu'il en soit, il faut avancer.

Voici encore une mère toute jeune, couverte de haillons. Elle enveloppe dans un chiffon son enfant mort, le pose hors du chemin, l'embrasse une dernière fois et continue son chemin sans regarder derrière elle.

Autre scène : encore une mère avec des petits enfants. Elle en avait deux dans les bras, le troisième se pendant à ses habits, pleurait pour qu'elle le prît également dans ses bras. Des larmes coulaient abondamment des yeux de la jeune mère. Elle fit un geste, poussa l'enfant qui se pendait à ses habits, le laissa et avança rapidement pour ne pas voir son angoisse et ne pas l'entendre pleurer. De derrière on entend le cri : Qui a perdu son enfant ? Ce cri arrive aux oreilles de la mère, mais elle se bouche les oreilles et continue d'avancer.

Voici tout un groupe de femmes aux cheveux blancs, toutes courbées, silencieuses et la tête baissée. Où vont-elles ? Elles l'ignorent. Elles vont où les conduit la grande caravane.

Oh ! ces mères... les mères arméniennes... Y a-t il dans le monde

d'autres mères qui eussent supporté les misères indescriptibles des mères arméniennes ?

Et les tableaux se succèdent, plus épouvantables les uns que les autres. Souvent vous fermez les yeux pour ne pas voir. Le sentiment poignant que vous êtes impuissant en face de telles détresses bouleverse votre esprit. La caravane avance avec une vitesse inattendue, sous l'empire de la terreur. Les Kurdes, à l'arrière, descendus des montagnes, avaient ouvert le feu sur la colonne des réfugiés. Saturée d'angoisse et de terreur, la caravane pousse en avant à travers les hautes montagnes et les vallées profondes, dévorée par la soif sous un soleil torride. Nombreux sont les fugitifs qui maudissent le jour de leur naissance !

Maintenant, épuisée par les privations, écrasée de fatigue, la caravane s'arrête à Igdir, remplit les rues, se retire dans les coins, se masse au bord de la rivière ou en plein champ.

(Traduction transmise à Genève à la date du 17 Septembre 1915.)

DOCUMENTS

GROUPE VI

VILAYET D'ERZEROUM

Le vilayet d'Erzeroum est situé au Nord de Bitlis et de Van, et c'est aussi une province frontière. Il comprend principalement la vallée supérieure de Kara-Sou. (Euphrate Occidental) et le Tchorak. La ville forte d'Erzeroum est elle-même située dans la plaine où ces deux fleuves prennent leurs sources ; Erzindjan, est une ville presque aussi importante, située plus à l'Ouest, à environ 120 milles en aval, tandis que Baïbourt, dans la vallée de Tchorak, est la ville la plus importante sur la route à travers les montagnes d'Erzeroum à Trébizonde. Les districts du Nord du Kara-Sou sont aussi civilisés que le reste de l'Anatolie ; mais au sud du fleuve dans la grande péninsule comprise entre les deux bras de l'Euphrate, se trouve le massif de montagnes de Dersim, habité par les tribus sauvages et indépendantes de Kizil-Bachis et les Kurdes, qui eurent une part active dans la destruction de leurs voisins Arméniens.

Les déportations dans le vilayet d'Erzeroum commencèrent à la fin de mai et aux premiers jours de juin. Des rapports de source particulièrement digne de foi, établissent que le 19 mai, plus de 15.000 Arméniens avaient été déportés d'Erzeroum et des villages environnants et qu'au 25 mai, les districts d'Erzindjan, Keghi et de Baïbourt avaient été également dévastés par des « émigrations forcées ». Nos informations concernant Erzeroum même étaient d'abord quelque peu rares, mais la ville a été visitée, depuis sa prise par les Russes, par des représentants de diverses organisations du Caucase qui purent recueillir des rapports très circonstanciés sur ce qui

s'était passé dans la ville et les villages environnants. Ils relatent que, sur une population de 400.000 âmes (1) des vilayets d'Erzeroum et de Bitlis, 8.000 à 10.000 à peine ont survécu ; en d'autres termes que 98 o/o des Arméniens de ces vilayets ont été déportés ou massacrés.

Nous avons également des informations particulièrement précises en ce qui concerne Baïbourt et Erzindjan ; et les documents de ce Groupe, présentent cette particularité que des témoignages indépendants les uns des autres se confirment mutuellement.

---

(1) L'auteur du Doc. 19 l'évalue à 300.000 seulement. Consulter également l'annexe D.

DOCUMENT 17

ERZEROUM. — COMPTE RENDU (1) D'UNE ENTREVUE QUE LE RÉVÉREND H. J. BUXTON EUT AVEC LE RÉVÉREND ROBERT STAPLETON, MISSIONNAIRE AMÉRICAIN QUI ÉTAIT A ERZEROUM AVANT LA DÉCLARATION DE LA GUERRE ET Y RESTA JUSQU'APRÈS LA PRISE DE LA VILLE PAR LES RUSSES (2).

Jusqu'en 1914, la population d'Erzeroum était de 60.000 à 70.000 habitants, dont 20.000 Arméniens.

En 1914, Tahsin bey était vali d'Erzeroum, (c'est lui que Mr. H. J. Buxton avait rencontré, comme vali de Van, en 1913).

A la déclaration de la guerre avec la Turquie (novembre 1914) le consul britannique Mr. Monahan, reçut son passeport : le consul russe fut expulsé ; le consul de France était absent. Tous leurs domestiques et interprètes étaient des Arméniens ; ceux-ci furent aussi expulsés, et furent envoyés à Césarée comme prisonniers. Les trois employés arméniens de l'attaché militaire russe furent pendus. La femme de l'un d'eux était assise tricotant des chaussettes et mettant de l'ordre dans ses affaires pour le départ de son mari, lorsqu'elle apprit de bonne heure dans la matinée, qu'il était pendu au gibet.

Au printemps 1915, Passelt Pacha était le commandant militaire d'Erzeroum, et il suggéra de désarmer tous les soldats arméniens, de les retirer de l'armée combattante et de les employer à des corvées pour la réparation des routes (Yol tabourou). Ces hommes que l'on avait enrôlés, étaient partis de bonne volonté en raison des relations amicales qui existaient entre Turcs et Arméniens dans ce district depuis dix ans.

Les maîtres d'écoles furent tout d'abord versés dans les hôpitaux pour la confection des vêtements destinés aux blessés, et pour servir d'infirmiers. C'étaient des hommes de bonne éducation et ils firent leur travail avec intelligence. L'ordre arriva alors de les envoyer faire partie des escouades qui réparaient les routes, et ils furent remplacés par des hommes tout à fait incompétents, de sorte que les soldats furent très mal soignés dans les hôpitaux.

Pendant toute cette période, jusqu'en 1915, le service militaire pouvait être racheté par les hommes de toutes les races et de tous les partis, moyennant paiement d'une taxe d'exemption de 40 livres turques.

Les Turcs eux-mêmes obtinrent l'exemption à ces conditions et pendant une période d'environ 12 mois, ces conditions furent consciencieusement observées ; mais, naturellement, le besoin éventuel de sol-

(1) Sans date.
(2) La période de service de Mr. Stapleton à Erzeroum fut de 13 ans.

dats poussa les autorités à recruter même ceux qui étaient exemptés. Dans tous les cas cette exemption ne concernait que le service militaire et n'offrait aucune garantie aux Arméniens, dans la crise finale.

Stapleton parvint à faire exempter un Arménien par le payement de la taxe.

Le 19 mai 1915 :

Il y eut un massacre dans les environs de Khinis. Devant l'avance des Russes venus de l'est, un grand nombre de Kurdes fuyaient, et pour se venger ils firent une incursion chez les paysans, qui n'avait aucun rapport avec les massacres organisés plus tard. Quelques-uns des professeurs de Stapleton, quelques élèves, filles et garçons se trouvaient à Khinis, en vacances, et périrent dans le massacre.

Le 6 juin :

Les habitants des cent villages de la plaine d'Erzeroum furent expulsés par ordre du Gouvernement, avec un préavis de 2 heures.

Leur nombre devait être de 10.000 à 15.000. De ce nombre bien peu retournèrent et bien peu arrivèrent à Erzindjan. Quelques-uns se réfugièrent chez des amis kurdes, (Kizilbachis) mais tout le reste fut tué.

Ils étaient escortés par des gendarmes, mais la population qui se livra à des massacres était probablement Chetti ou Hamidia.

Un des Kurdes fut accusé en justice de meurtre, de pillage et de rapine ; il produisit un papier, et le leur montrant il dit : « Voici les ordres que j'ai reçus pour agir ainsi ».

Nous ne savons pas avec certitude qui a donné ces ordres ; mais il y a des présomptions qu'ils émanaient du Gouvernement de Constantinople.

Vers cette époque, il arriva des ordres précis enjoignant à Tahsin bey de tuer tous les Arméniens. Tahsin refusa d'exécuter ces ordres et réellement, pendant tout ce temps, il montra de la répugnance à maltraiter les Arméniens ; mais il y fut contraint par « force majeure ».

Le 9 juin :

Il donna l'ordre à toute la population civile de quitter Erzeroum, et en effet de nombreux Turcs et Grecs partirent (ces derniers étant brutalement chassés).

Le consul d'Allemagne était maintenant au courant de ce qui se passait et télégraphia à son ambassadeur pour protester ; mais il lui fut répondu de rester tranquille, parce que les Allemands ne pouvaient pas se mêler des affaires intérieures de la Turquie.

C'est ce qu'il expliqua à Stapleton et sa bonne volonté provenait de son désir évident d'aider les Arméniens. C'est un fait établi que, dans les jours suivants, il avait régulièrement envoyé du pain dans de grands

sacs aux réfugiés se trouvant hors de la ville, et il faisait transporter ces gros approvisionnements par des automobiles.

Le 16 juin :

Le premier groupe des déportés arméniens quitta Erzeroum le 16 juin, ayant reçu l'ordre d'aller à Diarbékir, en passant par Keghi. Il s'agissait de 40 familles en tout, appartenant pour la plupart à la corporation aisée des commerçants. Tout d'abord, sitôt mis en route, tout leur argent leur fut pris « pour le mettre en sûreté ». Après une courte halte, comme ils exprimèrent quelques craintes, on les rassura sur la sécurité complète qu'offrait leur voyage, et peu après être arrivés à leur destination (à quelque endroit entre Keghi et Palou), ils furent cernés et massacrés. Il n'y eut qu'un seul homme et 40 femmes et enfants qui parvinrent à Kharpout.

Nous avons des témoignages de ce massacre de différentes sources : (1°) des lettres adressées à Stapleton par des femmes qui survécurent ; (2°) des témoignages d'Américains qui vivaient à Kharpout, lorsqu'arrivèrent les survivants, et qui prirent soin d'eux ; (3°) le témoignage d'un Grec qui traversa la scène du massacre, très peu après, et qui le décrivit comme un spectacle effroyable.

Le 19 juin :

Environ cinq cents familles quittèrent Erzeroum pour aller à Erzindjan via Baïbourt ; on leur accorda un délai pour se préparer, concession qui fut accordée aux déportés de la ville pendant la durée des déportations. On fit halte à Baïbourt et le premier convoi de 10.000 personnes fut rejoint par un nouveau contingent, ce qui éleva le nombre à 15.000 environ. Une garde de 400 gendarmes fut fournie par le vali. Ceux-ci, il n'y a pas à en douter mirent les Arméniens à contribution de différentes manières, avec autant d'arbitraire que d'avarice.

Le vali partit pour Erzindjan afin d'assurer leur sécurité et il est avéré qu'environ 15.000 atteignirent Erzindjan. Jusqu'à cet endroit la route était assez bonne pour permettre le transport par chars à bœufs (arabas), mais après Erzindjan, au lieu de les autoriser à suivre la route carrossable, par via Sivas, on leur fit prendre la direction Kémah, Eghin et Arabkir où il n'y a que des sentiers pour piétons. On fut donc obligé d'abandonner les arabas et guère moins de 3.000 véhicules furent ramenés à Erzeroum par un Arménien employé au Service des Transports, que Stapleton rencontra à son retour.

A Kémah, distant de 12 heures d'Erzindjan, les hommes furent, d'après ce qu'on rapporte, séparés et tués, et leurs corps jetés dans le fleuve. A partir de là ; nous n'avons reçu que des lettres de femmes, bien que le récit de Stapleton nous amène à supposer que des trente familles dont il possède des nouvelles, dix hommes ont survécu. Les lettres des femmes adressées à Stapleton ne donnent naturellement pas des détails

sur ce qui se passe ; elles indiquent simplement ce qui arriva par des phrases telles que celles-ci : « Mon mari et mon fils moururent en chemin ». Les destinations auxquelles ces Arméniens parvinrent, ainsi que Stapleton l'apprit finalement au mois de janvier 1916, étaient Mossoul, à l'est, Rakka au sud, Alep et Aïntab à l'ouest. Les besoins de secours dans ces villes ont été urgents. On sait que les Consuls allemands à Alep et à Mossoul ont aidé à distribuer les fonds de secours envoyés en Mésopotamie, à Stapleton, par l'entremise de la Banque Agricole de Constantinople. En tout environ 1.000 livres turques...

Stapleton était parvenu précédemment à distribuer une somme de 700 livres turques, reçues d'Amérique pour les Arméniens pauvres, avant qu'ils fussent partis. Il s'acquitta de cette tâche à l'aide de l'Evêque arménien.

Novembre 1915 :

Quelques catholiques Romains « les Frères lais et des sœurs » (arméniens) se réclamant de la protection autrichienne, furent autorisés à demeurer jusqu'en novembre 1915, époque à laquelle ils quittèrent Erzeroum dans des arabas. On sait qu'ils arrivèrent sains et saufs à Erzindjan, et probablement à Constantinople, où ils furent logés à l'école autrichienne (1).

Douze à vingt familles d'artisans furent laissées jusqu'au dernier moment, parce qu'elles faisaient un travail utile pour le Gouvernement. De même, 50 maçons célibataires, qui étaient employés à bâtir un club pour les Turcs. Ils étaient obligés de se servir des pierres des tombeaux du cimetière arménien.

Février 1916 :

Ces maçons furent envoyés à Erzindjan, où ils furent emprisonnés pendant quelques jours ; après quoi, ordre fut donné de les fusiller. Quatre d'entr'eux cependant échappèrent en simulant la mort, et l'un d'entr'eux vit Stapleton, le 16 février, et lui raconta ce qui s'était passé.

On croit que le sort des ouvriers dont on a parlé plus haut fut le même, mais nous n'avons pas de détails, si ce n'est que trois familles purent retourner.

Un de ceux qui quittèrent la ville dans les premiers jours, était un photographe. Il ne voulait pas attendre. A 10 heures d'Erzeroum il fut entouré de 40 Chettis, complètement dépouillé de ses vêtements et lapidé jusqu'à ce que la mort s'en suive. Son corps fut mutilé. On écrasa la tête d'un enfant. Parmi les autres enfants, une jeune femme fut enlevée et elle ne put s'échapper que plusieurs mois après, lorsque les Russes

(1) Voir document 21.

arrivèrent. C'est avec répugnance qu'elle finit par raconter sa triste aventure à Stapleton, qui sut ainsi que dix officiers avaient abusé d'elle à tour de rôle, après le meurtre de son mari et de sa mère.

Trente-cinq familles grecques demeurèrent à Erzeroum jusque vers la fin. Elles furent chassées, lorsque l'approche des Russes devint imminente, et les Turcs leur dirent textuellement : « Puisque nous souffrons pourquoi ne souffririez-vous pas aussi » ?

Ces déportations s'exécutèrent d'une façon presque continue, du 16 juin au 28 juillet, époque à laquelle l'évêque arménien partit. On suppose qu'il fut mis à mort près d'Erzindjan.

L'action qu'exerça Stapleton pendant ces événements peut être décrite maintenant. En plus de ce que nous avons déjà dit à propos de son œuvre de secours. Mrs. Stapleton et lui donnèrent abri à 18 jeunes filles arméniennes. C'est avec la permission du Vali que ces jeunes filles furent autorisées à demeurer avec lui et sa maison ne fut menacée qu'en une seule occasion. Ce fut la veille de l'arrivée des Russes, lorsqu'ils furent avertis par le Consul allemand qu'un complot avait été tramé pour brûler sa maison et se saisir des jeunes filles dans le désordre et la panique qui s'en seraient suivis.

C'est l'entrée seule des Russes qui eut lieu le jour même où le complot devait être mis à exécution qui en empêcha la réussite. Ce complot cependant était un acte isolé et d'une façon générale Stapleton proclame la correction de la conduite des Turcs à Erzeroum même.

Les derniers jours :

Le Consul d'Allemagne partit le dimanche, 13 février. Le lundi 14 février, le consul de Perse fut obligé de partir, avec les Turcs, pour Erzindjan. Ils affirmaient, qu'étant un représentant accrédité auprès du Gouvernement, il devaît partir avec eux, lorsque le Gouvernement changeait de résidence. Il partit à contre cœur, car il désirait s'occuper de ses concitoyens.

Le lundi soir (14 février). Stapleton fut mandé par le Vali, et il alla le trouver, croyant qu'il lui serait enjoint de quitter la ville. Le Vali lui dit que les Turcs quitteraient la ville le lendemain, mais que lui, Stapleton, pouvait demeurer.

Tahsin bey le pria de demander au Commandant Russe d'épargner la population de la ville, parce qu'en général elle n'avait pris aucune part aux déportations.

Et c'était exact.

Le 15, une députation de Turcs de tous rangs de la ville demanda à Stapleton de se rendre à trois heures de distance à la rencontre du Commandant russe. Il refusa d'aller, mais il remit le message de Tahsin, le jour suivant, lorsque les Russes pénétrèrent dans la ville.

Le 15, les troupes turques bombardèrent la résidence épiscopale

arménienne et le marché. Ils brûlèrent ainsi les écoles et l'arsenal et saccagèrent la ville.

Mercredi 16 février :

Le premier Russe qui apparut était un cosaque blanc. Il était accompagné de soldats arméniens et russes qui crièrent : « Nous sommes arméniens. Y a-t-il des Arméniens ici ? » Le cosaque alors se rendit à la maison de Stapleton et écrivit son nom sur le livre » comme étant le premier russe qui pénétra à « Erzeroum ». La maison fut vite remplie et Stapleton prêta huit lits aux officiers russes et leur fit servir à manger.

Lorsque le Grand Duc arriva, quelques jours après (le 20) les russes demandèrent un autre lit ; mais on le leur refusa.

Mr. H. J. Buxton demanda à Stapleton : « Les Russes pillèrent-ils beaucoup ? » Stapleton répondit : « Non il n'y eut pas grand pillage. Ils « avaient faim et les magasins étaient tous ouverts ; mais pour une armée « envahissante elle se conduisit avec modération. Pendant les premières « 24 heures, ils se trouvèrent très à court de vivres ».

Les volontaires arméniens se mirent à la recherche des Arméniens de la ville et n'en trouvèrent pas beaucoup. Quatre jeunes filles étaient chez des Turcs et avec les 18 qui étaient avec Stapleton, ces 22 jeunes filles étaient tout ce qui restait d'Arméniens dans la ville.

La nomination par les Russes d'un « Vieux Turc » qui avait été précédemment un agent d'Abdul Hamid à Bucarest et qui avait été ensuite banni à Erzeroum par les jeunes turcs, donna grande satisfaction à la population musulmane.

En août 1915, le Gouvernement turc nomma et envoya de Constantinople une Commission pour soi-disant protéger les biens des déportés arméniens. Pendant le mois d'août cette Commission prit possession de ces biens, y compris les valeurs laissées au Dr. Case, (le collègue de Stapleton à cette époque), et vendit tout. Stapleton demanda à la police de lui prêter le concours de son autorité, mais il fut expulsé de sa propre habitation par un secrétaire qui avait le bras long. Cependant il télégraphia à son gouvernement et obtint le renvoi du fonctionnaire et depuis cette époque il fut traité avec respect et fut à même d'exercer une influence considérable sur le Vali. En fait, il lui fit des remontrances sur le traitement brutal infligé aux femmes qui se trouvaient entre les mains des Zaptiehs et des Kurdes, sur la route d'Erzeroum.

Stapleton n'est pas un consul mais un missionnaire. Pour les étrangers « un missionnaire » est toujours synonyme de représentant d'un Gouvernement ; et comme Stapleton était le seul Américain à Erzeroum, il était de fait consul. Dans bien des cas, il fut à même de faire bien plus que s'il avait été officiellement consul, car il connaissait les coutumes du pays et savait au juste ce qu'il pouvait exiger, tout en étant libre de toute entrave officielle.

DOCUMENT 18

ERZEROUM. — RÉSUMÉ D'UN RAPPORT DU Dr. Y. MINASSIAN, QUI ACCOMPAGNA Mr. KHOUNOUNTZ A ERZEROUM, COMME REPRÉSENTANT DE LA SECTION DU CAUCASE DE « L'UNION URBAINE DE TOUS LES RUSSES » PUBLIÉ DANS LE JOURNAL ARMÉNIEN « MSCHAK » DE TIFLIS, LE 8 MARS 1916.

Le Dr. Minassian puisa ses informations aux sources suivantes : du Vice-Consul américain à Erzeroum, Mr. Stapleton et de Mrs Stapleton ; du Dr. Case de l' « *American Mission Hospital* » ; d'une dame arménienne instruite, — Zarouhi, — de Baïbourt, qui échappa au massacre par miracle ; d'un soldat arménien converti à l'islamisme ; d'un vieillard d'Erzeroum et de bien d'autres.

Avant l'entrée en guerre de la Turquie, les Jeunes Turcs se rendirent compte que la guerre entre eux et la Russie était inévitable, et c'est pourquoi ils essayèrent de gagner les Arméniens à leur cause, en leur promettant toutes sortes de privilèges.

Aussitôt que la guerre fut déclarée, ils confisquèrent tout ce qui se trouvait dans les magasins des Turcs, des Grecs, des Arméniens et des Syriens, sans distinction aucune de races ou de religions. Les Arméniens perdirent plus que les autres, car ils étaient les plus riches commerçants.

Les Turcs demandèrent aux Arméniens de se joindre à eux, mais ils refusèrent, disant que s'ils se battaient contre les Russes, ils mettraient en danger la vie de leurs frères qui se trouvaient au Caucase. Cet argument parut raisonnable aux autorités et, en apparence du moins, ils laissèrent les Arméniens tranquilles.

Les Arméniens remplirent fidèlement leurs devoirs civiques et ouvrirent un hôpital pour les blessés turcs ; plus tard, on les obligea à en ouvrir d'autres.

Tout alla bien jusqu'à la première défaite turque qui eut lieu à Keutag. C'est alors que les Turcs s'aperçurent que les volontaires arméniens se battaient du côté des Russes. Cette nouvelle fut répandue partout et excita les Turcs ; mais aucune mesure ne fut prise avant qu'on eût appris que Garo Pasdermadjian, un membre du Parlement Ottoman, et un des députés d'Erzeroum, commandait un corps de volontaires dans l'armée russe. C'est à la suite de cela que le frère de M. Pasdermadjian fut assassiné. Et alors Djemal Effendi de Constantinople, avec un autre Turc, Saifoullah, incita le peuple à massacrer les Arméniens.

Le Gouverneur vit que l'agitation grandissait, et il réunit une Conférence de tous les notables Turcs. Cette réunion fut tenue à Pacha-Kiosk et Djemal et Saifoullah y prirent part. Ceux-ci voulaient un mas-

sacre immédiat, mais le Gouverneur leur demanda de se contenir jusqu'à ce qu'il pût communiquer avec Constantinople à ce sujet.

Après cela, les autorités désarmèrent et éloignèrent tous les soldats arméniens d'Erzeroum, pour les employer à des travaux de routes, comme de simples manœuvres. Un certain nombre de riches Arméniens furent obligés de détruire la statue que l'on avait élevée à la mémoire du soldat russe martyr, en 1828, et de transporter les pierres de la statue à un autre endroit pour construire un Club pour les Jeunes Turcs. Il y en eut qui ne purent pas supporter ce travail pénible et ils n'obtinrent d'en être dispensés qu'en payant de grosses sommes.

On exigea alors des Arméniens riches de quitter leurs maisons et de les transformer en hôpitaux ; ils s'y prêtèrent avec bonne volonté et se mirent à soigner des blessés.

Un ordre vint alors à quelques Arméniens d'abandonner leurs maisons et de partir ; mais ils supplièrent qu'on leur permît de rester et on les y autorisa, en payant 1.500 livres turques.

Une semaine après, tous les hommes riches et instruits furent emprisonnés ; beaucoup d'entr'eux périrent en prison à la suite de terribles tortures.

Il fut annoncé alors qu'ils seraient tous déportés. Lorsqu'on demandait au Gouverneur dans quel endroit ils seraient envoyés, il répondait : « dans un endroit sûr, où la populace ne pourra pas vous faire de mal. »

Les Arméniens empaquetèrent tous leurs objets de valeur et les laissèrent au Consulat américain, aux écoles de missionnaires et à l'Eglise arménienne.

Pour empêcher toute possibilité de résistance, les villageois furent déportés d'abord vers Kémah, et lorsque les Arméniens d'Erzeroum les suivirent, ils aperçurent des monceaux de ruines, là où il y avait eu des villages prospères.

La déportation des Arméniens de Baïbourt fut plus terrible. Ils furent tous emmenés par surprise, à minuit.

« Où nous emmenez-vous ? » demandèrent-ils. « A un endroit sûr », fut la réponse, « loin des Turcs, où la populace ne pourra pas vous massacrer. C'est le devoir du Gouvernement de protéger ses sujets. Vous demeurerez là jusqu'à ce que la paix soit rétablie. »

Les Arméniens ajoutèrent foi à ces paroles et suivirent les gendarmes sans résistance. Après qu'ils eurent voyagé pendant plusieurs milles, ils remarquèrent que l'attitude des gardiens changeait et qu'ils avaient été trompés. Peu après on leur demanda de payer 50 livres, qu'ils payèrent. A la nuit tombante on leur demanda deux jeunes filles. Le jour suivant, on leur demanda 500 livres, qu'ils durent payer aussi. Cette nuit là, ils exigèrent cinq jeunes filles et les prirent. Puis, tous les jours ils furent volés. Ils perdirent tous leurs objets de valeur et

leurs provisions. Les villageois turcs s'emparèrent des jeunes filles et des garçons qui étaient les plus avenants.

Au moment d'arriver à Erzindjan, on leur enleva leurs vêtements extérieurs et on les laissa seulement avec ceux de dessous. Lorsqu'ils atteignirent Erzindjan, ils protestèrent auprès du Kaïmakam. Le Kaïmakam promit de les accompagner. Le lendemain, ils partirent pour Kémah.

Après qu'ils eurent parcouru quelques milles, ils furent attaqués de tous côtés par les Chettis. Les Arméniens essayèrent de retourner en courant à Erzindjan, mais les gendarmes firent feu sur eux. Plusieurs d'entr'eux furent massacrés ainsi, et le restant fut emmené vers Kémah.

On découvrit que ces Chettis avaient été organisés par Djemal Effendi et c'était bien délibérément que tous les réfugiés avaient été dépouillés et laissés avec leurs sous-vêtements seulement, afin qu'aucun d'entr'eux ne put se sauver ou se cacher.

Lorsque les réfugiés arrivèrent à une gorge de l'Euphrate, ils furent attaqués de nouveau et beaucoup d'entr'eux furent noyés dans le fleuve.

Zarouhi, — qui a fait le récit ci-dèssus, — nous dit que le fleuve était rempli de cadavres. Elle fut aussi jetée dans le fleuve, mais elle se cramponna à des rochers derrière quelques buissons et elle demeura ainsi jusqu'à ce que les gendarmes et les Chettis se fussent éloignés.

En sortant du fleuve, elle rencontra un bon berger kurde, qui l'enveloppa dans une couverture et l'amena dans la maison d'un Turc qui la connaissait. Le Turc la conduisit à Erzeroum et la garda dans sa maison.

En parlant de la responsabilité des Allemands dans les massacres et les déportations, le Dr. Minassian dit qu'avant les déportations, les Arméniens allèrent trouver le Consul allemand et lui demandèrent assistance. Sa réponse fut : « Je ne veux pas me mêler des affaires des autres, et je n'ai aucune autorisation à le faire de mon Ambassadeur de Constantinople. »

Les officiers allemands à Erzeroum aidèrent les Turcs à organiser les déportations et prirent leur part aussi dans le butin, presque tous avaient enlevé des jeunes filles arméniennes.

Un officier, nommé Schapner, par exemple, enleva quatre jeunes filles ; un autre, nommé Karl, deux ; et ainsi de suite, il y avait une longue liste de noms que le témoin ne se rappelait pas.

DOCUMENT 19

ERZEROUM. — COMPTE RENDU RÉDIGÉ ET TRADUIT PAR MR. A. S. SAFRASTIAN, DATÉ DE TIFLIS, LE 15 MARS 1916.

Depuis Octobre dernier, quand les atrocités arméniennes furent mises en exécution, nous avions espéré, en Occident, que, malgré tous les témoignages contraires, tout ce qu'on nous avait dit des événements d'Arménie ne pourrait pas se confirmer et qu'il y aurait des districts éloignés de l'Arménie turque où des Arméniens, originaires de ce pays, auraient échappé aux horreurs qui avaient accompagné leur destruction le long des grandes routes. Mais, depuis que toutes les provinces d'Erzeroum et de Bitlis ont été purgées des Turcs et qu'on peut voir de ses propres yeux ce qui s'est vraiment passé, on est simplement consterné et accablé de l'étendue de ce crime et de la cruauté des moyens par lesquels les Arméniens de ces deux provinces et des districts voisins ont été chassés de leurs foyers.

Après avoir été moi-même à Erzeroum et à Van et y avoir recueilli personnellement des renseignements de source officielle russe et autres, sur Bitlis, Mouch, et Khinis, je suis sous l'impression que, des deux cent cinquante mille Arméniens habitant les vilayets d'Erzeroum et de Bitlis, qui étaient sous la domination turque en avril 1915, (à l'exception de 50.000 qui se sauvèrent en combattant, l'été dernier, avec les Russes, et qui se trouvent maintenant en Transcaucasie), il n'en reste actuellement que 10.000 seulement, depuis la défaite que les Turcs ont essuyée le mois passé. Le reste de la population arménienne (presque 240.000 personnes) a probablement péri dans des conditions d'une barbarie et d'une inhumanité extrême.

Je suis maintenant à même de constater que tous les récits des atrocités arméniennes qui ont été publiés en Europe et aux Etats-Unis, sont non seulement complètement vrais, mais qu'ils ne relatent que des faits qui se sont passés sous les yeux des Consuls et des missionnaires des Etats Neutres, tandis que d'autres crimes plus affreux et plus atroces ont été commis dans des régions lointaines et peu fréquentées, et qui n'ont pas eu de spectateurs.

La ville d'Erzeroum, la grande forteresse militaire de l'Arménie turque, comptait environ 50.000 habitants avant la guerre, dont 20.000 étaient des Arméniens. La plaine d'Erzeroum, un plateau fertile d'alluvion qui s'étend au nord-ouest de la ville, renfermait une soixantaine de villages arméniens avec au moins 45.000 habitants, appartenant tous à une race vigoureuse de paysans.

Au commencement de la guerre européenne, le Comité Central des

Jeunes-Turcs envoya un de ses chefs, un certain Boukhar-ed-Dine Chakir Bey à Erzeroum, pour organiser l'anéantissement des Arméniens. Un autre, Djemal Effendi un fanatique d'un caractère sauvage, fut envoyé ensuite pour l'aider dans son œuvre. Ces deux « vaillants », envoyés de Constantinople, étaient secondés dans leur tâche diabolique par deux indigènes malfamés Edib Hodja et Djafer Bey.

A Erzeroum, comme ailleurs, les Arméniens, en particulier, étaient impitoyablement pillés de tout ce qu'ils possédaient comme denrées, sous le masque de réquisitions militaires. La déroute des Turcs à Sarikamich, dans le mois de Janvier 1915, et les contes, très exagérés d'ailleurs, que l'on fit du rôle que les volontaires arméniens avaient joué dans cette bataille, envenimèrent encore les relations arméno-turques à Erzeroum. Un officier turc qui venait de rentrer de Sarikamich disait à Mgr Sempad, l'évêque arménien de la ville, que sur le champ de bataille ils ont eu à faire face à des Arméniens : « Plusieurs de nos soldats ont été tués par des Arméniens, dit-il, ce sont les volontaires arméniens qui ont détruit nos villages et nos avant-gardes de reconnaissance. »

Les leaders Jeunes-Turcs commencèrent ensuite une campagne de calomnie et de provocation contre le peuple arménien. Des soldats arméniens de l'armée turque furent désarmés et renvoyés en arrière pour des travaux militaires ; et de nouvelles mesures sévères furent prises pour extorquer toutes les ressources des Arméniens. Le 18 avril, les Turcs convoquèrent un grand meeting populaire en dehors de la ville, au cours duquel les Arméniens furent dénoncés en public comme « des traîtres », comme « un danger pour l'Empire » et comme des alliés des ennemis de la Turquie. Des ordres rigoureux furent publiés contre ceux des Musulmans qui se montraient disposés à défendre leurs amis arméniens, avec la menace de les punir aussi sévèrement que leurs protégés s'ils osaient leur donner asile.

Sachant bien le sort qui les attendait, les Arméniens d'Erzeroum firent des appels désespérés de protection à Tahsin Bey ,le vali d'Erzeroum. Celui-ci répondit qu'il ne pouvait désobéir aux instructions qui lui avaient été envoyées par le Gouvernement Central. La réponse de Herr Anders, le Consul d'Allemagne à Erzeroum, à qui les Arméniens avaient demandé protection, paraît être encore plus brutale. Il a dit ouvertement que les persécutions que le Gouvernement turc et la foule exerçaient contre les Arméniens étaient légitimes et qu'il ne pouvait s'immiscer dans de telles affaires. Avec un peu d'imagination on pourrait peut-être se faire une idée de l'angoisse et de l'agonie que ces pauvres Arméniens ont dû subir pendant les mois d'avril et de mai. Pris au piège de tous les côtés par l'ennemi impitoyable et dépourvus de tous les moyens de se défendre, soit par les armes, soit par un recours aux lois, les Arméniens tentèrent de sortir au mieux d'une situation si tra-

gique. Presque tous les leaders intellectuels et maîtres d'écoles étaient tués dans les prisons, dans des tortures affreuses. On n'a rien su du sort de Pilos, d'Atrouni et de beaucoup d'autres, depuis leur emprisonnement. M. Pasdermadjian, un citoyen connu de la ville, fut tué dans la rue. Ce règne de terreur s'étendait aussi aux villages de la plaine.

La prise de Van par les Arméniens, le 16 mai, et l'entrée des volontaires arméniens dans la ville, suivis par l'armée russe, fit une impression profonde sur les autorités turques à Erzeroum. Le même jour, les Arméniens de Khinis et des 38 villages du voisinage, furent massacrés jusqu'au dernier, et les femmes et les enfants furent distribués aux Kurdes. Quand récemment, les Russes prirent Khinis, il ne restait qu'à peu près 3.000 femmes et enfants dans le district. Il paraît que c'est là tout ce qui subsistait des 22.000 Arméniens du Sandjak de Khinis.

En même temps que les Russes s'avançaient vers Malazguerd et Bitlis, les Turcs déportaient des paysans arméniens de Malazguerd et de Passin et les chassaient vers Erzeroum. On ne permit pas à ces paysans affamés, maltraités et épuisés par les longues marches d'entrer à Erzeroum ; on les garda sous la pluie, en dehors de la ville pendant sept jours. Au mois de mai (1915), la situation de ces malheureux fut tellement révoltante que même le Consul allemand fut ému de ce spectacle et emporta quelques vêtements et du pain dans sa propre automobile pour les distribuer à ces « canailles révoltées ». Après quelques jours, on les chassait vers Erzindjan et on les noyait dans l'Euphrate.

Le 4 juin, des gendarmes arrachèrent par force presque 15.000 paysans arméniens de la plaine d'Erzeroum de leurs maisons et les poussèrent vers Mamakhatoun, à l'ouest d'Erzeroum. On les fit escorter par des bandes « Tchettas » (volontaires musulmans) se composant de criminels qui avaient été relâchés des prisons depuis la proclamation de la guerre sainte. Dans la boue profonde et le long des chemins défoncés, des femmes faibles et des enfants tombaient sur la route, parmi les rires des « Tchettas ». Chaque soir on prélevait des tributs forcés et arbitraires de ces paysans. On leur enleva peu à peu tout ce qu'ils possédaient, leur argent, leurs vêtements, leurs chevaux, etc... En passant à travers les villages turcs, on distribuait des filles et des femmes aux Turcs. A une certaine distance au-delà de Mamakhatoun, à l'entrée de la vallée qui s'appelle la « gorge de Kémah » ce convoi d'Arméniens fut « attaqué par des brigands inconnus ». Le signal était donné par un coup de revolver, sur lequel les Arméniens furent soumis à une fusillade terrible. Un des survivants de ce groupe, un garçon de 18 ans à qui j'ai parlé à Erzeroum, me disait que les femmes et les enfants sur lesquels on tirait poussaient des cris déchirants d'angoisse et de détresse. Beaucoup d'entr'eux cherchèrent à s'échapper, mais cette fois leur escorte fit aussi feu sur eux. En moins de deux heures la vallée s'était changée en un vaste cimetière, couverte de cadavres humains. De ces 15.000 Armé-

niens, quelques-uns seulement réussirent à se sauver et vinrent à Erzeroum, déguisés en paysans turcs.

Le 18 juin, on commençait les déportations dans la ville même, on accordait aux Arméniens un délai de deux semaines pour régler leurs affaires ; ils emballèrent leurs effets et ce qu'ils avaient de précieux dans des colis et les déposèrent chez Mr. Stapleton, le chef de la Mission américaine et dans la Cathédrale arménienne de la ville. Avant leur départ, le Gouverneur turc se faisait payer L. T. 1.000 pour prix d'un sauf-conduit. D'abord, 160 familles furent choisies pour être déportées. Tous ces Arméniens faisaient partie de la classe riche et bien élevée. Des officiers allemands, à Erzeroum, se comportèrent grossièrement avec les femmes arméniennes qui se trouvaient séparées de leurs maris, En effet, ce sont ces Allemands qui ont commencé par donner l'exemple d'arracher les femmes de leurs foyers. Un certain capitaine Schapner (?) a forcé Mlle Tchilinguirian, une jolie fille, de le suivre. Comme elle résistait et criait, on dit que cet officier la traîna dans les rues, en la brutalisant. Cet Allemand galant, a aussi enlevé Mme Sarafian, une jeune femme élevée en Suisse. Un autre Allemand, le lieutenant Karl (?), emmena de force cinq femmes dans sa maison, etc.

Les 160 familles susmentionnées sortirent de la ville dans des voitures, avec leurs bagages et furent conduites dans la même direction que les convois précédents, vers Momakhatoun et Erzindjan. A mesure qu'elles avançaient, on les pillait jusqu'à les dépouiller même de leurs vêtements. On dit que ce convoi a passé près d'Erzindjan, mais à partir de ce moment, on ne sait rien de leur sort.

L'Evêque Sempad fut renvoyé à Erzindjan seul dans sa voiture et depuis on n'a plus entendu parler de lui. Dans la dernière semaine de juin, plusieurs groupes d'Arméniens d'Erzeroum furent déportés successivement ; la plupart furent massacrés chemin faisant, fusillés ou noyés. Une dame Zarouhi, une vieille femme riche, qui fut jetée dans l'Euphrate, se sauva en se cramponnant à un rocher dans la rivière. Elle réussit à s'approcher du bord et à rentrer à Erzeroum pour se cacher chez une amie turque. Elle dit au prince Argoutian (Argoutinsky) le représentant de l' « Union des Villes Russes » à Erzeroum, qu'elle tremblait encore en se souvenant des horribles cruautés avec lesquelles des centaines d'enfants furent transpercés à la baïonnette par les Turcs, puis jetés dans l'Euphrate et comment des hommes et des femmes furent d'abord déshabillés, puis liés ensemble par centaines et ensuite fusillés par les Turcs qui jetèrent leurs cadavres dans la rivière. Près d'Erzindjan, dans une boucle de la rivière, elle a vu des milliers de cadavres qui avaient créé un tel barrage que l'Euphrate aurait changé son cours sur une étendue d'un centaine de mètres. Mais il paraît que beaucoup d'Arméniens appartenant à ce dernier convoi ont pu survivre à ce voyage effroyable. Quelques-uns de ceux-ci ont dernièrement écrit à M. Staple-

ton de Rakka, en Syrie septentrionale, le priant de leur envoyer de l'argent et des secours, parce qu'ils se trouvaient dans une misère affreuse.

Quand les Russes ont récemment pris Erzeroum, il y avait seulement 100 Arméniens et presque 25.000 Turcs. M. Stapleton avait pu protéger 30 filles ou femmes arméniennes, en les recueillant dans sa maison. Un certain nombre de femmes ont été délivrées des maisons des Turcs, et probablement des milliers peuvent encore être sauvées, si les autorités militaires russes prennent les mesures nécessaires et aident les Arméniens à retrouver leurs parents.

La plupart des enfants convertis à l'islamisme sont déjà accoutumés aux mœurs musulmanes ; ils parlent et se comportent comme s'ils étaient nés Turcs ; remis dans les mains des Arméniens, ces enfants ont déjà commencé à changer leurs habitudes.

Regardant la ville de la porte appelée Kars-Kapou, l'entrée orientale de la ville, le panorama d'Erzeroum en mars 1916 ne paraissait pas avoir subi de grands changements, dans son aspect général Mais j'ai éprouvé un rude choc en entrant dans la ville, et en voyant des maisons arméniennes occupées par des Turcs, couvant encore des yeux leur butin, en trouvant la ville vide de tout son élément arménien, et le dôme de la cathédrale démoli et écroulé.

Les Arméniens d'Erzeroum, avec qui je me suis entretenu ici de leurs espérances dans l'avenir, se consolent bravement, — quoique ce soit une maigre consolation, — en disant que des milliers d'entr'eux avaient quitté la ville avant la déclaration de la guerre et qu'ils retourneront chez eux pour prendre possession de leurs propriétés, dès que la situation se sera définitivement améliorée.

DOCUMENT 20

BAIBOURT. — RÉCIT D'UNE DAME ARMÉNIENNE DÉPORTÉE DANS LE 3e CONVOI ; COMMUNIQUÉ PAR LE COMITÉ AMÉRICAIN DE SECOURS AUX ARMÉNIENS ET AUX SYRIENS.

Une semaine avant qu'on n'eût rien fait à Baïbourt, tous les villages avoisinants avaient été évacués et leurs habitants étaient devenus les victimes des gendarmes et des bandes de maraudeurs. Trois jours avant le départ des Arméniens de Baïbourt, après une semaine d'emprisonnement, l'Evêque Anania Hazarabédian, fut pendu avec sept autres notables. Après ces pendaisons, sept ou huit autres notables furent tués dans leurs propres maisons pour avoir refusé de quitter la ville. Soixante-dix ou quatre-vingts autres Arméniens, après avoir été battus en prison, furent emmenés dans les bois et tués. La population arménienne de Baïbourt fut envoyée en trois lots ; je faisais partie du troisième. Mon mari, qui est mort il y a huit ans, nous avait laissé, à ma petite fille âgée de huit ans, et à ma mère, une grande propriété, de sorte que nous vivions dans l'aisance. Depuis le commencement de la mobilisation, le Commandant ottoman vivait dans ma maison, sans payer de loyer. Il me dit de ne pas partir, mais je sentis que je devais partager le sort de mes compatriotes. Je pris avec moi trois chevaux chargés de provisions. Ma fille avait quelques pièces de cinq livres autour de son cou et je portais avec moi quelques pièces de vingt livres et quatre bagues de diamant. Tout ce que nous possédions en dehors de cela fut laissé. Notre groupe partit le 1/14 juin, accompagné de 15 gendarmes ; le groupe comprenait 4 ou 500 personnes (1). Il y avait à peine deux heures que nous étions partis lorsque des bandes de villageois et de brigands, armés de fusils et de haches, nous entourèrent sur le chemin et nous dépouillèrent de tout ce que nous avions. Les gendarmes prirent mes trois chevaux et les vendirent à des mouhadjirs turcs, empochant l'argent. Ils prirent mon argent et les pièces d'or que ma fille avait autour du cou et toutes nos provisions de bouche. Après quoi, ils mirent à part les hommes, un à un, et fusillèrent dans les six ou sept jours qui suivirent tous ceux âgés de plus de 15 ans. A côté de moi, deux prêtres furent tués, l'un d'eux était âgé de plus de quatre-vingt-dix ans. Les brigands prirent toutes les jolies femmes et les emmenèrent sur leurs chevaux. Beaucoup de femmes et de jeunes filles furent ainsi emmenées dans les montagnes, parmi elles, ma sœur, dont ils jetèrent le bébé âgé d'un an ; un Turc le ramassa et l'emmena je ne sais où. Ma mère marcha jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus et tomba au bord de la route, au haut d'une montagne. Nous trouvâmes sur la route beaucoup

(1) (4000 — 5000. — Doc. I.)

de ceux qui avaient été déportés de Baïbourt, dans les convois précédents ; il y avait parmi les tués des femmes avec leur mari et leurs enfants. Nous rencontrâmes aussi des vieillards et des petits enfants qui vivaient encore, mais dans un état à faire pitié et ayant perdu la voix à force de crier. On ne nous autorisait pas, la nuit, à dormir dans les villages, on nous laissait en plein air ; sous le couvert de la nuit, des actes indescriptibles étaient commis par les gendarmes, les brigands et les paysans. Beaucoup périrent de faim et d'apoplexie ; d'autres furent abandonnés au bord de la route, trop épuisés pour continuer.

Un matin, je vis 50 ou 60 chariots, avec environ 30 veuves de nationalité turque, dont les maris avaient été tués à la guerre, et qui se rendaient à Constantinople. Une de ces femmes fit signe à un gendarme de tuer un Arménien qu'elle lui désigna. Le gendarme lui demanda si elle ne désirait pas le tuer elle-même, ce à quoi elle répondit : « Pourquoi pas » et sortant un revolver de sa poche, elle l'abattit. Chacune de ces hanoums turques avait avec elle 5 ou 6 jeunes arméniennes de 10 ans ou au-dessous. Jamais les Turcs ne prenaient avec eux de garçons, ils les tuaient tous, quelque fût leur âge. Ces femmes voulaient emmener aussi ma fille, mais elle ne voulut pas se séparer de moi. Finalement, on nous emmena toutes les deux dans leur chariot, après que nous eûmes promis de devenir musulmanes. Aussitôt que nous fûmes sur l'araba, elles commencèrent à nous apprendre comment on devient musulmane ; elles changèrent nos noms, m'appelant X... et ma fille Y...

Les horreurs les plus inimaginables nous étaient réservées sur les rives de l'Euphrate (1) et dans la plaine d'Erzindjan. Les corps mutilés de femmes, de jeunes filles et d'enfants faisaient frémir tout le monde. Les brigands se livraient à toutes sortes d'actes effroyables sur les femmes et les jeunes filles qui étaient avec nous et dont les cris allaient jusqu'au ciel. A l'Euphrate, (1) les gendarmes et les brigands jetèrent dans le fleuve tous les enfants qui restaient, âgés de moins de 15 ans. On tirait sur ceux qui pouvaient nager, pendant qu'ils se débattaient dans l'eau.

Après sept jours, nous arrivâmes à Erzindjan. Il n'y restait plus un Arménien vivant. Les femmes turques nous emmenèrent, ma fille et moi, au bain, et là nous montrèrent beaucoup d'autres femmes et jeunes filles, qui avaient embrassé l'islamisme. Entre là et Endéressi, les champs et les flancs des collines étaient couverts de corps noircis et gonflés, qui avaient vicié l'air de leur puanteur. Sur cette route, nous rencontrâmes six femmes qui portaient le féradjé (2) avec des enfants dans leurs bras ; mais lorsque les gendarmes relevèrent leur voile, ils s'aperçurent que c'étaient des hommes déguisés et les fusillèrent. Après 32 jours de voyage, nous parvînmes à notre destination.

(1) Le Kara-Sou.
(2) Voile musulman.

DOCUMENT 21

ERZINDJAN. — RÉCIT DE DEUX INFIRMIÈRES DE LA CROIX-ROUGE DE NATIONALITÉ DANOISE (1), PRÉCÉDEMMENT EMPLOYÉES A LA MISSION MILITAIRE ALLEMANDE A ERZEROUM. TRADUIT ET COMMUNIQUÉ PAR UN SUISSE DE GENÈVE (2).

(*Les auteurs de ce récit sont restées à Erzeroum d'octobre 1914 à avril 1915, au service de la Deutsche Militär-Mission*).

Au mois de mars 1915, nous apprîmes par un docteur arménien, mort depuis du typhus, que le Gouvernement préparait un grand massacre. Il nous pria de nous informer auprès du Général Passelt si cela était vrai On nous dit plus tard que ce brave officier le craignait aussi et qu'il demanda à être relevé de son poste... Nous tombâmes malades du typhus... A la suite de nombreux changements dans le personnel... nous fûmes obligées de quitter Erzeroum. Par l'intermédiaire du Consul allemand d'Erzeroum, M. ... qui aussi avait la confiance des Arméniens, nous fûmes engagées par la Croix-Rouge d'Erzindjan et nous y travaillâmes sept semaines.

Au début du mois de juin, le Dr A. nous informa que les Arméniens de Van s'étaient révoltés et qu'on prendrait des mesures pour empêcher le retour de pareilles choses ailleurs. On transporterait par conséquent la population arménienne de la région d'Erzindjan en Mésopotamie, où elle ne formerait plus une majorité. Mais il n'y aurait pas de massacres, leur sécurité serait assurée par une escorte militaire suffisante et on prendrait toutes les mesures en ce qui concerne leur nourriture et leur logement. On aurait trouvé à Erzindjan des voitures chargées entièrement de munitions, ainsi que de bombes, ce qui amènerait une série d'arrestations. Toutes relations avec les Arméniens furent interdites au personnel de la Croix-Rouge et il fut défendu de faire des promenades à pied ou à cheval, sous prétexte « qu'un coup de fusil pourrait bien s'égarer ».

On donna alors aux Arméniens d'Erzindjan un délai de quelques jours pour vendre leurs affaires qui, naturellement, furent soldées à vil prix. Le premier transport partit le 11 juin ; on dit que c'étaient des gens fortunés qui pouvaient louer des voitures et qu'ils étaient arrivés à Kharpout ; c'est du moins ce qui ressort d'un télégramme, à cet effet, qu'on nous montra. D'autres déportations eurent lieu pendant les trois

(1) D'après la brochure du Comité de Genève ces deux infirmières seraient allemandes. (*Quelques documents sur le sort des Arméniens en 1915.*)

(2) Le texte anglais de ce Document publié dans le Livre Bleu n'étant pas complet, nous en donnons, à la demande du Rédacteur lui-même, une traduction intégrale d'après le texte allemand du cahier II du Comité de Bâle.

jours suivants (1). Beaucoup d'enfants auraient été recueillis par des familles musulmanes, mais ensuite le bruit courut qu'on déportait aussi les enfants.

Même les familles des Arméniens en service à notre hôpital durent partir ainsi qu'une femme atteinte de la fièvre typhoïde. Le Dr. Neukirch, qui traitait cette malade, protesta bien, mais cela ne servit qu'à lui accorder un sursis de deux jours. Un soldat, qui était employé chez nous comme savetier, disait à la sœur B (2) : « J'ai maintenant 46 ans et bien qu'ayant payé tous les ans la taxe d'exonération militaire, je suis obligé de faire du service. Je n'ai jamais rien fait contre le Gouvernement et voilà qu'on m'enlève ma famille ; ma mère qui a 70 ans et qui est courbée par le chagrin, ma femme et mes cinq enfants, et je ne sais même pas où ils vont ». Il s'apitoyait surtout sur sa fillette de 18 mois : « Jamais tu n'as vu une aussi belle enfant ; des yeux grands comme une assiette. Si je pouvais, je ramperais sur le ventre, comme un serpent, pour la rejoindre. Il pleura comme un enfant. Le lendemain, il vint tranquillement nous dire : « Maintenant je le sais, ils sont tous morts ». Malheureusement il ne disait que trop vrai. Notre cuisinière turque nous raconta, avec des larmes aux yeux, comment les Kurdes étaient tombés sur les gens sans défense à Kémah Boghazi (3), avaient tout pris et en avaient tué beaucoup. Ceci a dû se passer le jeudi 14 juin. Deux jeunes institutrices arméniennes, qui avaient fait leurs études au Collège de Kharpout et qui se trouvaient parmi les déportés racontèrent comment ce soir là elles avaient été prises entre deux feux : en avant les Kurdes et par derrière des troupes mi-régulières. Elles se jetèrent immédiatement par terre en faisant le mort et elles réussirent ensuite, après des détours, à atteindre Erzindjan, en donnant de l'argent aux Kurdes qu'elles rencontrèrent. L'une d'elles était accompagnée de son fiancé, déguisé en femme et protégé par un camarade de classe. Arrivés dans la ville, un gendarme veut faire de la jeune fille sa femme. Son fiancé proteste, mais il est fusillé. On accueillit les deux jeunes filles dans des familles musulmanes, où elles furent bien traitées, mais on leur demanda de suite de se convertir. Elles nous firent dire, par l'intermédiaire d'un jeune médecin qui venait visiter un de nos malades arméniens à l'hôpital et qui, de cette façon, pouvait nous voir, de les emmener à Kharpout. L'une d'elles écrivit que si elle avait du poison elle le prendrait. Elle ne savait rien du sort des autres, la frayeur les avait totalement paralysées.

---

(1) S'élevant à 20 ou 25.000 personnes (Allgemeine Missions Zeitschrift. — Nov. 1915.

(2) Sœur B, l'une des deux infirmières auteur de ce récit qui, quoique rédigé à la première personne, donne le témoignage de toutes les deux. Le rédacteur de ce volume connaît le nom de celle qui a écrit le récit. L'identité de la sœur B. et du Dr A lui est inconnue.

(3) Kémah est à 12 kilomètres d'Erzindjan ; de là l'Euphrate coule souvent à travers de hautes et abruptes murailles de roches.

Le lendemain 11 juin, des troupes régulières, — les soldats qui y étaient, disaient que c'était la 86e brigade de cavalerie — furent envoyées pour retenir les Kurdes. Ces soldats nous ont raconté comment tous ces malheureux Arméniens sans défense furent massacrés. Ils prirent 4 heures pour égorger tout le monde. Les femmes se seraient mises à genoux, auraient jeté leurs enfants dans l'Euphrate, etc., etc. Ce fut pitoyable, disait un charmant jeune soldat, je ne pouvais tirer un seul coup de fusil, je faisais seulement semblant de tirer. Du reste, nous avons souvent entendu des Turcs exprimer leurs regrets et leur pitié. On raconta aussi que des chariots, traînés par des bœufs, transportèrent les cadavres vers le fleuve et qu'on effaça soigneusement toutes les traces de ce fait (1). Les jours suivants, on organisa dans les champs une chasse à l'homme, beaucoup de fuyards s'étant cachés dans les blés.

A partir de ce jour, des bandes de déportés arrivèrent continuellement pour être tués, ainsi que de nombreux témoins étaient unanimes à le déclarer. Plus tard notre cocher nous raconta qu'on liait les mains aux victimes et qu'on les poussait ensuite dans le fleuve, du haut des rochers. Ce mode de tuerie fut probablement inauguré seulement lorsque les masses étaient trop considérables pour être massacrées, et de plus cela occasionnait moins de travail aux bourreaux.

Sœur B. et moi nous délibérâmes naturellement sur le champ sur ce qu'il faudrait faire pour venir en aide à ces malheureux et nous décidâmes d'accompagner un convoi à Kharpout. Nous ne savions pas encore alors que les tueries se firent sur l'ordre du Gouvernement et nous espérions donc pouvoir parer aux brutalités des gendarmes et aux assauts des Kurdes, puisque nous savions parfaitement parler leur langue et que nous avions une certaine influence sur eux. En faisant part de notre plan au Dr. A., celui-ci nous répondit : « Je suis heureux de voir que nos idées se rencontrent ; le régisseur de l'hôpital s'est plaint vis-à-vis de moi que vous, Sœur B., vous auriez dit aux malades que Dieu punirait les Turcs pour leurs crimes contre les femmes et les enfants (2). Après ces paroles je ne puis plus me montrer devant le « Mutessarif (gouverneur) ». Nous demandâmes la permission de partir pour Kémah, afin de voir combien des fuyards seraient arrivés. Il nous répondit : « Vous pourrez le faire quand nous serons séparés ; j'écris aujourd'hui même à l'employé que vous partez ». Le Dr. A. nous permit de rester à l'hôpital jusqu'à ce que nous ayons réglé nos affaires. Du reste il ne croyait pas encore que les massacres étaient l'œuvre du

(1) Le soir du 11 juin, on vit les soldats revenir chargés de butin. Des Turcs et des Arméniens racontèrent avoir vu, étendus sur les chemins, beaucoup de petits enfants.

(2) Sœur B. n'avait dit cela qu'au régisseur et non pas aux malades, mais sans mentionner le nom de la Turquie.

Gouvernement et il se laissa tranquilliser par les affirmations mensongères des employés disant que tout se passait en ordre parfait. Nous télégraphiâmes alors au Consul à Erzeroum en l'informant de notre départ et en le priant de venir à Erzindjan dans l'intérêt de l'Allemagne. Il répondit : « Impossible m'absenter maintenant. Attends mardi 22 juin passage Autrichiens ». Le 17 au soir nous nous promenâmes devant notre maison avec le pharmacien de la Croix-Rouge, Mr. C., qui était aussi épouvanté des atrocités commises que nous.

Ce même soir, pendant que les médecins allemands assistaient à une fête donnée par un officier turc à l'occasion de sa guérison, nous rencontrâmes un gendarme qui nous raconta qu'à dix minutes de là, un convoi de déportés de la région de Baïbourt faisait une halte. Il nous fit un récit ému de la façon dont les hommes furent égorgés et jetés dans l'abîme : « Kessé kessé guéliorlar ! » (« Ils arrivent en égorgeant ! »), comment les femmes furent violées à chaque nouvel endroit, comment lui-même avait voulu prendre une jeune fille, mais qu'on l'avait averti qu'il était trop tard ; comment on fracassait la tête des petits enfants, quands ils criaient ou qu'ils rendaient la marche difficile : et il termina son horrible récit par ces mots : « J'ai fait enterrer trois cadavres de femmes nus, pour faire une bonne œuvre ».

Le lendemain matin de très bonne heure nous entendîmes les déportés passer sous notre fenêtre, en route pour Erzindjan. Nous courûmes après avec Mr. C. et les accompagnâmes jusqu'à la ville, pendant environ une heure. C'était un grand convoi ; 2 à 3 hommes seulement, le reste des femmes et des enfants. Beaucoup de femmes semblaient avoir perdu la raison ; elles criaient : « Sauvez-nous, nous voulons devenir musulmanes, ou allemandes, ou ce que vous vous voudrez, mais sauvez-nous ! On nous amène à Kémah Boghazi et l'on nous coupera la tête ! » et elles firent un geste significatif. D'autres ne dirent rien ; elles marchaient patientes, portant tous leurs bagages sur leur dos et conduisant par la main leurs enfants Beaucoup de Turcs venaient chercher des enfants avec ou sans le consentement de leurs parents. Il ne fallait pas réfléchir longtemps, car on ne laissait pas le temps aux malheureux de s'arrêter et les gendarmes à cheval les faisaient marcher à coups de fouet.

A l'entrée de la ville, où le chemin bifurque vers Kémah, ce fut un vrai marché aux esclaves. Nous mêmes nous prîmes six garçons âgés de 3 à 14 ans, qui se cramponnaient à nous ainsi qu'une petite fille. Nous confiâmes cette dernière à notre cuisinière turque qui était avec nous. Celle-ci voulut la laisser dans la cuisine du Dr. A. jusqu'à notre retour, mais l'assistant du Dr. A., un nommé Riza Bey, battit la femme et poussa l'enfant dans la rue. Les malheureux continuèrent ainsi leur route, en poussant des cris pitoyables, tandis que nous rentrâmes à l'hôpital avec les six enfants. Le Dr. A. nous donna la permission de les

garder dans notre chambre, jusqu'à ce que nous eussions fait nos bagages, et ils mangèrent de bon appétit, après quoi ils devinrent plus calmes. « Maintenant nous sommes sauvés! » s'écrièrent-ils lorsque nous les avions recueillis, et ils ne lâchèrent plus nos mains. Le plus petit d'eux, fils d'un homme fortuné de Baïbourt, la figure toute gonflée de larmes et vêtu d'une jaquette de sa mère, fut inconsolable. Subitement il se précipita vers la fenêtre et s'écria montrant des gendarmes : « Celui-là a tué mon père » ! Les enfants nous remirent leur argent, 475 piastres, que leurs parents leur avaient confié dans l'espoir qu'on ne les fouillerait pas. Après le retour dans la ville, nous demandâmes un permis pour les enfants, Ce qui nous étonna profondément, c'est que personne ne vint prendre nos chevaux. On nous dit que les hautes autorités étaient en train de tenir une séance pour décider du sort du convoi qui venait d'arriver. Malgré cela, sœur B. réussit à parler avec un ami qui nous permit d'emmener les enfants avec nous et qui s'offrit même très aimablement de leur donner d'autres noms pour le voyage. Nous étions dans la joie, et, le soir venu, nous descendîmes avec tous nos bagages à un hôtel d'Erzindjan. (Les gardiens turcs de l'hôpital se montrèrent très affables, en nous disant : « Vous avez bien fait de prendre les garçons avec vous »). On nous donna une petite chambre pour nous huit. Au milieu de la nuit, quelqu'un frappa violemment à notre porte, pour demander s'il n'y avait pas deux femmes allemandes ici. Après cet incident tout devint de nouveau tranquille. Nos garçons étaient très contents et leur première question a été si nous pourrions empêcher qu'ils devinssent musulmans, et si notre croix était la même que la leur. Ensuite ils se calmèrent.

Nous les laissâmes dans la chambre et allâmes au restaurant prendre une tasse de thé. Là nous fûmes frappées par ce fait que d'anciens malades, généralement si reconnaissants, faisaient semblant de ne plus nous reconnaître. Le propriétaire de l'hôtel commença une conversation et comme tout le monde était aux écoutes, il nous avertit de ne pas trop parler : « C'est de Constantinople que serait venu l'ordre de tuer tous ces enfants et ces femmes ». Mais le « hodja » de notre hôpital vint nous dire entr'autres : « Pourquoi être miséricordieux, puisque Dieu n'en a pas pitié ? » La raison pour laquelle les Arméniens auraient commis des atrocités à Van serait que leur religion a moins de valeur (« eksik »). Les musulmans ne doivent pas suivre leur exemple, mais tuer d'une façon charitable! Notre réponse était invariablement la même, à savoir qu'ils devaient trouver les coupables et les exécuter, mais que c'était toujours un crime d'assassiner des femmes et des enfants. Ensuite, nous nous rendîmes chez le « mutessarif », que nous n'avions pas rencontré jusqu'alors. Cet homme avait l'air du diable en personne et ses manières correspondaient à son extérieur. Il cria d'une voix de tonnerre que les femmes ne devraient pas se mêler de

politique, mais qu'elles devraient avoir le respect du Gouvernement. (Et nous lui avions bien dit que nous aurions agi de la même façon, si les malheureux avaient été des Musulmans, de sorte que la politique n'a rien à y faire). Il ne voulait plus nous supporter et il ne nous permettrait pas de passer par Kharpout pour y chercher nos affaires, mais que nous devrions passer par Sivas. Et le plus dur : il ne nous permettait pas d'emmener les garçons et il envoya immédiatement un gendarme pour les chercher chez nous. Nous les rencontrâmes à notre retour, mais on les forçait à marcher tellement vite que nous ne pouvions pas leur rendre leur argent. Plus tard, nous priâmes le Dr. Lindenberg de bien vouloir se charger de le leur faire parvenir, mais celui-ci était obligé de s'adresser à un officier turc pour apprendre où ils pouvaient se trouver. Juste avant notre départ, lorsque nous apprîmes d'un autre côté que les pauvres enfants étaient déjà morts, et que nous n'avions plus de possibilité d'avoir de leurs nouvelles, le susdit homme de bien, Riza Bey, vint nous voir pour nous demander de lui donner cet argent, qu'il voulait remettre aux enfants ! Nous avions l'intention d'employer cet argent d'une autre façon, dans l'intérêt des Arméniens.

A Erzindjan, on nous considérait comme des gens proscrits, on ne nous laissa plus à l'hôtel et on nous conduisit dans une maison arménienne vide. Tout ce grand quartier était comme mort ; des gens venaient et sortaient pour chercher ce qui était resté ; quelques maisons hébergeaient déjà des fugitifs musulmans. Nous n'avions personne pour nous chercher de quoi manger et ce qu'il nous fallait. Mais nous réussîmes à faire parvenir une note au Dr. A. qui très aimablement nous fit reconduire à l'hôpital. Le lendemain, le « mutessarif » envoya un camion sur lequel nous devions entreprendre le voyage d'une semaine à Sivas. Nous refusâmes de nous embarquer sur un pareil véhicule et, sur la réclamation du Dr. A, le « mutessarif » nous envoya une voiture de voyage, avec la menace de nous faire arrêter si nous ne partions pas. Cela se passait le lundi 21 juin et nous voulûmes attendre les Autrichiens qui devaient passer par ici le mardi, mais comme le Dr. A. nous déclara qu'il ne pourrait pas nous protéger, nous partîmes. Le Dr. Lindenberg fut assez aimable pour nous accompagner jusqu'à Réfaïeh. Pendant les deux premiers jours, nous vîmes cinq cadavres sur la route, dont un de femme habillé, les autres étaient nus et à un d'eux manquait la tête. Deux officiers, soi-disant turcs, voyagèrent avec nous, mais nos gendarmes nous racontaient que c'étaient des Arméniens. Ils gardaient leur incognito même vis-à-vis de nous et étaient très réservés, tout en cherchant à toujours rester avec nous. Le quatrième jour ils ne partirent pas avec nous et, sur notre demande, on nous laissa entendre que moins nous nous intéresserions à eux et mieux cela vaudrait pour nous.

Nous nous arrêtâmes en route dans un village grec, où un homme à l'extérieur sauvage montait la garde avec un fusil en mains. Il com-

mença une conversation avec nous et raconta avoir été posté là par le Gouvernement pour tuer tous les Arméniens qui passaient. Il en aurait déjà tué 250. Tous méritaient la mort, car ils ne seraient ni libéraux, ni socialistes, mais des anarchistes. Il dit à notre gendarme qu'il avait un ordre téléphonique de tuer les deux hommes qui voyageaient avec nous, de sorte qu'eux, ainsi que leur cocher arménien, ont dû trouver là une fin tragique. Nous ne pûmes nous empêcher de faire quelques remontrances à cet assassin ; mais quand il nous quitta, le cocher grec nous dit : « N'ouvrez plus la bouche, sans cela... » et il faisait le geste d'épauler le fusil. Il faut dire qu'on avait répandu le bruit que nous étions également des Arméniennes et que, par conséquent, nous méritions la mort.

Nous avions passé la nuit précédente à Enderes, situé à une journée de Kara-Hissar. Notre quartier était, comme d'habitude, une maison arménienne vide. Sur le mur était tracé au crayon, en turc : « Notre demeure est sur la hauteur de la montagne, nous n'avons plus besoin de chambres ; nous avons bu à la coupe mortelle et amère ; nous n'avons plus besoin d'un juge ». Au rez-de-chaussée de cette maison restaient encore les femmes et les enfants qui, d'après ce que les gendarmes nous disaient, devaient être renvoyés le lendemain. Ils ne le savaient pas encore, ne savaient rien sur le sort de leurs hommes, mais ils étaient inquiets sans pourtant être désespérés. Je fus réveillée au milieu de la nuit par des coups de fusils tirés de très près. Les coups se suivaient rapidement et j'entendis distinctement les cris de commandement. Je me rendis naturellement immédiatement compte de ce qui s'était passé, mais j'avais presque une sensation de soulagement de penser que ces malheureux avaient ainsi échappé à la cruauté des hommes.

La veille nous avions rencontré un convoi de déportés, qui avaient dit adieu à leurs beaux villages et qui étaient maintenant en route pour Kémah Boghazi. Nous dûmes faire une longue halte pour les laisser passer. Jamais nous n'oublierons ce spectacle : quelques hommes âgés, beaucoup de femmes de forte stature, les traits fermes, et une foule de beaux enfants. Quelques-uns avec des cheveux blonds et des yeux bleus grands ouverts, qui vous fixaient. Une fillette souriait un peu au spectacle étrange, mais autrement toutes les figures étaient graves, comme à l'approche de la mort. Tous étaient silencieux et passaient en ordre, beaucoup d'enfants sur les chariots, quelques-uns saluant, tous ces malheureux qui depuis longtemps sont devant le trône de Dieu pour accuser. On enleva une archi-vieille femme de son âne, parce qu'elle n'en pouvait plus. L'aura-t-on tuée sur le champ ? Nos cœurs se glacèrent.

Le gendarme qui nous accompagnait nous raconta qu'il avait conduit un convoi de 3.000 femmes et enfants de Mamakhatoun, près d'Erzeroum, jusqu'à Kémah Boghazi. Tous sont morts, nous dit-il. Mais pourquoi les faire d'abord souffrir d'une façon ineffable ; pourquoi ne pas

les tuer de suite dans leurs villages ? demandâmes-nous. Réponse : « C'est bien fait comme ça ; il faut qu'ils connaissent les misères. De plus, que ferions-nous des cadavres qui puent ? !!! »

A Enderes, les gens nous racontèrent le lendemain qu'on avait fusillé la veille 10 Arméniens, ce que j'avais déjà entendu et qu'on envoyait maintenant la population civile faire la chasse à l'homme. En effet, nous les avons vus courir avec des fusils. Au bord de la route, sous un arbre, étaient deux hommes armés qui se partageaient les vêtements d'une victime ; ils montrèrent justement un pantalon de drap bleu. A un autre endroit nous vîmes beaucoup de sang caillé, on avait enlevé les cadavres. C'étaient les 250 ouvriers occupés à la route dont notre homme avait parlé. Une fois nous rencontrâmes une grande quantité de ces ouvriers qui jusqu'alors avaient fait tranquillement leur devoir. Ils étaient divisés en trois groupes : 1° des Musulmans, 2° des Grecs, 3° des Arméniens. Près des derniers étaient quelques officiers. Notre jeune Hassan s'exclama : « On les égorgera tous ! » Continuant notre route sur une colline, le cocher montra avec son fouet, dans la vallée, un groupe d'environ 400 hommes qui furent postés en rang à côté de la route. Nous savons ce qui arrivera. Deux jours avant d'arriver à Sivas, le même spectacle se présente devant nous : les baïonnettes des soldats brillent au soleil. A l'hôpital de la Mission de Sivas, nous avons parlé avec un homme qui a échappé à la mort. Environ cent Arméniens devaient être égorgés à un autre endroit que ceux déjà mentionnés. Dix gendarmes déchargèrent leurs fusils, le reste fut fait avec des pierres ou avec des couteaux par des ouvriers musulmans. Dix Arméniens réussirent à s'enfuir. Notre homme fut horriblement blessé à la nuque et s'évanouit. Ayant repris connaissance, il se traîna pendant deux jours jusqu'à Sivas.

A une demi-journée de Sivas, nous passâmes la nuit dans un bâtiment du gouvernement. Longtemps un gendarme était assis devant notre porte en chantant sans cesse : « Ermenileri hep kesdiler ! » (On a égorgé tous les Arméniens). Dans la pièce à côté on en parla au téléphone ; celui qui parla reçut sans doute des instructions sur la manière de les capturer ; il était surtout question d'un certain Ohannès qu'on n'avait pas pu trouver.

Nous passâmes une nuit dans une maison arménienne, où les femmes venaient de recevoir la nouvelle de la mort de leurs maris. Leurs lamentations étaient horribles à entendre. Nous essayâmes en vain de les consoler. Elles crièrent : « Votre Empereur ne peut-il donc pas nous aider ? » Notre gendarme, voyant notre détresse, dit : « Ces cris vous incommodent ; je vais leur dire de les cesser. » Mais ensuite il se laissa attendrir. Il fut content d'avoir appelé notre attention sur toutes les horreurs et Hassan de même qui nous disait : « Maintenant nous tuons les Arméniens, ensuite les Grecs et plus tard les Kurdes ». Il aurait volontiers ajouté ; « et à la fin des étrangers ». Notre cocher grec dut suppor-

ter maintes cruelles plaisanteries. Une fois, on lui cria : « Regarde un peu, il y a aussi des Grecs dans le fossé ».

Enfin nous arrivâmes à Sivas, où nous dûmes attendre une heure devant le bâtiment du Gouverneur pour examiner nos papiers et nous permettre d'aller chez les Américains. Nous quittâmes Sivas le 1er juillet et arrivâmes le 4 à Césarée, où l'on nous permit d'aller à Tallas, après avoir déposé nos bagages à l'Ecole des Jésuites. Lorsque nous voulûmes continuer notre voyage, le 3 juillet en compagnie de deux Américaines, on nous refusa la permission et l'on nous força de retourner à l'Ecole des Jésuites, où l'on posta un gendarme devant notre porte. Nous retournâmes alors à Tallas, où nous passâmes quelques journées mouvementées : là-bas comme à Césarée, des arrestations eurent lieu, et les pauvres gens ne savaient jamais ce que le lendemain leur réservait. La terrible nouvelle y arriva aussi que tous les Arméniens auraient quitté Sivas. Quand nous nous étions rendu compte qu'on avait l'intention de nous garder — on nous avait aussi empêchés de nous rencontrer avec les Autrichiens de passage, — nous envoyâmes un télégramme à l'Ambassade d'Allemagne et reçûmes ensuite la permission de continuer notre voyage.

DOCUMENTS

GROUPE VII

VILAYET DE MAMOURET-UL-AZIZ

Cette province est située au Sud-Ouest d'Erzindjan où le Kara-Sou tourne de l'Ouest au Sud et effectue sa jonction avec le Mourad-Sou, pour former en s'unissant, le fleuve Euphrate. Les survivants du convoi de déportés du Vilayet d'Erzeroum, traversèrent ce district, en se rendant en Mésopotamie, et les habitants arméniens du Vilayet même de Mamouret-ul-Aziz furent déportés à leur suite, dans les premières semaines de juillet.

La grande avance des Russes dans l'hiver 1915-16, fit entrer cette province dans la zone de guerre et provoqua apparemment une recrudescence des persécutions. Le 24 février 1916, le journal de Paris « Le Temps » publia le télégramme suivant de Rome : « D'après des informations arrivées au Vatican, les Turcs ont mis à feu et à sang la région de Mamouret-ul-Aziz tuant tous les chrétiens, y compris l'évêque arménien catholique Mgr. Ivraklon, qui fut soumis à de longues et épouvantables tortures ».

Nous nous abstenons de publier le nom de la ville à laquelle la plupart des documents de cette série se réfèrent, pour les motifs que nous avons déjà indiqués, dans le Memorandum.

DOCUMENT 22

H. — TÉMOIGNAGE DE MISS DA. UNE DAME DANOISE AU SERVICE DE LA CROIX-ROUGE ALLEMANDE À H. À Mr DB. À BALE ET COMMUNIQUÉ PAR Mr DB. A LORD BRYCE.

La sœur DA. quitta la mission de la Croix-Rouge allemande à H... en avril 1916, se rendant à Alep en passant par Ourfa ; de là, elle continua son voyage en partie sur route et le reste en chemin de fer à travers l'Anatolie jusqu'à Constantinople. Mr. DB. la rencontra à Bâle, pendant son voyage de Constantinople au Danemark, dans la maison d'un ami commun.

La Sœur DA. dit à Mr. DB. que le 16 mars 1915, le Vice-Consul allemand nommé provisoirement à Erzeroum (le consul lui-même se trouvait interné en Russie) traversait la ville de H. accompagné de deux officiers allemands, et qu'il avait été convenu qu'il dînerait le soir avec le personnel de la Croix-Rouge allemande, après qu'il aurait présenté ses hommages au Vali. A l'heure fixée les deux officiers vinrent seuls. Ils dirent qu'ils étaient allés rendre visite au Vali avec le Vice-Consul, mais qu'après un moment le Vali s'était montré contrarié de leur présence, — en sorte qu'ils étaient partis laissant le Vali seul avec le Vice-Consul. Ils attendirent le Vice-Consul pendant deux heures environ. Celui-ci arriva à 9 h. 30 environ dans un état de grande agitation et il leur raconta le résumé de son entrevue. Le Vali lui avait déclaré que les Arméniens de Turquie devaient être et seraient exterminés ; qu'ils s'étaient multipliés en nombre et s'étaient enrichis au point de devenir une menace pour la race gouvernante turque. Le seul remède était l'extermination. Le Vice-Consul lui avait fait des remontrances, lui avait fait remarquer que ces persécutions ont toujours eu pour effet d'augmenter la vitalité spirituelle des races sujettes et que de tels expédients sont la pire des politiques pour les gouvernements. « C'est bien, nous verrons » dit le Vali et il mit fin à la conversation.

Cet incident s'était produit le 16 mars 1915, et Mr. DB. fait remarquer qu'il doit avoir eu lieu simultanément avec une interwiew qui fut donnée par Enver Pacha à Constantinople en février 1915, vieux style, à l'Evêque Grégorien de Koniah. Dans cette interwiew l'Evêque avait demandé à Enver s'il était satisfait de la conduite des soldats arméniens dans l'armée ottomane, et Enver avait chaleureusement témoigné de leur énergie, de leur courage et loyauté ; et il l'avait même fait en termes si chaleureux, que l'Evêque lui demanda tout de suite s'il l'autorisait à publier cette attestation en citant son nom. Enver y consentit volontiers et le Patriarcat Grégorien de Constantinople com-

muniqua à la presse arménienne et même à la presse turque (1) un compte rendu de son interwiew. Ainsi le Gouvernement central de Constantinople témoignait de ses sentiments amicaux envers ses sujets arméniens vers la fin de février 1915, alors que vers le 16 mars, moins d'un mois après il avait prévenu son représentant dans une province éloignée qu'un massacre de ces mêmes arméniens était imminent. Pour revenir au récit de la Sœur DA. — elle dit à Mr. DB. qu'entre le mois de février et le commencement de mai 1915, environ 400 Arméniens avaient été arrêtés et emprisonnés à H. C'étaient les hommes jeunes, solides et les intellectuels. La plupart des hommes de cette catégorie avaient été enrôlés dans l'armée pendant la mobilisation de l'automne précédent ; mais ces 400 avaient été laissés, et à présent, on les jetait en prison au lieu de les enrôler.

Au commencement de mai le Vali de H. envoya chercher le Directeur de la Mission Protestante allemande de la ville et lui demanda de prévenir les Arméniens qu'ils devaient livrer leurs armes : sinon les mesures les plus rigoureuses seraient prises contre eux. Ils demandaient aux missionnaires de les persuader de livrer leurs armes au plus vite. Le Directeur de la Mission rassembla les notables arméniens et les mit au courant de ce que le Vali lui avait dit. Les Arméniens prirent la décision de consulter leurs concitoyens turcs, et une assemblée mixte de tous les notables arméniens et turcs de H. se réunit. A cette réunion les notables turcs exhortèrent les Arméniens à livrer leurs armes, et leur promirent, que s'ils le faisaient, ils se portaient eux mêmes garants de leur sécurité et prendraient les mesures nécessaires afin qu'ils n'eussent rien à craindre du Gouvernement.

Cette promesse décida les Arméniens à se soumettre. Ils réunirent leurs armes et les livrèrent au Vali ; mais le Vali déclara que toutes ne lui avaient pas été livrées. Les 400 prisonniers avaient d'après lui, eu en possession les armes les plus modernes et les plus dangereuses. Il demandait que ces armes lui fussent livrées. Sinon les punitions dont il les avait menacées seraient infligées à toute la communauté arménienne de H. Les notables se rendirent à la prison, pour supplier les prisonniers de leur révéler en quel endroit ils avaient caché leurs armes ; tous les prêtres grégoriens ainsi que le Directeur de la Mission allemande les accompagnèrent à la prison. Les 400 prisonniers s'obstinèrent d'abord, mais comme il leur fut déclaré que s'ils refusaient ils seraient responsables de la destruction de toute la communauté, ils finirent par céder. Ils indiquèrent les cachettes, et les armes y furent découvertes et livrées au Vali.

---

(1) Cet incident fut communiqué à Mr. DB. par DC. Effendi, lequel avait occupé une haute situation sous le gouvernement ottoman jusqu'à la déclaration de guerre.

Le Vali fit immédiatement photographier les armes rassemblées, et envoya les photographies à Constantinople, comme preuve qu'une révolution arménienne avait été sur le point d'éclater à H. Il demanda pleins pouvoirs pour l'arrêter, et il reçut l'ordre de Constantinople de prendre sur place toutes les mesures qu'il jugerait nécessaires.

Les 400 jeunes hommes furent ensuite conduits hors de la ville pendant la nuit et on n'entendit plus jamais parler d'eux. On assure que des coups de fusils furent entendus venant de loin.

Trois jours après le reste de la population arménienne de H. fut convoqué à coups de clairon à se rassembler en face de l'édifice gouvernemental, puis il fut déporté. On envoya d'abord les hommes dans une direction, les femmes et les enfants, sur des chars à bœufs, dans une autre direction. On ne leur accorda que quelques heures pour faire leurs préparatifs, et la Sœur DA, nous décrivit leur consternation qui était terrible. Ils essayèrent de vendre leurs propriétés que les turcs achetèrent à des prix insignifiants. Des machines à coudre par exemple furent vendues pour deux ou trois piastres (40 à 60 centimes). Ce système de déportation fut étendu à tout le Vilayet.

Les enfants arméniens de l'orphelinat allemand de H. furent expédiés avec les autres. « J'ai ordre, dit le Vali, de déporter tous les Arméniens, je ne puis faire d'exceptions pour ceux-ci. »

Il annonça cependant qu'un orphelinat gouvernemental serait ouvert pour les enfants qui resteraient, et peu de temps après il fit appeler la Sœur DA. et lui demanda de venir le visiter avec lui. La Sœur DA. s'y rendit avec lui, et trouva 700 enfants arméniens environ dans un bâtiment bien construit. Il y avait une bonne arménienne pour chaque douze ou quinze enfants, qui tous étaient bien habillés et nourris. « Voyez quel soin le gouvernement prend des Arméniens » dit le Vali, et la Sœur DA. s'en retourna chez elle surprise et contente ; mais lorsqu'elle visita de nouveau l'orphelinat quelques jours après, il ne restait plus que 13 des 700 enfants qu'elle avait vus, les autres avaient disparu, elle apprit qu'on les avait emmenés au bord d'un lac distant de 6 heures de marche à pied où ils avaient été noyés. Trois cents autres enfants furent plus tard amenés à « l'orphelinat » et la Sœur DA. croit qu'ils subirent le même sort, que ceux qui les avaient précédés. Ces victimes étaient tout ce qui restait d'enfants arméniens à H. Les plus beaux enfants et les plus jolies filles avaient été choisis et emmenés par les Turcs et les Kurdes du district et ce n'est que les autres restés à la charge du Gouvernement, qui furent ainsi traités.

Aussitôt que les Arméniens furent déportés de H. des convois d'autres exilés commencèrent à traverser la ville venant d'autres districts situés plus au nord.

La Sœur DA. n'étant jamais sortie de l'enceinte de la ville ne put apercevoir ces convois auxquels on faisait faire un détour pour leur évi-

ter la traversée de la ville ; mais elle eut l'occasion de s'en entretenir avec beaucoup de personnes qui les avaient vus, et qui lui déclarèrent que ces malheureux se trouvaient dans une terrible détresse. Les routes voisines de la ville étaient, disaient-ils, encombrées par les corps de ceux qui étaient morts de maladie ou d'épuisement, ou des suites de violences de leurs gardiens. Ces récits trouvaient une confirmation dans ce qu'elle avait vu elle-même en avril dernier (1916) pendant son voyage à Alep. Sur la route d'Ourfa à Alep, elle avait rencontré nombre de corps à peine recouverts d'une légère couche de terre ; les extrémités des membres dépassant la couche de terre avaient été rongées par les chiens. Des personnes qu'elle avait rencontrées lui avaient dit que des atrocités inimaginables avaient été commises, et qu'il y avait des cas où des femmes s'étaient noyées pour échapper à leurs bourreaux.

La Sœur DA. avait l'impression que la déportation et les massacres arméniens avaient ruiné la Turquie au point de vue économique. Car les Arméniens étaient les seuls ouvriers habiles du pays et les industries avaient été arrêtées lorsqu'ils avaient disparu. On ne pouvait plus trouver à remplacer les ustensiles de cuivre dans les ménages ; il était impossible de remplacer les tuiles des toitures.

Le gouvernement avait retenu quelques artisans arméniens, des boulangers, des maçons etc..., pour les travaux de l'armée, et tout le travail qui se faisait encore était exécuté par ces gens et quelques autres Arméniens convertis à l'islamisme. Mais quoique les sources de productions fussent ainsi taries, les Turcs n'en avaient pas encore senti la gêne. Ayant mis la main sur tous les biens des Arméniens ils se trouvaient plus riches momentanément qu'ils n'avaient été auparavant. Le pain avait été abondant et bon marché pendant l'année précédente ; les bœufs et la viande avaient été abondants aussi, et la Sœur DA. était d'avis qu'il restait assez de provisions pour quelque temps encore. Dans ces conditions les paysans turcs étaient satisfaits, — sauf les femmes qui se ressentaient de l'absence de leurs maris partis pour le front. La Sœur DA. dit que le manque d'hommes se remarquait partout. On lui avait dit cependant que quelques tribus Kurdes avaient refusé de donner des recrues et que les Kizil Bachis de Dersim n'en avaient fourni aucune. Le Gouvernement préparait une expédition contre les Kizil Bachis pour leur extorquer la taxe de rachat militaire ; mais ce plan avait été contrecarré par l'avance des Russes. Dans les villages turcs les travaux agricoles se faisaient par les femmes arméniennes et les enfants qui avaient été livrés aux paysans musulmans par les autorités. La Sœur DA. en vit partout en grand nombre qui en fait, se trouvaient dans un état d'esclavage. On ne leur permettait jamais de reposer en paix, et on les harcelait continuellement d'un village à l'autre.

Lorsqu'elle arriva à Alep, elle y trouva le pays dans un bon état de culture. De grandes provisions de pain avaient été accumulées pour

l'armée de Mésopotamie. D'autre part en Anatolie les champs étaient négligés et elle avait l'impression que la famine était proche. Mais ce n'est qu'en arrivant à Constantinople qu'elle trouva de la gêne. Dans les provinces le sucre et le pétrole seuls étaient rares. A Constantinople tous les produits étaient rares et chers.

On dit à la Sœur DA. à Constantinople que les Turcs de tous les partis étaient unis pour approuver ce qui avait été fait aux Arméniens et qu'Enver Pacha s'en vantait ouvertement comme étant son œuvre personnelle. On lui rapporta aussi que Talaat Bey en apprenant l'assassinat de Vartkès, (1) avait déclaré « Il n'y a pas de place dans l'empire pour les Arméniens et les Turcs. Il faut que l'un des deux disparaisse ! ».

---

(1) Mr Vartkès était un député arménien au parlement Ottoman, qui fut assassiné avec un autre député Mr. Zohrab pendant qu'avec une escorte de gendarmes il se rendait d'Alep à Diarbékir, pour y être jugé par une cour martiale (Voir doc. 4 et 5).

DOCUMENT 23

H. (1) MÉMORANDUM ENVOYÉ PAR UN RÉSIDENT ÉTRANGER A H. COMMUNIQUÉ PAR LE COMITÉ AMÉRICAIN DE SECOURS AUX ARMÉNIENS ET AUX SYRIENS.

Le premier juin (2) 3.000 personnes (pour la plupart des femmes, des jeunes filles et des enfants) quittèrent H., accompagnés de 70 agents de police et d'un Turc influent, un certain K. Bey. Le jour suivant ils arrivèrent sains et saufs à AL. Là, K. Bey se fit remettre par eux 400 livres, « afin de les garder en sûreté jusqu'à leur arrivée à Malatia » et promit de les accompagner jusqu'à Ourfa pour les protéger ; mais le jour même il s'enfuit emportant l'argent.

Le troisième jour, le convoi des exilés arriva à AM. où les Arabes et les Kurdes commencèrent les enlèvements des femmes et des jeunes filles, qui se continuèrent jusqu'à leur arrivée à la première station de chemin de fer à Ras-ul-Aïn, sur la ligne de Bagdad. Les gendarmes qui leur avaient été donnés pour leur protection incitèrent les tribus à demi-sauvages des montagnes à les attaquer pour les voler, les tuer ou violer leurs femmes ou les enlever ; et maintes fois eux-mêmes violèrent les femmes sans s'en cacher.

Le quatrième jour, ils arrivèrent à AN, où les gendarmes tuèrent trois des hommes les plus notables. Le neuvième jour, ils arrivèrent à AO., où les chevaux, qui avaient cependant été loués, payés pour tout le voyage jusqu'à Malatia leur furent repris et renvoyés, de sorte qu'ils eurent à louer d'autres chars à bœufs pour être conduits à Malatia. A partir de là beaucoup d'entre eux furent laissés sans bêtes de somme, — quelques-uns seulement se trouvant à même d'acheter des ânes et des mulets, qui par la suite leur furent également volés.

A AO, un gendarme enleva Madame L. ainsi que ses deux filles et s'enfuit avec elles.

Le troisième jour, la caravane arriva à Malatia, mais elle n'y resta qu'une heure seulement, car ils retournèrent au village de AP., distant de 10 heures de marche de Malatia. A cet endroit, les gendarmes abandonnèrent complètement les déportés après leur avoir pris environ 200 livres, en paiement de la « protection » qu'ils leur avaient accordée jusque là, et les déportés furent laissés à la merci du brutal Bey (chef de clan) des Kurdes de Aghdjé-Daghi.

Le quinzième jour, ils montaient péniblement la pente raide de la montagne, lorsque les Kurdes entourèrent 150 des hommes de tous âges,

(1) Nous nous abstenons de donner le nom.
(2) Juillet ? Editeur.

de 15 à 90 ans, les emmenèrent à quelque distance et les assassinèrent; ils revinrent ensuite et se mirent à voler les déportés.

Ce jour là, un autre convoi de déportés (dont 300 hommes seulement) venant de Sivas (1) D'Eghin et de Tokat, rejoignit le convoi de H., formant ainsi un convoi plus important d'un total de 18.000 personnes. Ils repartirent le dix-septième jour sous la soi-disant protection d'un autre bey kurde.

Ce bey fit appeler ses hommes, qui attaquèrent le convoi et le pillèrent. Ils emmenèrent avec eux cinq des plus jolies jeunes filles et quelques Sœurs de Grâce de Sivas. A la nuit quelques jeunes filles encore furent enlevées, mais elles furent ramenées après avoir été violées. On se mit en route de nouveau et au cours du voyage les jolies jeunes filles étaient enlevées une à une, tandis que les retardataires du convoi étaient invariablement tuées.

Le vingt-cinquième jour, ils arrivèrent au village de Gueulik, dont tous les villageois suivirent le convoi sur une longue distance, tourmentant et volant les déportés. Le trente-deuxième jour ils arrivèrent au village de Kiahda, où ils restèrent deux jours et où de nombreuses jeunes filles et femmes furent encore enlevées.

Le quarantième jour, le convoi arriva en vue du fleuve Mourad, qui est une branche de l'Euphrate. Ils virent là les corps de plus de 200 hommes emportés par le fleuve avec des traces de sang, ainsi que des fez, des vêtements et des bas tachés de sang, abandonnés sur les rives.

Le chef du village voisin leva un impôt d'une livre par personne, comme rançon pour ne pas être jeté dans le fleuve.

Le cinquante-deuxième jour, ils arrivèrent à un autre village, où les Kurdes les dépouillèrent de tout ce qu'ils avaient, même de leurs chemises et caleçons : de sorte que pendant cinq jours tous les exilés continuèrent leur marche complètement nus sous un soleil ardent. Les cinq jours suivants, on ne leur donna pas un morceau de pain, ni même une goutte d'eau. Ils furent épuisés de soif à en mourir. Des centaines et des centaines tombèrent morts en chemin, leurs langues étaient changées en charbon, et lorsqu'au bout de cinq jours ils arrivèrent près d'une fontaine tout le convoi se rua naturellement vers elle; mais les gendarmes leur barrèrent le chemin et leur interdirent de prendre une seule goutte d'eau. Ils voulaient la vendre au prix d'une à trois livres le verre, et parfois même, après avoir touché l'argent, ils les empêchaient de prendre l'eau. A un autre endroit où se trouvaient des puits, quelques femmes s'y jetèrent n'ayant ni corde ni seau pour y puiser de l'eau. Ces femmes furent noyées mais cela n'empêcha pas le reste des exilés de boire à ces puits malgré les cadavres puants qui s'y trouvaient. Parfois lorsque les puits étaient plus profonds et que les femmes y pouvaient descendre et en

(1) Voir document 30.

remonter, les autres exilés se ruaient sur elles pour lécher et sucer leurs vêtements sales, mouillés, pour apaiser leur soif.

Lorsqu'ils venaient à traverser un village arabe dans leur état de nudité, les Arabes les prenaient en pitié et leur donnaient des morceaux de vêtements pour se couvrir. Quelques-uns parmi les déportés auxquels il restait encore quelque argent, achetèrent des vêtements; mais d'autres restèrent nus ainsi tout le long du chemin jusqu'à la ville d'Alep. Les pauvres femmes pouvaient à peine marcher tant elles étaient honteuses ; ils avançaient tous courbés en deux.

Même dans leur état de nudité, ils avaient trouvé quelques moyens de conserver le peu d'argent qu'ils avaient, quelques-uns le conservaient dans leurs cheveux, d'autres dans leur bouche ou dans leur sein ; et lorsqu'ils étaient attaqués par des voleurs, il s'en trouvait d'assez adroits pour chercher l'argent dans les parties les plus secrètes, et cela nécessairement avec bestialité.

Le soixantième jour, lorsqu'ils arrivèrent à Viran-Chéhir, il ne restait plus que 300 exilés sur les 18.000. Le soixante-quatrième jour, ils rassemblèrent tous les hommes, les femmes malades et les enfants, et ils les brûlèrent et les tuèrent tous. On ordonna à ceux qui restaient de continuer leur chemin. Après un jour de marche, ils arrivèrent à Ras-ul-Aïn où pendant deux jours, pour la première fois depuis leur départ, le gouvernement leur donna du pain. Le pain était inmangeable ; et cependant on ne leur donna même pas cela les trois jours suivants.

Un Circassien persuada alors la femme d'un pasteur de Sivas et d'autres femmes avec leurs enfants d'aller avec lui à la station, leur promettant de les envoyer à Alep par chemin de fer. Malgré tous les avertissements de leurs amis, ces femmes suivirent l'homme, car ni elles ni leurs enfants n'étaient plus en état de terminer le voyage à pied. L'homme les emmena dans la direction opposée à la station, leur expliquant qu'il emprunterait de l'argent à un de ses amis tout près, pour payer les billets ; mais peu après il revint à l'endroit où le convoi s'était arrêté, mais sans les femmes et les enfants.

Le Gouverneur de l'endroit demanda trois livres pour lui-même et une livre pour le billet de chemin de fer à chacun d'eux, avant de les laisser prendre le train.

Lorsqu'au soixante-dixième jour, ils arrivèrent à Alep il ne restait plus que 35 femmes et enfants sur les 3.000 exilés partis de H., et 150 femmes et enfants en tout du convoi de 18.000 personnes.

DOCUMENT 24

MAMOURET-UL-AZIZ. — RÉCIT D'UNE DAME ARMÉNIENNE DE C. (UNE VILLE SITUÉE A UNE DEMI-HEURE DE H.), DÉCRIVANT SON VOYAGE DE C. A RAS-UL-AIN, ÉCRIT APRÈS SON ÉVASION DE TURQUIE ET DATÉ D'ALEXANDRIE 2 NOVEMBRE 1915 ; PUBLIÉ PAR LE JOURNAL ARMÉNIEN « GOTCHNAG » DE NEW-YORK, DU 8 JANVIER 1916.

Peu après Pâques de cette année (1915), les fonctionnaires turcs firent des perquisitions dans les Églises et Écoles arméniennes de G. de H., de C., de AQ., de AR., de AS., et des villages environnants, mais sans rien y trouver de suspect. Ils prirent alors les clés de ces bâtiments et les remplirent de soldats. Ils perquisitionnèrent également dans les maisons privées, sous prétexte d'y chercher des armes et des munitions, mais ils ne trouvèrent rien. Puis les crieurs publics annoncèrent que toutes les armes devaient être livrées au Gouvernement ; et c'est ainsi qu'un certain nombre d'armes fut ramassé.

Ils arrêtèrent ensuite les personnes suivantes, dans la ville de C. : le professeur B., Mr. H. et son frère J., Mr. O. et son fils P., Mr. Q., les frères R., les frères S. et T. Effendi, ainsi que beaucoup d'autres jeunes et vieux. Ils les conduisirent à la maison de V. Agha ; ils les dépouillèrent un à un et leur donnèrent 300 coups de fouet sur le dos. Lorsque ceux-ci s'évanouirent, ils les jetèrent dans une écurie et ils attendirent qu'ils eussent repris connaissance pour les battre de nouveau. Les hommes qui accomplirent ces cruautés étaient les Turcs ci-après : le Commissaire (gendarme) W. Effendi, fils du Commissaire X., V. Agha Y., le cousin de V., Z Agha, Hadji CA. Bey, fils de CB. Effendi, CD. et CE., fils de V. Agha. Parmi les Kurdes impliqués se trouvaient : le fils de CF., CG. etc., etc. Le fils de CF., que nous venons de mentionner, ainsi qu'un autre Kurde, battirent Mr. CH., jusqu'à ce qu'il fût à moitié mort.

Après avoir battu T. Effendi à H., et lui avoir arraché les ongles et la chair de ses mains et de ses pieds, ils passèrent une corde sous ses bras et le traînèrent jusqu'à X., où il fut jeté en prison. Ils entrèrent ensuite dans sa maison et sous prétexte de perquisitions, ils couchèrent sa femme malade sur le sol ; un soldat s'assit sur elle et ils commencèrent à la battre sous la plante des pieds, lui demandant où les armes étaient cachées. Quelques jours après, son mari mourut en prison.

A C., beaucoup de jeunes gens furent battus pour les obliger à livrer leurs armes, au point qu'ils durent en acheter aux Turcs, pour pouvoir en consigner au Gouvernement (1).

Lorsque les autorités furent convaincues qu'ils n'avaient plus

(1) Voir les Doc 31, 38, 53.

d'armes à livrer, elles arrêtèrent les tortures ; mais quelques jours après, elles emmenèrent les jeunes gens à G., les y emprisonnèrent pendant quelque temps, puis les déportèrent au mois de mai. Les femmes de C se rendirent chez le missionnaire allemand, Dr U. à G. et le prièrent de les défendre. Le Dr U. vint à C. et parla dans l'Église, il conseilla aux Arméniens de se fier entièrement aux Turcs.

Tandis que j'étais à C., j'y appris qu'on avait battu à H., CI. Agha qui, par la suite, a disparu.

Ils ont arraché les cheveux et les ongles de quelques-uns des professeurs. Ils leur arrachèrent aussi les yeux et les brûlèrent avec des fers rougis, de sorte que quelques-uns moururent sur le coup et d'autres devinrent fous et moururent ensuite.

CJ., évêque de H., et d'autres notables Arméniens furent emprisonnés et subirent bien des cruautés.

Le vendredi 2 juillet, on déporta une partie des Arméniens de G.. Leur destination semblait être Ourfa, par voie de Diarbékir.

Le samedi 3 juillet, on déporta tous les Arméniens domiciliés dans les maisons appartenant à CL. de la rue A. de la ville de G. Leur destination paraissait également être Ourfa, mais cette fois par voie de Malatia.

Nous-mêmes fûmes déportés le 4 juillet, dans la direction d'Ourfa viâ Diarbékir.

Le crieur public annonça que le mardi suivant ceux habitant dans les rues B. et C. de la ville de H. seraient déportés ; le mercredi, les Arméniens de AQ. et le jeudi ceux de AR., et ainsi de suite.

CJ. et 200 Arméniens furent déportés dix jours avant nous, c'est-à-dire le mercredi 23 juin ; nous ne connaissons pas leur destination. Leur convoi partit à minuit. Quelques-uns d'entr'eux jetèrent en route des morceaux de papier sur lesquels ils avaient écrit des demandes d'argent, et on leur en envoya à AT.. Mais lorsque le lundi suivant, le 28 juin, les femmes arméniennes de AT. allèrent à la rivière, elles virent des femmes turques lavant du linge taché de sang. Les femmes arméniennes prirent le linge aux femmes turques et l'apportèrent au Gouverneur de G.. Celui-ci, en apprenant ce fait, se rendit à AT. et trouva, en y arrivant, que l'évêque et 200 Arméniens avaient été tués.

Jusqu'au jour de notre départ, les Syriens n'avaient pas encore été déportés et les femmes qui n'avaient pas de maris étaient autorisées à rester ; mais plus tard, CK. Aghassi dit que pas un Arménien ne serait laissé. Après le départ de chaque déporté, les Autorités fermèrent sa maison et mirent les scellés. Les hommes de la fabrique de CL. ont également été déportés avec leurs familles. A AG., quelques-uns des négociants ne furent pas déportés, comme par exemple CM. Agha, fils de CN. Agha, le boulanger CO. et sa famille et les deux frères CP. et CQ. Aghas, les fils de Q. Agha. CQ. Agha se fit musulman, tandis que son père était déporté avec l'évêque.

Tous les gens de C. partirent le même jour ; je crois que nous étions à peu près 600 familles. Nous avions avec nous tous nos bestiaux et tout ce que nous possédions. La première nuit, nous arrivâmes à AU. et nous dormîmes dans les champs. Le second jour nous passâmes près d'un grand nombre de cadavres, entassés sur les ponts et le long de la route. Leur sang avait formé des mares. C'étaient probablement les Arméniens tués avec l'évêque, car c'étaient tous des corps d'homme. Nous passâmes près de AV., dans une vallée, et nous dûmes boire de l'eau souillée de sang. Nous offrîmes de l'argent à nos gardes pour nous conduire sur une meilleure route et nous donner de l'eau propre. Le troisième jour, nous passâmes encore près de cadavres et nous atteignîmes A. le mercredi.

Dans la matinée, les gendarmes qui nous accompagnaient, W. Effendi et d'autres Effendis turcs qui étaient avec lui, apportèrent leurs chaises devant notre camp et s'y assirent. Ils se tournèrent alors vers nous et nous dirent qu'ils avaient reçu des télégrammes de H. et qu'au lieu d'aller à Ourfa, quelques-uns d'entre nous iraient à Yermag et les autres à Sévérek, de sorte que notre voyage serait raccourci. « Il est seulement nécessaire, ajoutèrent-ils, que vos hommes viennent inscrire leurs noms au camp de A. et qu'ils nous disent où ils préfèrent aller. Remerciez le Sultan qui a raccourci votre voyage. » Après nous avoir adressé ces paroles, ils battirent des mains et nous obligèrent tous à en faire autant. Nos hommes naïvement crédules, sans prendre leurs coiffures et leurs vêtements, se rendirent au camp désigné ; aucun d'eux ne revint. Les hommes âgés de plus de 16 ans et tous les vieillards furent arrêtés et emmenés au même endroit. Les gendarmes frappèrent ensuite les femmes et les obligèrent à continuer leur voyage. Les femmes s'écrièrent : « Nous ne voulons pas partir, à moins que nos maris ne viennent avec nous. Vous pouvez nous tuer, si vous le voulez. » Mais les fonctionnaires turcs nous répondirent que les hommes nous suivraient peu après, et ils forcèrent à se mettre en route les femmes et les enfants qui pleuraient et se lamentaient. Après une demi-heure de voyage, ils nous firent asseoir dans les champs et tous les fonctionnaires turcs retournèrent à A., excepté un. Le même jour, quelques femmes arabes, (c'est-à-dire des espèces de bohémiennes arméniennes) nous apportèrent du pain, malgré les efforts des officiers qui voulaient les en empêcher, et lorsqu'elles nous virent pleurer parce que nos hommes avaient été tués, elles nous dirent qu'elles les avaient vus passer sur la route attachés les uns aux autres. Nous nous remîmes en route, en pleurant, sous un soleil brûlant. Ils nous arrêtèrent dans un village kurde, où nous passâmes la nuit du sixième jour. Le lendemain matin, nous vîmes que tous les gendarmes qui étaient retournés à A. avaient maintenant rejoint le convoi.

Le gendarme W. Effendi et les autres Turcs qui l'accompagnaient,

se mirent alors à nous battre et nous obligèrent, sous menace de mort, de leur donner tout notre argent et nos bijoux, disant que si nous ne les leur donnions pas, ils nous violeraient, ils nous exileraient dans divers endroits. Nous eûmes peur et nous leur donnâmes tout ce que nous avions. Ils nous rendirent alors de 5 piastres (1 franc) à un medjidié (4 frs environ) à chacune, ajoutant que notre argent et tout le reste nous serait rendu à Diarbékir et qu'ils ne les avaient pris que pour les mettre en sûreté.

Le neuvième jour, ils nous amenèrent au sommet d'une montagne, et le même Effendi et les autres gendarmes nous fouillèrent d'une façon honteuse ; ils prirent tous nos effets en soie et tout ce qui pouvait avoir quelque valeur dans notre habillement ou nos literies. Une demi-heure après, nous arrivions à un village kurde. Je rencontrai là un soldat turc de Malatia, appelé CR., que je connaissais ; il eut pitié de moi et me dit que nous étions perdues. « Je vous conseillerais, dit-il, de quitter le convoi et de vous tirer d'affaire comme vous pourrez. »

Nous étions déjà à une courte distance de Diarbékir, lorsque deux soldats furent envoyés par le Gouvernement pour chercher à savoir où nous avions été pendant les derniers jours. Là, les gendarmes qui nous accompagnaient nous enlevèrent toutes nos vaches et nos bestiaux. Ils enlevèrent aussi une femme et deux filles. Nous eûmes à rester pendant 24 heures sous un soleil torride, hors des murs de la ville de Diarbékir. Ce même jour, un certain nombre de Kurdes sortirent de la ville et enlevèrent nos petites filles. Vers le soir, nous nous remîmes en route, toujours pleurant ; mais d'autres Turcs vinrent encore enlever des filles et des jeunes mariées, sans nous laisser même ouvrir la bouche pour protester. Nous abandonnâmes alors toutes nos bêtes et tout ce que nous possédions pour sauver notre vie et notre honneur. Trois fois dans la même nuit, les Turcs de Diarbékir nous attaquèrent encore et emmenèrent des jeunes filles et des jeunes femmes qui étaient restées en arrière. Puis, nous perdîmes toute notion des dates. Le lendemain matin, les gendarmes nous fouillèrent de nouveau et nous obligèrent à marcher pendant six heures. Pendant ces six heures, nous ne trouvâmes pas d'eau à boire et bien des femmes tombèrent en route de soif et de faim. Le troisième jour après ces faits, ils nous volèrent et nous violèrent, près d'un endroit où il y avait de l'eau. Quelques jours après, deux Turcs habillés en blanc nous suivirent et chaque fois qu'ils en eurent l'occasion, ils enlevèrent encore d'autres de nos filles. La femme de CS. Effendi de C. avait trois filles, dont une mariée ; un gendarme nègre qui nous accompagnait voulait prendre ses filles. La mère résista, mais elle fut jetée par un Turc par dessus un pont. La pauvre femme eut le bras brisé, mais son muletier alla la chercher. Les mêmes Turcs la jetèrent de nouveau du haut d'une montagne, avec une de ses filles. Aussitôt que la fille mariée vit sa mère et sa sœur jetées dans le

précipice, elle passa le bébé qu'elle tenait dans ses bras à une autre femme et se lança elle-même dans le précipice en criant : « Mère ! Mère ! ». Quelqu'un nous a dit que les officiers turcs étaient descendus pour les achever. Après cela, la seule fille survivante de Mme CS. et moi, nous nous déguisâmes et, prenant chacune un enfant dans nos bras, nous abandonnâmes tout pour nous mettre en marche vers Mardin. Arrivées là, nous y fûmes rejointes par notre convoi. Nous y restâmes huit jours. Il y avait là un lac artificiel. Les Turcs ouvraient les écluses pendant la nuit et inondaient notre camp, afin de créer une panique et d'en profiter pour enlever quelques filles. Ils nous attaquaient toutes les nuits et enlevaient des petits enfants. Un soir enfin, on nous laissa partir et on nous abandonna dans les montagnes. Ils blessèrent une femme parce qu'elle refusait de leur donner sa fille. Au moment où ils allaient emmener une autre fille, je demandai à CT. Tchaouch, un homme de Mardin, de nous secourir. Il les arrêta aussitôt et les empêcha d'enlever la jeune fille. Il nous dit de rester là et de ne pas partir avant nouvel avis. Les Kurdes des villages environnants nous attaquèrent pendant la nuit. CT. Tchaouch, qui était chargé de notre garde, monta sur une hauteur, les harrangua en langue kurde et leur défendit de nous attaquer. Nous avions faim et soif et nous n'avions pas d'eau à boire. CT. prit quelques-unes de nos cruches et alla nous chercher de l'eau à une grande distance. La femme de mon beau-frère, le tailleur CU., accoucha dans la nuit. Nous nous mîmes en route le lendemain matin. CT. laissa quelques femmes avec elle et veilla sur elle de loin. Puis il plaça la mère et le nouveau-né sur une bête et les amena auprès de nous en sûreté. Nous marchâmes de nouveau six heures sans eau. Ici un Turc enleva le fils de la femme qui avait été jetée dans le précipice. Nous arrivâmes enfin à Viran-Chéhir, au dernier degré de la faim et de l'épuisement. Beaucoup d'entre nous avaient déjà été abandonnés sur la route.

Nous n'avions plus rien à manger jusqu'à ce que nous arrivions à Ras-ul-Aïn. Le quart de notre convoi avait déjà succombé à la faim. Pendant la dernière étape, avant d'atteindre Ras-ul-Aïn, nous eûmes à marcher toute la nuit et nous vîmes trois puits remplis de cadavres. Les femmes qui nous avaient précédées avaient vu trois femmes blessées sortir de ces puits, en rampant, qui leur demandèrent du pain. Ces trois femmes vinrent à nous vers Ras-ul-Aïn. Deux d'entr'elles moururent en route et la troisième fut envoyée à Deïr-el-Zor avec le convoi. C'est ici que CV., la sœur de CW., une fille de 18 à 19 ans, s'affaissa, ne pouvant aller plus loin. Sa mère et sa sœur l'embrassèrent en pleurant et l'abandonnèrent. Nous fûmes forcées de la laisser, parce que les soldats ne permettaient à personne de rester en arrière avec elle.

Nous n'avons pas vu un seul Arménien jusqu'à notre arrivée à Ras-ul-Aïn. Nous rencontrâmes là beaucoup de déportés arméniens venus

d'Erzeroum, d'Eghin, de Kéghi et d'autres endroits. Ils allaient tous à Deïr-el-Zor. Nous rencontrâmes tout à coup CX. Agha de H. à Ras-ul-Aïn. Il était venu d'Alep pour nous secourir. Il cherchait à sauver au moins quelques-uns de notre convoi et à les emmener à Alep. Il nous conseilla de nous rendre à la maison de CY. Bey, un Circassien, ou à la maison de son gendre, afin qu'il pût nous emmener de là pour nous mettre en sûreté. A Ras-ul-Aïn, beaucoup d'Arméniens trouvèrent refuge dans les maisons de quelques Tchetchens (une tribu apparentée aux Circassiens), mais le Gouvernement les fit tous sortir des maisons des Tchetchens pour les déporter à Deïr-el-Zor. Mon convoi, composé de quarante et une personnes fut seul laissé dans la maison de CY. Bey et nous y fûmes en sûreté, car ce Bey et ses amis appartenaient au Gouvernement. Au premier moment, quand nous rencontrâmes CX. Agha, nous crûmes voir un ange du ciel et nous lui criâmes : « CX. Agha, sauvez-nous ». Lorsque les Tchtchens entendirent son nom, ils découvrirent que c'était un Arménien et ils l'attaquèrent immédiatement. Il fut presque tué, mais il leur tint tête grâce à sa bravoure et son adresse. Il leur dit qu'il avait été envoyé là en mission spéciale par le Gouvernement ; et se tournant vers nous, il nous donna à entendre que ceux qui iraient dans la maison de CY. Bey seraient sauvés.

CX. Agha prit le premier train et retourna à Alep ; il essaya par tous les moyens de nous sauver et il revint après quinze jours. Les Circassiens (ou Tchetchens), tentèrent de nous forcer à devenir musulmanes. Mais nous leur répondîmes : « Nous nous jetterons dans l'eau et nous mourrons, mais nous ne voulons pas devenir musulmanes. » Les Tchetchens, surpris d'entendre ces paroles déclarèrent qu'ils n'avaient jamais vu des gens pareils, aussi attachés à leur honneur et à leur religion et si dévoués les uns aux autres. CX. Agha apprit tout cela et alla chez le chef des Tchetchens ; il le gagna en lui donnant de l'argent ; puis, avec un courage superbe, il nous conduisit une à une à la station du chemin de fer, qui est à environ deux milles de distance de l'endroit où nous nous trouvions. C'est le samedi soir que nous arrivâmes à Alep. Nous rencontrâmes ici, pour la première fois, des soldats arméniens qui furent presque fous de joie en nous voyant. Nous pouvions à peine croire que c'étaient des Arméniens, jusqu'au moment où le père de CX. Agha vint la nuit avec quelques-uns de ces soldats, sans lumière, et il nous emmena à l'Eglise Arménienne. Ils nous dirent là que si les Autorités venaient à nous découvrir et si elles nous demandaient comment nous y étions venues, nous devions leur répondre que nous avions voyagé à nos propres frais. Ils nous apportèrent immédiatement du pain, nous n'avions rien mangé depuis 24 heures. Il y avait plusieurs déportés arméniens dans l'église ; ils venaient de différentes villes et ils avaient voyagé pendant quatre mois. Ils étaient si épuisés qu'il en mourait une quarantaine chaque jour. Le prêtre qui accomplissait la cérémonie, ne

pouvait pas se traîner à la maison. Nous apprîmes des déportés arméniens à Alep que les maris de beaucoup de femmes avaient été attachés avec des cordes et emmenés à Cheïtan-Déressi (la vallée du diable) (1), où ils avaient été massacrés à coups de haches et de couteaux. Nous perdîmes tout espoir de revoir nos maris, convaincues que nous étions qu'ils avaient été tous tués. Nous apprîmes qu'à certains endroits on avait obligé les Arméniens à creuser leur propre tombe, avant de les tuer. Un soldat arménien de Tchimich-Kézék me dit que les Turcs tuèrent des Arméniens et les jetèrent dans l'Euphrate et que six d'entr'eux réussirent à traverser le fleuve et à se sauver, après trois jours de voyage à travers un pays couvert de cadavres.

Le dimanche matin, j'allai voir le Consul américain à Alep et je lui demandai de me sauver, étant Américaine. Il me demanda mes papiers, je lui répondis qu'ils m'avaient été pris en route et je lui racontai toutes les conditions de mon voyage. Il me promit de m'aider. Je retournai chez lui le lendemain et je lui dis que mes parents étaient des citoyens américains, ainsi que mon mari, qui avait vécu dix-huit ans en Amérique ; j'ajoutai qu'il pouvait s'en assurer auprès du Consul américain à H., ou même en s'adressant au Gouvernement de Washington. Il m'envoya chercher au bout de cinq jours et me fit raconter mon histoire en langue turque. Il inscrivit mon nom sur son régistre et me plaça dans la maison de son Kavass. Il me délivra ensuite un passeport et m'envoya à Alexandrette, en compagnie de quelques sujets russes. Nous restâmes quinze jours à Alexandrette, nous nous embarquâmes sur le croiseur américain « Chester », qui nous transporta à Alexandrie, où nous arrivâmes le 22 septembre 1915.

Lorsque j'étais à Ras-ul-Aïn, nous vîmes quelques filles arméniennes dans les maisons de quelques Tchetchens. L'une d'elles était mariée à l'un des Tchetchens ; elles nous prièrent de ne pas les oublier, si jamais nous parvenions à nous sauver. La femme et les enfants de J. Agha étaient arrivés à Ras-ul-Aïn. Un Kurde vint à eux et leur dit : « Je suis du village de Karer, venez avec moi, je vous emmènerai à Karer et vous y garderai jusqu'à la fin de la guerre. » Ils le crurent et se rendirent à sa maison. Plus tard, CX. Agha essaya de les sauver, mais ils étaient déjà partis. La femme et les trois filles de H. Agha sont allées à Deïr-el-Zor.

Le Gouvernement turc ne nous fournit aucune nourriture pendant le voyage, un jour seulement à Diarbékir, on nous donna à chacun une tranche de pain, puis pendant huit jours aussi à Mardin ; mais le pain était si dur qu'il nous blessait la bouche. Le fils du professeur B., sa fille mariée et sa future belle-fille, ainsi que la femme et les deux filles de M. CZ. sont arrivés à Alep en sûreté. La fille de CC. Agha et son petit

(1) Voir le Doc. 5.

garçon ont été enlevés par des Turcs. Deux des garçons furent seuls laissés avec la mère, qui parvint à Alep saine et sauve. En dehors des gendarmes, des irréguliers kurdes nous suivaient aussi en route, pour tuer ceux qui traînaient derrière. A la fin du voyage, les vêtements de tous ceux qui subirent cette déportation étaient tous dans un état de pourriture et les déportés avaient presque perdu la raison. Lorsqu'on leur donnait des vêtements neufs, ils ne savaient plus comment les mettre et quand on leur lavait les cheveux, ils tombaient en masse de leurs têtes.

DOCUMENT 25

H. — TEMOIGNAGE DU DIRECTEUR DU COLLÈGE, DATÉ DU 19 JUILLET 1915, RELATANT LA DÉPORTATION DES ARMÉNIENS DES VILLAGES VOISINS DE H. ; COMMUNIQUÉ PAR LE COMITÉ AMÉRICAIN DE SECOURS AUX ARMÉNIENS ET AUX SYRIENS.

212 individus furent emmenés du village de E., dont 128 (60 o/o), arrivèrent à Alep ; 11 femmes et 56 hommes furent tués en chemin, trois jeunes filles et quatre garçons furent enlevés, et 5 personnes manquaient.

Sur un autre lot de 696 personnes qui furent déportées de ce même endroit, 321 (46 o/o). arrivèrent à Alep ; 57 femmes et 206 hommes furent tués en route ; 70 jeunes filles et jeunes femmes et 19 garçons furent vendus ; il en manquait 23. Un lot de 128 personnes fut déporté du village de D., dont 32 (25 o/o), arrivèrent vivantes à Alep ; 12 femmes et 24 hommes furent tués en route ; 29 jeunes filles et jeunes femmes et 13 garçons furent vendus ; 18 personnes manquaient.

DOCUMENTS

GROUPE VIII

VILAYET DE TRÉBIZONDE ET SANDJAK DE CHABINE KARA-HISSAR

Le vilayet de Trébizonde est situé entre Erzeroum et la Mer Noire ; il est formé par une bande longue et étroite du littoral, séparé du hinterland au Sud par une muraille de montagnes. La ville de Chabine Kara-Hissar est à environ 70 milles à l'ouest de Baïbourt, près du cours supérieur de Kelkit-Irmak ;

La population de cette région est très mêlée. Le fond en est Laze (une race caucasienne), et Grec ; mais les avant-gardes avancées de la migration Kurde ont pénétré dans les montagnes qui surplombent la Côte, tandis que les villes et les ports ont été occupés, depuis la conquête ottomane, dans le XV[e] siècle, par de grandes colonies arméniennes et turques qui ont vécu ici, côte à côte, paisiblement, pendant quatre siècles, avant juin 1915.

Les déportations commencèrent dans les dernières semaines de ce mois de juin. Leurs destinations étaient les mêmes que celles des convois partis du vilayet d'Erzeroum, mais dans le cas présent, il semble que l'on n'ait jamais eu l'intention de conduire les Arméniens vivants jusqu'au bout de eur voyage. A Trébizonde, beaucoup d'entr'eux furent entassés dans des barques et noyés en pleine mer. Les convois envoyés par voie de terre étaient massacrés à une journée de distance de la ville et leur sort fut partagé par les convois par-

tis de Kérassunde. Les Arméniens de Chabine Kara-Hissar, l'ayant appris, résistèrent aux ordres du Gouvernement. Des troupes furent envoyées contre eux et tous les Arméniens de la ville et du district furent passés par le sabre.

DOCUMENT 26

TRÉBIZONDE. — RAPPORT D'UN RÉSIDENT ÉTRANGER DE TRÉBIZONDE. COMMUNIQUÉ PAR LE COMITÉ AMÉRICAIN DE SECOURS AUX ARMÉNIENS ET AUX SYRIENS

Les passages entre parenthèses sont empruntés à une version du même document publiée dans la brochure : « Quelques documents sur le sort des Arméniens 1915. » (Genève 1915.)

Un samedi, le 26 juin, on placarda dans les rues la proclamation concernant la déportation des Arméniens ; le jeudi 1er juillet, toutes les rues étaient gardées par les gendarmes, baïonnettes au canon, et l'enlèvement des Arméniens de leurs habitations commença. Des groupes d'hommes, de femmes et d'enfants, chargés de paquets d'effets, furent réunis dans un carrefour, près de mon habitation, et quand on avait ainsi rassemblé une centaine de personnes, on les mettait en route vers... par une chaleur accablante, au milieu d'une épaisse poussière, sous une escorte de gendarmes baïonnettes au canon. On en transporta ainsi 2.000 hors de la ville, puis on les mit en route. Dans les trois premiers jours, environ 6.000 âmes furent déportées ainsi, en même temps que d'autres groupes moins importants, provenant de... et ses environs, formant en tout 4.000 personnes. Les pleurs et les gémissements des femmes et des enfants, fendaient le cœur. Parmi tout ce monde, il y avait naturellement des gens de conditions aisées, dont un assez grand nombre était habitué au bien-être et au luxe. Il y avait des prêtres, des négociants, des banquiers, des avocats et des mécaniciens, des tailleurs, en un mot des personnes de toutes classes et de toutes conditions.

Le Gouverneur général me dit qu'il serait permis de se procurer des chariots, mais personne ne m'a semblé s'être décidé à le faire. Je sais toutefois qu'un négociant paya 15 livres turques (337 francs environ) pour une voiture qui l'aurait transporté lui et sa femme jusqu'à... ; mais ils ne s'étaient pas éloignés de quelques centaines de mètres de la ville, que les gendarmes les obligèrent à descendre de la voiture qui fut renvoyée en arrière.

Tous les mahométans surent, dès les premiers jours, que toute cette population était désormais leur proie et que les Arméniens seraient traités comme des criminels. Dès la date de la proclamation des déportations (25 juin), nul Arménien ne fut plus autorisé à vendre quoi que ce fût et il était formellement interdit, sous peine d'amende, de rien leur acheter. Comment donc ces malheureux pouvaient-ils se procurer de l'argent pour leur voyage d'exil ? Pendant six ou

huit mois, il n'y eut aucune affaire à Trébizonde et la population ne put vivre que sur son capital. Pourquoi leur fut-il interdit de vendre ce qu'ils pouvaient posséder, afin de se procurer un peu d'argent ? Un grand nombre d'entr'eux qui avaient des marchandises à vendre, si on le leur avait permis, furent obligés de partir à pied, sans un sou, et seulement avec le plus d'effets qu'ils pouvaient porter sur leur dos. Tous ces gens là, bien entendu, tombèrent malades dès les premiers jours et ne pouvant continuer leur route, furent tués à coups de baïonnettes et jetés dans la rivière. Leurs corps furent emportés par les eaux au-delà de Trébizonde et de là à la mer ; ou bien, ceux retenus dans les bas-fonds par les rochers, y restaient 10 à 12 jours et se décomposaient là à la grande horreur des voyageurs qui ont passé de ce côté. Un témoin oculaire m'a dit qu'il avait vu un grand nombre de ces corps échoués le long de la rivière, 15 jours après ces événements, et que la puanteur dans ces parages était horrible.

Le 17 juillet, chevauchant avec l'Allemand.... nous rencontrâmes trois Turcs qui étaient en train de creuser une fosse pour un cadavre que nous vîmes près de la rivière. Le corps semblait avoir séjourné dans la rivière au moins dix jours. Ces Turcs nous dirent qu'ils avaient enterré quatre noyés un peu en amont. Un autre Turc nous raconta qu'un peu avant notre arrivée, à cet endroit, il a vu passer un autre cadavre emporté par les eaux jusqu'à la mer.

Le 6 juillet, toutes les maisons arméniennes de Trébizonde, environ un millier, avaient été vidées de leurs habitants ; on ne s'embarrassait pas de savoir qui avait ou n'avait pas pris part à quelque mouvement contre le Gouvernement. Il suffisait d'être Arménien pour être traité comme un criminel et être déporté. D'abord, on devait enlever tout le monde, sauf les malades qui étaient enfermés à l'hôpital municipal jusqu'à ce qu'ils fussent en état de partir. Plus tard on accepta les vieillards et les vieilles femmes, les femmes enceintes, les enfants, les employés du Gouvernement et les Arméniens catholiques. Finalement, on décida d'expulser aussi les vieillards, les femmes et les enfants catholiques et ils furent déportés en dernier lieu. Un certain nombre de barques avaient été, à différentes reprises, chargées de monde et dirigées vers Samsoun. On croit généralement que toutes ces personnes furent noyées.

Dans les derniers jours qui précédèrent les déportations, une grande barque fut chargée d'hommes, que l'on suppose être les membres du Comité Arménien et dirigée vers Samsoun. Deux jours après un sujet russe, un certain Vartan qui avait été emporté par cette barque, revint par terre à Trébizonde grièvement blessé à la tête et dans un tel état de faiblesse qu'il ne pouvait se faire comprendre. Tout ce qu'il pouvait dire était : « boum ! boum ! ». Il fut arrêté par les autorités et mis à l'hôpital municipal où il mourut le jour suivant. Un Turc raconta que

cette barque avait été rejointe non loin de Trébizonde par une autre que montaient des gendarmes qui tuèrent tout le monde et les jetèrent à l'eau. Les gendarmes croyaient les avoir tous tués, mais le Russe en question qui était gros et fort n'était que blessé et s'échappa à la nage.

Un certain nombre de barques furent ainsi expédiées de Trébizonde chargées d'hommes et revinrent toujours complètement vides quelques heures après qu'elles étaient parties.

Totz, village qui se trouve à environ deux heures de Trébizonde, est habité par des Grégoriens, des Arméniens catholiques et des Turcs.

Un notable arménien, Boghos Marimian, de situation aisée, au dire d'un témoin fut fusillé avec ses deux fils qu'on avait placés l'un derrière l'autre, devant lui.

Quarante-cinq hommes et femmes furent pris à une petite distance du village dans une vallée. La femme et les filles d'un Arménien nommé Artès furent d'abord violées par les officiers, puis livrées aux gendarmes qui en abusèrent à leur tour. Suivant ce témoin, un enfant fut tué en lui écrasant la tête contre les rochers. Tous les hommes furent mis à mort et de ce groupe de 45 personnes, nul ne fut épargné.

Le projet de sauver des enfants en les recueillant dans les écoles et les orphelinats de Trébizonde, sous la surveillance d'un Comité formé par l'archevêque grec, duquel le Vali était Président et l'archevêque Vice-Président et qui comprenait en outre trois membres ottomans et trois membres chrétiens, fut abandonné ; maintenant les filles sont confiées exclusivement à des familles mahométanes et sont ainsi dispersées.

La suppression des orphelinats et la dispersion des enfants nous causent un pénible désappointement ainsi qu'à l'archevêque grec qui s'était donné beaucoup de peine pour obtenir l'acceptation de ces mesures charitables et qui s'était assuré l'appui du Vali ; mais Naïl Bey le chef du comité « *Union et Progrès* » qui était très opposé à ce plan eut bientôt fait de le supprimer. Les jeunes filles les plus jolies, qui étaient gardées comme des surveillantes dans les orphelinats, sont enfermées dans des maisons pour le plaisir des membres de cette bande qui semble tout gouverner ici. Je sais de bonne source qu'un membre du comité « *Union et Progrès* » d'ici, a dix des plus jolies filles dans une maison du centre de la ville, pour son propre usage et pour ses amis. Quelques-unes moins âgées ont été remises à des familles respectables musulmanes. Un certain nombre des anciennes élèves de la Mission Américaine sont maintenant dans des foyers musulmans près de la Mission et n'ont heureusement pas été visitées par Naïl Bey, mais bien entendu que la majorité de ces enfants n'ont pas eu cette chance d'être mises ainsi à l'abri.

Les mille maisons arméniennes ont toutes été vidées de leur mobi-

lier, l'une après l'autre par les soins de la police. Meubles, literie et tout objet ayant quelque valeur, tout est emmagasiné dans de grands bâtiments de la ville bien entendu sans le moindre souci de classification. Et la soi-disant intention de conserver tous ces biens sous la sauvegarde du Gouvernement pour être rendus à leurs propriétaires à leur retour, est tout simplement ridicule, car tous ces biens sont empilés pêle-mêle sans la moindre étiquette, sans aucun soin d'emmagasinage. Une foule de femmes turques et d'enfants suivent comme des vautours rapaces les agents de police qui vident les maisons et s'emparent de tout ce que leurs mains peuvent atteindre ; s'il y a quelque objet de valeur, ils se jettent dessus et prennent aussitôt la balance en main : Tous ce que je dis là, je l'ai vu chaque jour de mes propres yeux. Je suppose que ce travail va durer encore quelques semaines ; quand il sera terminé et que les maisons seront vides, ce sera le tour des magasins arméniens qu'on aura bientôt fait de nettoyer de la même façon. La commission qui s'occupe de ces opérations, se prépare à mettre en vente cet amas de meubles et d'articles de ménages, afin de pouvoir payer les dettes des Arméniens. Le Consul d'Allemagne m'a dit qu'il ne croyait pas qu'aucun Arménien serait autorisé à revenir à Trébizonde après la fin de la guerre.

Je viens justement de m'entretenir avec un jeune homme qui a fait son service militaire dans le génie « inchaat tabouri » et qui avait travaillé sur les routes dans la direction de Gumuch-Hané. Il m'a dit qu'il y a quinze jours, tous les travailleurs arméniens, environ 180, avaient été séparés des travailleurs d'autres nationalités et qu'on les avait envoyés loin du camp. Il avait entendu le bruit de coups de fusil et un peu plus tard il fut un de ceux chargés d'aller enterrer les corps qui étaient tous complètement nus, car on les avait dépouillés de leurs vêtements.

Un certain nombre de corps de femmes et d'enfants ont dernièrement été jetés par la mer sur le rivage, le long des murs du couvent italien d'ici, et ont été enterrés par une femme grecque sur le rivage même où ils avaient été rejetés.

DOCUMENT 27

TRÉBIZONDE. — EXTRAITS D'UNE INTERVIEW DU COMMANDEUR G. GORRINI, ANCIEN CONSUL GÉNÉRAL D'ITALIE A TRÉBIZONDE (1), PUBLIÉS DANS LE JOURNAL « IL MESSAGGERO » DE ROME DU 25 AOUT 1915.

J'ai été Consul Général à Trébizonde pendant plus de quatre ans, avec juridiction effective sur tout le littoral de la mer Noire, de la frontière russo-turque, jusqu'aux environs de Constantinople, et sur cinq provinces dans l'intérieur de l'Asie Mineure (Anatolie Orientale, Arménie et Kurdistan) — districts habités en majeure partie par des Turcs, par des Arméniens et des Kurdes, avec un mélange considérable de Persans, Russes, Grecs et Arabes. Pendant les dix derniers mois, j'avais été chargé, en outre, de la protection des nombreux sujets russes et de leurs intérêts, ainsi que de ceux des Grecs, Monténégrins, et jusqu'à certain point, des Français, des Anglais, des Américains et d'autres de moindre importance.

En ce qui concerne les conditions intérieures actuelles de l'Empire Ottoman, je ne puis répondre que pour mon district. Dans mon district, la situation présente est presque désespérée. La population fait montre d'une véritable résignation musulmane dans sa manière de supporter la situation actuelle, — la ruine et la désolation des personnes et des communautés, les holocaustes de tous et de tout pour une guerre que personne ne souhaitait, mais qui leur a été imposée par Enver Pacha, et qui mène à la ruine et au démembrement de tout ce qui reste encore de l'Empire Ottoman. Mais les populations musulmanes et chrétiennes ne peuvent plus rien faire, elles ont atteint l'extrême limite de leur effort. L'oxygène est administré par les Allemands qui essaient de prolonger l'agonie de l'Empire expirant, mais ils ne pourront pas faire le miracle de rendre la vie à un cadavre. En dehors de quelques fous, tous prient pour une paix rapide, même si elle devait entraîner une occupa-

(1) M. Gorrini partit de Trébizonde le 23 juillet 1915, entre la déclaration de guerre de l'Italie à l'Autriche-Hongrie et celle à la Turquie. Il loua un canot automobile avec un patron et un équipage Laze et emmena avec lui deux domestiques et le Kavass monténégrin de la Succursale de la Banque Ottomane. Le voyage de Trébizonde à Constantinople, le long des côtes, lui prit sept jours et sept nuits. Ils relâchèrent à Kérassunde, Samsoun, Sinope, Inéboli, Kidros, Zoungoul-dagh, Zakharia, Chilé et Faro d'Anatolie, sans débarquer cependant dans aucun de ces ports. De Constantinople M. Gorrini voyagea par voie de Dédéaghatch et Palerme, jusqu'à Rome, où il donna cette interview au représentant d' « *Il Messaggero* ».

tion étrangère du territoire ottoman. On n'a pas le courage de se révolter. Les Allemands et le Comité d'*Union et Progrès* sont détestés et haïs par tous, mais seulement au fond des cœurs et dans les conversations confidentielles, car les Allemands et le Comité constituent la seule organisation réelle et solide existant actuellement en Turquie — une organisation supérieure et des plus rigoureuses, qui n'hésite pas à employer n'importe quelle arme, une organisation d'audace, de terreur et de vengeances mystérieuses et féroces.

Quant aux Arméniens, ils ont été traités de façon différente dans les divers vilayets. Ils étaient suspects et espionnés partout, mais ils ont subi une véritable extermination, pire qu'un massacre dans les « vilayets arméniens ». Il y en a sept, dont cinq (comprenant les plus importants et dont la population est la plus dense), faisaient malheureusement partie de ma juridiction consulaire. C'étaient les vilayets de Trébizonde, d'Erzeroum, de Van, de Bitlis et de Sivas.

Dans mon district, depuis le 24 juin et pendant la période qui suivit, tous les Arméniens furent « internés », c'est-à-dire expulsés par la force, de leurs habitations et expédiés sous la garde de la gendarmerie à des destinations éloignées et inconnues qui, pour quelques-uns, seront l'intérieur de la Mésopotamie, mais pour les quatre cinquièmes d'entr'eux cela a déjà été la mort, accompagnée de cruautés inconnues.

La proclamation officielle de l'internement est venue de Constantinople. C'est l'œuvre du Gouvernement Central et du Comité « Union et Progrès ». Les autorités locales et même la population musulmane, en général, essayèrent de résister, de modérer, de faire des exceptions, de l'étouffer. Mais les ordres du Gouvernement central furent catégoriquement confirmés et ils furent tous obligés de se résigner et d'obéir.

Le Corps Consulaire intervint et essaya de sauver au moins les femmes et les enfants. Nous réussîmes, en fait, à obtenir de nombreuses exemptions, mais elles ne furent pas respectées dans la suite, en raison de l'intervention de la section locale du Comité « Union et Progrès » et de nouveaux ordres venus de Constantinople.

C'était une véritable extermination et un « Massacre des Innocents », des choses inimaginables, une page noire marquée par la violation flagrante des droits les plus sacrés de l'humanité, de la chrétienneté et des nationalités. Ces Arméniens catholiques, qui précédemment avaient toujours été respectés et exceptés des massacres et des persécutions, furent cette fois aussi maltraités que les autres, toujours sur les ordres du Gouvernement Central. Il y avait environ 14.000 Arméniens à Trébizonde, Grégoriens, catholiques et protestants. Ils n'avaient jamais occasionné de désordres, ou donné motif à des mesures collectives de police. Lorsque je partis de Trébizonde, il n'en restait pas cent.

Du 24 juin, date de la publication du décret infâme, jusqu'au 23 juillet, date de mon départ de Trébizonde, je n'ai pas pu dormir, ni manger. Je fus en proie à des troubles nerveux et à des nausées, tant était terrible le tourment de devoir assister à l'exécution en masse de ces créatures innocentes et sans défense.

Le défilé des convois d'Arméniens déportés, sous mes fenêtres et devant la porte du Consulat ; leurs appels de secours, auxquels ni moi, ni personne, ne pouvait répondre ; la ville dans un état de siège, gardée par 15.000 soldats en complet équipement de guerre, par des milliers d'agents de police, par des bandes de volontaires et par des membres du Comité Union et Progrès ; les lamentations, les pleurs, les imprécations, les nombreux suicides, les morts soudaines de peur, des êtres perdant subitement la raison, les incendies, les tueries dans la ville à coups de fusil, les perquisitions féroces, dans et hors de la ville ; les centaines de cadavres trouvés chaque jour le long de la route d'exil ; les jeunes femmes converties de force à l'islamisme et exilées comme les autres ; les enfants arrachés à leurs familles ou aux écoles chrétiennes et remis par force aux familles musulmanes, ou bien embarqués par centaines sur des barques avec leur chemise pour tout vêtement, puis chavirés et noyés dans la Mer Noire ou dans la rivière « Déïrmen Déré », — tels sont mes derniers et ineffaçables souvenirs de Trébizonde, souvenirs qui encore, après un mois, tourmentent mon âme et me rendent presque fou. Lorsqu'on a vu pendant tout un mois de telles horreurs, d'interminables tortures, en se trouvant impuissant d'agir comme on le voudrait, on se demande naturellement et spontanément si tous les cannibales et toutes les bêtes féroces du monde ne sont pas sorties de leurs repaires et de leurs retraites, n'ont pas quitté les forêts vierges de l'Afrique, de l'Asie, de l'Amérique et de l'Océanie, pour se donner rendez-vous à Stamboul. Je préférerais terminer ici mon interview, en affirmant solennellement que cette page noire de l'histoire de la Turquie exige une condamnation intransigeante et la vengeance de toute la chrétienneté. Si les puissances chrétiennes qui sont encore neutres savaient tout ce que je sais, tout ce que j'ai vu de mes yeux et entendu de mes oreilles, elles seraient entraînées à se soulever toutes contre la Turquie et à crier l'anathème contre son Gouvernement inhumain et son féroce Comité « Unité et Progrès » et elles étendraient la responsabilité aux Alliés de la Turquie, qui tolèrent et même protègent de leurs bras puissants ces crimes exécrables, qui n'ont pas d'égaux dans l'histoire moderne ou ancienne. Honte, horreur et déshonneur !

DOCUMENT 28

TRÉBIZONDE. — RÉCIT DU KAVASS MONTÉNÉGRIN DE LA SUCCURSALE DE LA BANQUE OTTOMANE, PUBLIÉ DANS LE JOURNAL ARMÉNIEN « AREW » D'ALEXANDRIE, LE 2 OCTOBRE 1915.

Le Kavass de la succursale de la Banque Ottomane à Trébizonde, d'origine monténégrine, quitta Trébizonde en compagnie de Signor Gorrini (1), et fit au Caire, où il se trouve actuellement, le récit suivant, à M. Malézian, secrétaire de l'Union Générale Arménienne de Bienfaisance :

« Dans la soirée du même jour où l'ordre parvint de Constantino-« ple, ils jetèrent dans la mer des intellectuels et des membres des par-« tis politiques, environ 40 personnes en tout, en leur disant : « Vous « devez partir en exil en prenant le chemin de la mer ».

« Il ne reste actuellement plus un seul Arménien à Trébizonde, en « dehors de deux employés de la Banque Ottomane, qui seront aussi « déportés, aussitôt que leurs remplaçants seront arrivés de Constanti-« nople. Des enfants ont été convertis à l'islamisme et donnés à des « familles mahométanes. On coupe la gorge de ceux qui pleurent et ne « restent pas tranquilles.

« Après que les Arméniens furent partis, on confisqua leurs mai-« sons. Tout cela fut organisé par les membres du Comité Union et « Progrès.

« On ne permettait aux exilés de prendre avec eux ni argent, ni « vêtements, ni provisions de bouche. On désarma 500 soldats armé-« niens, puis ils furent déportés et massacrés en chemin. Quant aux « autres exilés, ils ont dû être massacrés sans exception, car il est cer-« tain, d'après les nouvelles reçues de Djévizlik (un village situé à « 6 heures de Trébizonde) sur l'unique route conduisant à Gumuch-hané, « que l'on vit les exilés passer par cet endroit, par groupes ; — cepen-« dant que personne ne les vit passer à Djévizlik. A la même époque, le « fleuve Yel-Déïrméni charriait tous les jours à la mer de nombreux « cadavres mutilés, complètement nus et des corps de femmes avec les « seins coupés ».

(1) « Je louai un canot automobile pour moi-même et trois employés de ma maison, dont l'un était un Kavass monténégrin qui se trouvait sous notre protection ». Interview du Consul italien Signor Gorrini, publiée dans le journal de Rome « Il Messaggero », le 25 août 1915.

DOCUMENT 29

TRÉBIZONDE ET ERZEROUM. — DÉPÊCHE ENVOYÉE PAR LE CORRESPONDANT DU « TIMES » DE LONDRES A BUCAREST, DATÉE DE BUCAREST LE 18 MAI ET PUBLIÉE LE 22 MAI 1916.

Il nous a été possible, depuis l'entrée des troupes russes à Trébizonde, de soulever le voile mystérieux qui a caché jusqu'à présent le sort de la population arménienne dans ce port prospère. Les troupes, à leur arrivée, trouvèrent toutes les maisons arméniennes pillées, et la plupart d'entr'elles en ruines. Les portes, les fenêtres, les volets et toutes les boiseries avaient été enlevées, sans que les autorités soient intervenues.

La déportation des Arméniens, qui commença en juin, fut mise à exécution, ici comme ailleurs, suivant les instructions reçues de Constantinople. Les familles les plus en vue étaient les premières à souffrir. Environ 300 (1) de ces familles reçurent l'ordre de se préparer à émigrer. Elles achetèrent de nombreux chariots pour emmener leurs biens, mais quatre jours après leur départ, tous ces chariots furent ramenés en ville. Les émigrés avaient été massacrés et leurs biens pillés.

D'autres groupes, comprenant chacun plusieurs centaines de familles, suivirent. Cette manière de procéder fut poursuivie quelque temps, mais éventuellement de nouvelles méthodes furent adoptées. La police pénétrait dans les maisons arméniennes qui existaient encore, en expulsait de force ceux qui les occupaient, les chassait dans les rues et fermait les maisons. Toute la population arménienne de Trébizonde, s'élevant à 10.000 personnes environ fut ainsi exterminée. On espère toutefois que quelques centaines de personnes seront parvenues à se cacher dans les villages avoisinants.

A Erzeroum, où la population arménienne était beaucoup plus considérable (on l'estimait à 35.000 personnes), le même procédé fut appliqué. On inaugura cette façon de procéder, qui commença vers le milieu du mois de mai, par l'arrestation et l'emprisonnement de 400 jeunes Arméniens.

De nombreuses familles, après avoir été expulsées de leurs maisons, étaient obligées d'attendre plusieurs jours dans les rues, avant qu'on leur fasse subir le sort qui leur était réservé. A l'entrée de la ville, la caravane d'exilés rencontrait des agents percepteurs d'impôts, qui exigeaient qu'on leur payât les arriérés, bien que ces infortunés eussent dû abandonner tous leurs biens derrière eux. Seuls quelques artisans

(1) — Y compris Meguerditch Zarmanian, entrepreneur au service de l'armée ottomane. — Renseignement donné à l'auteur par des réfugiés arméniens en Roumanie.

dont on avait besoin pour les travaux de l'armée, furent autorisés à demeurer dans la ville. Vers le commencement du mois d'août, toute la population arménienne avait disparu d'Erzeroum ; il ne restait plus que l'Evêque, mais le 5 août, deux officiers de police apparurent sur le seuil de sa porte et lui communiquèrent l'ordre de départ. L'Evêque avait pris quelques mesures pour s'assurer des chevaux pour le transport de ses effets, mais on les lui avait volés ; il essaya de s'en procurer d'autres, mais on l'informa au dernier moment qu'il n'avait pas l'autorisation de prendre avec lui quoi que ce soit. Il fut alors emmené à une destination inconnue.

Des officiers allemands stationnaient dans la ville et le Consul allemand approuva ces actes ouvertement.

Parmi le butin des Turcs se trouvaient plusieurs jeunes filles arméniennes et une part de ce vivant butin fut donnée aux Allemands.

DOCUMENTS

GROUPE IX

SIVAS. — LA VILLE ET CERTAINES PARTIES DU VILAYET

Le vilayet de Sivas est situé exactement à l'Ouest, de celui d'Erzeroum. Il comprend le bassin supérieur de deux fleuves, — le Kizil-Irmak (Halys) sur les rives duquel s'élève la ville même de Sivas, et le Yéchil-Irmak, vers le Nord-Ouest et plus près de la Côte de la Mer Noire.

La province est moins montagneuse et beaucoup plus riche que sa voisine de l'Est. Son agriculture est florissante ; les bergers nomades y sont comparativement rares et il s'y trouve nombre de villes populeuses avec des manufactures locales naissantes.

La population rurale est en majorité turque, avec des enclaves grecques importantes, qui se sont maintenues depuis les premières invasions Seldjoukides jusqu'à nos jours : mais il y a aussi de nombreux villages arméniens ; et les Arméniens constituent, — ou constituaient avant le mois de juin 1915, — environ la moitié de la population urbaine. L'industrie et le commerce naissants étaient presque entièrement dus à l'initiative de ces Arméniens, qui s'étaient élevés au-dessus des autres comme éducation et civilisation, et avaient atteint le même niveau que les classes correspondantes commerciales et professionnelles de l'Europe Occidentale.

Cette communauté paisible, qui était en plein progrès, fut entièrement déracinée par le décret de déportation. Les villages furent vidés en juin ; la ville de Sivas subit sa première déportation le 5 juillet.

DOCUMENT 30

SIVAS. LETTRE (SANS DATE) ÉCRITE DE MALATIA PAR MISS MARY L. GRAFFAM, DIRECTRICE DE L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DES FILLES A SIVAS A UN CORRESPONDANT DE CONSTANTINOPLE ; REPRODUITE PAR LE « MISSIONARY HERALD » DE BOSTON, DÉCEMBRE 1915.

Lorsque nous fûmes prêts à quitter Sivas le Gouvernement donna environ quarante-cinq chariots à bœufs et quatre-vingts chevaux, mais pas un seul pour nos élèves et nos professeurs ; nous achetâmes donc dix chariots à bœufs, deux voitures à ressorts à chevaux, cinq ou six ânes et nous partîmes. Dans notre troupe se trouvaient tous nos maîtres du Collège, environ vingt jeunes gens et trente jeunes filles élèves du Collège et de l'Ecole des Filles. Ce fut par une faveur spéciale, et parce qu'il n'y avait aucun mouvement révolutionnaire à Sivas, que le Vali permit aux hommes qui n'avaient pas encore été mis en prison de partir avec leurs familles.

La première nuit nous étions si fatigués que, après avoir mangé un morceau de pain, chacun dormit sur le sol là où il trouva une place pour étendre une couverture (Yorghan). Nous n'avions fait halte qu'une fois la nuit venue ; nous étions si près de Sivas que les gendarmes nous protégèrent encore, et on ne nous fit aucun mal ; mais la nuit suivante, nous commençâmes à comprendre ce que nous avions en perspective. Les gendarmes allaient en avant, avaient de longues conversations avec les habitants des villages ; ensuite ils se retiraient et les villageois commençaient à voler et à inquiéter nos gens ; alors des cris, des pleurs s'élevaient et les gendarmes venaient et chassaient les pillards. Les couvertures, les tapis, et d'autres effets disparaissaient par douzaines ainsi que les ânes. Plusieurs avaient emmené des vaches, mais dès le premier jour, il n'en restait plus une seule.

Nous nous habituions à être volés. Mais le troisième jour, nous eûmes un autre sujet de terreur. A Kangal, on devait mettre à part les hommes. Nous traversâmes ce village, mais il ne se passa rien. Notre maître d'Ecole de Mandjaluk était là ainsi que sa mère et ses sœurs. Ils étaient partis du village avec les autres femmes et les enfants et, lorsqu'ils apprirent que les hommes devaient être séparés de leurs familles à Kangal, le professeur s'était sauvé dans un village à quatre heures de marche, mais là, il fut repris par la police, ramené à Kangal parce que le sergent de police voulait avoir sa sœur. J'allai les voir et les trouvai parqués dans une chambre. J'allai chez le Kaïmakam et j'obtins qu'ils fussent réunis au reste de la colonne.

A Kangal quelques Arméniens étaient devenus musulmans, et on les y avait laissés ; tous les autres avaient été emmenés. Nous avions passé la nuit précédente à Kazi-Mahara vide. On disait qu'une vallée du voisinage était pleine de cadavres. A Kangal, nous rencontrâmes une troupe de déportés de Tokat. Il y avait de quoi faire frémir d'horreur. C'était une troupe de vieilles femmes auxquelles on avait tout volé. La femme du pasteur était du nombre. Nous sûmes par elle qu'on avait d'abord emprisonné les hommes et que de la prison on les avait fait partir pour une destination inconnue. Puis on avait arrêté les vieilles femmes et les femmes mariées âgées de 30 à 35 ans. Il y avait là peu de jeunes femmes et de petits enfants. On les avait laissés à Tokat. Badvéli Avédis avait sept enfants, l'une était parmi les filles de notre école, les six autres étaient restés à Tokat sans père ni mère. Pendant trois jours ces gens de Tokat n'avaient reçu aucune nourriture ; ensuite, ils vécurent sur ce qui restait à la colonne de Sivas, qui n'avait pas encore subi de grosses pertes.

En les voyant, nous acquîmes la conviction que nous ne garderions pas longtemps avec nous les quelques hommes qui nous accompagnaient. En effet, le jour suivant, nous apprîmes qu'on avait envoyé à Hassan Tchélébi un Kaïmakam spécial pour effectuer la séparation. Qu'on juge de notre terreur ! Nous y arrivâmes vers midi, nous campâmes, et nous reprenions un peu d'espoir, lorsque le moudir (maire) arriva avec des gendarmes, groupa les hommes, disant que le Kaïmakam voulait prendre leurs noms, assurant qu'ils reviendraient bientôt.

La nuit se passa, un seul homme revint et nous dit qu'on avait pris aux hommes tout leur argent, et qu'on les avait emprisonnés. Le lendemain matin, ils saisirent quelques hommes qui avaient échappé, nous obligèrent à payer quarante-cinq livres turques (1.000 francs) et promirent qu'on nous donnerait des gendarmes pour nous protéger. Une colonne compte d'ordinaire de 1.000 à 3.000 personnes ; la nôtre en avait environ deux mille ; nous eûmes cinq ou six gendarmes et en plus un Kurde auquel on donna un brassard rouge sur sa manche et un fusil, et qui put ainsi voler et tourmenter tout à son aise.

Le cœur brisé, les femmes continuèrent leur route. On ne fit rien aux petits garçons ; deux de nos maîtres étant de petite taille avaient réussi à se dissimuler et devaient nous être d'un grand secours aussi longtemps que nous pourrions les garder.

Le Moudir nous dit que les autres hommes avaient été renvoyés à Sivas, mais nous sûmes par les habitants du village qu'ils avaient été tous tués immédiatement. La question de savoir ce que deviennent les hommes que l'on sort des prisons et ceux qu'on retire des convois est un profond mystère. J'en ai parlé avec beaucoup de Turcs et je ne sais que croire.

Aussitôt les hommes partis, les conducteurs Turcs de nos chariots commencèrent à voler les femmes disant : « On va vous jeter dans le Tokma Sou, si vous nous donnez ce que vous avez, nous vous protègerons ». Toutes les femmes turques que nous rencontrions disaient la même chose. Les plus mauvais étaient les gendarmes. Une de nos filles de l'école fut à deux reprises enlevée par les Kurdes, mais ses compagnes firent tant de bruit qu'on la ramena. J'allais sans cesse d'un bout à l'autre de la colonne. Ces Kurdes pillards, assassins, sont certainement les plus beaux hommes du pays; ils sont voleurs, mais ils ne volent pas n'importe quoi, ils ne prennent ni le pain, ni les bâtons qui servent à la marche.

En approchant du pont sur le Tokma Sou, le spectacle fut terrible. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on voyait sur la plaine cette longue colonne de chariots à bœufs. Pendant des heures nous n'eûmes pas une goutte d'eau ; le soleil était torride. En avançant nous trouvions les cadavres laissés par la colonne de la veille ; les plus faibles d'entre nous tombaient; les Kurdes qui travaillaient aux champs nous attaquaient continuellement et nous étions hors de nous. J'entassai sur nos propres voitures autant de monde que possible. Nos élèves garçons et filles furent héroïques. L'une d'elles prit un enfant à sa mère mourante et le porta jusqu'au soir. Une autre soutint une femme mourante jusqu'à ce qu'elle tombât. Nous achetâmes de l'eau aux Kurdes, malgré les coups que cela devait attirer à nos garçons. Je comptai quarante-neuf morts, mais il y en a eu beaucoup plus. — Le cadavre nu d'une femme était couvert d'ecchymoses. J'ai vu des Kurdes dépouillant les corps de femmes qui n'étaient pas encore mortes. Je continuai à marcher ou à courir d'un bout à l'autre jusqu'à ce que nous eussions atteint le pont.

Les collines qui bordaient la route étaient blanches de Kurdes qui jetaient des pierres sur les Arméniens. Je courus en avant et me tins au milieu d'une troupe de Kurdes jusqu'à ce que je n'en puisse plus. Je n'ai vu jeter personne dans la rivière, mais on m'a affirmé qu'une certaine Elmas, qui avait longtemps travaillé chez moi, y avait été jetée par un Kurde. La femme du pasteur de Sivas était sur un âne avec un bébé dans ses bras. Un Kurde voulut la saisir et la précipiter, mais elle fut sauvée par un autre Kurde qui s'écria : « Elle a un enfant dans les bras ! »

De l'autre côté du pont, nous trouvâmes une autre colonne de Sivas qui était partie avant nous et, des colonnes venues de Samsoun, Amasia et d'ailleurs.

A ce moment, la police commença à s'occuper de moi, et il devint évident qu'on avait pris une décision à mon égard.

Le jour suivant, après notre arrivée à ce pont, on m'enjoignit d'aller à Malatia (1) mais j'objectai que j'étais autorisée à rester avec les

(1) A une journée plus au sud.

Arméniens. Pendant la journée on me dit que le Mutessarif m'ordonnait de me rendre à Malatia tandis que les Arméniens iraient à Kiahda pour de là se rendre à Ourfa (1) où on leur ferait reconstruire des villages etc...

A Malatia, j'allai chez le commandant, un capitaine qui, dit-on s'est fait une fortune en dépouillant les déportés. Je lui racontai que j'avais été l'hiver précédent à Erzeroum au milieu de l'épidémie de typhus qui décimait la population turque et la pitié que m'avaient inspirée les femmes et les enfants ; il finit par m'envoyer au Mutessarif. Celui-ci est un Kurde qui semble désireux de bien agir, mais il est malade depuis son arrivée et les « beys » sont maîtres de la situation ; certainement des horreurs ont été commises. Je proposai que l'on télégraphiât à Sivas et que l'on comprît bien que j'avais la permission d'accompagner les déportés jusqu'au bout. On me dit qu'on avait reçu de Sivas une réponse qui me défendait d'aller plus loin.

Les amis que j'ai trouvés à Malatia ont de grosses difficultés et sont profondément affectés des horreurs qu'ils y ont vues. Le Mutessarif et d'autres fonctionnaires ici et à Sivas m'ont lu à plusieurs reprises des ordres reçus de Constantinople, disant qu'il faut protéger la vie des déportés ; et cependant je dois conclure de leurs actes qu'ils n'ont pas reçu de tels ordres ; ils en ont certainement tué un grand nombre dans chaque ville. Il y avait ici de vastes tranchées que l'on avait fait creuser par les soldats pour les exercer. Maintenant elles sont comblées et l'on voit des chariots qui vont de ce côté pendant la nuit. Un homme me dit qu'allant de ce côté, pour inspecter des travaux qu'il avait exécutés, il avait vu un cadavre qui avait été certainement sorti d'une de ces tranchées par les chiens. Il en avait averti le gouvernement et le résultat fut que ses deux domestiques qui l'avaient accompagné furent appelés par deux sous-officiers, disant que le Pacha les demandait, et qu'ils furent mis à mort. Le Bélédieh Réis (2) dit qu'à Malatia, tout mâle au-dessus de 10 ans sera tué, ainsi que toute femme au-dessus de 15 ans. La vérité semble être entre ces deux extrêmes.

Mon but principal en accompagnant ces déportés, était de les aider dans leur départ. Beaucoup d'entr'eux ont des parents dans diverses villes auxquels je pouvais écrire, et je pensais pouvoir leur servir d'intermédiaire pour en obtenir des secours. Je ne critique pas le Gouvernement, la plupart des fonctionnaires supérieurs semblent désireux d'empêcher ces horreurs, et de ne pas obéir aux ordres reçus ; mais c'est un torrent dévastateur que rien ne peut arrêter.

---

(1) Kiahda, sur une autre route plus à l'est ; Ourfa au nord de la Syrie a plus de quinze jours de marche pour une colonne.

(2) Sorte de Maire.

J'ai essayé de n'écrire que ce que j'ai vu et ce que je sais être vrai. Les rapports sont très nombreux et vraisemblables, mais l'exacte vérité qu'à tout prendre nous connaissons, appelle nos prières les plus ferventes et nos efforts. Certainement Dieu a parlé à beaucoup d'âmes pendant ces jours.

DOCUMENT 31

SIVAS. — COMPTE RENDU D'UNE INTERVIEW DONNÉE PAR LE RÉFUGIÉ MOURAD A M. A. S. SAFRASTIAN DE TIFLIS. TRADUCTION DE M. A. S. SAFRASTIAN.

Une fois de plus, le rideau qui a voilé les détails hideux des massacres arméniens en Asie Mineure vient d'être levé par le fameux héros Mourad de Sivas, le leader arménien de la province. Accompagné d'une petite force, Mourad partit de Char-Kichla, à quelque trente-cinq kilomètres au sud-ouest de Sivas, et il poursuivit jusqu'à Divrighi, situé presqu'à 90 kilomètres au sud-est de Sivas. Après un certain nombre de rencontres avec des soldats réguliers turcs, il se retrancha sur les hauteurs de Yaldiz Dagh, au nord-est de Sivas où, étant entouré par de grandes forces ennemies, il se vit obligé d'engager la lutte avec l'ennemi pendant huit jours, dans des combats désespérés. La plupart de ses camarades furent tués dans cette lutte inégale. Cependant lui-même réussit à percer les lignes turques et arriva sur les bords de la Mer Noire, près de Samsoun. Là il força quelques bateliers turcs de mettre les voiles dans la direction de Batoum. Durant la traversée, des chaloupes automobiles turques commencèrent à pourchasser le bateau de Mourad et ouvrirent le feu sur lui. Dans cette rencontre, un de ses camarades fut tué par une balle. Enfin, il vient d'arriver ici pour jeter une nouvelle lumière sur les horreurs qui ont été perpétrées dans le vilayet de Sivas et dans certains coins de Kharpout et du Dersim occidental.

Pendant environ vingt ans, Mourad (un frère d'armes d'Antranik, qui a organisé des régiments de volontaires arméniens dans la guerre actuelle), a été au premier rang du mouvement arménien, comme chef guerrier. Les péripéties de sa lutte et l'histoire de ses aventures depuis mars dernier jusqu'à son arrivée en Russie, quand tout était fini en Turquie, rempliraient quelques volumes. Il est venu pour apprendre au monde que des 160.000 Arméniens qui habitaient dans la province de Sivas, il n'en reste plus à présent, ou plutôt il n'en restait plus il y a un mois, quand il a quitté le pays, qu'à peine 10.000 qui ont été épargnés, soit parce qu'ils étaient des artisans utiles et qu'ils travaillaient dans des bataillons de l'arrière et dans les prisons, soit parce qu'ils ont été laissés chez eux, étant très âgés. Le reste de l'élément arménien, 150.000 personnes, a été ou directement massacré, ou bien déporté dans le désert qui s'étend entre la rive droite de l'Euphrate et la Mésopotamie septentrionale.

Le récit que Mourad m'a fait, montre une fois de plus que c'est une

seule main toute puissante qui a organisé à fond les massacres et en a fait exécuter les détails avec les plus cruels procédés. Il y a une telle ressemblance frappante dans les détails de cette œuvre d'anéantissement que n'importe qui ayant entendu le récit de Mourad, isolé du monde entier pendant huit mois, aurait cru que c'était la répétition du récit des massacres de Bitlis, ou des autres centres arméniens.

Les persécutions ont commencé avec l'entrée de la Turquie en guerre. Les Arméniens ont fait tout ce qu'ils pouvaient pour aider l'œuvre du Croissant Rouge de l'Armée Turque, soit par les services qu'ils ont personnellement rendus, soit par des souscriptions. Malgré tous ces efforts, la population arménienne, en particulier, fut pillée d'une façon éhontée, sous le masque de réquisitions militaires. Dans l'intervalle, les Turcs de Sivas ne cachaient pas leur intention de régler de vieux comptes avec les Arméniens qui s'étaient adressés à l'Europe pour faire introduire des Réformes en Arménie.

Les troubles ont commencé sur la question des déserteurs arméniens de l'armée turque et le désarmement des Arméniens civils. Le Commandant Divisionnaire de Sivas avait ordonné aux Arméniens au-dessus de 33 ans de se procurer un permis d'exemption temporaire des autorités militaires et de s'occuper de leurs propres affaires jusqu'à nouvel ordre, tandis que par contre Mouamer Pacha, le Vali de Sivas, considérait cette mesure comme un signe d'infidélité de la part des Arméniens. Durant les mois de décembre et de janvier, la plupart des soldats arméniens au service des Turcs, étaient désarmés et renvoyés dans des bataillons de travaux, ou bien étaient emprisonnés comme des suspects. Le traitement qu'ils subissaient dans l'armée turque n'était rien moins qu'enviable. Le calife avait proclamé une Guerre Sainte et le sort des infidèles se trouvait dans les mains de bons musulmans. Il faut mentionner ici un exemple : à la suite d'une accusation de désertion dénuée de tout fondement, six Arméniens furent pendus à Gurun, dont trois frères, et tous étaient absolument innocents.

Pour désarmer les Arméniens, les Turcs employèrent des moyens des plus infernaux. L'ordre donné aux civils de livrer leurs armes était formellement général, mais en réalité cet ordre ne visait que les Arméniens. A Khourakhon, un village près de Sivas, un homme nommé Haroutioun, fut réellement ferré comme un cheval ; un autre, nommé Meguerditch, fut châtré ; un autre, Puzant, fut tué en lui mettant sur la tête une couronne de fer rougi au feu. Sous la menace de telles tortures, beaucoup d'Arméniens furent obligés d'acheter des armes et de les livrer aux autorités. Le côté tragi-comique de toute cette affaire était le fait que certains fonctionnaires turcs auxquels on avait confié la mission de ramasser les armes, vendaient eux-mêmes des armes aux Arméniens, en faisant ainsi des gains appréciables. (1) Le but du Gou-

(1) Voir les Doc. N° 24, 38 et 53.

vernement turc, en usant de tels procédés infâmes, paraît être son désir de montrer les Arméniens comme rebelles, et de les accuser d'avoir caché des armes, malgré les avertissements officiels.

Encore une fois, dans le but de répandre la terreur parmi les Arméniens, les Turcs tuèrent dans des circonstances mystérieuses 4 ou 5 notables Arméniens dans chaque ville ou village ; d'autre part, plusieurs fonctionnaires du Gouvernement, qui étaient de nationalité arménienne, furent congédiés sans aucune raison. Nichan Effendi, le sous-préfet de Kotch-Hissar (province de Sivas), un homme de bonne réputation, fut révoqué avec beaucoup d'autres.

Vers la fin de janvier passé (1915), Odabachian Vartabed, le vicaire-patriarcal arménien de Sivas, partait d'Angora pour se rendre à son poste. Chemin faisant, il fut attaqué et tué dans sa voiture. Il a été maintenant prouvé de façon incontestable que le complot avait été tramé avec la complicité de Mouamer Pacha, le Vali de Sivas, parce que parmi les assassins se trouvait Mahil Effendi de Zahra, son aide de camp, un certain Tcherkesse Kieur Kassim, son bourreau chef, et deux autres personnes. Au cours du mois de février, les Autorités accusèrent des soldats et des boulangers arméniens d'avoir empoisonné le pain et la nourriture des soldats. Des médecins turcs et grecs procédèrent à une enquête médicale pour établir la vérité et on a pu facilement prouver que cette accusation mensongère était dénuée de tout fondement.

Le logement forcé des soldats turcs dans des maisons arméniennes de la province et les mouvements continuels des troupes d'un front à l'autre, (1) (Sivas étant sur la grande route d'Angora à Erzeroum), occasionnèrent des souffrances indescriptibles à la population sans défense. Comme des loups affamés, les soldats turcs mangeaient tout ce qu'ils trouvaient et volaient tout ce qui tombait sous leurs mains. A Ketcheurd, un village arménien à l'est de Sivas, les soldats outragèrent si violemment des femmes, et six des plus jolies furent maltraitées si atrocement qu'elles succombèrent sous les yeux de leurs bourreaux. Et ce n'est là qu'un exemple typique entre mille.

Un autre incident, d'un caractère impersonnel, envenima encore les relations entre les Arméniens et les Turcs. A peu près 1.700 prisonniers de guerre russes, que les Turcs avaient pris au cours de février, furent conduits à Sivas dans un état déplorable. Des soldats russes, d'origine musulmane, étaient déjà mis en liberté à Erzeroum ; la plupart des Arméniens avaient été tués et les Russes étaient dépouillés de

(1) Comme la flotte russe a bloqué les ports de la Mer Noire et que tout transport par mer est difficile, il paraît que les Turcs emploient le chemin de fer d'Anatolie pour leurs transports. A l'est d'Angora, terminus de la ligne, les transports sont effectués jusqu'à Erzeroum, à travers Sivas par des caravanes de chevaux et de chameaux. (Note de l'interviewer).

leurs vêtements sur la route. Ces prisonniers étaient insultés grossièrement, chaque voyageur musulman qui passait leur crachait au visage et leurs gardiens les fouettaient pour les faire marcher plus vite. La moitié d'entr'eux arrivèrent à Sivas presque nus, ou en haillons sales, leurs pieds étaient enflés et parfois leurs vestes de peaux de mouton étaient collées à leurs corps blessés.

En présence d'un si cruel traitement des prisonniers russes, les Arméniens de Sivas leur fournirent des médicaments et les secoururent. Cette manifestation de sentiments humains envers les prisonniers russes, de la part des Arméniens, causait beaucoup de ressentiment aux musulmans. Malgré tous ces efforts, à peine soixante des 1.700 prisonniers russes survécurent aux souffrances qui leur furent infligées. Les Turcs provoquaient des querelles contre les Arméniens, quand ceux-ci voulaient enterrer les morts russes.

Dans les derniers jours de mars, le Vali de Sivas invitait Mourad et d'autres chefs arméniens à prendre part à un meeting où on devait délibérer sur des questions importantes. Mourad, ayant été prévenu par quelques amis turcs d'un complot contre lui et ses camarades, refusa naturellement de se conformer à la demande du Vali. La conséquence en fut que les Turcs maltraitèrent honteusement les parents de ces Arméniens. Néanmoins les Arméniens de Sivas, d'Erzindjan, de Kharpout, de Tchimichkézék et autres districts, eurent la sagesse de supporter avec calme ces persécutions, afin d'éviter des mesures encore plus rigoureuses. De nouveaux contingents de soldats furent envoyés aux villages, au cours du mois d'avril, pour recueillir un nombre imaginaire d'armes et les Autorités se procurèrent des armes de la manière déjà indiquée plus haut. On établissait des Cours Martiales dans plusieurs centres, où des gens étaient sommairement jugés et condamnés. Hovhannès Poladian, Vahan Vartanian, Mourad de Khourakhon et une douzaine d'autres chefs arméniens furent fusillés. Des membres des partis de Dachnaktzoutioun et de Hintchak eurent à subir chacun 110 coups de fouet. Ces méthodes terrorisantes étaient appliquées avec une grande rigueur à Oulache, Charkichla, Kotchan, Guemerek, Gurun, Dérendé, Divrighi et autres districts.

Des jours encore plus épouvantables étaient réservés aux Arméniens dans le mois de juin. Prétendant que chaque soldat arménien était un déserteur et que ses parents avaient caché des armes dans leurs maisons, les Turcs ne ralentirent jamais leur politique des moyens les plus brutaux pour arracher aux Arméniens jusqu'à leur dernière piastre. A la fin de juin et au commencement de juillet, des massacres eurent lieu dans différents endroits, sur toute l'étendue de la région sus-mentionnée. Les méthodes suivies dans ces massacres étaient exactement les mêmes que celles employées ailleurs, en Arménie. Les hommes étaient séparés de leurs femmes et celles-ci déportées dans la direc-

tion du sud-est. Les hommes bien portants étaient d'abord emprisonnés et puis massacrés dans des conditions horribles, par petits groupes. Mourad pense que pendant deux semaines, 5.000 Arméniens étaient journellement ainsi enlevés des différents districts de la province. A Maltépé, à une heure à l'est de Sivas, une vingtaine de fonctionnaires arméniens au service du gouvernement, étaient taillés en morceaux à coups de hachettes pointues. A Duzassar, un autre village arménien près de Sivas, 32 Arméniens étaient mis à mort de la même façon. A Habèch, près de Zahra, à l'est de Sivas, 3.800 Arméniens des alentours étaient tués à coups de hache ou mis à mort avec une cruauté diabolique, à coups de pierres et de baïonnettes. A Khorsan, le représentant du village, nommé Nigoghos fut pendu tête en bas, sur le pont Boghaz, situé près du village. A Gotni, un autre village renfermant 120 familles arméniennes, les Bachibozouks, la plupart desquels étaient des criminels relâchés des prisons et organisés en bandes de « Tchettas, » se glorifiaient de leurs exploits et d'avoir tué tous les hommes au-dessus de 12 ans et d'avoir violé toutes les femmes au-dessus du même âge. A Herék, un village près de Sivas, les hommes étaient tués, les jeunes femmes enlevées et presque 600 enfants retenus par le Vali, peut-être pour être convertis à l'islamisme. Des femmes de Malatia étaient dénuées de tout vêtement et chassées de leurs maisons, en butte aux moqueries et aux railleries de la canaille musulmane. Plusieurs jeunes femmes devinrent réellement folles ; d'autres eurent recours à des moyens horriblement douloureux pour mettre fin à leur vie. A Niksar, au nord de Sivas, la plupart des jeunes femmes étaient distribuées aux Turcs et le reste en était déporté vers le sud.

En s'approchant du bord de la mer Noire, Mourad a pu constater qu'il ne restait que 300 enfants et vieillards dans la ville de Tcharchamba, où il y avait avant la guerre une grande colonie prospère d'Arméniens. Des jeunes gens des deux sexes, ou bien avaient été tués, ou bien enlevés et déportés ; parmi les survivants, il ne reste plus un enfant au-dessus de 10 ans.

Dans le territoire qui s'étend d'Amassia au nord-ouest de Sivas, jusqu'à Erzindjan et Kharpout, l'élément arménien a été réduit dans les mêmes conditions. A Arabkir, Tchimich-Kézék et certains centres, quelques familles ont échappé aux persécutions en embrassant l'islamisme.

Près de 15.000 Arméniens d'Erzindjan et du district voisin furent pour la plupart noyés dans l'Euphrate, près de la gorge de Kémah ; on raconte que les Arméniens de Baibourt aussi subirent le même sort, dans la rivière Kara-Sou, un des tributaires de l'Euphrate. Sauf une trentaine de familles arméniennes de Samsoun, qui sont des sujets persans et certaines autres familles qui ont été épargnées par ci par là, Mourad déclare que tout le long du bord de la mer Noire, tous les

Arméniens constituant l'élément laborieux ont été arrachés de leurs foyers et leurs biens distribués aux musulmans indigènes ou immigrés.

Dans la ville même de Sivas, qui contenait 25.000 Arméniens, plusieurs personnes importantes ont été tuées ou bien déportées au désert. Dans la ville il ne reste maintenant que 120 familles, composées principalement d'enfants et de vieillards.

A côté de ces boucheries et de ces carnages d'anéantissement, on peut cependant enregistrer des actes de vaillance de la part des Arméniens, hommes et femmes, qui sont morts héroïquement.

Dans les premiers mois de la guerre, les Arméniens de Duzassar, de Gavra, de Khorsan, de Khantzod et d'autres districts de la province de Sivas, firent tous les sacrifices possibles pour éviter une explosion entre les deux races. Mais bientôt, convaincus que l'attitude de la résistance passive qu'ils avaient adoptée au commencement ne leur profiterait nullement, ils prirent leurs armes et secourus par leurs compatriotes de Gurun, de Guémérek, de Divrighi, de Ketchmaghara, de Mandjaluk et autres districts, ils se battirent contre les soldats turcs et les bandes musulmanes et se comportèrent envers l'ennemi comme celui-ci s'était comporté envers eux depuis longtemps.

Les Arméniens de Chabine-Karahissar et d'Amassia, exaspérés des brutalités indescriptibles des Turcs exercèrent des représailles ; ils brûlèrent les quartiers musulmans et les Konaks du Gouvernement, dans leurs villes respectives, et chassèrent pour un temps les Turcs de leurs villes. Mais après quelque temps, ils furent écrasés par les forces considérablement supérieures des Turcs et moururent en combattant jusqu'à la fin. Des Turcs voulurent emmener dans leurs harems Sirpouhi et Santouhkte, deux jeunes femmes de Ketcheurd, un village à l'est de Sivas, mais ces femmes se jetèrent dans la rivière Halys et se noyèrent avec leurs petits enfants dans les bras. On offrit à Mlle Sirpouhi, la fille de Garabed Tufenkdjian, du village Herék, une jeune fille de 19 ans, diplômée du Collège Américain de Marsivan, la vie sauve si elle consentait à embrasser l'islamisme et à se marier avec un Turc. Mlle Sirpouhi répondit que c'était un crime de tuer son père et de lui proposer à elle de se marier avec un Turc, qu'elle n'aurait rien de commun avec un peuple assassin et qui ne connaît pas Dieu. Avec 17 autres jeunes filles arméniennes, qui avaient aussi refusé d'embrasser l'islamisme, elle fut honteusement violentée et ensuite mise à mort, près de la gorge Tchamli-Bel.

La famille riche des Chahinians de Sivas, le père, les fils et une fille de 14 ans, nommée Khanoum, échappèrent aux autorités qui voulaient les arrêter, et se battirent pendant quatre heures contre des forces considérables, à l'entrée d'une gorge étroite de la montagne. Toute la famille fut tuée cependant, quand elle n'eut plus de cartouches.

Je pourrais encore allonger cette énumération des actes de bravoure

désespérée d'un côté et de frénésie sanguinaire de l'autre. Ces crimes horribles revenaient forcément à ma pensée quand, au cours de mon entrevue avec Mourad, quelques jeunes filles et jeunes garçons de Sivas, désireux d'avoir des nouvelles de leurs parents chéris, qu'ils avaient quittés avant la guerre, vinrent pour voir Mourad. Ils demandaient des nouvelles de leurs parents et de leurs amis et Mourad leur donnait des renseignements, leur disant comment et quand ils avaient été tués ou déportés. Dans tous les cas dont il a été parlé en cette occasion, le pourcentage des meurtres était de beaucoup supérieur à celui des déportations. Une des filles présentes, après avoir appris ainsi que tous ceux auxquels elle s'intéressait avaient été tués, fut terriblement émue ; et pourtant elle réussit à maîtriser sa profonde émotion et, en se raidissant, elle put faire le serment solennel de se venger, serment que firent avec elle tous ceux qui étaient présents.

DOCUMENTS

GROUPE X

SANDJAK DE CÉSARÉE

Le Sandjak de Césarée est une subdivision extérieure du vilayet d'Angora. Il est situé à l'ombre de l'Erdjias-Dagh (mont Argaïos) et suit le cours du Kizil-Irmak, juste au-dessous de Sivas.

Nous avons peu de témoignages concernant les événements de ce district, mais les documents de cette série donnent une idée assez exacte de ce qui est arrivé à Césarée même, ainsi qu'à Evérek et à K. les seuls centres importants.

DOCUMENT 32

CÉSARÉE. — RELATION D'UN VOYAGEUR (1) DE CÉSARÉE, PUBLIÉE PAR LE JOURNAL ARMÉNIEN « BALKANIAN MAMOUL » DE ROUSTCHOUK.

Les Arméniens des villages de Césarée, excepté de Tallas ont été déportés. A la fin de juillet, le Gouvernement avait fait la déclaration suivante aux Arméniens de Tallas et de Césarée :

1° Tous les Arméniens doivent partir par groupes de 1.000, les hommes, séparés des femmes, dans une certaine direction, et les femmes dans une autre.

2° Nul ne doit emporter plus de 200 piastres (environ 43 francs) et si, après perquisition, il se trouvait en avoir plus, il serait traduit devant un Conseil de guerre.

3° Nul n'a le droit de vendre ses biens, etc., etc. (2).

A la suite des supplications, cette dernière condition fut modifiée comme suit :

« Celui qui est sans argent est autorisé à vendre de ses biens « jusqu'à 300 piastres au maximum. »

Jusqu'à présent, on a pendu à Césarée plus de 80 personnes, parmi lesquelles des médecins, des notables, entr'autres Hampartzoum, Boyadjian (Mourad) du parti Hintchakiste.

C'étaient les parents eux-mêmes qui étaient chargés de descendre de la potence le corps des leurs.

Les femmes et les jeunes filles étaient seules autorisées à se convertir à l'islamisme.

Lorsqu'on s'adressa au Gouverneur pour obtenir que les nourrissons fussent confiés à des familles musulmanes charitables, pour les empêcher de mourir en route, il a répondu :

« Je ne veux pas que l'odeur même des Arméniens reste ici ; allez « dans les déserts de l'Arabie et fondez-y l'Arménie. »

(1) Nous nous abstenons de donner le nom.

(2) Voir les autres versions de la Proclamation officielle dans Doc. 51 et l'Annexe C.

DOCUMENT 33

ÉVÉREK (1) RELATION PUBLIÉE PAR LE JOURNAL ARMÉNIEN » GOTCHNAG « DE NEW-YORK, DU 28 AOUT 1915.

A Evérek l'explosion d'une bombe fut le signal de terribles persécutions contre les Arméniens. L'Allemand qui fait ce récit ajoute que le Gouverneur d'Evérek était un brave homme et que c'est pourquoi il fut destitué et remplacé par un Circassien d'un caractère violent. Il y avait eu de nombreuses arrestations et atrocités dans ce district ; puis après commencèrent les déportations en masse.

(1) La source n'est pas indiquée.

DOCUMENT 34

K. — LETTRE D'UN RÉSIDENT ÉTRANGER, DE K., DATÉE DU 16 NOVEMBRE 1915. COMMUNIQUÉE PAR LE COMITÉ AMÉRICAIN DE SECOURS AUX ARMÉNIENS ET AUX SYRIENS.

Je tiens à vous confirmer mon télégramme en turc daté du 12 novembre, vous prévenant que les Autorités avaient commencé à emmener nos professeurs arméniens et que nous n'en comprénions pas la raison.

Je dois ajouter maintenant que tous nos professeurs arméniens ont été déportés et sont partis hier, dans des wagons, dans la direction du sud. Deux d'entr'eux avaient été emmenés dans une autre direction la semaine dernière, mais ils avaient été ramenés ici pour être envoyés vers le sud. Cependant l'un d'eux était devenu fou de frayeur et il a été provisoirement laissé chez nous. Il est douteux qu'il puisse se rétablir dans les conditions actuelles.

Notre Moudir nous donne l'assurance que nos élèves ne seront pas touchés et nous continuons de notre mieux, nous chargeant, nous et nos professeurs grecs du travail supplémentaire. Les enfants de parents arméniens qui ont changé de religion quittent l'école, mais les autres restent. Nous avons à envisager un problème très sérieux, celui de décider de ce que nous allons faire des enfants qu'on nous a laissés.

Le Directeur de l'Orphelinat de J. est aussi parti et j'apprends que l'institution est bouleversée et dans un état très précaire. Je ne sais ce qu'il va en résulter.

Les membres de notre Cercle Arménien sont bien, mais quelques-uns sont éprouvés par une tension aussi prolongée de leurs nerfs. Le train ordinaire des travaux de l'école n'a pas subi d'arrêt et continue doucement comme si rien ne nous était arrivé, mais il a fallu pour cela user rapidement d'expédients et comme disent nos amis turcs « Idaré-i-maslahat ».

DOCUMENTS

GROUPE XI

LA VILLE DE X...

Nous sommes mieux informés sur ce qui s'est passé dans cette ville que dans aucune autre où le plan du gouvernement contre les Arméniens a été mis à exécution. Les documents y relatifs contenus dans ce groupe sont si remplis de détails personnels que nous avons jugé nécessaire, pour la sécurité des personnes qui y sont mêlées, de ne pas révéler le nom de la ville, quoique dans ce cas, comme dans d'autres, il est presqu'impossible d'empêcher toute personne au courant des choses de la Turquie d'Asie, de la reconnaître.

La population de X... formait une communauté urbaine arménienne très typique et l'histoire de sa destruction représente, dans ses traits principaux, celle d'innombrables autres Communautés Arméniennes, dans tout l'Empire. Le seul trait particulier à X... a été l'importance des conversions forcées que tentèrent d'imposer les autorités locales. On peut aussi ajouter qu'ici, comme à Trébizonde, il n'y eut aucune intention de laisser les déportés atteindre vivants les lieux de destination qui leur avaient été assignés. Les convois étaient égorgés en masse, sitôt arrivés à la première ville sur leur route.

DOCUMENT 35

X. — ALLOCUTION PRONONCÉE EN AMÉRIQUE LE 13 DÉCEMBRE 1915 PAR UN PROFESSEUR DU COLLÈGE DE X... COMMUNIQUÉE PAR LE COMITÉ AMÉRICAIN DE SECOURS AUX ARMÉNIENS ET AUX SYRIENS.

La ville de Turquie d'Asie d'où je viens, avait au premier juin de cette année (1915) une population de 25.000 âmes dont la moitié était arménienne et l'autre turque. Lorsque, je quittai X..., le 18 août, les 12.000 Arméniens qui formaient la moitié arménienne de la population de la ville avait été envoyée en exil ou mise à mort. Le sort des Arméniens de X... n'est qu'un exemple de ce qui arriva à ces malheureuses populations arméniennes dans toutes les autres villes de l'Asie Mineure et de l'Arménie.

Il y a plus de cinquante ans, le Conseil des Commissaires des Missions Etrangères, fonda une mission dans la ville de X..., qui devint au cours des années suivantes, un centre important religieux, médical et scolaire. Nous y avions une école de garçons, qui comprenait 425 élèves, presque tous pensionnaires venus de toutes les parties de l'Asie Mineure, des Etats Balkaniques et de Russie. Nous y avions aussi une pension de jeunes filles qui comprenait 276 élèves. En dehors de ces établissements, nous possédions aussi un grand hôpital dont nous avions récemment renouvelé le matériel à grands frais. Le médecin américain et les infirmières arméniennes, en plus de leurs grandes occupations ordinaires, y soignaient les soldats malades de l'armée ottomane sous le patronage de la Société de la Croix-Rouge Américaine. La moitié environ du personnel de ces trois institutions était arménienne. Plus de la moitié des répétiteurs et des professeurs des écoles et presque toutes les infirmières de l'hôpital appartenaient aussi à cette même race qui depuis l'Ère Chrétienne a toujours été l'avant-garde de la civilisation chrétienne aux frontières de la chrétienneté contre les païens et les mahométans d'Asie. Elle a été la première dans les temps modernes à répondre et à coopérer à l'effort des missionnaires modernes dans le Proche-Orient.

Il ne reste, à présent, plus un seul professeur ou élève arménien dans le Collège de notre Mission à X.., de plus de deux cents qui s'y trouvaient avant le commencement de la guerre. Tous, par l'ordre des plus hautes autorités gouvernementales, ont été envoyés en exil ou tués. Les jeunes institutrices innocentes et les élèves de l'Ecole de Jeunes Filles qui étaient restées à l'école pendant les vacances d'été, à cause des difficultés du voyage pour rentrer chez elles, furent emmenées avec une bru-

talité inexprimable par les gendarmes turcs sur les ordres du Gouvernement. Mais le Directeur Américain de l'Ecole de Filles, avec autant de courage que d'héroïsme, sauva quarante et une d'entr'elles de la mort ou d'un sort pire encore, après un mois de poursuite par une route difficile et dangereuse.

Les jeunes infirmières de l'hôpital qui risquaient leur vie à sauver les soldats de l'armée turque atteints de la fièvre mortelle du typhus, furent emmenées par les gendarmes avec une méchanceté et une cruauté insensées, tout comme leurs malheureuses sœurs. Le médecin américain qui dirigeait notre hôpital pria les officiers turcs chargés des déportations, d'épargner les infirmières qui soignaient leurs propres soldats. Les officiers répondirent qu'ils avaient l'ordre de leurs supérieurs de ne faire aucune exception ; mais, puisque le docteur priait avec tant d'insistance, quatre des douze infirmières seraient autorisées à rester provisoirement pour continuer leur œuvre de miséricorde. Ceci nous mit en présence de la tâche navrante de choisir celles qui devaient partir et celles qui devaient rester. C'était jeter des perles devant le pourceau pour décider du sort. Quelques-unes des meilleures et des plus expérimentées des infirmières choisirent de partir ; l'une d'elles qui avait un diplôme d'un des principaux hôpitaux de Londres, qui était un des pionniers de la profession d'infirmières en Asie Mineure et qui était connue comme la « Florence Nightingale » d'Arménie, fut emmenée avec les jeunes femmes de l'Ecole de Filles. Elle n'était pas des quarante et une qui furent sauvées. Quoiqu'elle ait eu une grande âme, elle était boiteuse et pas avenante physiquement et c'est probablement pour cela qu'on la laissa mourir en route au lieu de la réserver pour une vie de honte.

Je me propose maintenant de vous montrer, aussi bien qu'il me sera possible, par les faits que j'ai constatés à X.. concernant ces événements, comment le travail de cette grande station de notre Mission en Asie Mineure, œuvre à laquelle je me suis consacré comme missionnaire depuis dix ans, à laquelle des centaines d'Américains prennent personnellement un profond intérêt et y consacrent des milliers de dollars de leur argent péniblement gagné, et à laquelle une vingtaine de missionnaires ont voué leur vie, a été soudain et brutalement interrompu par le gouvernemene turc le 10 et 12 août de cette année (1915). Vous verrez incidemment comment ce travail de destruction a fait ressortir les plans du gouvernement turc profondément et soigneusement exécutés pour l'assassinat et l'anéantissement du peuple Arménien.

Vous verrez, comment ce gouvernement a méprisé et raillé tous les efforts des missionnaires et des représentants diplomatiques de notre Gouvernement qui cherchait à sauver les vies et l'honneur de femmes et de filles innocentes. Vous verrez aussi, comment il est possible pour des chrétiens et des chrétiennes de rester fidèles à leur foi dans ce XX^e^ siècle, devant les persécutions qui ne le cèdent en rien en intensité

aux persécutions passées et qui dépassent par leurs proportions tout ce qui a été infligé aux premiers martyrs chrétiens par les plus cruels empereurs païens de Rome. Vous serez peut-être surpris de l'entendre dire mais, cela est cependant vrai, qu'il y a dans le monde aujourd'hui des hommes qui sont les égaux de Néron en cruauté.

En me rendant de X..., à Constantinople (1), je vis, au moins, 50.000 déportés dont les trois quarts étaient des femmes et des enfants, qui avaient été arrachés de leurs foyers et de tout ce qu'ils possédaient au monde, et traînés dans les champs, le long de la ligne du chemin de fer, sans abri, sans moyens de subsistance, affamés, malades, mourants, attendant que les exigences du trafic du chemin de fer permissent de les entasser comme des moutons dans des wagons à marchandises, pour être transportés vers l'Est et mourir dans les déserts, à moins de mourir en route ou de disparaître dans quelque harem Turc. J'ai vu des centaines de mères au cœur brisé par les cris de leurs enfants mourant de faim, qu'elles étaient impuissantes à secourir ou à sauver. Les fonctionnaires du chemin de fer allemand, agissaient d'accord avec les fonctionnaires corrompus du gouvernement turc, pour extorquer tout l'argent qu'ils pouvaient tirer de cette malheureuse foule. Les cinquante mille déportés que je vis ne représentaient qu'une petite part de la succession des caravanes qui sont passées sur cette route pendant des mois (2). Une évaluation des plus modérées du nombre des victimes qui y ont péri de la sorte, donne le chiffre de 500.000 et cela continue encore.

J'ai reçu le baiser d'adieux et les embrassements de départs de chrétiens dont quelques-uns étaient diplômés de nos meilleures institutions américaines, des hommes avec lesquels j'ai travaillé pendant dix ans à l'œuvre d'éducation de ce pays, tandis qu'ils étaient gardés par des gendarmes brutaux, envoyés par les plus hautes Autorités Gouvernementales pour les emmener avec leurs femmes et leurs enfants de leurs foyers, de leurs travaux et de toutes les institutions qui leur étaient les plus chères et les conduire en exil, ou à la mort, et pour quelques-uns d'entr'eux, vers un destin pire encore. Nous n'avions pas de meilleurs amis dans ce monde que ces malheureux. Se séparer d'eux dans ces conditions était une épreuve plus pénible qu'il ne serait possible de le dire, et cependant, il ne fut versé que peu de larmes de part et d'autre. Le sentiment était trop profond pour de vaines larmes. J'ai souvent vu des tableaux représentant les martyrs des premiers chrétiens, blottis dans l'arène du Colisée, s'attendant à tous moments à être mis en morceaux par des lions affamés qu'on allait lâcher sur eux, tandis que les spectateurs impatients regardaient en sécurité de leurs sièges et attendaient d'être diver-

(1) Le témoin partit de X... le 18 août.

(2) A Mirkedjia seul, le chef de gare nous dit qu'il y avait 30.000 exilés. La plupart étaient affaiblis par la faim ; les autres presque morts.

tis par le spectacle. Et, j'avais cru que tant de cruauté et que de tels amusements étaient impossibles dans ce XX^e^ siècle. Mais, je me trompais, j'ai vu 62 femmes et filles arméniennes, âgées de 15 à 25 ans, entassées dans les chambres de notre école américaine de filles à X ., pendant qu'au dehors, des hommes plus cruels que des fauves, attendaient prêts à les enlever et ces hommes nous demandaient, appuyés par les plus hautes autorités du gouvernement de leur livrer ces filles sans défense à leurs mains brutales, pour en faire ce qu'il leur plairait. Je croyais qu'il n'y avait pas un homme au monde aujourd'hui qui pût trouver plaisir à un pareil spectacle. Ici, encore, je m'étais trompé. Car lorsque la femme de notre Ambassadeur à Constantinople fit une démarche personnelle auprès de Talaat Bey, le Ministre de l'Intérieur du cabinet turc, — l'homme qui plus que tout autre, a élaboré et exécuté cette déportation des Arméniens, et qui s'est vanté d'avoir pu détruire plus d'Arméniens en trente jours qu'Abdul-Hamid n'en avait détruit en trente ans, — lorsqu'elle fit cette démarche auprès de ce ministre turc, le priant d'arrêter cette persécution cruelle contre les femmes et les filles arméniennes, la seule réponse qu'elle reçut, fut la suivante : « TOUT CECI NOUS AMUSE. »

Je vais maintenant exposer quelques-uns des événements les plus importants qui ont atteint ce degré d'horreur.

Nous apprîmes avec surprise, dans la matinée du dernier mercredi d'avril, que le professeur d'Arménien de notre collège avait été arrêté la nuit précédente, avec plusieurs (1), d'autres notables de la ville. Nous étant informés, nous apprîmes que tous ces hommes avaient été ou étaient des membres de l'une des deux Sociétés Nationalistes Arméniennes les *Henchakistes* ou les *Dachnakistes* (2). Ces Associations avaient une existence légale, reconnue par le gouvernement turc. Elles avaient, jusqu'à tout récemment été en bons termes avec le gouvernement Jeune-Turc. Elles avaient collaboré avec le parti Union et Progrès, pour renverser la tyrannie de Abdul-Hamid en 1908. Ils désiraient collaborer avec les Turcs pour établir un gouvernement constitutionnel éclairé en Turquie. Mais que lorsque récemment, le gouvernement adopta la politique d'extermination des Arméniens, il semble qu'il crût utile de frapper d'abord les chefs des Associations Nationalistes Arméniennes. Plusieurs des membres principaux de ces Sociétés furent pendus à Constantinople. Ceux arrêtés dans notre ville furent retenus en prison pendant quelques jours, puis ils furent envoyés à la capitale de la province où ils furent torturés et exposés à la contagion du typhus. Six semaines après leur arrestation, leurs familles furent prévenues par les fonctionnaires du gouvernement que pas un d'eux n'était vivant. La

(1) Vingt-cinq.

(2) Ce professeur avait cessé de faire partie de cette Association avant d'entrer à notre service.

femme de notre professeur était une jeune femme cultivée qui pendant des années avait donné des leçons à notre école de filles. Elle devint veuve avec une enfant, une petite fille. Elle resta seule chez elle, mais pas pour longtemps. Car quelques semaines après, lorsque tous les Arméniens de son quartier furent déportés, elle fut emmenée avec ce qui restait de la population arménienne. Je la vis habillée en femme turque tenant sa petite fille par la main, tandis qu'elle passait devant notre grille, le matin de son départ, avec des centaines d'autres femmes et d'enfants, destinés à être enlevés ou à mourir.

Pendant le mois de mai le gouvernement enrôla très activement pour l'armée des jeunes arméniens qui n'avaient pas été encore mobilisés. Le plus grand nombre déjà était sous les drapeaux ayant été appelés dès le début de la guerre. Quelques-uns de nos élèves Arméniens avaient déjà été promus officiers dans l'armée turque, en raison de leur instruction supérieure et de leur intelligence. Ceux qui étaient restés étaient appelés maintenant. Ceux qui en avaient les moyens payèrent la taxe d'exemption de quarante-quatre livres turques (environ mille francs) et étaient restés chez eux. Ceux qui furent engagés dans les derniers contingents n'étaient pas en général autorisés à porter les armes. On les obligeait à faire des travaux manuels, tels que construction de route, transports de fournitures pour l'armée, car la plupart des chevaux, des baudets, appartenant aux pauvres gens, et qui avaient été réquisitionnés pendant les premiers mois de guerre étaient morts soit par manque de soin, soit par surmenage.

Au mois de juin, le gouvernement fit proclamer à plusieurs reprises, par des crieurs publics dans les rues un ordre enjoignant à toute la population de livrer toutes les armes à la police. Il n'y avait rien d'étonnant à ce que les Arméniens eussent des armes en leur possession. C'était l'usage dans le pays, par suite de l'insécurité de la vie et des biens, et tous ceux qui en avaient les moyens possédaient des armes pour leur défense personnelle. Il était clair que cet ordre visait les Arméniens, car eux seuls furent forcés d'y obéir, tandis qu'on n'y obligeait pas leurs voisins musulmans qui possédaient au moins autant d'armes qu'eux. Cet ordre éveilla les soupçons des Arméniens, car ils se souvenaient qu'en des occasions antérieures, lorsque les Turcs projetaient un massacre des Arméniens, ils commençaient par les désarmer. Beaucoup d'Arméniens hésitèrent pour ces motifs à leur livrer leurs armes et certes aucun d'eux n'en eut livré, s'ils avaient eu une idée du plan que les Turcs préparaient contre eux. Cependant le gouvernement prit un soin tout particulier, à rassurer les Arméniens, leur promettant protection et sécurité, s'ils livraient leurs armes, on leur déclara qu'ils ne pourraient faire preuve de leur loyalisme qu'en obéissant à l'ordre, et on les menaça des punitions les plus dures en cas de refus. La plupart des Arméniens livrèrent leurs armes malgré toutes leurs appréhensions ; et

quelques-uns d'entr'eux, pour prouver leur loyalisme, aidèrent même le gouvernement à désarmer leurs propres coréligionnaires. Quelques-uns seulement tinrent bon et cachèrent leurs armes dans leurs maisons ou leurs jardins. Les personnes qui en étaient soupçonnées étaient arrêtées amenées au gouvernorat, où on les soumettait aux tortures les plus cruelles. D'ordinaire, on les attachait et on leur donnait la bastonnade jusqu'à ce qu'ils perdissent connaisance. On leur versait souvent de l'eau bouillante sur la plante des pieds pour augmenter la douleur de la bastonnade. On ordonnait ordinairement à la victime d'avouer qu'elle avait conspiré contre le gouvernement, et souvent on les forçait à en accuser d'autres ; et pour échapper à l'épouvantable douleur de la torture, ceux-ci finissaient par dire tout ce que l'on voulait et ces déclarations arrachées sous la torture servaient de preuves contre d'autres. Deux hommes de notre ville au moins moururent sous la torture. Deux de nos employés la subirent. L'un était un portier et l'autre un forgeron qui faisait les réparations dans nos Etablissements. Je vis deux gendarmes conduisant cet homme devant notre grille un après midi de juin. Ils l'emmenèrent au gouvernement. Là, ils le ligotèrent et quatre brutes remplirent sa bouche avec des ordures et le rouèrent de coups de bâton jusqu'à ce qu'il s'évanouisse. Dès qu'il eut repris connaissance, ils recommencèrent. Apparamment, ils avaient l'intention de le tuer par les coups et ils y seraient parvenus sans l'intervention opportune d'un gendarme ami, un circassien, qui avait été à notre service et connaissait l'Arménien qu'on torturait. Il intervint et délivra le malheureux de ses bourreaux et l'emporta sur son dos chez lui, à la nuit, afin de passer inaperçu. Il avait été sauvé, mais pas pour longtemps. Lorsqu'un mois après (1) il fut guéri, il fut emmené avec sa femme et deux petits enfants, avec les autres déportés. Nous apprîmes plus tard, que cet homme avait été torturé pour avoir été vu fondant un boulet de 16 livres que nous lui avions commandé pour servir aux exercices de la fête sportique du collège. L'homme qui l'avait vu, avait rapporté à la police qu'il fabriquait des bombes.

Après avoir affaibli les Arméniens on envoyait les jeunes gens à l'armée et après avoir terrorisé les autres, une nuit, vers la fin de juin (2), la police et les gendarmes perquisitionnèrent soudain et sans aucun avertissement dans les maisons des Arméniens qui restaient encore dans la ville. Les hommes furent arrêtés et retenus prisonniers dans les casernes à l'extrémité de la ville. Le total s'en élevait à 1.213. Deux de nos professeurs Arméniens furent encore arrêtés à cette occasion (3). Après avoir été encore retenus pendant quelques jours, un très petit nombre, en

(1) Il resta évanoui pendant un jour et ne put marcher qu'au bout d'un mois.
(2) Le 26 juin.
(3) « Les professeurs E. et FF. »

payant de très fortes sommes comme pots-de-vin (1) aux fonctionnaires, furent autorisés à se convertir à l'islamisme, et on les sortit de prison pour les envoyer, quelques jours après, dans une direction opposée à celle prise par les déportés. On déclara aux autres qu'ils iraient en exil à Mossoul à 600 ou 700 milles de distance dans les déserts de Mésopotamie.

Certainement l'intention du Gouvernement n'était pas de faire en sorte que ces malheureux pussent arriver à destination. Son but était l'extermination et non une simple déportation. Tandis qu'ils étaient encore dans les casernes, le commandant de gendarmerie chargé de leur déportation vint à notre Mission et parla librement de la déportation des Arméniens, en présence de tous les Américains de notre station. Il dit que pas un sur mille n'arriverait à Mossoul et que s'il en arrivait un, il ne pourrait pas survivre en raison de l'hostilité des nomades de cette région et de l'impossibilité d'y gagner sa vie, dépourvu comme l'étaient les Arméniens, de toutes ressources. « *Orada Christiyanlik Olmaz* ». C'est l'expression turque dont il se servit et qui signifie : « Là-bas le Christianisme est impossible. » Le but du Gouvernement était de se débarrasser du Christianisme dans l'Empire Ottoman en se débarrassant des chrétiens. Le Maire de notre ville dit à notre agent consulaire américain (2) : que le Gouvernement avait l'intention de se débarrasser d'abord des Arméniens, puis des Grecs et en dernier lieu des étrangers, de manière à avoir la Turquie pour les Turcs. Enver Pacha fit la même déclaration à notre Ambassadeur. Les 1.213 hommes dont je viens de parler, après avoir été retenus quelques jours, furent attachés par petits groupes de cinq ou six hommes chaque et furent emmenés la nuit par compagnie de 50 à 150 sous l'escorte de gendarmes, à une quinzaine de milles de la ville (3), ils furent arrêtés par les gendarmes et des bandits appelés chettis et furent cruellement mis à mort à coups de hache. Ces chettis étaient des criminels relâchés des prisons de Constantinople et des villes de l'intérieur, qui avaient été postés sur les routes dans le but déterminé de piller les Arméniens au passage de leurs convois sur les routes. L'un des gendarmes qui accompagnait ces 1.213 déportés se vanta à notre professeur de français, d'avoir tué 1.000 Arméniens de ses propres mains après s'être fait payé 150 livres turques par eux. Le chef de la police de X... déclara que pas un de ces 1.213 hommes n'avait survécu. Notre agent consulaire visita la scène de ce massacre au mois d'août (4) et il en emporta des « *Noufous Tezkéressi* » ou papiers d'identification qu'il

(1) 275 livres au total.
(2) Mr. AL.
(3) Sur la route de W :
(4) Un fermier allemand rapporta à notre agent consulaire qu'il avait vu cinquante cadavres d'Arméniens dans un puits, ainsi que des longues tranchées sur le flanc de la montagne, où d'autres victimes avaient été enterrées.

avait pris sur les cadavres des victimes. J'ai vu de mes yeux ces papiers, ils étaient tous souillés de sang (1). Le motif allégué par le gouvernement pour toutes ces cruautés était la nécessité militaire. Il prétendait que les Arméniens étaient un élément rebelle de la population qu'il était nécessaire d'affaiblir pour ne pas être frappé dans le dos, tandis qu'on devait faire face à l'ennemi. Ce n'était qu'un prétexte, le motif réel était un mélange de fanatisme religieux, de jalousie, de cupidité pour le pillage et de luxure bestiale. Ceci fut prouvé par ce qui suivit. Si leur motif avait été d'affaiblir les Arméniens pour se protéger contre une attaque, ils avaient réussi de la manière la plus complète. Les Arméniens étaient absolument impuissants, tous les hommes forts avaient été envoyés à l'armée, tués ou exilés. Tout ce qui restait maintenant, n'était composé que de femmes, d'enfants et de vieillards. Mais lorsque le Gouvernement eut réduit les Arméniens à cet état d'impuissance, il décida d'exterminer le reste. Des crieurs publics furent envoyés dans les rues (2) annonçant au peuple que tous les Arméniens devaient être déportés. Pas un être portant un nom arménien, riche ou pauvre, vieux ou jeune, malade ou bien portant, homme ou femme, ne devait être laissé dans la ville. On leur donnait trois jours pour se préparer à partir.

(1) L'auteur de cette conférence donna d'autres détails sur le sort de ces hommes à une personne qui l'avait interviewé à son passage à Athènes, à son voyage de retour de Turquie aux Etats-Unis. Les informations que cette personne obtint dans cette interview de l'auteur de la conférence, sont consignées dans une lettre datée d'Athènes du 1/14 octobre 1915 de laquelle nous extrayons le paragraphe suivant :

« Le kawass du Collège, un Circassien qui avait reçu l'ordre d'accompagner « les Arméniens déportés retourna au bout d'un ou deux jours et raconta com- « ment ces 1.200 hommes environ avaient été attachés avec des cordes en files « de cinq et mis en marche dans la direction de Y... Il y avait de chaque côté « des Zaptiehs à cheval avec la baïonnette au fusil. Ceux qui ne pouvaient pas « marcher étaient fouettés et finalement si un des cinq d'une file se trouvait hors « d'état de continuer la route, on faisait sortir du convoi la file entière, les « Zaptiehs restaient en arrière avec eux et au bout de dix à vingt minutes, ils « rejoignaient le convoi avec le spectre de la boucherie brillant dans leurs yeux. « Un peu plus de la moitié à peine du convoi atteignit Y... A leur arrivée « dans cette ville, un incendie éclata dans le quartier arménien et les Turcs « commencèrent à piller et à massacrer les femmes de Y... tandis qu'on accusait « les prisonniers nouvellement arrivés d'être les incendiaires et qu'on les faisait « sortir de la ville pour les mener à un endroit préparé d'avance. Là les prison- « niers firent halte et furent conduits par groupes de cinq dans une direction où « ils crurent apercevoir des tentes. On entendait des gémissements sortir de l'in- « térieur, et les prisonniers du dehors comprenant ce qui s'y passait, tentèrent de « rompre le cordon, mais ils avaient les mains attachés les uns aux autres et « lorsque l'un d'un groupe tombait mort, les survivants avaient à traîner les « corps qui leur étaient attachés jusqu'au moment où ils tombaient eux-mêmes « d'épuisement. Ils étaient alors ramassés et conduits à la boucherie, où on les « massacrait à coups de hache ».

(2) Le 2 juillet.

Cette annonce produisit une grande consternation dans la population. Ils vinrent en grand nombre à la Mission nous priant de leur donner conseil sur ce qu'il y avait à faire, apportant leur argent, leurs bijoux et d'autres objets de valeur, et nous priant de les leur garder. Quelques-uns nous offrirent de nous donner leurs enfants, sachant qu'il leur serait impossible de les garder vivants pendant ce terrible voyage. La promesse des trois jours ne fut pas tenue. Le lendemain même, dans la matinée, la police locale avec des gendarmes bien armés de fusils Mauser commença à entrer dans les maisons, à en faire sortir les femmes et les enfants dans la rue, à fermer à clef derrière eux les portes de leurs maisons, et à y mettre les scellés du gouvernement, les dépossédant ainsi de tout ce qu'ils avaient au monde. Ils assignèrent ensuite de quatre à cinq personnes pour chaque char à bœufs qu'ils avaient amenés avec eux pour le transport de déportés. Ces chars n'étaient pas destinés aux personnes qui devaient marcher à côté. Ils devaient servir au transport d'un coussin et d'une couverture par tête. Lorsqu'ils avaient ainsi rassemblé de 500 à 1.000 personnes celles-ci étaient mises en marche vers l'Est, en de douloureux convois conduits par des gendarmes. Jour par jour, pendant le mois de juillet, nous vîmes de pareils convois passer devant le collège, les femmes portant leurs petits enfants dans les bras et conduisant les autres par la main, n'ayant plus rien en ce monde, partant pour un voyage sans espoir, jusqu'à des distances de plus de 1.000 kilomètres, dans le désert, pour y mourir misérablement ou être capturées par les Turcs. A la fin de juillet, la ville avait été vidée de ses 12.000 habitants arméniens. Il ne restait que les Arméniens de la Mission. Craignant pour leur sécurité, nous avions essayé de nous mettre en communication avec Constantinople. Tous nos télégrammes à ce sujet furent interceptés par les autorités. Lorsque nous nous plaignîmes au gouverneur de ce qu'il nous empêchait de communiquer avec notre ambassadeur, il nous déclara franchement, qu'il ne nous serait pas permis de communiquer avec lui. Ceci avait une signification sinistre pour nous. C'était non seulement une menace contre les Arméniens de nos établissements, mais contre nous-mêmes. Le gouverneur avait déclaré fermement depuis le commencement qu'il déporterait tous les Arméniens de notre Mission aussitôt qu'il lui conviendrait. Tous moyens de communication ayant échoué, nous envoyâmes à Constantinople un de nos instituteurs grecs et derrière lui, un de nos maîtres anglais, pour informer notre ambassadeur à Constantinople de la situation dans laquelle nous nous trouvions. Ils rapportèrent les menaces du gouvernement à M. Morgenthau qui alla immédiatement voir Talaat Bey, le Ministre de l'Intérieur, Enver Pacha, le Ministre de la Guerre et il obtint de tous les deux des assurances formelles que des ordres seraient donnés aux autorités locales de X... pour exempter de la déportation les Arméniens de nos écoles et hôpitaux. Il envoya plu-

sieurs télégrammes à notre agent consulaire à cet effet en lui donnant l'ordre de venir à X... pour veiller sur nos intérêts. Les ministres semblent avoir nettement menti à notre ambassadeur ou leurs subordonnés ont désobéi à leurs ordres, ce qui aurait dénoté un état d'anarchie dans le pays. Or, il n'y avait aucun signe d'anarchie dans les agissements contre les Arméniens ; il n'y a eu aucune révolte de la foule. Tout semblait être parfaitement contrôlé et exécuté avec une précision militaire. Lorsque notre agent consulaire montra au gouverneur local le télégramme de l'ambassadeur, le gouverneur répondit qu'il avait reçu des ordres exactement contraires et, qui plus est, il savait bien qu'il ne recevrait pas d'autres ordres. Notre agent consulaire désirant faire un rapport complet à notre ambassadeur, partit pour rejoindre son poste à L..., le 9 août.

Le lendemain matin, 10 août, le chef de la police de la ville arriva à la porte de la façade de notre Mission accompagné d'un détachement de la police locale, d'une compagnie de gendarmes et de chars à bœufs. Ils demandèrent à entrer chez nous et nous prièrent de donner l'ordre aux Arméniens de nos établissements de sortir et de se préparer à partir. Le président du Collège leur rappela les assurances que nous avions reçues de Constantinople et dit qu'il ne pourrait pas leur permettre d'entrer chez nous sans protester. S'ils désiraient entrer, ils devraient recourir à la force et en accepter la responsabilité. Ils répondirent que si nous osions résister en quoi que ce soit aux autorités nous serions pendus tout comme des sujets ottomans. Les capitulations avaient été toutes abolies et nous n'avions plus aucun droit ni privilège spécial. Ils hésitèrent, cependant à employer la force et ils envoyèrent l'un des leurs chez le gouverneur pour lui demander des instructions. Nous lui envoyâmes en même temps, l'un de nos médecins pour faire son possible en notre faveur. Ils se rencontrèrent dans le bureau du gouverneur. L'homme de la police déclara au gouverneur que les Américains résistaient à son autorité. Le gouverneur donna l'ordre d'entrer dans la Mission par la force et d'emmener tous les Arméniens. Ils rassemblèrent encore une escouade d'une vingtaine de gendarmes, ils revinrent avec renfort et pénétrèrent chez nous par la force. Ils firent entrer leurs chars à bœufs et dételèrent les bœufs. C'était une bande de nomades venue pour détruire une communauté plus civilisée. Les gendarmes entrèrent dans les bâtiments du collège et dans nos propres habitations et en firent sortir au bout de leurs fusils tous les Arméniens qu'ils purent découvrir. Nos professeurs et leurs familles étaient réfugiés dans nos maisons. Les domestiques et employés arméniens de nos institutions étaient dans les bâtiments du collège. Ils les firent tous sortir en même temps que nos domestiques personnels, dont quelques-uns étaient de jeunes femmes arméniennes et ils leur assignèrent des chars à bœufs ainsi qu'ils l'avaient fait précédemment pour les déportés de la ville.

Ils recueillirent ainsi 71 personnes des propriétés dépendant du collège. Lorsqu'ils furent sur le point de partir, nous dîmes notre dernier et bien triste adieu à ces gens avec qui nous avions travaillé pendant des années et parmi lesquels se trouvaient les meilleurs de nos amis en ce monde. Ils n'avaient pas assez de vivres. Nous fîmes part au gouverneur de leurs besoins et il nous promit de les retenir cette nuit au Monastère Arménien à deux milles de la ville pour donner le temps de préparer un approvisionnement de vivres. La boulangerie du collège travailla activement toute la nuit. Le matin un char rempli de pain fut envoyé au Monastère, mais le gouverneur n'avait pas tenu sa parole, les professeurs et leurs familles avaient continué leur voyage aussi rapidement que possible. On ne leur avait pas permis de s'arrêter au Monastère. On les avait emmenés sans vivres. Nous n'avons plus jamais eu des nouvelles de ce convoi parti de nos établissements, excepté ce que nous en ont dit quelques-uns des gendarmes qui les accompagnaient. Ils nous dirent qu'en route les hommes avaient été séparés des femmes, qu'ils avaient été emmenés à une petite distance et tués. Les femmes avaient dû continuer leur marche et on en avait disposé comme on en avait fait de celles qui étaient parties avant elles.

Deux jours après, le 12 août, le chef de la police avec un détachement de police et quelques gendarmes revint à la Mission et demanda les jeunes femmes de l'Ecole de filles. Toute la matinée s'écoula à parlementer avec la police, les missionnaires s'efforçant de les empêcher d'emmener les jeunes femmes. Le principal pensa même un moment qu'il vaudrait mieux les fusiller toutes dans le jardin de l'école que les livrer aux mains de ces brutes. Lorsqu'on vit qu'une plus longue résistance serait inutile, on prépara pour le voyage des malheureuses filles, des vivres, des vêtements et de l'argent. Leur maîtresse américaine (1) essaya d'obtenir l'autorisation de partir avec elles. On le refusa d'abord, puis on lui permit d'aller jusqu'à Y..., l'étape du premier jour. Quatorze chars emportèrent les 62 jeunes femmes de l'école à deux heures de l'après-midi du 12 août. Quelques gendarmes paraissant des brutes les escortaient. Avant de sortir de la ville le convoi fut arrêté, et le gouverneur envoya chercher le président du collège afin qu'il fut témoin de ce qu'on allait faire et qu'il put constater qu'on n'exerçait aucune pression sur ces jeunes femmes pour les forcer à se convertir. La police demanda alors à chacune des jeunes femmes si elle voulait renier leur foi et à devenir musulmanes pour échapper au terrible voyage. Toutes les 62 refusèrent. Au bout d'un parcours de deux milles ; la même question leur fut posée. Elles refusèrent toutes de nouveau. La première nuit, elles arrivèrent à Y..., et elles campèrent la nuit dans un champ,

(1) Miss A...

hors de la ville. Le lendemain matin, la directrice américaine leur fournit un supplément de vivres et d'argent, puis le gouverneur de Y..., lui donna l'ordre d'abandonner les filles et de retourner chez elle. Elle rentra à X..., dans la soirée du 13 août, très triste, s'attendant à ne plus jamais revoir ses filles. Quatre jours après, elle obtint la permission d'aller voir le gouverneur de Z..., espérant qu'elle pourrait le persuader et obtenir de lui l'ordre de faire retourner les filles. Elle rencontra le convoi en deçà de Z... Elle constata que 21 des 62 filles avaient été enlevées et perdues, 41 restaient encore. On lui permit de les emmener avec elle aux Etablissements de l'école américaine de Z... (1). Tandis qu'elles s'y trouvaient encore, elle réussit à convaincre le gouverneur et à obtenir l'autorisation de ramener ces 41 filles à X... Le convoi y arriva le 6 septembre, après une absence de près d'un mois. C'est ainsi que quelques-unes des proies de choix de ces brutes leur furent arrachées et purent être sauvées. Ces 41 filles furent tout ce qui fut laissé des 12.000 habitants arméniens de la ville, les seules qui ne furent pas déportées, tuées ou converties par force à l'islamisme. Ce qui arriva à X..., n'est qu'un exemple de tout ce qui arriva dans chacune des autres villes d'Asie Mineure (2).

Une question se pose maintenant ; que pensons-nous de tout ceci ? Et quel est notre sentiment ? Nous savons tous ce que nous en pensons et ce que nous sentons. Mais il est plus difficile de répondre à la question plus pratique : « Qu'allons-nous faire ? » La plupart de ces victimes ne peuvent être atteintes par nos secours. Mais, il en reste encore de petits groupes, comme ceux dont je viens de parler dans certaines de nos stations de missionnaires, qui sont accessibles et où on pourrait envoyer des secours par l'entremise de notre Conseil d'Administration. Beaucoup se sont réfugiés en Russie où on peut leur faire parvenir des secours par le Comité de Secours aux Arméniens. Ces malheureux méritent notre aide.

Un rapport préliminaire du même auteur contient certains passages donnant des informations complémentaires, qui ne se trouvent pas dans cette allocution. Nous en donnons le texte ci-après.

(*a*) L'effort et l'agonie des nerfs et du cerveau que nos gens eurent à subir pendant le mois de juillet a été terrible. Ils étaient suspendus entre l'espoir que l'ambassadeur américain pourrait faire quelque chose pour eux et la crainte d'avoir peut-être à subir un jour le sort de ceux qu'ils avaient vus partir. Cette terreur de ce qui pourrait advenir à sa femme et à sa fille rendit pour un temps, un de nos professeurs fou. Ils

(1) « A Z..., les servantes furent séparées des institutrices et des élèves, et furent envoyées vers le sud à V...

(2) « La ville de L..., a été de même vidée de sa population arménienne, ainsi que les villes de Y... BT... et V... »

étaient tous tourmentés par la terrible tentation de se sauver, en reniant leur foi. Ils se raisonnaient, et se disaient qu'ils pourraient professer l'islamisme avec la restriction mentale qu'aussitôt l'orage passé ils reviendraient ouvertement à leur foi. Une cinquantaine de membres de l'Eglise et de la Congrégation protestante cédèrent à cette tentation ainsi qu'un plus grand nombre de Grégoriens. Une simple déclaration de leur désir de devenir musulmans ne leur garantissait aucune sécurité. On n'accepta, moyennant le paiement de fortes sommes, que les riches et puissants et les quelques autres que le gouverneur croyait pouvoir lui être utiles. On prétendait de bonne source qu'il s'était enrichi en leur extorquant ainsi 20.000 livres turques. Beaucoup de ceux qui se convertirent à l'islamisme et qui avaient donné de l'argent furent néanmoins déportés ; mais d'ordinaire on les envoyait dans une direction opposée et étant entendu qu'ils pourraient retourner chez eux après un certain temps. Quelques-unes de ces nouvelles recrues de l'islam semblaient avoir leur nature entièrement modifiée et corrompue. Pour montrer leur sincérité dans leur nouvelle foi ils aidaient les bourreaux de leurs propres compatriotes. Un de nos élèves, le fils de l'homme le plus riche de la ville qui se convertit à l'islamisme était à notre porte le jour où l'on déportait les professeurs et leurs élèves, et il prévint les gendarmes qu'un des jeunes gens, qui avait été son camarade de classe, manquait. Les gendarmes retournèrent et le découvrirent.

b) Le 11 août, un médecin turc, qui était l'instructeur médical du vilayet de Z... vint nous voir et déclara qu'il n'approuvait pas les déportations de femmes et d'enfants et qu'il allait tenter de sauver trois filles arméniennes en les emmenant avec lui à Constantinople. Une des institutrices de l'école de filles, une infirmière de l'hôpital et une élève de l'école de filles, qui étaient de Constantinople, risquèrent d'accepter son offre. Elles se préparèrent pour le voyage en s'habillant en femmes turques, afin de ne pas éveiller l'attention en route. Dès la première nuit de leur voyage ce médecin chercha à forcer les trois jeunes femmes à devenir musulmanes et à entrer dans les maisons de ses amis. Il persista cherchant à les persuader pendant toute la nuit, mais elles restèrent fermes, il déclara alors qu'il les renverrait à X..., et les livrerait aux fonctionnaires turcs, qui les convoitaient. Le lendemain matin il les renvoya sous la garde de son domestique. Sur leur chemin de retour elles rencontrèrent le convoi qui emmenait les filles de l'école et elles se firent connaître en appelant Miss A..., qui alla à leur secours, et apprit ce qui leur était arrivé la nuit. Elles prièrent Miss A..., d'obtenir d'être relâchées pour se joindre aux autres filles et aller en exil avec elles et les institutrices. Le jeune homme qui les gardait les livra à Miss A..., contre délivrance d'un reçu qu'elle signa, attestant que les trois jeunes femmes lui avaient été livrées. Celles ci déclarèrent que même l'exil et les souffrances terribles qu'elles endureraient en route, leur paraissaient

comme le Ciel, après ce qu'elles avaient souffert la nuit précédente. J'essayai pendant un mois d'obtenir l'autorisation d'emmener avec nous en Amérique l'une de ces trois jeunes femmes, — l'institutrice avant qu'elle ne fut déportée — mais même les efforts faits par l'ambassadeur américain en sa faveur échouèrent.

Ce qui suit est un passage d'une lettre datée du 1/14 octobre 1915 écrite par une personne qui interviewa l'auteur de l'allocution ci-dessus.

Deux familles se convertirent à l'islamisme dès le début. L'une était celle du Professeur B., avec ses trois jeunes filles qui durent immédiatement épouser des turcs ; l'autre était la famille de Mr. C. un notable de la ville. Les deux étaient protestantes. Les autorités permirent à la famille de D. de rester à X. car elles avaient besoin de D. pour photographier les bombes et les fusils trouvés en la possession des « rebelles » toutes ces bombes et ces fusils ayant été spécialement groupés par les Autorités pour être photographiés. D. trouva la vie insupportable comme chrétien et se convertit aussi au bout de quelque temps à l'islamisme. Les professeurs E. et F. dont les mères étaient toutes deux allemandes, de la colonie allemande de M., près de Y. furent sauvés par les Allemands de la colonne et restèrent avec eux jusqu'au moment où mon ami, (l'auteur de la Conférence ci-dessus) partit de X. Le Kaïmakam de X. déclara qu'ils n'avaient échappé que pour le moment et qu'il finirait par les atteindre aussi.

Deux turcs de X. furent pendus pour avoir abrité ou avoir offert d'abriter quelques-uns de leurs amis arméniens.

DOCUMENT 36

X. TÉMOIGNAGE D'UNE ÉTRANGÈRE MISS AA. VOYAGEANT EN TURQUIE, COMMUNIQUÉ PAR LE COMITÉ AMÉRICAIN DE SECOURS AUX ARMÉNIENS ET AUX SYRIENS.

Les dissentiments entre Arméniens et Turcs existent de longue date. De tous les peuples conquis par les Turcs, la nation arménienne est la seule qui n'ait pas répondu à l'attente du gouvernement turc et qui n'ait pas consenti à répudier sa religion pour embrasser l'islamisme. Lorsque après de nombreuses luttes entre les deux nations, leurs rapports devinrent meilleurs une grande liberté religieuse fut accordée aux Arméniens, mais cette liberté n'alla pas sans bien des mesures oppressives. A travers les siècles, l'Arménien a toujours été exempté du service militaire, mais par contre, chaque Arménien était tenu de payer une légère taxe de capitation. Cette exemption du service militaire leur donna des facilités pour se livrer au commerce.

C'est une nation de grands commerçants. Ils voyagent facilement et sont habiles à toutes les opérations financières. Il en résulta que lorsque les jeunes gens turcs revenaient de leur service militaire ils trouvaient, dans toutes les grandes villes, que les jeunes Arméniens, saisissant toutes les occasions avaient tout le commerce en main. Les soldats se sont toujours figurés être en droit de piller des malheureux et c'est ce qu'il ont fait systématiquement pendant des siècles.

Lorsque le « Huriet » (1) fut proclamé, le service militaire qui jusque là avait été le privilège des seuls Turcs, fut étendu aux Arméniens, et on annonça dans de nombreuses réunions publiques que dorénavant la fraternité entre Arméniens et Turcs serait complète.

Les Arméniens, avant cette époque, n'étaient pas autorisés à porter des armes, mais le Comité Union et Progrès, leur conseilla d'en porter, comme le faisaient les Turcs depuis bien des années. Il y avait parmi les Arméniens ce qu'on appelait des « Sociétés Nationales », ces Sociétés ont eu un caractère plus ou moins Nihiliste et révolutionnaire, mais elles avaient été aussi d'une grande utilité en favorisant le progrès et l'éducation du peuple arménien, et depuis le « Huriet » leur propagande révolutionnaire a été très diminuée. Mais, c'est par l'entremise de ces sociétés, que les armes étaient distribuées aux hommes, qui avaient les moyens de les acheter. Le gouvernement Turc prétendait que ces sociétés récélaient aussi dans différentes villes des bombes et des armes en réserve, destinées à être employées contre le gouvernement Turc, lorsque l'occasion se présenterait.

(1) La Constitution de 1908.

On a trouvé ainsi des bombes dans beaucoup de villes. Il est très difficile d'obtenir en Turquie des preuves pour des assertions en matière politique quels que soient les partis qui les avancent; mais il est vrai que ces sociétés révolutionnaires avaient caché des bombes dans certains centres, pour servir à la défense des Arméniens. Je ne sais s'ils avaient aussi le projet de se révolter, mais si tel avait été leur projet les moyens qu'ils auraient réunis étaient absolument insuffisants.

L'histoire des Arméniens de Turquie n'a pas seulement consisté à subir de grandes crises financières; les Turcs ont organisé contre eux, périodiquement, à des intervalles de 20 ans, de plus ou moins grands massacres.

Aux villes frontières leurs filles ont été enlevées, leurs troupeaux sont été à la merçi des Kurdes ; n'importe quel Cheikh puissant pouvait selon son bon plaisir les déposséder de leurs maisons, jamais il ne leur a été permis de demander justice devant les tribunaux.

Avec ce passé derrière eux, il n'est pas étonnant qu'ils n'aient pas cru aux promesses de fraternité du Comité Union et Progrès, et l'on peut facilement s'expliquer qu'ils aient caché des armes dans le but de se défendre contre une attaque turque en cas de massacres.

Lorsque la Turquie entra dans cette guerre, les Arméniens étaient enrôlés avec les Turcs, mais un grand nombre d'entr'eux avaient assez d'argent pour se faire exempter du service militaire, moyennant le versement d'une somme de 40 L. A X. sur les 5.000 soldats qui partirent, 4.000 étaient Turcs et 1.000 Arméniens, cependant que la proportion, entre Arméniens et Turcs de la population de cette ville, est à peu près égale. Cela signifiait donc qu'il était resté dans la ville plus d'Arméniens que de Turcs. Les Turcs prétendirent qu'il y avait là une menace pour la sécurité de la ville et du pays; et ils commencèrent à opprimer les Arméniens en leur réquisitionnant de grandes quantités de vivres et de draps pour l'habillement de l'Armée. Leurs magasins furent littéralement vidés de tout ce qui pouvait servir à l'armée. On prenait tous les chevaux, les chars, les ânes, sans rien payer; on leur remettait un bon avec la promesse de payement, mais qui pour tout le monde n'avait aucune valeur. Environ huit mois après le commencement de la guerre, les Arméniens furent prévenus qu'ils devaient livrer leurs armes. On allégua comme raison, pour justifier cette mesure, qu'il restait dans le pays beaucoup plus d'Arméniens que de Turcs, et que les Arméniens avaient la réputation d'être révolutionnaires. Le gouvernement prenait ces mesures d'avance, n'étant pas à même de réprimer une révolution. Précédemment, avant chaque massacre, on avait retiré leurs armes aux Arméniens, de sorte que lorsque cet ordre vint, cette fois, une grande frayeur s'empara de la population. Le gouvernement promit publiquement et de façon privée, qu'aucun mal ne serait fait aux Arméniens et qu'il ne s'agissait que d'une mesure de guerre, et de la protection

légitime de la nation. Toutefois les Arméniens livrèrent leurs armes, mais très à contre-cœur et sans empressement.

Mais tout à coup une nuit, environ 20 hommes furent arrêtés et envoyés, après un an deux jours d'emprisonnement à Z, résidence du Vali de la province. Ceci, fut immédiatement suivi de l'emprisonnement, d'autres chefs arméniens de la ville. Ces hommes furent cruellement torturés. Pendant ce temps, les mêmes faits se reproduisaient dans d'autres villes. Je vis quelques-uns de ces hommes qui avaient été relâchés après avoir été épuisés par la torture. Ils avaient été jetés dans un donjon où on les avaient gardés sans nourriture, puis on les avaient battus et soumis à la bastonnade ; et sur leurs chairs déchirées on versait de l'eau chaude, et on les battait à nouveau.

Tout cela, pour les obliger à révéler les endroits où ils avaient caché les armes. Lorsqu'ils refusaient de le dire on les faisaient s'agenouiller pieds et poings liés ensemble ; on emplissait leur bouche de fumier et on les couvraient de toutes sortes d'ordures. Quelques-uns mouraient ainsi, d'autres devinrent fous ; on leur arrachait les yeux et les ongles. On en relâcha quelques-uns, soit qu'ils eussent confessé ou non quelque chose qui donnait satisfaction au gouvernement ; mais beaucoup d'autres disparurent entièrement. On continua cette sorte d'inquisition jusqu'à la fin de juin.

Quelques bombes furent trouvées dans un champ, mais on prétendit qu'elles avaient été cachées dans des maisons de la ville, et qu'ensuite on les avait transférées dans ces champs de peur qu'on les découvrit ; c'est ainsi que le gouvernement les avait trouvées dans les champs.

Les missionnaires demandèrent au gouvernement la permission de former un comité des différentes communautés arméniennes — catholique, grégorienne et protestante — pour rechercher les armes. Le gourvernement autorisa la formation de ce comité et promit de nouveau qu'aucun mal ne serait fait aux Arméniens s'ils consentaient à livrer leurs armes. Le gouvernement indiqua au comité le nombre de fusils qui devait lui être livré de la ville et prétendit savoir ceux qui en possédaient le plus grand nombre. Des représentants du comité parlèrent au peuple dans les Eglises, et lui promirent que s'il leur livrait ses armes, les noms ne seraient pas dévoilés au gouvernement. Le nombre de fusils demandé fut vite rassemblé mais presqu'aussitôt après, l'ordre de déportation fut donné.

D'abord les hommes furent enlevés de leurs maisons pendant la nuit et emprisonnés dans les casernes vides. Environ 400 hommes furent emmenés la première fois. Le matin suivant, on avertit leurs familles que ces hommes devaient être déportés, et que si elles le désiraient elles étaient autorisées à leur fournir des vêtements et des vivres. Ainsi les femmes rassemblèrent des provisions et les apportèrent à leurs maris, espérant pourvoir à leurs besoins pour un long voyage.

Elles vendirent tout ce qu'elles purent et donnèrent de l'argent aux hommes. Quelques jours après, ceux-ci furent emmenés. On les emmena de nuit, attachés par 4, environ 50, par nuit. Et les casernes se remplissaient continuellement à nouveau par de nouveaux déportés de la ville. Je ne sais pas ce qu'il advint de ces hommes, mais je sais bien qu'à une distance de 6 heures de la ville, il y a de longs fossés et des puits profonds remplis de cadavres d'Arméniens. Leurs vêtements leur avaient été enlevés, ainsi que les vivres et tout l'argent que leurs femmes avaient préparé avec tout leur cœur, pour le leur remettre.

Des officiers du gouvernement ont dit à nos amis que le chiffre officiel du nombre d'hommes tués à X.., s'élève à plus de 1.300. En Turquie on aime à raconter des histoires et il se peut que celle-ci ne soit pas vraie

Le 4 juillet, l'ordre de déporter les femmes arriva. On avait espéré qu'elles seraient autorisées à rester. On annonça publiquement en même temps qu'on pouvait se sauver si on consentait à devenir musulmans. Un grand nombre, 1.000 familles dit-on, le demandèrent au gouvernement. Quelques-unes seulement de ces pétitions furent acceptées. Le reste des femmes et des enfants fut rapidement emmené.

Des chars à bœufs et parfois des chariots furent fournis par le gouvernement, mais les exilés devaient payer leur location, ou faire la route à pied. Quelques personnes purent se procurer des ânes, mais évidemment les pauvres partirent à pied. Il était difficile de se procurer des chariots et des voitures, en sorte que les exilés ne partaient pas tous en même temps. Le gouvernement dressa un inventaire des maisons de ceux qui devaient partir dans chaque convoi, et leur en donna avis deux ou trois jours avant le départ. On les emmenait parfois, par convoi de trois à quatre cents, à un monastère, qui se trouvait à une heure de la ville; on les emprisonnait là où les Turcs, hommes et femmes, se rendaient pour emmener chez eux dans leurs harems les femmes et les jeunes filles qui consentaient à devenir turques. C'était la seule façon pour elles de sauver leur vie, car on leur répétait à satiété que si elles n'étaient pas tuées par les gendarmes et les villageois sauvages, elles mourraient en chemin de privations

Les missionnaires à X. étaient autorisés à ramener dans leurs établissements les personnes qui appartenaient à leurs institutions, les familles des professeurs et les domestiques, et plusieurs jeunes filles qui avaient été élèves à leurs écoles. On se trouvait à l'époque des vacances, et quoiqu'une école d'été eût été ouverte pour les pensionnaires qui ne pouvaient retourner chez eux à cause de la guerre, la plupart des élèves qui se trouvaient dans leurs propres maisons, en ville, furent autorisées à se faire inscrire comme pensionnaires.

Le gouvernement déclara bientôt qu'elles devaient quitter l'établissement. Quelques professeurs furent arrêtés et emprisonnés, mais

grâce à un arrangement pécuniaire avec le gouvernement, leurs amis arméniens purent les faire relâcher. On apprit bientôt que les Arméniens de la ville commençaient à offrir de grosses sommes d'argent pour obtenir protection et la permission de rester. Ces offres furent acceptées. Les femmes donnèrent leur bijoux aux femmes des fonctionnaires du gouvernement, et obtinrent la promesse de ne pas être obligées de partir, quoique dans la plupart des cas elles furent forcées de devenir musulmanes. Les missionnaires essayèrent par tous les moyens possibles, d'amener le gouvernement à autoriser leurs gens, environ 350 en tout, à demeurer dans leurs Etablissements. L'Ambassade Américaine de Constantinople obtint la permission des Ministères de la Guerre et de l'Intérieur de protéger ces personnes; mais ces autorisations ne furent pas reconnues par les fonctionnaires locaux, et le 10 août, les professeurs et les domestiques furent emmenés sur des chars à bœufs — environ 173 personnes en tout. Les infirmières de l'hôpital et des malades les plus gravement atteints, ainsi que le personnel de l'école des jeunes filles, ne furent pas emmenés à cette époque, mais on les emmena après le 12 août. Les professeurs, les domestiques voyagèrent ensemble jusqu'à W., situé sur les montagnes, à une distance d'une semaine de marche en chars à bœufs. Arrivés là, les hommes furent attachés ensemble épaule contre épaule, 4 par 4, et emmenés. Leurs femmes continuèrent le chemin tristement seules. Lorsque ces femmes arrivèrent au haut de la passe de la montagne, à AZ., les Circassiens se ruèrent sur elles et leur volèrent leurs vêtements, leur literie, ainsi que tout leur argent.

Ces déportés et tous ceux partis de X. et de tout le vilayet de Z., voyagèrent vers l'est jusqu'au village de V. là on leur enleva tous les moyens de transports dont ils s'étaient servis jusqu' alors, et ils furent obligés de se mettre à la recherche d'autres véhicules. Les charretiers demandèrent des prix exorbitants. Ceux conduisant des chars à bœufs quadruplèrent leurs prix; et beaucoup de déportés ne trouvant rien furent forcés d'aller à pied. On les emmena de là vers l'est à Kirk-Gueuz, petit village situé à environ six heures de Malatia, sur les rives de l'Euphrate.

Arrivés là, on leur prit de nouveau leurs véhicules, et on les empêcha de traverser le fleuve à moins de payer de grosses sommes d'argent. Beaucoup, beaucoup d'entr'eux périrent là, et beaucoup dit-on furent jetés dans le fleuve. De là on les envoya vers le sud, à travers les montagnes du Taurus et des nouvelles parvinrent de quelques-uns de Souroudji et d'Alep...

(Une partie de ce document a été supprimée ici et se trouve imprimée séparément dans le document 40)

On dit généralement, que le 29 août un ordre fut envoyé de Constantinople à tous les vilayets, pour arrêter toutes déportations ultérieures d'Arméniens, mais les déportations ont cependant continué sans arrêt.

Quatre semaines avant mon départ de X. des nouveaux-mariés, avec leurs petits enfants, furent emmenés, ils s'étaient tous convertis à l'islamisme. Un ordre particulier était parvenu non pas au gouverneur, mais à la police, prescrivant de déporter les femmes ayant des petits garçons même si c'étaient des enfants en bas-âge. Il y avait environ trois à quatre cents femmes dans cette situation dans la ville, pour lesquelles on avait réservé environ 60 chariots. Sans avertissement et sans que personne ait eu le temps de se préparer, les chars à bœufs qui devaient les emmener furent conduits à leurs portes, le matin. Elles n'avaient fait aucun préparatif et les femmes spécialement les belles-mères, (qui ont assez d'influence dans ce pays), en furent outrées. Elles allèrent trouver le gouverneur et lui dirent : « Voyez ! pour sauver notre vie, nous avons donné nos colliers de perles à votre femme ; nous avons payé cent livres pour être sauvées, nous nous sommes faites musulmanes. Nous avons vendu nos âmes et avons donné notre argent, et maintenant vous prenez nos vies. Nous ne partirons pas ». Une femme s'était dressée sur son char et récitait en criant toutes les prières musulmanes qu'elle avait apprises, pour prouver qu'elle était musulmane. C'était un moment de frénésie générale. Mais ils empoignèrent les femmes les attachant aux chars, dans plusieurs cas, et ils les emmenèrent au monastère arménien. Elles furent emprisonnées là, mais après avoir adressé de nombreuses pétitions, elles obtinrent finalement la permission d'envoyer une personne par famille à la ville pour rassembler des vivres et de l'argent pour le voyage. Elles vendirent leurs effets personnels et s'approvisionnèrent ainsi. Tout le convoi fut tué dans les montagnes sur le versant opposé de la ville. Leurs certificats de naissance furent trouvés, et on les enterra d'une façon si sommaire que les corps des petits enfants furent laissés à même sur le sol, et que des pieds et des mains sortaient des fossés. Des faits de ce genre se reproduisirent naturellement dans toutes les parties du pays, mais je ne décris que ceux dont je peux garantir l'authenticité.

On cite des exemples de bravoure admirable de la part des déportés. Dans Samsoun, un des protestants les plus en vue de l'endroit, ne fut pas autorisé à partir en même temps que le premier convoi. Le gouverneur vint à lui et lui dit : « Vous êtes un homme et un véritable homme ; nous ne voulons pas vous perdre. Dites simplement que vous acceptez de vous faire Turc, et vous sauverez ainsi votre vie et celle de votre famille. » L'homme répondit : « Mais je ne peux pas dire que je crois en quelque chose dont je ne suis pas convaincu. Je ne crois pas en la religion musulmane, vous devez me l'apprendre ». Il lui envoya des professeurs et de temps à autre un fonctionnaire venait lui demander

« Etes-vous convaincu à présent ? » Deux semaines se passèrent ainsi, et la patience des fonctionnaires fut lassée car l'homme répétait toujours : « Non, je ne vois pas ce que vous voyez et je ne peux accepter ce que je ne comprends pas ». Alors les chars à bœufs furent amenés à sa porte et emmenèrent sa famille. Sa femme était de nature délicate et ses deux jolies filles bien élevées. On leur offrit de les prendre dans des harems, mais elles répondirent : « Non, nous ne pouvons pas renier notre Seigneur. Nous partirons avec notre père ».

Toute la communauté protestante de cette ville partit ensemble, conduite bravement par le pasteur. Des nouvelles d'eux nous parvinrent de Char-Kichla, mais les hommes avaient été emmenés et les femmes avaient été volées complètement.

Dans un village de montagne, une jeune fille se rendit célèbre. Là comme partout ailleurs, les hommes furent emmenés de nuit et tués sans pitié. Puis, les femmes et les enfants furent emmenés en foule, mais un grand nombre de jeunes filles et de jeunes mariées furent retenues en arrière. Cette jeune fille qui avait été une élève dans l'école à X, fut envoyée devant le gouverneur, le juge et le conseil réunis, et ils lui dirent : « Votre père est mort, vos frères sont morts, et tous vos autres parents sont partis ; mais nous vous avons gardée parce que nous ne voulons pas vous faire souffrir. Devenez une bonne fille turque et vous serez mariée à un officier turc avec lequel vous vivrez dans l'aisance et heureuse. » Elle les regarda tranquillement en face et répondit : « Mon père n'est pas mort, mes frères ne sont pas morts ; c'est vrai que vous les avez tués, mais ils vivent dans le ciel. Je vivrai avec eux. Je ne pourrai jamais faire cela si je renie ma foi. Quant à me marier, on m'a enseigné qu'une femme ne doit jamais épouser un homme à moins qu'elle ne l'aime. Ceci fait partie de notre religion. Comment puis-je aimer un homme qui appartient à une nation qui vient de tuer mes amis ? Je ne serais, si j'agissais ainsi, ni une bonne fille chrétienne, ni une bonne fille turque. Faites de moi ce que vous voudrez ». Ils l'envoyèrent avec les quelques autres braves, vers la terre sans espoir. Des cas comme celui-là ne sont pas isolés, il y en eut d'autres.

La population arménienne de Turquie était estimée entre un million et demi et deux millions et demi. La plupart des personnes qui connaissent ce pays, estiment qu'il ne reste guère plus à présent de 500.000 Arméniens. Toutefois cette estimation est peut-être trop faible, car il en reste des milliers dans les différentes villes qui sont devenus musulmans, mais ces conversions sont reconnues par les chrétiens et les musulmans, comme temporaires.

Il y en a beaucoup qui se cachent en particulier dans les villages grecs et dans les montagnes du district. Dans les années précédentes, après les massacres, on a vu des personnes sortir de cachettes inattendues, et je pense que le cas se produira de nouveau. Cependant ceux

qui restent ont été dépouillés cette fois-ci de leurs biens, d'une façon beaucoup plus radicale et complète que dans les cas précédents. Les meilleures maisons sont immédiatement occupées par les fonctionnaires turcs. Les meubles ont été enlevés, pour être mis dans les maisons des officiers et dans les édifices du gouvernement. La façon dont on a disposé des autres biens varie d'une ville à l'autre.

A X .. les plus beaux meubles sont transportés provisoirement dans les églises grégoriennes et sont mis à la disposition de la commission nommée par le gouvernement. Toutefois, presque tous les objets qui ont de la valeur, disparaissent graduellement. Les objets les plus communs sont entassés sur la place et vendus aux enchères pour un morceau de pain.

X. est une ville de tisserands et lorsque j'y arrivai tous les accessoires des métiers se trouvaient exposés sur la place publique, où la pluie et la boue les avaient détériorés.

Quoiqu'on puisse dire des intentions révolutionnaires du peuple arménien, un gouvernement n'extermine pas un peuple révolté, mais il lutte contre lui dans un juste combat. Et ceux d'entre nous qui ont aimé les Turcs et qui ont cru qu'à la fin ils se constitueraient en un gouvernement respecté souffrent plus de cette faillite, que des souffrances de leurs malheureux sujets.

DOCUMENT 37

X ? : RÉCIT D'UN RÉSIDENT ÉTRANGER DE NATIONALITÉ ALLEMANDE. (1) COMMUNIQUÉ PAR LE COMITÉ AMÉRICAIN DE SECOURS AUX ARMÉNIENS ET AUX SYRIENS.

Je fus un jour appelé dans une maison où je vis un drap qui provenait d'une prison et qu'on avait envoyé pour le faire laver; il était rempli de grandes taches de sang. On me montra aussi du linge et des vêtements tout mouillés et d'une malpropreté extrême. Je me demandais à quels traitements pouvaient être soumis les prisonniers auxquels ces vêtements appartenaient; mais, grâce à deux témoins oculaires, personnes très dignes de foi, j'ai été entièrement renseigné.

Le prisonnier est enfermé dans un local pareil à ceux du temps des Romains. Des gendarmes deux par deux se tiennent à ses côtés, deux autres sont au bout de la pièce et tous, chacun à son tour, lui administrent la bastonnade, tant qu'ils en ont la force.

Du temps des Romains on administrait au plus 40 coups de bâtons; ici on en administre 200, 300, 500 et même 800. Les pieds sont tuméfiés, déchirés et le sang jaillit. Le patient est alors ramené en prison et couché par ses compagnons de prison ; c'est ce qui explique les taches de sang dans les draps. Ceux qui perdent connaissance sous les coups sont ranimés au moyen d'eau chaude qu'on leur verse sur la tête, et c'est là ce qui fait comprendre pourquoi les vêtements dont j'ai parlé étaient tout mouillés et extrêmement sales.

Le jour suivant, ou plus exactement la nuit suivante (car toutes ces tortures à ... et à ... sont exécutées la nuit), tous ceux qui ont reçu la bastonnade y sont de nouveau soumis, malgré leurs horribles blessures.

Je me trouvais alors à ... et dans la prison de cet endroit il y avait aussi 30 prisonniers qui tous avaient leurs pieds dans un état qu'il fallait les leur amputer; quelques-uns avaient déjà subi l'amputation. Ces malheureux avaient été torturés à ce point à ... et à ... ; et aussi à ... par le cruel Mutessarif de cette ville. Un jeune homme mourut sous le bâton en moins de cinq minutes.

En dehors de la bastonnade, d'autres moyens de torture sont employés, tels que fers chauds appliqués sur la poitrine, etc. etc.

Un forgeron, qui était soupçonné d'avoir forgé des bombes, ne fut laissé libre que lorsqu'on lui eut brûlé les orteils avec de l'eau forte

(1) Nous ne publions pas le nom pour les motifs indiqués dans la Préface. Il est possible que les événements décrits par ce témoin se soient passés en Cilicie et non à X.

(Kezab). J'ai vu ces blessures. Il y a quatre semaines, nous reçûmes la nouvelle que le Kaïmakam de ... avait tué de 10 à 18 personnes dans un district entre ... et ... Peu après un ordre fut donné en vertu duquel tous les chrétiens de ... devaient, dans un délai de 3/4 d'heure, évacuer cette localité. Parmi eux se trouvaient plusieurs femmes qui accouchèrent sur la route et qui, dans leur détresse et leur désespoir, jetèrent leurs enfants à l'eau. Beaucoup d'hommes furent rappelés, de sorte qu'il est impossible de dire combien furent assassinés en secret et combien seront encore égorgés.

Je tiens ici à établir que l'ignorance des habitants de ... est si grande, que jamais j'en ai vu de semblables ; et j'ai en conséquence la conviction que jamais aucun d'eux n'a même songé à faire la moindre opposition aux autorités. Je n'ai jamais entendu dire, ni par les Turcs, ni par les chrétiens que l'un d'eux se soit jamais, dans ces quatre mois, rendu coupable du moindre acte de rebellion, et c'est le Kaïmakam seul qui le dit, pour excuser sa conduite. D'ailleurs, même ce Kaïmakam ne cesse de dire : « Personne n'ose me résister ». Quand je me suis aventuré à protester amicalement auprès de ce fonctionnaire, contre les effets tout maculés de sang dont j'ai parlé plus haut, il me répondit : « Si la loi et le Sultan me défendaient d'agir ainsi ; en dépit de tout, je continuerais à faire comme il me plaît ».

Il y a trois semaines, à ... comme j'étais en préparatif pour partir, je remarquai deux gendarmes qui se dirigeaient vers la montagne avec un Arménien de ... qui avait été expulsé et rappelé. Ces gendarmes arrivèrent sans l'homme et dirent, pour excuse qu'il s'était échappé, — ce qui était naturellement faux, car le malheureux avait les pieds dans un tel état, qu'il ne pouvait pas marcher et que, d'autre part, il montait un âne, tandis que les gendarmes étaient à cheval. Le consul allemand d'Alep évalue à 30.000 le nombre des déportés, dont 5.000 en des endroits malsains de Sultanieh, district de Koniah. Dans les premiers jours, le gouvernement donna un peu de pain. Quand le pain fut mangé, rien ne fut plus distribué et la misère fut atroce. Suivant M... les riches aussi furent envoyés à Sultanieh et ils partagèrent leur pain avec les pauvres, tant qu'ils eurent de l'argent, ce qui ne dura pas longtemps, bien entendu. M.... pria le Vali de lui permettre de fournir du pain à ces malheureux, mais le Vali lui répondit que le gouvernement y pourvoyait et que les déportés n'avaient besoin de rien.

DOCUMENT 38

X. — RÉCIT DE MISS CC... COMMUNIQUÉ PAR ELLE A UN SUISSE DE GENÈVE, A SON PASSAGE EN SUISSE EN DÉCEMBRE 1915.

C'est le 29 avril 1915 que le gouvernement turc a commencé à arrêter à X... les notables arméniens.

M. OO..., professeur d'arménien, fut envoyé à Z..., avec seize autres professeurs ; ils y ont subi d'atroces souffrances. On leur arracha les cheveux ; on les brûla avec des fers rouges ; on les arrosa d'eau bouillante ; on les battit chaque jour ; quelques-uns moururent en prison. Quant à M. OO..., on lui creva les yeux, puis on le pendit.

A X..., les arrestations continuaient, on battait les Arméniens pour leur faire avouer de prétendus préparatifs révolutionnaires. On leur demandait un certain nombre de fusils ; quelques-uns en achetaient aux Turcs pour les livrer au gouvernement. On les torturait pour qu'ils apportassent leurs armes.

Les villageois turcs étaient payés pour battre les Arméniens, dont les Turcs de X... auraient peut-être eu pitié.

PP..., mécanicien du collège, fut si terriblement battu qu'un mois après il ne pouvait pas encore marcher.

Un autre fut ferré avec des fers à chevaux. A Y..., on avait arraché les ongles à Ipekjian (beau-frère du pasteur AE..., martyrisé à Sivas, il y a vingt ans, pour son refus d'accepter l'Islam. Comment, disait-il, puis-je quitter le Christ que j'ai prêché pendant vingt ans !)

La recherche des fusils dura plusieurs semaines. Les Turcs trouvèrent dans le cimetière des Arméniens quelques bombes cachées depuis 1908, tout à fait rouillées et inutilisables (1).

Vers la fin de juin, tous les hommes étaient dans les prisons, les casernes, les caves ; les femmes qui voulaient visiter leurs maris et leur porter habits et nourriture étaient battues et chassées par les gendarmes.

Après quelques jours de captivité, on relâcha ceux qui avaient promis d'embrasser l'Islam et ceux qui avaient versé de grosses sommes.

M. AF..., colporteur, avait voulu embrasser l'Islam, mais sa femme refusa de reconnaître l'abjuration de son mari ; elle déclara qu'elle voulait suivre son peuple dans la déportation ; son mari dut l'accompagner et fut tué.

(1) Il est avéré par de nombreux témoignages qu'il n'y a eu aucune préparation ni aucun mouvement révolutionnaire à X...

Le reste était envoyé par groupes hors de la ville et tué sur la route. Les Turcs racontaient cela à leurs amis arméniens et leur promettaient le même sort.

Une fois qu'il n'y eut plus d'hommes, on commença à déporter les femmes et les enfants, et même les malades ; les chars à bœufs passaient jour et nuit. Un Turc, le propriétaire de notre maison, nous a raconté qu'il avait vu cette caravane couverte de poussière, souffrant de la chaleur et du manque d'eau, et qu'il avait dit qu'ils seraient tous morts avant d'arriver. Une femme qui, après un voyage d'une dizaine de jours, est revenue à X..., acceptant de se faire musulmane, a raconté quelle était leur misérable condition ; même les mères abandonnaient leurs enfants ou les donnaient aux Kurdes ; ceux-ci d'ailleurs les prenaient de force, violaient les jeunes filles dont quelques-unes étaient prises pour leurs harems. Au bout de quelques jours, les chars s'arrêtèrent, et on dut continuer à pied.

Les Arméniens qui appartenaient au collège américain donnèrent de fortes sommes aux officiers turcs pour être sauvés. Cela ne fit que retarder leur malheureux sort.

Pendant ce temps Mlle CC..., son père et sa mère obtinrent l'autorisation de se rendre à Smyrne. Le professeur DD..., sa femme, son bébé, et sa mère furent autorisés à se rendre à Constantinople. Après quelques jours de voyage en voiture, ils arrivèrent à S. Là le pasteur CC..., et sa femme furent arrêtés ainsi que le professeur DD. Toute démarche pour les retrouver a été inutile. Il est impossible d'en savoir quelque chose. Le Moudir a dit : « Ils sont arrivés sains et saufs à leur destination ». Au bout de quelques jours, S... était vide d'Arméniens, sauf quelques dames protestantes. Nos voyageuses y ont passé trois semaines ; des missionnaires de X..., passant à S..., les y ont trouvées dans un état désespéré et en ont fait part à l'ambassade américaine en arrivant à Constantinople ; l'ambassade est intervenue pour leur procurer la permission d'aller à Constantinople. Dans cette dernière ville, il leur a fallu trois mois pour obtenir un passeport pour l'Amérique.

A X..., plusieurs familles avaient décidé de prendre du poison.

A X..., un des professeurs a été emprisonné, il a abjuré et est rentré à la maison où sa femme s'est évanouie à sa vue.

Plusieurs Arméniens notables ont accepté l'Islam.

Il n'y a eu aucun mouvement révolutionnaire. Des scènes atroces se sont passées. Dans une cave souterraine, obscure, on jetait les Arméniens entassés les uns sur les autres. Une nuit en rêvant l'un d'eux à crié : « Sauvez-vous ! » les autres détenus se sont mis aussitôt à crier. Alors on a donné l'ordre aux gardiens de tirer dans le tas ; mais ils ont été humains et ont tiré contre les parois.

DOCUMENTS

GROUPE XII

LA VILLE D'ANGORA

Angora est la Capitale d'un vilayet et le terminus de l'embranchement du chemin de fer d'Anatolie. Elle est à mi-chemin de Constantinople à Sivas, et le centre du trafic de toutes les provinces du nord-est. C'est naturellement un centre important administratif et commercial. Il y avait un fort élément arménien dans la population de la ville.

Nos informations sur la destruction des Arméniens habitant Angora sont relativement rares, — peut-être plus rares que pour aucune autre ville arménienne de même importance de l'Empire. Cependant des documents de ce groupe ainsi que les références qui sont données dans d'autres témoignages suffisent pour montrer que les ordres du Gouvernement ont été exécutés ici de la même manière qu'à Sivas et qu'à X...

DOCUMENT 39

ANGORA. RAPPORT D'UN VOYAGEUR, (PAS DE NATIONALITÉ ARMÉNIENNE), QUI PASSA PAR ANGORA AU MOIS D'AOUT 1915.

Tandis que l'on déportait les Arméniens de Sivas et des autres provinces arméniennes, le bruit courait que les déportations seraient limitées aux sept vilayets dans lesquels les réformes devaient être exécutées. Comme en 1894-95, la promesse de réformes était suivie de massacres, et cela dans presque tout l'Empire Ottoman.

Le vali d'Angora, un véritable brave homme refusa d'exécuter l'ordre de Constantinople de déporter les Arméniens d'Angora ; le commandant des forces militaires du vilayet et le chef de la police furent d'accord avec le vali et l'appuyèrent. Les notables Turcs d'Angora, y compris les chefs religieux étaient tous dans les mêmes dispositions. Ils savaient que les chrétiens de la ville étaient tous de loyaux et d'utiles sujets de l'Empire.

Les Arméniens d'ici étaient principalement des catholiques et fidèles au Gouvernement Turc. Ils n'avaient aucune sympathie pour les aspirations nationales. Ils refusaient même d'être appelés Arméniens ; on les appelait simplement : « La Section catholique » et les autorités les considéraient comme tels. Il y en avait de 15.000 à 20.000, et ils étaient à la tête du commerce et des affaires. Ils étaient plus policés que les autres Arméniens. Ils parlaient le turc et l'écrivaient en caractères arméniens.

Il y avait aussi deux cents à quatre cents familles appartenant à l'Eglise Nationale Grégorienne et qui étaient venues des différentes parties de l'Empire s'établir à Angora.

On perquisitionna dans les maisons arméniennes et les boutiques pendant le mois de juillet 1915 et on n'y trouva ni armes, ni documents compromettants. Mais les autorités centrales de Constantinople avaient décrété leur extermination, et comme le vali refusait d'obéir, lui et le chef de la Police furent tous deux destitués. Leurs successeurs se firent les instruments du Gouvernement pour l'exécution des ordres, et ils réussirent à déporter tous les Arméniens d'Angora.

Comme dans les autres villes, ce fut d'abord un certain nombre de notables qui furent arrêtés, y compris des catholiques ; ceci se passait vers la fin de juillet 1915 : les catholiques furent peu après relâchés ; ceux qui restèrent en prison, furent horriblement torturés. On obligea ensuite tous les Arméniens de toute confession de faire enrégistrer leurs noms au bureau de police, en y comprenant les femmes et les enfants, sans aucune exception. Pendant plusieurs jours, il y eut une foule dans

les stations de police, et aussitôt que la liste fut complète, on commença les déportations. Ce fut dans la seconde semaine d'août. Les hommes étaient conduits à la prison et dépouillés de tous leurs objets de valeur : montres, bourses, bagues, etc... On leur disait que ces objets seraient confiés au Gouvernement et qu'ils les retrouveraient à leurs lieux de destination. Un témoin oculaire, faisant une visite au chef de la police, vit son bureau rempli de plusieurs piles de ces objets pris aux Arméniens.

Puis ils furent expédiés dans trois directions principales, — les uns le long de la grande route qui mène à Césarée de Yozgad, — d'autres dans la direction de Songourlou, et d'autres vers l'ouest. Des rapports arrivaient de tous les côtés annonçant que les déportés étaient tués à quelques milles de distance de la ville. Pour l'un des convois, les hommes furent fusillés, mais les Turcs pratiquèrent l'économie dans les autres cas et tuèrent leurs victimes à coups de hache et de poignard. Quelques-uns de ces assassins s'en vantèrent ouvertement dans les cafés, donnant des détails sur leurs exploits et le nombre de leurs victimes. Un Albanais déclara qu'il avait tué 50 hommes. Des villageois de Kilidjlar, sur la route de Songourlou, racontèrent confidentiellement à plusieurs personnes que le sol dans le voisinage était saturé de sang.

Ce furent principalement les Arméniens avec quelques protestants qui furent arrêtés et déportés les premiers. A la mi-août, ils avaient été tous déportés. C'étaient tous des hommes ; les femmes paraissaient avoir été épargnées. En certains cas le Gouvernement commença à donner de l'argent pour les pauvres ; mais les scènes qui se passaient au bureau du chef de la police et à l'entrée de la prison étaient à briser le cœur. Il y avait des femmes et des enfants pour s'enquérir de ceux qui leur étaient chers, leurs maris, leurs fils, leurs pères, leurs amis. Les seules réponses reçues étaient des vagues assurances qu'ils étaient tous en sûreté. On leur disait que quelques-uns étaient déjà en route pour leur destination et que d'autres partiraient bientôt. Que ceci n'était qu'une mesure de guerre, une mesure provisoire ; qu'aussitôt la guerre finie, ils retourneraient tous chez eux et que toutes les femmes qui désireraient suivre leurs maris ou leurs parents seraient autorisées à les rejoindre.

Après les départs des Grégoriens (y compris quelques protestants), vers la mi-août, le bruit courut que les catholiques et des protestants seraient exemptés de la déportation. La promesse fut tenue dans quelques cas, par exemple, à Istanos, qui est un village près d'Angora, à environ 20 milles de la ville. Tous les Arméniens d'Istanos furent amenés enchaînés à Angora. Puis conformément à l'ordre d'exemption, les protestants furent mis en liberté et autorisés à retourner chez eux, tandis que tous les grégoriens furent déportés.

Quant aux catholiques, les chefs du parti « Union et Progrès » envoyèrent un message à l'Evêque et à son Conseil, leur déclarant que si toute la communauté catholique, avec l'Evêque et les prêtres à sa tête

acceptaient de se convertir à l'islamisme, ils seraient tous épargnés ; que sinon l'ordre serait exécuté. Ceci est un fait vérifié. Mais ils préférèrent rester fermement fidèles à leur foi et ils rejetèrent la proposition du Comité.

En conséquence, le dernier vendredi d'août 1915, tous les hommes de la confession catholique furent arrêtés. D'après un premier rapport, ils furent égorgés à une petite distance d'Angora, mais un deuxième rapport dit que lorsque les mesures pour le massacre furent prêtes, un ordre arriva par un messager spécial de Constantinople intimant de déporter les catholiques en sûreté. Ils furent en conséquence conduits à Koniah et de là au district d'Adana.

Cette dernière version peut être vraie car il est certain que le Nonce du Pape à Constantinople et l'Ambassadeur d'Autriche prirent énergiquement le parti des catholiques auprès du Gouvernement Turc et on prétend qu'ils obtinrent la promesse d'une exemption pour les catholiques d'Enver et de Talaat. Mais quoi qu'il en soit, on ne peut préférer l'une à l'autre entre une mort immédiate et une mort plus lente, car la déportation n'est rien d'autre qu'une exécution à long terme.

Le jour même où les catholiques furent expédiés, toutes les femmes arméniennes d'Angora furent dirigées en hâte à la station du chemin de fer. On leur dit de se dépêcher afin d'arriver à temps et y rejoindre leurs maris. On leur permettrait de prendre tous objets de valeur avec elles. Aussitôt que ces pauvres créatures atteignirent la station, elles furent enfermées comme des bestiaux sous les hangars, les magasins et les granges de la gare. Les scènes en ville et à la station défient toute description. Tous les hommes étaient partis, — nul ne savaient où, — et maintenant les autres, les femmes et les enfants étaient laissés dans l'angoisse et l'affliction, dans la douleur et le désespoir, en compagnie de soldats turcs.

Toutes les femmes et les enfants qui acceptaient l'islamisme étaient ramenés en ville et donnés aux notables turcs. Celles qui refusaient étaient déportées en Syrie et en Mésopotamie. Leur sort a dû être le même que celui des autres malheureux des autres régions de l'Empire.

Quelques familles protestantes ne furent pas inquiétées dans la ville. Le pasteur protestant fut déporté et on ne sait rien de son sort.

Beaucoup d'enfants furent circoncis et placés dans des soi-disants orphelinats.

DOCUMENT 40

ANGORA. — EXTRAIT DU RÉCIT (DOC. 36), DE MISS AA., UNE VOYAGEUSE ÉTRANGÈRE EN TURQUIE D'ASIE, COMMUNIQUÉ PAR LE COMITÉ AMÉRICAIN DE SECOURS AUX ARMÉNIENS ET AUX SYRIENS.

Il est étrange qu'on puisse vivre constamment en Asie Mineure et voir très peu de crimes qui s'y perpètrent actuellement. Lorsqu'on voyage à travers la contrée, on sent constamment le silence mortel d'une situation entourée de crimes et qui vous est cachée.

Je viens d'arriver à Constantinople, venant de X..., un voyage de cinq jours en chemin de fer. Après avoir attendu une semaine à Angora, j'ai réussi à me rendre à une journée de distance le long du chemin de fer, à Eskichéhir, où l'on doit attendre deux jours de plus. Finalement, je pus prendre un train retardé, sans lumière ni chauffage dans les wagons de 1re classe, et j'arrivai à Constantinople tard dans la journée du lendemain.

Je suis venue seule avec un domestique tartare. Un exilé anglais qui avait été dans les affaires de ce pays depuis plusieurs années, se joignit à moi pour le voyage et fit une partie du chemin, se rendant chez lui. Les prisonniers anglais sont très bien traités dans le pays. Cet homme, après avoir été exilé pendant plus de dix mois, avait obtenu sa mise en liberté. On trouve des prisonniers anglais dans tout le pays. J'en rencontrai plusieurs à Tchoroum. Ils sont autorisés à avoir une maison et des domestiques et ils sont traités avec politesse, — surtout ceux qui peuvent parler le turc. Ils vont et viennent dans les champs, ils peuvent même chasser, s'ils le désirent et il n'y a de restriction que pour la nuit, par un règlement qui les oblige à être chez eux à 8 h. du soir. Les Missionnaires américains leur ont fourni des livres et ils servent d'intermédiaires pour les envois d'argent qui leur sont faits par l'Ambassade Américaine. Ils ne tarissent pas d'éloges pour la générosité et les soins de l'Ambassade d'Amérique.

Quelques-uns de ces hommes avaient été emmenés pendant la nuit d'Angora dans la direction de l'Est. A leur départ d'Angora, ils ne pouvaient comprendre pourquoi on les emmenait de nuit ; mais lorsqu'ils passèrent, dans les ténèbres, le pont sur la rivière d'Assi Yozgad et qu'ils sentirent pendant une heure une odeur suffocante, provenant de corps en décomposition, ils comprirent pourquoi on ne leur avait pas permis de passer par là en plein jour. On dit que la montagne, le long d'Assi Yozgad, n'est qu'un cimetière. Je n'ai pas pu recueillir de témoignages qui le prouvent absolument, si ce n'est que j'ai vu des tas recou-

verts de terre et de pierres, qui m'ont fait l'effet d'avoir été formés pour recouvrir les fossés qu'on avait creusés.

J'appris à Angora que les tanneurs et les bouchers de la ville avaient été appelés à Assi Yozgad et qu'on leur avait remis les Arméniens pour les tuer. Les couteaux des tanneurs sont de forme circulaire, tandis que ceux des bouchers sont des petites hachettes, de sorte qu'ils purent tuer les hommes avec les instruments dont ils avaient l'habitude.

Les récits sont trop horribles pour être répétés.

Le Président de la Banque Ottomane montre des billets de banque tachés de sang et transpercés par un poignard qui avait laissé une tache de sang tout autour du trou et d'autres billets déchirés, qui l'avaient été certainement en les arrachant des vêtements des victimes, — et tous ces billets étaient donnés en dépôt à la Banque par les officiers turcs.

On m'a raconté une anecdote intéressante sur les catholiques d'Angora. Le bruit avait couru, au moment des déportations, que les catholiques seraient laissés libres. Mais le bruit n'avait pas été confirmé et les autorités ne voulaient pas le reconnaître. De sorte que les catholiques furent tous rassemblés à la station et expédiés. Beaucoup d'hommes avaient déjà été expédiés, mais il s'agissait d'un deuxième convoi. Je crois qu'il comprenait aussi des femmes. Ils étaient arrivés à cette ville, à Assi Yozgad, et les gens étaient là pour les tuer. Les prêtres demandèrent dix minutes de grâce pour prier et leur donner la communion. Les dix minutes furent accordées et au moment où tous s'agenouillaient et priaient, un cavalier apparut soudain, tenant un papier en main et criant : « On vous accorde la liberté ! On vous accorde la liberté ! Vous ne devez pas être mis à mort ! » Les officiers ne voulurent pas les renvoyer chez eux mais ils eurent la vie sauve et furent envoyés vers le sud.

La faveur qui fut obtenue, grâce à l'intervention des Ambassades d'Autriche et d'Amérique à Constantinople, d'une exemption de la déportation des catholiques et des protestants, est respectée dans certains cas seulement et ne l'est nullement dans d'autres cas. J'étais à Sivas lorsque le riche village de Perkenik fut déporté entièrement et sans pitié. C'était un village catholique d'environ un millier de maisons. Ils avaient de beaux chevaux et de grands troupeaux de moutons. Les troupeaux et les chevaux furent envoyés dans la ville et les hommes furent emmenés à coups de fouets. Lorsqu'on se plaignit aux officiers, en disant que cela ne devait pas être fait, ces malheureux étant des catholiques qui s'étaient toujours montrés fidèles au Gouvernement, on leur répondit que la politique avait changé et que l'Italie était entrée en guerre depuis que l'ordre avait été envoyé de Constantinople.

J'ai trouvé, en arrivant à Angora, que beaucoup de femmes catholiques et d'enfants y avaient été laissés, mais que tous se sont convertis à l'islamisme. Les femmes et les enfants protestants étaient encore là,

mais, en fait, tous les hommes avaient été emmenés. On avait appris que quelques-uns d'entre eux se trouvaient à Osmanié.

A Songourlou, je fis une visite à la communauté protestante, le soir de mon arrivée. Leur histoire est bien triste. On les avait menacés de les déporter avec les autres Arméniens de la ville, mais l'un d'eux qui était employé ailleurs, et qui se trouvait en vacances à Songourlou, supplia le Kaïmakam d'épargner les protestants. Le Kaïmakam dit qu'il n'avait pas d'ordre, mais qu'il télégraphierait à Constantinople pour s'informer. Dans l'entre-temps, ils furent tous amenés dans les « Khans » et les familles furent cruellement séparées. Cependant la communauté protestante réussit à se réunir en un meeting et à envoyer une pétition collective au Gouvernement, demandant le salut et disant qu'elle savait qu'il était dans les intentions du Gouvernement de Constantinople d'épargner les protestants. Le Kaïmakam finit par donner satisfaction à cette requête et il renvoya chacun chez lui. Les Grégoriens furent tous emmenés hors de la ville et j'ai appris de source digne de foi qu'aucun d'eux n'est arrivé vivant au delà de Yozgad. Ces protestants et les familles de quelques soldats arméniens restèrent pendant quelques semaines à Songourlou, puis ils furent emmenés tous ensemble et répartis dans divers villages. Les familles furent de nouveau disloquées et ils souffrirent de grandes privations, car les paysans turcs avaient peur de les nourrir. Cependant, après deux semaines d'absence de la ville, on leur permit de rentrer chez eux. Une grande famille des plus influentes fut choisie spécialement et obligée de se convertir à l'islamisme. Cette famille comprenait celui qui leur avait servi de porte-paroles et qui était parvenu à les sauver.

DOCUMENTS

GROUPE XIII

LA THRACE, CONSTANTINOPLE, BROUSSE ET ISMIDT

Ces districts comprennent officiellement le vilayet d'Andrinople, le Sandjak de Tchataldja, les Vilayets de Constantinople et de Brousse et le Sandjak d'Ismidt où se trouve la première section du chemin de fer d'Anatolie. Ils constituent dans leur ensemble, la région Métropolitaine de l'Empire Ottoman et, depuis des siècles, cette région avait attiré une forte immigration arménienne, malgré son éloignement du sol natal de la race arménienne.

A Constantinople, le nombre des Arméniens s'était élevé à plus de 150.000, tandis qu'en richesse et en importance, ils devenaient les rivaux des Grecs. En Thrace, ils ne s'étaient pas seulement établis à Andrinople, mais dans toutes les villes de moindre importance et ils semblaient devoir profiter de l'expulsion des éléments grec et bulgare que le gouvernement ottoman poursuivait systématiquement, depuis la guerre balkanique. Il y avait une Colonie Arménienne florissante à Brousse, la ville principale du Littoral Asiatique de la Mer de Marmara, et il n'y avait pas moins de 25.000 Arméniens à Adabazar, dans le hinterland d'Ismidt. Cette région Métropolitaine était en fait devenue le centre de gravité du commerce arménien ; et l'organisation de l'Eglise Grégorienne de l'Empire Ottoman était également centralisée ici. Le Patriarche Arménien avait sa résidence à Constantinople, le centre administratif du gouvernement ottoman, et il y avait un Séminaire Théologique Grégorien à Armache, une ville du voisinage d'Ismidt.

Le plan de déportation avait été arrêté par le Gouvernement de Constantinople, mais les provinces Métropolitaines furent les dernières auxquelles il fut appliqué. Les petites villes de Thrace paraissent avoir été évacuées au commencement d'août ; les déportations semblent avoir été exécutées plus ou moins à la même époque à Brousse et à Ismidt. Le Séminaire d'Armache fut évacué par la déportation en masse des élèves et des professeurs, et les villages arméniens florissants du district eurent le même sort ; à Constantinople, le Gouvernement ouvrit un régistre pour les habitants arméniens, séparant ceux qui étaient des immigrants venus des provinces, de ceux nés dans la ville, et un nombre considérable d'Arméniens notables appartenant à la première de ces catégories, fut déporté vers la mi-août. Il semble cependant que le Gouvernement n'ait jamais eu l'intention d'appliquer le plan de déportation dans toute sa rigueur à Constantinople, ou que du moins il ait cédé, en cours d'application, aux représentations faites par des milieux influents. La mesure ici n'a jamais été générale ; tandis qu'à Andrinople elle semble n'avoir pas été appliquée jusqu'au 20 octobre, date à partir de laquelle elle le fut avec une rigueur particulière.

Les Arméniens déportés des districts métropolitains, ne paraissent pas avoir été souvent l'objet de massacres ; il n'y avait pas à leur portée de bandes chettis ou de tribus kurdes. Ils furent expédiés dans la direction du désert d'Arabie, le long du chemin de fer Anatolien, et ceci explique les deux mois de grâce qui leur furent accordés, et qui n'étaient nullement dus à une mesure de clémence de la part du Gouvernement. Les Arméniens des régions situées le long de la ligne de chemin de fer les plus éloignées de Constantinople, avaient été évacués en juin et juillet, de sorte que ceux des districts Métropolitains durent attendre que la ligne ferrée fut décongestionnée. Le sort de tous les malheureux déportés par chemin de fer est décrit dans les documents du Groupe XIV qui suit celui-ci.

DOCUMENT 41

LES DISTRICTS MÉTROPOLITAINS : INFORMATIONS PUBLIÉES DANS LE JOURNAL ARMÉNIEN « GOTCHNAG » DE NEW-YORK.

a) Thrace : Examen de la situation, publié le 28 août 1915.

A Andrinople, tous les fonctionnaires arméniens des Administrations, des services publics ou financiers, ont été renvoyés par ordre du gouvernement. Les soldats turcs, venant des autres districts, qui ont été transférés ici, commettent des atrocités sans précédent. Les Arméniens sont continuellement exposés à des persécutions; environ 50 Arméniens de la ville ont été emprisonnés ou exilés. On défend aux Arméniens de partir pour l'étranger, ou même de voyager dans les limites de la province.

Les Arméniens de Kéchan ont été exilés. Les bateliers arméniens de Silivri ont été emprisonnés sous l'accusation de ravitailler les sous-marins anglais.

Le Gouvernement a confisqué à Dimétoka l'église et le monastère arméniens. Deux semaines furent accordées aux Arméniens de cette localité pour se préparer à émigrer vers d'autres lieux.

Deux semaines de grâce furent accordées aussi aux Arméniens de Malgara, avant leur exil. Leurs maisons sont destinées à recevoir les réfugiés turcs de Serbie.

Les Arméniens de Tchorlou ont été déportés.

b) Constantinople : Information (1) publiée le 4 septembre 1915.

Dans tous les quartiers de Constantinople, ils ont commencé à inscrire sur un registre les noms des Arméniens, en tenant des listes séparées pour ceux qui sont nés en Arménie et ceux qui sont nés à Constantinople. On croit qu'ils vont déporter les immigrants d'Arménie.

On a empoisonné six élèves arméniens de l'école normale des professeurs ottomans à Constantinople, pendant un repas. L'un d'eux, — Khosrov, né à Van, — est mort; les cinq autres sont en traitement à l'hôpital. La presse turque à Constantinople commence à préparer l'opinion publique à la destruction des Arméniens. Le « Tanin » et le « Sabah », en particulier, ont consacré des articles à ce sujet, développant l'idée qu'il était préférable, dans l'intérêt des Turcs, d'avoir une population homogène ; ils concluent que les Arméniens doivent être éliminés comme des ennemis irréconciliables.

c) Constantinople et les alentours : Information, publiée le 2 octobre 1915.

(1) La source n'est pas spécifiée.

D'après une dépêche publiée dans la presse américaine, les Arméniens du quartier de Péra (à Constantinople), se sont sauvés. Près de 4.000 Arméniens de Constantinople ont trouvé asile en Bulgarie. Des bruits ont circulé dernièrement que tous les Arméniens de Scutari allaient être déportés. Enver Pacha confirma ces rumeurs et ajouta que, s'il le voulait, il pouvait, dans l'espace de quinze jours, déporter tous les chrétiens de Constantinople, de façon à ce qu'il ne reste plus à Constantinople que des Turcs et des Allemands. D'après d'autres rumeurs, les Arméniens de Scutari et d'Ortakeui ont déjà été déportés. De même les villages du Bosphore supérieur ont été vidés de leurs habitants arméniens. Nous avons appris, par une lettre, que les jeunes filles arméniennes que l'on élève à l'Ecole Américaine de Constantinople ont été emmenées par les Turcs.

A Brousse, tous les riches Arméniens ont été convertis à l'islamisme ; les pauvres ont été déportés ; leurs enfants ont été vendus pour vingt piastres chacun, (environ 4 francs).

A Smyrne, plusieurs Arméniens ont été pendus récemment. Le Consul autrichien de la ville demanda à l'Ambassadeur d'Autriche à Constantinople, de demander des explications au gouvernement turc. Il lui fut répondu que les Arméniens avaient un Patriarcat et devaient protester par son entremise. « Quant à vous, si vous êtes notre allié, vous ne devriez pas vous mêler de pareilles questions. »

DOCUMENT 42

CONSTANTINOPLE. LETTRE DATÉE DU 13/26 OCTOBRE 1915 D'UN ARMÉNIEN HABITANT CETTE VILLE, PUBLIÉE DANS LE JOURNAL ARMÉNIEN « BALKANIAN MAMOUL » DE ROUSTCHOUK. (1)

Vous avez certainement reçu ma deuxième lettre. Aujourd'hui, je ne pourrai vous écrire longuement, car le temps me manque et je suis moralement très déprimé.

D'ailleurs, que voulez-vous que je vous écrive? Toujours douleurs, misères et tristesses !

Dernièrement les séminaristes d'Armache ont été envoyés à Constantinople et confiés au Patriarcat.

Toute la congrégation, avec son supérieur, a été déportée et le couvent confisqué; on a même enlevé au supérieur les 400 livres, produit de la vente des animaux et de divers autres objets.

Depuis un mois la déportation des célibataires de la province, établis à Constantinople, est commencée. Jusqu'à ce jour, on a déporté 4 à 5.000 personnes, à l'improviste, sans leur donner le temps de régler leurs affaires. On avait prévenu les familles des déportés à Ayach et Kanghéri de partir de Constantinople, mais ensuite on s'est ravisé. Est-ce le commencement de la déportation de la population arménienne de Constantinople, pour laquelle le gouvernement avait eu jusqu'à présent certains égards ?

La plupart de ceux qui avaient été déportés à Ayach et Kanghéri ont été ramenés à Angora; aujourd'hui nous n'avons aucune nouvelle d'eux, ainsi que de ceux qui sont restés à Ayach et à Kanghéri. Comme je vous l'avais écrit dans ma dernière lettre, ils ont été aussi assassinés.

D'ailleurs, un parent du préfet de police avait dit: les Arméniens font des manifestations à Sofia, à Roustchouk et ailleurs et adressent des protestations; nous leur avons répondu en exterminant les prisonniers d'Ayach. »

Quant à la déportation de l'Anatolie et de l'Arménie, elle continue systématiquement.

Toute la population arménienne de Koniah et d'Angora est en route et se trouve réunie sur la ligne du chemin de fer de Bagdad, dans une misère extrême. Elle est envoyée à Tarsous, à Alep, pour être expédiée ensuite dans le désert.

A la suite de certaines démarches, le gouvernement avait donné des

(1) La date n'est pas indiquée.

instructions de ne pas déporter les familles arméniennes catholiques, arméniennes protestantes et celles dont les soutiens étaient mobilisés. Mais ces instructions ont été très vite retirées, et ne sont exécutées que dans un petit nombre de localités.

Les familles des mobilisés, qui se trouvaient sur le parcours du chemin de fer, avaient reçu l'ordre d'attendre, mais nous apprenons maintenant qu'elles ont été l'objet de violences. Ces femmes, réunies à Eregli, au delà de Koniah, avaient fait des démarches auprès du gouvernement pour réclamer leurs fils mobilisés.

Le résultat de ces démarches n'est pas connu.

La situation des déportés en Syrie est lamentable. Il est urgent de leur envoyer des secours, au moins pour sauver les survivants. Que les colonies arméniennes à l'étranger leur viennent en aide avant qu'il ne soit trop tard. Un sou sauve une vie. Ne dédaignez pas ce sou.

DOCUMENT 43

BROUSSE. RAPPORT D'UN ÉTRANGER QUI VISITA CETTE VILLE, DATÉ DU 24 SEPTEMBRE 1915. COMMUNIQUÉ PAR LE COMITÉ AMÉRICAIN DE SECOURS AUX ARMÉNIENS ET AUX SYRIENS.

Mon attention fut inévitablement attirée sur les 'Arméniens dont la déportation de Brousse et de ses environs avait été ordonnée quelques jours avant mon arrivée. Je ne crois pas que l'on puisse saisir dans toute sa signification et ses conséquences cette mesure sans une visite à l'intérieur où l'on peut en voir les résultats dans tous leurs détails épouvantables. Les mots sont impuissants à décrire toute la misère et le dénuement de ces masses d'émigrants, qui errent aujourd'hui dans toute l'Asie Mineure. Les routes sont encombrées de milliers et de milliers de ces infortunés qui se considèrent heureux lorsqu'ils ont pu se procurer, en sacrifiant une petite fortune, un char à bœufs pour leur famille et le peu d'effets leur appartenant. Nombreux sont ceux qui font la route à pied — hommes, femmes et enfants, — fatigués, hagards, presque mourant de faim — tableaux de misère et de désolation. Brousse, parmi les villes importantes, fut une des dernières à recevoir l'ordre de déportation des Arméniens, si bien que j'ai pu y suivre l'application des mesures depuis le commencement. C'est ainsi que je rencontrai les premiers convois d'exilés entre Brousse et Yéni-Chehir. Les autorités ne leur ayant accordé que trois jours pour partir, ils n'eurent pas le temps de vendre la moindre partie de leurs biens, même s'il s'était trouvé des acheteurs. Tous les biens personnels, tels que meubles, vêtements, outils etc, qu'ils ne pouvaient emporter avec eux, durent être abandonnés et les Turcs tout à fait ouvertement se les partagèrent entr'eux, souvent même en présence de leur propriétaire ! En ce qui concerne les maisons évacuées par les Arméniens, on procédait avec un peu plus de forme administrative, mais le résultat était le même. Le propriétaire arménien était appelé devant un magistrat, où on le faisait signer un document comme quoi il avait vendu sa maison à un certain individu (toujours à un musulman naturellement) et on lui donnait un paquet de billets de banque. Mais à peine avait-il quitté la chambre, que l'argent lui était repris par la police et rendu au magistrat : et le même argent servait des centaines de fois pour des cas semblables.

Je me rendais compte évidemment que j'étais tout à fait impuissant — même de façon officieuse, — à intervenir dans ces façons de procéder. Mais il y avait certains points qui vinrent à ma connaissance et à propos desquels je n'hésitai pas à parler au Vali — toujours de

façon non officielle — car il y avait danger d'aggraver inutilement une situation qui était déjà suffisamment dure. D'abord on avait ordonné à des centaines d'Arméniens catholiques et protestants de partir, — beaucoup d'entr'eux étaient même partis, — quoique d'après la décision du gouvernement ils eussent le droit de rester. J'obtins du Vali la promesse que dorénavant ces deux catégories de personnes seraient laissées tranquilles et que celles qui « par erreur » avaient été expédiées seraient rappelées.

Ceci fut fait et pendant les quelques semaines qui suivirent un certain nombre de familles catholiques et protestantes retournèrent. Je demandai alors qu'on accordât au moins une semaine, et dans quelques cas même deux semaines pour se préparer, à ceux qui avaient l'ordre de partir. Cette mesure permit à bien des familles de faire les préparatifs les plus nécessaires pour leur voyage. Les quelques remarques occasionnelles que je fis au Vali à propos de la peine du fouet, et des conversions forcées de femmes et de jeunes filles à l'islamisme, semblent avoir eu pour effet de mettre fin à ces deux odieuses mesures. Du moins, c'est ce que l'on me dit à l'école américaine qui se tenait au courant de tout ce qui se passait dans la communauté arménienne. A ce propos, je ne puis que signaler l'œuvre tout à fait admirable des dames de cette institution, qui vinrent en aide aux infortunés exilés de la façon la plus désintéressée et la plus efficace. Sans leur dévouement et leur assistance, les souffrances de bien des familles eussent été encore plus grandes.

Malheureusement, les souffrances et les privations ne sont pas les seuls dangers auxquels les Arméniens sont exposés. Il ne peut y avoir aucun doute que beaucoup d'entr'eux — particulièrement les hommes — ont été massacrés de sang-froid. Quoiqu'il ne paraisse pas s'être produits de pareils actes pendant mon séjour à Brousse, j'appris de source très digne de foi, que quelques jours avant mon arrivée, 170 parmi les Arméniens les plus en vue de Brousse et des alentours avaient été fusillés près d'Adranos, où ils avaient été exilés en juin. J'ai d'autant plus de raison d'ajouter foi à cette information que lorsque je fis des recherches concernant deux de ces hommes, les frères A., dont les parents habitent en Amérique et qui sont assurés à des compagnies américaines, le Vali me répondit évasivement, mais finit tout de même par me dire avoir appris qu'ils avaient échappé à la surveillance des gardiens et avaient disparu.

Toutefois, même si les Arméniens n'avaient pas été tués du coup, le résultat serait le même, car la façon dont les déportations sont exécutées n'est qu'une forme détournée de massacre. A moins que les déportations ne soient arrêtées immédiatement, je suis fermement convaincu qu'il n'y a pas la moindre chance pour les exilés de passer l'hiver, à l'exception peut-être des plus riches d'entr'eux.

Mais les autorités ne cachent pas que leur but principal est l'extermination de toute la race arménienne. Le Vali admit très franchement : « Nous sommes décidés à nous débarrasser une fois pour toutes de ce cancer de notre pays. Il a été notre plus grand danger politique, mais nous ne nous en sommes jamais rendus compte aussi bien qu'à présent. Il est vrai que beaucoup d'innocents souffrent avec les coupables, mais nous n'avons pas le temps de faire des distinctions. Nous savons qu'il en résultera une perte économique pour nous, mais cela n'est rien comparativement au danger auquel nous échappons, en agissant de la sorte ».

Sans faire de commentaires sur ce qu'il y a de vrai ou de faux de ces remarques, le fait demeure que les Turcs dépeuplent rapidement leur pays des éléments les plus économes, les plus intelligents et, sous bien des aspects, les plus précieux de leur population. Il suffit de se promener à travers les rues de n'importe quelle ville de l'intérieur pour se rendre compte à quel point les déportations ont créé des ravages et perturbations dans la vie sociale. Il ne reste plus de médecins, de dentistes, de tailleurs, de charpentiers ; tous sont partis. Bref tout travail ou profession exigeant une certaine habileté sont paralysés sans parler de la stagnation complète de toutes les affaires de quelque importance. Même les Turcs se sont rendus compte du danger et dans plusieurs villages ils ont fait des pétitions aux autorités demandant qu'on autorisât certains Arméniens à demeurer ! Il est donc d'autant plus étonnant de voir le gouvernement ottoman persister dans cette politique à courte vue, car il n'est pas douteux que tous les emplois devenus vacants par le départ des Arméniens devront être occupés par des étrangers — et cela, quelle que soit l'issue du conflit européen — étant donné que les Turcs ont prouvé qu'ils sont tout à fait incapables de faire ce genre de travaux.

DOCUMENT 44

ADABAZAR. RAPPORT D'UN RÉSIDENT ÉTRANGER EN TURQUIE, PUBLIÉ DANS UN JOURNAL « THE NEW ARMENIA » DE NEW-YORK, LE 15 MAI 1916

Depuis quelques mois, il y avait eu quelques déportations d'Adabazar, mais nous n'avions pas d'appréhensions parce que nous avions un bon maire, et un bon commandant militaire dans la ville. Ils étaient nos amis. Le commandant venait souvent jouer un tennis avec nous, tandis que les soldats malades nous regardaient de leurs fenêtres. Nous donnâmes un « garden party » à tous les officiers. Ils nous aimaient et ils auraient épargné l'école et les protestants, si cela avait dépendu d'eux. Mais un jour la petite Arousiag, une de nos plus jeunes élèves vint se réfugier chez nous, n'ayant que les vêtements qu'elle portait. Elle avait habité chez des parents à Sabandja, mais tout le village avait été déporté. Comme elle était née en Amérique de parents naturalisés, elle fut sauvée et je pus ensuite la ramener chez ses parents en Amérique.

Peu après les villageois que je connaissais vinrent d'un autre village situé sur la montagne Tchalgara et j'appris d'eux comment les hommes avaient été enfermés dans l'Eglise pendant sept jours et battus (le prêtre surtout) jusqu'à ce qu'ils se fussent évanouis. Le gouvernement recherchait les armes, et on battait les hommes jusqu'à ce qu'ils eussent apporté les leurs ou qu'ils s'en fussent procurés pour les livrer au gouvernement. Des faits identiques se produisirent à Bardizag, la villa la plus proche où nous avions une mission. Nous ne savions pas ce qui se passait à l'intérieur quoique quelques bruits vagues nous fussent parvenus. Des cruautés horribles commencèrent alors à Adabazar. Environ 500 notables furent emprisonnés dans l'église grégorienne, ceux appartenant au parti socialiste furent battus sans merci. La plupart d'entr'eux subirent leur sort en silence, mais un d'eux dit courageusement : « Vous serez responsables de ces choses devant Dieu au ciel. » « Vous n'avez pas d'autre Dieu que moi, » lui fut-il répondu, et cet homme fut battu jusqu'à ce que ses pieds devinrent rouges de sang. « Que m'importe votre major ? » continua la brute, comme on le dénommait : « il dit que vous êtes de braves gens, mais il ne vaut rien lui-même. Tuez-moi si vous voulez » continua-t-il, « mais il s'en trouvera dix pour prendre ma place. »

Une mère se jeta devant son fils estropié et ce fut elle qui reçut les coups. Une femme allemande essaya de sauver son mari Arménien : « écartez-vous où je vous battrai, » cria la brute. « Je me moque de l'Empereur d'Allemagne lui-même, mes ordres me viennent de Talaat

Bey. » Mais ensuite l'homme fut relâché. Lorsque j'appris ces choses, je compris qu'il ne me servirait à rien de tenter d'intervenir ; si la brute n'écoutait pas une Allemande, il n'écouterait certainement pas une Américaine.

Un jour deux de nos dames allèrent trouver la brute — pour plaider comme la reine Esther, pour son peuple — en disant: « Si je dois mourir, je mourrai. »

Elles trouvèrent un homme de belle apparence qui avait été élevé en Europe et qui les reçut de la façon la plus polie. « On nous a dit de vilaines choses sur vous » lui dirent-elles « mais nous voyons à présent que vous êtes un homme comme il faut. Ne pouvez-vous pas persuader les gens à vous livrer les armes, sans les battre ? »

« Je suis heureux, répondit-il, de voir que vous êtes patriotes et serais heureux si vous vouliez bien nous donner votre assistance. Allez, vous aussi, dans les maisons et persuadez les hommes de nous livrer leurs armes et il ne leur sera rien fait. » Ces dames louèrent donc une voiture et allèrent à travers la ville exhortant le monde à livrer ses armes.

Pendant un jour ou deux, on ralentit la bastonnade. Puis vint le terrible samedi, le jour de ténèbres et d'horreurs. Quelqu'un arriva, en courant à l'école, et criant: « ils sont en train de battre les hommes à mort dans l'Eglise et vont ensuite commencer à battre les femmes. »

Je courus à la maison voisine et j'y trouvais des hommes et des femmes en larmes. Deux de nos frères protestants s'étaient échappés de l'Eglise et racontaient ce qui s'étaient passé: « ils sont en train de battre les hommes d'une façon effroyable, » dirent-ils « et ils disent qu'ils vont nous jeter dans la rivière Sakaria; ils vont tous nous envoyer en exil; ils vont faire de nous des mahométans. Ensuite, ils vont aller dans les maisons pour battre les femmes. » Je priais les femmes de venir dans le bâtiment de l'Ecole où je déploierais le drapeau américain; mais elles craignaient d'abandonner leurs maisons aux pillards, cependant elles promirent de venir si cela était nécessaire.

Bientôt après d'autres femmes éperdues vinrent à l'Ecole; « Nous voulons aller trouver la brute, criaient-elles, nous voulons aller chez le Maire ! » Et, toutes nous perdions la tête. Notre doctoresse arriva alors, elle avait été à l'église pour s'occuper des blessés et des pleurs coulaient sur son visage. Un des commissaires de l'Ecole vint alors et nous dit : « Je désire vous remettre mon argent pour que vous le donniez à mon fils, si je meurs. » Puis il s'assit et des pleurs coulèrent sur son visage et sur le mien. Je ne pourrai plus supporter ce spectacle : « Je pars pour l'Eglise quoique vous disiez, » m'écriai-je. Je mis mon chapeau et je partis. Je ne connaissais pas le chemin de l'Eglise Grégorienne et tout le monde avait peur de me le montrer. Je dus donc trouver mon chemin en m'informant. « Vous allez à l'Eglise ? » me demanda un homme :

« c'est un enfer, là ». J'y arrivais, je passais devant les gardiens, sans même les regarder, et devant la porte ouverte se tenait un de nos commissaires de l'Ecole, Mr. Alexanian : « Ne pourrais-je pas parler à la police et vous faire sortir? » demandais-je. L'autre commissaire était déjà parti. « Non, » répondit-il, « je suis ici pour surveiller à présent. »

Les bastonnades avaient été interrompues pour permettre aux chefs d'aller chercher des armes. Mr. Alexanian inscrivait leurs noms lorsqu'ils sortaient, les effaçant chaque fois que l'un d'eux revenait « Je suis heureux d'avoir été ici la nuit dernière, » dit-il, « car j'ai pu aider les malheureux aujourd'hui. » Combien d'entre nous seraient heureux de la faveur d'employer une nuit sans sommeil, sans lit, sans même une chaise pour s'y asseoir, s'ils pouvaient se rendre utile. Il me raconta les mêmes terribles histoires d'horribles bastonnades. Aucun protestant n'avait été battu. Les Turcs ont toujours été favorables aux protestants en particulier à Adabazar. Ce commissaire de l'Ecole raconta comment après avoir vu battre les malheureux, il sortit de l'Eglise et trouva un soldat turc en larmes qui lui dit qu'il pleurait depuis trois jours et trois nuits à cause des maux causés aux Arméniens. Vous voyez qu'il y a quelques bons turcs. C'est le gouvernement qui est responsable et non tout le peuple. Peu après un notable déporté revint; c'était le père d'une de nos plus charmantes enfants du Kindergarten, et chef d'un parti. Nous avions été très anxieux à son sujet, car nous avions craint qu'on ne le pendit et nous plaignions sa femme, une personne délicate et raffinée. Il répondit hardiment à l'interrogatoire du procès. « Pourquoi punissez-vous ces hommes? S'il y a quelqu'un de fautif, c'est moi, et cependant je suis innocent. Ce parti a été organisé avec l'autorisation du gouvernement. Vous nous avez permis de nous procurer des armes à feu. »

Tout ceci était vrai. Le gouvernement combinait le projet diabolique d'envoyer tous les Arméniens dans un exil sans fin, et voulait d'abord les désarmer.

Le dimanche nous apporta de nouvelles terreurs, mais rien de particulier ne se produisit, le lundi la brute quitta la ville et nos cœurs furent remplis de joie, bien qu'il eût annoncé qu'il retournerait le mercredi. Nous ne le croyions pas. Nous pensions qu'il avait été appelé à cause de ses cruautés. C'était un ancien condamné, qui avait été impliqué dans une conspiration contre le gouvernement et condamné à mille ans d'emprisonnement. Il travaillait pour gagner sa liberté, en exécutant ce travail diabolique; et pour se donner du courage, il buvait des liqueurs les plus violentes.

Pendant ces dix jours d'emprisonnement tous les magasins arméniens étaient fermés. Les Arméniens ne pouvaient pas aller au marché pour acheter des provisions, ni même cueillir les produits de leurs jardins. Beaucoup d'entr'eux mouraient presque de faim. Le samedi soir quelques magasins s'ouvrirent et nous commençâmes un peu à

respirer. Il y en avait qui craignaient d'être déportés, mais je leur déclarais qu'il serait impossible de déporter de 20 à 30.000 Arméniens d'une ville, bien que quelques-uns seraient certainement emmenés. Le gouvernement commença alors à percevoir par anticipation les impôts des chrétiens avec une année d'avance, — mauvais signe. — Je fus réveillé, le dimanche matin, par quelqu'un qui m'appelait dessous ma fenêtre. Je mis la tête dehors et j'appris que tous les Arméniens d'Adabazar devaient être déportés. Je courus aussi vite que possible chez le Maire pour intercéder en leur faveur, mais ce fut en vain. Il ne voulut même pas promettre de protéger nos propriétés américaines, et je ne pus sauver de toute la ville que la petite Arousiag qui était née américaine.

A partir de ce dimanche, les rues furent pleines d'Arméniens qui essayaient de vendre leurs biens, pour un morceau de pain. Tout était silencieux, le silence du désespoir. Même les Turcs étaient préoccupés, car ils savaient que leur ville était ruinée financièrement, car les Arméniens sont l'élément le plus économe et le plus habile de Turquie. Malgré la tranquillité apparente, les vols ne manquaient pas. Une pauvre servante essayait de vendre sa machine à coudre, — tout ce qu'elle possédait, — et lorsqu'elle refusa de la vendre pour quatre dollars, un homme s'en saisit et s'enfuit avec. Quelques jours après, le mari d'une des servantes de notre école était en train d'apporter sa machine à notre école, lorsqu'un homme l'arracha de dessus son dos.

Les hommes qui avaient un peu d'argent se rendirent à Koniah, (l'ancien Iconium), dans des wagons à marchandises. On ne leur avait permis d'emporter que peu de bagages. On leur avait dit de laisser ce qu'ils possédaient dans les églises où ils seraient en sûreté; mais la même promesse avait été faite à Sabandja, et l'Eglise avait été pillée, avant même que les déportés eussent quitté la ville; de sorte que personne n'avait confiance en cette assurance. Les déportés étaient empilés sur leurs bagages, de 60 à 80 personnes par wagons ne devant en contenir que 40. Quelques missionnaires du sud rencontrèrent un train chargé de ces déportés et les trouvèrent dans un état d'extrême détresse. Une jeune fille s'était pendue en route. D'autres avaient emporté du poison avec elles. Des mères apportaient leurs beaux petits enfants aux Missionnaires en les priant de les prendre. Un officier turc donna l'ordre aux Américains de s'éloigner en disant : « Les Arméniens sont dangereux, ils peuvent avoir des bombes. »

De Koniah, ils devaient aller à pied ou en voiture jusqu'au désert appelé Mossoul, en Mésopotamie. Ceux qui n'avaient pas d'argent devaient faire tout le voyage à pied. On leur fit de tels récits sur le traitement de ceux qui allaient à pied, leur racontant qu'on ne permettait à personne de leur vendre du pain, qu'on les volait, qu'on séparait les familles pour mettre les hommes à mort et livrer les femmes et les filles aux Turcs,

qu'on vendait les enfants pour les élever dans la religion mahométane, que ces malheureux vendirent tout ce qu'ils possédaient pour pouvoir aller aussi loin que possible en chemin de fer.

Ils avaient peur de prendre de l'argent avec eux, de crainte qu'il ne leur fût volé en route. Ils durent laisser tous leurs biens et sitôt qu'ils eurent quitté leurs maisons, les réfugiés de Macédoine en prirent possession. Quelle situation lamentable ! Etre pauvre et en danger de mourir de faim, être riche accoutumé au luxe et aux raffinements et endurer toutes ces souffrances ; être une femme et une jolie femme, avec tous les dangers qu'une femme peut courir (plusieurs me disaient à Constantinople qu'elles n'hésiteraient pas à se défigurer si elles devaient être déportées) ; être un homme et cependant ne pas pouvoir lever le doigt pour résister ; être là et souffrir !...

Comment peut-on garder sa foi en Dieu dans de telles épreuves ! Combien d'entr'eux le renieront et le maudiront ? Combien se convertiront à l'Islamisme ? Combien resteront fidèles jusqu'au bout et diront dans leurs larmes : « Quoiqu'il m'égorge et fasse pis que de m'égorger, j'aurai cependant confiance en Lui . » Ils me dirent et me redirent souvent : « Oh ! si seulement ils me tuaient maintenant ! cela me serait indifférent ; mais j'ai peur qu'ils m'obligent à devenir musulmane. »

Quelle est la signification de tout ceci ? C'est le coup de grâce donné à la chrétienté en Turquie , ou en d'autres termes, l'extermination de la race arménienne, ou son absortion. Et pourquoi ? Au commencement de la guerre ou peu après, fut déclarée la guerre Sainte, c'est-à-dire la mise à mort de tous les chrétiens, dont la récompense est le bonheur éternel dans le paradis de Mahomet. A l'origine la Turquie déclara que la guerre Sainte n'était dirigée que contre les nations avec lesquelles elle était en guerre ; mais ensuite elle l'étendit à tous les chrétiens.

Les Arméniens ont été si patients, si silencieux, si résignés ! Il y eut un grand rapprochement entre nous en ces jours. « Vous avez fait vôtre nos chagrins », me dirent-ils. « Vous avez un cœur d'Arménien. » Mais tant que la réalisation de la déportation pesait sur eux, je ne pouvais ni manger ni dormir. Je dis un jour à mes amis : « Je ne puis pas vous réconforter aujourd'hui. C'est à vous à me réconforter. Je crois que je suis plus déprimée que si on devait me déporter moi-même. » Et ils étaient si braves, si sereins, que j'emportai de cette maison un peu de réconfort et de sérénité.

J'avais projeté de rester avec mes amis jusqu'à ce que tous fussent partis ; mais ce fut impossible. Les protestants furent l'objet d'une faveur spéciale, ils devaient partir les derniers et on leur permit de rester dans leurs maisons ou leur Eglise, pendant que le mercredi de cette semaine, tous les autres Arméniens attendaient dans la rue leur ordre de départ. Ils attendirent là avec leurs bagages pendant des jours entiers, sur la route près de la station.

C'est ainsi que le cœur brisé, le vendredi de cette semaine d'exil, je dis adieu au groupe d'amis réunis à la porte de notre Ecole et avec Arousiag, grimpée sur nos bagages chargés sur le char à bœufs, je partis ne voulant pas perdre de vue même un moment ce qui m'appartenait. J'ouvris un parapluie pour me protéger de la pluie et des regards des curieux. Je me faisais l'effet et j'avais l'air moi-même d'une déportée.

Lorsque nous arrivâmes à Constantinople tout paraissait si tranquille que j'en fus surprise. Nous n'avions eu aucune nouvelle de la ville depuis quelque temps et nous avions cru qu'elle était tombée aux mains de l'ennemi. La vue des femmes et des enfants habillés à la dernière mode et paraissant indifférents aux misères du monde faisait un contraste pénible.

Je n'avais pas laissé seulement la terreur derrière moi, mais à Constantinople aussi tous les cœurs étaient remplis de crainte. Le bruit courait que les déportations auraient également lieu à Constantinople. Et d'horribles récits de séparations de familles, de conversions de chrétiens à l'Islamisme, nous étaient faits de toutes parts. On disait et on répétait que ceci était pire qu'un massacre. « Qu'on nous tue plutôt ! » Chacun avait hâte de sortir du pays et les stations de police étaient assaillies de gens demandant, trop souvent en vain, des passeports pour l'Amérique, la Bulgarie, ou la Roumanie. On ne permettait à aucun homme de partir, on les gardait pour les déporter ou les massacrer. Parfois on permettait aux femmes de partir, mais on les en empêchait le lendemain. Quoique Américaine, il me fallut deux jours pour obtenir mes papiers avec l'aide de l'ambassade, et à chaque instant, je redoutais des difficultés ou un refus à cause d'Arousiag et d'une autre fille arménienne que j'emmenais avec moi.

Dans le train, peu avant d'arriver à la frontière, une famille arménienne dû rebrousser chemin. Deux de nos diplômées nous rejoignirent en Bulgarie, et on prétend que ce furent les derniers Arméniens qui purent quitter Constantinople. Je sais que plusieurs dames américaines qui nous rejoignirent plus tard ne furent pas autorisées à emmener avec elles une bonne, quoique sa présence fut indispensable pour soigner leurs bébés.

Nous fûmes enfin hors du pays des terribles Turcs, mais hélas ! plusieurs des nôtres y sont restés. Dans nos heures de silence, ces visions nous reviennent à la mémoire. Tandis que nous traversions des provinces d'aspect misérable, au cours de notre voyage, il me semblait toujours voir mes pauvres amis marchant, marchant toujours sans nourriture, sans eau, sans repos, sous le soleil torride et les figures cruelles de leurs oppresseurs qui les poussaient sous le bâton, lorsqu'ils allaient défaillir de fatigue et de faim, ne trouvant nulle part du pain à acheter, un lit pour s'y reposer, couchant sur la terre nue et marchant, marchant toujours. Et je me demandais si la foi sublime et le courage avec les-

quels ils étaient partis ne les abandonneraient pas avant la fin... Et plongée dans ces pensées, les paroles du Psalmiste me revenaient aux lèvres : « Mes pleurs ont été ma pâture jour et nuit, tandis qu'ils me disent en moi-même : « Où est ton Dieu ? »

Mais voici un aspect plus clair du tableau. Un dimanche, au cours de mon voyage, j'ouvris mon livre Révélation) pour voir si je pourrai trouver un texte adapté à ces jours et je le trouvai, dans Rev. VII. — 13 — 17 : « Voici ceux qui sont sortis des grandes tribulations et qui ont lavé leurs vêtements et les ont blanchis dans le sang de l'agneau... Ils n'auront plus faim ni soif et le soleil ne luira plus sur eux, ni ne les brûlera.... Et Dieu séchera les larmes des yeux. »

DOCUMENTS

GROUPE XIV

LE CHEMIN DE FER D'ANATOLIE

Le chemin de fer d'Anatolie traverse l'Anatolie dans une direction diagonale des faubourgs asiatiques de Constantinople jusqu'au golfe de Iskendéroun (Alexandrette). Mais après Koniah, la ligne appartient à la Compagnie du chemin de fer de Bagdad et la construction de cette section n'est pas encore achevée. Le tunnel à travers la chaîne du Taurus n'est pas encore ouvert au trafic et la tête de ligne actuelle est à Bozanti sur le versant nord des montagnes. Dans la plaine d'Adana, une courte section de la ligne est depuis longtemps en exploitation depuis Adana même et les ports de Mersine et d'Alexandrette. Mais après cette ville, il y a de nouveau une autre solution de continuité dans la chaîne de l'Amanus et les voyageurs sont obligés de traverser cette deuxième barrière de montagnes sur route, avant d'atteindre le réseau de chemin de fer qui commence à Alep.

Le chemin de fer d'Anatolie suit une voie de commerce ancienne ; il y avait des colonies importantes arméniennes dans les principales villes situées le long de cette voie, de même que dans les villes éloignées du chemin de fer dans la direction du Nord-Est ; mais la voie ferrée forme la limite générale de l'expansion arménienne, et délimite la « Sphère d'Influence Arménienne » dans la Turquie d'Asie, par opposition à celle des Grecs. La seule colonie importante d'Arméniens au Sud-Ouest du chemin de fer d'Anatolie est à Smyrne

où les Arméniens semblent avoir moins dûrement souffert que dans d'autres parties de l'Empire ; tout ce que nous en savons c'est qu'un petit nombre de notables arméniens y ont été pendus.

La déportation des Colonies Arméniennes dans la zone du chemin de fer paraît avoir commencé pendant juin et juillet. Leur nombre s'accrut rapidement par des flots plus importants de déportés venant des districts métropolitains (voir le Groupe XIII ci-dessus) et le trafic sur la ligne fut gravement congestionné. Les souffrances de voyage des déportés, entassés dans des wagons à bestiaux étaient déjà suffisamment cruelles, mais maintenant des foules de déportés étaient retenues dans les stations durant des périodes interminables, attendant leur tour de continuer le voyage. Le plateau central d'Anatolie, que le chemin de fer traverse, est à une altitude moyenne très élevée et le climat y est rigoureux même en été. Les déportés furent retenus sur ce haut plateau découvert, dans un complet dénuement, sans nourriture, sans abri ; il y en avait 2.000 ici, 5.000 là, 11.000 plus loin, 12.000 ailleurs, et 15.000 et 30.000 plus loin encore ; tous ces faits et ces chiffres sont attestés par de nombreux témoins, absolument dignes de foi, dans les documents contenus dans le présent Groupe. Les témoins écrivent d'une demi-douzaine de points différents, situés le long du chemin de fer et l'un d'eux était lui-même un déporté ayant subi personnellement les épreuves d'un camp de concentration. Mais les souffrances de la détention n'étaient rien comparées à ce que les déportés enduraient lorsqu'ils atteignaient à leur tour la tête de ligne et qu'on leur faisait traverser la montagne à pied. Il y a des descriptions effrayantes de leur situation, par un témoin qui les vit après qu'ils avaient atteint la plaine d'Adana, et des rapports plus terrifiants encore des survivants qui avaient pu traverser vivants la deuxième barrière de montagnes et qui se traînaient vers Alep.

Ce voyage d'agonie, le long de la route du chemin de fer, fut effectué pendant plus de trois mois. La plupart des déportés avaient été arrachés de leurs foyers au mois d'août ; les premiers documents portent la date du commencement de septembre et à cette date la plupart des convois avaient à peine commencé leur marche à travers la première chaîne de montagnes ; les derniers documents sont datés du mois de novembre et cependant la grande masse des déportés n'avait pas encore atteint Adana. Ils étaient encore entassés, — arrêtés par l'épuisement, — sur les versants Sud-Est du Taurus et de l'Amanus, entre les sommets et la plaine. L'un des derniers témoins évalue le nombre de ceux-ci à 150.000.

DOCUMENT 45

AFIOUN KARA HISSAR. LETTRE ENVOYÉE DE MASSACHUSETTS, LE 22 NOV. 1915 PAR UN TOURISTE AMÉRICAIN : COMMUNIQUÉE PAR LE COMITÉ AMÉRICAIN DE SECOURS AUX ARMÉNIENS ET AUX SYRIENS.

Mr. et Mrs A. Miss B. un étudiant grec de notre collège, qui désirait se rendre en Amérique pour ses études, mon mari et moi nous partîmes de BO., et après avoir voyagé toute la journée et la nuit, nour arrivâmes le matin suivant vers les 9 heures à Afioun Kara Hissar. Comme nous avions trois heures à attendre à Kara Hissar, nous prîmes une voiture à la gare, qui nous conduisit à la maison d'un docteur arménien, un jeune docteur instruit, que nous avions connu lors de notre précédente visite à Kara Hjssar. Nous trouvâmes chez lui sa femme et deux petits enfants ; mais le docteur était parti depuis une année pour soigner les soldats turcs blessés.

La femme était au courant des événements et savait que l'on exilait tous les Arméniens des villes d'alentour, et elle se préparait en empaquetant quelques effets à prendre avec elle, lorsque l'heure de son tour viendrait. Cette heure vint pendant que nous étions chez elle. On avait donné l'ordre à tous les Arméniens de se trouver à la gare dans les 24 heures pour être envoyés,... où ? ils ne le savaient pas, mais ce qu'ils savaient, c'est qu'il fallait tout abandonner —, leurs petites maisons qu'ils avaient fini par posséder après bien des années de labeur, les petits objets qu'ils avaient acquis, — tout devait être livré au pillage des Turcs.

C'était une des heures les plus tristes que j'ai jamais passées de ma vie, et les heures qui suivirent en chemin de fer de Kara Hissar à Constantinople furent les plus pénibles de mon existence.

Je voudrais pouvoir décrire la scène à laquelle j'assistais dans cette maison arménienne ; et nous savions que dans des centaines d'autres maisons de cette même ville, les mêmes scènes qui déchiraient le cœur se produisaient.

Je voudrais pouvoir décrire le courage de cette brave petite femme du docteur qui savait qu'elle allait avec ses deux enfants au-devant des privations et de la mort. Beaucoup de femmes arrivaient chez elle, cherchant du réconfort et un encouragement, qu'elle leur donnait. Jamais je n'avais vu un pareil courage ; il faut aller dans les endroits les plus sombres de la terre pour trouver les lumières les plus brillantes, aux lieux les plus obscurs pour trouver les plus grands héros.

Son sourire lumineux sans aucune trace de peur, était comme un

phare illuminant ce village de boue, où des centaines de personnes étaient vouées à la mort. Et ce n'est pas parce qu'elle ne comprenait pas ce qu'ils souffraient; elle savait qu'elle faisait partie des victimes. Ce n'était pas non plus parce qu'elle n'avait pas d'êtres chers en péril : son mari était absent, soignant ceux qui l'envoyaient, elle et ses deux enfants au-devant de la ruine et de la mort.

« Oh ! il n'y a pas de Dieu pour les Arméniens » dit un Arménien qui était entré avec d'autres, pour s'entretenir avec eux sur leur sort.

Juste à ce moment, une pauvre femme se précipita dans la chambre pour demander un médicament pour une pauvre jeune fille qui venait de s'évanouir lorsque l'ordre était arrivé. Jamais en Amérique vous n'avez vu un pareil désespoir.

« C'est le lent massacre de toute notre race » dit une femme.

« C'est pire qu'un massacre », répondit un autre homme.

Le crieur de la ville parcourut les rues du village, en criant que quiconque aiderait les Arméniens de n'importe quelle façon, qui leur donnerait des vivres, de l'argent ou que ce soit, serait battu et jeté en prison. C'était plus que nous n'en pouvions supporter.

« Avez-vous de l'argent »? demanda mon mari à la femme du docteur. « Oui », répondit-elle, « quelques livres, mais beaucoup de familles n'auront rien ».

Après avoir calculé ce que nous coûterait notre voyage jusqu'à Constantinople, nous leur donnâmes tout l'argent qui nous restait en plus. Mais en réalité nous ne pouvions rien faire pour les aider; nous étions impuissants à sauver leur vie.

Déjà les Turcs s'étaient emparés de notre Ecole et de notre Eglise Américaines, et après une grande procession à travers les rues, avaient proclamé que notre Eglise serait une Mosquée et il transformèrent notre Ecole en une Ecole turque, enlevant la croix et la remplaçant par un croissant.

Quelques semaines auparavant, ils avaient exilé notre fidèle pasteur arménien qui depuis bien des années, avait peiné là comme il le disait « pour faire une petite oasis en ce désert ».

Pendant plusieurs semaines, Mr. C. de notre collège à BO. était resté à Kara Hissar pour essayer d'obtenir qu'on lui rendit notre Eglise et l'Ecole, mais il ne put aboutir. Les Turcs avaient nommé notre Eglise « Mosquée de la patience » parce qu'ils avaient attendu un si grand nombres d'années pour l'avoir, disaient-ils. C'est le cœur brisé que nous quittâmes la ville, et à peine notre train s'était-il mis en marche que nous avons rencontré l'un après l'autre des trains remplis, bondés de ces pauvres gens qu'on emmenait en des lieux où on ne pouvait se procurer aucune nourriture. A toutes les gares où nous nous arrêtions, nous nous trouvions côte à côte avec ces trains; ils étaient formés de wagons à bestiaux et l'on apercevait derrière les fenêtres barrées de chaque

wagon des figures de petits enfants qui regardaient. Les portes de côté étaient grandes ouvertes et on voyait facilement des vieillards, de vieilles femmes, de jeunes mères avec leurs petits bébés, des hommes, des femmes, des enfants, tous étaient pressés pêle-mêle comme des moutons ou des porcs, des êtres humains plus maltraités que des bestiaux.

Vers huit heures du soir, nous arrivâmes à une station où ces trains attendaient. Les Arméniens nous dirent qu'ils étaient là depuis trois jours sans nourriture. Les Turcs les empêchaient d'acheter des vivres; et il y avait au bout de ces trains un wagon rempli de soldats turcs prêts à déporter ces pauvres gens, jusqu'au désert salé où à tout autre lieu assigné.

Des vieilles femmes se lamentant, des bébés pleurant à faire pitié. C'était une chose terrible de voir une pareille brutalité et d'entendre de pareilles souffrances. On nous dit qu'au moment où le train traversa le fleuve, vingt bébés avaient été jetés à l'eau, par les mères elles-mêmes, qui ne pouvaient plus supporter d'entendre les pleurs de leurs petits demandant à manger, alors qu'elles n'avaient rien à leur donner.

Une femme donna naissance à deux jumeaux dans un de ces wagons ; et en traversant le fleuve elle jeta ses deux bébés et se jeta elle-même à l'eau.

Ceux qui n'avaient pas le moyen de payer leur voyage dans ces wagons à bestiaux, étaient obligés d'aller à pied. Tout le long de la route, nous les apercevions de notre train, marchant lentement et tristement, emmenés de leurs maisons comme des moutons à l'abattoir.

Comme un officier allemand se trouvait dans le train avec nous, je lui demandais si l'Allemagne n'avait rien à voir avec ces déportations, car je pensais que c'était la chose la plus brutale qu'on ait jamais vue. Il répondit : « Vous ne pouvez pas faire d'objection à l'exil d'une race. C'est seulement la manière que les Turcs emploient qui est mauvaise ». Il dit qu'il venait justement lui-même de l'intérieur et qu'il avait assisté aux scènes les plus terribles qu'il eût jamais vues de sa vie. Il ajouta : « Des centaines de personnes marchaient à travers les montagnes, poussées par des soldats; beaucoup mouraient le long de la route; des vieilles femmes et des petits enfants trop faibles pour marcher étaient attachés à des ânes, des bébés gisaient morts, sur la route, partout l'image de la mort! »

La dernière chose que nous vîmes, tard dans la soirée, et la première chose que nous aperçûmes le matin, c'était une succession de trains emportant leur chargement de vies humaines à la destruction.

Une autre personne voyageant avec nous nous dit que d'un des trains une mère la pria d'emporter son enfant avec lui pour le sauver d'une pareille mort.

Il raconta qu'un Arménien, un grand commerçant de Kharpout, lui avait dit qu'il préférait tuer ses quatre filles de sa propre main,

plutôt que de les voir emmener par des Turcs. Cet Arménien fut obligé de quitter sa maison, son commerce et tout ce qu'il possédait et de se mettre en marche avec toute sa famille, vers la destination que les Turcs avaient choisie pour l'exiler. Lorsque nous arrivâmes à une station près de Constantinople nous rencontrâmes un train d'une grande longueur rempli d'Arméniens qu'on venait d'exiler de Bardizag.

Mon mari et Mr. A. s'entretinrent avec un des professeurs indigènes de notre école américaine, qui leur dit entr'autre, qu'un vieillard marchait dans la rue à Bardizag, lorsque l'ordre de partir arriva. Le vieillard étant sourd ne comprit pas ce qui se passait et comme il ne se dépêchait pas de quitter la ville, un soldat l'abattit d'un coup de fusil dans la rue. Le professeur nous dit qu'il ne pouvait pas acheter des vivres car les soldats l'en empêchaient.

Les cris de ces poupons et de ces petits enfants demandant à manger résonnent toujours à mes oreilles. On entendait de tous les trains qui passaient les mêmes cris des petits enfants à briser le cœur.

DOCUMENT 46

LE CHEMIN DE FER DE BAGDAD. JOURNAL D'UN RÉSIDENT ÉTRANGER DE LA VILLE DE B. SUR UNE SECTION DE LA LIGNE. EDITÉ PAR WILLIAM WALTER ROCKWELL ESQ., PH. D. ET PUBLIÉ PAR LE COMITÉ AMÉRICAIN DE SECOURS AUX ARMÉNIENS ET AUX SYRIENS. (1916)

30 juin 1915

L'horizon est sombre ici, les gens de toutes les classes sont allés et venus toute la journée et chacun posait la même question : « quelles sont les nouvelles de la nuit? » Les nouvelles de BV. n'étaient pas encourageantes. Quelques Turcs influents d'ici voudraient aider, mais ils n'osent pas. Quelques femmes sont allées en voiture voir un homme influent et sa famille dans une vigne. Elles furent bien reçues. Chacune eut sa part; celle de .... fut de verser des larmes, mais je ne crois pas qu'elle fut la seule, cela a été comme un enterrement ici. Plusieurs familles reçurent l'ordre d'être à la station avec tous les membres et leurs literies, le lundi matin, et ce n'est qu'alors qu'on leur indiquerait le lieu de leur destination. Le frère de P. et Q. sont à la tête de la liste, les autres sont des gens plus pauvres. Ils s'efforcent d'obtenir une semaine de grâce pour régler leurs affaires. N'est-ce pas terrible? Et tous demandent : « A qui le tour? » Quelles figures tirées et fatiguées nous avons vues toute la journée!

La moitié de la ville désirait nous confier ici ce qu'ils possèdent, nous en faisant l'abandon dans le cas où ils ne reviendraient pas; des tapis, des cuivres, etc., mais on peut nous faire sauter, qui sait?

1er juillet.

Il y a de l'admiration ici à B. les gens reçoivent deux ordres à la fois et ils demandent ensuite auquel ils doivent obéir. La situation à BV. est difficile. Le frère du vali est contre les Arméniens. Des personnes de toutes sortes et conditions viennent du matin au soir poser des questions et pleurer. La situation ici est loin d'être gaie.

4 juillet.

Plusieurs familles sortent demain (une seule d'entre elles est protestante). Le gouvernement dit qu'il les fera partir par petits groupes. Je doute qu'il déporte les veuves et, par suite de toutes leurs assertions positives, je persiste à croire dans ma foi intérieure que les ordres seront modifiés, des gens viennent du matin au soir pour causer.

Je donne les chambres du bas pour en faire un magasin .... dit

qu'il a des hypothèques et des fermes, etc, pour une valeur de 5.000 livres turques qu'il ne peut pas emmagasiner.

Les R. en ont huit fois autant parmi la classe gouvernante.

Je soupçonne qu'on fera partir d'abord les familles les plus importantes. Chacun tremble.

Nous avons eu la chapelle bien pleine le matin et le soir et deux beaux sermons adaptés aux circonstances. Beaucoup de Grecs et de Grégoriens y assistaient .... exhorta ses auditeurs à partir avec un bon esprit se souvenant des bénédictions passées, des occasions que leur nation avait eues pour l'éducation, pour les affaires et pour la vie de l'Eglise, il les exhorta à payer leurs dettes aux musulmans, à secourir les pauvres parmi eux, et de partir en chrétiens avec foi et courage. C'était réconfortant et inspirateur.

20 juillet.

La nuit dernière les Arméniens des districts de la ville sur l'autre rive du fleuve reçurent l'ordre de se tenir prêts. Le commissaire (chef de la police) enregistra toutes les familles de la ville et dit qu'elles devront partir par groupes de cinquante et que des mesures de rigueur vont être prises, etc... Nous vivons des jours d'affreuse anxiété pour tous.

23 juillet.

On ne sait que penser de la situation d'ici.

Il a semblé y avoir une éclaircie hier. Quelques Arméniens qui allèrent pour se faire inscrire sur le registre, furent renvoyés chez eux pour y attendre jusqu'à nouvel ordre. D'autre part, des femmes arabes parcouraient le district de .... Agha (où l'ordre avait été donné la nuit précédente de plier bagages et de partir) et achetaient toutes sortes d'objets, des tapis, du cuivre, etc. au tiers ou au cinquième de leur valeur. Des objets valant une livre turque (22 fr. 50) partaient quelquefois pour un medjidié, (4 francs environ) etc. ; toutes les familles sont dans l'affliction.

Je suis allé au marché pour me procurer de la toile pour donner à coudre à de pauvres femmes et aussi pour avoir des nouvelles. J'y ai rencontré le prêtre Arménien, au magasin de S., il est convaincu qu'il n'y a rien à espérer pour la population. Cependant, il parcourt toutes les maisons de sa paroisse pour dresser sur une liste de tous les boiteux, les estropiés, les sourds, les aveugles, les vieillards et les familles de soldats pour la soumettre au gouvernement et obtenir des exemptions. Il dit qu'il avait espoir d'obtenir gain de cause.

Quelques malheureux habitants de Zéïtoun sont dans le cimetière. Ils ont été laissés en route par le convoi et ils se trouvent ici maintenant. J'apprends qu'une des femmes devait accoucher la nuit dernière.

Les rues sont remplies de femmes musulmanes de la plus basse

classe achetant librement, parlant haut. Les marchands ne semblent pas ravis de les voir.

Les uns disent que les Arméniens de BV. ont payé 10.000 livres turques pour être exemptés de la déportation ; d'autres disent que 40 familles vont partir bientôt.

J'ai fait plusieurs visites et j'ai vu beaucoup de monde dans les rues ; c'était navrant de voir les rues encombrées par une foule de femmes musulmanes demandant ce qu'il y avait à vendre, et entrant même de force dans les maisons, après qu'on leur eût dit qu'il n'y avait rien à vendre. Il y a dans une des maisons de notre congrégation une femme ayant trois enfants ; la mère avait vendu les quelques effets passables, et avec le prix elle avait acheté de la mauvaise farine, et elle en avait fait une pile de pains qui était le plus dur et le plus ordinaire que j'eusse vu depuis longtemps. Elle avait, certes, grand besoin de ces vêtements, mais avec ses enfants affamés, elle avait encore plus besoin d'argent. Je lui ai donné un medjidié.

La femme de T. était chez elle, vendant et faisant ses paquets, et elle était affligée, disait la vieille mère de T. à la pensée des années de travail qu'elle avait consacrées à sa vigne. Ses voisins avaient arraché de leur toit quelques feuilles de zinc ondulé pour les vendre, mais le le gouvernement le leur défendit.

28 juillet.

Beaucoup de gens sont partis lundi, quarante familles à peu près, et beaucoup d'autres partiront jeudi prochain. Notre boulanger a dû partir après un avertissement de deux heures. Il laissa le pain dans le four et ramassa le blé qui était en train de sécher Il a une femme boiteuse et trois enfants et, sa mère à moitié aveugle, qui partit aussi. Il semble qu'il n'y a rien à faire.

(N. B. le pauvre boulanger mourut peu de temps après en chemin.)

Quelques familles ont quitté BV. et plusieurs hommes sont partis de AE., laissant leurs familles qui devaient les suivre. La misère et la détresse de ces malheureux brisent le cœur. La pauvre famille de BM. que vous avez secourue et qui a sept filles, doit partir lundi. Cette chaleur intense a abattu la fille aînée qui garde le lit. Je crains que ce soit la tuberculose. C'est l'avis du docteur. La famille demandera un délai. Il n'y a pas beaucoup de chance qu'elle l'obtienne.

.... (le Dr. musulman) examine les gens et dit aux malades : « vous pouvez partir.» et il prescrit un stimulant. La mère des frères R. doit partir lundi. J'espère que nous pourrons garder ici les petits garçons.

J'ai amené ici une vache que j'avais achetée à un déporté pour trois livres turques (67 fr. 50 environ) d'autres ne l'auraient pas payée si cher, mais c'est de l'argent et des vivres pour le voyage.

On ne paye plus d'appointements dans la fabrique, car les gens sont prêts à travailler gratuitement pour échapper à la déportation.

2 août.

Quarante familles sont parties encore ce matin. La plupart très pauvres et c'était un spectacle bien triste de voir ces malheureux marchant vers la station chargés de petits enfants, de jarres, de paniers et de paquets. Ils ne riaient ni ne parlaient, quelques enfants pleuraient ; les personnes plus aisées se rendaient à la gare en voiture mais ne paraissaient pas plus heureuses. Jusqu'à présent les familles des soldats paraissent exemptées.

Soixante hommes de AE. se trouvaient dans le train des déportés ce matin; d'autres doivent suivre. Les trains fonctionnent pour le service militaire et pour la déportation de AE. Je ne puis pas arriver à écrire mes lettres, mon esprit est trop obsédé.

4 août.

La question de l'Ecole est encore ouverte. Les Turcs prennent note des stocks des marchandises se trouvant aujourd'hui dans les magasins. Un des garçons de .... âgé d'environ douze ans, retournait aujourd'hui à la vigne, lorsqu'il fut volé et légèrement blessé. Après le meurtre du jeune ..., la semaine dernière, nous rendons grâces à Dieu que ce garçon n'ait pas été sérieusement blessé. L'incident montre l'état actuel des esprits.

7 août.

Miss .... vient d'arriver de AE. Elle a vu les Arméniens de AE. chargés sur les chars envoyés par le gouvernement, et dans des voitures louées par eux-mêmes, qu'on était en train de déporter. Soixante-dix familles vinrent jusqu'à B. dans la nuit. La famille de .... a obtenu un jour de répit. Georges a été appelé dans la nuit pour les aider. Il est reparti à cheval et n'est pas revenu. Beaucoup doivent partir d'ici lundi.

8 août.

Quelle journée remplie; les gens arrivant, arrivant en courant ininterrompu, pour donner les objets en dépôt, pour avoir des médicaments pour les yeux, ou soulager les douleurs, pour demander assistance, pour solliciter toutes sortes de choses, des souliers, de l'argent, des tentes, et ainsi de suite. Je fis quelque chose pour chacun, mais pas beaucoup. Il y avait une ruée folle à la station, une procession de voitures de toutes sortes y transportaient des marchandises et des familles entières hissées au-dessus. Le train régulier des voyageurs partit un peu avant .... heure. Il était si bondé que beaucoup de voyageurs furent laissés pour le lendemain, parmi eux.... qui a été malade depuis des semaines. Ses bagages sont à la station et sa maison fermée et scellée ; .... est étendu sur un wagon à marchandises vides ; il est très faible et dans un état misérable.

La population de BW. est maintenant menacée de déportation; il y a à peine une demi douzaine d'hommes valides, laissés dans le village depuis le dernier massacre, mais beaucoup de femmes et d'enfants.

Un groupe d'habitants de Tallas est arrivé. Les femmes ont été volées et quelques-unes des filles du convoi ont eu à subir des choses terribles. Ces gens avaient des fils faisant leur service militaire, et d'autres dans les affaires en Amérique.

9 *Août.*

Miss ... est allée à BV. aujourd'hui. Nous avons vu des gens partis pour AG. En dehors des habitants de B. que nous connaissons, il y avait 50 chars remplis d'habitants de AE. comprenant des protestants et plusieurs grandes familles arméniennes. Soixante-dix familles sont arrivées il y a quelques jours. Le magasin de... avait été fermé et scellé si rapidement qu'il n'avait eu que le temps d'y prendre trois paquets avant que les autorités ne l'eussent fermé. Le petit... y laissa même son vêtement dans la hâte. Il y avait dans le magasin des marchandises pour une valeur de 800 à 900 livres turques. Leur maison est neuve et nouvellement meublée. Ils devaient arriver la nuit dernière, mais six jours de plus leur furent accordés par suite de la naissance d'un enfant et de l'état trop affaibli de la mère. Il y a eu un soulèvement d'Arméniens en fuite et de Kurdes et une rencontre sanglante près de Marach. Quelques soldats furent tués. Cet incident a encore plus excité l'esprit des Turcs. Les villes de la côte de la mer doivent être évacuées, dit-on, dans deux semaines. Les Turcs iront sur les montagnes.

11 *Août.*

Il semble y avoir un arrêt dans la déportation qui durera jusqu'après la fête de Baïran au moins, et, nous l'espérons plus longtemps encore. Il n'y a pas eu d'arrêt pour AE.

14 *Août.*

Le Dr. L. est arrivé ici de AC. Il dit qu'il n'y a pas d'endroit aussi tranquille que cette région. A AC. mille familles ont reçus l'ordre de partir et parmi elles, celles de tous leurs professeurs. Il n'y avait donc aucun espoir de pouvoir ouvrir le collège, à moins de quelqu'imprévu. Il y a des massacres intenses dans toute cette région, à Malatia, Besné, Adiyaman, etc. La région de Marach est en feu. Les fuyards étant exaspérés par la colère et les Turcs qui n'attendent qu'une excuse pour sévir, se vengent par des massacres. On n'a eu aucune nouvelle de Marach depuis quelque temps. Il a connaissance de désordres particuliers et de meurtres à Foundadjik, (à 5 heures de Marach). La région d'Ourfa est dans une agitation extrême, les gens étant déportés et supprimés en route. Il nous cita plusieurs personnes que nous connaissons et qui ont été tuées.

On assure que mille habitants de Zeïtoun sont morts en exil. La ville

est maintenant remplie d'exilés d'Adabazar et de sa région. Le fils de ... de Tallas est mort à Osmanié. Sa famille était déportée et les épreuves du voyage ne purent être supportées par le professeur.

Beaucoup d'habitants de Zeïtoun errent dans les rues de B. Ils disent qu'ils ont été emmenés du vilayet de Koniah.

Ils en référèrent au Kaïmakam d'ici qui répondit que n'ayant pas d'ordres les concernant, il ne voulait pas s'en occuper et qu'ils étaient libres d'agir à leur guise. (Ils durent dans la suite continuer leur voyage). Le Dr. L. eut recours à U. Pacha pour obtenir une permission de s'occuper d'une manière générale de secourir les déportés. Il reçut un refus formel. U. répondit que c'était l'affaire du gouvernement. Le Docteur L. dit qu'il en est, en effet, ainsi et que ce que le gouvernement fait dans la région de l'Est n'empêche pas les gens de mourir de toutes manières ; cela fait parti de son plan.

Le Dr. L. dit que les Arabes de Deïr-el-Zor (où les Arméniens sont déportés) sont bons et traitent très bien les femmes. Le climat est chaud et sec et n'ayant à boire que l'eau chaude du fleuve, il craint le choléra et la typhoïde, car on voit continuellement des cadavres de déportés massacrés, charriés par le fleuve.

16 *Août.*

Une foule de déportés de Zéïtoun, chassés de Sultanieh est partie dans la direction de BM. Je crains qu'ils n'aillent à la mort. De 600 à 700 sont morts déjà de fatigue et de maladies.

J'ai fait des visites de Baïram à des Turcs et j'ai été bien reçu. Mais on ne peut être sûr du cœur de personne, en ces jours.

Je rentre chez le prêtre. J'y étais allé pour entendre l'histoire d'une jeune fille. Elle avait quinze ans et elle était élève externe de Miss V. à X. Les officiers s'étaient rendus dans beaucoup de maisons et avaient prévenu les habitants qu'ils devaient être déportés, mais les élèves des écoles devaient être exceptées. Ils emmenèrent les filles *pour les faire rentrer à l'Ecole* ; mais pas à leurs écoles, mais bien aux casernes turques où elles furent exposées et choisies par certains officiers pour s'en emparer. Cette fille fut réclamée par l'un d'eux, les autres jeunes filles, plus d'une centaine, furent emmenées à Constantinople, en automobiles. Quinze d'entr'elles étaient des amies de la dite jeune fille. Celle-ci a été amenée ici avec les déportés *de quelque part*. Elle repoussa les avances de l'officier qui l'avait choisie. Le prêtre entendit parler d'elle et fit une enquête. L'officier se plaignit qu'elle ne lui avait même pas accordé un sourire. Le prêtre lui répondit qu'elle ne lui sourirait jamais et le laissa réfléchir jusqu'au lendemain matin. Le matin, il dit qu'il ne voulait pas d'elle, contre son gré. Le prêtre mit la jeune fille en sûreté et l'officier est parti pour Alep. Le prêtre n'a pas les moyens de la garder. C'est pourquoi j'ai écrit à son sujet à l'école de BV. Nous pour-

rions peut-être ramener ici une dizaine de livres pour elle et l'envoyer à l'Ecole. Elle a quitté sa mère il y a deux mois. Sa famille entière a été déportée.

W. la sœur de X. et son enfant étaient ici, il y a une heure, venant du nord, (où les déportés de Zéïtoun avaient été d'abord envoyés). Elle raconte des choses effrayantes. Quelle sera la fin de tout ceci ? Les rues sont encombrées de déportés qui mendient du pain.... et ses parents sont tous ici, ainsi que la sœur de Partani. Je suis en train d'acheter le lit de... pour alléger ses bagages et remplir sa bourse. Elle nous cite de petits enfants laissés le long de la route pour mourrir, les mères ne pouvant pas les porter plus longtemps. Beaucoup m'ont rapporté le même fait.

Un jeune homme de... sort d'ici. Deux cent cinquante familles sont en route venant de là. La ville déborde de déportés ; il y en a beaucoup à...

19 *Août.*

Nos garçons de... et leurs familles sont aussi dans les convois. Les habitants de Nigdé ont commencé à se mettre en route d'ici. Les habitants d'Adabazar sont « *à la franca* » et quelques-uns d'entre eux très riches. Encore trente chars de AE. la nuit dernière.

Les vols sont fréquents, les filles enlevées, et trois Arméniens tués à BY.

20 *Août.*

Le courant des arrivées continue à B. Les pauvres gens venant à pied tombent littéralement exténués et beaucoup d'entr'eux meurent de faim et de fatigue. Trois grands enfants sont morts hier dans la cour de l'Eglise Grégorienne, un autre est gravement malade de la petite vérole. Un homme d'âge moyen est en train d'y mourir. M. Hodja y est allé ce matin pour l'assister. Un grand nombre de malades furent emportés à l'hôpital turc hier ... et sa famille venue de BV. sont encore ici, attendant le restant de leur famille, mères, frères. Les premiers d'entr'eux sont arrivés, et ils lui disent que ses parents ont perdu presque tout ce qu'ils avaient chez eux. Les pilleurs jetèrent tous leurs effets par les fenêtres, et leurs complices postés dans la rue, emportaient les tapis, la literie, etc., avec tout l'argent qu'ils possédaient. Ses frères avaient été jetés en prison.

J'ai secouru hier un aveugle (conduit par sa femme) qui avait été déporté de Bor, ainsi qu'une vieille femme avec des cheveux d'un blanc de neige, qui avait faim et n'avait pas de sou. Je fis faire par Y. une robe pour une autre jeune femme, et Z. fit une jupe pour une autre jeune femme dont les vêtements étaient en haillons. Il y a une foule dans le cimetière. Je leur ai envoyé du savon pour se laver, prendre un bain, se raser, ainsi que du combustible.

Il y a eu un arrêt dans la déportation de B. pour attendre que le flot présent se soit écoulé. Les déportés de AE. sont de nouveau en marche. J'apprends que cinq familles arméniennes seulement seront laissées à AE,

L'une est celle d'un fournisseur de fer pour les chemins de fer, et les autres des personnes qui ont des affaires avec le gouvernement.

Les gens d'ici sont traités avec douceur comparativement au traitement de ceux des districts du Nord et de l'Est.

22 *Août.*

B. offre ces jours-ci un aspect bien étrange avec ces milliers d'étrangers qui encombrent ses rues. Ce sont des déportés de toutes les localités sur la route d'Adabazar, et ils sont de tous les types et de tous les dégrés de civilisation, « quelques-uns sont en guenilles, d'autres en vêtements de velours. » L'Eglise était pleine ce matin.

Je suis allé à l'Eglise Grégorienne hier, et j'ai regardé dans la cour. Quel sepctacle ! Quel pandémonium de bruits ! Il y a chaque jour dans cette foule des morts par maladies, par la faim ou l'épuisement. Je leur ai envoyé un peu d'argent pour les aider, mais les secours que nous pouvons leur donner ne sont qu'une goutte d'eau dans un océan de misère.

D'après un télégramme de notre Ambassadeur, les Catholiques et les Protestants seront exemptés de la déportation. Cela semble exact. Je pense qu'on va rappeler les nôtres de AG. Maintenant, comment pourrons-nous obtenir avec la bureaucratie, une liste complète et correcte des habitants des villages protestants et étrangers ?

J'ai écrit pour demander qu'on m'envoie quelque argent pour des secours. Une pauvre femme de Zéïtoun est trop malade pour voyager, mais son mari a été emmené et obligé de la laisser ici. Elle est à l'Eglise. Il y a des gens dans le cimetière, d'autres dans les khans, et quelques-uns ont loué des maisons pour s'y reposer pendant quelques jours Les déportés de Zéïtoun sont « libres » mais ont les traîne de ville en ville, ils sont en haillons, sales, couverts de vermine, affamés et terrorisés par les intentions du Gouvernement,

Même soir, 22 *Août.*

Il y a danger que le choléra éclate.

Il y a eu deux morts dans le cimetière qui en avait les symptômes. Le Gouvernement cherche à emmener les plus pauvres, principalement les déportés de Zéïtoun. On assure qu'il y a le choléra à Alep. A-t-on jamais vu une année pareille.

Un lot d'habitants de Nigdé qui étaient à notre service, ont été appelés par la police cet après-midi. Les autorités ne sont pas satisfaites du nouvel ordre d'exemptions des protestants et des catholiques. On surveille de très près les gens de Zéïtoun et on ne permet pas de les secourir.

26 août (1).

Les lettres de... n'exagèrent pas et ne peuvent pas exagérer. Le

(1) *Note du Dr Rockwell* : Cette lettre, écrite par un homme, est publiée ici pour refléter la situation d'après le point de vue d'un homme.

degré auquel les choses sont arrivées, est bien défini par les propos que... a tenus hier soir. « Il faudra que demain matin en sortant, nous allions voir quels sont les morts ? » — « J'espère que cette femme qui était à l'Eglise sera morte ? — Je souhaite que cette enfant meure, mais, je crains qu'elle ne mourra pas. »

Hier et avant-hier, la plupart de ceux qui sont dehors, ceux indubitablement trop malades pour qu'on puisse s'attendre à les voir marcher, ont été emmenés à coups de fouet. Nous craignons qu'on les ait emmenés à BZ. (hors de la ville) pour endurer encore de plus cruelles souffrances. Beaucoup se sont vus enlever leur literie, ou tout au moins en ont été privés, avec défense de les reprendre. Il ne se passe pas de jour qu'il n'en meurt.

Ceux qui ont les moyens de louer un logement ont pu en se cachant différer leur mise en route, car la déportation est faite avec beaucoup de cruauté mais sans ordre.

Une famille « très à la franca » de.... a obtenu un délai le jour de son arrivée à notre Eglise ; elle obtint quelques jours de grâce.

Je suis à BZ. où la situation est pire qu'à la ville. Vu une vieille femme mourant à côté de la route. Les gens passaient à côté d'elle, — alors qu'elle était gisante sous un soleil ardent, — la regardant à peine. Ce spectacle n'est que trop fréquent... Ils sont des milliers ici qui n'ont ni ombre, ni abri d'aucune espèce, sauf, ce qu'ils peuvent improviser par leurs propres moyens.

Je sors tous les jours avec... et je rentre croyant avoir fait un cauchemar.

2 *septembre.*

Des torrents d'habitants de Yozgad sont arrivés et on assure que 10.000 sont en route, venant de Constantinople. Des habitants de Brousse se trouvent ici en ce moment, nouvellement arrivés. La journée d'hier a été particulièrement pénible à briser le cœur. J'étais allé au train, un long train, pour voir partir une quarantaine de familles de B. et d'autres encore. Parmi les gens de B. il y avait, ... et ..., AB., et sa femme malade, qui avait été arrachée de son lit et presque traînée jusqu'au train. La sœur de.., et son mari, sa fille Akabie et la famille d'Akabie partent samedi, en même temps que notre cher droit et bon voisin... et sa famille. Il était pâle de souffrance et sa femme put me parler en dépit de sa douleur. Malgré les assurances de... que... et... pouvaient rester comme pensionnaires, leurs garçons furent pris. Le Kaïmakam n'avait pas été apparemment prévenu par le Vali. Le Kaïmakam semble avoir du cœur, mais il est, m'assure-t-on, contraint par les Turcs riches et influents de B. qui lui rendent la vie dure.

Une autre misérable vieille femme qui n'avait ni argent, ni vivres, ni lit, ni amis et qui était malade, a terminé son pélerinage. Il en reste trois dans la cour de l'Eglise grégorienne, ainsi que trois hommes dans un état aussi désespéré. Je ne comprends pas comment ils vivent. La

vieille femme jette un cri à mon passage pour me demander de l'eau. J'ai envoyé ... avec un « aïran » glacé, hier et aujourd'hui. La femme qui a la fièvre est mieux. Les jeunes filles sans lit sont maintenant malades. Je suis en train de faire préparer pour elles des lits « excelsior ». La femme qui a un bras brûlé est partie ; le train avait pour destination CD. Comment seront-ils nourris là ?

3 septembre.

La situation empire de jour en jour.

Mr... est venu me voir la nuit dernière et me dit qu'il a vu un télégramme de U. Pacha disant : « Ne permettez pas aux Américains, aux Consuls d'aider les déportés ou de se montrer à leurs côtés aux stations et aux endroits publics. »

Le nom de... a été inscrit aujourd'hui pour le départ de demain. Nous faisons de notre mieux pour le sauver. J'ai envoyé quelqu'un à Mr. AG. pour lui demander aide et je pourrai avoir à aller moi-même chez le Kaïmakam.

4 septembre.

... est allé à AE. hier, avec une lettre pour Mr. AG. au sujet de nos élèves et de nos professeurs. J'ai peu d'espoir en lui, mais, je lui fournis cette occasion. Mr. AH. a appuyé fortement hier devant le Kaïmakam le cas de..., en raison qu'il est de nos hommes. Le Kaïmakam est bien disposé, mais il a des ordres sévères d'envoyer tous les Arméniens sans exception. Quoiqu'il en soit, je pourrai peut-être sauver sa famille.

6 septembre.

Une grande foule est partie aujourd'hui. Il n'y avait qu'un wagon de voyageurs pour lequel on faisait payer. Tous les autres étaient entassés en masse dans des wagons à marchandises et menés à la cravache comme des bestiaux. Un vieillard qui avait admirablement parlé et prié à notre service du matin d'hier (un protestant de Yozgad), se tourna lorsque la police l'appela, pour appeler un de ses concitoyens. Il fut frappé avec une pierre et on lui demanda de quoi il se mêlait. Il se soumit sans mot dire.

A BV, un ordre est proclamé samedi du toit des maisons, par toute la ville, joignant à tous les Arméniens de toutes les confessions de partir de BV. sans aucun retard.

Les protestants d'ici n'ont reçu aucun avis jusqu'à présent. Le Kaïmakam a convenu qu'ils doivent rester. Il m'a assuré qu'il fera de son mieux pour sauver ..., notre professeur. Mais ce matin ... a été appelé par la police et emmené de notre cour pour partir immédiatement. Vous pouvez le croire, il était hors de lui; et dit qu'il ne pouvait pas partir immédiatement, qu'il n'avait pas de vêtements de rechange, et qu'il écrirait pour demander quelques jours de répit. Je signai sa pétition et un garçon la porta au Gouvernement, tandis que la police l'emmenait à

la gare. Georges lui donna un peu d'argent et recueillit trois couvertures pour lui. Le Kaïmakam m'envoya en réponse ses salutations avec un mot pour me prévenir qu'il s'occuperait de la question. A la station ..... fut arrêté pour être arrivé en retard et pour avoir tenté de ne pas partir, le train était encore là, mais il était comble de sorte qu'on dut le ramener et on le mit en prison. J'ai eu le soupçon que le Kaïmakam avait employé ce moyen pour gagner du temps et je le crois encore. Je ne fis pas d'enquête, me réservant de la faire après le départ du train. Peu après... revint hors d'haleine disant qu'il était autorisé à rester jusqu'à mercredi et il se rendit à sa vigne pour donner des nouvelles à sa femme. Elle ne savait rien de ce qui était arrivé dans la journée.

Hier après le service, une femme de bonne apparence, d'âge moyen, vint me trouver, le bras en écharpe et me dire que son bras la faisait souffrir, en me demandant si je pouvais la soulager. Je la fis monter au premier et appelant .... notre infirmière, nous examinâmes qu'elle avait été frappée d'un coup de couteau à l'épaule. Nous lui fîmes un pansement. Elle nous raconta qu'elle et son fils avaient été poignardés en route par les bachibozouks. Pour arrêter la perte de sang, elle avait tamponné sa blessure avec de la terre, qui mêlée au sang avait fermé la blessure.

Je suis allé voir d'autres malades avec l'infirmière. .. La vieille femme qui d'ordinaire se soulevait pour demander de l'eau avait perdu connaissance, et elle ne put même pas répondre, lorsque je lui en offris et lui en jetai quelques gouttes sur le front. Elle mourut dans la nuit. Ce matin, l'homme du coin de la cour, fut également délivré. Il était arrivé, il y a deux jours seulement, dans l'état le plus misérable.

L'autre nuit, je vis la femme à cheveux gris coupés courts, à peine capable de demander : « de l'eau, de l'eau ! » Une femme arménienne lui releva la tête et la fit boire, mais sa tête retomba aussitôt, ses mains devinrent glacées et nous la vîmes mourir. Nous la couvrîmes de ses couvertures et nous mîmes un coussin sous sa tête, mais elle expira très peu après.

Ce matin, je suis allé au cimetière avec l'infirmière. Le gros commissaire de la police qui est si cruel, était assis en face de la grille. S'adressant à l'infirmière, il nous cria de nous arrêter. Je m'arrêtai, en effet, et lui expliquai que nous cherchions une femme qui avait eu un accident sur la route, mais il me déclara formellement que je devais m'abstenir de revenir au cimetière, que le Gouvernement enverrait des vivres, des médecins, des médicaments, et que les étrangers n'avaient pas à s'occuper de secours, ni à intervenir. De sorte que je fus obligé de m'en retourner.

Il y a tant de jeunes femmes et de jolies filles qui viennent à moi ici et dans la rue me demandant en pleurant, ce qu'elles vont devenir !

7 septembre.

La femme et son fils blessés de coups de sabre sont venus cet après-

midi. Il n'y avait personne autour d'eux, de sorte que le portier les laissa entrer et j'ai pansé leurs blessures. Ils vont mieux tous deux. Je leur ai donné des bandages et le nécessaire pour que s'ils ne peuvent pas revenir, ou s'ils sont déportés demain, ils puissent panser leurs blessures. Ils m'ont été très reconnaissants. Ils sont protestants et intelligents ; tout leur argent leur a été volé. Je leur en ai donné un peu pour manger ; je leur en donnerai encore, si je les revois. AC est passé par ici ; il n'y a pas de difficulté maintenant pour garder les enfants dans la cour. Des massacres près de Yozgad ; l'air est chargé de l'odeur des cadavres sans sépulture. Quelques-uns de nos voyageurs sont venus de là. Le Dr. BB. et l'hôpital étaient à X. lorsque les déportés en partirent, mais les choses vont mal d'une manière générale. Une carte postale de AD. donne des nouvelles de AC. BM. paraît tranquille pour le moment.

Septembre.

La femme qu'on ne m'avait pas permis de soigner est venue ici hier soutenue par un ami et s'appuyant sur une canne. Georges était ici et nous avons fait un bon pansement au talon, mais nous n'avons pu extraire tout l'os cassé. La chair devient saine. La pauvre vieille pleurait et disait qu'elle avait faim. Je la fis manger et lui donnai un peu d'argent. Elle espère revenir demain, mais elle souffre horriblement quand elle appuie son pied sur le sol.

Il y aura bientôt je pense une accalmie car la ville commence à se vider. Il ne reste pas un boucher chrétien, il n'en reste que deux musulmans.

8 septembre.

La marmite bout de plus en plus fort. Un autre train spécial emporte presque tout ce qu'il restait d'Arméniens de B.... a été avec sa famille brutalement emmené, ce matin, « étant un homme dangereux qui avait tenté de secourir des déportés. » Les habitants de Tallas sont arrivés ici la nuit dernière. Ils racontent des choses bien tristes.

10 septembre.

R. semble désespéré, et les apparences lui donnent raison, car les choses empirent chaque jour. Les autorités ont leur propre projet, et elles n'écoutent personne. On n'entend de tous côtés que gémissements de détresse. Tous les hommes, femmes et enfants de ... sont arrivés laissant derrière eux tout ce qu'ils possédaient. Leur prédicateur même est ici et il a l'ordre d' « aller de l'avant ». J'ai retenu les trois petits garçons qui avaient été nos élèves et je les garde ici, car ils faisaient partie de nos pensionnaires de l'année dernière. Personne n'ose les regarder. Deux petits orphelins (deux nouveaux), nous furent offerts, mais je ne pouvais pas les prendre. Eux aussi doivent « aller de l'avant ».

A quels tourments ils sont tous réduits ! La femme avec le talon brisé était ici ce matin, et j'ai pu extraire encore deux morceaux d'os ; elle le supporte bien. Je crois que tous les morceaux brisés ont été

extraits maintenant. Je l'ai pansée et lui ai fait un bandage de protection. Je l'ai fait un peu manger, car elle pleurait disant qu'elle mourait de faim. On ne laisse ici que ceux qui sont dans un état désespéré (et quelques autres seulement). Les déportés de .,.. sont à la station. Un grand nombre de personnes ont été embarquées. Maintenant ce sont ceux de AE. qui arrivent. Le pauvre ... est encore en prison.

11 septembre.

Nous sommes exténués par les difficultés. J'ai de la peine à croire que AJ. sera déporté, mais personne ne peut le savoir. AF., de BV. est ici. Il raconte qu'il y a cinq jours, un télégramme d'un allemand « Sefer » arriva en joignant à tout Arménien de rester là où il se trouve, qu'il soit chez lui ou ailleurs. A BV, les autorités mirent d'autant plus de hâte à déporter, mais maintenant l'ordre a transpiré et il est probablement connu ici, car il y a eu aujourd'hui une accalmie et le vali est passé hier soir par E. et a vu le Kaïmakam, en passant.... ainsi que ... doivent partir jeudi. Les circassiens doivent prendre les maisons des pauvres et les officiers celles des Arméniens plus riches.

... raconte que les protestants de Marach ont été rappelés et sont presque obligés de revenir. Il semble qu'à Adana la déportation était une alternative du massacre. On ne veut recevoir de déportés nulle part.

12 septembre.

Il ne reste plus de chrétiens à Bor. Zéïtoun a été brûlé par les fuyards et Foundadjik est en ruines de même, que Dérékeuï et un autre village voisin.

14 septembre.

On est entrain de vider BV. de tous les Arméniens et les étrangers craignent aussi d'avoir à partir, s'il y avait une expédition sur la côte. Je ne crois pas qu'on se trouve dans d'aussi mauvaises conditions.

17 septembre.

Le Dr. .. dit que nous ne devons pas compter sur le travail de la Croix-Rouge, car cette société n'a pas de fonds et nous devons laisser les Turcs agir sur leur propre responsabilité. Les Turcs s'attendent à une invasion et ils éloignent leurs familles d'ici.

Quelques familles riches de Samsoun sont arrivées ici aujourd'hui ... dit que les trois familles parmi lesquelles elle se trouve doivent aller à Koniah.

Un prêtre étranger est mort la nuit dernière ici d'épuisement et de chagrin.

19 septembre.

Pas de déportés aujourd'hui ; il semble y avoir un calme pour quelques heures.

... octobre.

La vie devient de plus en plus compliquée. Les affaires sont dans une situation très critique.

DOCUMENT 47

AE. VILLE SITUÉE SUR LA LIGNE DU CHEMIN DE FER : SÉRIE DE RAPPORTS D'UN RÉSIDENT ÉTRANGER A AE. COMMUNIQUÉE PAR UN COMITÉ AMÉRICAIN DE SECOURS AUX ARMÉNIENS ET AUX SYRIENS.

(*a*) **Sans date.**

Il y a deux jours, on reçut l'ordre ici de déporter toute la population arménienne de AE., s'élevant à 1.800 âmes. Hier près de 300 personnes furent envoyées à ... et aujourd'hui l'ordre fut donné à beaucoup d'autres de se tenir prêtes à partir. En prévision de la déportation, les Arméniens vendent tous leurs biens qui ne peuvent être transportés, pour un morceau de pain. Des machines à coudre sont vendues pour un medjidié et demi, des lits en fer pour quelques piastres et ainsi de suite. Le gouvernement n'autorise chaque personne à emporter avec elle que quelques pièces d'argent pour les vivres et à ne transporter que peu de bagages La destination actuelle des déportés est .... En dehors de leur détresse et de leur misère la terreur de ces déportés est indescriptible. Les nouvelles du massacre de milliers d'Arméniens à l'intérieur nous parviennent maintenant ici. Quelques-unes paraissent bien fondées, mais je suppose que vous avez été complètement informé par les nouvelles qui sont parvenues des régions de ....

(*b*) **Rapport du 11 septembre 1915.**

Des milliers d'Arméniens venant du nord, sont encore arrivés ici et ont été transportés dans la région d'Alep ; 6.000 ont été déportés de la ville d'Adana, sans en excepter les catholiques et les protestants pour lesquels on avait soi-disant fait exception. L'encombrement des déportés aux différentes stations en route leur causa de terribles souffrances. Les autorités ne semblent plus disposées à accorder des exemptions en faveur des professeurs et des élèves des Ecoles Américaines, et en dépit de toutes les interventions, le collège de St. Paul à Tarsous a eu à en souffrir.

(*c*) **Rapport daté du 22 septembre 1915**

Ce rapport commence par mentionner la crainte qui règne parmi les Autorités Ottomanes à AE. d'un débarquement que les alliés étaient sur le point d'y faire. Puis le rapport continue comme suit :

Un des premiers résultats de cette crainte fut naturellement une hâte fébrile pour achever la déportation des Arméniens d'Adana.

Le nombre des Arméniens expulsés de cette ville s'élève à présent

à environ 25.000, et ceci en plus des milliers venus du nord qui traversent cette ville. La misère, les souffrances et les privations endurées par les déportés est indescriptible. Les morts sont innombrables. Des centaines d'enfants sont continuellement abandonnés par leurs parents qui ne peuvent supporter de les voir souffrir et n'ont pas la force de veiller sur eux. Beaucoup sont abandonnés sur le bord des routes et l'on cite des cas où ils ont été jetés par les fenêtres des wagons. Les mesquines cruautés de la police et des fonctionnaires augmentent encore la détresse de ces déportés. La situation des déportés dans ce voisinage serait passable en comparaison de la situation de ceux entre Osmanié et Alep, où l'encombrement des déportés et le manque de communications rendent impossible la tâche du ravitaillement et du transport. Les Arméniens protestants et catholiques continuent à être déportés et on applique les mêmes mesures aux villes, comme à Hadjine, par exemple.

(*d*) **Mémorandum daté du 27 septembre 1915.**

Ci-après je soumets les détails suivants pour compléter mes différents rapports concernant la déportation des Arméniens et les circonstances qui ont été cause des souffrances et de la mort de ces déportés :

1° Le manque de facilités de transport est le facteur le plus important de ces souffrances. Les grandes distances dépourvues de chemins de fer entre Tarsous et Bozanti au nord, et Osmanié et Radjou (près d'Alep), au sud, et le manque de chars et de voitures oblige beaucoup de déportés à faire le chemin à pied. Les chariots qui sont d'un modèle tout à fait primitif, sont chargés d'ordinaire avec des effets des déportés sur lesquels ceux-ci doivent trouver une place pour eux-mêmes. Seuls les riches peuvent se payer le luxe d'une voiture, qui coûte de 6 livres à 20 livres sterlings pour un parcours de 2 à 4 jours. En plus de la location des véhicules les gendarmes et les conducteurs obligent souvent les déportés à leur donner de l'argent sous peine de descendre et de continuer la route à pied. Quoique généralement le gouvernement fournisse les chariots, ceux-ci sont loin d'être en nombre suffisant et dans la plupart des cas, les transports par chemins de fer ont dû être payés par les déportés eux-mêmes. La section locale du chemin de fer de Bagdad fut néanmoins d'une grande utilité pour le transport des exilés, mais malheureusement il a dû dans la suite être réquisitionné pour les transports militaires et les Arméniens ont dû avoir recours à d'autres moyens ou faire le chemin à pied.

2° Quoique précédemment les cas de violences sur les Arméniens fussent rares dans ce district, dans ces derniers temps il y a eu des cas flagrants de vols en route et l'on rapporte, ce qui paraît être bien fondé, que les viols des femmes et de jeunes filles sont nombreux. Les conver-

sions forcées qui ne se produisaient autrefois qu'à l'intérieur se produisent maintenant ici. Ainsi à Adana, les nombreuses orphelines arméniennes dont les parents avaient été massacrés en 1909, furent obligées de partir ou de se faire musulmanes. Un petit nombre d'entre elles eut le courage de partir et se trouva sans abri ni refuge. J'avais conseillé aux missionnaires américains de ne pas prendre un trop grand nombre d'Arméniennes du dehors dans leurs établissements, pour ne pas mettre en danger leurs propres élèves. Miss K. obtint toutefois le consentement des autorités de placer ces jeunes filles dans les maisons privées qu'elle trouva pour elles, après bien des difficultés. Les efforts de la mission Allemande à Harounia pour aider les jeunes filles arméniennes, doivent être loués, et l'on doit citer aussi l'attitude bienveillante de Son Excellence le Gouverneur Général à l'égard des écoles de jeunes filles, en gardant l'espoir que ces bonnes dispositions continueront.

3° Aucun essai n'a été récemment tenté dans le but de solutionner de façon adéquate le problème du ravitaillement des déportés arméniens. Cela est vrai aussi bien pour les stations situées le long de la route de déportation, que des grandes villes. Ainsi à Osmanié, où pendant les dernières semaines il s'est toujours trouvé de 40 à 60.000 personnes, les vivres étaient à peine suffisants pour le tiers de ce nombre ; en sorte que les déportés sont tous soumis à une ration insuffisante, ou n'ont rien à manger. Il en est résulté une épidémie et de nombreuses morts qu'on nous signale. C'est ce qui oblige les mères à abandonner leurs enfants, qu'elles ne peuvent voir souffrir ou qu'elles sont trop faibles pour les porter en route.

En dehors de la détresse générale des déportés, l'effet des mesures de déportations se fait de plus en plus sentir sur la situation économique de cette province. La grande majorité des magasins et des bazars sont fermés et il est difficile de se procurer ce dont on a besoin chaque jour. La plupart des marchandises appartenant aux négociants arméniens se trouvent dans les magasins sous scellés. Les créditeurs des marchands arméniens purent dans la plupart des cas se rembourser de leurs avances, en prenant des marchandises en payement. Comme la plus grande partie de tout le commerce de ce district était dans les mains des Arméniens, la conséquence de la déportation n'apparaît que trop pour l'avenir de la province d'Adana.

(*e*) **Rapport daté du 30 octobre 1915.**

Le courant des déportés arméniens venant du nord continue sans se ralentir. Les convois récemment arrivés étaient dans un état pitoyable, et le manque de vivres et de vêtements leur cause des souffrances indescriptibles. La police et les autres fonctionnaires aussi interdisent qu'on leur donne des secours, en sorte qu'une mort lente sera le sort final du plus grand nombre.

Trois membres féroces du Comité Union et Progrès d'Adana furent expulsés de cette ville à cause de la façon dont ils chassaient comme des chiens les Arméniens. On assure qu'ils projetaient même d'incendier les édifices et les maisons des Arméniens, et d'après d'autres bruits, ils avaient même l'intention de détruire la Mission Américaine. A la requête des missionnaires, j'attirai l'attention des autorités sur cette question.

La façon dont on applique la nouvelle loi concernant les propriétés et les biens des déportés, ne laissera rien, j'en ai peur, aux Arméniens. Les mouhadjirs et les fonctionnaires, etc... s'installent dans leurs maisons, et les louent à des prix ridiculement bas. Les commissions désignées à cet effet, prennent possession des biens des marchands déportés, et l'on rapporte des abus de toutes sortes. Le Président de la Commission Ali Seidi Bey fut récemment révoqué, d'aucuns disent parce qu'ils s'opposaient à la façon dont on appliquait ces mesures.

Le baron Oppenheim, qui était avec Djemal Pacha, passa par ici récemment, en se rendant à Constantinople. On a créé à AE. et à Adana des salons de lectures allemandes, où l'on trouve des brochures de toutes sortes en faveur de la cause allemande, et que l'on distribue au public. Le baron en est le principal organisateur. L'école allemande à Adana fut rouverte récemment avec un grand éclat. Les relations personnelles entre les missionnaires américains et leurs collègues allemands dans cette province sont des plus cordiales.

(*f*) **Rapport daté du 4 novembre 1915.**

Les déportés arméniens venant d'Anatolie et de Syrie continuent à affluer. En énumérant, les différents éléments de détresse qui accompagnent ce mouvement, j'ai peut-être oublié de mentionner les conditions de terrible insalubrité des environs des camps ou des stations près de Tarsous et Osmanié. Cela résulte en partie de l'encombrement dans lequel ils se trouvent, mais surtout de l'enfouissement incomplet des cadavres des victimes de la famine et des maladies. Le pourcentage de la mortalité parmi les déportés augmente tous les jours, et lorsque les pluies tomberont la moisson sera effroyable. Le problème de l'alimentation complètement négligé deviendra pire dans l'avenir, car même la population régulière commence à souffrir du manque de blé. La récolte cette année n'est que la moitié de la normale et l'on a fait d'énormes envois à Constantinople pour l'armée...

(*g*) **Rapport daté du 6 novembre 1915.**

Un ordre a été reçu des autorités pour ne plus faire de nouvelles déportations d'Arméniens. Cet ordre toutefois ne concerne que les quelques milliers d'habitants des villes de AE. de B. et d'Adana qui ont échappé à la déportation jusqu'à présent. D'autre part, les milliers de

déportés dans le camp de B., reçurent l'ordre de partir pour faire place à d'autres venant du nord. Un important commissaire impérial est aussi arrivé pour s'informer des abus des fonctionnaires locaux, en ce qui concerne la prise de possession des biens personnels des Arméniens déportés.

Son Excellence Von der Goltz Pacha est arrivé à B. aujourd'hui, se rendant à Alep, où il doit établir son quartier général d'après des rapports dignes de foi.

DOCUMENT 48

LES PASSES DU TAURUS ET DE L'AMANUS. EXTRAIT D'UNE LETTRE DE A. DATÉE D'ALEP DU 5 NOVEMBRE 1915, DU DR. L. UN RÉSIDENT ÉTRANGER EN TURQUIE A MR. N. A CONSTANTINOPLE. COMMUNIQUÉE PAR LE COMITÉ AMÉRICAIN DE SECOURS AUX ARMÉNIENS ET AUX SYRIENS.

Ainsi que je vous l'ai télégraphié d'Adana, j'ai eu un voyage sans incident. Je sentis que je ne pouvais pas consacrer toute une semaine à Koniah ; personne ne vint à ma rencontre à l'arrivée du train, et je n'eus que le temps d'aller en ville. De très grands nombres d'Arméniens sur la route, souffrant de la faim, du manque de vêtements et du froid ; un grand nombre d'entr'eux, très âgés ou très jeunes ou des femmes voyagent à pied, portant des fardeaux ou des enfants etc. etc... J'ai vu Miss M. et je lui ai laissé 100 livres turques. Elle peut les employer pour les déportés en route, entre Osmanié et Entilli. Alep est le grand centre pour les travaux de secours, et les besoins dépassent toute évaluation. Je pense que les 150.000 déportés (et peut-être y en a-t-il davantage), passeront par ici ; ils sont maintenant en route entre Koniah est Alep. Il y en a un grand nombre dans cette ville en ce moment et un grand nombre aussi près d'ici. Des amis indigènes de confiance sont à même de dépenser beaucoup d'argent par petites sommes. Le Catholicos va être envoyé d'ici à Jérusalem.

Il n'y a malheureusement aucun moyen d'atteindre efficacement des milliers de déportés qui sont en route ; il y en a 10 000 entre Bozanti et Tarsous ; 20.000 à Tarsous ; 40.000 entre Osmanié et Islahié (qui est actuellement le terminus de la ligne du chemin de fer) ; et 40.000 à 50.000 à Kotmo. J'ai vu ce matin Djemal Pacha au sujet de nos professeurs d'Aïntab. Il semble bienveillant et il me demanda de m'informer si quelqu'ordre aurait été envoyé du Ministère de l'Intérieur et du Vali d'Alep. Je vous préviendrai s'il en résulte quelque chose.

P. S. Le typhus a éclaté ici.

DOCUMENT 49

LES PASSES D'AMANUS. TÉMOIGNAGE DE DEUX RÉSIDENTS SUISSES EN TURQUIE. COMMUNIQUÉ PAR LE COMITÉ AMÉRICAIN DE SECOURS AUX ARMÉNIENS ET AUX SYRIENS.

(*a*) Rapport de Fraülein M. en date du 16 Novembre 1915.

Je rentre à l'instant d'une excursion à cheval à travers la plaine de Baghtché-Osmanié, où des milliers de déportés se trouvent sur la plaine et sur la route, sans aucun abri et complètement à la merci de tous les brigands. La nuit dernière vers minuit un petit camp fut brusquement attaqué. Il s'y trouvait de 50 à 60 personnes. J'y ai trouvé des femmes grièvement blessées. Des corps ouverts, taillades, des crânes brisés, de terribles blessures de couteau. Heureusement, j'étais pourvue de vêtements de sorte que je pus leur faire changer leurs habits tachés de sang et les emmener dans l'auberge voisine où l'on prit soin d'eux. Beaucoup d'entr'eux étaient tellement épuisés par d'énormes pertes de sang, que je crains fort qu'ils ne soient morts depuis. Nous trouvâmes dans un autre camp de 30 à 40.000 Arméniens. J'ai pu leur distribuer du pain. Désespérés et à moitié morts de faim, ils se précipitèrent dessus. Je fus presque jetée à bas de mon cheval, à plusieurs reprises. De nombreux corps gisaient sans sépulture, et ce n'était qu'en payant les gendarmes que nous pouvions les décider à permettre qu'on les enterre En général, on ne permet même pas aux Arméniens de remplir leurs derniers devoirs envers leurs parents. De terribles épidémies de fièvre typhoïde ont éclaté partout. Il y avait un malade dans une tente sur trois. Presque tout devait être transporté à pied ; hommes, femmes, enfants devaient porter sur le dos le peu qu'ils avaient. J'en ai vu beaucoup tomber d'épuisement sous leur charge, mais les soldats les obligeaient à continuer leur marche à coups de crosses de fusil et parfois même à coups de baïonnette. J'ai eu à panser des blessures saignantes sur des corps de femmes qui avaient été faites par les coups de baïonnette. Beaucoup d'enfants avaient perdu leurs parents et étaient maintenant sans appui. A trois heures d'Osmanié, il y avait deux hommes mourants, absolument abandonnés dans les champs. Ils y étaient depuis plusieurs jours sans nourriture et même sans une goutte d'eau. Leurs compagnons avaient dû poursuivre leur marche. Ils étaient devenus de véritables squelettes, et rien qu'une lourde respiration montrait qu'il restait encore quelque vie en eux. Des femmes et des enfants sans sépulture étaient jetés dans les fossés. Les fonctionnaires turcs d'Osmanié étaient très obligeants ; j'ai réussi à obtenir d'eux plusieurs conces-

sions et parfois les rigueurs furent atténuées. J'obtins des voitures pour ramasser des mourants et les ramener à la ville.

(*b*) **Rapport de Fraülein O. sur une visite faite aux déportés au camp de Mamouret le 26 Novembre 1915.**

Nous vîmes des milliers de petites tentes basses, fabriquées avec des matières très minces. Des foules innombrables de personnes de tout âge et de toutes les classes de la société ; elles nous regardaient moitié ; avec surprise, moitié avec l'indifférence du désespoir. Un groupe de femmes et d'enfants affamés nous suivaient en nous suppliant: « *Hanoum*, (Madame) du pain ! Hanoum, j'ai faim ! nous n'avons rien eu à manger ni aujourd'hui, ni hier ».

Vous n'aviez qu'à regarder leurs figures voraces et pâles portant toutes les marques de la souffrance pour voir que ce qu'ils disaient était vrai. Nous pûmes nous procurer 1.800 pains environ. Ils tombèrent tous dessus. Les prêtres qui étaient chargés de la distribution du pain, eurent presque à défendre leur vie. Mais ce pain était loin de suffire et on ne pouvait pas en trouver d'autre. Une foule d'affamés était devant nous, nous implorant. La gendarmerie dut les maintenir par la force. Soudain l'ordre du départ fut donné. Si quelqu'un se montrait trop lent à plier sa tente, on la déchirait à coups de baïonnette Trois chars et un certain nombre de chameaux étaient tenus prêts. Quelques personnes aisées louèrent immédiatement les voitures, tandis que les autres moins fortunées chargeaient leurs bagages sur les chameaux. Les gémissements des pauvres, des vieillards et des malades remplissaient les airs : « Nous ne pourrons pas aller plus loin, laissez-nous mourir ici ! » Mais il fallait aller plus loin. Nous pûmes du moins payer la location d'un chameau pour quelques-uns d'entr'eux et donner un peu de monnaie aux autres pour qu'ils puissent acheter du pain à la station suivante. Des vêtements tissés à la station de la mission d'Adana leur furent distribués par nous. Bientôt après l'immense caravane se mettait en marche. Quelques-uns des plus misérables furent laissés derrière, (d'autres reposaient déjà dans les tombes nouvellement creusées). On assure que 200 d'entr'eux, vieillards, malades épuisés, y restèrent attendant un secours. La misère était centuplée par les fortes pluies et le froid qui avaient commencé à sévir. Partout les convois laissèrent en arrière des mourants sur les chemins, des enfants ou des infirmes. En outre, l'épidémie s'étendait de plus en plus.

(*c*) **Rapport de Fraülein M. sur une visite faite au camp des déportés de Islahié. 1^er^ décembre 1915.**

Il avait plu pendant trois jours et trois nuits ; même dans nos maisons nous sentions vivement le froid et l'humidité. Je me suis mis en route aussi vite que possible. Environ 200 familles avaient été laissées

en route à Mamouret. Elles étaient incapables de poursuivre leur voyage par suite d'épuisement et de maladies. Sous cette pluie même les soldats ne se sentirent pas disposés à les relever et à leur faire continuer leur route. De sorte qu'elles étaient gisantes dans ce qu'on aurait pu appeler un lac. Il n'y avait pas un fil de sec dans leur literie en lambeaux. Beaucoup de femmes avaient les pieds gelés, complètement noirs, au point d'exiger une amputation. Les plaintes et les gémissements étaient horribles. Il y avait partout des mourants en agonie ou des cadavres gisant devant les tentes. Ce n'est que par un « Bakchiche » qu'on pouvait décider les soldats à les enterrer. Ce fut un bonheur pour eux de nous voir leur apporter des vêtements secs. Ils purent se changer et obtenir un peu de pain et même de la monnaie. Je parcourus ensuite en voiture, toute la route d'Islahié. Quoique j'eusse vu beaucoup de misères avant, les scènes que j'ai vues là défient toute description. Une femme frêle était assise à côté du chemin, avec ses effets de literie sur son dos et un petit enfant perché sur le sommet de sa charge ; elle tenait dans ses bras un bébé de deux ans, dont les yeux étaient troubles et il était à son dernier soupir. La femme s'était affaissée dans sa détresse et elle pleurait à fendre l'âme. Je l'emmenai avec moi jusqu'au camp suivant où l'enfant mourut. Alors je la soignai et je la remis sur son chemin. Elle me fut si reconnaissante. Ma voiture était remplie de pain.

Je continuai à en distribuer tout le temps. Nous eûmes trois ou quatre occasions d'en acheter de nouvelles provisions. Ces milliers nous furent d'un grand secours. Je pus aussi louer quelques centaines de bêtes pour aider au transport des malheureux. Le camp d'Islahié même est la chose la plus triste que j'aie jamais vue. A l'entrée du camp, se trouve un tas de cadavres non enterrés. J'en comptai 35 et à un autre endroit 22. Dans le voisinage immédiat des tentes de ceux atteints d'une dysenterie virulente, où la saleté dans et tout autour de ces tentes était quelque chose d'indescriptible. Le comité d'enterrement ensevelit 580 corps en un seul jour. Les hommes se battaient pour du pain, comme des loups affamés. On voyait des scènes hideuses. Avec quelle timidité et quelle appréhension ces pauvres gens venaient à moi, en se demandant avec étonnement d'où leur venait cette assistance. Depuis plusieurs semaines, ces camps ont été pourvus, par nous, journellement de pain. Cela doit naturellement être fait aussi discrètement que possible. Nous sommes si reconnaissantes à Dieu de pouvoir au moins faire quelque chose !

(*d*) Lettre de Fraülein M. à M. N., datée du 13 décembre 1915 sur la route d'Alep.

J'aurais écrit bien avant ce jour, mais pendant ces dernières semaines, j'ai été beaucoup plus souvent sur les routes qu'à la maison, et le

travail des camps était souvent si urgent qu'il ne m'était pas possible de trouver le temps de faire quoi que ce soit d'autre. Je pense que dans l'entre-temps mon reçu des 200 livres que vous m'avez envoyées vous sera parvenu. Bien des remerciements pour la rapidité de votre réponse ; je voudrais que vous vissiez ces malheureux vous-même. Vous vous rendriez compte des absolus et effrayants besoins de ces camps et de la détresse qui y règne. C'est tout simplement indescriptible ; il faut l'avoir vu soi-même. Jusqu'à présent je n'ai rencontré aucune difficulté, bien au contraire, les fonctionnaires d'ici sont obligeants et reconnaissants de tout ce que l'on fait en faveur de ces pauvres gens. Vous trouverez ci-inclus quelques rapports que Miss O..., a copiés pour vous. Ils vous donneront une idée de ce que nous faisons ici. Jusqu'à présent, nous avons travaillé pour quatre camps distants de 12 heures. Nous avons pu souvent distribuer du pain d'une valeur de 10 à 20 livres en une journée. En plus, nous avons donné de la farine, des vêtements et du « Nirra » à beaucoup de malades, pour leur venir en aide au cours de leur long voyage. Il arriva parfois pour certains camps que nous n'avions pas assez de pain ; nous donnions alors aux déportés un peu d'argent pour en acheter à la première boulangerie sur leur route.

Nous sommes maintenant sur le chemin d'Alep, et Miss O., y restera environ trois semaines, si Dieu veut, pour y préparer tout en vue d'un autre voyage à Deïr-el-Zor, je compte revenir bientôt, car il y a beaucoup à faire sur la route de Mamouret à Islahié et il me semble que nous ne devons pas abandonner le travail en faveur de ces malheureux, tant qu'il y en aura dans cet endroit, car si nous les abandonnions, ils mourraient absolument de faim. A en juger par notre expérience récente, il nous faudra de 300 à 400 livres turques par mois. Le Dr. L., m'a dit de vous envoyer un mot à ce sujet pour obtenir cet argent de vous. Il vaudrait mieux ne pas arrêter le travail par manque d'argent parce que ces pauvres gens en souffriraient. Si, cependant, vous croyez que nous devions dépenser moins ou que tout le travail doive être abandonné, envoyez-moi, je vous prie, un télégramme à temps pour que nous puissions nous arrêter. Sinon, veuillez être assez bon pour m'envoyer la somme. Je vous ai demandé, aujourd'hui, par télégramme, de m'envoyer 400 livres turques, — 200 pour Mamouret et 200 pour Islahié — Hassan-Beyli.

J'espère que vous êtes bien ; nous avons reçu un avis nous prévenant que le Dr. est atteint de typhus. J'espère que Dieu lui donnera bientôt de nouvelles forces. Fraülein O. et moi, nous vous envoyons nos meilleurs souhaits.

DOCUMENTS

GROUPE XV

CILICIE (VILAYET D'ADANA ET SANDJAK DE MARACH)

La Cilicie occupe le coin sud-est de l'Anatolie, dominant le golfe d'Iskendéroun (Alexandrette) et se divise en deux régions qui présentent entre elles un grand contraste, — la région fertile, fiévreuse de la plaine du littoral d'Adana, traversée par une section du chemin de fer de Bagdad, et la contrée montagneuse de l'intérieur dans la direction nord-Est, à la chaîne du Taurus, qui est coupée par le cours supérieur du Sarus et du Pyramus (Seyhoun et Djihan) et s'étend en éventail dans un dédale de hautes vallées et de montagnes.

Jusqu'au printemps de 1915, la Cilicie était un des principaux centres de la race arménienne en Turquie et il n'y avait pas de région, à l'exception peut-être de Van, où les Arméniens avaient mieux réussi à s'implanter et à dominer. La dispersion des Arméniens au Nord-Est de l'Anatolie et dans les districts suburbains de la côte de Marmara, quelque nombreuse, riche et influente qu'elle fût, ne constituait cependant qu'une classe urbaine et elle était même d'ordinaire en minorité dans certaines villes. Tandis que les hauts plateaux étaient peuplés de nombreuses communautés de paysans ; et il y avait sur les hauteurs des petites villes et des villages prospères, dont les plus importants étaient Hadjine et Zeïtoun, au Nord, mais qui s'étendaient en une chaîne ininterrompue depuis le Taurus jusqu'aux éperons Sud de l'Amanus,

et jusqu'à Deurt-Yol, où elle atteignait le coin Nord-Est de la Méditerranée.

Les Arméniens de Cilicie étaient principalement des pasteurs et des laboureurs, mais ils étaient en même temps une des branches les plus civilisées et les plus portées au progrès de la race arménienne. Des écoles arméniennes et américaines avaient été établies dans les montagnes, et les montagnards étaient en rapports constants avec Adana, Tarsous, Mersine et les autres régions et villes de la plaine d'Adana, où le commerce et l'industrie étaient presque entièrement dans les mains des Arméniens, constamment renforcés par le réservoir de population arménienne des montagnes.

Les Arméniens de Cilicie semblaient destinés à jouer un rôle important dans le développement futur de l'Empire Ottoman. Leur pays avait une importance particulière au point de vue stratégique et commercial, car il devait être traversé par l'artère principale de l'Empire, le chemin de fer de Bagdad, dans la section la plus vitale de son parcours où, à travers deux barrières de montagnes, elle passait par le point le plus rapproché du rivage méditerranéen. En outre, la population arménienne y augmentait constamment, tandis que dans toutes les autres parties de la Turquie, cette population diminuait sous les répressions auxquelles elle était soumise depuis 1878. Cette augmentation était d'autant plus remarquable que la Cilicie avait eu particulièrement à souffrir du dernier massacre de 1909.

Tout ceci cependant mettait les Arméniens en évidence et ne contribuait que davantage à porter ombrage au Gouvernement Ottoman et la guerre lui donna le prétexte qu'il attendait pour les en extirper. Il se peut que le Gouvernement ait ou non conçu le projet de déporter tous les Arméniens de l'Empire avant les combats entre Turcs et Arméniens de la mi-avril 1915 à Van ; mais, en ce qui concerne la Cilicie, il ne peut y avoir aucun doute que le projet avait été conçu et mis à exécution

avant que rien ne se fut passé à Van. On commença à se battre à Van le 20 avril, alors que les premières déportations d'Arméniens de Zeïtoun avaient été faites le 8 avril, douze jours avant, et qu'au 19 avril, un convoi de déportés de Zeïtoun était déjà arrivé en Syrie (Doc. 64). En tous cas, les déportations de Cilicie doivent donc avoir été combinées dès le mois de mars et probablement même plus tôt.

Il y a un trait spécial relatif à l'exécution du plan en Cilicie, qui montre à l'évidence que ce plan a été délibérément exécuté et conçu longtemps à l'avance. Aussitôt que les Arméniens étaient emmenés hors de leurs villages, leurs maisons étaient immédiatement consignées aux immigrants musulmans. Nous possédons des témoignages d'après lesquels le même procédé fut appliqué au mois de juin dans les vilayets d'Erzeroum et de Trébizonde, mais dans ces derniers cas les usurpateurs musulmans, dont nous pouvons retrouver l'origine, étaient généralement des Turcs ou des Kurdes des districts voisins de l'Est, qui eux-mêmes avaient dû abandonner leurs foyers à la suite de la première occupation de Van par les Russes. Leur prise de possession des maisons arméniennes pouvait paraître due aux circonstances et seulement provisoire, tandis que les « Mohadjirs », amenés par le Gouvernement Ottoman à Zeïtoun, Hadjine et dans les autres villes et villages des montagnes ciliciennes, étaient tous des réfugiés musulmans d'Europe, venant des vilayets de Roumélie, cédés par les Turcs, en 1913, après la guerre des Balkans. Ils avaient été à la charge du Gouvernement depuis deux ans et, pendant tout ce temps, ils avaient campé en Thrace ou le long du littoral de la Mer Egée. Mais maintenant ils avaient été transportés de ces frontières occidentales de l'Empire à l'autre extrémité du chemin de fer d'Anatolie et, le 8 avril 1915, ils se trouvaient tout préparés à occuper les foyers des Arméniens de Cilicie, aussitôt que leurs propriétaires seraient mis sur la route d'exil. C'est là une preuve évidente qu'en tous cas, en

Cilicie, la déportation n'a pas été seulement systématiquement élaborée, mais projetée longtemps d'avance.

Sa mise à exécution commença à Zeïtoun en avril, et elle fut étendue à tous les villages des montagnes, dans le courant de mois de mai et de juin. D'autre part, les déportations dans les villes de la plaine et du littoral n'atteignirent toute leur rigueur que dans la première semaine de septembre, ce qui équivaut à un aveu tacite que les griefs officiels de perfidie des Arméniens ou de nécessités stratégiques, n'étaient que des prétextes qui n'étaient pas même pris au sérieux par ceux qui les avançaient.

Les Zeïtounlis furent déportés dans deux directions, une moitié vers Sultanieh, dans le désert d'Anatolie (Voir doc. 54 et 55), et l'autre au Sandjak Mésopotamien de Deïr-el-Zor (Voir doc. 70). Les déportés de Sultanieh furent, dans la suite, déplacés à Deïr-el-Zor, pour y rejoindre les autres, et les derniers convois paraissent avoir pris la route du Sud-Ouest. La déportation fut conduite par la gendarmerie avec la même brutalité qu'ailleurs, mais la contrée cilicienne est exempte de nomades kurdes, de sorte qu'il y eut ici moins de massacres généraux en cours de route. Dans la dernière étape de leur voyage à Zor, les déportés furent harcelés par les nomades arabes de la Steppe, mais ceux-ci sont d'une race moins dure que leurs voisins kurdes. La raison principale des rigueurs moindres subies par la Cilicie est dans sa situation géographique. La distance que les déportés avaient à parcourir était relativement courte, et ils ne commencèrent à mourir en grand nombre qu'après avoir atteint leur destination.

DOCUMENT 50

CILICIE. LETTRE (AVEC ANNEXE) DATÉE DU 3 JUILLET 1915, DE LA COLONIE ARMÉNIENNE D'ÉGYPTE, ADRESSÉE A SON EXCELLENCE LE LIEUTENANT GÉNÉRAL SIR J. G. MAXWELL, COMMANDANT EN CHEF DE L'ARMÉE DE SA MAJESTÉ BRITANNIQUE EN ÉGYPTE.

(*a*) **Lettre de la Colonie Arménienne.**

EXCELLENCE,

Nous nous étions adressés à Votre Excellence pour obtenir l'autorisation d'envoyer trois émissaires en Cilicie, à l'effet de nous renseigner sur la véritable situation du pays

Tout en vous sachant profondément gré d'avoir bien voulu nous accorder cette autorisation, nous venons vous informer que des renseignements dignes de foi fournis par des personnages officiels qui sont arrivés de Syrie dans le courant de cette semaine, présentent la situation du pays sous un aspect complètement changé, ce qui fait que l'envoi de ces émissaires se trouve pour le moment ajourné, l'état actuel des choses exigeant des mesures tout à fait différentes.

Mr. le Chevalier Gutieri, Consul d'Italie à Alep, les Missionnaires Américains d'Alexandrette et d'Adana ainsi que ceux de Bitlis et de Kharpout qui ont traversé la Cilicie et qui sont tous arrivés lundi dernier par le « Tennesse » relatent les événements comme suit :

La ville de Zéïtoun qui avait une population exclusivement arménienne célèbre par ses luttes héroïques contre les Turcs, devant l'intention manifeste du gouvernement ottoman de profiter du moment favorable créé par la guerre pour achever l'extermination de la race arménienne, s'était soulevé depuis plusieurs mois. Deurt-Yol et Hassan-Beyli (un grand village arménien à mi-chemin de Marach et de Deurt-Yol) se préparait à agir de même. Le gouvernement turc essaya de soumettre Zeïtoun par la force militaire, mais toutes ses tentatives restèrent infructueuses et ses troupes furent décimées et battirent en retraite à plusieurs reprises. C'est alors que les autorités locales, par ordre du gouvernement central, employèrent le stratagème suivant : elles menacèrent le Catholicos de Cilicie, un vieillard de 75 ans, qu'elles feraient massacrer toute la population arménienne si les Zeïtounlis refusaient de capituler, en les assurant qu'au cas où ils mettraient bas les armes, ils ne seraient nullement inquiétés. Sur les conseils présents que le Catholicos leur adresse dans ce sens, les Zeïtounlis croient accomplir un devoir patriotique en rendant leurs armes afin de sauver leurs compatriotes. Les habitants de Deurt-Yol et de Hassanbeyli en font autant, pour

les mêmes raisons. Là-dessus, le Gouvernement procède traîtreusement à la déportation en masse des habitants de Zeïtoun et des endroits précités, et les remplace par des émigrés musulmans de Macédoine. On commence en même temps à persécuter les populations paisibles de la plaine, telles que celles de Marach, Aïntab, Sis et Adana, qui se trouvent ainsi sous la menace de massacres imminants. Il est à noter que les villes qui sont situées sur le littoral: Mersine, Alexandrette, Sélefké et Kessab, continuent à jouir d'une tranquilité relative. Nonobstant toutes ces persécutions, dans plusieurs localités disséminées sur toute l'étendue de la Cilicie des groupes de combattants arméniens se sont solidement retranchés dans les montagnes et ne cessent de résister aux troupes turques; le cas échéant, ils quittent leurs positions pour se porter au secours des populations sans défense des campagnes, espérant toujours qu'on leur viendra en aide *du dehors* et qu'ainsi renforcés ils pourront enfin chasser de leur pays l'oppresseur séculaire. Le même espoir est nourri par toute la population chrétienne de ces régions et l'on peut dire que les musulmans eux-mêmes ont la conviction que toute cette contrée ne tardera pas à être occupée par les alliés.

Voilà la situation actuelle de la Cilicie telle qu'elle nous fut exposée par les personnages officiels que nous avons mentionnés ci-haut.

(*b*) **Résumé de rapports de voyageurs, annexé à la lettre.**

Nos informateurs officiels sont unanimes à affirmer que le but poursuivi en Cilicie par le gouvernement turc n'est ni plus ni moins que l'extermination totale de l'élément arménien; les efforts philanthropiques déployés par les corps consulaires italien et américain en vue d'empêcher la mise à exécution de ce plan sinistre sont demeurés infructueux, l'ordre de destruction et de massacre émanant du gouvernement central lui-même. Les Turcs, ayant à leur tête les fonctionnaires du gouvernement, déclarent partout ouvertement que l'extermination des Arméniens de Turquie est pour eux une nécessité de salut national, étant donné que les Alliés les protègent et qu'ils sont un prétexte permanent à des interventions étrangères dans les affaires du pays. Le gouverneur d'Alep, homme juste et libéral, qui est personnellement opposé à cette politique criminelle, en a fait l'aveu aux consuls européens, déclarant que les commandants militaires ont exécuté fidèlement les ordres reçus de la sublime Porte, et notamment Fakhri Pacha, qui est le substitut de Djemal Pacha, commandant suprême des forces militaires de Syrie et de Palestine. Parmi les autres personnages officiels responsables des atrocités commises, on cite le Moutessarif de Marach et le Kaïmakam de Zeïtoun. Dernièrement, Marach et Zeïtoun ayant été réunis en un sandjak indépendant, par ordre du gouvernement central, les fonctionnaires susnommés ne relèvent plus de l'autorité du vali d'Alep.

Le Consul allemand d'Alep, dont nous parlons plus loin, a fait au consul d'une puissance devenue depuis alliée, la très significative déclaration qui suit :

« Quelque douloureuse et déplorable que soit la situation à laquelle les Arméniens se trouvent réduits, le gouvernement turc ne pouvait avoir une autre conduite à leur égard, attendu qu'ils se sont solidarisés partout avec les ennemis de la Turquie. »

Zeïtoun. — Les troupes turques qui ont opéré contre Zeïtoun et ont présidé après la capitulation à la déportation de ses habitants étaient commandées par des officiers allemands. Les Turcs ont arraché ainsi de leurs foyers tous les habitants de Zeïtoun, de Fournouz, d'Alabach et de Guében et des environs, et les ont expédiés par groupes à Deïr-el-Zor ; à Djébel Hauran et vers des régions désertiques inconnues ; les femmes ont été envoyées à Koniah, région exclusivement turque. Au lieu et place des Arméniens, ils ont installé à Zeïtoun des réfugiés musulmans de la Macédoine.

Marach. — Cette ville était jusqu'à ces derniers temps relativement tranquille ; elle est actuellement le théâtre de toutes sortes d'atrocités et de persécutions. Des centaines de familles arméniennes ont été expulsées et conduites on ne sait où. Ces atrocités ont été commises en présence et avec la connivence du consul allemand d'Alep, d'après le témoignage de nombreux Arméniens recueilli par les autorités consulaires européennes.

Hassan-Beyli. — Cet infortuné village, déjà cruellement éprouvé lors des massacres de Cilicie en 1909, a été cette fois détruit de fond en comble ; la population en a été déportée.

Deurt-Yol présente le même tableau tragique. Bien qu'il n'y ait pas eu de massacres au sens strict du mot, les arrestations et les exils en masse se poursuivent sans arrêt. On connaît l'histoire de cet espion allemand arrivant à Deurt-Yol déguisé en officier anglais, ses excitations à la révolte contre le gouvernement turc, et les perquisitions, les arrestations et les massacres partiels qui s'ensuivirent. L'histoire de cette traîtrise aussi est confirmée par le témoignage du consul italien d'Alexandrette. Ce village, jadis prospère, est actuellement plongé dans une affreuse misère.

A Aïntab, Sis et Adana, les Arméniens ont été jusqu'ici moins molestés et persécutés qu'ailleurs ; les arrestations sont moins nombreuses ; mais des rumeurs sinistres circulent, propagées par les Turcs, et la terreur des tueries imminentes hante les populations très denses de ces villes, qui sont absolument dépourvues de tout moyen de défense, de toute protection contre le danger d'extermination qui les menace.

Ourfa gémit sous un gouverneur au nom de Haïdar Bey, qui, de l'aveu même de sa femme, a commis des atrocités de toutes sortes partout où il a exercé des fonctions. C'est lui qui a été notamment

l'organisateur des tueries de Mardin. Le couvent arménien d'Ourfa a été confisqué par les autorités et transformé en asile pour les sujets anglais et russes faits prisonniers en Cilicie.

Les forces turques. — Les Turcs ne disposent pas en Cilicie de forces militaires de quelque importance ; les troupes qu'ils y possèdent ne sont pas permanentes et le nombre n'en est pas fixe.

NOTE DU TRADUCTEUR

Lord Bryce a reçu, depuis la publication du Livre Bleu, *une lettre du Dr. Graeter, sujet suisse, et une des quatre professeurs de l'Ecole Allemande d'Alep signataire du Doc. 66. Le Dr. Graeter écrit :*

« J'ai étudié avec grand intérêt votre remarquable « volume sur les Atrocités Arméniennes. *Ayant été moi- « même témoin d'un grand nombre des faits qui y sont « relatés, je suis à même de contrôler l'exactitude de vos « témoignages. »*

En ce qui concerne le Consul allemand d'Alep mentionné dans le Doc. 50 ci-dessus le Dr. Graeter ajoute :

« Le Consul d'Allemagne à Alep n'est nullement « coupable. Je le connais pour un des Allemands les plus « proarméniens de Turquie. Il est vrai qu'il a conseillé aux « Arméniens de Marach de ne pas opposer de résistance ; « mais le Dr. Shepherd et le clergé arménien d'Aïntab « ont fait de même. »

(Voir aussi Note du Doc. 62.)

DOCUMENT 51

CILICIE. — LETTRE DATÉE DU 20 JUIN 1915 DU DR. L. RÉSIDENT ÉTRANGER EN TURQUIE. COMMUNIQUÉE PAR LE COMITÉ AMÉRICAIN DE SECOURS AUX ARMÉNIENS ET AUX SYRIENS.

La déportation a commencé, il y a six semaines environ, par 180 familles de Zeïtoun; depuis lors, tous les habitants de cette ville et de tous les villages environnants ont été déportés; il en a été de même d'un grand nombre de chrétiens d'Elbistan, de Hadjine, de Sis, de Kars-Bazar, de Hassan-Beyli et de Deurt-Yol.

Le nombre de ces déportés est d'environ 26.500, dont 5.000 ont été envoyés à Koniah, 5.500 à Alep et dans les environs de ces deux villes; le reste à Deïr-el-Zor, à Rakka, en divers points de la Mésopotamie et même jusqu'à proximité de Bagdad.

Et ces mesures continuent avec une activité croissante et on ne peut dire jusqu'à quelle ampleur elles seront portées. Les ordres déjà donnés porteront à 32.000 le nombre de ces déportés, et il faut noter qu'il n'y a encore eu aucun exil de prononcé à Aïntab et très peu seulement à Marach et à Ourfa.

Voici ci-dessous le texte de l'ordre du gouvernement qui couvre et provoque les faits que nous relatons : (1) « *Article 2* : Les commandants d'armées, de corps d'armées indépendants ou de divisions, peuvent, en cas de nécessités militaires et dans tous les cas où ils suspectent des actes d'espionnage ou de trahison, expulser soit partiellement, soit en masse les habitants des villages ou des villes et les établir en d'autres localités. »

Les ordres donnés par les commandants peuvent peut-être avoir été assez humains; mais leur exécution a été nécessairement rude et brutale, dans le plus grand nombre de cas et souvent accompagnée d'horribles traitements envers les femmes et les enfants, les malades et les vieillards.

Des villages entiers ont été déportés avec un simple préavis d'une heure, sans donner le temps du moindre préparatif pour le voyage, sans même accorder le temps parfois de réunir tous les membres d'une famille, de sorte que de petits enfants ont dû être abandonnés en arrière. Dans le haut village de Guében, les femmes se trouvaient, pour la plupart, au lavoir et elles furent contraintes d'abandonner leur linge dans l'eau et furent mises en route, pieds-nus et à moitié dévêtues, comme elles étaient. Quelquefois il a été possible d'emporter les misérables petits mobiliers et les instruments d'agriculture, mais le

(1) Voir document 32 et annexe C.

plus souvent on ne pouvait rien emporter et il n'était même permis de rien vendre, bien qu'on en aurait eu le temps.

A Hadjine, dont les habitants jouissaient d'une petite aisance, tous avaient réuni des provisions de bouche et des effets de couchage pour le voyage, mais ils furent obligés de tout abandonner et, par la suite, eurent à souffrir cruellement de la faim.

Dans beaucoup de cas, les hommes (et il faut noter que presque tous ceux qui étaient aptes pour le service militaire étaient déjà partis pour les armées), étaient vigoureusement attachés les uns aux autres avec des cordes ou des chaînes. Les femmes avec des enfants en bas âge dans les bras ou en état de grossesse avancée, étaient traînées sous le fouet, comme du bétail. Il est de ma connaissance que trois de ces malheureuses accouchèrent sur la route et, obligées par leurs sauvages gardiens de se remettre en marche immédiatement, moururent d'hémorragie. Il est vrai qu'un cas m'est connu où le chef des gardiens d'escorte ayant un cœur humain, accorda à de malheureuses femmes dans le même cas quelques heures de repos et leur procura un chariot pour continuer la route.

Il y eut des femmes, dont le désespoir et la détresse furent tels, qu'elles abandonnèrent leurs petits enfants sur les chemins.

Un grand nombre de femmes et de jeunes filles furent violées. En une certaine localité, le commandant de gendarmerie déclara ouvertement à ses hommes qu'ils pouvaient agir avec les femmes et les jeunes filles comme bon leur semblerait.

Quand à la subsistance des déportés, les mesures ont été très différentes suivant les lieux. Quelquefois le gouvernement s'occupa de les nourrir; d'autres fois il permit aux habitants de leur procurer des aliments. Mais il y eut des cas ou non seulement il ne se chargea pas de les nourrir, mais même s'opposa à ce qu'il leur fut rien procuré, leur imposant ainsi les souffrances de la faim et de la soif, dont plusieurs moururent.

Toutes ces populations furent dispersées, par groupes de 3 ou 4 familles, en des localités de race, de religion et de langues différentes des leurs; et j'écris ici à tort le mot de familles, car il ne faut pas oublier que les 4/5 de ces déportés étaient des femmes, des enfants et le peu d'hommes qui s'y trouvaient étaient des vieillards ou des infirmes.

Si l'on ne trouve pas un moyen pour porter secours à ces malheureux avant très peu de mois et jusqu'à ce qu'ils soient installés dans leurs nouvelles résidences, les 2/3 ou les 3/4 d'entr'eux mourront de maladies et de faim.

DOCUMENT 52

BM. — LETTRE D'UN TÉMOIN OCULAIRE ÉTRANGER, DATÉE DU 6 JUILLET 1915, A BORD D'UN PAQUEBOT, COMMUNIQUÉ PAR LE COMITÉ AMÉRICAIN DE SECOURS AUX ARMÉNIENS ET AUX SYRIENS.

La Turquie centrale a atteint une crise dans son histoire. Il y a à faire face à de graves problèmes. En plusieurs parties le travail accumulé d'un grand nombre d'années a été balayé en quelques semaines par le grand et terrible flot de la déportation, et nous nous trouvons de nouveau à ras du sol. Nous voyons qu'entre la mi-mai et la mi-juin, il y eut 26.000 âmes de déportées et que le nombre atteindra 32.000. Lorsque je partis de BM. le 14 juin, le Zéïtoun avait en réalité été vidé de ses habitants arméniens. Une ou peut-être deux familles seulement, qui n'étaient pas originaires de Zéïtoun et qui se trouvaient au service du gouvernement et lui étaient nécessaires, furent laissées à Zéïtoun ; il ne leur fut même pas permis de vivre dans des maisons ; on les obligea à s'installer dans l'église. La ville est maintenant occupée par les réfugiés musulmans de Macédoine. Ils commencèrent par abattre les arbres fruitiers chargés de fruits verts pour les employer au chauffage ; puis ils fauchèrent les blés encore verts pour fourrages. L'un d'eux s'empara de la mule qui avait été réquisitionnée par le gouvernement à un muletier musulman pour le transporter jusqu'à Zéïtoun ou Yéni-Chehir, c'est ainsi que je crois qu'on appelle maintenant cette ville. Lorsque le Katerdji (muletier) voulut, naturellement, s'y opposer, l'homme tua le Katerdji et prit la mule. Ces hommes sont si insoumis que le gouvernement semble avoir peur d'eux et les laisse faire. Autant que je sache, il ne restait plus un Arménien dans l'Elbistan et toute sa région, à Fournouz et toute sa région, à Guében et toute sa région, à Gourksoun et toute sa région, et je ne me rappelle pas d'autres lieux qui avaient été également évacués ; et on s'attendait à voir évacuer, d'un jour à l'autre, Foundadjik et Déré-Keuï et toute leur région. Le gouvernement dit en vérité que son plan est de vider toute la Cilicie, à l'exception de Sis, d'Adana et de BM. où se trouve une classe qui lui rend des services. Quelques fonctionnaires prétendent que toute la population, sauf environ 300 familles riches influentes de BM. sera laissée, mais personne ne les croit, et tous, du plus riche au plus pauvre, se préparent à partir. Les mêmes fonctionnaires disent qu'on ne touchera pas à Sis, ni à Adana, mais nous savons que l'on en a déjà déporté quelques personnes. Ainsi que vous le savez, on a fait cette année de Marach un « Sandjak » indépendant, comme Ourfa et ceci a facilité ce travail infâme. Le vali d'Alep

résista de toutes ses forces à la déportation de son district, mais nous fûmes informés par lui au jour de notre départ d'Alep qu'il avait été transféré à Koniah, de sorte qu'en ce moment la déportation suit son libre cours dans les champs d'Aïntab. Lorsque nous étions à Alep, j'y vis le premier lot de cent familles de déportés de Hadjine et on attendait l'arrivée des autres, le jour de notre départ, ou les jours suivants. L'homme qui avait procédé aux déportations de Diarbékir et qui, pis encore avait tué les victimes en les battant et les brûlant jusqu'à ce que mort s'en suivre, — de qui quelqu'un s'était écrié : « ils les tue vivants. » — fut transféré à Ourfa vers la mi-juin, dans le but évident de lui permettre d'y continuer son œuvre. Je puis ajouter, en passant, qu'un télégramme chiffré reçu de Mardin vers le 24 juin, nous apprit que les massacres y avaient commencé.

Pourquoi ces déportations ? Il y a plusieurs explications. Lorsqu'on le demandait, la réponse était : « C'est un ordre de Constantinople. » Un des fonctionnaires qui mourait presque de fatigue par ce travail supplémentaire des déportations, dit, un jour : « C'est très bien pour les pays d'Europe de faire des déportations. Il leur suffit de mettre les gens dans les trains et de les envoyer où bon leur semble ! » Il tint encore d'autres propos qui nous donnèrent à penser que l'Allemagne a un doigt dans cette affaire. Nous savons, en tous cas, que lorsque les fonctionnaires turcs se relâchent un peu, les fonctionnaires allemands interviennent pour redoubler de rigueur.

Où vont les déportés ? Quelques-uns sont répartis dans des villages musulmans à raison de une ou deux familles par village, dans le but évident de les obliger à se convertir à l'islamisme. D'autres sont arrachés de leurs montagnes et sont traînés vers Bagdad à travers le désert. Des officiers allemands qui arrivèrent un soir à Alep, se rendant de Bagdad à Constantinople, dirent qu'ils avaient rencontré le premier de ces convois à deux jours de marche de Bagdad et que la route qu'ils avaient parcourue était couverte de cadavres.

Qui sont ces déportés ? Des femmes, des enfants, des vieillards chancelants et des bébés. Les hommes de 21 à 35 ou 40 ans sont tous partis pour la guerre de sorte que ces femmes sont à la merci de ceux auxquels elles sont confiées. Quelques soldats sont aussi bons pour elles que les circonstances le permettent ; d'autres les louent pour la nuit aux hommes des villages près desquels ils campent ou dans lesquels ils entrent, comme un taureau dans un troupeau de vaches. Ceci n'est pas une supposition mais un fait parfaitement connu. Des femmes se tuent en se jetant dans le fleuve, pour y échapper, mais d'autres s'y soumettent pour sauver leurs enfants.

Ce qui rend surtout ces déportations cruelles c'est qu'en général les gens se font leurs nouveaux vêtements en automne. Nous sommes à l'époque où ils vont à la montagne avec leurs troupeaux et où ils usent

leurs vieux vêtements de l'année dernière, en attendant de recevoir les nouveaux, après la moisson ; de sorte qu'ils sont très mal pourvus pour un voyage. En outre le gouvernement a bien soin dans beaucoup de cas, si non dans tous, de les empêcher d'emporter les vêtements qu'ils possèdent. Les premiers appelés furent quelques familles de Zéïtoun. Comme d'ordinaire, le samedi matin de bonne heure, les femmes avaient endossé leurs vieux vêtements et commencé leur lessive du samedi. Tout à coup sans aucun avertissement, on commença à frapper aux portes. Puis, en moins d'une minute, les soldats firent irruption, disant que toutes les personnes habitant les maisons étaient appelées immédiatement au gouvernorat. On ne leur donna pas un moment pour changer de vêtements ou de chaussures, et en vêtements de nuit ou de travail, les mères et quelques pères arrachèrent du lit leurs enfants endormis, les femmes jetant un châle sur leur tête tandis qu'elles couraient. Naturellement, beaucoup d'enfants furent laissés derrière et on peut citer plusieurs épisodes pathétiques de petits garçons ou de petites filles, âgés de 8 à 9 ans, trébuchant sur les routes, pouvant à peine se traîner de fatigue et, cependant portant leur petit frère ou leur petite sœur, parce que, disaient-ils, leur mère, lorsqu'elle avait été emmenée par les soldats, leur avait dit : « veillez sur le bébé et ne l'abandonnez jamais. »

Le tour de Guében vint plus tard, de sorte que la population connaissait les déportations et s'y était préparée, bien que le gouvernement eût affirmé maintes et maintes fois, que ce district ne serait pas déporté. Le temps passait sans que l'ordre vint. Le gouvernement disait : « Pourquoi ne nous croyez-vous pas ? Voyez, vos troupeaux souffrent du manque de pâturage ; ayez-en soin et allez à la montagne, comme d'ordinaire. » Quelques-uns parmi les plus braves s'y rendirent et rien n'arriva, de sorte que les troupeaux furent emmenés sur la montagne. Un matin, les femmes étaient en train de mettre dans les baquets du linge qui avait été porté pendant ces semaines d'attente, afin de le laver et de pouvoir aller à la montagne avec du linge propre. Le besoin de lessive était si grand, qu'elles étaient vêtues aussi peu que possible, afin de pouvoir emporter tout leur linge bien lavé et propre. Une heure ne s'était pas écoulée, — ou en tous cas un temps très court, — que des soldats se présentèrent à ces femmes leur ordonnant de se mettre en marche, tandis que d'autres accostaient ceux qui étaient dans la montagne avec les troupeaux, en leur donnant l'ordre de tout abandonner et de partir. De sorte qu'elles furent obligées de laisser tout leur linge dans les baquets et leurs troupeaux dans les montagnes et de se mettre en marche.

A Elbistan, lorsqu'un musulman ami désirait acheter quelque chose aux Arméniens, afin de les mettre à même d'avoir un peu d'argent comptant pour le voyage, le gouvernement postait des soldats dans

toutes les rues arméniennes pour l'empêcher, de sorte que les Arméniens ne purent vendre que quelques petits objets, en se cachant.

Un autre facteur qui ajoute à l'horreur de la situation est le fait que les chevaux, les mules, les baudets ont été réquisitionnés par le gouvernement pour l'armée. Il s'en suit que ces malheureux n'ont plus d'animaux pour transporter leur propres bagages et que le gouvernement en peut fournir que très peu d'animaux. Parfois, on oblige un Arménien d'un village éloigné, qui par hasard a pu garder un ou deux pauvres chevaux vieux ou boiteux, d'aider au transport des déportés. Et tandis qu'il s'y rend, il apprend en route que sa propre famille a été déportée aussi. Naturellement s'il peut s'échapper la nuit pour aller à l'aide des siens, il le fait. D'autres fois, des soldats font une tournée dans un village musulman voisin et y prennent les quelques baudets qui restent. Leurs propriétaires savaient que si leurs ânes étaient emmenés jusqu'à quelque grande ville, ils ne les reverraient plus jamais. De sorte que ces pauvres soldats qui avaient marché toute la journée devaient rester éveillés la nuit pour la garde des baudets, afin de ne pas les laisser voler par leurs propres propriétaires qui se glissaient furtivement pour tâcher d'en trouver l'occasion. Les mères sont obligées de marcher et de porter leur enfant de leur mieux. Il y en a qui jettent leurs petits dans le fleuve, ou les laissent sur quelque buisson à côté de la route, afin de pouvoir sauver les autres. Une mère jeta un de ses enfants dans le fleuve et y sauta ensuite avec son autre enfant dans les bras. On entend souvent cette prière déchirant le cœur : « Ne voulez-vous pas prendre ma fille pour la sauver des horreurs de la route ? Elle a été élevée dans vos écoles. Vous pourriez la sauver en la prenant. » Ou bien : « mon petit, ma chérie, prenez-la, prenez-les ! Comment puis-je me traîner jour après jour, sur les rochers, sur les sables brûlants du désert et porter et nourrir et garder ma chérie ? »

Je ne pense pas qu'il y ait une seule famille à BM. qui n'ait donné ses vêtements, son argent, ses vivres, au point qu'elle dise maintenant : « Il ne me reste plus rien que ce dont nous aurons besoin sur la route, lorsque nous serons appelés à notre tour. »

Elles ne pouvaient pas résister aux pleurs des mères et beaucoup ont pris des enfants en disant : « En mettant un peu plus d'eau dans la soupe, il y en aura assez pour tous. » Et elles ajoutent : « Lorsque nous recevrons aussi l'ordre de partir, qu'adviendra-t-il de ces enfants ? Ils auront eu quelques jours de plus d'existence et de sécurité, mais quoi, après ? »

Il y a encore un autre facteur qui ajoute à l'horreur de toutes ces souffrances ; comment les autorités qui n'ont pas les moyens de nourrir leurs soldats, pourront-elles obéir aux instructions qu'elles recevront écrites sur beau papier et leur enjoignant de prendre des mesures pour que la population soit bien nourrie et ne manque de rien. A BM. depuis

un mois les églises chrétiennes ont donné deux repas par jour à 3.000 personnes auxquelles le gouvernement ne fournit que deux minces tranches de pain rassis par jour et je crois qu'il est prudent de dire que les mêmes personnes qui ont été nourries ne le sont jamais deux ou trois jours de suite. Chaque convoi reste deux à trois jours ou même une semaine, mais il y a des arrivées et des départs presque chaque jour. C'est là, comme vous le pensez bien, une terrible épreuve pour des malheureux dont le gouvernement a extorqué le dernier sou en employant tous les moyens et allant même jusqu'à pendre un homme sur la place du marché pour n'avoir pas payé dix livres qu'on lui avait réclamées. Les pendaisons sont si fréquentes maintenant à BM. qu'elles ne causent plus d'émoi. Ce n'est que quand il arrive à quelqu'un de raconter qu'il a vu un homme pendu au marché hier ou avant-hier que nous en entendons parler. En voyant leurs garde-manger se vider rapidement, ils se demandent pour combien de temps il leur en reste. A Aïntab, il n'est pas même permis de nourrir les déportés à qui on fait faire maintenant un grand détour autour de la ville pour éviter qu'on ne cherche à leur fournir des vivres. De braves gens d'Aïntab portèrent des bouteilles pleines d'eau, au croisement des deux routes, à 2 heures et plus de distance, pour les donner aux déportés, avant le départ pour le désert ; mais on ne permit pas de les leur donner et ils durent les rapporter tristement chez eux.

Et comment ces gens voyagent-ils ? Lorsqu'ils arrivent à BM. épuisés, les pieds tuméfiés et saignants, serrant leurs petits enfants sur leur sein, ils ne font entendre ni un murmure, ni une plainte. Mais on ne voit que leurs yeux suppliants et l'on n'entend que ces mots : « Pour l'amour de Jésus ! Pour l'amour de Jésus ! »

Les déportés d'Elbistan furent amenés par un chemin détourné que personne ne connaissait, parce que, croyons-nous, les soldats craignaient de suivre la route directe au delà de l'emplacement où avait été Zéïtoun. De sorte qu'au lieu d'arriver en deux jours, ils eurent à errer pendant toute une semaine dans les montagnes, plusieurs d'entr'eux n'ayant pas même eu un morceau de pain à manger pendant les deux derniers jours. Vingt-quatre heures après leur arrivée à BM., Badvéli V. vint nous voir. Même alors, il était si exténué et ses lèvres étaient si brûlantes qu'il fit un grand effort pour pouvoir nous parler. Soudain, il releva la tête et d'une voix complètement changée, il dit : « Je tiens à vous exprimer ma grande joie. Lorsque mon peuple abandonna ses maisons, ses terres, tout ce qu'il avait, il n'y eut pas un murmure, pas une plainte, mais avec joie, — oui, avec joie — nous abandonnâmes tout. Et je puis dire maintenant que je crois que mon peuple est aujourd'hui plus près du Christ qu'il n'y a jamais été ! »

J'ai vu la femme du prédicateur de Gourksoun. Elle était tellement fatiguée que malgré elle, peut-être même sans qu'elle s'en doutât, ses

lèvres tremblaient tandis qu'elle parlait. Et cependant, on ne voyait qu'un sourire sur son visage et on n'entendait qu'un mot joyeux sortir de sa bouche.

Quelqu'un lui demanda comment elle était venue ; elle répondit qu'elle avait pu louer une bête pour une livre pour quelques heures (je crois que c'est la somme qu'elle a indiquée), mais que pour la plus grande partie du voyage, elle l'avait faite à pied. Je la regardai, c'était une femme délicate, qu'on n'aurait pas crue capable de marcher pendant trois ou quatre milles. Et cependant, elle avait parcouru les routes grimpantes des montagnes, sur les rochers. Lui ayant demandé comment elle avait pu faire une telle marche, elle se retourna vers moi et avec un regard de confiance et d'admiration presque enfantines qui éclaira son visage, elle me répondit : « Je ne sais, mais nous n'avons éprouvé aucune fatigue ; la route n'était pas dure, il semblait que Dieu nous soutenait de ses bras et nous portait. »

DOCUMENT 53

ZEÏTOUN. – LES ANTÉCÉDENTS DES DÉPORTATIONS RAPPORTÉS PAR LE RÉVÉREND STEPHEN TROWBRIDGE, SECRÉTAIRE DU COMITÉ DU CAIRE DE LA CROIX-ROUGE AMÉRICAINE, D'APRÈS UN TÉMOIGNAGE ORAL DU RÉVÉREND DIKRAN ANDRÉASSIAN, PASTEUR DE L'ÉGLISE PROTESTANTE ARMÉNIENNE DE ZEÏTOUN (1).

Le 10 août 1914, les autorités turques de Zeïtoun firent une déclaration de « Seferbeylik » ce qui en termes militaires signifie que tout homme du district, âgé de moins de 45 ans doit se préparer à partir pour le service de l'armée. Chaque homme, musulman ou chrétien, devait se procurer un « Vésika » ou certificat du gouvernement constatant qu'il avait rempli toutes les conditions préliminaires et qu'il était prêt pour le service militaire.

Des centaines et des centaines, principalement des musulmans turcs, vinrent des environs au Gouvernorat de Zeïtoun et reçurent l'hospitalité des Arméniens de la ville tout le temps que durèrent les formalités. Ces Arméniens furent également appelés et ils commencèrent à se demander s'ils devaient obéir. < Ce n'est que depuis 1909 que les chrétiens ont été admis dans l'armée turque, bien que dans les anciens temps, les Janissaires fussent une partie importante de l'armée ottomane >.

Beaucoup de Zeïtounlis gagnèrent la montagne pour échapper au service militaire. Parmi eux se trouvaient environ vingt cinq mauvais sujets qui vivaient d'actes de violence. Cette petite bande qui était mal vue et crainte par la population paisible de Zeïtoun, attaqua une compagnie de nouveaux conscrits musulmans, les dépouilla et les irrita par l'insolence de son langage. En conséquence, Haïdar-Pacha, le Mutessarif de Marach vers le 31 août, avec 600 soldats. Il amena avec lui quelques notables chrétiens de Marach pour persuader les Zeïtounlis.

< La population de Zeïtoun en eut connaissance et Yeghia Agha Yénidounyaïan, l'un des notables, conseilla à Nazaret Tchaouch, son cousin, d'aller à la rencontre de Haïdar-Pacha avec 500 ou 600 jeunes gens armés, car il se méfiait des intentions de Haïdar-Pacha. Mais Nazaret Tchaouch répondit : « Non, il se peut que son arrivée soit la mort pour moi ; mais j'aime mieux mourir que de voir Zeïtoun ruiné, car je sais bien que ce n'est pas le moment de faire de l'opposition ». Tous les

(1) Les passages entre parenthèse sont pris du récit plus complet de la version arménienne du pasteur Andréassian (Doc. 39) : un drapeau de la Croix-rouge qui sauva 4.000 Arméniens. « Ces passages ont été traduits pour nous par M. G. H. Paélian.

chefs étaient de la même opinion, car ils savaient qu'ils n'étaient pas prêts pour une défense prolongée et que les puissances européennes n'étaient pas en situation de venir à leur aide. De sorte qu'on ne s'opposa pas à l'arrivée de cette troupe. Le Pacha demanda la reddition des 25 mauvais sujets qui avaient attaqués les conscrits. On se saisit de tous ces hommes et on les consigna au gouvernement turc. Ceci, semble-t-il, satisfaisait à toutes les exigences du Pacha, mais il ne se montra pas satisfait et lança une proclamation demandant la livraison de toutes les armes, à feu ou autres. Sous prétexte d'obliger les Arméniens à avouer la possession des fusils, on employa la bastonnade et les tortures les plus cruelles.

Beaucoup de notables eurent les pieds déchirés, mis en lambeaux. Ceux qui n'avaient pas de fusils firent des efforts désespérés pour en acheter à leurs voisins afin d'en avoir à livrer et d'échapper ainsi à la torture (1).

Il existait en tout environ 200 fusils Martini parmi les 8.000 habitants de Zeïtoun, et 150 d'entr'eux furent ainsi saisis par les officiers turcs. Une quantité de vieux fusils, hors d'usage, et de pistolets furent ramassés et confisqués.

En retournant à Marach, le Pacha emmena avec lui un certain nombre de notables arméniens, en permettant aux soldats de les insulter en route et de les battre. Quelques-uns des Arméniens furent emmenés aux casernes de Marach pour le « Service Militaire » mais l'expérience qu'ils en avaient eue, les décida à se sauver et à retourner à Zeïtoun.

Toutes les misères anciennes recommencèrent. Sous prétexte de trouver des déserteurs, on perquisitionna dans les maisons avec une absolue illégalité, battant cruellement les parents et les voisins ; les pères de quelques-uns des « déserteurs » moururent presque sous les coups < parmi eux Nazaret Tchaouch lui-même >. Les femmes et les filles des familles des « déserteurs » furent attaquées et violées. Des jeunes filles arméniennes furent constamment outragées par les grossiers soldats turcs. Même les jeunes gens qui n'avaient pas déserté furent battus « sous prétexte qu'ils auraient pu déserter plus tard ».

Naturellement le commerce était arrêté depuis longtemps et maintenant on confisquait un grand nombre de propriétés privées sous divers prétextes. C'est alors que < vers la fin de février > quelques têtes chaudes se réunirent un soir et projetèrent d'attaquer le gouvernement. Le projet fut déjoué par les notables arméniens < parmi lesquels Baba Agha Bésilosian, le plus influent de tous > parce qu'ils sentaient qu'ils ne pouvaient réussir.

L'Aratchnort (l'Evêque arménien chef de la communauté) considéra comme de son devoir de prévenir les autorités de ce complot.

---

(1) Documents : 24, 31 et 38.

Tels sont les faits. Comment peut-on accuser la population d'avoir voulu tenter une insurrection ?

Environ 25 des jeunes gens qui avaient été brutalement traités par les officiers turcs gagnèrent la montagne. Ces 25 attaquèrent neuf hommes de la police turque sur la route de Marach. Toute la population arménienne de Zeïtoun s'éleva contre cet acte et le déclara ouvertement. Une attaque de nuit par cette bande d'insensés < qui s'étaient refugiés dans un monastère voisin >, fut déjouée par les troupes du gouvernement, aidées par le gros de la population arménienne. Malgré cela, il devint évident que le gouvernement ne cherchait qu'un prétexte pour détruire la ville de fond en comble.

Peu à peu 5.000 soldats furent assemblés près de la ville < et le 24 mars/6 avril, une délégation arménienne fut envoyée de Marach à Zéïtoun. En faisaient partie le Révérend A. Chiradjian, le Père Sahak, un moine catholique et Herr Blank qui persuadèrent les Arméniens d'informer le gouvernement des endroits où les insurgés se cachaient et de suivre les instructions du gouvernement pour assurer leur sécurité et la sécurité des autres Arméniens de Cilicie. Les Arméniens acceptèrent à l'unanimité cette proposition et dirent au gouvernement que les insurgés se trouvaient dans le monastère.

Le lendemain, le 25 mars/7 avril, commença l'attaque du Monastère. Le nouveau Mutessarif de Marach voulait investir le Monastère, mais le capitaine Khourchid s'y opposa, disant qu'il pourrait saisir tous les insurgés morts ou vifs « en moins de deux heures ».

Le combat ayant continué jusqu'au soir, les Turcs décidèrent de brûler le monastère. Mais durant la nuit, les insurgés sortant du Monastère se ruèrent sur les Turcs, tuèrent un officier et plusieurs soldats et échappèrent dans la montagne, ne laissant que quelques hommes derrière eux. Les Turcs perdirent de 200 à 300 hommes.

Le 26 mars/8 avril, les Turcs mirent le feu au monastère croyant que les insurgés y étaient encore. Après ces faits (1) > 50 familles de notables furent envoyées en exil ; quelques jours après, on en expédia encore 60, puis les habitants de tout un quartier et ainsi de suite. Finalement tous ceux qui restaient furent déportés en une seule fois. A la date du départ du Révérend Dikran Andréassian il ne restait plus de familles. Même les inscriptions arméniennes gravées sur les voûtes des Eglises furent gratées par ordre de Khourchid Bey, le commandant des troupes et le nom de Zéïtoun fut changé en Suleïmanieh (du nom d'un officier turc qui avait été tué sur la route de Marach. Le Moufti turc de Zéïtoun

(1) L'auteur du Document 54 établit que le 1er convoi de Zeïtounlis fut expédié dans la matinée qui suivit la nuit de l'évasion des insurgés du monastère. Ce serait le 8 avril. L'auteur du Doc. 52, d'autre part, affirme que la première déportation de Zéïtoun eut lieu un samedi, ce qui la placerait au 10 avril 1915.

affirme dans son rapport qu'au cours de tous ces événements et de la prise d'assaut du monastère 101 soldats turcs avaient été tués et 110 avaient été blessés. Par contre, nous pouvons ajouter que 8.000 Arméniens qui n'avaient aucune mauvaise intention contre le gouvernement furent outragés, dépouillés et déportés suivant un plan méthodique, conçu par les Allemands, déportés dans les plaines arides de Mésopotamie, soumis à des souffrances et des supplices hideux.

Les Zéïtounlis attendaient avec impatience la prise de Galipoli par les alliés, ils espéraient une défaite écrasante des Turcs, mais ils ne se révoltèrent pas. Il y eut un ou deux complots, mais ils furent contrecarrés et déjoués principalement par les Arméniens d'esprit sain eux-mêmes. Les témoignages, d'après lesquels la destruction de la population de Zéïtoun a été faite d'après un plan délibéré turco-allemand, sont convaincants.

DOCUMENT 54

EXILÉS DE ZÉÏTOUN ; JOURNAL D'UN RÉSIDENT ÉTRANGER DE LA VILLE DE B. DANS LA PLAINE DE LA CILICIE. COMMUNIQUÉ PAR UN SUISSE DE GENÈVE.

Dimanche 14 Mars 1915.

J'ai eu ce matin un long entretien avec M... au sujet de ce qui se passe à Zéïtoun. Il a réussi à se procurer quelques informations sur la petite ville arménienne, quoique toute communication ait été interrompue avec elle. En outre, 4.000, d'aucuns disent 6.000, d'autres 8.000, — soldats turcs sont partis d'Alep pour Zéïtoun. Dans quelles intentions ? Mr... qui était là-bas cet été et cet hiver m'a dit que les Arméniens ne veulent pas se révolter, et qu'ils supporteront tout de la part du Gouvernement. Car, contre l'usage séculaire, des soldats ont été levés parmi eux lors de la mobilisation d'août, sans qu'ils fissent la moindre résistance. Le Gouvernement, cependant, les a trompés. En octobre, Nazaret Tchaouch, leur chef, est venu à Marach avec un sauf-conduit, afin de régler quelques points spéciaux avec les « officiels ». Il a été traîtreusement jeté en prison, torturé, mis à mort.., Malgré cela, ceux de Zéïtoun se sont tenus cois. Des « Zaptiehs, » gendarmes turcs, établis dans la ville, ont molesté les habitants, entrant dans les boutiques, expropriant, maltraitant, déshonnorant les femmes. Il est évident que le Gouvernement désire avoir quelque chose à reprocher aux Zéïtounlis pour pouvoir les exterminer à son gré et avoir ensuite une justification devant l'opinion du monde.

.... *Avril 1915.*

Trois Arméniens de Deurt-Yol ont été pendus cette nuit sur les principales places d'Adana. Le Gouvernement dit qu'ils ont communiqué avec le ou les navires de guerre anglais qui stationnent dans le golfe d'Alexandrette. Cela est faux ; car je sais, sans oser en confier la source à ce papier, qu'un seul et unique Arménien de Deurt-Yol a communiqué avec les Anglais.

.... *Avril.*

Deux Arméniens de Deurt-Yol ont encore été pendus à Adana.

.... *Avril.*

Trois Arméniens ont été pendus à Adana.

Pendant une promenade à cheval, tandis que nous allions traverser la voie ferrée, le train entra en gare. Quelle ne fut pas notre indignation de voir un wagon à porcs plein d'Arméniens de Zéïtoun. La plupart

de ces montagnards avaient leurs habits bariolés en loques, mais d'autres étaient parfaitement bien mis. Ils ont été chassés de leurs habitations et vont être transplantés, Dieu sait où, dans une ville d'Asie-Mineure... Nous voici donc revenus au temps des Assyriens pour que l'on se permette de violer ainsi la liberté sacrée de l'individu, et d'exiler des populations entières.

.... *Avril, le lendemain.* —

Nous avons pu voir ces malheureux, qui restent encore aujourd'hui ici. Et voici comment s'est effectué le départ de Zéïtoun, ou plutôt, comment s'est passé la tragédie qui a précédé, mais point causé leur exil. Après avoir outragé quelques jeunes filles, les gendarmes turcs se trouvèrent attaqués par une vingtaine de jeunes têtes chaudes.

Plusieurs policiers furent tués, quoique la population de Zéïtoun fût toujours opposée à une solution sanglante du conflit et désirât ardemment éviter le moindre prétexte à la lutte. Les vingt rebelles furent chassés de la ville et ils se réfugièrent dans un monastère, à trois quarts d'heure de la cité. A ce moment-là arrivèrent les troupes envoyées d'Alep. Les Zéïtounlis les hébergèrent et tout semblait aller au mieux entre la population et les 8.000 hommes commandés par des officiers allemands

Alors, les turcs cernèrent le monastère et l'attaquèrent durant toute une journée. Mais les insurgés se défendirent, tuèrent 300 soldats réguliers en ne perdant qu'un homme blessé légèrement. La nuit ils parvinrent à s'enfuir.

Leur évasion était encore inconnue à la ville, lorsque le lendemain, vers les 9 heures du matin, le commandement turc fit convoquer immédiatement au quartier général 300 personnes, dont les principaux notables ; ces gens se rendirent à l'appel qui leur était adressé, sans rien soupçonner, étant donné qu'ils étaient dans les meilleurs termes avec les autorités. Quelques-uns prirent un peu d'argent avec eux, d'autres, des vêtements ou des couvertures, la plupart n'emportèrent rien et vinrent dans leurs habits de travail. Quelques-uns laissèrent sur des montagnes des troupeaux gardés par des enfants. Arrivés au camp turc, quelle ne fut pas leur stupéfaction lorsqu'on leur donna l'ordre de partir sur le champ, avec interdiction de retourner chez eux. Partir, pour où ? Ils n'auraient pas pu le savoir, mais il est probable qu'on les envoie dans le vilayet de Koniah. Ils sont venus jusqu'ici soit en voiture, soit à pied.

.... *Avril.*

On disait aujourd'hui que toute la population mâle de Deurt-Yol a été emmenée pour travailler aux routes. On pend toujours des Armé-

niens à Adana. A remarquer : Zéïtoun et Deurt-Yol sont des cités arméniennes qui ont repoussé les massacreurs d'Adana en 1909. Les Turcs se vengent-ils ?

.... *Mai.*

De nouvelles bandes de Zéïtounlis viennent d'arriver. Je les ai vus marcher sur la route en une file interminable, sous le gourdin des Turcs. C'est vraiment ce qu'il y a au monde de plus misérable et de plus pitoyable. A peine vêtus, affaiblis, ils se traînent plutôt qu'ils ne marchent. De vieilles femmes tombent et se relèvent lorsque le Zaptieh s'approche le bâton levé D'autres sont poussées comme des ânesses. J'ai vu une femme encore jeune s'affaisser. Le Turc lui donna deux ou trois coups de bâton et elle se releva péniblement. Devant, marchait son mari avec un bébé de deux ou trois jours dans les bras. Un peu plus loin, une vieille a trébuché et s'est affalée dans la boue ; le gendarme la touche deux ou trois fois de son gourdin ; elle ne bouge pas, il lui donne aussitôt deux ou trois coups de pieds : elle ne remue pas davantage ; alors le Turc lui jette un coup de pied un peu plus fort ; alors elle roule dans le fossé. J'espère qu'elle était déjà morte.

Ces gens sont arrivés dans la ville. Ils n'ont rien mangé depuis deux jours. Les Turcs les ont tous fait partir de Zéïtoun, hommes, femmes et enfants, avec interdiction d'emporter quoique ce soit avec eux, si ce n'est une ou deux couvertures, un âne, une mule, une chèvre. Mais ils revendent ici toutes ces choses pour rien, une chèvre pour 1 medjidié (4 fr. 20.), un mulet pour une 1/2 livre (11 fr. 39). C'est que les Turcs les volent en route. Une jeune femme, mère de huit jours, a eu son âne volé la première nuit du voyage. Et quel départ !... Les officiers allemands et turcs ont obligé la population arménienne à abandonner tous leurs biens pour que les « mouhadjirs », réfugiés de Tharace, puissent prendre leur place. Dans la maison de ... se trouvent cinq familles !... La ville et les villages qui l'entouraient sont vidés. Sur 25.000 habitants à peu près, 15 à 16.000 exilés ont été dirigés sur Alep ; mais ils doivent aller plus loin ; en Arabie ? Aurait-on l'idée de les faire mourir de faim ? Ceux qui ont passé par notre ville vont dans le vilayet de Koniah ; là aussi se trouvent des déserts.

.... *Mai.*

Des lettres viennent de confirmer mes craintes. Ce n'est pas à Alep que les Zéïtounlis seraient envoyés, c'est à Deïr-el-Zor, en Arabie, entre Alep et Babylone... Et ceux que nous avons vus doivent aller à Kara-Pounar, entre Koniah et Erégli, la partie la plus aride de l'Asie-Mineure.

Quelques dames ont donné des couvertures, aux plus pauvres des babouches. Les Grecs eux-mêmes, se sont montrés admirables d'abnégation. Mais que peuvent-ils faire ? C'est une goutte de charité dans un océan de souffrance...

.... *Mai.*

Des nouvelles sont arrivées de Koniah... 90 Arméniens ont été emmenés à Kara-Pounar. Les Zéïtounlis sont arrivés dans cette ville. Leurs souffrances ont été augmentées par le fait qu'ils ont été forcés de rester qui huit, qui quinze, qui vingt jours à Bozanti (le point terminus du chemin de fer d'Anatolie, dans le Taurus, à 790 mètres d'altitude) par suite des énormes transports de troupes qui passent continuellement par les portes de Cilicie. C'est l'armée de Syrie rappelée pour la défense des Dardanelles.

Lorsque les exilés sont arrivés à Koniah, ils n'avaient, disent les nouvelles, rien mangé depuis trois jours. Aussitôt Grecs et Arméniens réunirent de l'argent et des vivres pour leur venir en aide. Mais le vali de Koniah a refusé de laisser quoique que ce soit parvenir aux exilés arméniens. Ceux-ci sont donc restés encore trois jours sans manger ; après quoi le vali leva sa défense et des vivres purent être remis, sous la surveillance des zaptiehs. Lors du départ des exilés de Koniah pour Kara-Pounar, celui qui m'a communiqué ces nouvelles m'a dit avoir vu une femme arménienne jeter son enfant dans un puits, une autre l'aurait jeté par la portière du train,

.... *Mai.*

Une lettre reçue de Kara-Pounar et dont la véracité ne peut être mise en doute parce que l'auteur m'en est connu, assure que les Arméniens de Zéïtoun exilés à Kara-Pounar, au nombre de 6 à 8.000, y meurent à raison de 150 à 200 par jour : ils manquent de nourriture.

Donc de 15 à 19.000 Zéïtounlis ont dû être envoyés en Arabie. La population globale de la ville et des villages avoisinants étant de 25.000 habitants à peu près.

.... *Mai.*

Toute la garnison de X. et celle d'Adana sont parties pour les Dardanelles. Il n'y pas de troupes dans le pays s'il était attaqué de l'extérieur.

.... *Mai, le lendemain.* —

De nouvelles troupes sont arrivées. Mais elles ne sont pas exercées.

.... *Mai.*

La dernière bande de Zéïtounlis a passé aujourd'hui par notre ville, et j'ai pu voir quelques-uns d'entr'eux dans le Khan où on les a mis. J'ai vu une pauvre petite qui a marché pieds nus plus d'une semaine, avec un tablier pour tout vêtement. Elle tremblait de froid et de faim, et les os lui sortaient littéralement du corps.

Une douzaine d'enfants ont dû être abandonnés sur la route parce

qu'ils ne pouvaient marcher. Sont-ils morts de faim ? Probablement, mais on ne le saura jamais.

J'ai vu aussi deux pauvres vieilles qui n'avaient plus de cheveux, ou presque. Lorsque les Turcs les chassèrent de Zéïtoun, elles étaient riches, mais elles ne purent rien emporter avec elles, si ce n'est les vêtements qu'elles portaient. Elles parvinrent néanmoins à cacher cinq ou six pièces d'or dans leurs cheveux. Malheureusement pour elles, le soleil fit briller le métal pendant leur marche et son éclat attira les regards d'un zaptieh. Celui-ci ne perdit pas son temps à sortir les pièces d'or ; il était bien plus court d'arracher toute la chevelure.

J'ai vu aussi un autre cas bien caractéristique : un ci-devant riche de Zéïtoun, conduisait deux ânes, débris de sa fortune. Survint un gendarme, qui saisit les deux brides. L'Arménien le supplie de les lui laisser ajoutant qu'il en était déjà réduit à la faim. Pour toute réponse, le Turc le roua de coups jusqu'à ce qu'il tombât dans la poussière, puis il continua jusqu'à ce que la poussière fut transformée en boue sanglante ; alors il donna encore un coup de pied à l'Arménien et s'en alla avec les deux ânes. Quelques Turcs regardaient cela, nullement surpris. Aucun n'eut l'idée d'intervenir.

.... *Mai.*

Les autorités ont envoyé un certain nombre d'habitants de Deurt-Yol pour être pendus dans les différentes villes d'Adana.

.... *Mai.*

Le bruit court que des exils partiels ont eu lieu à Marach. On en annonce prochainement pour notre ville.

Deurt-Yol a aussi été évacué ; les habitants ont été envoyés en Arabie. Hadjine est menacée du même sort. Des exils partiels ont eu lieu aussi à Adana. Tarsous et Mersine sont aussi sous la menace, de même qu'Aïntab.

DOCUMENT 55

LES EXILÉS DE ZEÏTOUN. — LETTRE DATÉE DE KONIAH 17 JUILLET 1915, D'UN RÉSIDENT ÉTRANGER DE KONIAH A MR. N. A CONSTANTINOPLE, COMMUNIQUÉ PAR LE COMITÉ AMÉRICAIN DE SECOURS AUX ARMÉNIENS ET AUX SYRIENS.

Espérant avoir l'occasion de vous envoyer cette lettre par l'entremise de Miss FF. je puis écrire librement. Disposez-vous de quelque moyen pour m'envoyer jusqu'à une cinquantaine de livres pour secourir les Zeïtounlis à Sultanieh ?

Le gouvernement les y laisse mourir de faim. Au commencement on leur donnait des rations de pain ; puis 150 dirhems de farine par tête et par jour, (les enfants au-dessous de cinq ans étaient exclus) plus tard on réduisit la ration à cent dirhems. Et, il y a maintenant quatre semaines que cette distribution a entièrement cessé. On ne permet pas aux déportés de s'éloigner du camp pour chercher du travail ; ils ne peuvent que chercher des racines et des herbes dans les champs et cela a occasionné plusieurs cas d'empoisonnement. Les exilés de Koniah, au nombre de 107, à qui on envoie de l'argent et des vivres de chez eux, ouvrirent une souscription entr'eux et recueillirent 1.400 piastres par semaine pour fournir du pain aux affamés.

J'ai envoyé des offrandes personnelles de nos amis et de nous-mêmes de 5 à 6 livres par semaines ; mais ces ressources s'épuisent. Dans la suite Mr. GG., que le Dr. EE. connaît, a été gracié par le vali et il est revenu ici. Il s'était mis à la tête des exilés pour essayer de se procurer des vivres pour les Zéïtounlis.

Je suis allé le voir, pour avoir des informations exactes sur leur situation. Leur nombre est de plus de 7.000, dont 2.000 y ont été envoyés sans passer par Koniah, de sorte que j'ignorai leur déportation. Les faits que j'ai cités sur la suppression de toute distribution de vivres sont exacts. Un bimbachi (un chef de bataillon) albanais, qui y était allé en service militaire, avait été très ému de ce qu'il avait vu et il avait envoyé un télégramme énergique pour demander la distribution de rations aux familles des hommes (environ 300), qui après avoir été envoyés à Sultanieh, étaient incorporés dans les régiments de travail. Il en avait le droit en sa qualité d'officier et sa demande fut acceptée par le Ministère de la Guerre. Ceci permettait de secourir environ 1.600 personnes, en laissant cependant 6.000 sans aucune nourriture. Le nombre des morts, jusqu'à la semaine dernière, était de 305. Le Dr. Stépanian de Baghtchédjik s'est distingué par son dévouement pour les pauvres. Il m'affirma avoir déjà constaté des cas de mort d'inanition.

Les déportés sont principalement logés dans des écuries de chameaux et d'autres locaux analogues. C'est une région importante de chameaux ; le gouvernement y en a réquisitionné 4.000. Les bestiaux et les bêtes de somme des Zéïtounlis ont été en grande partie réquisitionnés en route par le gouvernement. Ce qu'ils réussirent à cacher et à emporter avec eux a été mis sous réquisition, mais pas pris. Et dans l'entre-temps, il est défendu aux propriétaires de les vendre et d'en faire usage ; ils sont forcés néanmoins de les nourrir parce que le gouvernement les tient responsables de les lui livrer en temps voulu. J'avais entendu parler déjà des raffinements de cruauté diabolique, mais, j'ai vu des cas cette année qui m'ont brûlé le cœur.

Le but manifeste d'anéantir ce peuple par la faim ne peut pas être nié.

J'apprends que ce sont les exilés d'Ak-Chéhir et de Baghtchédjik lesquels se trouvent également à Sultanieh qui se sont montrés plus généreux que ceux de Koniah, en se privant, pour donner, de leurs propres ressources. Le Kaïmakam a été très bon, donnant de sa modeste bourse et encourageant les efforts des autres, en dépit de l'attitude des fonctionnaires de Koniah. Le Dr. Stépanian de Baghtchédjik, que vous connaissez peut-être, fait partie de la commission qui s'y est formée pour la distribution des secours qu'on peut lui envoyer. Pourriez-vous trouver et mettre quelque argent à ma disposition, de manière à ce que je puisse envoyer dix livres par semaine ?

Avec cela nous pourrions trouver d'autres sources ici pour donner 10 paras (cinq centimes) par tête. Certes c'est bien peu, mais ne pouvons-nous pas faire quelque chose ?

DOCUMENT 56

AF. RÉCIT DATÉ DU 16 DÉCEMBRE 1915 D'UN RÉSIDENT ÉTRANGER DE AF. COMMUNIQUÉ PAR LE COMITÉ AMÉRICAIN DE SECOURS AUX ARMÉNIENS ET AUX SYRIENS.

Les événements relatifs au bannissement des Arméniens de la région de AF. par le gouvernement turc commencèrent le 14 mai. Ce jour-là l'Alaï Bey, ou juge de la Cour Martiale, vint d'Alep, siège de la Cour Martiale, à AF. Il resta enfermé pendant les trois jours qui suivirent son arrivée, probablement en consultation avec les agents de la police secrète. Les 18, 19 et 20 mai, il eut des conférences avec les notables de la ville. Il demanda avec beaucoup de courtoisie que toutes les armes, les déserteurs de l'armée et toutes les autres personnes mises hors la loi lui fussent livrés. Il accorda trois jours pour faire droit à ses demandes. Il donna sa parole d'honneur que si on satisfaisait à ses demandes, tout serait pour le mieux pour la population de AF. et qu'on ne lui ferait aucun mal. Il ajouta pourtant qu'en cas de désobéissance il avait à sa disposition trois mille soldats, qui sauraient imposer ses ordres.

Cependant, dans les dernières conférences, l'attitude d'Alaï Bey devint menaçante et les notables furent très alarmés. Les anciens et les chefs spirituels des communautés ne savaient quels conseils donner. S'ils livraient leurs armes et étaient trahis, ils pouvaient être tous massacrés et s'ils les gardaient, ce serait une opposition ouverte contre le gouvernement. Quelques-uns des chefs vinrent nous consulter, Miss B. et moi, et nous appuyâmes l'opinion de ceux qui étaient d'avis de se soumettre à toutes les demandes. Il fut finalement décidé à l'unanimité de s'y conformer et on commença à y donner suite.

Le dimanche, 23 mai, tous les déserteurs, sauf 3 ou 4, s'étaient livrés et environ 70 fusils martini avaient été consignés. C. Bey paraissait satisfait du résultat et les gens commençaient à être tranquillisés. A 3 heures de l'après-midi, environ 2.000 soldats de cavalerie et d'infanterie entrèrent dans la ville. Le commandant local avait fait des préparatifs pour leur arrivée et avait pris possession, par la force, de l'école grégorienne de garçons, du monastère (qui avait été affecté à l'Orphelinat), dont on fit sortir les orphelins pour céder la place aux soldats et de l'académie protestante de garçons. Miss B. protesta immédiatement auprès du gouvernorat pour l'occupation de ce dernier bâtiment. La cavalerie fut envoyée alors dans un autre bâtiment appartenant à une société philanthropique, qui était administrée par Miss B.. Comme ces bâtiments étaient vides et sans usage, il nous sembla de le

permettre sans protestation. Le lendemain, nous allâmes voir l'officier de cavalerie D. Bey, qui nous reçut avec beaucoup de courtoisie et nous assura qu'on prendrait grand soin de la propriété, assurance qui fut tenue. Le bâtiment de l'Académie des garçons n'était pas entièrement évacué par les soldats, on n'y en laissa que peu et toutes les chambres dont nous avions besoin furent fermées à clefs. Des factionnaires furent placés dans toutes les parties en vue de la ville et une escouade était de service nuit et jour à l'entrée de la route privée qui conduit à l'American Board Compound.

Vers le soir du lundi 24, les munitions et les bêtes de bât des troupes arrivèrent. Les soldats qui les accompagnaient furent envoyés dans un bâtiment appartenant à une autre institution de la ville. Bien que ce bâtiment fut vide, par suite de l'absence des missionnaires, il était rempli de meubles et autres objets. On prévint Miss B., mais avant qu'elle n'arrivât, le gardien avait été obligé d'ouvrir la porte. Elle protesta auprès de l'homme de police de service, mais voyant que ses protestations étaient inutiles, elle essaya d'obtenir une audience du juge de la Cour Martiale. Il promit de faire évacuer le bâtiment le lendemain, ce qui fut fait.

Le 25 mai, Miss B. alla de nouveau voir Alaï Bey pour lui soumettre plusieurs demandes personnelles, telles que la permission de prendre de la farine au moulin, sans être molestée, d'empêcher les soldats d'entrer sur notre route et nos terrains, etc. etc. Tout fut immédiatement et courtoisement accordé. Elle prévint aussi que nous avions un fusil en notre possession, qui était enregistré au nom de notre maître d'hôtel. Il sourit gracieusement et demanda si nous n'en voulions pas encore quelques-uns, car il en avait beaucoup à notre disposition. Pendant les jours qui suivirent, il y eut de fréquentes réquisitions, de plus en plus sévères pour la livraison des munitions de toutes espèces et des déserteurs. C. Bey nous donna des assurances réitérées que si les déserteurs étaient livrés, il n'y aurait aucune déportation. Le 27 mai, un grand nombre des chefs furent emprisonnés et chaque jour leur nombre alla en augmentant.

L'angoisse de la population était si grande que personne ne pouvait ni manger, ni dormir. Nous étions dans le même cas, et nous restions levés depuis le matin de très bonne heure jusqu'à des heures très avancées de la nuit, pour recevoir tous ceux qui venaient se concerter avec nous. Le 28 au matin, un groupe de femmes de la ville sollicita notre secours. Presque toutes avaient leurs maris jetés en prison et elles étaient laissées, avec leurs enfants, sans défense, sans savoir ce que l'avenir leur réservait. A leur demande, Miss B. et moi nous allâmes voir C. Bey et E. Bey, le commandant militaire. Nous les suppliâmes de distinguer entre les innocents et les coupables et nous demandâmes grâce pour les femmes et les enfants. Nous fûmes de nouveau reçues

avec une entière courtoisie, mais on repoussa notre demande. L'Alaï Bey prit la peine de nous expliquer que, comme nous venions d'un pays de liberté, où les gens vivaient dans un milieu plus éclairé, il ne nous était pas possible de bien comprendre les mesures que le gouvernement turc était forcé de prendre; qu'il existait un Comité dans le peuple arménien qui était nuisible au gouvernement, mais que nos cœurs et nos âmes étant purs, ces gens-là nous trompaient facilement.

Le dernier des déserteurs fut livré le 30 mai et le nombre total des fusils consignés fut de 1 Maüser et 90 Martini. Cependant l'Alaï Bey insista, prétendant qu'il y avait encore beaucoup plus de fusils cachés par la population, dans la ville ou dans la montagne. En conséquence, les soldats se mirent à l'œuvre, creusant dans les murs, fouillant dans les tas d'ordures et perquisitionnant dans toutes les maisons à la recherche de fusils. A l'exception d'un peu de poudre trouvée, les résultats de ces recherches furent insignifiants. La population de la ville accusa les soldats de cacher eux-mêmes des fusils et des munitions dans les murs des habitations, dans le but de créer des preuves.

Dans l'entre-temps l'atmosphère devenait de plus en plus mauvaise et on apprit le 3 juin que les déportations allaient commencer. Pour nous conformer au désir de la population, nous fîmes un dernier effort auprès des officiers, Miss F., une dame allemande et moi. Le seul résultat fut qu'on nous autorisât à envoyer des télégrammes. Nous en adressâmes à Mr. N. et à l'Ambassadeur, mais nous apprîmes ensuite que nos dépêches n'avaient jamais été transmises. Les hommes qui devaient être déportés le lendemain, furent relâchés de la prison l'après-midi. Miss B. et moi, ainsi que le pasteur protestant, allâmes visiter toutes les familles qui devaient partir. Dans la matinée nous demandâmes à être autorisés à garder les jeunes élèves de notre école, dont les familles allaient être déportées et nous reçûmes un refus, sous prétexte que le vali seul pouvait donner une telle permission. Une dépêche fut envoyée par nous au vali, mais comme d'ordinaire, il n'y eut pas de réponse. L'Alaï Bey cependant nous donna personnellement la permission de garder trois filles et nous accorda la faveur de recevoir des dons de nos amis qui allaient partir.

Trente des familles notables, protestantes et grégoriennes, firent partie du premier convoi. Des gendarmes furent placés pour empêcher les parents et les amis d'accompagner les déportés, mais Miss B. et moi nous passions toujours librement parmi eux, secourant partout où nous le pouvions. Quatre jours après, G. Effendi, notre maître d'hôtel et notre premier domestique reçurent avis de partir. Miss B. eut de nouveau une entrevue avec l'Alaï Bey, au sujet du cas de G. Effendi. Elle dit que nous avions grand besoin de lui et demanda qu'on ne le fît partir qu'en dernier lieu. L'Alaï Bey accorda un délai d'un jour, mais sa décision ne

fut pas exécutée, car le lendemain matin il fut le premier expulsé de sa maison par les soldats.

Jusqu'au 10 juin environ 150 ménages avaient été déportés et on distribuait de nouvelles listes chaque jour. On les faisait d'ordinaire sortir la veille de prison et ils n'avaient pas le moyen de se préparer pour le voyage. L'Alaï Bey partit le même jour, déléguant le commandant militaire et le Kaïmakam de AF. pour continuer le travail de déportation. La déportation de la population de AF. continua pendant tout l'été, de sorte qu'au 1er octobre il ne restait plus qu'un petit nombre d'hommes avec leurs familles et environ 250 veuves et familles de soldats.

Le gouvernement avait eu l'intention de fournir des animaux de bât aux déportés, car la population de AF. ne possédait que très peu de bêtes de somme, et ils avaient à voyager sur des routes abruptes de montagnes. Des chevaux, des mulets, des chameaux, des baudets furent réquisitionnés dans tous les villages d'alentour, turcs ou chrétiens. Les propriétaires étaient tenus d'accompagner leurs animaux. On comprend que beaucoup d'entr'eux n'étaient rien moins que bien disposés envers les voyageurs et donnaient cours à leur mauvaise humeur en exerçant toutes sortes de cruautés contre eux. Les gendarmes furent aussi envoyés avec les convois, en apparence pour les protéger, mais ils devinrent souvent eux-mêmes la plus grande menace, et ne réussirent presque jamais à empêcher les attaques des bandes de maraudeurs contre les déportés sans défense. Vers la fin de l'été, le nombre des animaux disponibles était tellement réduit, beaucoup étant morts en route, que des chars circassiens furent employés pour le transport. Les déportés de AF. furent envoyés d'abord à AG. et de là par petites étapes à Alep. Il existe une route de caravane très fréquentée, allant à AG. viâ AH., qui peut également être suivie par les chariots grossiers de montagne. Et cependant, il ne fut pas permis aux déportés de suivre cette route. On les obligea à passer par une route difficile et rocailleuse passant par une haute montagne. Tout le village de Char et la population arménienne de Roumlou furent déportés peu après la déportation de AF. Comme c'étaient des villages d'agriculteurs, ils vinrent pour la plupart avec leurs propres chars. Lorsqu'ils atteignirent le col, ils demandèrent à être autorisés à passer par AH., afin de pouvoir profiter de leurs chars ; mais ceci leur fut refusé. Il fallut abandonner tous les chars à la rivière et jeter la plus grande partie de ce qu'ils possédaient dans le courant, ils se chargèrent du peu qu'ils pouvaient porter et se mirent à gravir à pied le sentier pierreux.

Au commencement de septembre, un très grand pourcentage de la population restante de AF. fut déportée ; elle était composée, pour la majeure partie de gens très pauvres, comprenant beaucoup de veuves. Comme les autorités ne purent se procurer que très peu de bêtes de somme et de chars, un grand nombre d'hommes, de femmes et d'enfants

durent se mettre en route à pied, pour ce long voyage, portant sur leur dos les objets les plus indispensables. Nous nous trouvâmes, Miss B. et moi, au milieu de ces événements dans une situation des plus difficiles. Nous sentions que nous devions aider les Arméniens par tous les moyens possibles, mais nous sentions en même temps que nous ne devions pas rompre avec le gouvernement, ou abandonner nos relations cordiales avec les familles musulmanes. Nous nous sentions responsables de la garde des propriétés américaines situées à AF. et aux alentours et nous avions aussi des maîtresses orphelines et des filles arméniennes dans nos établissements, pour la protection desquelles nous devions aller jusqu'au sacrifice de notre vie. Un des très grands problèmes qui se posait à nous, concernait les biens des familles déportées. L'Alaï Bey leur avait dit qu'ils pouvaient déposer où il leur plairait les biens qu'ils laissaient derrière eux. Naturellement chacun d'eux chercha à nous les confier. Nous aurions pu remplir nos établissements avec tous les articles imaginables de ménage et les trésors, sans parler des chevaux, des vaches, des chèvres, etc. Comme nous n'avions aucun Américain pour nous donner conseil, et que nous désirions toujours agir de manière à ne pas engager le consul ou l'ambassade, nous décidâmes d'une manière générale de ne pas accepter de dépôts. Nous payâmes les objets que nous ne pouvions accepter, et l'achat n'était jamais fait que pour aider ceux qui avaient absolument besoin d'argent. Le gouvernement en eut vent et nous laissa faire.

Depuis le départ des premiers déportés, au commencement de juin, jusqu'au mois d'octobre, nous fûmes très heureux d'avoir eu des occasions d'accorder quelques secours en argent. Miss B. passait à travers le cordon de gendarmes gardant les villages de Char et de Roumlou, et pouvait ainsi laisser quelques livres entre les mains des chefs de villages, pour secourir les plus pauvres. Nous donnâmes librement à ceux qui partaient de AE., dans la limite de nos moyens et même parfois nous pûmes aider à leur passage les déportés des autres villages de la contrée de Césarée. Nous réussîmes aussi, avec l'aide d'un Grec et d'un Turc, à envoyer quelques secours aux villageois de AJ. et de AK., avant leur départ. Nous étions convaincus que les autorités savaient à quel point nous aidions ces gens, mais nous ne rencontrâmes de leur part aucune opposition ouverte.

Nos domestiques furent tous déportés, dès le début ; de sorte qu'un travail supplémentaire, auquel nous n'étions pas accoutumés, nous fut imposé. Miss B., par exemple, devait aller porter elle-même le courrier au gouvernement. Nous eûmes souvent à nous occuper nous-mêmes de nos provisions en traitant avec les bergers et les villageois qui venaient vendre. La plupart du temps, nous n'avions pas de cuisinier. Une autre tâche qui épuisa nos forces et prit beaucoup de notre temps, fut de lutter contre une invasion de sauterelles qui visita la Syrie et la Cilicie.

Elles apparurent au commencement de juin et ravagèrent la contrée jusqu'en septembre. Elles détruisirent nos vignes et nous eûmes à lutter chaque jour pour les chasser de nos établissements. Lorsque nous avions réussi à détruire celles qui étaient sur nos terres, elles étaient rapidement remplacées par des nuées d'autres venant de la montagne. Lorsque je partis, beaucoup de villages souffraient du manque de vivres, par suite des ravages des sauterelles.

Un autre problème était le soulagement, dans une modeste mesure, des souffrances causées dans la ville par le manque de vivres. Un grand nombre de veuves, d'orphelins et de familles de soldats avaient été laissés sans soutien, après que les familles aisées avaient été déportées. En outre, le travail des industries, qui employait un nombre considérable de veuves, avait été arrêté après l'arrivée de la Cour martiale. Les deux « *Bible Women* » (1) travaillèrent héroïquement, jusqu'à ce qu'elles fussent elles-mêmes déportées, pour venir en aide au cas des plus nécessiteux, avec les petits moyens dont nous pouvions disposer en leur faveur, chaque semaine. Nous achetâmes, dans ce but, de grandes quantités de blé à bon marché. Le seul magasin resté ouvert était celui du pharmacien, de sorte qu'il n'était possible d'acheter aucune provision. On souffrait beaucoup du manque de savon et de sel. Comme notre propre approvisionnement était très limité, nous ne pouvions pas donner aussi librement que nous l'eussions souhaité; mais à la fin, Miss B., malgré tout ce qui pesait sur elle, épuisant ses forces et absorbant son temps, fabriqua elle-même des quantités considérables de savon, de sorte que les femmes purent au moins laver leur linge de temps à autre. Tous ceux qui en recevaient étaient des plus reconnaissants et notre approvisionnement ne suffisait jamais.

Miss B. et moi-même n'eûmes jamais à personnellement souffrir d'un manque de courtoisie de la part d'un fonctionnaire, ou d'un villageois turc. Notre situation était souvent délicate, et d'une manière générale les autorités avaient des égards pour nous. Quand nous demandâmes à Mr. H. de venir à notre aide de Marach et que le gouvernement l'en empêcha, le Kaïmakam nous envoya le chef de la police pour nous donner des explications et nous assurer que nous n'avions rien à craindre, que nous étions les hôtes du gouvernement et qu'on ne toucherait pas à un cheveu de nos têtes. Lorsque je partis de AF., bien que j'eusse l'escorte de Miss J. le Kawass du consul et son gendarme, le capitaine de AF., m'envoya son meilleur cavalier pour m'accompagner. Le fonctionnaire de la poste se montra très amical et nous accorda beaucoup de faveurs personnelles. Lorsqu'on nous envoyait de l'argent par la poste, il essayait toujours de nous payer en or ou en argent, en sorte que nous puissions le faire parvenir rapidement à nos protégés. Il

(1) Femme qui distribue des bibles et en donne lecture dans les familles.

savait que nous l'employions à secourir les condamnés à la déportation Lorsque les premiers convois d'exilés sortirent de AF., sa mère fut incapable de quitter le lit pendant deux semaines, tellement elle était déprimée par ce qu'elle voyait et entendait. Elle parlait avec véhémence contre les terribles événements qui se produisaient.

Notre principale institutrice, Miss K. et sa mère étaient avec nous dans l'établissement. Elles avaient des relations musulmanes, dont deux appartenaient à des familles d'officiers à AF.; celles-ci étaient en relations particulièrement amicales avec nous et nous visitaient souvent. Elles étaient toutes franchement contre les horreurs que l'on commettait. Une fois, U. Effendi, n'était pas venu nous voir comme c'était sa coutume, et lorsque nous lui en demandâmes la raison, il répondit qu'il avait eu honte de venir parce qu'il ne pouvait pas nous apporter de bonnes nouvelles. Nous vîmes des femmes musulmanes gémissant à haute voix avec les chrétiens, lorsque les premières familles furent exilées. Lorsque l'Alaï Bey arriva pour la première fois, il appela le Moufti et il lui demanda son approbation pour ce qu'il était sur le point d'exécuter. Mais le Moufti refusa de lui donner sa sanction et dit qu'il n'y voyait rien de bon. Ce même Moufti était un grand ami personnel d'un des principaux Arméniens protestants (notre ami intime et notre conseiller) et il essaya par tous les moyens de le sauver de l'exil, mais en vain. Lorsque M. Agha partit, le Moufti prit possession de sa maison et de tous ses biens pour lui. Il déclara aussi qu'il resterait le protecteur des Américains et des institutions américaines, après que M. Agha serait parti.

Quelques-uns des Aghas du village s'exprimèrent aussi librement devant nous sur les choses de la guerre et sur la calamité qui frappait les Arméniens. Ils disaient qu'une telle cruauté ne pouvait pas demeurer sans châtiment, et que le jour de rendre des comptes viendrait. Ils se plaignaient amèrement qu'il ne restât plus d'artisans ou de boutiquiers pour satisfaire à leurs besoins; et que sous peu ils seraient eux-mêmes dans un grand dénuement. Le gardien de notre résidence d'été nous montra son pied à moitié hors de son soulier, parce qu'il ne pouvait pas trouver un cordonnier à AF., pour réparer sa chaussure. Tous les villages environnants, turcs, kurdes ou circassiens étaient dans la même gêne.

Un cheïkh kurde N. Effendi, d'un village peu éloigné de AF. ne vint à la ville que deux fois pendant l'été. La première fois, il ne resta qu'une heure environ, et avec des larmes qui coulaient sur ses joues, il dit qu'il voulait retourner dans son village immédiatement, ne pouvant supporter de tels spectacles. La seconde fois, il vint pour dire adieu à O. Effendi, son ami arménien, il embrassa ses deux enfants, les pressant sur son cœur et s'en alla en larmes. Un Kurde nous apporta aussi secrètement la nouvelle que le bâtiment de la nouvelle église de Char avait été partiellement détruite à la dynamite.

Les Musulmans de AK. et de AJ. étaient fortement opposés à la déportation des Arméniens de ces villages. Ils déclarèrent qu'ils n'étaient nullement coupables, ne possédaient pas d'armes, qu'ils vivaient en paix et étaient leurs amis et qu'ils étaient, en outre, leurs artisans et leurs négociants. Par leurs efforts, ils réussirent à différer leur déportation de trois mois ; mais à la fin ils ne purent les sauver. Les Turcs de AK. méritent une mention spéciale pour leur attitude honorable pendant tout le cours des événements. L'oncle de Miss K., un officier de AK., brisa une cruche sur la tête d'un jeune musulman qui avait pénétré dans une chambre pour molester la femme d'un soldat arménien. Il lui déclara qu'il était de son devoir de défendre un être sans protection, qui vivait à l'abri de sa maison. Un jour Miss B., passant dans une rue de AF., fut appelée par deux gendarmes qui avaient reçu l'ordre d'expulser un vieillard de sa maison, pour être déporté avec sa femme et leur fils alité. Les gendarmes lui dirent : « Comment pouvons-nous faire cela ? » et prièrent Miss B. de solliciter des autorités la grâce de ces malheureux. Ce sont là des exemples de faibles rayons de lumière au milieu de quatre mois d'horribles ténèbres. On pourrait écrire des pages et des pages sur la barbare et inlassable cruauté du plus grand nombre.

Pendant tout l'été, Miss B. et moi nous nous sommes posé la question de savoir si nous étions venus en Turquie pour ne travailler que pour les chrétiens ou si, maintenant que les Arméniens étaient partis, nous serions disposées à prendre aussi les enfants des musulmans dans notre école. Pendant que nous étions hésitantes, des familles de plusieurs officiers nous exprimèrent le désir de placer leurs filles dans notre Ecole. On nous demandait chaque semaine quand une décision serait prise par nous au sujet de l'ouverture de notre Ecole. Une femme musulmane alla jusqu'à nous questionner sur les vêtements qu'il était nécessaire de préparer pour sa fille. Nous ne pouvons naturellement pas dire si elles étaient sincères ou non, mais le désir paraissait général.

Il y eut encore une autre question qui surgit au cours de l'été, peu après la déportation des familles de AF. ; une trentaine de familles environ de mouhadjirs furent envoyées par le gouvernement pour prendre leurs places. Ces malheureux étaient des réfugiés de Roumélie, depuis l'époque de la guerre balkanique. Depuis deux ans ils avaient erré toujours, renvoyés de place en place par le gouvernement turc, et ils furent finalement logés dans les maisons qui venaient précisément d'être évacuées par ceux qui allaient de même errer pendant des mois sans abri. Quatre familles vinrent habiter tout près de nous, dans notre quartier de la ville. Nous décidâmes tout de suite de leur témoigner de l'amitié. Ils y répondirent d'une façon touchante ; ils vinrent souvent et épanchèrent leurs cœurs débordants. Lorsqu'ils arrivèrent, tout

d'abord les hommes étaient trop faibles pour travailler, ils étaient tous prédisposés aux refroidissements et aux fièvres ; de tout le village d'où ces gens venaient, il ne restait que deux enfants vivants.

Une des femmes nous parla avec horreur d'avoir à vivre dans une maison à laquelle de tels souvenirs se rattachaient, disant qu'il fallait avoir passé par où elle avait passé pour comprendre ce que ses souffrances pouvaient être. Le matin du jour où je leur dis adieu, une de ces femmes mohadjirs me prit dans ses bras et me pria de ne pas partir.

Nous avons vu, Miss Vaughan et moi, des centaines d'Arméniens partir pour un exil sans espoir. Cela brisait le cœur et c'était trop horrible pour pouvoir même se le représenter, et nous rendons grâce au Dieu de toute l'humanité, des chrétiens et des musulmans, qu'il nous ait été permis de voir l'esprit de la foi chrétienne et d'humilité manifesté par un si grand nombre, dans la période la plus sombre de l'histoire de l'Arménie. Il peut y avoir eu des exemples de dureté de cœur et de malédictions contre Dieu, des exemples de gens qui auraient perdu la foi, mais nous n'en avons pas rencontrés personnellement. Combien de fois il nous est arrivé de prier avec ceux qui étaient sur le point de partir, et avec des larmes inondant nos visages, de supplier Dieu de sauver notre foi ! Combien de fois des hommes et des femmes nous ont serré les mains au moment du départ, en nous disant : « Que la volonté de Dieu soit faite ! Nous n'avons pas d'autre espoir ! » P. Effendi, le prédicateur protestant vint à notre établissement le jour de son départ et nous demanda à célébrer un service avec les filles et les institutrices. Sa jeune femme, qui était sur le point de devenir mère, fut laissée à nos soins. Je ne sais s'ils se sont jamais revus. Avec un grand calme, il lut la parole de Dieu, appela la protection de Dieu sur nous tous qui restions. A la fin, il demanda aux filles de chanter : « He leadeth me » (Il me conduit)

« Quoiqu'il m'égorge, j'aurai foi en lui. »

DOCUMENT 57

ADANA. — RAPPORT DATÉ DU 3 DÉCEMBRE 1915 D'UN RÉSIDENT ÉTRANGER D'ADANA. COMMUNIQUÉ PAR LE COMITÉ AMÉRICAIN DE SECOURS AUX ARMÉNIENS ET AUX SYRIENS.

Lorsque la Turquie entra en guerre, au mois de novembre de l'année dernière (1914), il y avait des Arméniens et d'autres chrétiens dans l'armée. Beaucoup d'entr'eux allèrent au feu aux Dardanelles et en Egypte. Plus tard on retira les armes des Arméniens et ceux qui étaient dans l'armée furent transférés dans les régiments de travail, dont firent partie ensuite un grand nombre d'Arméniens mobilisés. Ces hommes étaient employés à la construction de routes, de tranchées, aux transports, etc., et rendirent de nombreux et très importants services. Lorsqu'on leur retira leurs armes un sentiment d'anxiété s'empara des Arméniens à la pensée que quelque chose se tramait. Cependant, on s'efforça de rassurer la population dans la province d'Adana, en lui faisant savoir que le Gouvernement agirait avec discrétion et qu'on ne serait sévère qu'envers les suspects ou les coupables. C'est ainsi que des personnes, dont les noms avaient été notés pendant et après les massacres de 1909, furent arrêtées ou surveillées.

Au commencement de l'hiver les cuirassés anglais et français de l'escadre de la Méditerranée Orientale bombardèrent quelques localités du golfe d'Alexandrette, en particulier la ville d'Alexandrette et l'embranchement du chemin de fer de Bagdad qui y aboutit. La ville de Deurt-Yol, presque entièrement arménienne, est située tout près du rivage du Golfe, dans la plaine d'Issus, à environ 20 milles d'Alexandrette, et elle est une des stations de la ligne. L'embranchement du chemin de fer fut militarisé. Les fonctionnaires du Gouvernement accusèrent les habitants de Deurt-Yol d'avoir fait des signaux aux navires ennemis et de leur avoir donné des informations précieuses. Un certain nombre d'entr'eux furent emprisonnés et jugés par une Cour Martiale et plusieurs furent pendus. Des hommes furent également arrêtés dans d'autres villes, — entr'autres à Hadjine, — ils furent emprisonnés et jugés par la Cour Martiale. Ces faits, ainsi que d'autres actes des fonctionnaires du Gouvernement, augmentèrent l'anxiété. Mais au mois d'août, les exilés de Zéïtoun qui étaient eux-mêmes à Koniah, passèrent par la ville d'Adana. Ils avaient terriblement souffert, mais ils avaient avec eux une quantité considérable d'objets leur appartenant, ainsi que du bétail et des moutons. On disait que ces gens devaient s'établir sur les terres du district de Koniah. Ceci était de nature à rassurer quelque peu, et on espérait qu'il n'était pas question de déportation ou de massacres en masse.

Cependant cette sécurité relative ne tarda pas à se transformer en consternation. A minuit, vers les derniers jours d'avril, les gendarmes parcourent la ville, frappant à certaines portes, perquisitionnant dans les maisons pour y chercher des armes et mettant en demeure leurs habitants de se tenir prêts à être déportés dans les trois jours. Dans la troisième semaine de mai 70 familles (de 300 à 400 personnes, hommes, femmes et enfants) furent expédiées dans la direction de Koniah. Avant qu'ils n'eussent atteint les portes ciliciennes des montagnes du Taurus, on les fit rebrousser chemin, en leur annonçant qu'on leur avait pardonné et qu'ils pouvaient retourner chez eux. Leur joie au retour fut presque égale à la consternation qu'ils avaient éprouvée à la nouvelle qu'ils allaient être déportés. Cependant de nombreux exilés du Nord du Taurus (Marsivan, Césarée etc.) traversaient Adana, se rendant au district d'Alep. On leur expliqua que ces exils étaient dus à des agitations révolutionnaires qui s'étaient produites dans ces régions. Comme il n'y avait eu rien de tel de la part des Arméniens de Cilicie, la population fut rassurée. Il y avait des éléments influents, parmi les Musulmans, y compris des fonctionnaires influents, qui étaient opposés aux mesures oppressives. Le Gouverneur, selon les apparences, y était fortement opposé. Des ordres vinrent de Constantinople, insistant pour la mise à exécution de la déportation de groupes d'Arméniens. Au commencement, les hommes étaient laissés libres d'emmener ou non leurs familles. Il n'y avait pas de massacres, bien que chacun éprouvât un sentiment d'inquiétude à la pensée qu'il pourrait s'en produire. Plusieurs caravanes de déportés partirent ainsi, et on apprit qu'ils étaient arrivés au district d'Alep. Cependant les souffrances de la déportation, abandon de leurs foyers, de leurs biens et de leurs amis, les intempéries, la faim, les conditions malsaines des camps de concentrations et les mauvais traitements par les gendarmes ainsi que les nombreux cas d'outrages et de pillages, tout cela malgré leur horreur, était bien moins épouvantable que les tortures endurées par une multitude de victimes du Nord et de l'Est.

A une époque plus avancée de l'année, il y eut un effort pour sauver des Arméniens. Cet effort coïncida avec l'ordre d'exempter les Catholiques et les Protestants des déportations. Cela semblait être un succès et l'on reprit courage. Mais un émissaire du Comité Union et Progrès vint à cette époque de Constantinople et réussit à annuler les dispositions prises et à faire exécuter l'ordre de déporter immédiatement. Quelques exceptions furent faites, plus tard, pour des veuves, pour les femmes et les enfants des hommes servant dans les régiments de travail et des hommes travaillant dans des entreprises gouvernementales et au chemin de fer de Bagdad.

Les forts départs eurent lieu dans la première semaine de sepembre ; les deux tiers de la population arménienne de la ville d'Adana furent

alors déportés. Hadjine et Deurt-Yol furent traités beaucoup plus durement lors de leur expulsion et au cours du voyage. Les malheureux furent autorisés à vendre leurs biens, ce qu'ils ne purent faire qu'au prix de gros sacrifices ; ils durent cependant abandonner une grande part de tout ce qu'ils possédaient et qui leur fut ultérieurement confisquée. Je voudrais appeler l'attention sur le fait que l'horreur des déportations ne saurait être diminuée sous prétexte qu'il y a eu comparativement moins d'outrages et de tortures. Il n'est que juste de constater qu'un Musulman fut mis à mort pour avoir participé à un vol aux dépens de chrétiens que l'on était en train de déporter.

Ce ne sont pas seulement les souffrances des déportés qui sont épouvantables, mais aussi les effets des déportations sur le pays tout entier. Les deux tiers des affaires de la ville d'Adana dépendaient des Arméniens, et les marchés semblaient déserts après leur départ. Le désastre de toute la province, au point de vue matériel, dépasse tous calculs. Cependant, il semble que tout le projet avait été conçu par le pouvoir central, pour exterminer par un effort impitoyable toute la nation arménienne, ou la réduire à une situation analogue à celle du peuple de Moab, décrite par Isaïe, dans le dernier verset du 16e chapitre : « Un très petit débris qui ne compte plus. » L'énormité n'est pas tant dans les tortures, les massacres, les outrages etc., que dans l'intention, et l'effort fait pour exterminer une nation. Les Arméniens ont enduré les massacres, les outrages, les persécutions et les oppressions ; mais ceci brise tout espoir de vie et d'avenir.

Les Communautés arméniennes protestantes sont toutes déportées avec les Pasteurs et les chefs, mais les hommes déportés sont comme une tour de force pour les victimes souffrant dans l'exil. Laissez-moi faire une citation d'une lettre de W. Effendi écrite un jour avant qu'il ne fut déporté avec sa jeune femme, son enfant et toute la congrégation. « Nous comprenons aujourd'hui que c'est par un grand miracle que notre « nation a pu vivre pendant tant d'années avec une nation comme celle-ci. « Par là nous comprenons que Dieu peut et a pu fermer les gueules des « lions pendant tant d'années. Puisse Dieu les retenir. Je crains qu'ils « n'aient l'intention de tuer quelques-uns d'entre nous, en affamer cruel- « lement d'autres et exiler le reste de ce pays ; de sorte que j'ai très peu « d'espoir de vous revoir en ce monde. Mais soyez assurés qu'avec l'aide « de Dieu, je ferai de mon mieux pour encourager les autres à avoir « une mort virile. Je demanderai aussi l'aide de Dieu pour mourir en « chrétien. Puisse ce pays voir que si nous ne pouvons pas y vivre en « hommes, nous pouvons mourir en hommes. Puissent beaucoup « mourir comme des hommes de Dieu. Veuille Dieu pardonner à « cette nation tous ses crimes qu'elle commet sans savoir. Puissent les « Arméniens enseigner le Christ par leur mort ce qu'ils ne pouvaient

« enseigner par leur vie, ou qu'ils n'ont pas réussi à montrer. Ce serait « mon vœu de voir un Révérend Ali, Osman ou Mohammed. Puisse Jésus « voir bientôt beaucoup de chrétiens turcs, comme le fruit de son sang.

« Puisse la guerre finir bientôt, pour sauver les Musulmans de leur « cruauté (car ils augmentent de cruauté de jour en jour) et de leur « habitude invétérée de torturer les autres. C'est pourquoi nous rendons « grâces à Dieu pour les Musulmans comme pour les Arméniens. « Puisse-t-il apparaître bientôt. »

DOCUMENT 58

ADANA. — RÉCIT DATÉ DU 9 MAI 1916, DE MISS Y., UNE ÉTRANGÈRE QUI HABITAIT A ADANA, RELATIF A SES OBSERVATIONS DE SEPTEMBRE 1914 A SEPTEMBRE 1915.

Du jour où la Turquie commença à mobiliser, dans l'automne de 1914, avant qu'elle ne fût entrée en guerre, les Arméniens commencèrent naturellement à douter et à s'effrayer. Il y eut d'abord pour cela les mobilisations irrégulières et injustes des hommes pour l'armée et les régiments de travail, et ensuite les nouvelles relatives au traitement dur et cruel de la population mâle de Deurt-Yol, où tous les hommes de 16 à 70 ans furent tout à coup envoyés en masse en corvée sur les routes du district de Hassan Beyli. Cette mesure avait été motivée sur le bruit qui avait couru que des fruits et des vivres avaient été fournis de Deurt-Yol à l'un des cuirassés des alliés.

Puis on pendit de temps en temps, dans les rues d'Adana, quelques hommes de choix de Deurt-Yol. Une nuit de l'hiver 1914-15, le gouvernement envoya des officiers faire des perquisitions dans les maisons de tous les Arméniens de la ville, pour réquisitionner les armes. Pensez à la frayeur des gens brusquement réveillés dans la nuit ; ce fut le glas de la mort pour beaucoup de cœurs. Peu après, on emprisonna les Arméniens qui avaient été notés comme ayant échappé aux massacres de 1909, ou s'y étaient défendus, ainsi que ceux qui possédaient des armes, ou se trouvaient sous le coup de quelqu'autre accusation.

On apprit ensuite les déportations de Zeïtoun. Ces hardis montagnards étaient destinés à être déportés à Sultanieh, un bas fonds où règne la malaria dans une plaine au-delà de Koniah. La plupart de ces villageois traversèrent la ville de Tarsous, en route pour leur destination finale, sauf ceux qui étaient morts en chemin. Un Zeïtounis, diplômé de Tarsous, qui avait espéré devenir professeur, suivit volontairement à Sultanieh sa mère, veuve, en raison de ce qu'elle n'avait personne pour la soigner, ainsi que sa sœur avec ses quatre enfants, dont le mari était emprisonné à Marach.

Je demandai pourquoi il avait été emprisonné. Je n'en ai pas idée, me répondit-il. Ce garçon me raconta comment les gens vivaient dans cette région accablante. Environ une centaine de personnes, sans aucune distinction, comprenant des professeurs de collèges et quelques notables de Koniah, étaient empilés dans la plus grande maison de la ville. Ils ne pouvaient pas dormir, beaucoup d'entr'eux étaient malades, les enfants et les nouveaux-nés pleuraient sous une chaleur étouffante. D'autres maisons étaient occupées dans les mêmes conditions, et beau-

coup de gens campaient probablement aux alentours. On ne permettait pas à ces malheureux de faire quoi que ce soit pour gagner quelqu'argent, ou de s'éloigner au-delà d'une certaine distance. Ceux qui avaient encore de l'argent pour se nourrir venaient autant qu'ils le pouvaient en aide aux plus nécessiteux. Ce même élève me dit qu'il y eut 750 morts pendant qu'il était à Sultanieh. Puis les survivants furent tous renvoyés à Tarsous pour être dirigés sur le désert arabique.

Je puis dire ici que des milliers et des milliers d'Arméniens traversèrent la plaine cilicienne, venant du Nord, faisant des récits des massacres et des traitements cruels pendant le voyage, à vous fendre le cœur. Des mères avaient donné tout l'argent qu'elles possédaient pour sauver leurs filles du viol. L'une dit qu'elle avait dû donner 22 livres, rien que pour une certaine distance. De pauvres femmes durent abandonner leurs nouveaux-nés et leurs petits enfants sur les routes ; elles étaient trop épuisées pour pouvoir les porter plus longtemps. Il est impossible de décrire les souffrances des femmes qui accouchèrent en route. L'une d'elles, qui n'appartenait pas à la classe pauvre, fut arrachée de sa maison à... lorsque commença la déportation et cruellement obligée de se mettre en route. Elle mourut au bout de deux heures.

Tant que je vivrai, je ne pourrai pas oublier les camps que j'ai vus par deux fois, près de la station de Gulek, pas loin de Tarsous. Il y avait là de 10.000 à 15.000 Arméniens attendant d'être déportés plus loin vers le désert. Ils grillaient au soleil, sans ombre, ni abri, sauf des moyens de fortune, quelque linge accroché à une perche ou à un bâton. Il s'y trouvait toutes sortes de gens et des familles de tous âges, entassés dans un certain rayon qu'ils n'avaient pas le droit de dépasser. Ils paraissaient brûlés par le soleil, les vêtements usés, et il y avait de pauvres petits enfants, garçons et filles, retirés de l'école, n'ayant absolument rien à faire que d'attendre leur sort, dont par bonheur ils ne pouvaient pas se rendre compte comme les grandes personnes. Il y avait, à une petite distance, un ruisseau qui aurait été une bénédiction si seulement il avait été propre. Il servait à laver le linge et à boire. Il n'y avait aucune mesure sanitaire et l'air était imprégné d'odeurs nauséabondes. Nous le constatâmes tous du train qui passait par la station le long du camp. Le gouvernement ne permettait de leur donner aucun aide en argent, en vivres, ni en médicaments ; ils en empêchaient tous ceux qui tentaient de les secourir. A Tarsous, Mrs. X. qui avaient constamment travaillé parmi les réfugiés, essayant de leur montrer sa sympathie et de les aider quelque peu, dut y renoncer. Mais il faut que je retourne à Adana.

Comme les Arméniens d'Adana étaient pris par l'armée et par les bataillons de travail, et que les magasins des Arméniens étaient pillés sans aucun paiement, un grand nombre de familles ne surent plus comment se procurer des vivres, et même les plus riches voyaient arriver la misère.

Je crois que c'est à la fin-d'avril (ou en mai) qu'une trentaine de familles choisies (quelques-unes particulièrement riches) reçurent l'ordre de quitter leur demeure pour une destination inconnue. Cela semblait être le commencement d'une déportation ; mais ces familles, sauf quelques jeunes gens, furent autorisées au bout de trois semaines à retourner chez elles, grâce, croyons-nous, à l'intervention auprès du gouvernement de l'ambassadeur américain, qui fit de son mieux pour sauver de la déportation Adana, Tarsous et Mersine. Nul ne comprenait cette étrange transaction. Mais un nouvel espoir commençait à naître dans les cœurs. Il ne fut pas de longue durée.

Des récits détaillés de toutes sortes sur les actes d'oppression et de cruauté, commis un peu partout, nous arrivaient jour par jour. Mais personne, même alors, ne pouvait prévoir exactement ce qui allait se passer, ni le sort qui était réservé à chacun. Peu à peu les gens perdirent tout espoir. Tous les cœurs étaient mis à de dures épreuves ; mais ceux qui connaissaient leur Dieu, montrèrent leur force, trouvant leur paix en lui. Quelques-uns purent aller plus loin, s'en remettant à la volonté de Dieu et acceptant cette coupe de souffrances si proche, comme si elle leur venait de la main du Père. Ah ! ces jours terribles d'incertitude et d'angoisse ! Dans ma maison du quartier grec, je pus recueillir une famille que je connaissais depuis longtemps. La mère était une femme pieuse habitant la ville depuis douze ans, le fils un diplômé du collège, et deux filles, dont l'une institutrice et l'autre qui venait de recevoir son diplôme de l'école américaine. Le mari avait la garde des constructions de l'église protestante et il apportait les nouvelles du marché chaque jour. Nombreuses furent les prières qui s'élevèrent vers Dieu de la bouche de cette femme et d'autres qui essayaient de rassurer le peuple. On n'avait jamais tenu autant de réunions de prières dans les locaux des quartiers pauvres, où les femmes, qui ne pouvaient y trouver place, restaient près de la porte, dans la rue. Des réunions de 40, 50, 60 et même 80 personnes étaient fréquentes. Les services, dans les églises, étaient également suivis par de grandes foules et Dieu donna une vie nouvelle à beaucoup de cœurs, en particulier chez les jeunes gens qui n'avaient pas encore été déportés.

C'est alors que les ordres de la déportation d'Adana arrivèrent. Les gens ne savaient naturellement pas que faire de ce qu'ils possédaient ; tandis que ceux qui vivaient au jour le jour n'avaient pas les moyens de se procurer même de quoi manger pour le voyage, sans même parler d'autres nécessités. Tout ce qui pouvait être vendu fut vendu, mais tout fut cédé pour presque rien, excepté quelques rares cas, où des marchandises furent vendues à des amis qui voulaient venir en aide aux vendeurs. Les missionnaires ne disposaient pas d'argent pour acheter tout ce que les déportés les suppliaient de prendre, pour leur venir en aide. Et ceux qui n'arrivaient à rien vendre étaient forcés d'abandonner tous leurs biens

et leurs approvisionnements, sauf ce qu'ils pouvaient emporter avec eux. Un prédicateur arménien, qui était assailli du matin au soir par la foule, lui demandant si leurs noms avaient été appelés pour la déportation et lui posant toutes sortes de questions, définit la situation comme suit : « C'est comme si ces malheureux étaient en train de se noyer dans une « mer troublée et que chacun d'eux s'accrochât à un fétu de paille pour « se sauver ».

Pour donner une idée de la dureté du cœur du fonctionnaire du gouvernement chargé de ce travail de déportation, je puis citer l'exemple d'un jeune homme intelligent, qui depuis des années enseignait et aidait de toutes manières les aveugles. Il était devenu, par suite d'une maladie de l'épine dorsale, tout à fait difforme et incapable de marcher. Il fut amené au Gouvernement dans une chaise roulante, espérant éveiller la pitié et ne pas être séparé de sa mère sourde, dont il était le soutien. La seule réponse qu'il obtint fut : « Sortez et partez, et le plus vite sera le mieux pour vous ! » Quelque argent fut remis à ce jeune homme estropié, mais bien avant d'arriver à Alep, il avait dû tout dépenser en moyens de transport.

Un autre exemple d'inhumanité envers son prochain souffrant, dont nous avons entendu et lu tant de récits que nos cœurs ne peuvent plus en supporter l'horreur, fut le traitement infligé sans pitié aux Arméniens venant des régions d'où ils étaient transportés par chemin de fer, durant les grandes chaleurs. Ils étaient entassés dans les wagons comme des bestiaux et comme les trains se suivaient dans la station d'Adana, ces malheureux assoiffés suppliaient de leur donner à boire, mais en vain, bien qu'il y eût de l'eau à leur portée dans la station. Il était défendu de leur témoigner aucune compassion. Ceci nous fut dit par des témoins vivant à côté de la station, qui ajoutèrent qu'ils ne pouvaient plus supporter ce spectacle et rester où ils habitaient. Lorsque, en particulier, un de nos amis partit de la station, le Dr. Z., un des nôtres, essaya de donner un panier de raisins à une famille, mais on l'en empêcha. Nous ne savions pas alors ce qu'il en advenait de ces malheureux qui parvenaient à Alep. Nous recevions des lettres pitoyables des déportés d'Adana, nous demandant quelque argent, le peu qu'ils avaient étant épuisé. Quelques lettres très courtes nous arrivèrent de la région d'Alep. L'un écrivait : « Noyez plutôt vos filles que de les laisser venir ici. » Un autre, que je connaissais très bien, écrivait à ses sœurs qui étaient à l'école américaine : « Remerciez Dieu d'être là où vous êtes et de ne pas être ici ».

On calcule que 20.000 âmes furent déportées d'Adana seulement. Nous pouvons rendre témoignage au sentiment de pitié qui permit aux nôtres de Cilicie d'aller « en masse », c'est-à-dire par familles, à l'exception de ceux qui avaient déjà été pris par le gouvernement pour l'armée ou les bataillons de travail. Autant que nous l'apprîmes, ceux qui furent

à même d'obtenir des moyens de transport et continuèrent leur route d'Osmanié (où ils s'étaient rendus en chemin de fer), à Alep, ne furent pas attaqués ou massacrés en route. On ne peut dire combien furent laissés malades en chemin, ou moururent à Osmanié.

Les circonstances m'obligèrent à m'éloigner de la plaine, avec d'autres membres de la mission, pendant les chaleurs d'une partie de juillet et d'août et c'est pendant ces semaines qu'eut lieu la grande déportation arménienne d'Adana. Pendant notre absence, nous attendions anxieusement les nouvelles. Lorsque nous fûmes sur les collines au-dessus de Tarsous, je me trouvais dans la compagnie de la fille et du gendre de Mme X., qui leur envoyait constamment des détails sur les souffrances des déportés. Nous ne pouvions que faire des adieux, avant même que l'ordre de déportation ne fût donné, étant assurés que cet ordre serait étendu à tous nos amis sans exception. Nos amis américains disaient, dans leur bonté : « Nous sommes heureux que vous ne soyiez pas ici. Ce « qui se passe ici est trop navrant pour que vous puissiez le supporter ». Et en effet, à notre retour, toute l'atmosphère de la ville, les maisons vides, les rues où on ne voyait presque pas d'Arméniens, tout rappelait plus la mort que la ville brûlée et vide après les massacres de 1909.

Je conclurai par quelques citations d'une lettre écrite par un compagnon de travail de plusieurs années. Avec sa femme et d'autres membres de sa famille, il était parti avec le groupe de protestants, en août 1915. La lettre ne me fut remise qu'environ deux semaines après, par un parent. On y lit ce qui suit :

« Dieu peut de nouveau fermer les gueules des lions. Savez-vous que « Dieu a fermé les gueules de beaucoup de lions, depuis plusieurs « années ? Nous comprenons maintenant que c'est par miracle que notre « nation (les Arméniens), a vécu pendant tant d'années parmi une telle « nation (les Musulmans). Oh ! comment des hommes peuvent-ils deve- « nir de pareils diables en si peu de temps ! Que Dieu les retienne ! Je « crains qu'ils n'aient l'intention de tuer quelques-uns d'entr'eux, d'en « affamer d'autres et d'envoyer le restant dans le désert ; de sorte que « j'ai bien peu d'espoir de vous revoir en ce monde ; mais soyez certaine « qu'avec l'aide de Dieu, je ferai de mon mieux pour encourager ceux « qui sont autour de moi à mourir virilement. Et j'attendrai aussi pour « moi personnellement l'aide de Dieu pour mourir en chrétien.

« Puisse ce pays voir que si nous ne pouvons pas vivre ici comme « des hommes, nous pouvons mourir comme des hommes. Puissent « beaucoup mourir comme les hommes de Dieu ! Puisse Dieu pardon- « ner à cette nation (les Musulmans) tous ses péchés, qu'elle commet sans « savoir ! .... Puisse Jésus voir bientôt beaucoup de musulmans deve- « nir chrétiens, comme le fruit de son sang !

« Puisse bientôt la guerre prendre fin, pour sauver les musulmans « de leur cruauté et de leur sauvagerie, car ils s'enfoncent de plus en

« plus dans l'œuvre du diable et dans leur instinct invétéré de torturer « leurs semblables. C'est pourquoi nous espérons en Dieu pour le sort des « musulmans aussi bien que des Arméniens. Puisse-t-il paraître « bientôt ! »

DOCUMENTS

GROUPE XVI

DJÉBEL-MOUSSA

Les villages situés sur les pentes Méridionales et Orientales de Djébel-Moussa appartiennent administrativement au Vilayet d'Alep et, comme pour les autres localités arméniennes de cette province, ils ne reçurent l'ordre de déportation qu'à une date relativement tardive, le 13 juillet. Cependant ils sont intimement liés, au point de vue géographique et historique, aux montagnards de Cilicie. Djébel-Moussa est un prolongement direct vers le Sud, de l'Amanus et Yoghan Olouk, ainsi que les autres villages de Djébel-Moussa sont des communautés apparentées à Deurt-Yol et à Zeïtoun. Ils forment l'avant-poste extrême du côté du Sud, de la race arménienne vers le monde arabe.

Au moment où l'ordre de déportation leur arriva, les villageois de Djébel-Moussa avaient été témoins, depuis quatre mois, de la déportation de leurs parents ciliciens, et ils savaient pleinement ce que cette déportation signifiait. Ils résolurent donc de résister et se retirèrent dans les points défensifs de leur montagne qui s'élève au Nord-Ouest des villages et dont le versant opposé descend presqu'à pic vers la mer. Les documents de ce Groupe rendent compte de leur défense heureuse et de leur sauvetage dramatique par une escadre française, le seul épisode heureux dans la tragédie nationale des Arméniens de l'Empire Ottoman.

DOCUMENT 59

DJÉBEL-MOUSSA. — LA DÉFENSE DE LA MONTAGNE ET SAUVETAGE DES DÉFENSEURS PAR L'ESCADRE FRANÇAISE. RÉCIT D'UN TÉMOIN OCULAIRE, LE RÉV. DIKRAN ANDRÉASSIAN, PASTEUR DE L'ÉGLISE PROTESTANTE ARMÉNIENNE DE ZÉÏTOUN.

Ce récit fut écrit, après l'arrivée des réfugiés en Egypte, traduit en Anglais par le Rev. Stephen Trowbrigde, secrétaire de la Croix-Rouge Américaine au Caire, communiqué par le traducteur à l'Editeur du Journal arménien « Ararat » à Londres et publié par ce dernier dans son numéro de novembre 1915.

Depuis le jour où la Turquie a commencé la guerre, les habitants de Zéïtoun se sont demandés anxieusement si les Turcs traiteraient les habitants arméniens de ce district montagneux avec quelque nouvelle forme de cruauté et d'oppression. Zéïtoun est — il faut que nous disions maintenant était — une ville de 7.000 habitants, tous Arméniens, entourée de plusieurs villages, chrétiens eux aussi, au centre du Taurus.

J'ai desservi pendant un an l'Église arménienne protestante de Zéïtoun, et le récit suivant est une expérience personnelle.

Au printemps (1915), le Gouvernement prit une attitude menaçante envers Zéïtoun, appelant les anciens et les notables de la ville, et commença un système d'inquisition, renforcée de bastonnade. Des accusations absurdes furent portées contre les Arméniens dans le but de leur extorquer de l'argent. Pendant ce temps, arrivaient environ 6.000 hommes de troupes régulières dans les casernes au-dessus de la ville. Une première tentative pour prendre d'assaut le monastère arménien échoua, causant certaines pertes aux Turcs. Les jeunes gens qui l'occupaient se défendirent vaillamment, et ce fut seulement quand le monastère fut attaqué par l'artillerie de campagne qu'il put être pris.

Cinquante des principaux habitants de Zéïtoun furent sommés de se rendre à la caserne, « pour conférer avec le Commandant. » Ils furent immédiatement mis en prison, et l'on fit appeler leurs familles. Chacun attendait anxieusement leur retour, mais on apprit qu'on les avait expédiés à une destination inconnue. Quelques jours plus tard, un autre groupe plus nombreux de familles reçut l'ordre d'aller à la caserne et fut, séance tenante, chassé avec des menaces et des malédictions vers un lointain exil. C'est ainsi que trois ou quatre cents familles furent renvoyées, sans vivres, à pied, par des routes écartées dans la montagne, quelques-unes du côté de Koniah, vers le Nord-Ouest,

d'autres dans le Sud-Est, vers les plaines chaudes et malsaines de la Mésopotamie.

Jour par jour, nous voyons les différents quartiers de la ville dépouillés de leurs habitants, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus qu'un petit groupe. En plus de mes fonctions comme pasteur, j'avais la direction de l'orphelinat de la Mission. Un matin, l'officier en chef me fit appeler et me dit de faire immédiatement mes préparatifs de départ. « Et, ajouta-t-il, votre femme partira aussi, de même que les enfants de l'orphelinat. » Nos « préparatifs » furent vite faits, car on ne nous permis d'emporter que bien peu de choses. En sortant, mon cœur saignait à la vue de notre chère Église, vide et déserte. Le reste de nos 7.000 concitoyens descendaient ainsi de la vallée, s'en allant en exil ! Nous avions vu des massacres, mais ceci, nous ne l'avions encore jamais vu ! Un massacre est au moins vite fini, mais cette longue angoisse est presque plus qu'on ne peut supporter.

La première journée de marche nous épuisa tous. Dans la nuit alors que nous étions couchés en plein air, des muletiers turcs nous prirent les quelques ânes et mulets que nous avions. Le lendemain, en piteuse condition, les enfants avec les pieds meurtris, nous atteignîmes Marach. Grâce à l'instante requête des missionnaires américains, l'ordre fut donné par le Gouverneur, à moi et à ma femme, de retourner à ma ville natale, Yoghan-Olouk, près de la mer, à douze milles d'Antioche ; mais cela seulement parce que ma femme et moi n'étions pas nés à Zéïtoun. Mon cœur était déchiré entre mon désir de partager le bannissement de mes paroissiens et celui de mettre ma femme dans une sécurité relative dans la maison de mon père, mais l'ordre ayant été donné, je n'avais pas le choix et force me fut d'obéir.

A Aïntab nous trouvâmes la communauté arménienne dans la plus grande anxiété ; mais l'ordre de départ n'y était pas encore donné. Des bruits couraient que les villages du littoral étaient menacés, mais nous crûmes préférable de continuer le voyage dans la direction du sud malgré les grandes difficultés.

Notre dernière étape était à travers une vallée historique, la fertile plaine d'Antioche. C'est là que Chrysostome avait prêché dans la ferveur du début de son ministère, avant d'être appelé à Byzance : c'est dans une chapelle isolée, sur le penchant de la montagne, qu'il se retirait pour la prière et la communion avec Dieu. Dans mon enfance, j'avais souvent contemplé avec admiration et respect les ruines de la chapelle de Saint-Chrysostome. C'était dans cette même Antioche que Barnabas et Paul travaillèrent avec tant d'énergie spirituelle ; et c'est d'ici qu'ils partirent pour leur tâche solennelle de répandre la foi chrétienne. La voie romaine le long de laquelle ils marchèrent d'Antioche à Sélefké, est encore visible dans la vallée au-dessous de ma ville natale, et les quais de pierre où les vaisseaux romains mettaient à la voile, à Sélefké, n'ont pas

été entièrement détruits par les orages et les tremblements de terre des siècles passés.

Antioche, jadis si brillamment défendue par les croisés, est depuis longtemps sous le joug des Turcs et les minarets de l'Islam sont dix fois plus nombreux que les clochers des Eglises. En avril 1909, les congrégations tant protestantes que grégoriennes, y subirent une des plus cruelles persécutions de l'histoire.

Les habitants de la ville Yoghan-Olouk sont une population simple et industrieuse. Depuis bien des années, leur principal travail a été de faire des peignes de bois dur ou d'os. Beaucoup de nos hommes sont d'habiles sculpteurs sur bois. Dans les villages environnants, on cultive le ver à soie et l'on tisse la soie sur des métiers à mains. Nos gens sont très attachés à leurs églises, et depuis que les missionnaires américains ont ouvert des écoles, presque tous nos enfants ont appris à lire.

Chaque maison est entourée de mûriers, et de magnifiques vergers couvrent les pentes en terrasses qui descendent vers le sud et l'ouest. Des voyageurs qui connaissent l'Italie méridionnale nous disent que les villages près de Naples ressemblent beaucoup aux nôtres. A l'est, derrière nous, s'élève la large croupe rocheuse de Moussa-Dagh (c'est-à-dire le mont de Moïse). Chaque gorge et chaque rocher de notre montagne bien-aimée sont connus de nous, hommes et garçons.

Je cite simplement ces détails pour vous faire connaître quelque chose de la vie bienheureuse et paisible, qui a été si brutalement bouleversée par ce dernier effort des Turcs pour anéantir notre race.

Douze jours après que nous étions arrivés chez moi une affiche officielle du Gouvernement Turc à Antioche était placardée sur les murs des six villages de Moussa-Dagh, donnant ordre de se préparer dans les huit jours au bannissement. Vous pouvez à peine vous imaginer la consternation et l'indignation qu'elle causa. Nous restâmes debout toute la nuit discutant ce qu'il valait mieux faire. Il nous semblait presque sans espoir de résister au Gouvernement, et cependant la perspective de nos familles dispersées dans un désert lointain, parcouru par les tribus arabes, fanatiques et sans foi, était si effroyable que hommes et femmes nous fûmes d'avis de refuser d'obéir, bravant ainsi la colère du Gouvernement. Tous, cependant, ne partagèrent pas notre manière de voir. Ainsi Haroutioun Nokhoudian, le pasteur de Beytias, vint à la conclusion que ce serait folie de résister et que la dureté de l'exil pourrait peut-être s'atténuer en route. Il inclinait à céder. Soixante familles de son village et un nombre considérable d'habitants des villages voisins, d'accord avec lui, descendirent à Antioche sous escorte turque. Ils furent rapidement chassés vers le Bas-Euphrate et, depuis lors, nous n'avons plus jamais entendu parler d'eux.

Nos fidèles amis, les missionnaires américains, étaient séparés de nous. Les communications avec le monde extérieur étaient interrompues ;

nous fûmes livrés à nos propres ressources et comprîmes que notre seule chance de salut était dans la miséricorde de Dieu. C'est avec ferveur que nous lui demandâmes de nous fortifier pour faire notre devoir.

Sachant qu'il nous serait impossible de défendre nos villages dans la plaine, il fut décidé que nous nous retirerions dans les hauteurs de Moussa-Dagh, emportant le plus que nous pourrions en fait de vivres et de matériel. On conduisit ainsi tous les troupeaux de moutons et de chèvres le long de la montagne, et chaque arme défensive fut apportée et fourbie. Nous avions cent vingt fusils modernes et à peu près trois fois autant de vieux fusils à pierre et de pistolets ; tout ceci laissait encore plus de la moitié de nos hommes sans armes.

Ce fut très dur de quitter nos maisons. Ma mère pleurait comme si son cœur allait se briser. Mais nous avions l'espérance que peut-être pendant que nous nous efforcerions de tenir les Turcs à distance, les Dardanelles pourraient être ouvertes et que la délivrance viendrait pour le pays.

A la tombée de la nuit, le premier jour, nous avions atteint les rochers les plus élevés de la montagne. Tandis que nous commencions à camper et à préparer notre repas du soir, une pluie torrentielle se mit à tomber et continua toute la nuit. Nous n'avions aucun abri, et tous tant que nous étions, hommes, femmes et enfants, environ cinq mille, nous fûmes trempés jusqu'aux os, et beaucoup de pain que nous avions apporté fut réduit en bouillie. Nous avions surtout le souci de tenir secs nos fusils et la poudre, et nos hommes y parvinrent très bien.

Le lendemain, dès l'aube, tout le monde se mit à l'œuvre pour creuser des tranchées aux endroits stratégiques. Là où il n'y avait pas de terre à creuser, on empila des blocs de rocher pour faire de fortes barricades derrière lesquelles se postèrent des groupes de tirailleurs. Le soleil s'était levé radieux et toute la journée nous avons travaillé pour fortifier nos positions contre l'attaque qui — nous étions certains — se produirait.

Vers le soir nous nous réunîmes pour l'élection d'un comité de défense qui aurait l'autorité suprême. Quelques-uns étaient d'avis de voter à main levée ; mais d'autres alléguèrent que s'agissant de questions d'importance vitale, la méthode de vote secret en usage dans les congrégations devrait être suivie. Et, ils s'offrirent à trouver assez de bouts de papier pour procéder au vote. Nos hommes se sont attachés à ces méthodes démocratiques enseignées par les missionnaires. En quelques instants on parvint à trouver des bouts de papier plus ou moins déchirés et mouillés et l'élection eut lieu. Un Conseil de direction étant ainsi formé, on forma des plans pour défendre chaque passage dans la montagne. Des éclaireurs, des messagers et un groupe central de tirailleurs furent choisis et chacun eut son poste assigné.

L'ordre gouvernemental avait été émis le 13 juillet. Les huit jours de grâce étaient presque écoulés et nous nous doutions bien que les Turcs avaient découvert nos mouvements. Toute la plaine d'Antioche est peuplée de Turcs et d'Arabes et il y a toujours une forte garnison dans les casernes d'Antioche.

Le 21 juillet l'attaque commença. L'avant-garde turque était de 200 hommes, dont le capitaine se vantait insolemment qu'il allait balayer la montagne en un jour. Mais les Turcs subirent des pertes et furent repoussés au pied de la montagne. Quand ils revinrent pour une attaque plus générale, ils hissèrent un canon de montagne, qui après quelques tâtonnements fit du mal à notre camp. Un de nos tirailleurs, un jeune homme au cœur de lion, descendit en se glissant dans les buissons et arriva tout près du canon, qui était posé sur un rocher plat. Il se fit un abri de branchages et attendit une bonne occasion. Il pouvait entendre ce que les Turcs se disaient tout en chargeant le canon. Puis l'un des artilleurs étant en vue, le jeune homme l'abattit de son premier coup de fusil. Avec cinq balles, il tua quatre canonniers. Sur ce, le capitaine leva les bras au ciel, et n'ayant pas pu découvrir notre tirailleur, il ordonna que le canon fut emmené et mis à l'abri. C'est ainsi que nous fûmes préservés d'une canonnade désastreuse ce jour-là et les jours suivants!

Mais les Turcs réunissaient des forces pour nous attaquer en masse. Ils avaient racolé des hommes dans plusieurs villages musulmans, les appelant aux armes. L'arsenal d'Antioche leur avait fourni armes et munitions, et cette bande de 4.000 musulmans, avides de carnage, était un ennemi vraiment redoutable. Mais la principale force des Turcs consistait en 3.000 hommes de troupes régulières, disciplinés et aguerries.

Tout à coup, un matin, nos éclaireurs apportèrent la nouvelle que l'ennemi débouchait sur chaque passe de la montagne. Une attaque en masse commença dans les ravins, et les Turcs, à notre grande consternation, furent bientôt maîtres des hauteurs menaçant notre campement. Sans cesse de nouveaux renforts apparaissaient, et vers la fin de l'après-midi les ennemis étaient plus nombreux que nous, et aussi la portée de leurs fusils était bien supérieure à celle de nos vieilles armes. Au coucher du soleil trois compagnies s'étaient avancées à travers les épaisses broussailles et n'étaient plus qu'à quelques quatre cents mètres de nos huttes. Un ravin profond et humide nous séparait et les Turcs se décidèrent à bivouaquer, plutôt que de continuer leur marche pendant la nuit.

Nos chefs tinrent rapidement conseil ; ils parlaient très bas et avaient fait éteindre toute lumière dans le camp. Nous savions tous que nous étions à un moment décisif. Un projet très risqué fut adopté : ramper autour des positions turques à la faveur de la nuit, opérant ainsi un mouvement enveloppant, qui commencerait brusquement par une fusillade et se terminerait par un corps à corps. Nous sentions que tout

était perdu si ce plan échouait. Nos hommes se glissèrent avec une adresse remarquable dans la sombre forêt. C'est ainsi que notre connaissance approfondie des rocs et des buissons nous rendait possible de faire ce que les envahisseurs n'avaient pas pu tenter. Le cercle était à peu près complet lorsque les hommes se ruèrent à l'attaque avec l'énergie du désespoir.

Il fut évident que les Turcs étaient en plein désarroi, se précipitant dans les ténèbres, trébuchant contre les rochers ; les officiers criaient des ordres contradictoires, cherchant en vain à rallier leurs hommes. Ils avaient certainement l'impression d'une très forte attaque arménienne, car en moins d'une demi-heure le colonel donna l'ordre de la retraite, et avant l'aurore ils avaient évacué les bois. Plus de 200 Turcs avaient été tués et nous avions pris du butin, des fusils, des munitions et une mule. Le combat ne recommença pas, mais nos ennemis ne se tinrent pas pour battus ; ils avaient seulement été repoussés.

Durant les jours suivants, ils rassemblèrent toute la population musulmane à plusieurs lieues à la ronde ; c'était une horde de peut-être 15.000 hommes, avec laquelle ils cernèrent Moussa-Dagh du côté de la terre, dans l'intention de nous affamer. Du côté de la mer, il n'y avait aucun port, ni communication possible avec un port, la montagne descendant jusqu'à la mer. Notre temps était bien rempli par les soins de nos blessés et les réparations de notre camp. Nous eûmes des services spéciaux pour remercier Dieu de la protection qu'il nous avait accordée jusque là et pour l'implorer en faveur de nos familles et de tous nos petits. C'est à ce moment que ma femme mit au monde notre fils, notre premier enfant. Elle souffrit beaucoup, quelques jours plus tard, au cours de notre fuite, mais je la portai et fis pour elle tout ce que je pus. Grâce à Dieu, elle est maintenant bien portante, ainsi que notre petit garçon.

Voyant notre montagne assiégée, nous commençâmes à faire le compte de nos ressources comme nourriture. Pendant la première semaine, nous avions épuisé le pain, le fromage et les olives que nous avions emportés ; nous n'avions que très peu de farine, et pendant un mois nous vécûmes de nos troupeaux, gardant le lait pour les petits enfants et les malades ; mais nous vîmes que, même avec une ration réduite, nous ne pourrions pas tenir plus de quinze jours, et, pressés par cette anxiété, nous cherchâmes les moyens de nous échapper par mer.

Avant d'être complètement cernés, nous avions chargé un coureur d'une mission dangereuse : il s'agissait de parcourir quatre-vingts milles, à travers des villages turcs, pour demander aide et secours à M. Jackson, le Consul américain à Alep. Nous avions espoir qu'un navire de guerre des alliés pourrait peut-être se trouver dans le port d'Alexandrette, trente-cinq milles plus au nord. Un de nos jeunes gens qui était

un vigoureux rameur, s'offrit à se glisser à travers les lignes turques portant un message en anglais fixé dans sa ceinture. Il réussit à atteindre les hauteurs dominant le port, mais ne vit aucun vaisseau et revint. Son plan avait été de nager jusqu'au cuirassé, s'il s'en était trouvé un, afin d'éviter les sentinelles turques sur la route d'Alexandrette.

Nous chargeâmes alors trois nageurs d'être constamment sur le qui-vive, pour voir si aucun navire n'approchait, et de se jeter à la mer avec cette supplique, dont nous avions fait une triple copie :

« Au nom de Dieu et de la fraternité humaine, nous implorons « tout Anglais, Américain, Français, Italien ou Russe, qu'il soit amiral, « capitaine ou telle autre autorité que cette pétition pourrait atteindre.

« Nous, la population de six villages arméniens, environ 5.000 « âmes, nous nous sommes réfugiés dans cette région de Moussa-Dagh, « appelée Damladjik, qui est à trois heures de voyage au nord-ouest de « Suédia, le long de la côte.

« Nous avons fui devant la torture barbare des Turcs, mais surtout « devant l'outrage de l'honneur de nos femmes.

« Monsieur, vous avez sûrement entendu parler de la politique « d'extermination que les Turcs appliquent à notre nation. Sous prétexte « de disperser les Arméniens, comme pour éviter une révolte, notre peu- « ple est expulsé de ses maisons, dépouillé de ses jardins, de ses vignes « et de toutes ses possessions.

« Ce procédé brutal s'est déjà étendu à Zéïtoun et à ses trente-deux « villages, à Elbistan, Gueuksou, Yarpouz, Gurun, Diarbékir, Adana, « Tarsous, Mersine, Deurt-Yol, Hadjine, etc... et cette même politique « atteint le million et demi d'Arméniens dans les différentes parties de « la Turquie.

« L'auteur de ces lignes était le pasteur protestant de Zéïtoun, il y « a quelques mois, et a été le témoin de beaucoup de cruautés inénar- « rables. J'ai vu des familles chassées le long de la route, les enfants « les pieds nus et endoloris, des vieillards épuisés. On entendait des « sanglots, des prières et des blasphèmes. Des femmes donnèrent le « jour à leurs enfants dans les buissons au bord du chemin, et furent « immédiatement contraintes de se remettre en marche, jusqu'à ce que « la mort compatissante vint mettre un terme à leurs souffrances.

« Ceux qui étaient assez forts pour supporter un pareil voyage « étaient poussés par les fouets des gendarmes vers les plaines du sud. « Les uns mouraient de faim, les autres étaient dépouillés en chemin ; « d'autres encore, atteints de malaria, étaient abandonnés. Et comme « dernier acte de cette tragédie infâme, les Arabes et les Turcs massa- « crèrent tous les hommes et distribuèrent les femmes et les jeunes « filles parmi leurs tribus.

« Il y a quarante jours, le gouvernement nous informa que nos six « villages devaient s'en aller en exil. Plutôt que de nous y soumettre, « nous nous sommes réfugiés sur cette montagne. Nous n'avons plus que « peu de nourriture et les troupes nous assiègent. Nous avons eu cinq « violents combats. Dieu nous a donné la victoire, mais la prochaine « fois l'ennemi reviendra beaucoup plus nombreux.

« Monsieur, nous vous implorons au nom du Christ ! Nous vous en « prions, transportez-nous à Chypre ou dans quelque autre terre libre. « Notre peuple n'est pas paresseux ; nous gagnerons notre pain si on « nous donne du travail.

« Si c'est trop vous demander, transportez au moins nos femmes, « nos vieillards et nos enfants ; donnez-nous des armes, des munitions « et des vivres, et nous lutterons avec vous de toutes nos forces contre « les Turcs. Nous vous en prions, Monsieur, n'attendez pas qu'il soit « trop tard.

« Votre respectueux serviteur, au nom de tous les chrétiens ici.

« Dikran Andréassian. »

2 *septembre.*

Mais les jours passaient, et pas même une voile n'était en vue.

Cependant, d'après mon avis, nos femmes avaient fait deux immenses drapeaux blancs. Sur l'un j'avais écrit, en grands caractères, en anglais :

« Chrétiens en détresse. Sauvez-nous ! »

Sur le centre de l'autre, nous avions fixé une grande croix rouge. Nous les hissâmes à la cime de deux hauts jeunes arbres et apostâmes des sentinelles pour scruter l'horizon depuis l'aube jusqu'à la nuit. Certains jours il pleuvait et par moment il y avait des brouillards qui sont fréquents sur notre côte.

Les Turcs nous attaquèrent encore à plusieurs reprises, et nous eûmes d'autres combats acharnés ; mais les choses ne furent plus jamais aussi graves que dans notre premier engagement. De notre position élevée nous pouvions faire rouler, le long de la montagne, des quartiers de rochers, pour le plus grand dommage de l'ennemi. Notre poudre et nos cartouches diminuaient et les Turcs devaient se douter des difficultés de notre situation, car ils commençaient à nous crier d'impertinentes sommations de nous rendre. Ce furent d'anxieuses journées et de longues nuits !

Un dimanche matin, le cinquante-troisième jour de notre défense, tandis que je préparais un sermon destiné à encourager et à fortifier nos gens, tout-à-coup, je tressaillis : un homme arriva jusqu'à ma hutte, courant de toutes ses forces et me criant à pleins poumons : « Pasteur ! pasteur ! un navire de guerre approche ! Il a vu nos signaux, et il nous

répond. Béni soit Dieu qui a entendu nos prières ! » Nous fîmes des signaux avec le drapeau de la Croix-Rouge auxquels le cuirassé répondit. On nous avait vus et le cuirassé s'approchait de la côte.

C'était le Guichen, vaisseau français. Pendant qu'on abaissait une chaloupe, plusieurs de nos jeunes gens s'étaient élancés vers la mer, et bientôt ils nageaient dans la direction du beau navire qui semblait nous venir de Dieu. Avec des cœurs qui battaient bien fort, nous descendîmes sur la plage, et le capitaine nous invita à lui envoyer une délégation pour rendre compte de notre situation. Il lança un message de télégraphie sans fil à l'amiral, et peu après le vaisseau « Jeanne d'Arc » apparaissait à l'horizon, suivi par d'autres navires de guerre français. L'Amiral nous dit des paroles d'encouragement et ordonna que chaque membre de notre communauté fut recueilli à bord des vaisseaux. L'embarquement prit, naturellement, un certain temps, et un croiseur anglais fut appelé à la rescousse pour aider à nous transporter à Port-Saïd. On nous traita avec beaucoup de bonté. Nous arrivâmes en deux jours à Port-Saïd, et nous sommes maintenant installés dans un camp qui nous a été attribué par les autorités anglaises.

Nous sommes spécialement reconnaissant à Mr. William Hornblower pour l'excellente organisation de ce campement et au Col. et Mrs. Elgood et à Miss Russell pour leur infatigable sollicitude à notre égard.

La société de la Croix-Rouge Arménienne du Caire, récemment fondée, dont l'évêque grégorien est le président d'honneur, Mr. Fermanian, de la Cie du Kodak, est le directeur et le professeur Kayayan, le secrétaire, nous a envoyé un personnel de trois médecins et trois infirmières.

Un compte exact indique le nombre des survivants :

Enfants au-dessous de 4 ans.....	427
Fillettes de 4 à 14 ans.....	508
Garçons de 4 à 14 ans.....	628
Femmes au-dessus de 14 ans.....	1.441
Hommes au-dessus de 14 ans.....	1.054
Total.....	4.058

Après les premières menaces des Turcs, le 13 juillet, nous avions eu huit jours de pourparlers et de préparatifs ; nous nous étions défendus sur la montagne de Moussa-Dagh pendant cinquante-trois jours et nous arrivâmes à Port-Saïd après un voyage de deux jours.

Nous n'oublions pas que notre Sauveur fut amené, dans son enfance, en Egypte, pour sa sûreté. Et les frères de Joseph n'ont pas pu être plus reconnaissants que nous ne le sommes pour le blé, qui nous est fourni.

DOCUMENT 60

DJÉBEL-MOUSSA. — RAPPORT DATÉ D'ÉGYPTE, 28 SEPTEMBRE 1915, SUR LES RÉFUGIÉS ARMÉNIENS RECUEILLIS ET TRANSPORTÉS A PORT-SAÏD PAR DES CROISEURS DE LA MARINE FRANÇAISE, RÉDIGÉ PAR MGR. THORGOM, ÉVÊQUE DE LA COMMUNAUTÉ ARMÉNIENNE D'ÉGYPTE.

(1) *Le nombre des Réfugiés* :

D'après une statistique assez précise, faite ici, ils sont au nombre de 4.200, dont :

915	Hommes,
1 408	Femmes,
702	Garçons,
539	Filles,
636	Petits Enfants,
4 200	

(2) *Pays d'origine des Réfugiés* :

Ils sont tous des villages de Sélefké (Caza de Leffia, Sandjak d'Antioche, Vilayet d'Alep) ; comme suit :

80	familles	du	village	de	Makof,
10	"	"	"	"	Kéboussié,
160	"	"	"	"	Kheder Bey,
228	"	"	"	"	Yoghan-Olouk,
220	"	"	"	"	Hadji Habibli,
170	"	"	"	"	Beitias,
868					

mais ces familles ne représentent pas la totalité des familles habitant le village, car

240	familles	du	village	de	Kéboussié,
2	"	"	"	"	Yoghan-Olouk,
80	"	"	"	"	Hadji-Habibli,
10	"	"	"	"	Beitias,
332					

en tout 332 familles sont restées chez elles et ont été ensuite déportées par le Gouvernement.

(3). *Les circonstances de l'insurrection et de l'émigration :*

Le gouvernement turc, fidèle à sa politique d'évacuer l'Arménie des Arméniens, avait ordonné, après la prise de Van, la déportation de toutes les familles arméniennes. Cet ordre arriva à Sélefké le 30 juillet (1) ; on donna un délai de huit jours. Les villageois se réunirent et, malgré le conseil de quelques notables et des prêtres, décidèrent de se révolter et de mourir comme des braves, pour ne pas subir le sort des habitants de Zéïtoun, Hadjine et Deurt-Yol.

Ces 868 familles se retirèrent sur la montagne de Moussa-Dagh, en emportant avec eux leurs bestiaux et des munitions pour quelques mois.

Avant de quitter leurs villages, ces insurgés invitèrent les habitants de Kessab à s'unir à eux ; Kessab est séparé de Sélefké par un petit ruisseau, qui était gardé par des gendarmes ; ils ne purent donc pas entrer en communication directe, mais ils reçurent une lettre, que nous avons vue, — et nous avons des raisons de croire qu'elle était rédigée par le gouvernement turc, — par laquelle les habitants de Kessab, qui passent pour être des plus braves, leur conseillaient de se soumettre à l'autorité turque.

Le délai expirait le 8 août, mais ils s'étaient déjà retirés sur les montagnes les premiers jours d'août. Le 8, la première rencontre a eu lieu entre eux et 200 soldats réguliers. Elle dura 6 heures.

Les Arméniens avaient à peine 600 combattants armés de 150 fusils Martini et 450 fusils de chasse. Quatre hommes dirigeaient les opérations, huit surveillaient les non-combattants et quarante gardaient les voies. Les non-combattants ouvrirent des tranchées pour les vieillards et les enfants, ou fabriquèrent des munitions, pendant que les femmes préparaient à manger.

Une femme apportait de l'eau, la cruche est trouée par une balle ennemie, la femme descend la cruche avec sang-froid, bouche le trou et va rechercher de l'eau sous le feu de l'ennemi. Je cite cet incident, car on m'a dit que les autres, prenant courage du sang-froid de cette femme, ont résisté courageusement jusqu'à la fin.

---

(1) Les dates de ce rapport ne concordent pas avec celles du récit de M. Andréassian, excepté que tous deux placent au 14 septembre la date de l'arrivée des réfugiés à Port-Saïd. M. Andréassian indique la date du dimanche 12 septembre pour l'intervention du Guichen ; mais comme il dit que le voyage dura deux jours, tandis que le présent rapport déclare que l'embarquement dura un jour et demi, la date qui est donnée ici pour l'arrivée du Guichen au secours des réfugiés, soit le 10 septembre, est probablement exacte. D'autre part, le témoignage de Mr. Andréassian est de première source, lorsqu'il dit que l'avis officiel de déportation eut lieu le 13 juillet (au lieu de 30 juillet) et le premier combat le 21 juillet (au lieu du 8 août), et que le siège dura en tout 53 jours. Ses déclarations, sur ces divers points, sont donc, selon toute probabilité, plus exactes (Note de l'Editeur).

Les insurgés n'avaient pas oublié d'emporter avec eux les objets du culte, de sorte que les cinq prêtres qui étaient avec eux célébraient la messe et un pasteur prêchait le soir.

Le 12 août, la deuxième rencontre a eu lieu avec 2.000 soldats qui avaient deux canons ; elle dura 12 heures. Le 16-17, il y a eu deux grandes rencontres avec les soldats réguliers, renforcés par les Bachibozouks kurdes et arabes, en tout 4.800 soldats ; c'est pendant cette rencontre que les Arméniens prennent à l'ennemi 7 mausers, 15.000 cartouches, des munitions et des équipements.

Ensuite une trêve de 20 jours ; le 21e jour, une rencontre importante avec 7.000 soldats, dont 4.000 réguliers.

Dès le premier jour de l'insurrection, les Arméniens avaient envoyé au bord de la mer un groupe de vingt personnes qu'on relevait chaque vingt-quatre heures. Ils avaient une lettre pour les Puissances Alliées, par laquelle ils demandaient des secours ; ils avaient hissé un grand drapeau, une croix rouge sur fond blanc, pour attirer l'attention de la flotte alliée.

La flotte alliée avait bloqué les ports turcs de la Méditerranée et une flotille française montait la garde. Le cuirassé Guichen aperçoit le drapeau, le commandant Joseph Brisson fait descendre un canot ; un brave vieillard arménien se jette à l'eau et monte sur le cuirassé. Le commandant, ému de l'héroïsme de ce vieillard et des détails qu'il lui avait racontés, télégraphie à Port-Saïd au commandant du cuirassé Jeanne d'Arc, qui arrive dans les 24 heures. Ce même jour le Guichen bombarde l'église de Kéboussié, qui était attaquée par les Turcs, pour massacrer les Arméniens réfugiés dans l'église Sur l'ordre télégraphique de l'Amiral du Jeanne d'Arc, le cuirassé Desaix arrive dans les 24 heures, ayant à bord un drogman arménien. Le Jeanne d'Arc part pour Chypre et envoie trois autres cuirassés. Tous ces cuirassés réunis commencent à bombarder les positions turques, pour permettre aux 4.200 Arméniens de descendre au bord de la mer, d'où ils sont embarqués à bord des cuirassés ; l'embarquement dure une journée et demie.

La lutte avait commencé le 8 août et pris fin le 10 septembre. Les Arméniens ont eu 20 tués et 16 blessés ; l'ennemi a eu 300 tués et plus de 600 blessés.

Nous avions déjà appris ces faits quand les insurgés étaient encore en route, mais nous ne savions pas où on allait les débarquer. On parlait de Chypre, d'Algérie ou de Tunisie ; ensuite nous avons appris que les gouvernements Français et Britannique étaient en pourparlers à ce sujet.

Le 14 septembre, ils arrivèrent à Port-Saïd, Sir Henry Mac-Mahon, haut-commissaire et le général Maxwell s'occupèrent aussitôt du sort de ces réfugiés. S. H. le Sultan envoya un secours de 250 livres.

La flotte française a entretenu ces réfugiés trois jours, depuis c'est le gouvernement britannique qui s'occupe d'eux. Ce sont les vieillards, les femmes et les enfants qui ont été d'abord embarqués dans quatre cuirassés ; les combattants sont restés encore deux jours sur terre ; ils demandaient des munitions pour continuer la lutte, mais l'amiral, sur les instructions reçues de son gouvernement, l'a refusé ; de sorte qu'ils sont arrivés en Egypte deux jours après.

(4). *La situation des réfugiés à Port-Saïd :*

Ils sont installés dans le lazaret, composé de 5-6 constructions en pierre et dans 500 tentes élevées autour. C'est l'autorité militaire qui a tout organisé ; les tentes sont rangées en files et séparées en quartiers ; toute tente a son sous-chef, avec un étendard et un numéro, et tout groupement de tentes son chef, avec un drapeau.

On a construit une grande cuisine, des fontaines et des bains. Deux des constructions en pierre ont été affectées pour le secrétariat et les autres sont converties en hôpitaux.

La santé générale est bonne ; il y a environ 80 malades, dont une partie sont des blessés.

Ces réfugiés ont l'aspect guerrier, ils parlent un patois ; tous sont Arméniens orthodoxes, sauf un petit nombre d'Arméniens catholiques et protestants.

Le gouvernement ne leur permet pas, pour le moment, de dépasser leur zone.

La distribution des vivres se fait très méthodiquement et très régulièrement.

(5) *L'entretien des réfugiés :*

C'est le gouvernement qui s'en occupe et l'on croit que cela va continuer ainsi.

(*a*) *Hôpital.* — Entretenu par la Croix-Rouge Arménienne du Caire ; mais le gouvernement a envoyé aussi un médecin en chef et trois médecins, dont deux femmes. La Croix-Rouge a versé 120 livres pour médicaments.

(*b*) *Vêtements.* — Ce sont les Croix-Rouges Arméniennes du Caire et d'Alexandrie qui s'en occupent.

(*c*) *Instruction.* — Il y a mille petits enfants ; le gouvernement a mis à leur disposition une grande tente pour servir d'école ; l'Union Générale Arménienne s'occupe des frais d'instruction.

(*d*) *Atelier.* — Pour occuper les réfugiés, on a procuré du travail à ceux qui savent faire des peignes, des cuillers en bois, etc... Aux hommes on avancera de l'argent comme capital et aux femmes de la laine à

tricoter des bas et des chaussettes, pour qu'ils se mettent à travailler et à gagner leur vie.

C'est l'approche de l'hiver qui préoccupe, mais nous espérons que le gouvernement et la communauté arménienne prendront les mesures nécessaires pour les garantir contre le froid.

DOCUMENT 61

DJÉBEL-MOUSSA. — UN DEUXIÈME RAPPORT SUR LES RÉFUGIÉS A PORT-SAÏD PAR MR. THOMAS K. MEGUERDITCHIAN ANCIEN DROGMAN DU CONSULAT BRITANNIQUE A DIARBÉKIR.

Vous avez certainement appris que le 14/27 septembre, 5 cuirassés (4 Français et un Anglais) ont amené à Port-Saïd 4.200 Arméniens des six villages de Sélefké, qui ont été abrités au « Lazaret » au bord du canal de Suez. Je suis heureux de vous annoncer que le gouvernement anglo-égyptien a bien voulu abriter et nourrir ces réfugiés jusqu'au jour où ils pourront retourner dans leur patrie.

Un petit groupe de braves de Sélefké, à peine 5-600 combattants, ont résisté 55 jours entiers au capitaine Rifaat Bey et à la force qui se trouvait sous ses ordres. — 3.000 soldats « Nizam » et plus de 4.000 Bachibozouk », (Arabes et Turcs), jusqu'à ce que le cuirassé « Guichen » aperçût le drapeau représentant une croix que ces héros avaient hissé sur le Mont Djébel-Moussa ; ce cuirassé, avec 4 autres, est allé à leur secours et les a sauvés. Ces braves n'avaient que 120 fusils « Gras » et environ 400 fusils à pierre et de chasse. 60 d'entre eux étaient de bons tireurs qui tuaient un à un tous les artilleurs, réduisant au silence leurs canons, de sorte que Rifaat Bey s'est écrié : « Ces braves Guiavours visent à travers le trou de l'aiguille » et il prit la fuite. Les combattants arméniens de Sélefké ont eu 17 tués et 12 blessés, mais ils ont tué à l'ennemi 50 fois plus.

Parmi les réfugiés, il y a à peine 1.000 hommes, le reste ce sont des femmes, des filles, des enfants et des nourrissons. Les jeunes garçons et les jeunes filles au-dessous de 14 ans qui peuvent aller à l'école sont au nombre de 800 ; il y a également 3 instituteurs et 3 institutrices, 5 prêtres et le pasteur de Zéïtoun, le Rév. Dikran Andréassian. Il y a eu des accouchements sur le mont « Djébel-Moussa », dans les cuirassés et à Port-Saïd. Tous ces réfugiés ont besoin de vêtements, car ils n'ont pu sauver que leur femme, leurs enfants et leurs armes.

La Croix-Rouge arménienne, dernièrement formée au Caire, s'est mise à soigner les blessés et les malades dès le troisième jour de l'arrivée de ces réfugiés à Port-Saïd. Le Directeur de « l'Intelligence Office », sur l'ordre de Sir Maxwell, a autorisé officiellement le « Armenian Red Cross » à travailler à Port-Saïd dans le « Refugees' Camp ». Présentement, nous avons environ 70 malades ; tous les blessés sont en voie de guérison. Toute la colonie arménienne d'Egypte a recueilli, avec une activité exemplaire, des vêtements, des chaussures, du savon, des peignes, etc., au nom de la Croix-Rouge arménienne et les a expédiés aux réfugiés.

Je suis allé voir S. E. Yacoub Artin Pacha pour le prier que l'Union Générale Arménienne se charge de procurer des vêtements aux réfugiés et s'occuper surtout de la question de leur instruction, ce qui constitue l'un de leurs besoins le plus urgent. Son Excellence m'a promis de faire le nécessaire.

Je suis content de vous annoncer que les réfugiés sont heureux d'être à Port-Saïd. Cependant on dit que, environ 400 braves ont proposé, même ils ont supplié qu'on les renvoie en Turquie pour porter secours à leurs compatriotes réfugiés dans les montagnes.

Il est regrettable que dans les centres arméniens, comme à Zéïtoun, à Hadjine, à Kessab (1) etc., les Arméniens se soient rendus au gouvernement tyrannique turc sur l'ordre et sur l'instance de S. S. le Catholicos de Sis ; tous ces Arméniens ont été déportés dans les déserts situés entre Alep, Deïr-el-Zor et Mossoul. Ces déportés ont enduré des tortures et des souffrances inouies pendant leur voyage ; les femmes et les filles ont subi des outrages sauvages. On dit que la route est couverte de cadavres non enterrés d'hommes, de femmes et d'enfants ; d'ailleurs les réfugiés arrivés à Port-Saïd les ont vus de leurs propres yeux. Et c'est à la suite de tout cela que les habitants des 6 villages de Sélefké ont décidé de se retirer dans les montagnes et de se défendre.

Depuis le mois de mai, je n'ai aucune nouvelle de Kharpout et de Diarbékir ; mais les nouvelles que j'ai puisées d'autres sources sont très inquiétantes.

Les premières nouvelles reçues pour Marach, Aïntab et Kiliss étaient bonnes ; mais les dernières nouvelles, arrivées de source certaine, sont également inquiétantes. On dit qu'il y a eu massacre à Marach, et les survivants, avec les habitants arméniens d'Aïntab et de Kiliss, ont été entièrement déportés dans les déserts méridionaux de la province d'Alep. Nous apprenons également que la population arménienne de Mersine et d'Adana et des villages avoisinants a été déportée.

---

(2) Voir Doc. 69.

DOCUMENTS

GROUPE XII

LES VILLES D'OURFA ET DE AC.

La Colonie Arménienne d'Ourfa est l'avant-poste le plus méridional de la partie de l'Arménie à l'Est de l'Euphrate, comme les villages de Djébel-Moussa le sont pour l'Arménie Cilicienne. Ici aussi les Arméniens avaient eu sous leurs yeux, pendant des mois, le sort de leurs compatriotes du nord, car Ourfa est à mi-chemin de la route qui va de Diarbékir à Alep, et les survivants de beaucoup de convois venant de Mamouret-ul-Aziz, d'Erzeroum et d'au-delà avaient passé par ici dans leur voyage vers le Désert Arabique. De sorte que lorsque l'ordre de déportation arriva à Ourfa, vers la fin de septembre 1915, ils agirent comme les villageois de Djébel-Moussa deux mois avant. Ils se retranchèrent dans leurs quartiers de la ville et résistèrent par la force, car ils savaient que c'était seulement la première étape de leur extermination méthodique.

Malheureusement, le résultat de la lutte ici ne fut pas le même qu'à Djébel-Moussa et les Arméniens d'Ourfa furent, dès le premier moment, dans une situation désespérée. Ils étaient loin de la mer, et même dans la ville ils ne formaient qu'une minorité de la population. Une force expéditionnaire de troupes régulières turques bien équipées fut immédiatement envoyée contre eux et ils succombèrent après une résistance désespérée d'un mois.

La ville de AC. est un poste avancé arménien à la limite Sud-Est, dont nous ne donnons pas le vrai nom pour ne pas

compromettre les personnes mentionnées dans ces documents. Les Arméniens de AC. ne résistèrent pas et la déportation suivit ici le cours normal.

DOCUMENT 62

OURFA. — EXTRAIT D'UNE LETTRE (1) DE MR. THOMAS K. MEGUERDITCHIAN; PUBLIÉ DANS LE JOURNAL ARMÉNIEN « GOTCHNAG » DE NEW-YORK, LE 1er AVRIL 1916. (2)

J'ai eu une interview de Mr. B. et de Miss A. sur les événements de Turquie dont ils avaient été témoins avant de se réfugier au Caire.

Miss A., une anglaise, était la directrice de l'orphelinat de AC. depuis 18 ans et elle sait la langue turque. Mr. B. et elle avaient passé par Alep, BF et BJ. et avaient puisé leurs informations dans ces régions, à des sources dignes de foi.

Deux Arméniens étaient revenus à Alep d'Ourfa et ils ont rapporté qu'un prince persan était arrivé à Ourfa, venant de Constantinople, avec le député de Bagdad au Parlement Ottoman (probablement Babanzadé Ismaïl Hakki Bey) et que tous deux avaient été les hôtes de Herr Jacob Künzler, un suisse-allemand. Herr Künzler alla avec eux à Sévérek et à son retour il dit à quelques-uns de ses amis, dont les deux Arméniens ci-dessus mentionnés, qu'il n'y avait plus de salut pour les Arméniens. Le député de Bagdad lui avait dit : « Il a été décidé au Parlement Ottoman que nous massacrerons les Arméniens. Nous ne laisserons pas un seul Arménien vivant, et ainsi nous réparerons la faute de l'ancien Sultan. » En même temps il exprima son regret que Herr Eckhard eut trahi les Arméniens et excité les Turcs contre eux. Herr Eckhard, — ex-président de l'orphelinat allemand d'Ourfa, et actuellement le chef des magasins et de la manufacture de tapis, — est un capitaine d'artillerie, qui vint à Ourfa après les massacres de 1895-96, comme missionnaire et espion. Dans l'automne 1915, il incita les populaces turque, kurde et arabe à attaquer les Arméniens et il eut la responsabilité de la triple répétition des massacres. Le premier massacre eut lieu le 19 août 1915, et 250 Arméniens furent tués ; le deuxième, le 23 septembre et dura une semaine, 300 personnes environ furent tuées et la ville fut pillée ; le troisième se produisit vers le 1er octobre. Les Arméniens

(1) La résidence de l'auteur était apparemment le Caire.

(2) *Note du traducteur :* Dans la lettre (Voir note du Doc. 50) qu'il a adressée à Lord Bryce, après la publication du Livre Bleu, le Dr. Graeter déclare : « Mr. Eckhard n'était ni un officier, ni un espion allemand à Ourfa. Je regrette, d'autre part, l'omission de la part active prise aux massacres d'Ourfa par le major allemand le comte Wolf von Wolfskehl, qui agissait comme adjudant de Fakhry Pacha.

« Voudriez-vous autoriser le traducteur à ajouter une note contenant ces remarques, qui ne sauraient en rien diminuer, mais qui renforceraient au contraire la valeur de votre excellent recueil de Documents. »

Signé : E. Graeter.

reçurent d'abord l'ordre de se tenir prêts à partir pour Deïr-el-Zor. Mais comme ils objectèrent qu'ils avaient tout perdu, qu'ils n'avaient plus rien à emporter avec eux, Fakhri Pacha donna l'ordre de les massacrer. Le massacre dura dix jours. Les artilleurs allemands détruisirent les quartiers arméniens de la ville, l'église, tout, et anéantirent ainsi toute la population arménienne d'Ourfa.

Ce fut alors que le Révérend Apélian, le pharmacien Apraham Attarian, Salomon Effendi Kenadjian, A. Abouhayatian et Hagopian furent emprisonnés, sur la demande de Herr Eckhard. Le Révérend Apélian, Attarian et Hagopian furent pendus, Kenadjian et Abouhayatian fusillés.

DOCUMENT 63

OURFA. — INTERVIEW DE MRS. J. VANCE YOUNG, TÉMOIN OCULAIRE DES ÉVÉNEMENTS D'OURFA. PUBLIÉE DANS L'« EGYPTIAN GAZETTE » DU 28 SEPTEMBRE / 11 OCTOBRE, ET REPRODUITE PAR LE JOURNAL ARMÉNIEN « HOUSSAPER » DU CAIRE, LE 30 SEPTEMBRE / 13 OCTOBRE 1915.

Mrs. J. Vance Young est la femme d'un médecin anglais de Beyrouth. (1) Elle arriva en Egypte à bord du croiseur américain « Chester ». Elle fut parmi les derniers arrivants d'Alexandrette en Egypte et apporta d'horribles détails sur le martyre des Arméniens d'Ourfa. Elle avait été un témoin oculaire des événements de cette ville de triste mémoire, qui a été si souvent arrosée du sang des Arméniens.

Une interview de Mrs. Young a été publiée dans l' « Egyptian Gazette » du 28 septembre et nous en reproduisons le passage suivant, qui donne un tableau lugubre des massacres :

« La fusillade commença le 19 août, vers cinq heures du soir. Nous l'entendîmes à l'heure du dîner et elle dura pendant toute la nuit.

« Le lendemain le Dr. J. Vance Young tenta de se rendre à la ville pour voir s'il pourrait se rendre utile. Il vit des cadavres gisant dans toutes les rues. Il eut l'impression que pas un Arménien n'avait été laissé vivant à Ourfa.

« Il semblait que les massacres avaient été organisés d'avance, car toutes les maisons arméniennes avaient reçu une visite domiciliaire systématique ; les hommes furent fusillés ou assassinés avec d'autres armes, pendant que les femmes avec leurs enfants étaient expulsés de leurs maisons et conduits à pied au désert pour y mourir de faim.

« Mrs. Young vit des centaines de corps putréfiés et quelques malheureux survivants tout le long de la route d'Ourfa au rivage de la mer. Les survivants avaient plus l'apparence de bêtes sauvages que de créatures humaines. Elle dit que l'horreur de ce spectacle est telle que c'est à en perdre la raison.

« Presque tous les hommes d'affaires d'Ourfa étaient Arméniens. Ils ont été tous massacrés maintenant, y compris le seul pharmacien qui fût capable de préparer les remèdes. »

(1) Un des 400 étrangers, sujets d'une des Puissances de l'Entente, se trouvant en Syrie, qui furent internés à Ourfa après la déclaration de la guerre.

DOCUMENT 64

AC. — RÉCIT DE MISS A. RÉSIDANTE ÉTRANGÈRE DE AC., ÉCRIT APRÈS SON DÉPART DE TURQUIE, EN SEPTEMBRE 1915. COMMUNIQUÉ PAR LE RÉVÉREND I. N. CAMP DU CAIRE.

C'est en mars 1915 que les premiers réfugiés commencèrent à passer à AC. A partir de ce moment, il se passa peu de jours sans qu'un ou deux convois traversent la ville de AC. Quelques-uns de ces convois étaient composés d'un grand nombre de déportés ; d'autres n'en comptaient que 500 ou 600. A l'exception d'un seul d'entre eux, on les parqua en pleins champs sans aucune protection contre le froid et la pluie et plus tard, quand l'été vint, contre le soleil brûlant. L'exception qui vient d'être citée était un convoi venant de BM., qui avait payé 400 livres turques pour la faveur de se reposer sous quelques arbres où il y avait de l'eau. Cet endroit n'était qu'à cinq minutes de marche de l'endroit où les autres convois étaient forcés de camper.

J'ai vu de mes yeux une vieille femme battue, parce qu'elle profitait d'une occasion pour sortir du campement et se procurer un peu d'eau pour un enfant malade. Je ne voudrais pas donner l'impression que personne n'était autorisé à se procurer de l'eau, mais je pense que cette faveur n'était accordée qu'après un bakchiche payé ; il y avait aussi quelques gendarmes très honteux du travail qu'on leur faisait faire et qui, autant qu'ils l'osaient, se montraient compatissants.

Chaque convoi nous apportait un nouveau récit d'horreurs ; sauf un petit nombre d'exceptions, ils avaient été pillés, de jeunes femmes et de jeunes filles avaient été enlevées, beaucoup d'entr'elles déshonorées, d'autres avaient été traitées avec brutalité et étaient mortes en route. Un grand convoi qui avait été en marche pendant quatre semaines, reçut un abri à Elbistan, dans les maisons dont les occupants avaient été préalablement déportés. Ils crurent alors que leur voyage était terminé et dirent des prières en actions de grâces, après qu'ils avaient été installés. Mais ils se trouvaient à la merci des Turcs et toutes les jeunes filles et jeunes femmes furent enlevées. Le convoi dut se remettre en marche. Quelques-unes des filles furent rendues, mais la plupart d'entr'elles furent retenues par les Turcs.

Ce qu'il y avait de plus cruel pour ces malheureux, c'est qu'ils n'arrivaient jamais au bout de leur voyage. Aussitôt qu'ils croyaient être arrivés à destination et qu'ils commençaient à s'installer et à se mettre au travail, on les expédiait tout à coup en quelqu'autre endroit. Nous apprîmes aussi qu'aussitôt qu'on leur donnait quelque argent, les gendarmes les faisaient partir. Toute tentative de les secourir était regardée avec méfiance par le gouvernement.

Un dimanche après-midi, un grand convoi de réfugiés arriva à AC. au coucher du soleil. Nous apprîmes qu'ils mouraient de faim, mais il ne fut permis à personne de les secourir. Nous savions qu'il pourrait y avoir occasion de leur donner quelque secours à la nuit, si quelqu'un voulait s'y aventurer. Sentant que je devais le tenter, je pris notre Directrice avec moi et nous allâmes vers eux pour voir ce qu'il serait possible de faire. Comme nous approchions du camp, nous rencontrâmes quelques Arméniens qui faisaient le guet pour tâcher de donner un peu de pain et qui nous dirent qu'il nous serait certainement impossible de donner des vivres cette nuit-là, mais que nous pourrions peut-être réussir à en donner dans la matinée. Le lendemain matin, avant l'aube, nous y retournâmes et nous rencontrâmes environ 400 personnes de AC. le long de la route. Nous voyant passer, ils nous crièrent : « il est inutile que vous avanciez, on n'autorise personne à aller plus près ». Nous passâmes outre cependant, et en arrivant à l'endroit où se tenait le gendarme, celui-ci nous donna l'ordre de nous éloigner. Il avait commencé à faire jour. Notre Directrice le supplia longtemps sans résultat. Cependant, il finit par dire : « Bien, donnez-moi vite ce que vous avez, mais celle-ci (en me montrant), ne doit pas aller plus loin. » Tandis que nous distribuions les vivres, le gendarme se mit en colère et m'ordonna de partir. Trois cavaliers apparurent alors sur la scène, ils grondèrent le gendarme pour n'avoir pas encore mis les déportés en marche et lui dirent qu'il était trop doux pour eux. L'un des cavaliers descendit de cheval et avec une cravache dans chaque main, il se dirigea vers les Arméniens de AC. qui prirent immédiatement la fuite. Il vint à moi et me donna un ou deux coups de fouet. Je lui demandai quel mal je faisais. Il revint vers moi et me secouant il me dit : Vous êtes de BN. (je m'étais habillée en Arménienne afin de pouvoir m'approcher des déportés.) L'un des deux autres officiers vint délibérément sur moi avec l'intention de me renverser sous son cheval, mais l'animal tourna la tête après m'avoir seulement meurtri le bras. Voyant cela, la Directrice, une Arménienne, dit : « Elle n'a rien fait de mal. Elle n'est pas de BN. Votre cheval est plus compatissant que vous. » Nous nous étions retournées pour partir et, à ma surprise, j'entendis les cavaliers parler allemand entr'eux. Autant qu'il m'est possible de l'affirmer ils n'étaient pas des Turcs, mais des officiers allemands. En arrivant sur la hauteur, nous vîmes ces trois cavaliers se diriger vers BM. Les déportés furent envoyés dans la direction opposée et, pendant tous les préparatifs de départ, on les battait. D'autres gendarmes arrivèrent et nous entendîmes de toutes les directions les plaintes des malheureux sous les coups de cravaches.

Un soir, le Dr. E. et Mr. F. allèrent se promener au moment du coucher du soleil. Ils virent sur la route quelque chose qu'ils prirent d'abord pour un paquet de linge autour duquel des chiens faisaient un

cercle ; mais en s'approchant ils virent que c'était une femme mourante. Après avoir bu un peu de lait chaud que le Dr. E. lui apporta, elle dit : « J'aurais préféré que vous ne me l'eussiez pas apporté, car je souhaitais la « mort ». Elle mourut peu après. C'était une jeune femme et on découvrit, peu après sa mort, qu'elle appartenait à une très bonne famille.

Parfois le Dr. E. obtenait la permission de garder une femme malade, jusqu'à ce qu'elle allât mieux. Elle était alors renvoyée avec un des convois suivants. L'une des femmes qu'il avait ainsi secourue partit après quelques semaines de repos, avec son nouveau-né, mais la seconde mourut (1).

Dans une autre occasion, l'infirmière chef de l'hôpital, une Arménienne, avait été envoyée avec tout le nécessaire pour porter secours à un convoi. Lorsqu'elle y arriva, le gendarme refusa de la laisser passer. Elle le pria au nom d'Allah de lui permettre d'aller auprès d'une femme qui avait besoin de ses soins. Il finit par l'y autoriser, mais comme il avait déjà donné au convoi l'ordre de se mettre en marche, il lui dit qu'il ne lui restait que très peu de temps. Lorsqu'on fut prêt à partir, le gendarme commença à battre le père du nouveau-né et cravacha même la mère qui n'était délivrée que depuis quelques heures L'infirmière protesta et dit que si la pauvre femme devait partir, il fallait lui donner une monture. Le gendarme avança de quelques pas, jeta à bas un vieillard de son baudet et dit au mari d'y faire monter sa femme. Nous apprîmes que la femme était morte avant même d'être arrivée au bout de la ville.

Chaque convoi ramassait en route ou de pauvres vieillards qui avaient été laissés en arrière par des convois précédents, ou des petits enfants dont les mères étaient mortes. Chaque fois que nous allions voir les déportés, leurs appels pour sauver de jeunes femmes ou de jeunes filles des griffes des Turcs nous brisaient le cœur, et nous étions impuissants à les secourir. Nous étions constamment menacés de subir le châtiment qu'on infligeait à tous ceux qui portaient secours aux déportés. Mais malgré ces menaces, plusieurs habitants de AC. recueillirent des petits enfants qui avaient été laissés sans parents. C'était beau de voir l'amour témoigné à ces enfants dont plusieurs cependant n'étaient rien moins qu'attrayants. Ce qu'il y a de plus triste c'est que, lorsque ce fut le tour des Arméniens de AC. de partir en exil, plusieurs de ceux-ci étaient trop pauvres pour emmener avec eux ces enfants adop-

(1) Une femme donna naissance à un enfant dans un camp de réfugiés, hors de la ville de AC. Elle fut emmenée au collège et placée dans une petite chambre. Malgré les meilleurs soins, elle mourut au bout de quelques jours, et l'enfant aussi peu après. Elle avait été traînée dans cet état de grossesse, maltraitée et battue tout le long de la route de BM. à une distance de 60 milles. Le même témoin a déjà donné un récit moins détaillé.

tés. Ceux qui en avaient les moyens les emmenèrent. Un brave homme avait recueilli un petit garçon malade et une petite fille boiteuse. Lorsqu'il fut déporté avec sa nombreuse famille, il vint me demander si je pouvais garder son propre bébé de 3 mois et il m'offrit, en échange, deux bagues, — tout ce dont il pouvait disposer.

Lorsque les déportés furent expulsés de leurs montagnes, les aveugles, les boiteux et les infirmes furent d'abord laissés à BM., mais peu après ceux-là même furent forcés de partir. Ils quittèrent AC. par un après-midi chaud, au nombre d'environ 300, sous la garde d'une brave jeune veuve qui les avait soignés pendant tout le temps. Il n'y avait que 14 baudets pour tout ce convoi.

Lorsque les déportés quittaient leurs foyers, il était naturel qu'ils emportassent tout ce qu'ils pouvaient avec eux, leurs nattes, leurs vivres, vêtements etc. etc. Les villageois qui possédaient des animaux, surtout les muletiers, étaient les plus favorisés, car lorsque d'autres avaient besoin d'animaux, les Turcs en demandaient des prix si exorbitants que ces malheureux ne savaient comment faire, surtout s'ils avaient des vieillards ou des enfants dans leurs familles. Les propriétaires de bêtes de somme avaient donc cet avantage de n'avoir rien à prendre en location aux Turcs.

La question des bêtes de somme devint de plus en plus difficile à mesure que les réfugiés s'éloignaient de leurs foyers, au point que nombreux étaient ceux qui désespérés se trouvaient dans l'obligation de laisser en route le peu qu'ils possédaient. Les gendarmes leur disaient, d'ordinaire, que ces objets seraient transportés pour eux. Mais nous connaissons un cas où des bagages avaient été abandonnés par un convoi à neuf heures de distance de AC. et que les gendarmes les transportèrent et les vendirent aux enchères.

Le Dr. L. demanda s'il pourrait aller aux endroits où se trouvaient les déportés et leur donner des secours, dans le cas où il recevrait de l'argent des Etats-Unis. Sa demande fut catégoriquement refusée. Il dit alors : « Mais ils vont mourir ». La réponse du fonctionnaire turc fut : « Pourquoi croyez-vous donc qu'on les y envoie ? »

Lorsque les premiers convois arrivèrent, le gouvernement leur fournit parfois du pain, mais ceci ne dura guère. Parfois les habitants de la ville étaient autorisés à leur donner du pain, mais rarement. Des gens attendaient toujours dans l'espoir de trouver une occasion de s'approcher des convois et de donner quelques secours aux déportés. Nous habitions du côté opposé de la ville, mais nos collègues étaient plus près des réfugiés, de sorte que le chef de notre institution donna la permission de cuire des aliments chez eux et les élèves les portaient en secret aux déportés. D'ordinaire, un seul gendarme étant de garde la nuit, on envoyait les vivres à trois ou quatre heures du matin et on donnait le meilleur au garde pour avoir la permission de passer. Plus tard les

femmes de la ville formèrent un Comité et recueillirent des vivres de tous ceux qui pouvaient en donner. Il y avait aussi un Comité de quatre personnes qui fit beaucoup pour alléger la détresse des déportés, en distribuant du pain et des chaussures indigènes à ceux qui n'en avaient point. Dans la suite un des principaux membres de ce Comité, celui qui avait déployé le plus d'activité dans ce travail de secours, fut le premier de la ville de AC. à être déporté, après l'exemption des protestants. Lorsqu'il demanda pourquoi on le faisait partir, on lui répondit que c'est parce qu'il avait nourri les ennemis du gouvernement.

Si je m'en souviens bien, c'est entre le 30 et le 31 juillet que le premier convoi de déportés arriva de AC. D'abord arrivèrent les familles les plus riches des grégoriens, puis les plus riches parmi les protestants. Juste au moment où les protestants devaient partir, nous apprîmes qu'ils ne partiraient pas, mais on les expédia hâtivement par Hama et d'autres endroits, sans leur faire subir les longs retards sur les routes que les autres avaient subis. Nous pensions que c'était intentionnellement. Le premier convoi fut attaqué avant qu'il n'eût atteint la halte du soir, et les hommes eurent à protéger durant toute la nuit leurs femmes et leurs filles. Le Dr. L., qui était alors à Alep me dit qu'il avait rencontré beaucoup d'entr'eux qui l'avaient mis au courant de leur situation ; ils devaient se tenir en alerte pendant toute la nuit ; un ou deux d'entre eux avaient été tués et d'autres blessés, et un autre enfin était devenu fou.

Avant que ces nouvelles nous parvinssent, le frère d'un de nos professeurs, qui avait été envoyé dans la ville par un officier au service duquel il se trouvait, nous dit que la veille au soir, tandis qu'il se rendait à la ville, il avait rencontré le fils du Mutessarif avec quatre ou cinq compagnons, tous bien armés, sortant de la ville à cheval et allant dans la direction que les réfugiés avaient prise. Nous crûmes qu'il avait peut-être été envoyé pour les rappeler et nous nous attendions à les voir tous revenir. Mais nous apprîmes plus tard que ce sont précisément ces cavaliers qui les avaient attaqués et volés.

Peu après que le premier convoi de protestants fut expédié, le Dr. E. reçut des télégrammes de l'Ambassadeur des Etats-Unis, du Consul à Alep, et de Mr. N. de Constantinople, disant qu'il n'y aurait pas de déportations de protestants. Le Docteur porta les trois télégrammes au Mutessarif à qui cela ne parut pas faire plaisir; il répondit qu'il n'avait pas reçu de nouvelles de ce genre. Cependant quelque temps tout resta tranquille. Et comme le moment approchait de rouvrir le collège, on discuta sur l'opportunité de cette mesure. Avant qu'une décision fût prise, un des élèves, un Turc, alla trouver le Dr. E. et lui demanda quand le collège ouvrirait, car il avait hâte d'y rentrer. Le Dr. E. en conclut que les Turcs n'étaient pas seulement prêts, mais désireux de voir l'école réouverte ; de sorte qu'après en avoir conféré avec la faculté il

répondit au Turc qu'on la rouvrirait la semaine suivante Ceci, je crois, se passait le vendredi et le samedi ; tous les professeurs, sauf deux, furent avisés qu'ils devaient quitter la ville le lundi matin. Le Dr. E. plaida pour obtenir un délai, mais le Mutessarif, furieux, lui demanda s'il ne savait pas qu'il avait le pouvoir de l'exiler aussi s'il lui en prenait envie.

Les professeurs furent exilés le lundi suivant dans la matinée. Une dame allemande, Mme C. (Miss D. de son nom de jeune fille) qui était la Directrice de l'hôpital de AC. reçut l'ordre d'aller en exil avec son mari, un professeur arménien. Lorsque le Dr. E. alla voir le Mutessarif pour avoir des explications, celui-ci lui répondit : « N'est-elle pas sa propriété, et n'est-il pas Arménien ? » Le Consul d'Allemagne ne parvint pas à obtenir la permission pour elle de quitter le pays d'où son mari était anxieux de la voir sortir. Nous apprîmes plus tard par Mme C. qu'à peine sortis de la ville, un gendarme vint les trouver les uns après les autres et leur dit que s'ils désiraient être protégés il fallait payer. Ce qu'ils firent. A leur arrivée à une petite station sur leur route, ils rencontrèrent plusieurs milliers de déportés campant dans un champ à côté de la gare. Après quatre jours d'attente, Mme C. vit des officiers allemands dans un train et obtint d'eux une passe pour aller à Alep par chemin de fer. Le cinquième jour, elle put avec son mari et son petit enfant prendre le train d'Alep ; mais la famille de son mari dut attendre pour continuer la route avec les autres réfugiés. Après plusieurs semaines de voyage et après avoir payé des sommes exorbitantes, ils furent envoyés à un village de Fellahs. Le professeur C., d'après les dernières nouvelles, donnait des leçons gratuites dans une école musulmane d'Alep.

Trois des pasteurs de AC. furent emprisonnés pendant des mois dans des cellules sales et sombres de la prison. Trois des professeurs du collège subirent le même sort. A la fin on autorisa les gendarmes à faire sortir les pasteurs pendant le temps nécessaire pour prêcher, car on craignait qu'ils ne devinssent fous. On assure que leurs sermons étaient admirables. Ces pasteurs furent plus tard relâchés, mais tous les professeurs du collège furent exilés à l'exception d'un d'entr'eux et d'un deuxième qui avait réussi à se sauver à Constantinople.

Peu après le départ des premiers convois, toutes sortes de maladies éclatèrent et se répandirent parmi les déportés ; on envoya l'un des deux docteurs qui avait été laissé à AC. pour les soigner. Les déportés attendaient parfois pendant des semaines, espérant toujours qu'on les embarquerait sur quelque train pour les emmener à leur destination ; puis on leur disait que chaque homme devait louer une bête de somme pour leur transport et on leur demandait un prix de location si élevé, qu'ils étaient forcés d'abandonner tous leurs bagages. Les gendarmes leur disaient que ces bagages les suivraient plus tard ; mais on les transportait dans une maison dont les occupants avaient été déportés et on les vendait aux enchères.

Lorsque les déportés reçurent l'ordre de partir, ils tentèrent aussitôt de vendre une partie de leurs biens pour se procurer un peu d'argent. Mais on ne peut pas dire qu'ils y réussirent ; car j'ai appris qu'un bon matelas de laine avait été vendu pour une piastre ; le prix le plus élevé dont j'ai eu connaissance fut de 20 piastres, alors qu'en temps ordinaire, ils se vendent 100 piastres. De grandes casseroles de cuivre et des cuvettes se vendirent pour un morceau de pain, jusqu'au jour où deux juifs apparurent sur la scène et commencèrent à payer de meilleurs prix. Mais au bout de trois jours, ces hommes furent emprisonnés, de sorte que les Turcs purent de nouveau acquérir tout à n'importe quel prix. Même les objets que les déportés donnaient aux pauvres, ne pouvant les emporter, étaient confisqués par le gouvernement. Des antiquités et des livres que l'on portait au collège eurent le même sort. Quiconque passait dans la rue avec un paquet était exposé à être arrêté, fouillé et volé.

Après que les professeurs avaient été déportés, les pasteurs de l'Eglise protestante et les deux professeurs qui n'avaient pas été déportés furent mis en prison. On commença par réquisitionner dans leurs maisons, et tous les papiers et les imprimés furent portés au gouvernorat. Les secrétaires des sociétés chrétiennes furent l'objet d'enquête et lorsqu'on découvrit que quelques-uns d'entr'eux avaient été déportés, on pensa à les faire revenir, mais ils n'étaient pas encore retournés à l'époque de mon départ. J'appris, tandis que j'étais à BJ., que ceux qui avaient été emprisonnés avaient été relâchés.

Au moment où la déportation commença à AC., le gouvernement prit possession de toutes les écoles non musulmanes, à l'exception de celles appartenant à la colonie américaine. La grande église arménienne et une des églises protestantes furent saisies en même temps, mais elles furent rendues à leurs propriétaires avant mon départ de AC.

Après l'exil des professeurs, nous apprîmes que les protestants, à l'exception de ceux pris en faute, ne seraient plus exilés, mais on déportait chaque jour une famille ou deux sous le moindre prétexte. Un des membres du Comité de secours fut des premiers à être déporté. On donna pour prétexte une lettre qui leur aurait été adressée mais qu'ils n'avaient jamais reçue. Le censeur déclara qu'on ne devait jamais faire mention dans les lettres de prix élevés, de misère, de maladie, de besoin d'argent ou de ralentissement des affaires. C'est pourquoi nous recommandions de ne faire aucune mention de secours d'argent ou d'autres sujets prohibés dans les lettres qui nous étaient adressées.

Aussitôt qu'il fut officiellement annoncé que les protestants ne seraient pas déportés; ceux-ci célébrèrent un service d'actions de grâces où celui qui officiait dit : « Maintenant qu'on nous permet de rester « dans notre ville, nous devons prendre bien garde de ne donner aucune « occasion de plainte au gouvernement. S'il nous demande nos fils « pour l'armée, nous devons les lui donner sans murmurer. S'il demande

« de l'argent, des marchandises, ou des vêtements pour les soldats, « donnons, pour montrer que nous apprécions la faveur qui nous est « accordée de rester dans nos foyers. Montrons-lui que nous sommes « loyaux envers le pays. Qu'aucun de nous ne recueille dans sa maison « un enfant ou tout autre exilé, qu'il soit de ceux qui ne font que « traverser la ville, ou de nos propres amis ou parents de cette ville. « Montrons au gouvernement que nous sommes prêts à faire tout ce « qu'on nous demandera. »

Les marchandises dans les magasins des drapiers appartenaient toutes aux Arméniens ; mais pendant les déportations les Turcs prirent sans paiement tout ce dont ils avaient besoin. De sorte que les marchands durent céder leurs marchandises pour presque rien ou les donner gratuitement, ou fermer leurs magasins. Peu après les déportations, il devint impossible de trouver un bouton à acheter, bien qu'on pût trouver des produits indigènes dans des maisons indigènes qui avaient des métiers.

Lorsque le premier convoi partit de AC., on dit aux déportés qu'ils ne partaient que pour peu de temps et qu'ils n'avaient pas à se tourmenter au sujet de leurs maisons et de leurs biens, car le gouvernement les mettrait sous scellés et en prendrait soin. Ils n'étaient pas sortis de la ville que les soldats furent logés dans les plus grandes maisons, qu'on loua à vil prix et dont la location fut payée au gouvernement. Les maisons des pauvres furent données aux Turcs indigents. Chaque soir toutes les issues de la ville étaient soigneusement gardées. Pour aller d'une maison à l'autre, on nous arrêtait et on nous demandait où nous allions et pourquoi ? Si notre domestique se trouvait dehors, on l'arrêtait et parfois on le battait en lui défendant de rester de nouveau dehors à une heure aussi avancée. Dans les premiers jours on ne nous permettait pas de rester dehors après le coucher du soleil, et plus tard on nous le défendit, même en plein jour. Ceci ne me fut pas dit à moi seule, sujette d'un pays belligérant, mais aussi à des neutres.

Un ancien élève du collège qui habitait à E. réussit, grâce à la bonté d'un ami turc, à se réfugier à AC. Il nous dit que tous les hommes de sa ville avaient été tués. Nous avions déjà appris que les hommes de cette ville et des villages voisins avaient été pris pour le service militaire, et qu'on leur faisait construire une route allant à BL. Aussitôt que la route fut terminée, les hommes furent rangés le long de la route qu'ils avaient construite et mis à mort, — principalement à coups de couteau, — car l'officier qui les commandait avait dit aux soldats de ne pas gaspiller la poudre pour des Arméniens.

Un Anglais qui avait reçu l'autorisation de sortir du pays, (nous nous sommes demandé s'il a jamais pu en sortir), raconta à une de nos dames les scènes qu'il avait vues en attendant son train. Il avait vu des pieds déformés par l'enflure qu'on frappait avec la crosse du fusil d'un

gendarme, parceque ces pauvres gens avaient déclaré qu'ils ne pouvaient pas marcher plus vite.

Le maître d'hôtel du collège de AC. fut renvoyé parce que son beau-frère lui avait envoyé ses instruments de dentiste avec une lettre, lui demandant de les vendre et de lui envoyer le produit de la vente, lorsqu'il lui aurait fait connaître l'endroit où il allait être déporté. Mais le maître d'hôtel ne reçut jamais ni les instruments ni la lettre ; on déclara simplement qu'ils lui avaient été adressés et que conséquemment lui et sa famille, composée de petits enfants, étaient condamnés à l'exil. Ceci se passait après qu'on eût donné l'assurance aux protestants qu'ils pouvaient rester.

Chaque fois que les Turcs apprenaient une grande victoire, ils devenaient insupportables, par exemple lorsque la nouvelle se répandit qu'ils avaient pris le canal de Suez. Ils célébraient des réjouissances jour et nuit et devenaient des plus insolents envers les chrétiens. Un drapeau anglais fut traîné dans la boue des routes, on cracha dessus et on le piétina. Ces excès continuèrent pendant toute la nuit. A l'occasion de ces victoires imaginaires ils montrèrent ce qu'ils feraient, s'ils étaient jamais vraiment victorieux.

C'était beau de voir la foi de quelques-uns des paysans arméniens. Un soir un grand nombre d'entr'eux vinrent à la ville et commencèrent aussitôt à chanter des hymnes et à faire des prières publiques. Et lorsque le lendemain matin on leur en demanda le motif, ils répondirent que leur pasteur leur avait été enlevé et tué et que son dernier mot avait été : « Continuez à tenir des réunions de prières. » Et ils ajoutèrent : « Nous n'avons jamais cessé de le faire bien que nous ayions été sept semaines en marche. »

Des déportées d'un autre convoi, nous dirent qu'elles avaient démandé à Dieu, si telle était sa volonté, d'être épargnées des horreurs de la déportation, et elles dirent : « Il doit en sortir quelque bien pour notre nation, si non, Dieu ne l'aurait pas permis. La seule chose qui nous afflige, c'est que nous nous demandons si nos maris pourront jamais nous retrouver ? » Elles ignoraient, pauvres femmes ! que leurs maris avaient été déjà tués, ainsi qu'on nous en avait avertis.

Immédiatement avant le commencement des déportations à AC., un haut fontionnaire, T. Pacha, arriva et il réunit tous les notables, musulmans et chrétiens ; il demanda très aimablement aux chrétiens s'ils étaient bien traités par les musulmans etc. etc. etc. Il dit qu'il avait appris certaines choses et que si les allégations d'après lesquelles les Arméniens auraient été maltraités étaient vraies, il pendrait lui-même le Turc, fut-il son propre frère, qui oserait maltraiter un chrétien, et il pria les Arméniens de parler sans aucune crainte. Il partit alors de AC. pour BN. où il organisa la déportation de tous les districts de BN. et de BM. Ces manœuvres étaient évidemment faites pour que les Arméniens

ne se tinssent pas sur leurs gardes. Trois officiers allemands accompagnaient T. Pacha, mais, je ne puis pas dire qu'ils s'occupaient de la déportation. Le consul d'Allemagne passa par AC. pour aller à BM. et BN. avant le début des déportations. Bien que les gens l'en blâmassent, nous ne crûmes pas qu'il eût assez de pouvoir pour ce dont on l'accusait.

Un grand nombre de médecins arméniens furent pris pour l'armée. Lorsqu'un des médecins de service tombait malade, on envoyait chercher un des médecins Arméniens laissés à AC. pour soigner les malades. C'est ainsi que nous perdîmes un de nos chers amis qui, autrefois, avait été aide du Dr. L. Il fut envoyé à un camp où les soldats, presque tous Arméniens, travaillaient sur une section d'un embranchement du chemin de fer de Bagdad ; le typhus avait éclaté parmi eux. Nous reçûmes bientôt une dépêche disant que le vieux docteur était tombé malade. On n'eut aucune pitié de lui, bien qu'il fût le médecin le plus âgé de AC. et qu'il eût une clientèle de musulmans bien plus nombreuse que tous les autres médecins de la ville. On trouvait qu'il ne méritait pas mieux que de mourir du typhus dans le camp où on l'avait obligé d'aller.

Dans les premiers jours de mars 1915, les autorités de BM. prirent possession de l'orphelinat de Miss S. et confièrent les femmes et les jeunes filles à des Turcs. Miss O., une dame suisse, chargée d'un orphelinat allemand à BM. après que tous ceux qui étaient sous sa protection (1) avaient été déportés, — ainsi qu'il avait été fait dès le commencement de la guerre, pour tous les orphelinats allemands, — se chargea de quelques-unes des anciennes élèves qui s'étaient mariées et vivaient dans les districts dont on avait déporté la population. Après les avoir gardées pendant quelque temps, elle reçut l'ordre du Consul Allemand de les abandonner. Elle crut que si elle pouvait arriver jusqu'à quelqu'un de haut placé, elle pourrait lui expliquer la situation sous son vrai jour, et elle se rendit pour cela à Constantinople, mais elle revint désappointée.

Au commencement d'automne, nous apprîmes que la terreur régnait à Ourfa, au point qu'on n'avait même peur d'en parler. Nous apprîmes que trois hommes d'Ourfa avaient été bannis, dont l'un était H. Effendi, qui avait fidèlement aidé Miss J. à la tête de travaux industriels qui employaient plus de 2.000 personnes. Ils furent dans la suite ramenés dans la ville et torturés. Peu après Mr. K. écrivant à sa femme, lui dit que les enfants de H. Effendi étaient dans la même situation que d'autres enfants qu'il citait et que nous savions être orphelins, et nous en conclûmes que H. Effendi avait certainement été tué (2). Dans la suite, un cocher nous raconta qu'il avait été engagé pour transporter trois

(1) Il y en avait plus de mille.

(2) Le pasteur protestant et un docteur furent également tués.

personnes à Diarbékir pour passer devant la Cour Martiale. Arrivés à une petite distance d'Ourfa, on fit sortir les hommes de la voiture; ils furent emmenés dans un ravin voisin et peu après le cocher entendit des coups de fusil. Les gendarmes revinrent au galop et dirent au cocher de se mettre en marche. L'un d'eux regarda dans la voiture et demanda où étaient les prisonniers ? Lorsque le cocher leur demanda à son tour s'ils ne les avaient pas fait sortir de la voiture, ils lui répondirent que c'était lui qui les avait fait évader et qu'on allait le traîner devant le tribunal. On l'obligea à retourner au gouvernorat d'Ourfa où on prit de la voiture tout ce que les prisonniers avaient emporté avec eux. Après quoi on le laissa partir.

Nous apprîmes que Q., un domestique de Miss J. avait été tué avec brutalité alors qu'il se rendait à Garmouch pour secourir une famille pauvre. Nous apprîmes aussi qu'il y avait eu deux massacres à Ourfa. Dans le premier les hommes trouvés dans la rue avaient seuls été tués; dans le second on était entré dans les maisons.

M., un de mes orphelins, était allé avec le Dr. P. et travaillait pour lui lorsqu'il reçut l'ordre de quitter le pays. On le mit à la torture pour l'amener à faire des aveux compromettants pour le Dr. P. Lorsque, plus tard, le Dr. L. essaya d'avoir des nouvelles de cet orphelin en interrogeant des réfugiés d'Alep, il reçut cette réponse: « Ne nous demandez rien au sujet d'hommes âgés de plus de douze ans, car autant que nous sachions ils ont été tous tués. »

L'opinion générale était que Mr. K. avait été empoisonné. Nous apprîmes qu'il était sur le point de devenir fou, mais la veille de mon départ de AC., le Dr. E. apprit, dans la soirée, d'un muletier musulman arrivant d'Ourfa, que Mr. K. était mort ou avait été tué. On me pria de prévenir le consul à mon arrivée à Alep de ce que le Dr. E. venait d'apprendre. Lorsque je m'acquittai de ma commission auprès du consul, il me montra un télégramme qu'il avait reçu depuis peu de Mr. K. lui-même qui disait : « suis sain et sauf au gouvernorat ; » plus tard étant à BJ., lorsque nous apprîmes qu'il s'était empoisonné, quelqu'un fit la remarque qu'on pouvait avoir obligé Mr. K. à écrire qu'un affaissement nerveux était à craindre et qu'ensuite le terrain se trouverait préparé pour la nouvelle : « Il s'est empoisonné. » Quelqu'un d'autre ajouta : « Oui, comme on s'y est pris avec des prisonniers qu'on obligeait à signer des lettres annonçant qu'ils se portaient tous très bien, tandis qu'à ce moment même il y avait une épidémie dans leur campement. »

En voyageant de AC. à Alep, nous vîmes un grand campement de déportés, à quelque distance de notre route, mais tout près de la petite station de Kotmo, qui se rattache au chemin de fer de Bagdad. Nous avions appris avant notre départ de AC. que 37.000 déportés attendaient des trains pour les transporter, mais à en juger par ce que nous pouvions

voir il ne pouvait pas y en avoir plus de 7 à 8.000 dans ce campement.

Comme nous approchions d'Alep, nous croisâmes un très long convoi de chars à bœufs, de mules, d'ânes et de quelques chevaux transportant des femmes, des enfants et quelques vieillards. Notre cocher descendit de son siège et se mit à causer avec quelques-uns d'entr'eux. Il apprit que ces déportés venaient d'Adana et de Mersine. Ils paraissaient bien mieux pourvus à tous les points de vue que tous ceux que nous avions vus, et, ils semblaient à peine être des déportés. Il y avait parmi eux beaucoup plus d'hommes que d'ordinaire.

En arrivant à Alep, nous apprîmes qu'il s'y trouvait 20.000 déportés et que certains jours la mortalité atteignait 400. Un docteur indigène et sa femme désirant consacrer tout leur temps à secourir ces malheureux, avaient quitté leur logement pour s'installer dans l'hôtel où nous logions. C'est par eux que nous avions des nouvelles deux fois par jour.

Nous apprîmes que d'un convoi qui comptait 5.000 déportés au départ de Kharpout, il n'en restait plus que 213 à son arrivée à Alep. Lorsqu'il se mit en route, il se composait de personnes des deux sexes et de tous âges. On les dirigea vers Alep en descendant le long de l'Euphrate. Lorsqu'ils vinrent à traverser les rivières qui se jettent dans l'Euphrate, tous les hommes valides furent noyés et leurs corps abandonnés dans le fleuve. Plus loin, les survivants, — qui ne comptaient plus que des vieillards, des femmes et des enfants, — furent entièrement dépouillés de leurs vêtements. Tout nus, ils durent passer les rivières à gué, dormir au froid la nuit et brûler sous le soleil du jour. Pour le trajet des derniers milles qui les séparaient encore d'Alep, on les transporta en chemin de fer, entassés dans des wagons de troisième classe, comme des bêtes. Lorsqu'on ouvrit les portières des wagons, ils subirent les railleries de la populace à cause de leur nudité.

Au cours de leur voyage étant arrivés au bord d'une rivière, par une journée de forte chaleur du mois d'août, ils s'étaient tous précipités pour se désaltérer, mais les gendarmes qui les accompagnaient sortirent leurs revolvers et leur déclarèrent que tous ceux qui prendraient de l'eau à la rivière auraient à payer un medjidié (environ quatre francs). Quelques-uns purent le payer, mais la majorité ne le pouvait pas. Après y avoir attendu quelque temps, on leur dit de se déshabiller et de traverser la rivière de leur mieux. Ils auraient droit aux bêtes de somme qui porteraient tout leur avoir, car ils en avaient payé la location pour deux journées de voyage encore. Ils se joignirent les mains et passèrent à gué, mais ils attendirent en vain les gendarmes et leurs bêtes avec leurs charges de provisions (1). Il y avait dans ce convoi des filles et des

(1) Un autre convoi de déportés passa plus tard à cet endroit et emmena ces quarante femmes.

jeunes femmes appartenant aux meilleures familles arméniennes délicates et cultivées qui avaient reçu leur instruction dans des collèges américains.

Tandis qu'il se trouvait à BJ. le président du collège reçut un télégramme du Consul des Etats-Unis à Alep lui demandant d'envoyer quelques médecins, car la mortalité y était très élevée, jusqu'à 400 par jour, nous a-t-on dit. Le président crut devoir demander la permission de Djémal Pacha, avant de ne rien faire. Voici la réponse qu'il en reçut : « Non, vous ne devez envoyer personne. Laissez votre Consul s'occuper de ses propres affaires. »

DOCUMENT 63

AC. — LETTRES D'UN HABITANT ARMÉNIEN (1) DÉCRIVANT LA DÉPORTATION DES ARMÉNIENS DE CILICIE ; COMMUNIQUÉES PAR LE COMITÉ AMÉRICAIN DE SECOURS AUX ARMÉNIENS ET AUX SYRIENS.

Lettre datée du 6/19 avril 1915

Chaque jour 200 ou 300 personnes de Zeïtoun sont transférées à BM. sévèrement gardées, et après une courte halte la nuit, elles sont déportées dans des directions inconnues. Les hôtels et deux écoles arméniennes sont remplis de ces familles déportées de Zeïtoun ; Alabach et Fournouz. Le Gouvernement a décidé d'évacuer par la force toutes les autres régions arméniennes. Il est impossible de décrire la misère qui en résulte. Des vieillards, des infirmes et des enfants de 4 à 5 ans partent en masses compactes nu-pieds.

Lettre datée du 17/30 mai 1915

Depuis le 1er avril, des convois arrivent de Zeïtoun et des environs et se dirigent vers le Sud, vers les steppes de Mésopotamie. En ne comptant que ceux qui ont traversé notre ville, le nombre des déportés s'élèvent à 6.700. Fournouz, Guében, Alabach et toute la région de Zeïtoun ont été évacués. Des Mouhadjirs Bosniaques remplacent les Arméniens ainsi exilés.

Les Turcs sont en plein délire. Il est impossible de décrire les souffrances endurées par les déportés arméniens. Les viols, les conversions et les enlèvements de femmes et de jeunes filles sont des faits journaliers. La population arménienne de Zeïtoun a été annihilée, à l'exception d'un ou deux villages. Nous apprenons que 150 Arméniens de Deurt-Yol et 1.350 de Hassan-Beyli ont été déportés à Alep.

(1) Le nom ne peut être cité.

DOCUMENTS

GROUPE XVIII

VILAYET D'ALEP

Le Vilayet d'Alep n'est pas en territoire arménien. C'est la province frontière de la race sémitique et de langue arabe ; et les seules agglomérations arméniennes importantes qu'il contient sont celles des villages de Djébel-Moussa (dont il a déjà été question) et une colonie urbaine dans la ville d'Aïntab. Dans la ville d'Alep même l'élément arménien est peu nombreux et ce n'est pas comme un centre de population, mais comme un carrefour de routes qu'Alep a joué un rôle aussi important que terrible dans les déportations de 1915.

Alep est le point de rencontre naturel de toutes les routes et des chemins de fer de la Turquie d'Asie. Cette ville est située au Sud de la grande barrière du Taurus qui sépare les provinces turco-arméniennes du Nord-Ouest des provinces arabes du Sud-Est. Elle est située aussi à mi-chemin entre le cours de l'Euphrate et la Méditerranée, au point où le fleuve se rapproche le plus de la mer. Du côté Nord-Ouest, le Chemin de Fer de Constantinople à Alep et à Koniah, à travers les chaînes du Taurus et de l'Amanus est construit ; au nord, existe une route descendant des montagnes de Cilicie et passant par Mouch et Aïntab. Il en existe une autre carrossable venant de Diarbékir, du Nord-Est, passant par Ourfa et aboutissant à Alep, tandis que d'Alep même partent deux routes dont l'une se dirige vers le Sud et l'autre vers l'Est. Le Chemin de Fer de Bagdad, qui traverse l'Euphrate, se dirigeant vers l'est, est déjà achevé dans cette section jusqu'à Ras-ul-Aïn ; il faut citer

encore la route carrossable qui descend le long de l'Euphrate jusqu'à Deïr-el-Zor et enfin le chemin de fer syrien qui d'Alep se dirige au sud vers Damas, Beyrouth et Médine.

Toutes ces routes étaient parcourues par les convois de déportés arméniens et, dès le début des déportations, ils arrivaient à Alep et en repartaient pour leur destination finale, après un arrêt plus ou moins prolongé dans cette ville bondée de monde.

Des détachements de Zeïtounlis avaient déjà traversé Alep vers le commencement de mai 1915, et le flot des déportés de Cilicie continua à y arriver pendant les trois mois suivants, en des convois plus ou moins importants. Au commencement d'août leur nombre fut augmenté soudain par l'arrivée des premiers convois ou des survivants de ceux venant du Nord-Est. Les premiers venaient de Diarbékir et ils avaient même été 45 jours en route. Ils furent suivis par tous ceux qui avaient survécu aux fatigues du voyage beaucoup plus long des vilayets de Mamouret-ul-Aziz et d'Erzeroum. En même temps un nombre plus grand encore de déportés étaient venus à Alep, — en suivant le chemin de fer d'Anatolie, — provenant de tous les districts arméniens desservis par les embranchements de ce réseau ; mais ce flot était arrêté indéfiniment par la barrière des montagnes aux points où la ligne n'était pas encore construite ; de sorte que même en décembre il y avait encore des convois qui campaient sur les pentes de l'Amanus. Nous avons peu d'informations sur ce qu'ils devinrent après ; nous ne savons s'ils sont morts à ces stations d'Osmanié et d'Islahié, ou bien s'ils purent, en nombre considérable, atteindre Alep. On sait seulement que 500.000 déportés au total, de ceux dirigés sur Alep en 1915, de toutes les régions ci-dessus mentionnées, étaient considérés comme vivant encore dans la région comprise entre Alep, Damas et Deïr-el-Zor, au printemps de 1916.

DOCUMENT 66

LETTRE DATÉE D'ALEP DU 8 OCTOBRE 1915, SIGNÉE PAR QUATRE PROFESSEURS (OBERLEHRER) DE L'ÉCOLE RÉALE ALLEMANDE D'ALEP (SYRIE), ADRESSÉE AU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES D'ALLEMAGNE A BERLIN (1).

« Il paraît être de notre devoir d'attirer l'attention de l'Office des Affaires Etrangères sur le fait que notre œuvre scolaire manquera désormais de base morale et perdra toute autorité aux yeux des indigènes, si le gouvernement allemand est effectivement hors d'état d'adoucir la brutalité avec laquelle on procède ici contre les femmes et les enfants expulsés des Arméniens tués.

« En présence des scènes d'horreur qui se déroulent chaque jour sous nos yeux à côté de notre école, notre travail d'instituteurs devient un défi à l'humanité. Comment pouvons-nous faire lire à nos élèves arméniens les contes des 7 Nains, comment pouvons-nous leur apprendre à conjuguer et à décliner, quand dans les cours voisines de notre école la mort fauche leurs compatriotes, mourant de faim ! Quand des jeunes filles, des femmes, des enfants presque nus, les uns gisant sur le sol, les autres couchés entre des mourants ou des cercueils déjà préparés, exhalent leur dernier soupir !

« Des 2.000 à 3.000 paysannes de la Haute Arménie amenées ici en bonne santé, il reste 40 à 50 squelettes. Les plus belles sont les victimes de la lubricité de leurs gardiens. Les laides succombent aux coups, à la faim, à la soif ; car étendues au bord de l'eau, elles n'ont pas la permission d'étancher leur soif. On défend aux Européens de distribuer du pain aux affamés. On emporte chaque jour d'Alep plus de cent cadavres.

« Et tout cela se passe sous les yeux des hauts fonctionnaires turcs. 40 à 50 fantômes squelettiques sont entassés dans la cour vis-à-vis de notre Ecole. Ce sont des folles ; elles ne savent plus manger ! Quand on leur tend du pain, elles le jettent de côté avec indifférence. Elles gémissent en attendant la mort.

« Voilà, disent les indigènes, Ta-à-lim el Alman (l'enseignement « des Allemands). »

« L'écusson allemand risque de rester irrémédiablement taché

(1) Une copie de cette lettre a été communiquée au Berner Tagwacht par le Docteur Suisse Forel et reproduite dans le Journal de Genève du 17 août 1916. Elle était signée par quatre personnes. Le Dr. Graeter (de nationalité suisse), le Dr. Niepage (de nationalité allemande) et de deux autres personnes dont les noms n'avaient pas été divulgués par le Dr. Forel.

dans le souvenir des peuples d'Orient. Quelques habitants d'Alep plus éclairés que les autres, disent : « Les Allemands ne veulent pas ces « horreurs. Peut-être le peuple allemand les ignore-t-il. Sinon, comment « les journaux allemands, amis de la vérité, pourraient-ils parler de « l'humanité avec laquelle sont traités les Arméniens coupables de « haute trahison. Peut-être aussi le gouvernement allemand a-t-il les « mains liées par un contrat réglant les compétences mutuelles des Etats ?

« Non, quand il s'agit de livrer à la mort par la faim des milliers de femmes et d'enfants, les mots d' « opportunisme » et de « compétences » n'ont plus de sens. Tout civilisé est compétent dans ce cas et a le devoir sacré d'intervenir. C'est notre prestige en Orient qui est en jeu. Mêmes des Turcs et des Arabes restés humains secouent avec tristesse la tête, lorsqu'ils voient, dans les convois qui traversent la ville, les soldats brutaux accabler de coups de fouet des femmes enceintes qui ne peuvent plus avancer.

« On peut s'attendre encore à de plus horribles hécatombes humaines d'après l'ordonnance publiée par Djemal pacha. (Il est interdit aux ingénieurs du chemin de fer de Bagdad de photographier les convois d'Arméniens ; les plaques utilisées doivent être livrées dans les 24 heures, sous peine de poursuite devant le conseil de guerre). C'est une preuve que les autorités influentes craignent la lumière, mais ne veulent point mettre fin à ces scènes déshonorantes pour l'humanité.

« Nous savons que l'Office des Affaires Étrangères a reçu déjà, d'autre part, des descriptions détaillées de ce qui se passe ici. Mais comme aucun changement ne s'est produit dans le système des déportations, nous nous sentons doublement obligés à ce rapport d'autant plus que notre situation à l'étranger nous permet de voir plus clairement l'immense danger qui menace ici le nom allemand.

Le Directeur, HUBER.
Dr. NIEPAGE.
Dr. GRAETER.
M. SPIEKER.

DOCUMENT 67

ALEP. — UNE SÉRIE DE RAPPORTS D'UN RÉSIDENT ÉTRANGER D'ALEP, COMMUNIQUÉS PAR LE COMITÉ AMÉRICAIN DE SECOURS AUX ARMÉNIENS ET AUX SYRIENS.

(a.) Rapport daté du 12 mai 1915.

Entre 4.300 et 4.500 familles, soit environ 28.000 âmes, sont déportées en ce moment par ordre du gouvernement, des districts de Zeïtoun et de Marach, pour des destinations éloignées, où elles ne connaissent personne. Des milliers ont déjà été envoyées vers le nord-ouest, dans les provinces de Koniah, Césarée, Castamouni, etc., tandis que d'autres ont été emmenées dans la direction du sud-est, jusqu'à Deïr-el-Zor et, d'après certains rapports, jusqu'au voisinage de Bagdad. Un voyageur, venant de Constantinople, dit qu'il rencontra environ 4.500 malheureux dirigés vers Koniah. Les Arméniens eux-mêmes disent qu'ils eussent préféré de beaucoup un massacre.

(b.) Rapport daté du 3 août 1915.

Le plan primitif d'enlèvement et de massacre a été quelque peu modifié en ce sens que les hommes et les garçons ont été déportés de leurs maisons en grand nombre, et on les fit disparaître une fois en route; ensuite on entreprit la déportation des femmes et des petits enfants. Pendant quelque temps les voyageurs venant de l'intérieur répandirent le bruit de massacres de tous les mâles, racontant qu'on rencontrait des cadavres le long des routes, ou flottant sur les eaux de l'Euphrate ; on parlait de la livraison aux Kurdes, par les gendarmes qui accompagnaient les convois, d'enfants et de femmes et de toutes les personnes les plus jeunes des convois ; d'inimaginables violences commises par les gendarmes et les Kurdes et du meurtre d'un grand nombre de ces victimes.

Dans les premiers temps, on n'ajoutait pas grande foi à tous ces récits; mais comme beaucoup de réfugiés arrivent maintenant à Alep, il n'y a plus aucun doute à ce sujet. Le 2 août, environ 800 femmes d'âge mûr, ou vieilles, avec des enfants de moins de dix ans, arrivèrent à pied à Diarbékir, après 45 jours de voyage, dans l'état le plus pitoyable. Elles racontèrent que toutes les jeunes filles et les jeunes femmes avaient été enlevées par les Kurdes, qui dérobaient, en outre, tout, jusqu'à la dernière petite pièce de monnaie. Elles firent le récit de toutes les horreurs commises, des morts par la faim, des inimaginables souffrances infligées. Leur état affirmait et corroborait leurs récits.

Je suis informé de l'envoi de 4.500 personnes de Sughurt (1) à Ras-ul-Aïn ; de plus de 2.000 de Mezré à Diarbékir. En même temps, j'ai su que toutes les villes de Bitlis, Mardin, Mossoul, Suverek (2), Malatia, Besné, etc. etc., avaient été dépeuplées, — tous les Arméniens qui y vivaient, hommes et garçons, ayant été tués, ainsi qu'un assez grand nombre de femmes, et le reste ayant été dispersé à travers le pays. Si ces informations sont exactes, comme tout porte à le croire, cette dernière partie est aussi destinée à périr de fatigue et de faim, de soif ou de maladie.

Le gouverneur de Deïr-el-Zor, sur l'Euphrate, et qui est actuellement à Alep, a dit que 15.000 réfugiés arméniens se trouvent dans cette ville. Les enfants sont le plus souvent vendus pour ne pas les laisser mourir de faim, puisque le gouvernement ne fournit pratiquement pas de vivres.

La statistique suivante donne les nombres de familles ou de personnes arrivées à Alep, avec les lieux de leur provenance, et le nombre de celles envoyées au-delà jusqu'au 30 juillet inclusivement :

PROVENANCES	FAMILLES	PERSONNES	ENVOYÉES AU-DELÀ D'ALEP
Tchok Marzouan (Deurt-Yol)	400	2.109	734
Odjakli	115	537	137
Euzerli	116	593	173
Hassanbéyli	187	1.118	514
Harni	84	528	34
Karsbazar	51	340	—
Hadjine	592	3.988	1.025
Roumlou	51	388	296
Char	150	1.112	357
Sis	231	1.317	—
Baghtché	13	68	—
Dengala	126	804	—
Drtadli	12	104	—
Zeïtoun	5	8	—
Yarpouz	22	97	—
Elbistan	10	44	—
Total	2.165	13.155	3.270

Il faudrait y ajouter 2.100 personnes arrivées depuis.

Actuellement il est ordonné de déporter tous les Arméniens des

(1) Séert ?

(2) Sévérek.

villes de Mardin, Aïntab, Bitlis, Antioche, Alexandrette, Kessab et d'autres localités plus petites de la province d'Alep. Toute cette population est évaluée à 60.000 âmes. Il est tout logique de penser que cette population aura le même sort que les déportés précédents et dont l'horreur a été exposée.

Le résultat de ces mesures est que la contrée entière est ruinée, puisque tout le commerce à l'intérieur est pour 90 o/o entre les mains des Arméniens ; d'autre part, la plus grande partie des affaires se faisant à crédit, des centaines de maisons de commerce, en dehors même des maisons arméniennes, sont menacées de faillite. Il ne restera pas un seul tanneur, mouleur, forgeron, tailleur, charpentier, potier, cordonnier, tisserand, joaillier, pharmacien, médecin, avocat, négociant, etc., dans les villes évacuées et la contrée entière va pratiquement se trouver dans une situation désespérée.

Les importants établissements américains, institutions religieuses et d'éducation, sont en train de perdre tous leurs maîtres, leurs professeurs, leurs surveillants et leurs élèves ; si ces écoles et ces orphelinats perdent encore les centaines d'enfants qui y sont restés, quelle ruine et quelles pertes, après 50 années d'efforts et de sacrifices en ces régions ! Des fonctionnaires du gouvernement, d'un air moqueur, ont demandé ce que les Américains comptaient faire de leurs établissements, maintenant qu'on s'est débarrassé des Arméniens.

La situation devient plus critique chaque jour et on ne saurait dire quand cet état de choses prendra fin. Les Allemands doivent être très sévèrement blâmés, car s'ils n'ont pas directement ordonné les massacres, qui ne visent à rien moins qu'à l'extermination de la race arménienne, ils les ont tout au moins laissé faire avec indulgence.

(c.) **Rapport daté du 19 août 1915.**

La ville d'Aïntab est en train de se vider entièrement d'Arméniens ; plusieurs milliers d'entr'eux ont déjà passé par Alep, allant vers le sud. Les gendarmes qui les accompagnaient ne firent rien pour les protéger contre les attaques. La Communauté arménienne d'Aïntab est la plus riche de cette partie de l'Empire. Tout ce qu'ils possédaient et leurs meubles furent laissés par eux à la merci des premiers pillards venus ; la plupart des négociants de la ville étant arméniens, leurs marchandises disparaissent de même. C'est un projet gigantesque de pillage, en même temps qu'un coup final pour anéantir la race.

Depuis le 1er août, le chemin de fer allemand de Bagdad a amené neuf trains de ces pauvres gens à Alep, chaque train composé de 15 wagons, contenant de 35 à 40 personnes. En outre, il en est venu des milliers à pied.

Depuis le 1er août, 20.000 déportés sont arrivés jusqu'à présent à Alep. Les trains étaient pour la plupart dirigés sur la ligne Damas-

Hama et envoyés vers le sud pour disperser leur chargement humain parmi les Arabes et les Druses, tandis qu'un petit nombre d'entr'eux étaient autorisés à s'arrêter pendant quelque temps à Alep. Ils font tous des récits effroyables d'épreuves, d'abus, de pillages, de vols et d'atrocités commises en route ; et, à l'exception de ceux d'Aïntab, il n'y avait presque pas d'hommes, ni de filles âgées de plus de 10 ans parmi eux. Des voyageurs de l'intérieur m'ont raconté que les sentiers battus sont couverts des cadavres des victimes. Entre Ourfa et Arab-Pounar, une distance d'environ 25 milles, ils virent plus de 500 corps non enterrés le long de la route.

Le 17 courant, un ordre vint du Ministre de l'Intérieur, permettant aux Arméniens protestants de rester là où ils se trouvaient et le 19 on reçut un autre ordre, disant que tous les Arméniens, sans distinction aucune, devaient être déportés.

Le gouvernement déporta un grand nombre de Syriens, de Catholiques, de Chaldéens et de Protestants de Mardin. Et il est à craindre que tous les chrétiens ne soient plus tard inclus dans cet ordre, et peut-être même les Juifs. Le mot d'ordre est : « La Turquie aux musulmans ». Des personnes prudentes estiment la perte totale d'existence jusqu'au 15 août, à plus de 500.000. Les territoires affectés comprennent les provinces de Van, Erzeroum, Bitlis, Diarbékir, Mamouret-el-Aziz, Angora et Sivas. En fait, les Arméniens de ces provinces ont déjà été exterminés. Il reste à achever l'œuvre à Alep et à Adana et le mouvement est ici en progrès rapide.

d) **Rapport daté du 8 février 1916.**

Je transmets ci-joint copie d'un rapport reçu d'une source autorisée sur le nombre des Arméniens immigrés dans la région comprise entre ici et Damas et dans la contrée environnante, ainsi que le long de l'Euphrate jusqu'à Deïr-el-Zor ; ce nombre s'élève à 500.000 âmes environ. En ce qui concerne les secours envoyés par Mr. N. pour ces gens, il est bon de prévenir que la somme de 500 livres turques par semaine est entièrement insuffisante, même pour en secourir une petite partie. En fait, comme on ne peut pas vivre à moins de 2 piastres (or) par jour, il faudrait 10.000 livres turques (environ 225.000 francs) par jour pour empêcher de mourir ceux qui sont en bonne santé, sans parler des malades.

Voici les statistiques des immigrants arméniens, d'après les meilleures informations, jusqu'au 3 février 1916 :

Damas jusqu'à Maan, plus de.....	100.000
Hamas et les villages environnants.....	12.000
Homs id.	20.000
A reporter.	132.000

		Report.	132.000
Alep, et les villages	environnants	.....	7.000
Maara	id.	.....	4.000
Bab	id.	.....	8.000
Moumbidj	id.	.....	5.000
Ras-ul-Aïn	id.	....	20.000
Rakka	id.	.....	10.000
Deïr-el-Zor	id.	plus de...	300.000
		Total....	486.000

DOCUMENT 68

ALEP. — MÉMORANDUM SANS DATE D'UN TÉMOIN ÉTRANGER (1) D'ALEP, COMMUNIQUÉ PAR LE COMITÉ AMÉRICAIN DE SECOURS AUX ARMÉNIENS ET AUX SYRIENS.

En ce qui concerne la question d'expulsion en général des Arméniens de leurs villes natales, vous ignorez peut-être que tous ceux des villes du nord de l'Arménie et de l'Anatolie, telles que Kharpout, Diarbékir, Mouch, Marach, Zéïtoun, Sivas, Erzeroum, ont été exilés. Ils sont tous envoyés dans la direction du sud et on les déplace progressivement de ville en ville, jusqu'à ce qu'ils atteignent le désert de Syrie. On en rencontre vers le sud jusqu'à Mayadine, village arabe à une journée au sud de Deïr-el-Zor ou à sept journées de voyage en voiture au sud d'Alep. En fait, toutes les villes de Syrie (Alep, Damas, etc.,) sont remplies d'exilés dont la situation est des plus précaires, ainsi qu'on peut l'imaginer en se rappelant que quelques-uns d'entr'eux ont été en route pendant quatre et même six mois, après avoir quitté leurs foyers, à travers des régions désertes où il était impossible de rien se procurer pour leur subsistance.

On permet aux Arméniens de s'entasser dans une ville jusqu'à ce que leur nombre soit considérable et qu'il devient nécessaire de les emmener dans quelque autre ville plus au sud ou jusqu'à ce que la population locale commence à protester contre leur présence. On en voit à Alep campés sur des parcelles de terrains vagues, dans de vieilles constructions, dans des cours ou dans des allées, dont la situation d'existence est indescriptible. Ils sont totalement privés de vivres et ils meurent de faim. En jetant un regard sur ces lieux, on n'y voit qu'un entassement de mourants et de cadavres entremêlés, à moitié nus, en haillons, gisant dans les ordures et les excréments humains, et il est impossible de distinguer dans cette masse quelque chose qui ait l'apparence de vie. Un certain nombre de chariots découverts parcouraient les rues à la recherche de cadavres, et on en voyait fréquemment passer, qui contenaient jusqu'à 10 ou 12 cadavres d'une maigreur effrayante. Ces chariots ont été depuis pourvus d'un couvercle et peints en noir, et on voit constamment des cadavres, surtout de femmes et d'enfants, traînés hors des cours ou des allées, qu'on y charge comme on jetterait des sacs de charbon. Il est impossible d'évaluer le nombre de morts par jour, mais dans le cimetière arménien on creuse des tranchées et les corps y sont jetés pêle-mêle. Un certain nombre de prêtres restent dans le cimetière toute la journée et y célèbrent une espèce de rite funéraire, à mesure que les corps sont

(1) Le nom ne peut être mentionné actuellement.

enfouis ; de temps à autre des ordres sont donnés pour nettoyer la ville et les gendarmes avec les gardes municipaux, font une ronde, et font sortir les Arméniens de leurs lieux de refuge, les bousculent jusqu'à la station de chemin de fer et les entassent comme des bestiaux dans des wagons qui les transportent à Damas et différentes villes du Hedjaz. Parfois on forme un grand convoi qu'on dirige sur la route de Deïr-el-Zor. Des brutalités inutiles sont commises dans l'expulsion de ces malheureux dont le plus grand nombre ne sont que des squelettes vivants et on voit des femmes et des enfants, amaigris et affamés, battus et cravachés comme des chiens, pour les obliger de marcher.

En marchant la nuit dans certains quartiers d'Alep on voit étendu sur le sol quelque chose d'indescriptible ; on entend un gémissement et on s'aperçoit que c'est une épave humaine qui au matin sera jetée sur le chariot et emmenée au cimetière. Beaucoup d'entr'eux refusent tout secours et disent qu'ils préfèrent mourir et mettre fin à leurs souffrances, plutôt que de les prolonger, puisqu'il n'y a aucun espoir d'y échapper. Les récits qu'ils font ne peuvent se décrire. Lorsqu'ils furent expulsés d'une quelconque des villes du nord de l'Asie Mineure, tous les hommes âgés de 15 à 60 ans furent fusillés sous les yeux des femmes et des enfants, avant le départ ou à une petite distance du point de départ sur la route. On se fera une idée de la proportion de ces exécutions, en sachant que d'un convoi de 2.500 qui partit d'un village voisin de Kharpout, 600 seulement arrivèrent à Deïr-el-Zor. Ils nous racontent eux-mêmes que beaucoup de femmes noyèrent leurs enfants dans le fleuve en cours de route, n'ayant pas les moyens de les nourrir. En fait, toutes les familles ont été anéanties par la mort des hommes, des enfants, qui ont succombé en route, et par l'enlèvement de la plupart des filles par les bandes Kurdes et les pillards arabes. Un garçon de 14 ans, de Diarbékir, raconta comment son père et sa mère furent fusillés et deux de ses sœurs enlevées en route, de sorte qu'il ne lui reste de toute sa famille que deux petites sœurs. Des jeunes filles de l'école américaine de H. qui parlent l'anglais, firent le récit des tortures infligées à plusieurs prêtres et professeurs de H. pour les forcer à divulguer les soi-disant cachettes d'armes et de munitions. Une jeune fille, infirmière à l'hôpital militaire, jura qu'elle avait eu à soigner un de leurs professeurs qui avait eu la barbe arrachée, ainsi que les ongles des mains et des pieds. (1)

On assure qu'un prêtre arménien avait subi la même torture et qu'on avait fini par le brûler vif ; la véracité de ce fait semble cependant impossible dans le XX^e^ siècle. Il n'est pas rare que les femmes et les jeunes filles, tant soit peu avenantes, soient violées par les Kurdes et les Arabes qu'elles rencontrent en route et contre lesquels il leur est impossible de se défendre. En fait, tous ces convois sont composés de

(1) Voir document 24.

femmes et d'enfants et on y rencontre rarement des hommes âgés de plus de 15 ou de moins de soixante ans. Beaucoup de ces gens étaient d'une situation aisée et emportèrent avec eux de fortes sommes qu'ils cachaient de leur mieux. Les gendarmes et les brigands ne tardèrent pas à l'apprendre et on les dépouilla de tout, non seulement de leur argent, mais de leurs bijoux, de leurs vêtements, de leur literie et de tout ce qu'ils avaient. A l'extérieur de toutes les villes, depuis Mayadine sur l'Euphrate jusqu'à Koniah, on aperçoit des camps contenant de 2.000 à 20.000 de ces exilés et on peut imaginer que de telles agglomérations jetées sur une population qui trouve déjà des difficultés à obtenir du travail et des vivres doit rendre la situation intolérable. Ils sont naturellement condamnés à mourir de faim, puisqu'il est impossible de trouver des vivres pour un nombre supplémentaire si considérable de bouches à nourrir.

Le long de toutes les routes, on rencontre une foule continue de réfugiés se traînant péniblement et allant toujours vers le sud. Leur destination finale leur est inconnue. Mais, ils ont un vague espoir de finir par atteindre un endroit où ils pourront vivre et trouver à se nourrir. Si cependant ils savaient ce qu'ils y trouveront et ce qu'il adviendra d'eux finalement, ils préféreraient, sans aucun doute, s'asseoir là, et attendre la mort sans aller plus loin.

Une femme était devenue folle à Alep pour avoir perdu son enfant et ne pouvoir découvrir où il se trouvait.

Toute tentative de secourir les déportés est immédiatement arrêtée par les autorités et des espions surveillent constamment les consulats étrangers. Plusieurs Arméniens qui étaient entrés dans un consulat furent mis en prison et une femme fut cruellement battue par un gendarme après qu'il l'eut fait sortir de force du consulat.

DOCUMENT 69

ALEP. — MESSAGE DATÉ DU 17 FÉVRIER 1916, DE FRAÜLEIN O. PUBLIÉ DANS LE JOURNAL ALLEMAND « SONNENAUFGANG » AVRIL 1916.

Je désire prier nos amis de chez nous de ne pas se lasser d'intercéder pour les membres de la nation arménienne qui sont exilés ici. S'il n'y a aucune perspective d'une amélioration, il suffira de quelques mois encore pour voir la fin de tous. Ils succombent par milliers à la famine, aux épidémies et aux rigueurs du climat. Les exilés à Hama, Homs, et dans le voisinage de Damas sont comparativement dans une meilleure situation. On les laisse où ils sont et ils peuvent s'occuper à améliorer leurs moyens de subsistance. Mais plus à l'est, le long de l'Euphrate, on les traîne de place en place, on les pille et on les maltraite. Beaucoup de nos amis sont morts.

DOCUMENTS

GROUPE XIX

VILAYET DE DAMAS ET SANDJAK DE DEIR-EL-ZOR

Alep ne devait pas être la destination finale des déportés arméniens. Un certain nombre d'entr'eux, parmi les premiers arrivés, furent envoyés dans le district marécageux et fiévreux qui se trouve à une courte distance au Sud et au Sud-Est de la ville, mais de beaucoup le plus grand nombre fut envoyé à plusieurs journées de distance de là.

La ville d'Alep est située sur les pentes intérieures d'un grand amphithéâtre désert qui s'appuie sur les montagnes du Liban, du Taurus et du Kurdistan et qui va en pentes douces au Sud-est vers les plaines d'alluvion du Golfe Persique, tandis qu'au Sud il atteint insensiblement les hautes terres du désert de la Péninsule Arabique. Le climat de cette région présente un contraste frappant avec celui des plateaux de l'Anatolie et de l'Arménie, qui sont le pays natal de la race arménienne. Au point de vue climatérique et géographique, l'Arménie et l'Anatolie font partie intégrante de l'Europe, tandis que la Syrie et la Mésopotamie, qui confinent à l'Arabie se rapprochent comme elle du climat Saharien de l'Afrique du Nord. La ligne de séparation entre ces deux climats est formée par les escarpements Sud du Taurus et la transition est brusque.

Le motif avoué de la déportation des Arméniens de ces contrées était de les soustraire au voisinage des frontières russes et du Littoral Méditerranéen et de les transporter au milieu d'une population musulmane compacte, de langue

étrangère (arabe), où ils devaient se trouver politiquement isolés et en minorité numérique absolue. Mais le résultat fut en réalité que des populations accoutumées à un climat tempéré se trouvèrent exposées à un climat saharien et cela dans les conditions les plus mauvaises qu'on peut imaginer pour faire subir un tel changement à des malheureux manquant de vivres, de vêtements, d'abris et physiquement épuisés par des mois de marches à pied, sûr les routes les plus dures.

Les deux points principaux choisis par le Gouvernement Ottoman pour la déportation furent Damas, qui est situé au sud d'Alep et qui est voisin, comme Alep même, du bord intérieur de l'amphithéâtre, et Deïr-el-Zor, qui se trouve plus à l'intérieur, à une distance considérable, à six jours de voyage en voiture d'Alep, en descendant le cours de l'Euphrate, où ce fleuve se dirige vers le désert, à travers les montagnes d'Arménie et les alluvions du Golfe. Quelques convois avaient été envoyés encore plus loin, à une journée de marche, à Mayadine, (Doc 68), et on a même signalé leur présence (Doc. 6 et 52) à 48 heures de voyage de Bagdad.

La situation de ces déportés, après leur arrivée à destination, est assez clairement exposée dans les documents du présent groupe. Le doc. 71 montre qu'au 12 juillet il y avait déjà un grand nombre de Ciliciens campés à Deïr-el-Zor, tandis qu'il ressort du Doc. 70 qu'ils ne commencèrent pas à arriver à Damas avant le 12 août 1915.

DOCUMENT 70

DAMAS. — RAPPORT D'UN RÉSIDENT ÉTRANGER A DAMAS, DATÉ DU 20 SEPTEMBRE, MAIS CONTENANT DES INFORMATIONS ALLANT JUSQU'AU 3 OCTOBRE 1916 : COMMUNIQUÉ PAR LE COMITÉ AMÉRICAIN DE SECOURS AUX ARMÉNIENS ET AUX SYRIENS.

Depuis le 12 août 1915, des convois d'exilés arméniens, formés de quelques centaines jusqu'à 2.000 âmes, ont traversé cette ville à divers intervalles, et en moyenne à raison de 2 à 3 convois et même plus par semaine.

En faisant une évaluation modérée, je dirai que de 8 à 10.000 âmes ont déjà traversé Damas, jusqu'à ce jour. A ma connaissance cette déportation se poursuit depuis le 12 août.

S. E. le gouverneur général de la Syrie, m'a appris, sur ma demande, que tous ces gens sont des Arméniens qui sont exilés dans la contrée environnant Damas pour s'être révoltés et avoir établi des gouvernements locaux révolutionnaires dans les vilayets de Van et Bitlis et qu'ils seront répartis en groupes de 2, 3 etc., dans les villes et dans les villages les plus importants. Sur ma déclaration que si le gouvernement le permettait je croyais pouvoir me procurer des fonds à la Croix-Rouge américaine pour venir en aide à ces gens qui sans aucun doute seraient dans la plus grande détresse. Son Excellence me répondit que le Gouvernement ne leur permettrait pas et qu'il faisait tout ce qui était possible pour leur fournir des vivres, des tentes, etc...

De nombreux récits circulent sur les épreuves, les privations, les souffrances de la faim, les marches forcées pour des gens incapables de marcher, sur les cruautés des gardiens, les enlèvements de jeunes femmes, l'abandon et la vente d'enfants pour être placés dans des maisons turques, etc. etc. Mais je n'y ajoutais pas foi, et même maintenant, je suis persuadé que plusieurs des récits les plus horribles qui circulent sont très exagérés. Cependant il y en a que je dois tenir pour véridiques.

L'un est relatif à une femme qui était à son 6e et 7e mois de grossesse et naturellement hors d'état de marcher et qui fut obligée de suivre le convoi jusqu'au moment où elle tomba sur la route et mourut. J'ai entendu parler de plusieurs cas où des jeunes filles ou des jeunes garçons furent achetés par des gens désirant leur venir en aide et qui étaient sollicités par les parents même de prendre leurs enfants comme domestiques pour leur procurer un toit. On m'affirma ainsi que quelques soldats de garde, pour les faire avancer, cravachaient ceux qui traînaient dans la marche, soit qu'ils fussent épuisés de fatigue, ou qu'ils restassent en arrière pour demander quelque nourriture ou quelque argent aux chré-

tiens compatissants habitant les villes à travers lesquelles ils passaient.

J'ai eu connaissance également d'actes de bonté de la part de bons musulmans qui avaient pitié de ces malheureux ; et je surpris même un simple soldat musulman, — et on sait qu'ils ont à peine assez d'argent pour eux-mêmes, — disant qu'il avait donné deux medjidiés, (environ 7 fr. 90), aux pauvres exilés chrétiens.

Plusieurs fois j'allais dans le quartier que les exilés traversaient pour les voir de mes propres yeux et cependant je n'arrivais jamais à l'heure de leur passage.

Kahdem, dans la banlieue de la ville, est un grand terrain vague où les exilés, après avoir traversé Damas, sont rassemblés avant d'être dirigés par groupes vers les villes où ils doivent finalement demeurer.

Il y a quelques jours, j'ai visité cette place pour avoir une idée de la situation. C'est un vaste terrain, sans aucune végétation, avec quelques arbres seulement. Il était presqu'entièrement rempli d'une foule en haillons, sale, abattue, entièrement déprimée. Il n'y avait que très peu de tentes ou d'abris quelconques qui paraissaient avoir été improvisés. En approchant de la foule, je rencontrai un agent de police qui me mena auprès de celui qui commandait le campement. Je ne vis en fait rien et je n'appris que ce qu'il me dit. Il était des plus courtois ; d'après lui, (et il m'assura en tenir un compte exact), il y avait ce jour là un peu plus de 2.000 Arméniens présents sur ce terrain ; jusqu'à ce jour, environ 2.000 exilés étaient passés par Damas, venant en fait de tous les vilayets habités par des Arméniens, excepté de la région de Van. Il pensait que ces derniers n'étaient pas encore arrivés parce que Van est très loin. Il dit qu'un total de 100.000 Arméniens devait être réparti entre les villes du voisinage de Damas, avant que le projet de déportation ne fut complété. J'appris qu'un hôpital pour les malades avait été installé et qu'il était alors occupé par environ 50 malades. Il me dit qu'il n'y avait aucune mort et que le gouvernement fournissait des vivres à tous les exilés. Je quittai la tente du chef du camp et la seule chose que je vis, tandis que l'on me conduisait à la route, ce fut le chariot qui fait le parcours entre le camp et l'hôpital. Il paraissait très rempli. Le Consul d'Espagne prit la route de Kahdem le même jour. Je ne crois pas qu'il s'en approcha autant que moi.

Un des exilés arméniens qui vint me voir me dit qu'il était de Kessab, près d'Alep. D'après ses déclarations, il avait marché une dizaine de jours, et comme je le questionnais, il me dit que les souffrances en route avaient été extrêmes pour ceux qui n'étaient pas très forts. Il dit qu'ils avaient rencontré en route les cadavres de ceux des convois précédents qui avaient succombé. Cet homme déclara que sa femme et sa fille arrivaient par train. Il défaillit presque tandis qu'il parlait et dit qu'il n'avait pas idée de ce qu'il adviendrait de lui et qu'il ne s'en souciait plus.

Le 11 septembre 1915, le Consul d'Espagne se trouvait avec moi dans le quartier chrétien, lorsque nous rencontrâmes un convoi d'exilés arméniens en route pour Kahdem. On s'accoutume à voir des gens mal vêtus, en haillons, dont les visages semblent n'avoir jamais exprimé une joie, mais dans les visages de cette bande d'automates cheminant silencieusement on voyait gravés une grande lassitude, un désespoir et des souffrances sans bornes stoïquement supportées. Il y avait des hommes, des femmes et des enfants, dont quelques-uns seulement nous remarquaient lorsque nous leur offrions ce que nous pouvions avoir de monnaie. Le plus grand nombre d'entr'eux semblaient seulement préoccupés à suivre obstinément leur marche jusqu'à ce que la halte de la nuit leur permît de prendre quelque repos. Il était alors un peu plus de six heures.

Le convoi était principalement composé de vieillards et d'enfants. Ici passait un enfant âgé à peine de plus de 10 ans, surchargé d'un enfant plus jeune qu'il portait sur le dos ; là une femme, le dos courbé par l'âge, se trainant péniblement avec l'aide d'un bâton ; ici un petit enfant pleurait pour appeler sa mère perdue pendant la marche, suivant un vieux patriarche traînant derrière lui son dernier bien, un petit baudet; puis une femme, visiblement enceinte, étouffant un gémissement de douleur à chaque pas. Les jeunes femmes et hommes d'âge moyen manquaient absolument dans le convoi. J'ai appris de divers côtés que beaucoup d'exilés sont arrivés par trains et que le nombre total de ceux qui ont passé par ici atteint 22.000.

Une femme qui est passée par cette route m'a dit qu'autant qu'elle peut en juger, tous les Arméniens au Sud d'Ismidt ont été exilés. J'appris d'elle, — et sa parole ne peut être mise en doute, — qu'elle a rencontré sur sa route des milliers d'Arméniens. Ils étaient dans une situation des plus horribles ; il y avait environ 8.000 campés à Osmanieh. Cette personne me dit qu'à une distance de plusieurs milles de cette ville, on sentait une odeur infecte. En approchant du bas-fond où les déportés étaient rassemblés, l'odeur devint forte à rendre malade, et des mouches malfaisantes pullulaient autour d'elle. Traversant le camp elle vit beaucoup de malades et des cadavres à moitié couverts par l'eau qui s'était amassée dans les mares des bas-fonds. Quelques-uns lui dirent qu'ils n'attendaient que la mort pour être délivrés. Sur la route allant à Alep, cette personne rencontra des milliers d'exilés en marche, et dans une petite ville près d'Alep elle trouva encore 100.000 Arméniens campés. Elle dit que la mortalité était très grande parmi eux. Ils n'avaient ni vivres, ni argent pour en acheter, car beaucoup des convois avaient été dépouillés en route du peu qu'ils possédaient par des bandes armées successives. Le groupe des voyageurs dont mon interlocuteur faisait partie, avait été accosté plusieurs fois par des gens armés, en uniforme, qui les avaient pris pour des Arméniens.

J'ai appris d'une source moins authentique, mais qui mérite cependant beaucoup de confiance, que la contrée qui s'étend au nord et au nord-est de Marach est en train d'être entièrement vidée d'Arméniens : qu'il y avait à Homs un camp de concentration d'environ 30.000 déportés, en fait tous sans abri ; qu'il y avait eu des massacres à Diarbékir ; que les exilés de Césarée étaient autorisés à vendre leurs biens avant d'être envoyés à Deïr-el-Zor, — un prix minime pouvant seul être obtenu naturellement pour ces ventes forcées. J'appris également à cette même source que le bruit courait que beaucoup d'exilés avaient été noyés, en faisant chavirer les barques à la traversée de l'Euphrate.

Il y a peu de jours — nous sommes aujourd'hui au 3 octobre, — j'appris d'un témoin oculaire qu'il y eut un massacre le 19 septembre à Ourfa, et que les Arméniens furent ce jour-là fusillés, poignardés, attaqués à la baïonnette et écorchés vifs par la population en général. Mais qu'ensuite lorsque cette personne quitta la ville, au 22 septembre, le massacre était encore continué par les soldats, au moyen de baïonnettes et de sabres. Il paraît que les Arméniens étaient réunis en un certain endroit et qu'ils les en sortaient un à un pour les sabrer et les massacrer avec de longs sabres poignards. Dans le premier jour du massacre trois prisonniers civils français et russe furent blessés avec des couteaux ou des fléaux ; mais j'appris qu'ils guérirent peu après et que ce fut tout ce qui arriva à ces prisonniers. La personne qui vint d'Ourfa me dit qu'elle rencontra beaucoup de femmes, d'enfants et de vieillards et qu'on vit des soldats frappant ceux qui s'arrêtaient pour boire de l'eau. Des soldats furent entendus disant : « Attendez que nous arrivions à l'Euphrate et vous verrez ce qui vous arrivera là ». Ou d'autres paroles analogues. Cette information m'a été donnée par une personne qui, ainsi que je l'ai dit, a assisté au massacre et qui a entendu le propos que je viens de mentionner.

Je ne sais si je pourrai ou non faire parvenir cette lettre à destination. Le degré de confiance que l'on peut accorder aux récits a été indiqué dans chaque cas par l'auteur, aussi exactement qu'il lui était possible ; de ce qu'il a rapporté ci-dessus il ne peut naturellement garantir que ce qu'il a vu ou entendu lui-même.

A Damas tout paraît être calme. Un œuf a été jeté hier, 2 octobre, dans ma voiture, mais il avait été lancé par un petit enfant, et cela ne peut avoir d'importance. Je ne crois pas qu'il y ait à craindre des troubles de la part de la population, à moins qu'ils ne soient provoqués par les autorités, et je n'ai pas d'appréhension à ce sujet.

DOCUMENT 71

DEIR-EL-ZOR. — LETTRE DATÉE DU 12 JUILLET 1915 DE SCHWESTER L. MOHRING, MISSIONNAIRE ALLEMANDE, DÉCRIVANT SON VOYAGE DE BAGDAD AUX PASSES DE L'AMANUS. PUBLIÉE DANS LE JOURNAL ALLEMAND SONNENAUFGANG, DE SEPTEMBRE 1915.

A Deïr-el-Zor, une grande ville dans le désert, située à environ six jours de voyage (en voiture) d'Alep, nous avons trouvé le grand Khan rempli d'Arméniens. Toutes les chambres, les terrasses, et les galeries étaient occupées par des Arméniens. La plupart étaient des femmes et des enfants, mais il y avait aussi un petit nombre d'hommes accroupis partout, où ils pouvaient trouver un peu d'ombre. Aussitôt que j'appris que c'étaient des Arméniens je m'approchai d'eux et leur adressai la parole; c'étaient des gens de Fournouz, un village voisin de Zéïtoun et de Marach. Entassés, comme des troupeaux, ils paraissaient extrêmement tristes; lorsque je m'informai s'il y avait des enfants de notre orphelinat à BM. on m'amena une protégée de la sœur O., Martha Karabachian. Elle me fit le récit suivant de ce qui s'était passé :

« Un jour des gendarmes étaient venus à Fournouz et avaient arrêté un grand nombre d'hommes pour les enrôler dans l'armée. Ni eux, ni leurs familles ne savaient où on les emmenait. On donna au reste des habitants quatre heures pour quitter leurs maisons, en leur permettant d'emporter ce qu'ils pouvaient et d'emmener même les animaux de bât. Ils durent partir dans le délai prescrit, sous l'escorte de soldats (zaptiehs) sans savoir où ils allaient ni s'ils reverraient jamais leur village. Au début, tant qu'ils furent dans les montagnes et qu'ils eurent quelques provisions, cela n'alla pas trop mal. On leur avait promis de l'argent et du pain, et ils en reçurent, en effet, les premiers jours ; autant qu'il m'en souvient, c'était trente paras, (15 centimes), par tête et par jour; mais bientôt ces rations furent supprimées et ils n'eurent plus que 150 grammes de boulgour, (blé préparé pour la cuisson) par tête et par jour. C'est ainsi que les Fournouzlis (habitants de Fournouz,) après quatre semaines de marche très pénible arrivèrent à Deïr-el-Zor, viâ Marach et Alep. Ils y étaient déjà depuis trois semaines, enfermés dans un Khan et ils n'avaient aucune idée de ce que l'on ferait d'eux. Ils n'avaient plus d'argent et les provisions fournies par les Turcs étaient tombées à presque rien. Depuis des jours ils n'avaient pas eu de pain. Dans les villes ils avaient été enfermés pendant la nuit, avec défense de parler aux habitants. C'est ainsi que Martha n'avait pu obtenir la permission à BM. d'aller à l'orphelinat. Elle m'a dit tristement : « Nous avions deux maisons à Fournouz et nous dûmes tout

abandonner ; on les a données maintenant à des mouhadjirs (des émigrants musulmans d'Europe). » Il n'y avait pas eu de menaces à Fournouz et les Zaptiehs même les avaient bien traités. Ils avaient souffert surtout de la faim et de la soif, au cours de leur marche à travers le désert brûlant. Ces Yaïladjis ou montagnards, comme ils s'appelaient eux-mêmes, souffrirent deux fois plus que d'autres de la chaleur. Les Zaptiehs qui les escortaient me dirent alors que depuis les massacres, les Arméniens nourrissaient une telle haine contre les Turcs que ceux-ci en avaient toujours peur. On avait l'intention, maintenant, disaient-ils, d'employer les Arméniens à construire des routes et de les amener ainsi graduellement à Bagdad. Et lorsqu'on leur en demandait la raison, les Zaptiehs expliquaient que c'était parce que les Arméniens étaient de connivence avec les Russes. Les Arméniens déclaraient eux-mêmes qu'ils ne savaient pas la raison de leur expulsion.

Le lendemain, à la halte de midi, nous arrivâmes dans un grand camp d'Arméniens. Les pauvres gens s'étaient construit des tentes primitives en peaux de chèvres, à la manière des Kurdes, et s'y reposaient. Mais la majorité d'entr'eux étaient couchés sur le sable brûlant sans aucune protection contre les ardeurs du soleil. Les Turcs avaient accordé un jour de repos à cause du grand nombre des malades. Il est tout à fait impossible de concevoir quelque chose d'aussi désolant qu'une telle foule en plein désert, dans ces conditions. A leurs vêtements, on comprenait que ces malheureux avaient été des gens aisés et maintenant la misère était gravée sur leurs figures. « Du pain, du pain ! » était leur cri universel. C'étaient des gens de Guében qui avaient été expulsés avec leur pasteur. Ce dernier me dit qu'il y avait chaque jour, de cinq à six morts parmi les enfants et les malades. On venait d'enterrer, le jour même, la jeune mère d'une petite fille de neuf ans, qui maintenant se trouvait seule au monde. On me supplia d'emmener cette enfant avec moi à l'orphelinat. Le pasteur fit exactement le même récit de ce qui était arrivé à Deïr-el-Zor que la petite fille. Ceux qui ne connaissent pas le désert ne peuvent pas se représenter la misère et la détresse de tout ce monde. Le désert est montagneux, mais presque entièrement sans ombre. Pendant des journées de marche, la route passe à travers de rochers et est très pénible. En venant d'Alep on a toujours l'Euphrate à sa gauche, qui suit son cours dans l'argile, mais qui cependant n'est pas assez proche pour qu'on puisse y puiser de l'eau.

Les pauvres gens étaient donc condamnés aux intolérables souffrances de la soif. Rien d'étonnant qu'un si grand nombre d'entr'eux tombent malades et meurent.

Comme c'était la halte du midi, nous aussi nous débalâmes nos provisions, nous préparant à manger. Ce matin là nous avions eu du pain et du thé. Notre repas de midi consistait, une fois encore, en du pain dur des arabes, du fromage et une boîte de sardines. Nous avions

en outre une bouteille d'eau minérale. Notre repas n'était pas trop somptueux et cependant, il n'était pas facile de manger quoi que ce soit en présence de cette foule désespérée et mourant de faim. Nous leur donnâmes tout ce que nous pouvions et chacun de mes trois compagnons me mirent, silencieusement, un médjidié (3 fr. 95) dans la main pour ces malheureux. Un sac de pain de Bagdad aussi dur que de la pierre fut reçu avec une extrême gratitude. « Nous allons le tremper dans l'eau, dit une mère radieuse, et les enfants pourront le manger. » Une autre scène me revient à la mémoire qui donnera une idée de leur dénûment. Un de mes compagnons jeta une bouteille vide. Un vieillard se jeta sur elle et demanda la permission de la prendre et nous combla de remerciements pour ce bienfait. Il alla alors jusqu'au fleuve, lava la bouteille et la rapporta remplie d'une eau boueuse, la tenant dans ses mains comme un trésor, et nous remerciant de nouveau. Il avait maintenant de l'eau à boire pour son voyage.

Accompagnés de leurs souhaits nous nous remîmes en route bien attristés par cette misère qui pesait lourdement sur nous. Lorsque nous arrivâmes le soir à un autre village, nous rencontrâmes encore un autre convoi du même genre. Cette fois c'étaient des habitants de Zéïtoun. Ils avaient les mêmes souffrances indicibles et exprimaient les mêmes plaintes de la chaleur, du manque de pain, et des persécutions des arabes.

Une petite fille qui avait été enlevée dans l'orphelinat de Beyrouth par les Diaconesses de Kaiserswerth nous raconta ses épreuves en bon allemand.

« Pourquoi Dieu le permet-il? Pourquoi devons-nous souffrir ainsi ? Pourquoi ne nous ont-ils pas tués sur le coup ? Telles étaient ses lamentations. Dans la journée, nous n'avons pas eu d'eau pour les enfants et ils pleurent torturés par la soif. La nuit, les arabes viennent nous voler nos effets de literie et nos vêtements. Ils nous ont enlevé des filles et ont outragé des femmes. Si nous ne pouvons pas nous traîner plus loin sur la route, nous sommes battus par les Zaptiehs. »

Ils nous dirent aussi que d'autres femmes s'étaient jetées à l'eau pour échapper à leur honte et que des mères avec leurs enfants nouveaux-nés avaient fait de même parce qu'elles ne voyaient pas d'autre fin à leurs souffrances. Tout le long de la route du désert, il y avait une pénurie de vivres, — même pour nous qui avions de l'argent pour en acheter —, à cause du grand nombre de soldats turcs qui passaient et se reposaient dans les Khans. A Zéïtoun aussi personne n'avait été tué. Ils ne pouvaient pas citer un cas.

L'Arménien est attaché à son sol natal. Tout changement de climat l'affecte profondément et il n'y a pas de plus grande privation pour lui que le manque d'eau claire et fraîche. C'est pourquoi la vie dans le désert est pour lui intolérable. Une mort rapide avec toute sa famille

semble à une mère un sort préférable à celui de sentir la mort d'inanition venir lentement pour elle et ses enfants.

A mon arrivée à Alep, on me demanda aussitôt des nouvelles des Arméniens et comment ils parvenaient à se nourrir.

On avait fait tout ce qu'on avait pu pour eux et des représentations avaient été faites au gouvernement. Tout ce que l'on avait pu obtenir était de former une Ligue Arménienne de secours que le gouvernement de Constantinople aussi bien que le Vali d'Alep avait sanctionné. La Colonie Arménienne d'Alep ouvrit aussitôt une collecte parmi ses membres et elle secourut les pauvres et les gens sans abri, leur distribuant du pain, des vivres et des vêtements.

Dans les montagnes de l'Amanus, au deuxième jour de notre voyage, après être partis d'Alep, nous rencontrâmes encore des Arméniens. Cette fois c'étaient des gens de Hadjine et des environs. Ils nous expliquèrent qu'ils allaient à Alep, mais ils ne savaient rien de plus. Ils n'étaient en route que depuis neuf jours et ils ne demandaient pas de secours. Comparés aux autres, ils se trouvaient dans l'aisance. Ils avaient chariots transportant leurs meubles, des chevaux, des poulains, des des bœufs, des vaches et même des chameaux. Le convoi traversant la montagne semblait sans fin et je ne pouvais m'empêcher de me demander combien de temps leur prospérité durerait? Ils étaient encore dans leurs montagnes natales et ils ne soupçonnaient pas les horreurs du désert. Ce fut ma dernière rencontre d'Arméniens, mais de tels spectacles sont inoubliables et je les publie ici avec un pressant appel de secours. Beaucoup d'Arméniens peuvent être coupables et peuvent expier les fautes qu'ils ont commises, mais les pauvres femmes et enfants ont droit à notre assistance.

DOCUMENTS

GROUPE XX

NOUVEAUX DOCUMENTS COMMUNIQUÉS PAR LORD BRYCE

Ainsi qu'il a été expliqué dans la note du traducteur, insérée en tête de ce volume, on a réuni dans ce XX[e] groupe trois documents nouveaux qui, n'étant parvenus à l'éditeur qu'après l'impression du Livre Bleu, ne figurent pas dans l'édition anglaise. Le premier de ces documents est la traduction publiée dans le troisième fascicule du Comité Suisse de Genève, d'une brochure en langue allemande, adressée aux représentants officiels du peuple allemand par un témoin oculaire, le Dr. Martin Niepage, Maître Supérieur (Oberlehrer) à l'école réale allemande d'Alep. Le Dr. M. Niepage est un des quatre signataires du rapport adressé au Ministère des Affaires Étrangères à Berlin, publié parmi les documents de ce volume sous le n° 66. Il ne peut être suspecté de partialité et il a pris le soin de préciser lui-même les sentiments qui ont inspiré cette brochure à sa conscience révoltée : « J'ai été envoyé, écrit-il, il y a trois ans par l'Office des Affai- « res Étrangères comme maître supérieur à l'école allemande « d'Alep. Le collège provincial de Magdebourg m'a assigné, à « mon départ, comme devoir spécial de me montrer digne de « la confiance que l'on me témoignait en me remettant ces « fonctions. Je ne remplirais pas mon devoir de fonctionnaire « allemand, si en présence des hontes dont j'ai été témoin, je « me taisais, si je voyais, sans agir, les élèves qui me sont con- « fiés être chassés dans le désert et mourir de faim. »

Le deuxième document, du plus haut intérêt, est un rapport très circonstancié sur la situation des déportés, par un neutre, témoin oculaire, qui a parcouru toute la région de l'Euphrate, de Meskéné à Deïr-el-Zor. Il résume l'impression d'horreur qu'il en a rapportée dans cette phrase : « Comme sur « la porte de l'enfer de Dante, on pourrait écrire sur l'entrée « des campements : Vous qui entrez, perdez toute espé- « rance » !

On trouvera dans le troisième et dernier document le récit d'un soldat arménien, mobilisé dans une compagnie du génie qui, après les péripéties les plus tragiques, parvint par miracle à échapper aux massacres et à se réfugier au Caucase.

DOCUMENT 72

I. — QUELQUES MOTS AUX REPRÉSENTANTS OFFICIELS DU PEUPLE ALLEMAND. — IMPRESSIONS D'UN ALLEMAND, MAITRE D'ÉCOLE EN TURQUIE PAR LE DR. MARTIN NIEPAGE, MAITRE SUPÉRIEUR A L'ÉCOLE RÉALE ALLEMANDE D'ALEP.

Lorsqu'en septembre 1915, je revins de Beyrouth à Alep après des vacances de trois mois, j'appris avec horreur qu'une nouvelle période de massacres arméniens avaient commencé ; beaucoup plus terribles que sous Abdul Hamid, ils avaient pour but d'exterminer radicalement le peuple arménien, peuple intelligent, industrieux, épris de progrès, et de faire passer tout ce qu'il possédait aux mains des Turcs.

Au premier moment je me refusai à le croire. On me disait que dans différents quartiers d'Alep, il se trouvait des masses de gens affamés, misérables restes de ce qu'on appelait « les convois de déportation. » Pour couvrir du manteau de la politique cette extermination du peuple arménien, on invoquait des raisons militaires qui auraient rendu nécessaire de chasser les Arméniens des demeures qu'ils occupaient depuis 2.500 ans, pour les transporter dans le désert arabique, et l'on disait aussi que quelques Arméniens s'étaient rendus coupables d'actes d'espionnage.

Je m'informai des faits, je pris de tous côtés des renseignements, et j'arrivai à la conclusion que les accusations portées contre les Arméniens n'étaient que des faits isolés et peu importants, dont on se servait comme prétexte pour frapper dix mille innocents pour un coupable, pour sévir de la façon la plus cruelle contre des femmes et des enfants, pour organiser contre les déportés une campagne de famine dont le but était l'extermination totale.

Pour vérifier l'opinion que je m'étais formée par ces renseignements, j'ai visité toutes les parties de la ville où se trouvaient des Arméniens, restes des convois de déportés. Dans des caravansérails (Khans) délabrés, j'ai trouvé des amas de morts décomposés et parmi eux encore des vivants qui allaient rendre le dernier soupir. Dans d'autres locaux, je trouvai des amas de malades et d'affamés dont personne ne s'occupait. Tout autour de notre école se trouvait quatre de ces Khans renfermant sept à huits déportés affamés. Maîtres et élèves, nous devions chaque jour passer à côté de ces Khans. Par les fenêtres ouvertes, nous voyions ces êtres lamentables, vêtus de haillons, émaciés. Les enfants de notre école passaient chaque matin dans les étroites ruelles à côté des chariots à deux roues attelés de bœufs sur lesquels on chargeait huit ou dix cadavres raidis, sans cercueil et sans suaire, les bras et les jambes pendant en dehors.

Après avoir assisté quelques jours à ce spectacle, j'ai cru de mon devoir d'écrire le rapport suivant :

« En notre qualité de maître de la Realschule allemande d'Alep, nous nous permettons de donner les informations suivantes :

« Nous considérons comme notre devoir de déclarer que notre travail d'école n'a plus auprès des habitants de cette ville aucune base morale et ne peut plus se faire respecter, si le gouvernement allemand n'a pas la possibilité d'empêcher la brutalité avec laquelle on procède ici contre les femmes et les enfants des Arméniens massacrés. Des convois de déportés qui, à leur départ de la Haute Arménie comptaient deux à trois mille hommes, femmes et enfants, sont réduits à deux ou trois cents à leur arrivée dans le sud. Les hommes sont tués en route, les femmes et les jeunes filles, à l'exception des vieilles, des laides et des toutes petites, sont violées par des soldats et des officiers turcs, puis elles disparaissent dans les villages turcs et kurdes, où elles doivent accepter l'Islam. Le reste des caravanes est décimé par la faim et la soif. Même au passage des fleuves, on ne leur permet pas de boire. Pour toute nourriture, on leur verse dans la main, comme ration de chaque jour, un peu de farine qu'ils lèchent avidement et dont le seul effet est de retarder leur mort.

« En face de notre école se trouvent, dans un des Khans, les restes d'une de ces colonnes de déportés, environ quatre cents êtres émaciés, parmi lesquels une centaine d'enfants de cinq à sept ans. La plupart sont malades du typhus et de la dysenterie. Si l'on entre dans la cour, on croit entrer dans une maison de fous. Si l'on apporte de la nourriture, on voit qu'ils ont désappris de manger. Leur estomac affaibli par une faim qui a duré des mois, ne supporte plus la nourriture. Si on leur donne du pain, ils le laissent de côté avec indifférence ; ils sont là tranquilles, et attendent la mort.

« Comment nous, instituteurs, pouvons-nous lire avec nos élèves, nos contes allemands ou étudier dans la Bible l'histoire du bon Samaritain ? Comment pouvons-nous leur enseigner les déclinaisons, les conjugaisons, quand tout autour et tout près, leurs compatriotes succombent à la faim ? Notre travail est une insulte à la morale et la négation de toute sensibilité humaine. Et ces malheureux qu'à travers la ville et ses environs, on a chassés par milliers dans le désert, presque exclusivement des femmes et des enfants, que deviennent-ils ? On les traque d'endroit en endroit jusqu'à ce que des milliers soient réduits à des centaines, et des centaines à une petite troupe, et cette petite troupe on la chasse encore jusqu'à ce qu'elle n'existe plus. Et alors, le but du voyage est atteint, voilà « les nouvelles demeures assignées aux Arméniens », comme s'expriment les journaux.

« *Ta alim el aleman* — « c'est l'enseignement des Allemands », dit le simple turc à ceux qui lui demandent quels sont les instigateurs de ces

forfaits. Les Turcs plus cultivés admettent que, même si le peuple allemand blâme les cruautés, le gouvernement allemand ne fait rien pour les empêcher, cela par égard pour ses alliés turcs.

« Même des musulmans de sentiments plus délicats, turcs et arabes, secouent la tête et ne peuvent retenir leurs larmes en voyant passer à travers la ville un convoi de déportés escorté par des soldats turcs qui frappent violemment des femmes enceintes, des mourants, des gens qui ne peuvent plus avancer. Ils n'arrivent pas à se persuader que c'est leur gouvernement qui a ordonné ces cruautés et ils en rendent entièrement responsables les Allemands que l'on considère comme étant pendant la guerre les directeurs de la Turquie. Dans les mosquées, les mollahs disent que ce n'est pas la Porte qui a ordonné les cruautés envers les Arméniens et leur extermination, mais les officiers allemands.

« Les spectacles auxquels on assiste ici depuis des mois, resteront en fait dans le souvenir des peuples orientaux, une tache de honte sur l'écusson allemand,

« Pour éviter d'avoir à changer d'idée sur le caractère allemand, qu'ils avaient l'habitude de respecter, beaucoup d'hommes cultivés se représentent les choses de la manière suivante : Le peuple allemand, disent-ils, ne sait probablement rien des effroyables massacres qui sont en cours d'exécution partout en Turquie contre les chrétiens indigènes, car le peuple allemand aime la vérité, et, comment s'expliquer que les seules nouvelles données par les journaux allemands mentionnent seulement que des Arméniens ont été arrêtés comme espions ou comme traîtres et ont été justement et légalement fusillés ?

« D'autres Turcs disent : « Peut-être le gouvernement allemand a-t-il les mains liées par des accords sur les compétences réciproques ou peut-être son intervention n'est-elle pas opportune dans ce moment. » Nous savons que l'ambassade allemande à Constantinople a été renseignée sur tout par ses consuls. Mais comme il n'y a eu jusqu'ici aucune modification dans les procédés de déportation, notre conscience nous oblige à écrire ce rapport. »

Au moment où j'écrivais ce document, le consul allemand d'Alep était remplacé par son collègue d'Alexandrette, le consul Hoffmann. Celui-ci me déclara que l'ambassade allemande avait reçu de nombreux rapports des consulats d'Alexandrette, d'Alep et de Mossoul. Il m'engageait à les compléter par le récit que j'avais vu moi-même et me promettait de faire parvenir mon rapport à Constantinople. Je l'écrivis donc en donnant une peinture exacte de l'état de choses que j'avais constaté dans le khan situé en face de notre école. Le consul Hoffmann le compléta par des photographies prises par lui-même dans le khan et qui représentaient des monceaux de cadavres au milieu desquels se traînaient des enfants encore en vie.

Sous cette forme, ce texte fut signé aussi par mes collègues,

Dr. Græter, maître supérieur, et Mme Marie Spiecker. Le directeur de notre école, M. Huber, apposa aussi sa signature et y ajouta les mots suivants : « Le rapport de mon collègue Niepage n'est en aucune façon exagéré. Nous vivons depuis des semaines dans une atmosphère empestée par la maladie et par l'odeur des cadavres. Ce n'est que l'espoir de prompts secours qui nous permet de continuer notre travail. »

Les secours ne sont pas venus. Alors je pensai à donner ma démission de mes fonctions de maître supérieur de l'école allemande pour le motif qu'il était absurde et immoral d'être le représentant de la culture européenne, d'apporter à un peuple l'instruction et l'éducation et en même temps d'assister sans rien faire à la mort par la faim des compatriotes de nos élèves, exécutée par le gouvernement du pays

Mon entourage et le directeur de l'école, M. Huber, me firent renoncer à ce projet ; on me représenta qu'il était important que nous restions dans le pays comme témoins, peut-être notre présence contribuerait-elle à rendre les Turcs un peu moins inhumains envers leurs victimes. Je reconnais maintenant que j'ai été trop longtemps le témoin silencieux de ces horreurs.

Notre présence n'a amené aucune amélioration, ce que nous avons pu faire était fort peu de chose. Mme Spieker, notre vaillante collègue, acheta du savon, les femmes et les enfants encore vivants furent savonnés et débarrassés de la vermine. Elle chargea quelques femmes de cuire de la soupe pour les femmes qui pouvaient encore se nourrir. Pendant sept semaines je distribuai chaque soir aux enfants mourants sept seaux de thé, du fromage et du pain amolli. Mais le typhus, typhus de famine et typhus exanthématique se propagèrent des maisons de morts dans la ville, je tombai malade avec cinq de mes collègues et nous dûmes interrompre notre activité. D'ailleurs les déportés qui arrivaient à Alep ne pouvaient plus être sauvés, ce n'étaient que des condamnés dont nous pouvions adoucir les derniers moments.

Ce que nous voyions à Alep n'était que le dernier acte de la grande tragédie, une petite partie de l'horreur qui régnait dans les autres parties de la Turquie. Les ingénieurs du chemin de fer de Bagdad, en rentrant de leurs voyages, des voyageurs allemands qui avaient rencontré sur leur route les caravanes de déportés apportaient des récits beaucoup plus affreux. Plusieurs d'entre eux ne pouvaient pas manger tellement ils étaient frappés d'horreur.

L'un d'eux (M. Greif, Alep) racontait que le long de la chaussée du chemin de fer vers Tell Abiad et Ras-ul-Ain, des cadavres nus de femmes violées étaient étendus en masse. Un autre (M. Spiecker, Alep) avait vu les Turcs attacher ensemble des hommes arméniens, tirer dans le tas des coups de fusil et s'éloigner en riant tandis que leurs victimes mouraient lentement dans d'horribles convulsions. A d'autres on avait attaché les mains derrière le dos et on les faisait rouler derrière les pentes

escarpées ; au bas se trouvaient des femmes qui les achevaient à coups de couteaux. Un ecclésiastique protestant qui nous avait reçus bien cordialement chez lui mon collègue Græter et moi pendant un des voyages, avait eu les ongles arrachés.

Le Consul allemand de Mossoul raconta en ma présence au Casino allemand d'Alep qu'en venant de Mossoul à Alep il avait, en plusieurs endroits de la route, vu tant de mains d'enfants coupées qu'on aurait pu en paver la route. A l'hôpital allemand d'Ourfa se trouve une petite fille qui a eu les deux mains coupées. M. Holstein, consul allemand de Mossoul, a vu près d'un village arabe, voisin d'Alep, des fosses remplies de cadavres arméniens. Les Arabes du village lui racontèrent qu'ils avaient tué ces Arméniens par ordre du gouvernement. Un d'eux se glorifiait d'en avoir massacré huit.

Dans beaucoup de maisons d'Alep qui étaient habitées par des chrétiens, je trouvais cachées des jeunes filles arméniennes qui, par quelque hasard, avaient échappé à la mort, soit qu'épuisées elles se fussent arrêtées en route et eussent été laissées pour mortes lorsque le convoi avait repris sa marche, soit que des Européens aient eu l'occasion de les acheter pour quelques marks au soldat turc qui les avait deshonorées en dernier. Presque toutes sont comme folles. Beaucoup ont vu les Turcs couper la gorge à leurs parents. Je connais de ces pauvres êtres dont pendant des mois on n'a pu tirer une seule parole et que rien ne peut faire sourire maintenant. Une jeune fille de 14 ans a été recueillie par le chef de magasin de la Bagdadbahn à Alep, M. Krause. Elle avait été possédée pendant une nuit par tant de soldats turcs qu'elle avait perdu la raison. Je la voyais, les lèvres brûlantes, s'agiter follement sur son lit et j'eus beaucoup de peine à lui faire boire un peu d'eau.

Un Allemand que je connais vit près d'Ourfa des centaines de paysannes chrétiennes obligées par des soldats turcs à se mettre nues, et à la joie des soldats elles durent pendant des jours marcher ainsi à travers le désert par 40 degrés de chaleur ; leur peau était totalement brûlée. Un autre a vu un Turc arracher l'enfant qu'une mère arménienne portait encore dans son sein et l'écraser contre la paroi.

D'autres faits, pires encore que les exemples que nous donnons, sont consignés dans les nombreux récits des consulats allemands d'Alexandrette, Alep et Mossoul qui ont été envoyés à l'ambassade. L'opinion des consuls est qu'un million d'Arméniens ont péri dans les massacres de ces derniers mois, la moitié au moins sont des femmes et des enfants, tués ou morts de faim.

C'est un devoir de raconter ces choses. Quoique le gouvernement ne poursuive par la destruction des Arméniens que des buts de politique intérieure, la manière dont elle est exécutée a tous les caractères d'une persécution dirigée contre les chrétiens.

Les nombreux dix milliers de femmes et d'enfants qui ont été

absorbés par les harems turcs, la masse des enfants qui, rassemblés par le gouvernement, ont été partagés entre les Turcs et les Kurdes sont perdus pour l'église chrétienne. Ils doivent devenir musulmans. Les Allemands entendent de nouveau le mot insultant « guiaour ».

A Adana, je vis une troupe d'orphelins arméniens traverser les rues sous la conduite de soldats turcs. Les parents ont été massacrés, les enfants doivent devenir musulmans. Partout il est arrivé que des Arméniens adultes ont pu sauver leur vie en embrassant l'islamisme. Mais dans certains endroits des fonctionnaires turcs, après avoir invité les chrétiens à présenter une requête à l'effet d'être reçus dans la communauté islamique, leur ont noblement répondu, pour jeter de la poudre aux yeux des Européens, que la religion n'est pas un jouet et ils ont fait tuer les postulants. A des Arméniens qui leur apportaient de riches présents, des hommes comme Talaat et Enver Bey ont à plusieurs reprises répondu, tout en acceptant les présents, qu'ils auraient préféré les recevoir de convertis à l'islam. Un de ces messieurs dit à un reporter : « Certainement nous châtions aussi beaucoup d'innocents. Mais il faut aussi nous protéger contre ceux qui pourraient devenir coupables ». Tels sont les arguments par lesquels les hommes d'Etat turcs justifient les massacres en masse de femmes et d'enfants. Un ecclésiastique catholique allemand affirme qu'Enver Pacha a dit à l'envoyé du Pape à Constantinople, Monseigneur Dolci, qu'il ne s'arrêterait pas tant qu'un seul Arménien serait encore en vie.

Le but de la déportation est l'extermination de tout le peuple arménien. Cette intention ressort clairement du fait que le gouvernement turc cherche systématiquement à empêcher toute intervention secourable des missions, des sœurs de charité, des Européens qui sont dans le pays. Un ingénieur suisse a été traduit devant un conseil de guerre pour avoir distribué du pain à des Arméniens d'un convoi de déportés. Le gouvernement n'a pas hésité à déporter les élèves et les maîtres des écoles allemandes d'Adana et d'Alep non plus que des enfants arméniens des orphelinats allemands ; il n'a tenu aucun compte des efforts faits pour les sauver par les consuls ou par les directeurs d'établissements. L'offre du gouvernement américain de transporter les déportés en Amérique sur des bateaux américains et aux frais de l'Amérique a été repoussée.

Ce que nos consuls allemands et de nombreux étrangers habitant le pays pensent des massacres, on le saura plus tard par leurs rapports. Sur les opinions des officiers allemands je ne puis rien dire. J'ai souvent remarqué leur silence glacial ou leurs efforts désespérés pour détourner la conversation lorsque quelque Allemand sensible émettait un jugement indépendant sur l'effroyable misère des Arméniens.

Quand le feld-maréchal von der Goltz se rendit à Bagdad et passa par Djéraboulos sur l'Euphrate, il s'y trouvait à ce moment un grand

convoi de déportés affamés. J'ai su plus tard à Djéraboulos même que peu avant l'arrivée du feld-maréchal on avait chassé à coup de fouet ces malheureux avec leurs malades et leurs mourants à quelques kilomètres derrière les collines. Quand von der Goltz passa, on ne voyait plus aucune trace de la présence de ces malheureux et quand peu après je visitai avec deux collègues l'emplacement, nous trouvâmes dans quelques endroits hors de vue des cadavres d'hommes et d'enfants, des restes de vêtements, des crânes, des ossements dont les chacals et les oiseaux de proie avaient en grande partie rongé les chairs.

L'auteur de ce rapport n'admet pas que, si le gouvernement allemand avait eu la ferme volonté d'arrêter ces exécutions au dernier moment, il n'aurait pas pu rappeler le gouvernement turc à la raison. Si les Turcs sont vraiment bien disposés en notre faveur, comme on le dit, ne doit-on pas leur représenter le tort qu'ils nous font devant l'opinion du monde entier si, en notre qualité d'alliés, nous regardons tranquillement les Turcs massacrer des centaines de mille de nos coreligionnaires, violer leurs femmes et leurs filles, faire passer leurs enfants à l'Islam ? Les Turcs ne comprennent-ils pas que leurs barbaries nous sont portées en compte et qu'on nous accuse, nous Allemands, ou d'un consentement coupable ou d'une faiblesse méprisable si nous fermons les yeux devant les atrocités causées par cette guerre et si nous nous taisons en présence de faits connus du monde entier ? Si les Turcs sont aussi intelligents qu'on le dit, est-il impossible de les persuader qu'en détruisant les peuples chrétiens de la Turquie, ils anéantissent le principal facteur de développement de leur pays, les intermédiaires nécessaires du commerce européen et de la civilisation générale ? Si les Turcs sont aussi perpicaces qu'on le dit, ne craindront-ils pas que, lorsqu'on connaîtra ce qui s'est passé dans leur pays pendant la guerre, les états européens civilisés ne jugent qu'ils ont eux-mêmes aboli leur droit à se gouverner et détruit toute la confiance qu'on pouvait avoir en leurs possibilités de civilisation et leur tolérance ? N'est-ce pas pour le bien de la Turquie que le gouvernement allemand l'empêcherait de se ruiner économiquement et moralement ?

Par ce rapport je cherche à parvenir aux oreilles du gouvernement par l'intermédiaire des représentants attitrés du peuple allemand. Tout douloureux que soient ces faits, ils ne doivent pas être ignorés dans les séances de commissions du Reichstag. Rien ne serait plus honteux pour nous que de voir élever à frais énormes dans Constantinople un édifice consacré à l'amitié turco-allemande alors que nous ne serions pas à même de protéger nos coreligionnaires contre les barbaries qui, même dans la sanguinaire histoire de la Turquie, n'ont pas leurs pareilles. Ne vaudrait-il pas mieux employer les sommes recueillies à élever des orphelinats pour les malheureuses victimes de la barbarie turque ?

Quand après les massacres de 1909, à Adana, eut lieu une sorte de

dîner de réconciliation auquel assistaient avec de hauts fonctionnaires turcs, les sommités ecclésiastiques arméniennes, un de ces derniers se leva, à ce que raconte le consul Büge et dit ceci : « Il est vrai que nous Arméniens avons beaucoup perdu pendant ces jours de massacres, nos hommes, nos femmes, nos enfants et nos biens. Vous Turcs vous avez perdu davantage. Vous avez perdu votre honneur ».

Allons-nous continuer à déclarer que les massacres de chrétiens sont une affaire intérieure de la Turquie qui n'a d'autre importance pour nous que de nous assurer l'amitié de la Turquie ? Alors nous devons modifier les lignes dirigeantes de notre politique de civilisation. Alors nous devons cesser d'envoyer des maîtres d'école en Turquie et, nous maîtres, nous devons cesser de parler à nos élèves des poètes et des philosophes de l'Allemagne, de la culture allemande, de l'idéal allemand, et ne plus rien dire du christianisme allemand.

J'ai été envoyé il y a trois ans par l'Office des Affaires Etrangères comme maître supérieur à l'école allemande d'Alep. Le collège provincial de Magdeburg m'a assigné à mon départ comme devoir spécial de me montrer digne de la confiance que l'on me témoignait en me remettant ces fonctions. Je ne remplirais pas mon devoir de fonctionnaire allemand et de représentant attitré de la culture allemande si, en présence des hontes dont j'ai été témoin, je me taisais, si je voyais sans agir, les élèves qui me sont confiés être chassés dans le désert et mourir de faim.

Quels sont les motifs qui ont poussé le gouvernement Jeune-Turc à décréter et à exécuter ces mesures effroyables ?

Les Jeunes-Turcs voient flotter devant eux l'idéal européen d'une nationalité homogène. Les races musulmanes non-turques, soit les Kurdes, les Perses, les Arabes, etc, seront, ils l'espèrent, turquifiées, assimilées par voies administratives, par l'école turque en leur présentant l'intérêt musulman général. Les nations chrétiennes, Arméniens, Syriens, Grecs, ne seront pas, ils le pensent, turquifiées pacifiquement, cela à cause de leur supériorité de culture et de leur développement économique. Leur religion constitue aussi un obstacle. C'est pourquoi il faut les détruire ou les islamiser par force. Les Turcs ne se rendent pas compte qu'en faisant cela, ils coupent la branche sur laquelle ils se tiennent. Qui fera progresser la Turquie, sinon les Grecs, les Arméniens et les Syriens qui forment plus du quart de la population de l'Empire ? Les Turcs sont les moins doués des races qui habitent la Turquie, ils ne constituent qu'une minorité de la population et sont infiniment moins cultivés que les Arabes mêmes. Où trouve-t-on un commerce turc, des métiers turcs, une industrie, un art, une science turcs ? Leur droit même, leur religion, leur langue littéraire, ils ont dû les emprunter aux Arabes qu'ils ont soumis.

Nous, maîtres d'école, qui avons pendant des années instruit en

Turquie des Grecs, des Arméniens, des Arabes, des Turcs, nous ne pouvons pas porter un jugement autre que de déclarer que parmi tous nos élèves, les Turcs sont les moins désireux d'apprendre et les plus incapables. Quand on apprend qu'un Turc arrive à quelque chose, on peut dans neuf cas sur dix être sûr qu'il s'agit d'un Tcherkesse, d'un Albanais ou d'un Turc qui a du sang bulgare dans les veines. Mes expériences personnelles m'ont convaincu que les Turcs proprement dits ne feront jamais rien en fait de commerce, d'industrie et de science.

Les journaux allemands nous entretiennent de la soif d'instruction des Turcs pleins de zèle pour apprendre l'allemand, ils parlent même de cours d'allemand pour adultes qui seraient institués en Turquie. Certainement ils ont été institués, mais avec quel résultat ? On nous dit qu'un cours de langue dans une école réale a commencé avec quinze maîtres d'école turcs comme élèves. Mais on oublie d'ajouter qu'après quatre leçons, il en restait six ; après cinq leçons, cinq ; après six leçons, quatre ; après sept leçons, trois, en sorte que par suite de l'indolence de ces élèves, le cours cessa au bout de huit leçons, n'ayant pour ainsi dire pas commencé. Si les élèves avaient été des Arméniens, ils auraient tenu bon jusqu'au bout de l'année scolaire, étudié consciencieusement et finalement auraient à peu près su l'allemand.

Quels sont les devoirs de l'Allemagne, comme de tout état civilisé, en regard des massacres arméniens ? Tous nous devons chercher à préserver de la mort le demi-million de femmes et d'enfants arméniens qui sont encore vivants en Turquie, en proie à la famine. Les laisser périr serait une honte pour tout le monde civilisé. Les centaines de mille de femmes et d'enfants déportés qui se traînent encore sur les confins du désert mésopotamique et les routes qui y conduisent, ne supporteront plus longtemps leurs souffrances. Combien de temps peut-on vivre en ramassant dans les crottins des chevaux les grains qui s'y trouvent et en y ajoutant de l'herbe ? Beaucoup sont irrévocablement perdus à la suite de ces longues privations et de la dysenterie. A Koniah vivent encore quelques milliers d'Arméniens expulsés de Constantinople, gens qui étaient aisés, cultivés, médecins, écrivains, marchands, on pourrait leur venir en aide. Il se trouve encore seize cents Arméniens, hommes, femmes et enfants parmi lesquels des grand'mères de 60 ans et beaucoup d'enfants de 6 et 7 ans, sur une section du chemin de fer de Bagdad entre Eiran et Entilli, ils sont casseurs de pierres et terrassiers dans le voisinage du grand tunnel. Pendant quelque temps l'ingénieur Morf du chemin de fer de Bagdad s'en est occupé, mais le gouvernement a déjà établi une liste de leurs noms. Aussitôt leur travail terminé, ce qui arrivera dans deux ou trois mois, « on leur assignera une nouvelle résidence » ce qui veut dire que les hommes seront éloignés et tués, que les femmes jeunes et jolies entreront dans les harems, et que le reste sera chassé au désert jusqu'à ce que tout soit fini.

Le peuple arménien a droit à l'aide allemande. Lorsqu'il y a quelques années un massacre était imminent en Cilicie, un navire de guerre allemand apparut devant Mersine. Le commandant rendit visite au Catholicos arménien à Adana et lui donna l'assurance qu'aussi longtemps que l'influence allemande s'exercerait en Turquie, il n'y aurait plus de massacres comme au temps d'Abdul Hamid. Les mêmes assurances ont été données par l'Ambassadeur allemand au Patriarche arménien et au président du Conseil National arménien dans une audience en avril 1915.

Indépendamment du devoir chrétien général, nous Allemands, nous avons l'obligation d'opposer une digue à la destruction complète du demi-million qui survit. Nous sommes les alliés de la Turquie ; les Français, les Anglais, les Russes étant maintenant hors de cause, nous sommes les seuls qui avons encore quelque chose à dire. Nous pouvons repousser avec indignation les mensonges de nos ennemis qui disent que les consuls allemands ont organisé les massacres. Nous n'arriverons pas à déraciner l'idée des Turcs que l'Allemagne a organisé les massacres si nos diplomates et nos officiers ne prennent pas une attitude énergique. Il ne subsisterait contre nous que la seule accusation que la crainte et la faiblesse envers nos alliés nous ont empêché de sauver un demi-million de femmes et d'enfants, cela suffirait à défigurer à tout jamais d'un trait hideux l'image de la guerre allemande dans le miroir de l'histoire.

On se tromperait beaucoup si l'on croyait que le gouvernement turc renoncera de lui-même et sans une pression violente du gouvernement allemand à cette destruction des femmes et des enfants. Peu de temps encore avant mon départ d'Alep, en mai de cette année, à Ras-ul-Ain, sur le chemin de fer de Bagdad, les convois de déportés qui y étaient accumulés, environ 20.000 femmes et enfants, ont été massacrés.

DOCUMENT 73 (1)

SYRIE SEPTENTRIONALE. — RAPPORT D'UN TÉMOIN OCULAIRE SUR LES CAMPS DE CONCENTRATION DES DÉPORTÉS. COMMUNIQUÉ PAR LE COMITÉ AMÉRICAIN DE SECOURS AUX ARMÉNIENS ET AUX SYRIENS.

Le Comité Américain formé pour secourir les Arméniens et les Syriens, dont le siège est à New-York, 70, 5e Avenue, vient de recevoir d'un témoin oculaire un rapport très important sur les souffrances des déportés arméniens exilés au nord de la Syrie et de l'Arabie.

L'auteur de ce rapport n'est ni un Américain, ni un natif de Turquie ; mais un citoyen d'un pays neutre. Il a voyagé à travers toute la région qui longe le fleuve de l'Euphrate et a poussé jusqu'à l'intérieur du pays. Dans son rapport, il retrace ce qu'il a vu et ce qu'il a constaté dans les différents centres habités qu'il a visités.

Le Dr. James L. Barton, président du Comité Américain, déclare que « ce Rapport est à certains points de vue le plus émouvant de tous ceux reçus jusqu'à ce jour par le Comité ». Il déclare en même temps que, quoique connaissant bien le signataire, il ne peut, pour des raisons faciles à concevoir, le révéler à ce moment. « Mais, ajoute-t-il, il n'est pas question de mettre en doute la sincérité du rapport et la complète exactitude des faits qu'il relate ». Il est bon de rappeler que le premier bateau de ravitaillement en route pour la Syrie, — ainsi qu'un deuxième qui ne tardera pas à le suivre — transportera des vivres pour les déportés dont il est question dans le présent rapport.

Ce rapport s'exprime ainsi qu'il suit :

J'ai été chargé de visiter les campements des Arméniens tout le long de l'Euphrate, de Meskéné, de Deïr-el-Zor et de rendre compte de l'état dans lequel se trouve les Arméniens qui y ont été déportés, des conditions qui leur sont faites, et, si possible, du nombre approximatif de ces exilés.

L'objet du présent rapport est d'exposer les résultats de cette mission. Je prends la liberté de vous l'envoyer en vous demandant en même temps de vouloir bien prendre mes conclusions en considération et si elles étaient adoptées, elles ne pourraient alléger que dans une trop petite mesure, hélas, les souffrances qu'endure journellement une malheureuse nation qui est sur le point de disparaître.

(1) Ce document nous est parvenu sans date ; il a été écrit dans les derniers mois de 1916 (Note du Traducteur)

Il est impossible de donner une idée de l'impression d'horreur que m'a causée mon voyage à travers ces campements arméniens disséminés le long de l'Euphrate ; ceux surtout de la rive droite du fleuve entre Meskéné et Deïr-el-Zor. C'est à peine si on peut les appeler campements, car de fait la plus grande partie de ces malheureux brutalement arrachés à leurs foyers et à leur pays natal, séparés de leurs familles, dépouillés de tous ce qu'ils possédaient, de tous leurs effets, au moment de leur départ ou au cours de leur exode, sont parqués comme du bétail en plein air, sans le moindre abri, presque sans vêtements, très irrégulièrement nourris et toujours d'une façon plus qu'insuffisante. Exposés à toutes les intempéries et à toutes les inclémences du temps, au soleil torride du désert en été, au vent, à la pluie, au froid en hiver, débilités déjà par les plus extrêmes privations et les longues marches épuisantes, les mauvais traitements, les plus cruelles tortures et les angoisses continuelles de la mort qui les menacent, les moins faibles d'entr'eux ont réussi à se creuser des trous pour s'y abriter, sur les rives du fleuve.

Les quelques rares qui ont réussi à sauver quelques effets, quelques vêtements ou un peu d'argent pour se procurer un peu de farine, quand on en trouve, sont considérés comme bienheureux. Heureux aussi ceux qui peuvent se procurer quelques melons d'eau des passants, ou quelque mauvaise chèvre malade, que les nomades leur vendent au poids de l'or. On ne voit partout que faces émaciées et blêmes, squelettes errants que guette la maladie, victimes certaines de la faim.

Dans les mesures prises pour transporter toute cette population à travers le désert, n'a en aucune façon été comprise celle de les nourrir. Bien plus, il est évident que le Gouvernement a poursuivi le but de les faire mourir de faim. Un massacre organisé, même à l'époque où la Constitution avait proclamé la Liberté, l'Egalité et la Fraternité, aurait été une mesure plus humaine, car il aurait épargné à cette misérable population les horreurs de la faim, la mort lente dans les plus atroces souffrances, dans les tortures les plus cruellement raffinées dignes des Mongols. Mais un massacre eut été moins constitutionnel !!! La civilisation est sauvée !!!

Ce qui reste de la nation arménienne disséminée sur les rives de l'Euphrate, se compose de vieillards, de femmes et d'enfants ; les hommes d'un âge moyen et les jeunes gens qui n'ont pas encore été égorgés, sont répandus sur les routes de l'Empire où ils cassent des pierres pour faire face aux réquisitions de l'armée, ou bien sont occupés à d'autres travaux pour le compte de l'Etat.

Les jeunes filles, souvent encore des enfants, sont devenues le butin des musulmans. Elles ont été faites captives vers le long de la route pendant leur marche d'exil, violées à l'occasion, vendues, quand elles n'ont pas été égorgées par les gendarmes qui guidaient les sombres caravanes. Beaucoup ont été jetées dans les harems, emmenées comme domestiques par leurs bourreaux.

Comme sur la porte de l'Enfer de Dante, on pourrait écrire sur l'entrée des campements : « Vous qui entrez laissez toute espérance ! »

Des gendarmes à cheval font des rondes pour arrêter et punir du fouet ceux qui cherchent à s'évader.

Les routes sont bien gardées ! Et quelles routes ! Elles conduisent au désert, où la mort est aussi certaine que la bastonnade du gardien des bagnes ottomans.

J'ai rencontré dans le désert, à différents endroits, six de ces fugitifs en train de mourir, abandonnés par les gardiens et entourés de chiens affamés, qui attendaient le dernier hoquet de leur agonie pour sauter sur eux et les dévorer.

En réalité, tout le long de la route entre Meskéné et Deïr-el-Zor, on rencontre des tombes contenant les restes des malheureux Arméniens, abandonnés et morts dans d'horribles souffrances. C'est par centaines que l'on compte des tertres où reposent, anonymes dans leur dernier sommeil, ces exilés, ces victimes d'une inqualifiable barbarie.

D'une part, empêchés de sortir des campements pour chercher quelque nourriture, les déportés arméniens ne peuvent pas, d'autre part, se livrer à cette faculté si naturelle à tout homme, et surtout à leur race, de s'adapter à leur malheureux sort et de s'ingénier pour atténuer leur détresse.

On pourrait construire quelque abri, quelques cabanes ou huttes de terre. Si enfin, ils avaient quelques logis pour y rester, ils pourraient entreprendre quelque travail agricole. Même cet espoir leur est refusé, car ils sont constamment sous la menace d'être emmenés dans un autre endroit, à un autre lieu de tortures ; et ils repartent alors pour de nouvelles marches forcées, sans pain, sans eau, sous les coups de fouet, livrés à de nouvelles souffrances, aux cruels traitements, tels que les marchands du Soudan n'infligeraient même pas à leurs esclaves ; et l'on voit de ces misérables victimes tout le long de la route, véritable chemin du calvaire.

Ceux qui ont encore quelque argent, sont sans cesse exploités par leurs gardiens qui les menacent de les envoyer encore plus loin et quand toutes leurs petites ressources sont épuisées, ces menaces sont mises à exécution. Tout ce que j'ai vu et entendu dépasse toute imagination. Parler ici des « mille et une horreurs » qui se commettent, ce n'est rien dire. J'ai cru, à la lettre, avoir traversé l'Enfer. Les quelques faits que je vais relater, pris au hasard et à la hâte, ne peuvent donner qu'une pâle idée de l'épouvantable et horrifiant tableau. Et partout où j'ai passé, j'ai vu les mêmes scènes. Partout où commande cet horrible Gouvernement de barbarie qui poursuit l'anéantissement systématique par la famine des survivants de la nation arménienne en Turquie, partout on retrouve cette même inhumanité bestiale des bourreaux et les mêmes tortures infligées aux malheureuses victimes, tout le long de l'Euphrate, depuis Meskéné à Deïr-el-Zor.

Meskéné, par sa position géographique sur la frontière, entre la Syrie et la Mésopotamie, est le point naturel de concentration des déportés arméniens emmenés des vilayets de l'Anatolie et envoyés au loin le long de l'Euphrate. Ils y arrivent par milliers, mais la plus grande partie d'entr'eux y laissent leurs os. L'impression que produit cette immense et lugubre plaine de Meskéné est profondément triste et navrante. Les renseignements que je donne ont été pris sur place et me permettent de dire que près de 60.000 Arméniens y sont enterrés, après avoir succombé à la faim, aux privations de toutes sortes, à la dysentrie et au typhus. Aussi loin que peut atteindre le rayon visuel ce ne sont que tertres contenant 200 à 300 cadavres, enfouis, là pêle-mêle, femmes, vieillards et enfants de toute classe et de toutes familles.

Actuellement près de 4.500 Arméniens sont parqués entre la ville de Meskéné et l'Euphrate. Ce ne sont plus que des spectres vivants ! Les gardiens chefs leur font distribuer très irrégulièrement et plus que parcimonieusement un petit morceau de pain. Parfois on laisse passer 3 ou 4 jours sans leur donner absolument rien.

Une effroyable dysenterie sévit et cause d'affreux ravages, surtout chez les enfants. Ces petits infortunés se jettent affamés sur tout ce qu'ils rencontrent, mangeant de l'herbe, de la terre et même des excréments.

J'ai vu sous une tente couvrant une superficie de 5 à 6 mètres carrés, environ 450 orphelins entassés pêle-mêle et dévorés par la vermine. Ces malheureux enfants reçoivent 150 grammes de pain par jour. Cependant il arrive, et c'est même ce qui se produit le plus souvent, qu'on les laisse deux ou trois jours sans leur donner absolument rien. Aussi la maladie y fait-elle de cruels ravages. Cette tente abritait 450 victimes, lors de mon passage. En huit jours, j'ai pu constater que la dysenterie en avait enlevé dix-sept.

Abou-Herrera est une petite localité au nord de Meskéné, sur la rive gauche de l'Euphrate. C'est un désert absolu. Sur une colline à 200 mètres du fleuve, j'ai trouvé 240 Arméniens gardés par deux gendarmes, qui, sans pitié, les laissaient mourir de faim dans les plus atroces souffrances. Les scènes que j'ai vues dépassent toute horreur immaginable. Près de l'endroit où ma voiture s'arrêta, des femmes, qui ne m'avaient pas vu arriver, étaient en train de chercher dans le crottin des chevaux, les quelques grains d'orge non digérés pour les manger. Je leur donnai du pain ; elles se jettèrent dessus comme des chiens mourant de faim, l'enfoncèrent avec voracité dans leur bouche, avec des hoquets et des convulsions épileptiques. Aussitôt informées, par l'une d'elles, ces 240 personnes ou plutôt loups affamés, qui n'avaient rien mangé depuis sept jours, se ruèrent tous sur moi du haut de la colline, me tendant leurs bras de squelettes, et m'implorant avec des cris et des sanglots de leur donner un peu de pain. C'étaient

surtout des femmes et des enfants ; il y avait aussi une douzaine de vieillards.

A mon retour je leur ai apporté du pain et pendant près d'une heure je fus le spectateur apitoyé mais impuissant d'une véritable bataille pour un morceau de pain, telle que seules, des bêtes féroces affamées pourraient en donner le spectacle.

Hammam est un petit village où sont gardés 1.600 Arméniens. Chaque jour, là aussi, la même scène de famine et d'horreur. Les hommes sont employés comme hommes de peine et terrassiers dans les travaux des routes. Ils reçoivent pour tout salaire un morceau de pain immangeable, qui ne peut être digéré et qui est absolument insuffisant pour leur donner la force qu'exige leur travail épuisant.

En cet endroit, j'ai rencontré quelques familles qui avaient encore un peu d'argent et qui s'efforçaient à vivre d'une façon moins misérable ; mais l'immense majorité d'entr'eux gisent sur la terre nue, sans le moindre abri et ne se nourrissent que de melons d'eau. Les plus misérables parmi eux trompent leur faim en ramassant les épluchures que jettent les autres. La mortalité est énorme surtout chez les enfants.

Rakka est une ville importante située sur la rive gauche de l'Euphrate. Il y a de 5 à 6.000 Arméniens, femmes et enfants surtout, qui sont répartis dans les divers quartiers de la ville, par groupe de 50 à 60, dans de vieilles maisons que la bonté du Gouverneur a désignées aux plus misérables.

On doit signaler le mérite partout où on le trouve, et ce qui n'aurait été que le plus élémentaire devoir d'un fonctionnaire ottoman à l'égard des sujets ottomans, doit-être considéré comme un acte de générosité, je dirai presque d'héroïsme dans les circonstances actuelles. Quoique les Arméniens à Rakka soient traités mieux que partout ailleurs, leur misère y est cependant encore affreuse. La farine leur est distribuée que très irrégulièrement par les autorités et en quantité tout à fait insuffisante. Tous les jours on voit des femmes et des enfants, entassés devant les boulangeries, sollicitant un peu de farine et par centaines mendiant dans les rues. C'est toujours l'horrible torture de la faim ! Et quand on pense que parmi cette population d'affamés se trouvent des personnes qui ont occupé un rang élevé dans la vie sociale, il est facile de comprendre quelles doivent être les souffrances morales surtout qu'elles endurent. Hier, ils étaient riches et enviés, aujourd'hui, ainsi que les plus misérables de la terre, ils mendient pour avoir un morceau de pain.

Sur la rive droite de l'Euphrate, en face de Rakka se trouvent près de mille Arméniens, également affamés, parqués sous des tentes et gardés par des soldats. Ils s'attendent à être transférés en d'autres lieux où ils iront sans doute remplir les vides causés par la mort dans d'autres campements. Et combien peu d'entr'eux arriveront à destination.

Ziaret est au Nord de Rakka. Près de 1.800 Arméniens y sont campés. Ils y souffrent plus que partout ailleurs de la faim, parce que Ziaret c'est tout à fait le désert. Des groupes d'hommes et d'enfants errent le long du fleuve, cherchant quelques brins d'herbes pour apaiser leur faim. D'autres tombent d'épuisement sous les yeux indifférents de leurs gardiens impitoyables ; un ordre barbare, barbare dans toute l'acception du terme, défend rigoureusement à quiconque de passer les limites du camp, à moins de permission spéciale, sous peine d'être livré à la bastonnade.

Semga est un petit village où sont groupés de 250 à 300 Arméniens dans les mêmes conditions et dans les mêmes détresses que partout ailleurs.

Deïr-el-Zor est le quartier général du Gouvernorat (Mutessarifat) du même nom. Il y a quelques mois, 30.000 Arméniens y étaient réunis dans divers campements, en dehors de la ville, sous la protection du Gouverneur (Mutessarif) Aly Souad Bey. Quoique je n'ai pas à faire de remarques personnelles, je ne veux pas mentionner le nom de cet homme de cœur, dont les déportés avaient à se féliciter, et qui essayait d'alléger leurs misères. Grâce à lui, quelques-uns d'entr'eux avaient pu commencer un petit commerce et se trouvaient relativement heureux d'être là. Ceci prouve amplement que si quelque raison d'Etat — supposons-le un instant — exigeait la déportation en masse des Arméniens, pour prévenir la solution de la Question Arménienne (?), les Autorités Turques auraient cependant tout de même pu agir avec humanité, dans l'intérêt même de l'Empire, et transporté les Arméniens dans les centres où ils auraient pu travailler, se livrer au commerce ou à d'autres professions ; ils auraient pu être envoyés vers des contrées qui pouvaient être cultivées, en ces jours-ci où les travaux agricoles sont si urgents. Mais si on avait l'idée de supprimer la race, afin de supprimer du coup la Question Arménienne, le but n'aurait pas été atteint.

Aussi les faveurs (?) relatives dont jouissaient les Arméniens déportés à Deïr-el-Zor, furent-elles dénoncées aux autorités supérieures. Le coupable Ali Souad Bey fut transféré à Bagdad et remplacé par Zéki Bey, bien connu par ses actes de cruauté. On m'a raconté des choses épouvantables sur ce nouveau Gouverneur à Deïr-el-Zor. L'emprisonnement, les tortures, la bastonnade, les pendaisons furent à un moment le pain quotidien des déportés en cette ville. Les jeunes filles furent violées et livrées aux Arabes nomades des environs ; les enfants jetés dans le fleuve, et ni la faiblesse, ni l'innocence ne furent épargnées. Aly Souad Bey avait recueilli un millier d'orphelins dans une grande maison, et pourvoyait à leur subsistance aux frais de la ville. Son successeur les en expulsa, et la plupart d'entr'eux moururent dans la rue comme des chiens, de faim, de privations de toutes sortes, de mauvais traitements.

En outre, les 30.000 Arméniens qui se trouvaient à Deïr-el-Zor furent dispersés le long du Chabour, qui se jette dans l'Euphrate, et c'est la région la plus mauvaise de tout le désert où, il leur est impossible de trouver quoi que ce soit pour leur subsistance. Suivant les renseignements que j'ai eu à Deïr-el-Zor, un grand nombre de ces déportés sont déjà morts et ce qui en reste aura bientôt le même sort.

CONCLUSION

Je crois qu'il y a environ 15.000 Arméniens dispersés le long de l'Euphrate, entre Meskéné et Deïr-el-Zor, en passant par Rakka. Comme je l'ai déjà dit, ces malheureux, abandonnés, maltraités par les autorités, mis dans l'impossibilité de pourvoir à leur nourriture, meurent peu à peu de faim. L'hiver approche ; le froid et l'humidité vont ajouter leurs victimes à celles de la famine. Ils peuvent toujours trouver quelque chose à manger, bien qu'à des prix très élevés, s'ils ont un peu d'argent. Sans doute, il y a de grandes difficultés à leur en envoyer et la plus grande en est le mauvais vouloir des autorités ; cependant on peut, par des voies indirectes, arriver à leur faire parvenir quelque assistance pécuniaire, qui pourrait être répartie entre les divers campements, afin de leur procurer une quantité suffisante et équitable de farine.

Si des secours d'argent ne leur sont pas envoyés, ces malheureux sont condamnés à mort ; si au contraire, les envois de fonds sont substantiellement faits, on peut espérer que beaucoup d'entre ces malheureux pourront survivre jusqu'à la conclusion de la paix, qui seule va décider de leur sort.

DOCUMENT 74

LETTRE D'UN SOLDAT ARMÉNIEN DE L'ARMÉE OTTOMANE, MEGUERDITCH TATÉOSSIAN, NÉ A PASSINE, QUI A RÉUSSI A SE RÉFUGIER EN RUSSIE, PUBLIÉE PAR LE JOURNAL « AREW » DE BAKOU.

Nous avons jugé opportun de publier succinctement la traduction de cette lettre dont le style simple n'en est que plus éloquent par son exposé terrifiant et dramatique.

« Nous étions, dit-il, trois cents Arméniens mobilisés dans une compagnie du génie ; nos chefs nous avaient enlevé nos armes, étant donné notre origine arménienne. Depuis sept ou huit mois nous travaillions sans répit à la construction d'une route entre Passine et Hakter. Inutile de dépeindre notre vie : mal nourris, logeant à la bonne fortune, ayant sur le dos des haillons sordides pour uniforme, chaque soir nous étions exténués et ne pensions même pas à manger notre ration de pain noir. Encore étions-nous heureux de pouvoir dormir d'un sommeil de plomb, si nos gendarmes qui nous surveillaient, tels les forçats, daignaient nous laisser quelque répit pendant leur ronde.

Au mois de juillet 1915, sur la route du village où nous travaillons, nous vîmes, un jour, un long convoi de nos pauvres compatriotes arméniens, conduits par des gendarmes. Ils étaient au moins 5.000, pour la plupart des femmes, des vieillards et des enfants. On les avait cueillis un peu partout, à Hassan-Kalé, Thérman, Tchimichkézék, etc, et on les conduisait vers Kharpout... probablement.

Le lendemain notre compagnie reçut l'ordre de traverser la montagne par la route de Touz-Guédik. On nous recommanda de ne point oublier nos pelles et nos pioches. Cet ordre et ces recommandations nous furent faits d'une façon si imprévue, que nous eûmes tous l'appréhension d'un malheur imminent. En effet, à peine parvenus sur les hauteurs du défilé, nous aperçûmes à nos pieds, dans la plaine, une foule compacte ; c'étaient les déportés arméniens que nous avions vu défiler la veille, mais cette fois, ils étaient entourés par des « tchétas » (1) de brigands, turcs et kurdes que nous distinguions nettement. Continuant notre route, nous arrivâmes bientôt au pied de la grande colline et nous fîmes halte dans le lieu dit Agoum.

Un de nos surveillants se détacha de notre groupe pour rejoindre les déportés dont nous entendions les cris de détresse et les supplications, car pour ne point en perdre l'habitude, les égorgeurs s'amusaient à

(1) Détachement de « bachibouzouks » c'est-à-dire irréguliers.

martyriser leurs victimes, cravachant les vieillards, dépouillant les femmes, souillant les jeunes filles et les enfants... en attendant mieux...! En effet, à peine notre gendarme était-il de retour, il nous déclara avec un sourire de satisfaction. « Mes enfants, aujourd'hui il faudra travailler double, car nous aurons de la besogne tout à l'heure. » Hélas ! le pressentiment de quelque malheur épouvantable que nous avions ressenti à notre départ, n'était que trop réel. Vers une heure de l'après-midi, les tchétas foncèrent sur nos pauvres frères et le massacre commença.....

Je ne me sens ni la patience, ni la force de vous décrire cette orgie de sang, car ce qui se passa sous nos yeux fut horrible, atroce, inouï dans les annales criminelles, et à l'heure où je trace ces lignes, il me faut tout mon courage pour relater ces faits.

Nous aurions bien voulu nous porter au secours de nos compatriotes, mais en organisant ces massacres, les Turcs avaient prévu le cas d'une révolte de notre part, et déjà plusieurs groupes nous entouraient, de sorte que nous n'aurions pu opposer aucune résistance à nos gardiens.

Nous fermions les yeux pour ne point voir le carnage. Cependant les lourdes haches turques faisaient voler les têtes des innocentes victimes, parfois le coup sec d'un sabre sur un crâne nous faisait frissonner d'horreur. Chaque coup terrassait un de nos frères, une de nos sœurs; partout le carnage, l'épouvantable poursuite, partout du sang, encore du sang; il avait rejailli sur la face des égorgeurs, ils en buvaient, ils en buvaient !... Plus loin des enfants fuyant devant les bourreaux ; ils sont vite rejoints ; un coup sec, un cri d'agonie et.... à un autre ! Ce sinistre spectacle aurait arraché des larmes à une roche, mais notre souffrance était tellement intense que nos yeux restaient secs. Sur le versant d'une colline, de l'autre côté de la plaine, plusieurs jeunes et jolies Arméniennes, liées ensemble, que les chefs avaient choisies pour leur harem, regardaient comme nous le carnage, pétrifiées, hallucinées.

Les cadavres s'amoncelaient par milliers, et après quatre heures de cette effroyable tuerie, après quatre heures, 5.000 Arméniens avaient vécu.

Bientôt les tchétas, surchargés de butin, emmenant les plus belles jeunes filles, se mirent en marche, après avoir partagé une partie des objets volés avec les gendarmes qui nous gardaient. Leur chef, un nommé Moustapha Zadé Suleyman de Sivas, nous ordonna d'enterrer immédiatement les corps et de faire disparaître les traces de sang.

Voilà, la besogne qu'on nous destinait ! Voilà pourquoi on nous a fait venir là ! Nous avions commencé à creuser de grandes fosses, mais à peine à un mètre de profondeur, nous mîmes à jour... des cadavres de soldats arméniens habillés comme nous. Ces malheureux avaient creusé

quelques jours auparavant des fossés pour d'autres victimes, et, à leur tour avaient été massacrés ! On voyait encore d'horribles blessures qu'ils portaient.

Ce sinistre tableau nous fit reculer un moment, mais sous la menace des sabres turcs, nous dûmes reprendre notre travail lugubre. Bientôt nous enlevâmes les corps qui jonchaient le champ de carnage ; beaucoup respiraient encore, leurs yeux nous fixaient avec une angoisse indicible, leurs mains crispées nous désignaient leurs blessures béantes d'où coulait le sang, leurs lèvres desséchées remuaient lentement... en un silence tragique. Et nous continuâmes de les jeter dans la fosse morts ou vivants !

L'un de nos camarades ayant eu l'audace de demander la permission de ne pas enterrer les vieillards et les enfants blessés, un coup de revolver le tua net, et d'une voix dure et rauque le chef rugit : « Jetez tout dans le trou, blessés et morts, si vous ne voulez pas y passer aussi. »

Peu à peu les fossés furent comblés et de cet amoncellement de chair frémissante, une âcre odeur de sang se dégageait ; quelquefois le bras d'un moribond parvenait à se tendre vers nous...

« Faites vite, dépêchez-vous, fils de chiens, guiaours (1), voici le crépuscule », hurlaient de temps en temps nos gardiens.

Enfin nous enlevâmes la dernière victime, c'était un vieillard d'environ 65 ans, de haute taille ; il avait une longue balafre sur le visage et respirait encore. A un certain moment, il ouvrit les yeux, nous regarda d'un air hagard et laissa tomber sa tête en exhalant un profond soupir ; mais à peine l'avions-nous déposé sur les autres cadavres, qu'il écarta ses bras et s'écria : « Cruels, pourquoi m'enterrer, je suis encore vivant ! »

Les tombes étaient archicombles ; nous les couvrîmes comme nous le pûmes avec une couche de terre. La nuit était presque venue. Après l'appel, les gendarmes nous lièrent deux par deux et nous nous mîmes en marche ; nos yeux se portèrent une dernière fois sur les tombes de nos frères ... horreur ! la terre qui les recouvrait s'agitait ! *Les morts vivants voulaient respirer !...*

De retour au cantonnement, nous fûmes répartis en plusieurs groupes et enfermés. Naturellement, nous ne pûmes ni manger, ni dormir, ni parler. Durant toute la nuit ils allumèrent de grand feux de réjouissances et chantèrent leurs exploits ! Pêle-mêle, nous étions assis ou couchés à terre, incapables d'aucune pensée, anéantis, assommés par l'émotion et la douleur. Il y avait peu de différence entre les martyrs que nous venions d'enterrer et nous.

Le lendemain, à l'aube, toujours sous la surveillance de nos gardes-chiourmes, nous fûmes conduits à la petite rivière qui se trouvait près

(1) Mot de mépris que les turcs emploient pour désig ner les chrétiens.

du village pour prendre un bain. Sur la route, nous rencontrâmes un vieillard en haillons ; il était couvert de terre et marchait en titubant. Bientôt je pus distinguer ses traits, Grand Dieu ! il avait une balafre sanguinolente, c'était le dernier enterré sorti de la fosse ! L'œil hagard, d'un geste tragique, il tendit les bras vers les gendarmes et leur dit d'une voix caverneuse et pathétique : « Cruels, pourquoi m'avez-vous enterré, je suis encore vivant ! » Un coup de revolver et le vieillard s'abattit !

Quelques murmures s'élevèrent dans nos rangs, mais le chef des gendarmes qui venaient d'accomplir ce forfait, nous annonça d'un air cruel et sinistre « Taisez-vous, je suis content de votre travail d'hier, aussi, pour vous en récompenser, tout à l'heure, je vais vous marier avec vos jolies sœurs. »

Ainsi chacun de nous comprit que notre massacre était décidé. L'idée machiavélique de nous faire prendre un bain, avait pour but de mieux nous exterminer lorsque nous serions dans l'eau.

Aussitôt avec la sombre énergie du désespoir, quelques-uns d'entre nous se jetèrent sur les gendarmes, les empoignant à la gorge ; il y eut une lutte épique, des tués et des blessés. Cinq de mes compagnons et moi avions pu désarmer nos gardiens. Avec leurs six fusils, nous parvînmes à sauver encore 14 de nos camarades, et profitant du désarroi, nous parvînmes à atteindre la montagne ; les autres avaient pris la fuite par d'autres chemins. Mais nos bourreaux se ressaisirent vite et notre groupe fut bientôt poursuivi par dix cavaliers à la tête desquels s'était mis le chef de la gendarmerie. Nous nous retranchâmes derrière les buissons, mais nos maigres munitions furent vite épuisées et la retraite s'imposa. Neuf d'entre nous furent tués et trois disparurent. Un camarade et moi trouvâmes un abri dans une caverne où par un hasard miraculeux, les gendarmes ne nous cherchèrent point. Nous attendîmes la nuit et quand tout fut sombre, nous sortîmes de notre cachette et nous marchâmes au hasard pendant plusieurs heures. A l'aube, nous nous acheminâmes vers un village abandonné, toutefois, nous y trouvâmes un vieux Turc infirme. Il nous prit pour des coreligionnaires et il nous confia que tout le village venait d'être évacué, car on craignait l'arrivée des Russes. Ils nous donna des renseignements très précis sur les avant-postes de ceux-ci, puis il nous bénit, demandant à Allah de nous donner assez de force et de courage pour exterminer tous les chrétiens.

Nous décidâmes donc d'aller du côté des Russes et de passer dans leurs rangs. Après toute une nuit de marche nous étions arrivés aux avant-postes turcs qu'il nous fallait traverser pour atteindre les lignes russes. Nous marchâmes résolument, mais tout à coup les Turcs ouvrirent le feu sur nous ; mon pauvre camarade tomba en poussant un cri de douleur.

Quand à moi, il me serait difficile de dire comment et par quel

miracle j'arrivai exténué, mourant de faim et de soif, aux avant-postes russes.

Je fus accueilli fraternellement par les soldats qui me conduisirent à leur chef ; celui-ci me fit de même un accueil bienveillant et après m'avoir posé quelques questions sommaires, il me fit restaurer. Le lendemain, je fus dirigé à l'arrière.

Et maintenant libre, mais vieilli de cent ans, je pars avec des émigrés arméniens pour Alexandropol.

ANNEXES

ANNEXE A

« UN FIEF HIER, NOTRE PAYS AUJOURD'HUI ». TRADUCTION D'UN ARTICLE ÉDITORIAL DU JOURNAL TURC « HILAL » DU 4 AVRIL 1916, COMMUNIQUÉ PAR LE COMITÉ AMÉRICAIN DE SECOURS AUX ARMÉNIENS ET AUX SYRIENS.

Les Agences télégraphiques nous ont donné avant-hier un résumé d'une conférence faite à Vienne par le député allemand Traub, à son retour d'un voyage en Turquie. Après avoir rendu hommage aux qualités militaires du soldat turc, qu'il avait eu occassion de connaître de près, pendant son séjour dans la péninsule de Gallipoli, l'éminent conférencier exprima l'opinion suivante : « La Turquie ne doit pas être considérée par les Européens comme un pays à exploiter ». M. Traub ajouta qu'il était opposé à toute activité de la part des Missionnaires dans l'Empire Turc.

Ces paroles sont des plus précieuses pour nous, car, en les prononçant, l'honorable député allemand affirma et reconnut le profond changement réalisé dans notre pays pendant ces dernières années. En déclarant que les étrangers ne doivent plus considérer la Turquie comme un vaste champ d'exploitation, M. Traub a montré combien la situation présente de l'Empire Ottoman diffère de celle d'hier. En même temps il montra la nécessité d'abandonner de vieilles idées enracinées chez la plupart des Européens sur notre pays.

La Turquie a toujours été considérée par les étrangers comme un pays où l'on pouvait et où l'on devait s'enrichir par tous les moyens et sans aucun risque. Elle était pour eux un vaste et magnifique fief, qui devait être exploité comme un Seigneur féodal exploitait ses Etats. Gagner le plus d'argent possible, telle était la devise de tous ceux qui venaient dans notre pays et qui, mûs seulement pas l'appât du lucre n'avaient pas de scrupules, ou étaient insensibles au moindre sentiment noble ou élevé.

Quelle que pût être cette conception et quelque reprêhensible qu'ait été la conduite de ceux auxquels nous faisons allusion, il serait injuste de les considérer uniquement comme le résultat du caractère des Européens, vivant en Turquie. Le régime des Capitulations, régime odieux pour nous, mais de tant de charmes pour eux, avait puissamment contribué à inculquer ces idées étranges à nos hôtes. Tandis que les sujets du Sultan devaient se soumettre à toutes sortes de charges et d'impôts, les étrangers résidant dans l'Empire en étaient non seulement tout à fait exemptés, mais ils jouissaient encore de privilèges aussi nombreux qu'importants. Cette étrange distinction justifiait les privilégiés à considérer les autres comme des créatures dont le seul devoir était de tout

endurer et d'assurer le bonheur de ceux auxquels ils avaient offert l'hospitalité.

L'administration hamidienne tendit aussi à soutenir le point de vue des étrangers, en les encourageant, en leur permettant de prendre toutes sortes de libertés.

Le Souverain, ses Ministres et tous les Fonctionnaires de l'Administration n'avaient en vue qu'un seul objet, celui de s'assurer par eux-mêmes une vie brillante et facile, exempte d'inquiétude. Cette confession seule blesse profondément notre amour-propre national. Nous n'hésitons pas par respect de la vérité, d'appeler le vieux régime qui hier était en vigueur, l'exploitation honteuse du peuple turc. Quand à ce dernier, il supportait tout, étant incapable de réagir, parce qu'il était encore inconscient.

A la veille de la proclamation de la Constitution, la Turquie ressemblait de très près au Pérou ou au Mexique, qui, après la conquête de Pizarre et de Cortez, furent, pendant bien des siècles sous une administration entièrement dénuée de scrupules.

Cette situation ne changea pas immédiatement après le 23 juillet 1908 ; un nouveau régime avait été introduit en Turquie, mais un nouvel esprit n'avait pas encore pénétré chez le peuple turc ; il a fallu le grand choc de la Guerre Balkanique pour retourner profondément nos âmes et nous donner la conscience de nous-mêmes. Le jour où sous l'influence de l'inquiétude et des souffrances le peuple turc se demanda : « Que suis-je ? Qu'ai-je fait ? Que dois-je faire ? » Ce jour-là fut le commencement d'une véritable ère pour notre pays.

Nous n'avons pas besoin de nous étendre ici longuement sur les changements qui, pendant près de quatre ans, ont été réalisés dans tous les domaines en Turquie ; nous n'avons pas l'intention d'écrire l'histoire de l'évolution de l'âme du peuple turc et de ses progrès. Ce dont nous voudrions parler, c'est de la nouvelle situation qu'il a créée aux étrangers.

Le peuple turc, voyant son individualité se développer, devint conscient de ses droits, il lui apparut soudain évident qu'il était le seul maître de sa maison et que personne ne devait l'exploiter ou le supplanter en rien. Les étrangers, à ses yeux, n'étaient rien moins que des hôtes, qui avaient droit à son respect, mais qui avaient pour devoir de se rendre dignes de l'hospitalité qui leur était accordée.

L'abolition des Capitulations fut la première manifestation de ce nouvel esprit que nous venons de mentionner. Les sujets étrangers devaient à l'avenir se soumettre aux mêmes charges que les indigènes.

La suppression des écoles fondées et dirigées par des Missions religieuses ou des particuliers appartenant à des nations ennemies, qui suivit l'abolition du régime des Capitulations, ne fut pas moins importante. Grâce à leurs écoles, les étrangers pouvaient exercer une grande

influence morale sur la jeunesse du pays et ils exerçaient virtuellement la direction spirituelle et intellectuelle en Turquie. En fermant ces écoles, le gouvernement a mis fin à une situation aussi humiliante que dangereuse, une situation qui malheureusement n'a que trop durée. D'autres mesures d'ordre politique et économique furent prises, pour compléter ce qu'on pourrait appeler la prise de possesion du pays par ses propres enfants, qui avaient trop longtemps été privés de leurs droits.

Grâce à ce réveil un peu tardif, mais qui arrivait encore à temps, et grâce surtout à cette activité, la Turquie est devenue une « Patrie », comme la Suède, l'Espagne ou la Suisse. Notre pays n'est plus une propriété, ni un fief pour qui que ce soit ; c'est le pays d'un peuple qui vient d'être rappelé à la vie et qui aspire, dans son indépendance et sa liberté, au bonheur et à la gloire.

C'est ce changement heureux que M. Traub a fait ressortir dans sa conférence. Le député allemand a été un des premiers à proclamer que le peuple turc sera le seul maître dans sa propre maison et que personne ne peut plus songer à l'exploiter ou à fouler aux pieds tous ses droits. Nous sommes particulièrement heureux qu'un éminent représentant de la noble nation qui est notre amie et notre alliée ait parlé de la sorte

---

(Annexe A.)

ANNEXE B

LETTRE DE M. E. VARTANIAN, UN VOLONTAIRE ARMÉNO-AMÉRICAIN DE L'ARMÉE RUSSE, ADRESSÉE A SON BEAU-FRÈRE, EN ÉGYPTE, EN DATE DU 9/22 JUILLET 1915. PUBLIÉE DANS LE JOURNAL ARMÉNIEN « HOUSSAPER », DU CAIRE.

Nous sommes ici depuis trois jours. Quelques-uns d'entre nous seront envoyés à Erivan et les autres partiront dans deux jours pour Van.

L'enthousiasme ici est très grand. Il y a déjà 20.000 volontaires au front et on cherche à en porter le nombre à 30.000. A mesure que nous occupons un district, on le place sous une Administration arménienne ; un service postal fonctionne entre Igdir et Van. Le Gouvernement russe montre beaucoup de bonne volonté envers les Arméniens et il fait tout ce qu'il peut pour la libération de l'Arménie Turque.

Lorsque nous avons débarqué à Arkangel, le gouvernement nous a donné toute assistance ; il transporta même nos bagages et nous donna des permis de voyage en 2e classe jusqu'à Pétrograd.

A Pétrograd nous reçûmes un accueil aussi cordial et le gouverneur de la ville nous donna à chacun une médaille en témoignage de sa sympathie. La Colonie Arménienne nous logea dans les meilleurs hôtels, nous fit prendre nos repas dans les meilleurs restaurants et fit tout pour nous contenter. Ceci dura cinq jours, puis nous continuâmes notre voyage jusqu'à Tiflis, aux frais du gouvernement.

Partout en route la population nous reçut avec des acclamations et nous offrit des fleurs. Au moment où nous quittions Arkhangel, une jeune dame russe vint avec des fleurs et nous en offrit une à chacun. Je vis aussi un pauvre vieillard qui fut si ému d'un discours en russe qu'un de nos camarades prononça qu'il vint à nous et remplit de son tabac la pipe d'un de nos camarades, ne gardant pour lui-même qu'assez de tabac pour une demi pipe. Un autre vieillard avait été aussi si ému du speech qu'il se mit à pleurer et s'évanouit presque ; mais je le vis peu après devant la portière du wagon, tendant d'une main tremblante un œuf dur à notre camarade, le pharmacien Roupen Stépanian ; c'était probablement tout son repas de la journée.

C'est ainsi qu'à chaque pas nous fûmes témoins de scènes touchantes. A la gare de Pétrograd la foule était énorme, il y avait une dame arménienne qui nous offrit une rose à chacun. Il y avait des petits garçons et des jeunes gens qui pleuraient de ne pas pouvoir venir avec nous. Un jeune Russe se joignit à nous à Rostov. Il fut rattrapé plus d'une fois par ses parents aux stations suivantes, mais il réussit toujours

à s'échapper et à nous rejoindre. Nous lui avons donné le nom de Stépan.

A notre arrivée à Tiflis, nous nous mîmes en marche, en chantant, vers le Bureau Central Arménien, précédés de notre drapeau déployé et la population nous accompagnait en nous entourant, en une si grande foule que les tramways furent obligés de s'arrêter.

En voilà assez pour aujourd'hui, ma prochaine lettre sera écrite d'Arménie même.

Je vous prie de ne rien dire à ma sœur de la résolution que j'ai prise. J'espère naturellement qu'elle saurait sacrifier son affection pour son frère à son amour pour la Nation et pour la Liberté. Je maudirais tout membre de ma famille qui se plaindrait de mon acte ; il commettrait une trahison contre la Nation. Nous sommes cinq frères, n'était-il pas indispensable qu'au moins l'un de nous se vouât à la cause de notre émancipation nationale ? Gardons notre courage, rendons-nous compte de l'importance de l'heure et faisons notre devoir !

(Annexe B.)

ANNEXE C

TEXTE PRÉSUMÉ DE LA PROCLAMATION DU GOUVERNEMENT OTTOMAN, DONNANT L'ORDRE DE LA DÉPORTATION DES ARMÉNIENS, REPRODUIT D'UN ARTICLE DE MISS ELEANOR FRANKLIN EGAN, DANS LE « SATURDAY EVENING POST » DE PHILADELPHIE, DU 5 FÉVRIER 1916 (1).

Nos concitoyens, les Arméniens, qui forment un des éléments des races de l'Empire Ottoman, ayant adopté, depuis des années, à l'instigation d'étrangers, bien des idées perfides de nature à troubler l'ordre public ; ayant provoqué des conflits sanglants ; ayant tenté de troubler la paix et la sûreté de l'Empire Ottoman, ainsi que la sécurité et les intérêts de leurs concitoyens, aussi bien que les leurs propres ; ayant en outre osé se joindre à l'ennemi de leur existence (la Russie), et aux ennemis actuellement en guerre avec notre Empire, — notre gouvernement se voit forcé de prendre des mesures extraordinaires et de faire des sacrifices, aussi bien pour le maintien de l'ordre et de la sécurité du pays, que pour le bien-être et la conservation de la Communauté Arménienne. En conséquence, et comme mesure mise en vigueur pour la durée de la guerre, les Arméniens devront être envoyés à des destinations qui ont été préparées à cet effet dans l'intérieur des vilayets ; et il est rigoureusement enjoint à tous les Ottomans d'obéir de la façon la plus absolue aux ordres ci-après :

1° Tous les Arméniens, à l'exception des malades, seront forcés de partir dans un délai de cinq jours, de la date de la présente proclamation, par villages ou quartiers, et sous l'escorte de la gendarmerie.

2° Bien qu'il leur soit permis d'emporter avec eux pour leur voyage, s'ils le désirent, les objets transportables leur appartenant, il leur est défendu de vendre leurs propriétés et leurs autres biens, ou de confier ces derniers à d'autres personnes, car leur exil n'est que temporaire, et leurs propriétés, ainsi que les biens qu'ils n'auront pas pu emporter avec eux, resteront sous la surveillance du gouvernement qui en prendra soin et les emmagasinera dans des bâtiments fermés et protégés. Quiconque vendra et quiconque tentera de se charger de prendre soin des biens mobiliers ou des propriétés immobilières, au mépris de

(1) Miss Egan écrit qu'elle a pu emporter ce document de Turquie en le copiant sur les marges des pages intérieures d'un livre qu'elle prétendit être en train de lire, lorsque les fonctionnaires turcs firent leurs perquisitions, à son passage à la frontière. Le livre fut examiné, mais l'écriture au crayon sur les marges leur échappa.

cet ordre, sera traduit devant une Cour Martiale. Les Arméniens sont libres de vendre au gouvernement seulement ce qui peut être nécessaire à l'armée.

3° (Ce paragraphe stipule une promesse de sauf-conduit).

4° (Ce paragraphe contient une menace contre quiconque tenterait de molester les déportés au cours du voyage).

5° Comme les Arméniens sont tenus de se soumettre à cette décision du gouvernement, si l'un d'eux tentait de se servir d'armes contre les soldats ou les gendarmes, on devra se servir d'armes contre lui et le prendre mort ou vivant. De même si des Arméniens, en opposition à la décision du gouvernement, se dérobaient à la déportation ou cherchaient à se cacher, les personnes qui les auront abrités ou les auront secourus, ou nourris, seront traduites devant une Cour Martiale.

(ANNEXE C.)

ANNEXE D*

TABLEAU STATISTIQUE DES DIVERS ÉLÉMENTS DES DIFFÉRENTES RACES DANS LES VILAYETS OTTOMANS D'ERZEROUM, DE VAN, DE BITLIS, DE KHARPOUT, DE DIARBÉKIR ET DE SIVAS, ÉTABLI EN 1912 PAR LE PATRIARCAT ARMÉNIEN, A CONSTANTINOPLE.

N°	Nations et Races	Erzeroum	Van	Bitlis	Kharpout	Diarbékir	Sivas	Total	0/0		Total 0/0
1.	Turcs	240.000	47.000	40.000	102.000	45.000	192.000	666.000	25,4		
2.	Circassiens (immigrés)	7.000	—	10.000	—	—	45.000	62.000			
3.	Persans	13.000	—	—	—	—	—	13.000	3,4		Musulmans
4.	Lazes	10.000	—	—	—	—	—	10.000			45,1
5.	Tzigans	—	3.000	—	—	—	—	3.000			
6.	Kurdes sédentaires	35.000	32.000	35.000	75.000	30.000	35.000	242.000	9,2	16,3	
7.	Kurdes nomades	40.000	40.000	42.000	20.000	25.000	15.000	182.000	7,1		
8.	Kizilbaches	25.000	—	8.000	80.000	27.000	—	140.000	5,3	8,2	
9.	Zaza-Tmbli-Tchariklis	30.000	—	47.000	—	—	—	77.000	2,9		Divers
10.	Yézidis	3.000	25.000	5.000	—	4.000	—	37.000	1,4		9,7
11.	ARMÉNIENS	215.000	185.000	180.000	168.000	105.000	165.000	1.018.000	38,9		
12.	Nestoriens, Yagoubis, Chaldéens	—	18.000	15.000	5.000	60.000	25.000	123.000	4,7		Chrétiens
13.	Grecs et autres chrétiens	12.000	—	—	—	—	30.000	42.000	1,6		45,2
		630.000	350.000	382.000	450.000	296.000	507.000	2.615.000	100 0/0		100 0/0

Musulmans			*Religions diverses*			*Chrétiens*			*Chiffres Généraux*	
Turcs	666.000	45,1 %	Kizilbaches	140.000	9,7 %	Arméniens	1.018.000	45,2 %	Chrétiens	1.183.000 = 45,2 %
Kurdes	424.000		Zaza-Tmbli-Tchariklis	77.000		Nestoriens	123.000		Musulmans	1.178.000 = 45,1 %
Autres Musulmans	88.000		Yézidis	37.000		Grecs, etc.	42.000		Religions diverses	254.000 = 9,7 %
TOTAL	1.178.000		TOTAL	254.000		TOTAL	1.183.000		TOTAL	2.615.000

* Réimprimé d'après « La Question Arménienne à la Lumière des Documents » par Marcel Léart (Paris 1913).

Ce tableau ne donne pas certaines parties de ces provinces où les Arméniens sont en minorité. Ces parties exclues sont : Hekkiari dans le vilayet de Van ; le Séert méridional, dans le vilayet de Bitlis ; la partie sud du vilayet de Diarbékir ; la partie sud de Malatia, dans le vilayet de Mamouret-ul-Aziz ; la partie nord-ouest et ouest du vilayet de Sivas.

ANNEXE E *

TABLEAU STATISTIQUE DES ÉCOLES ARMÉNIENNES DANS L'EMPIRE OTTOMAN, ÉTABLI EN 1901-1902, PAR LE PATRIARCAT ARMÉNIEN A CONSTANTINOPLE.

Régions	Ecoles	Elèves Garçons	Elèves Filles	PROFESSEURS
LES SIX VILAYETS				
Séert	3	163	84	11
Amassia-Marsivan	9	1.524	814	54
Chabine-Karahissar	27	2 040	105	42
Erzeroum	27	1 956	1.178	85
Keghi	27	1 336	367	43
Baïbourt	9	645	199	32
Diarbékir	4	690	324	27
Kharpout	27	2 058	496	58
Eghin	4	541	215	22
Tchimichkézék	12	456	272	15
Arabkir	18	713	223	25
Tcharsandjak	12	617	189	18
Ourfa	8	1.091	571	26
Gurun	12	736	78	20
Dérendé	2	260	70	5
Divrighi	10	757	100	20
Sivas	46	4.072	549	73
Bitlis	12	571	63	20
Erzindjan	22	1.389	475	63
Kémah	13	646	28	16
Bayazid	6	338	54	13
Mouch	23	1.034	284	35
Van	21	1.323	554	59
Lim et Guedoutz	3	203	56	6
Aghtamar	32	1.106	132	36
Terdjan	12	485	10	12
Sper-Kiskim	3	80	—	3
Passine	7	315	—	7
Khimis	8	352	15	12
Diarbékir	2	180	—	5
Palou	8	505	50	15
Malatia	9	872	230	19
	438	29.054	7.785	897

* Reproduit d'après « La Question Arménienne à la Lumière des Documents » par Marcel Léart (Paris 1913). Ces statistiques sont, selon toute apparence, les plus exactes parmi les plus récentes, mais il faut observer qu'elles datent de 14 ans et que les chiffres doivent avoir considérablement augmenté depuis avril 1915.

Régions	Ecoles	Elèves Garçons	Elèves Filles	PROFESSEURS
CILICIE				
Aïntab	9	898	708	58
Antioche	10	440	47	10
Alep	2	438	249	18
Hadjine	4	508	69	12
Zeïtoun	10	605	85	15
Sis et environs	7	476	165	19
Adana	25	1.947	808	69
Marach	23	1.361	378	44
	90	6.673	2 509	245
LES AUTRES PARTIES DE L'EMPIRE				
Andrinople	6	314	251	22
Rodosto	9	1.017	856	48
Ismidt	38	5 404	3.103	212
Bilédjik	10	1.120	143	21
Kutahia	5	825	349	23
Smyrne	27	1.640	1.295	109
Angora	7	895	395	29
Césarée	42	3.795	1.140	125
Samsoun	27	1.361	344	59
Trébizonde	47	2.184	718	85
Bagdad	2	68	46	11
Yozgad	12	1.197	557	43
Brousse	16	1.345	733	54
Balikesser-Panderma	8	700	634	35
Tokat	11	1.408	558	50
Castamouni	3	110	50	2
Koniah	3	213	137	12
Armache	2	190	110	6
	275	23.786	11.419	946
TOTAL GÉNÉRAL	803	59.513	21.713	2.088

ANNEXE F

ÉVALUATION ET STATISTIQUE INSÉRÉES DANS LE CINQUIÈME BULLETIN DU COMITÉ AMÉRICAIN DE SECOURS AUX ARMÉNIENS ET AUX SYRIENS.

1° L'étendue de la Catastrophe.

Le travail le plus vaste et le plus difficile qui incombe au Comité Américain de secours aux Arméniens et aux Syriens a pour champ l'intérieur de l'Empire Turc. En janvier 1915 le nombre des Arméniens était compris entre 1.600.000 et 2.000.000. Il n'existe pas de statistique exacte. Les estimations du Gouvernement Turc sont généralement considérées comme étant trop basses et celles du Patriarcat Arménien comme étant parfois trop élevées, avec une tendance dans le premier cas à réduire et dans le second cas à exagérer le nombre et l'importance de la population arménienne.

Douze mois après, en janvier 1916, d'un tiers à la moitié des Arméniens avaient succombé victimes des déportations, des maladies, de la faim ou des massacres.

Ainsi qu'il ressort d'une lettre du Dr. Wilson, datée d'Erivan, Caucase Russe, du 4 février 1916, il y avait alors 182.800 réfugiés arméniens dans le Caucase et 12.100 dans les districts turcs conquis à cette époque par les Russes. Les extensions subséquentes de la conquête russe vers l'Ouest et le Sud ont fait sortir nombre d'Arméniens qui s'y trouvaient cachés. Il y avait également 9.000 réfugiés arméniens à Salmas, en Perse.

Toutes ces statistiques sont sujettes à des variations dues à des déplacements de réfugiés d'une région à l'autre, ainsi qu'aux différences de dates auxquelles les évaluations sont faites. En tenant compte de ces considérations, nous pourrons établir comme suit les chiffres les plus approximatifs :

Alep, Damas, Zor	486.000
Réfugiés dans les autres parties de la Turquie	300 000
Caucase Russe	182.800
Arméniens dans les districts de Turquie conquis par les Russes	12.100
Arméniens à Salmas, en Perse	9.000
Total	989.900

Si nous ajoutons à ces chiffres le nombre des Arméniens qui n'ont pas été déportés de Constantinople et de Smyrne, probablement 150.000

en tout, nous pouvons évaluer le nombre total des survivants à moins de 1.150.000. Si nous acceptons l'estimation d'après laquelle la population arménienne de Turquie, au commencement de 1915, était de 1.600.000 à 2.000.000, nous arriverons à la conclusion que le nombre des morts est compris entre 450.000 et 850.000. Nous sommes probablement dans la vérité en disant que le nombre des morts s'élève au moins à 600.000.

Six cent mille hommes, femmes et enfants sont morts dans l'espace d'une année. Il y a eu récemment à New-York City un cortège qui a parcouru la Cinquième Avenue, par files de vingt et qui mit environ 13 heures pour défiler devant un point donné. De 10 heures du matin jusqu'à une heure avancée de la soirée, cette armée de 125.000 personnes a passé à pied à travers la rue. Si les Arméniens, hommes, femmes et enfants, qui sont morts en Turquie dans l'espace de douze mois, pouvaient se relever et marcher en une procession solennelle pour solliciter l'aide du peuple américain pour leurs frères survivants, la procession ne comprendrait pas 125.000, mais 600.000 personnes et elle serait quatre fois aussi longue. En marchant vingt de front, il leur faudrait deux jours et deux nuits pour défiler devant la grande tribune.

La mortalité fut plus grande dans certaines régions que dans d'autres. Dans certains villages arméniens du voisinage de Kharpout, d'une population d'environ 2.000 âmes, 15, 2 0/0 seulement des déportés atteignirent leur destination. Même en faisant une prévision large du nombre des victimes de ces villages qui sont encore vivantes, ainsi que des femmes et des enfants qui peuvent avoir échappé à la mort en se convertissant, la mortalité est encore énorme. Pour d'autres régions, peut-être 25 0/0 sont arrivés à destination, après avoir parcouru à pied des centaines de milles à travers les montagnes et les plaines brûlantes. Le pourcentage des pertes, dans ces parties de l'Asie Mineure desservies par le chemin de fer, par lequel les déportations pouvaient être effectuées, est bien moindre, bien qu'ici l'insuffisance des vivres et les conditions sanitaires défectueuses des camps de concentration ont accru la mortalité. Les déportations des villes du littoral ou du voisinage de la côte, en Cilicie, comme Mersine, Tarsous et Adana, n'ont exceptionnellement pas entraîné de grandes pertes d'existences. Les Arméniens habitant Constantinople et Smyrne, qui habitent réellement ces villes et qui n'y étaient pas arrivés récemment venant de l'intérieur, n'ont pas été déportés. En conséquence, le nombre total des survivants arméniens de Turquie est plus élevé que notre Comité se l'était figuré. Le fait qu'il y a plus de survivants que nous ne l'avions pensé d'abord, nous oblige à développer notre œuvre de secours jusqu'à ce qu'elle puisse répondre aux nécessités.

(Annexe F.)

2° *Les Besoins des Survivants.*

Mr. W. W. Peet, Agent d'Affaires et Trésorier des quatre Missions Américaines en Turquie, qui ont leur Siège Général à Constantinople, a fait savoir au département d'Etat, par lettre reçue le 17 mars, qu'il y a au moins 800.000 refugiés en Turquie qui ont besoin de secours. La moitié au moins de ces déportés se trouvent, d'après le Consul américain d'Alep, dans les districts de Damas, de Zor et d'Alep.

Le plan général des déportations consistait à obliger les déportés à se rendre dans le voisinage d'Alep, soit à pied, soit par trains, et de là ils étaient mis en marche dans deux directions différentes. L'une d'elles est la direction desservie par le Chemin de fer du Hedjaz, qui a été construit il y a quelques années pour le transport des pélerins de la Mecque. La station de Ma'an, près des ruines de l'ancienne ville de Pétra, point limite au-delà duquel il était défendu de transporter les voyageurs chrétiens, est la station extrême à partir de laquelle il n'y a plus de déportés arméniens.

L'autre région dans laquelle un grand nombre d'Arméniens ont été déportés est celle de Deïr-el-Zor, sur l'Euphrate, à six jours de marche, dans la direction Est-Sud-Est d'Alep. Les Arméniens ont eu à marcher d'Alep jusque-là, bien que quelques-uns d'entr'eux s'y soient rendus directement du Nord de l'Arménie.

(Ici se trouvent dans l'original les documents de ce volume (N^os^ 67 (*d*) et 8).

Heureusement que le Consul américain d'Alep, M. Jakson, a le concours du Consul allemand, M. Roessler, dans son œuvre de secours.

Quelques membres du Comité Américain ont été très inquiets depuis des mois sur la situation des 500.000 déportés environ qui se trouvent campés à l'Est et au Sud d'Alep. Il a été difficile d'obtenir des informations détaillées sur leurs conditions. Nous savons maintenant ce que nous avions déjà soupçonné, que beaucoup de déportés n'ont que de l'herbe à manger et que des centaines d'entr'eux meurent journellement d'inanition.

3° *La voie est ouverte maintenant pour l'envoi de secours*

En 1915, le gouvernement turc refusa son concours cordial à l'œuvre de secours aux Arméniens. Les autorités de Constantinople ne voulurent pas que les étrangers vinssent en aide aux Arméniens, parce qu'ils croyaient que cela pourrait encourager quelques-uns d'entr'eux à la trahison. C'est pourquoi Constantinople favorisait la distribution de l'argent par l'intermédiaire des fonctionnaires turcs.

D'après le New-York Times du 12 octobre 1915, le Gouvernement

Turc informa le département d'Etat à Washington qu'il ne permettrait pas à la Croix-Rouge américaine d'envoyer des chirurgiens et des infirmières pour secourir les Arméniens de l'Empire Turc. Les Turcs ne s'opposèrent pas seulement en ce qui concerne les chirurgiens, les infirmières et les agents de la Croix-Rouge américaine, mais aussi tous les autres étrangers appartenant à des pays neutres.

Au commencement de 1916, quelques-uns de ces obstacles furent levés. Le 23 mars 1916, M. Philipps, le Chargé d'Affaires américain, de Constantinople, envoya le télégramme suivant au secrétaire d'Etat, pour compte du Chapitre de Constantinople de la Croix-Rouge :

« Le gouvernement turc accueille maintenant les secours favorable-
« ment et autorise la Croix-Rouge américaine par l'entremise du Ministre
« de l'Intérieur, de coopérer avec le Croissant Rouge, dans l'œuvre de
« secours aux civils de toutes races. Grandes souffrances dans tout le
« pays, particulièrement à Constantinople et dans les environs, le long
« de la côte de Marmara, à Andrinople, Brousse et Smyrne. Dans ces
« régions 500.000 personnes, sans y comprendre les déportés armé-
« niens, manquent de pain. Des centaines meurent d'inanition. Aucun
« secours en vue. Sucre et pétrole à des prix de famine. Typhus s'étend,
« mortalité élevée. Dix mille livres sterling estimées nécessaires par
« l'administration du Chapitre de Constantinople pour secours immé-
« diats en vivres avant le 1er mai. Pour secours permanents suggérerons
« importation d'approvisionnements de Roumanie et d'Amérique. Neu-
« tralité garantie aux Puissances Entente par Croix-Rouge américaine.
« Distribution soupe et médicaments contrôlée par le Chapitre de Cons-
« tantinople par intermédiaire de ses agences. Quelques-uns peuvent
« payer au prix de revient ; on propose donner travail aux autres. »

En réponse à cet appel, quelques amis de notre Comité obtinrent des souscriptions pour 12.000 livres sterling et les transmirent à Constantinople pour être distribuées, par les soins du Croissant Rouge, aux malheureux de Turquie, sans distinction de religion (1).

---

(1) Le gouvernement ottoman paraît avoir soulevé de nouvelles difficultés pour ces mesures, avant qu'elles n'eussent pu être exécutées. (Note de l'Editeur).

(Annexe F.)

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Note du traducteur	5
Lettre du Vicomte Bryce au Vicomte Grey of Fallodon, Secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères	9
Lettre du Vicomte Grey of Fallodon, Secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères, au Vicomte Bryce	11
Préface du Vicomte Bryce	15
Lettre de Mr. H. A. L. Fisher, Vice-Chancelier de l'Université de Sheffield au Vicomte Bryce	28
Lettre du Professeur Gilbert Murray, Regius Professor de Grec à l'Université d'Oxford, au Vicomte Bryce	30
Lettre de Mr. Moorfield Storey, Ex-Président de l'Association du Barreau américain, au Vicomte Bryce	31
Memorandum	35
Résumé de l'Histoire d'Arménie jusqu'à 1915 inclusivement	49
I. — La Guerre Européenne et l'Arménie	51
II. — Une Esquisse de l'Histoire d'Arménie	56
III. — Dispersion et répartition du Peuple Arménien	72
IV. — Le Peuple Arménien et le Gouvernement Ottoman	88
V. — Les Déportations en 1915 : Antécédents	104
VI. — Les Déportations en 1915 : Procédure	120
DOCUMENTS	149
GROUPE I. — DESCRIPTION GÉNÉRALE	151
1. Dépêche datée du 11 juin 1915, de source neutre particulièrement bien informée, de Constantinople, communiquée par le Comité Américain de secours aux Arméniens et aux Syriens	153
2. Lettre de source autorisée, datée de Constantinople du 15/26 juin, publiée dans le journal de New-York « Gotchnag », le 28 août 1915	154
3. Lettre d'une source autorisée, datée de Constantinople 13/26 juillet 1915 et adressée à un notable arménien demeurant hors de Turquie	156
4. Lettre d'une source autorisée, datée de Constantinople 2/15	

Pages

août 1915 et adressée à un notable arménien demeurant hors de Turquie 159

5. Lettre datée du 3/16 août 1915, sortie de la frontière ottomane par une réfugiée arménienne, qui l'avait cachée dans la semelle de son soulier 164

6. Memorandum daté du 15/28 octobre 1915, de source bien informée à Bucarest, relatif à l'extermination des Arméniens en Turquie 166

7. Informations concernant les événements d'Arménie, publiées dans le « Sonnenaufgang » (Organe de la « Ligue Allemande pour le développement de Travaux Charitables en Orient), octobre 1915 et dans l' « Allgemeine Missions-Zeitschrift », novembre 1915 168

8. Câblogramme daté du 4 mai 1916, adressé au Comité Américain de Secours aux Arméniens et aux Syriens par ses représentants de Turquie. Transmis par l'entremise du Département d'Etat de Washington 172

GROUPE II. — Vilayet de Van 175

9. La Mission Américaine à Van : Récit de Miss Grace Higley Knapp. Imprimé à titre privé aux Etats-Unis (1915) 177

10. Van après la retraite turque : Lettre de Herr Spörri de la Mission Allemande à Van, publiée dans le journal allemand « Sonnenaufgang », en octobre 1915 196

GROUPE III. — Vilayet de Bitlis 199

11. Les vilayets du nord-est. Rapport communiqué par le réfugié Roupen de Sassoun à la Communauté Arménienne de Moscou, publié dans la presse russe, puis réimprimé dans la Gazette de Lausanne du 13 février 1916 201

12. Bitlis, Mouch et Sassoun. Interview de Roupen de Sassoun, rédigée et traduite par Mr. A. S. Safrastian, datée de Tiflis, le 6 novembre 1915 205

13. Mouch. Témoignage d'un allemand, témoin oculaire des événements de Mouch. Communiqué par le Comité Américain de Secours aux Arméniens et aux Syriens 211

14. District de Mouch. Récit d'une femme déportée, raconté par elle-même à Mr. Vartkès de Mouch. Noté par lui le 25 juillet 1915 et publié ensuite dans le journal arménien « Vantosp » 216

GROUPE IV. — Azerbaïdjan et Hekkiari 219

Note du traducteur 221

Pages

GROUPE V. — Les Réfugiés au Caucase 223

15. La Fuite au Caucase, Télégrammes adressés au journal arménien « Horizon » de Tiflis par Mr. Samsoun Haroutiounian, Président du Bureau National Arménien de Tiflis, qui alla en personne au devant des réfugiés..... 225

16. La Fuite au Caucase. Dépêche du Correspondant Spécial du journal arménien l' « Arew » de Bakou..... 228

GROUPE VI. — Vilayet d'Erzeroum..... 231

17. Erzeroum. Compte-rendu d'une entrevue que le Révérend H. J. Buxton eut avec le Révérend Robert Stapleton, missionnaire américain qui était à Erzeroum avant la déclaration de la guerre et y resta jusqu'après la prise de la ville par les Russes..... 233

18. Erzeroum. Résumé d'un rapport du Dr Y. Minassian, qui accompagna Mr. Khounountz à Erzeroum, comme représentant de la Section du Caucase de l' « Union Urbaine de tous les Russes », publié dans le journal arménien « Mschak » de Tiflis, le 8 mars 1916..... 239

19. Erzeroum. Compte-rendu rédigé et traduit par Mr. A. S. Safrastian, daté de Tiflis, le 15 mars 1916..... 242

20. Baïbourt. Récit d'une dame arménienne déportée dans le 3e Convoi. Communiqué par le Comité Américain de Secours aux Arméniens et aux Syriens..... 247

21. Erzindjan. Récit de deux infirmières de la Croix-Rouge, de nationalité allemande, précédemment employées à la Mission Militaire Allemande à Erzeroum. Communiqué par un suisse de Genève (Traduction d'après le texte allemand du cahier II du Comité de Bâle)..... 249

GROUPE VII. — Vilayet de Mamouret Ul-Aziz..... 259

22. H.: Témoignage de Miss Da., une dame danoise au service de la Croix-Rouge Allemande à H. à Mr. DB. à Bâle et communiqué par Mr. DB. à Lord Bryce..... 261

23. H.: Memorandum envoyé par un résident étranger à H. Communiqué par le Comité Américain de Secours aux Arméniens et aux Syriens..... 266

24. Mamouret-ul-Aziz. Récit d'une dame arménienne de C. (une ville située à une demi-heure de H.), décrivant son voyage de C. à Ras-ul-Aïn ; écrit après son évasion de Turquie et daté d'Alexandrie 2 novembre 1915 ; publié par le journal arménien « Gotchnag » de New-York, du 8 janvier 1916..... 269

Pages

25. H. : Témoignage du Directeur du Collège, daté du 19 juillet 1915, relatant la déportation des Arméniens des villages voisins de H. ; Communiqué par le Comité Américain de Secours aux Arméniens et aux Syriens 277

GROUPE VIII. — Vilayet de Trébizonde et Sandjak de Chabine Kara Hissar 279

26. Trébizonde. Rapport d'un résident étranger de Trébizonde. Communiqué par le Comité Américain de Secours aux Arméniens et aux Syriens 281

27. Trébizonde. Extraits d'une interview du Commandeur G. Gorrini, ancien Consul Général d'Italie à Trébizonde, publiée dans le journal « Il Messaggero » de Rome du 25 août 1915 285

28. Trébizonde. Récit du Kavass monténégrin de la succursale de la Banque Ottomane, publié dans le journal arménien « Arew » d'Alexandrie, le 2 octobre 1915 288

29. Trébizonde et Erzeroum. Dépêche envoyée par le Correspondant du « Times » de Londres à Bucarest, datée de Bucarest le 18 mai et publiée le 22 mai 1916 289

GROUPE IX. — Sivas. — La Ville et certaines parties du Vilayet. 291

30. Sivas. Lettre (sans date) écrite de Malatia par Miss Mary L. Graffam, Directrice de l'Ecole Supérieure des filles à Sivas à un correspondant de Constantinople ; reproduite par le « Missionary Herald » de Boston, décembre 1915 . 293

31. Sivas. Compte-rendu d'une interview donné par le réfugié Mourad à Mr. A. S. Safrastian de Tiflis, traduction de Mr. A. S. Safrastian 298

GROUPE X. — Sandjak de Césarée 305

32. Césarée. Relation d'un voyageur de Césarée, publiée par le journal arménien « Balkanian Mamoul », de Roustchouk 307

33. Evérék. Relation publiée par le journal arménien « Gotchnag » de New-York du 28 août 1915 308

34. K. Lettre d'un résident étranger de K., datée du 16 novembre 1915. Communiquée par le Comité Américain de Secours aux Arméniens et aux Syriens 309

GROUPE XI. — Ville de X 311

35. X. Allocution prononcée en Amérique le 13 décembre 1915, par un professeur du Collège de X... Communiquée par le Comité Américain de Secours aux Arméniens et aux Syriens 313

Pages

36. X. Témoignage d'une étrangère. Miss AA. voyageant en Turquie. Communiqué par le Comité Américain de Secours aux Arméniens et aux Syriens..... 327

37. X. Récit d'un résident étranger de nationalité allemande. Communiqué par le Comité Américain de Secours aux Arméniens et aux Syriens..... 335

38. X. Récit de Miss CC. Communiqué par elle à un suisse de Genève, à son passage en Suisse, en Décembre 1915..... 337

GROUPE XII. — La Ville d'Angora..... 339

39. Angora. Rapport d'un voyageur (pas de nationalité arménienne), qui passa par Angora au mois d'Août 1915.... 341

40. Angora. Extrait du récit (Doc. 36), de Miss AA., une voyageuse étrangère en Turquie d'Asie, communiqué par le Comité Américain de Secours aux Arméniens et aux Syriens..... 344

GROUPE XIII. — La Thrace, Constantinople, Brouss et Ismidt.... 347

41. Les districts métropolitains : Informations publiées dans le journal arménien « Gotchnag » de New-York..... 349

42. Constantinople. Lettre datée du 13/26 Octobre 1915, d'un Arménien habitant cette ville, publiée dans le journal arménien « Balkanian Mamoul » de Roustchouk..... 351

43. Brousse. Rapport d'un étranger qui visita cette ville. Daté du 24 Septembre 1915, communiqué par le Comité Américain de Secours aux Arméniens et aux Syriens..... 353

44. Adabazar. Rapport d'un résident étranger en Turquie, publié dans le journal « The New Armenia » de New-York, le 15 mai 1916..... 356

GROUPE XIV. — Le Chemin de fer d'Anatolie..... 363

45. Afioun Kara Hissar. Lettre envoyée de Massachusetts, le 22 Novembre 1915, par un touriste américain ; communiquée par le Comité Américain de Secours aux Arméniens et aux Syriens..... 367

46. Le Chemin de Fer de Bagdad. Journal d'un résident étranger de la ville de B. sur une section de la ligne. Edité par William Walter Rockwell Esq. Ph. D. et publié par le Comité Américain de Secours aux Arméniens et aux Syriens..... 371

47. AE. Ville située sur la ligne du Chemin de Fer : Série de rapports d'un résident étranger à AE. Communiquée par le Comité Américain de Secours aux Arméniens et aux Syriens..... 384

Pages

48. Les passes du Taurus et de l'Amanus. Extraits d'une lettre de A., datée d'Alep du 5 Novembre 1915, du Dr L., un résident étranger en Turquie, à Mr N., à Constantinople. Communiquée par le Comité Américain de Secours aux Arméniens et aux Syriens 389

49. Les passes d'Amanus. Témoignage de deux résidents suisses en Turquie. Communiqué par le Comité Américain de Secours aux Arméniens et aux Syriens 390

GROUPE XV. — Cilicie (Vilayet d'Adana et Sandjak de Marach) .. 395

50. Cilicie. Lettre (avec annexe) datée du 3 Juillet 1915, de la colonie arménienne d'Egypte, adressée à Son Excellence le Lieutenant Général Sir J. G. Maxwell, Commandant en Chef de l'Armée de Sa Majesté Britannique en Egypte. 399
Note du traducteur 403

51. Cilicie. Lettre datée du 20 juin 1915 du Dr L., résident étranger en Turquie, Communiquée par le Comité Américain de Secours aux Arméniens et aux Syriens 405

52. BM. Lettre d'un témoin oculaire étranger. Datée du 6 Juillet 1915, à bord d'un paquebot. Communiquée par le Comité Américain de Secours aux Arméniens et aux Syriens. 407

53. Zeïtoun. - Les antécédents des déportations rapportés par le Révérend Stephen Trowbridge, Secrétaire du Comité du Caire de la Croix-Rouge Américaine, d'après un témoignage oral du Révérend Dikran Andréassian, pasteur de l'Eglise Protestante Arménienne de Zeïtoun 413

54. Exilés de Zeïtoun. Journal d'un résident étranger de la ville de B. dans la plaine de la Cilicie. Communiqué par un suisse de Genève 417

55. Les exilés de Zeïtoun. Lettre datée de Koniah 17 Juillet 1915, d'un résident étranger de Koniah à Mr. N. à Constantinople. Communiquée par le Comité Américain de Secours aux Arméniens et aux Syriens 422

56. AF. Récit daté du 16 Décembre 1915, d'un résident étranger de AF. Communiqué par le Comité Américain de Secours aux Arméniens et aux Syriens 424

57. Adana. Rapport du 3 décembre 1915, d'un résident étranger d'Adana. Communiqué par le Comité Américain de Secours aux Arméniens et aux Syriens 433

58. Adana, Récit, daté du 9 Mai 1916, de Miss Y..., une étrangère qui habitait à Adana, relatif à ses observations de Septembre 1914 à Septembre 1915 437

Pages

GROUPE XVI. — Djébel-Moussa 443

59. Djébel-Moussa. La défense de la montagne et sauvetage des défenseurs par l'Escadre Française. Récit d'un témoin oculaire, le Rév. Dikran Andréassian, pasteur de l'Eglise Protestante Arménienne de Zeïtoun..... 445

60. Djébel-Moussa. Rapport daté d'Egypte, 28 Septembre 1915, sur les réfugiés arméniens recueillis et transportés à Port-Saïd par des Croiseurs de la Marine Française, rédigé par Mgr. Thorgom, Evêque de la Communauté Arménienne d'Egypte 454

61. Djébel-Moussa. Un deuxième rapport sur les réfugiés à Port-Saïd, par M. Thomas K. Meguerditchian, ancien Drogman du Consulat Britannique à Diarbékir..... 459

GROUPE XVII. — Les Villes d'Ourfa et de Ac..... 461

62. Ourfa. Extrait d'une lettre de Mr. Thomas K. Meguerditchian, publié par le journal arménien « Gotchnag » de New-York, le 1er Avril 1916..... 463

63. Ourfa. Interview de Madame J. Vance Young, témoin oculaire des événements d'Ourfa. Publiée dans l' « Egyptian Gazette » du 28 Septembre /11 Octobre et reproduite par le journal arménien « Houssaper » du Caire, le 30 Septembre /13 Octobre 1915..... 465

64. AC. Récit de Miss A. résidente étrangère de AC., écrit après son départ de Turquie, en Septembre 1915. Communiqué par le Révérend J. N., Camp, du Caire..... 466

65. AC. Lettres d'un habitant arménien, décrivant la déportation des Arméniens de Cilicie, communiquées par le Comité Américain de Secours aux Arméniens et aux Syriens..... 479

GROUPE XVIII. — Vilayet d'Alep..... 481

66. Lettre datée d'Alep du 8 Octobre 1915, signée par quatre Professeurs (Oberlehrer) de l'Ecole Réale Allemande d'Alep (Syrie), adressée au Ministère des Affaires Etrangères d'Allemagne à Berlin..... 483

67. Alep. Une série de rapports d'un résident étranger d'Alep, communiqués par le Comité Américain de Secours aux Arméniens et aux Syriens..... 485

68. Alep. Mémorandum sans date d'un témoin étranger d'Alep, communiqué par le Comité Américain de Secours aux Arméniens et aux Syriens 490

69. Alep. Message daté du 17 février 1916, de Fraülein O.,

Pages

publié dans le journal allemand « Sonnenaufgang », avril 1916..... 493

GROUPE XIX. — Vilayet de Damas et Sandjak de Deir-El-Zor 495

70. Damas. Rapport d'un résident étranger à Damas, daté du 20 Septembre, mais contenant des informations allant jusqu'au 3 Octobre 1915; communiqué par le Comité Américain de Secours aux Arméniens et aux Syriens.... 497

71. Deïr-el-Zor. Lettre datée du 12 Juillet 1915 de Schewster L. Möhring, missionnaire allemande, décrivant son voyage de Bagdad aux Passes de l'Amanus. Publiée dans le journal allemand « Sonnenaufgang », de Septembre 1915... 501

GROUPE XX. — Nouveaux documents communiqués par Lord Bryce. 505

72. Quelques mots aux représentants officiels du peuple allemand. Impressions d'un Allemand, maître d'école en Turquie, par le Dr Martin Niepage, Maître Supérieur à l'Ecole Réale Allemande d'Alep..... 507

73. Syrie Septentrionale et Arabie. Rapport d'un témoin oculaire sur les camps de concentration des déportés. Communiqué par le Comité Américain de Secours aux Arméniens et aux Syriens..... 517

74. Lettre d'un soldat arménien de l'Armée Ottomane, Meguerditch Tatéossian, né à Passine, qui a réussi à se réfugier en Russie, publiée par le journal « Arew » de Bakou.... 524

ANNEXE A. — « UN FIEF HIER, NOTRE PAYS AUJOURD'HUI ». Traduction d'un article éditorial du journal turc « Hilal » du 4 avril 1916. Communiqué par le Comité Américain de Secours aux Arméniens et aux Syriens..... 531

ANNEXE B. — Lettre de Mr. E. Vartanian, un volontaire arméno-américain de l'armée russe, adressée à son beau-frère, en Egypte, en date du 9/22 Juillet 1915. Publiée dans le journal arménien « Houssaper » du Caire..... 534

ANNEXE C. — Texte présumé de la proclamation du Gouvernement Ottomann, donnant l'ordre de la déportation des Arméniens, reproduit d'un article de Miss Eleanor Franklin Egan, dans le « Saturday Evening Post » de Philadelphie, du 5 Février 1916..... 536

ANNEXE D. — Tableau statistique des divers éléments des différentes races dans les Vilayets Ottomans d'Erzeroum, Van,

Pages

Bitlis, Kharpout, Diarbékir et Sivas, établi en 1912 par le Patriarcat Arménien à Constantinople..... 538

ANNEXE E. — Tableau statistique des écoles arméniennes dans l'Empire Ottoman, établi en 1901-1902, par le Patriarcat Arménien à Constantinople..... 539

ANNEXE F. — Evaluation et statistique insérées dans le cinquième bulletin du Comité Américain de Secours aux Arméniens et aux Syriens..... 541

Carte de l'Arménie.

TABLEAU

indiquant les numéros correspondants portés par les Documents dans l'Édition anglaise

Le N°	1	correspond au N°	2	Le N°	41	correspond au N°	98
»	2	»	4	»	42	»	99
»	3	»	6	»	43	»	101
»	4	»	7	»	44	»	103
»	5	»	9	»	45	»	108
»	6	»	11	»	46	»	114
»	7	»	12	»	47	»	115
»	8	»	14	»	48	»	116
»	9	»	15	»	49	»	117
»	10	»	18	»	50	»	119
»	11	»	21	»	51	»	120
»	12	»	22	»	52	»	121
»	13	»	23	»	53	»	122
»	14	»	24	»	54	»	123
»	15	»	46	»	55	»	125
»	16	»	47	»	56	»	126
»	17	»	53	»	57	»	128
»	18	»	56	»	58	»	129
»	19	»	57	»	59	»	130
»	20	»	59	»	60	»	131
»	21	»	62	»	61	»	132
»	22	»	64	»	62	»	134
»	23	»	66	»	63	»	135
»	24	»	68	»	64	»	137
»	25	»	70	»	65	»	138
»	26	»	72	»	66 (*)		
»	27	»	73	»	67	»	139
»	28	»	74	»	68	»	141
»	29	»	76	»	69	»	142
»	30	»	78	»	70	»	143
»	31	»	82	»	71	»	145
»	32	»	83	»	72 (*)		
»	33	»	84	»	73 (*)		
»	34	»	85	»	74 (*)		
»	35	»	87				
»	36	»	88				
»	37	»	91				
»	38	»	94				
»	39	»	95				
»	40	»	96				

(*) Ces Documents ne se trouvent pas dans le texte anglais.

CLEF DES NOMS MARQUÉS EN CHIFFRE

(a). District d'Ismidt et d'Iznik-

1 Arslanbeg
2 Ovadjik
3 Tchoukour
4 Tchenguiler
5 Ortakeui
6 Kérémet
7 Benli
8 Guria
9 Karsakh

(b). District de Kharpout-

10 Toutli-Keui
11 Khankeui
12 Yeghek
13 Kesirig
14 Morinig
15 Husseïnig
16 Pertchenaji
17 Keghvank
18 Ghézin-Han
19 Itchmé
20 Hapoussi

(c). District de Mouch-

21 Pazou
22 Sorader
23 Baghlou
24 Meghd
25 Dom
26 Khachkhaldoukh
27 Koms
28 Souloukh
29 Alidjan
30 Cheïkhlan
31 Plel
32 Avazaghpur
33 Kurdmeïdan
34 Khoronk
35 Kizil Aghatch
36 Kartzor

(d). District de Sivas-

37 Perkenik
38 Maltépé
39 Khorsan
40 Duzassar
41 Gavra
42 Khourakhon

(e). District d'Erivan-

43 Parakar
44 Veri-Ailanlou
45 Mouadjik
46 Somaghar
47 Kourpalou
48 Novo-Nikolaïevka
49 Suhoï-Funtan

(f). District de Sélefké-

50 Kéboussié
51 Bitias
52 Hadji-Habibli
53 Kheder-Bey

LE

TRAITEMENT DES ARMÉNIENS

DANS

L'EMPIRE OTTOMAN

Avec

PRÉFACE

du

Vicomte

BRYCE

Prix :

2 fr. 50

LAVAL

Imprimerie Moderne

G. KAVANAGH

—

1917